TITI

Ou

L'histoire ordinaire d'un homme ordinaire dans un village ordinaire

Première partie : ***De l'éveil à la vie de maçon***

Préface 4
Le cadre 5
La famille et les familiers qui m'entourent et que je découvre 8
Mes premiers souvenirs, mon age tendre 23
L'éveil à la vie 35
Une première coupe de cheveux et les suivantes 35
Et la Bouine parut 37
À la découverte d'un chantier de l'entreprise 39
Une fugue qui tourne cours. 41
La rencontre avec mon premier vrai copain 42
La plage 44
La Garenne 46
Le cinéma et les spectacles 47
Les fêtes de fin d'année. 48
La messe, les premiers pas dans la religion 49
Les Assemblées 49
La Saint Vincent 50
Les vendanges 53
Le miel 55
Mes débuts à l'école 57
La rentrée 60
Premières vacances 63
La vraie rentrée 64
La drôle de guerre. 67
La rentrée de la guerre 68
Le catéchisme 70
De l'Huilerie au début du dernier printemps libre 71
La crue du siècle 72
La guerre, la vraie 73
La débâcle 74
La fin 75
Quelques oublis en vrac 77
Les envahisseurs 80
La ligne de démarcation 82
Les passeurs 88
L'occupation, on s'organise 89
Le curé de la Bertherie 94
On s'organise 96
École dans la vie, vie dans la guerre, engagement pour une vie 99
Catéchisme et enfant de chœur 103
Les vacances et la France du maréchal 110
Encore l'école 118
Toujours la guerre 121
Mes autres Champions 127
L'espace vital 129
Une nouvelle maîtresse d'école 130
Parties de chasse 132
La pêche, la cuisine, la nourriture 134
Un peu de vie en famille 136
Un havre de paix et de plaisir 137

Je goûte au métier 140
La clandestinité de Jean 142
Premiers contacts avec la résistance 144
Je découvre le cinéma 145
Mes premiers pas dans la vie 146
Un Maître 147
La tourmente se rapproche 151
La fuite 156
Le maquis 161
La libération 165
Première rentrée après la libération 172
L'Armistice 176
Ma communion 180
Mon premier grand voyage 183
La pêche 186
La chasse 189
Les artificiers 193
Encore des soldats à Preuilly 194
Les élections 194
Mon dernier maître 197
L'après-guerre 200
Grand-mère Miniau 201
Mon premier examen 202
Paris 203
Les dernières vacances 213
U n "stalag" à Preuilly 216
Jean quitte le foyer familial 216
La dernière ligne droite dans mon école 217
Retour en arrière sur des oublis 217
La dernière ligne droite (suite) 221

Préface

J’ai plus de soixante ans, mon fils François épris de littérature vient de m’engager à écrire mes mémoires, moi qui n’ai jamais écrit plus de dix pages de suite.

J’ai, il faut l’écrire, mauvaise conscience, à mon âge, mon père, mon grand-père travaillaient encore, moi je gratouille dans le jardin, dans la maison, je fais quelques randonnées. Il est vrai que mon cœur n’accepte plus les travaux pénibles. L’écriture qui est un travail pour l’écrivain sera, pour moi, un passe-temps agréable, je ne déteste pas écrire.

Je vais relever le défi de François, il me faut plonger au plus profond de ma mémoire, retrouver, trier, classer les souvenirs que je découvre enfouis sous des dizaines d’années. Avec cette "matière première", je peux essayer d’écrire la vie d’un villageois et pour commencer d’un villageois, dans son enfance.

La période de mon enfance fût très troublée. J’ai vécu, j’ai vu, j’ai entendu, j’ai enregistré la vie de mon village rempli de paysans, après avoir vu le jour dans une famille où ce mot avait gardé son sens.

Je ne me fais pas d’illusions, je sais que je ne serai jamais édité, mais peut-être que mes enfants, mes petits-enfants, mes arrière-petits-enfants auront le courage de me lire. Cela sera un exploit si mes lecteurs vont au terme de mon récit aussi, je leur demande de me pardonner mon orthographe, les règles de grammaire que je ne respecte pas toujours, le fouillis du texte qui remplace souvent l’ordonnancement. Si, malgré toutes ces difficultés, ils persistent à me lire, je leur souhaite bon courage et merci pour l’honneur qu’ils me font.

Le cadre

C’est à Preuilly que je m’éveille à la vie, dans la propriété que mes grands-parents paternels partagent avec mes parents, mon frère, mes sœurs.

La propriété n’est pas très grande, elle est close sur toutes les faces et située dans l’angle que forment le chemin de l’église et la route du pont. Pour moi, petit garçon qui découvre la vie, c’est mon espace dans l’univers.

Quand elle est construite, juste avant la guerre de 14, c'est une belle maison, plutôt grande pour l’époque. Des dépendances l’accompagnent : une petite maison de deux pièces, un atelier, une remise bardée en planches, un cabinet d’aisances, des clapiers avec une volière. Dans le même alignement, côté nord : une fosse maçonnée pour le compost et un mur de clôture en soubassement, surmonté d’un grillage. Le jardin a des allées au pourtour, entre ces allées et les murs de clôtures et de soutènement, des plates-bandes. Deux allées, en croix, partagent le jardin en quatre quartiers. Sur deux de ses faces, côté route et côté Est, sont palissées des treilles de vignes. On y trouve des arbres fruitiers : pommiers, poiriers, pruniers, cerisiers. De petits arbustes à fleurs mauves sont de chaque côté de l’allée qui entre dans le jardin. Une touffe de bambous pousse derrière la pompe à balancier, le seul point d’eau de la maison. On accède au compost par une allée du jardin. Une ruche et ses abeilles, un buis que je n’ai pas mentionné avec les arbres, complètent l’inventaire du jardin. Celui-ci est séparé de la cour par un grillage, une porte en bois et en grillage en ferme l’accès.

La cour, toute clôturée, est mon espace. À l'avant, devant la façade, ma mère s’occupe à fleurir un petit jardinet en bordure du mur de clôture. Entre ce jardinet et la maison, un espace dallé en béton bouchardé avec des figures géométriques tirées au fer. Un escalier en pierres conduit à la porte d’entrée. De chaque côté de l’escalier, sous les fenêtres, deux bancs façon faux bois, œuvre d’un

ouvrier italien de mon père. Sur le côté ouest, face à la petite maison, un autre jardinet envahi par des plantes vivaces qui ressemblent un peu à des bambous, mais qui sèchent et se renouvellent tous les ans. La cour, entre les deux maisons, est appelée le goulet à cause du vent qui s'engouffre dans ce passage et qui donne souvent une impression de froid.

Le portail d'entrée est à l'angle du côté route, côté chemin il est en bois, fixé sur des piliers en briques. Trois marronniers et un tilleul sont plantés sur le côté route et de chaque côté du portail. Quelques lilas, des lauriers de chaque côté de l'entrée, des roses pompons en bordure sur le mur de clôture, côté route, complètent les plantations. Les cours, comme les allées du jardin, sont sablées sauf celle qui est dallée.

La maison a belle allure avec ses chaînes d'angles et ses ouvertures constituées d'un appareillage de briques rouges et de pierres de taille blanches. Un crépi de chaux vive et de mignonnette recouvre les murs.

Le logement est au rez-de-chaussée, on y accède par les marches du perron. La cave est sous toute la maison, elle est partagée en deux par un mur. La première sert de fruitier, de réserve pour les légumes. Des rayons sont scellés au mur pour le rangement des conserves, cette cave est aussi un débarras. La seconde, est la cave à vin, on y trouve une cuve en ciment pour la fermentation du vin rouge. La futaille est alignée sur de grosses poutres de bois qu'on appelle chantiers, la production maison des bouteilles de vin blanc bouchées et cirées est rangée sur des rayons.

On accède au grenier par une échelle en bois, celui-ci sert de débarras, on peut y trouver des engins de pêche : Des trémails, des éperviers, des araignées, tous engins de pêche en filet de conceptions différentes. Un lit en bois avec une paillasse est en place dans un coin, il doit servir pour la sieste de mon grand-père de temps en temps. C'est dans le grenier que sont entreposés pour l'hiver les légumes secs, haricots ou de longue conservation, oignons, échalotes, aux. Le grenier est surtout un débarras où, quand il me le sera autorisé, je viendrai fouiller dans ce qui me semble être la caverne d'Ali Baba, mais aussi rêver et lire. L'échelle m'est interdite durant mon plus jeune âge, je ne peux y monter qu'accompagné, cette interdiction sera levée assez vite.

Au rez-de-chaussée, après avoir grimpé les trois marches, la porte d'entrée s'ouvre sur un long couloir qui distribue quatre pièces et un cabinet. À mon arrivée au sein de la famille, ce logement est presque exclusivement un dortoir, une seule pièce, à droite en entrant, dont la vocation première était d'être une cuisine, tient lieu de salle commune. Elle est meublée d'un buffet XIXe siècle, d'une table de salle à manger assortie, de chaises recouvertes de cuir (l'ensemble copie Henri III). La table est protégée par une toile cirée que je trouve belle, elle représente des arabesques dans lesquelles des cavaliers arabes exécutent une fantasia. La cuisinière est ancienne, en tôle noire, garnie de ferrures en métal aussi bien récurées que le dessus en fonte, sur le côté une bouilloire est incorporée, elle a un couvercle de cuivre rouge comme le robinet, à l'intérieur, du sable fin remplace l'eau, ce qui paraît-il l'empêche d'éclater.

Une pendule comtoise est dans un coin, elle fonctionne sagement, son tic-tac est interrompu régulièrement par sa sonnerie, son fonctionnement qui découpe le temps, semble être le fait d'un être vivant.

Une grande cheminée de cuisine est fermée par un panneau de bois, je ne l'ai jamais vue fonctionner. Sur sa tablette, des bibelots, deux petites statuettes représentent des femmes en costumes folkloriques et une lampe à pétrole. Cette pièce n'est occupée qu'occasionnellement. Ma mère se sert du four de la cuisinière pour faire cuire une volaille, une pâtisserie, elle est aussi allumée à la saison froide, les jeudis et les dimanches pour permettre à mes sœurs d'étudier et de faire leurs devoirs en toute tranquillité. Il en sera ainsi pendant toute la période au cours de laquelle elles fréquenteront le cours complémentaire de Mehun. C'est aussi dans cette pièce que l'arbre de Noël et la crèche sont installés, durant les fêtes de fin d'année. Nous y passons à cette époque de vraies veillées qui sont, pour moi, un peu magiques.

Les trois autres pièces sont des chambres où toute la famille dort. La première en entrant à gauche est occupée par mes grands-parents, je n'y entre que rarement. La seconde de gauche, est celle de mes parents, c'est ici que je vis le jour. Elle est meublée d'une chambre à coucher récente de style contemporain, une petite table dans un coin a sa place entre l'armoire et la fenêtre, elle sert de bureau à mon père. Accroché au mur, au-dessus de la cheminée, un cadre de taille respectable représente la tour Eiffel avec, à ses pieds et en bordure de la Seine, les pavillons étrangers d'une exposition universelle, je ne me souviens plus de la date. L'hiver, il arrive parfois qu'un poêle Mirus soit allumé pour chauffer la pièce et permettre à mon père de travailler au bureau. Quand cette chambre est chauffée, je reste un peu avec mes parents avant de me coucher. En face de la chambre de mes parents, de l'autre côté du couloir, s'ouvre la porte de ma chambre ou plutôt la chambre des enfants. Il s'y trouve deux lits et une armoire du siècle dernier, l'un des lits est du même style, il a de petites roulettes qui roulent dans des guides en bois dont une partie se replie, ce système permet de faire rouler le lit qui est de coin et passer entre le mur et la couche pour le refaire convenablement. Au début, il est garni d'une paillasse et d'un lit de plumes, un sommier remplacera la paillasse par la suite. L'autre lit est en fer, avec un sommier et aussi un lit de plumes. L'hiver, de gros édredons de plumes nous tiennent bien au chaud et des briques chaudes enveloppées dans du chiffon, réchauffent notre couche, placées entre les draps, quelques minutes avant le coucher. Mes sœurs couchent dans le lit en bois, mon frère tee moi dans le lit en fer. Par grands froids, ou quand l'un de nous est malade, le "Mirus" de mes parents est installé dans notre chambre. Une table de nuit et peut-être une ou deux chaises complètent le mobilier. La fenêtre ouvre côté jardin, elle est garnie de beaux rideaux en dentelle dont les motifs accrochent souvent mon regard, je ne saurais dire pourquoi. Cela se produit quand je suis au lit dans la journée, à l'occasion d'une petite maladie, par exemple. Le cabinet est au fond du couloir, ma mère y range soigneusement sur des rayons les pots de confiture, des boîtes à chaussures ou à chapeaux, il y a aussi les balais, le linge à mettre à la prochaine lessive.

Au fond de la cour, plutôt humble à côté de la grande maison qui a fière allure, s'ouvre la petite maison, elle a une grande pièce et une petite chambre. La porte d'entrée vitrée est de plain-pied. La grande pièce est en fait le lieu de vie de la communauté, où l'on prend les repas, où la famille est réunie quand nous ne dormons pas, quand les hommes ne sont pas au travail, quand les enfants ne sont pas à l'école. C'est ici que ma mère repasse, fait des travaux d'aiguille, où ma grand-mère et tante Tasie raccommodent les vêtements, les chaussettes. Elle est meublée sommairement, une grande table rectangulaire, un banc en bois de même longueur adossé au mur, des chaises paillées, l'une d'elles est plus basse que les autres, elle a eu les pieds raccourcis, une armoire ancienne en bois massif de petite taille, peinte en marron. Le chauffage et la cuisine sont l'affaire d'un poêle "Berry" de chez Rosières, il est tout en fonte et possède un four. Le plus beau meuble est "l'arche", elle est toujours cirée et brillante, un véritable miroir, maintenant on appelle ce meuble une maie.

La petite chambre voisine communique avec la grande pièce par une porte dans la cloison de séparation. On y trouve un lit en fer étroit, une petite table carrée et une chaise. Cette chambre est occupée périodiquement par mon arrière-grand-père paternel, son hébergement est assuré par ses deux filles, ma grand-mère et tante Tasie, celle-ci habite presque en face de chez nous. À la mort de mon bisaïeul, cette chambre devint celle de mon frère Jean, sauf l'hiver. À la belle saison, de temps en temps, je suis autorisé et heureux de la partager avec lui.

J'ai toujours connu l'électricité à la maison, mais mes frère et sœurs plus âgés ont connu les lampes à pétrole. L'eau courante n'est pas encore arrivée, c'est une grande pompe à balancier montée sur un puits à l'entrée du jardin qui crache l'eau pompée dans un seau qui a sa place sous un petit évier dans la grande pièce de la petite maison. La vidange de cet évier, un tuyau de plomb sort à travers le mur et tombe dans un seau prévu à cet effet. L'eau de vaisselle et de lavage est transportée dans une bassine et versée dans caniveau qui va à la rue. Pas de salle d'eau, les petits éviers dans chaque maison font l'affaire.

Dans l'alignement de ce logement, se trouve l'atelier avec à l'intérieur un établi, des outils divers, surtout pour travailler le bois, des rayonnages remplis de bric à brac. Ce local est fermé à

l’origine par deux portes coulissantes en bois. Mon frère Jean qui a la vocation du bricolage a clôt l’entrée par une cloison en bois avec porte et fenêtre. Cette modification a de l’importance, en effet, l’hiver on peut y travailler à l’abri du froid et pouvoir s'y réchauffer avec un petit poêle. Toujours dans l’alignement, le hangar dont la façade et le pignon sont bardés de planches. On y accède par une porte à deux ventaux, un châssis fixe assure l’éclairage. C’est dans ce local qu’est stocké le bois de chauffage scié, prêt à brûler, c’est là que sont rangés les outils pour travailler la terre du jardin et des vignes, la brouette à côtés amovibles pour le jardin et la brouette plate pour transporter la lessive à rincer au Cher. Cet endroit est aussi souvent occupé par Jacqueline et par moi un peu comme un coin-jeu.

À la suite du hangar et toujours en alignement se trouve le cabinet d’aisances, "les lieux" pour ma grand-mère. Le confort y est spartiate : Pas de siège, un simple trou qui débouche dans une fosse étanche, pendues à un clou des feuilles de papier journal découpées tiennent lieu de papier hygiénique. Parfois les occupants en profitent pour lire des articles qu’ils n’avaient pas lus dans le journal entier.

La basse-cour a un mur sur borne côté voisin, des clapiers sont appuyés sur ce mur, à l’extrémité, un local un peu plus grand sert de poulailler. Dans les box du clapier, on trouve un élevage de lapins. La volière est close sur trois faces par un grillage de deux mètres de hauteur posée sur des poteaux en fer, dix à quinze poules occupent cet espace. L’élevage des lapins et des poules est de mon grand-père. Le haut de la volière sera, pendant quelques années, recouvert par un grillage. Jean, toujours aussi entreprenant, y installera un petit élevage de faisans qui, sans cette précaution, auraient vite fait de prendre la clé des airs.

C'est du plus profond de ma mémoire que ressortent le cadre de vie de mon enfance et ma maison natale, et peu de choses changeront au cours des vingt années que j'y vivrais. Cette maison et la propriété aménagée sont l’œuvre de mon grand-père. C’est ici que mes grands-parents vivent avec leur fils et sa famille pendant plus de trente ans. C’est mon espace de vie où je passe mon enfance, mon adolescence. Quand je partirai faire mon service militaire, je quitterai cet espace pour toujours, je ne reviendrai jamais vivre dans ma maison natale. Mon grand-père est seul dans sa maison quand je reviens à la vie civile. Mes parents sont dans le logement que mon père a aménagé chez tante Tasie. Je serai un peu triste de ne plus retrouver la vie de famille, quand quatre générations cohabitaient sous le même toit. Ainsi la vie tourne comme une roue et ne revient jamais en arrière.

La famille et les familiers qui m’entourent et que je découvre

J’ai la chance de venir au monde et de découvrir une vraie famille où vivent ensemble quatre générations, situation qui n’a rien d’extraordinaire voilà plus de cinquante ans. Si de telles familles existent encore, elles doivent être très rares de nos jours. Dans la mienne des conflits éclatent de temps en temps, quelquefois âpres, ils ne remettent pas en question la cellule familiale.

Dans le brouillard de mes premiers souvenirs émergent et disparaissent, sans continuité, mais avec des images précises, deux arrière-grands-pères. Le plus vague est le père de ma grand-mère maternelle. Il habite chez l’une de ses filles, Léontine Delhomme, une sœur de ma grand-mère, elle est surnommée "la Fouina". Quelquefois, cet ancêtre s’arrête à la maison pour dire bonjour à sa petite-fille qu’est ma mère. Nous habitons sur le chemin qu’il parcourt pour aller de chez ma grand-tante jusqu'à chez ma grand-mère qui habite avec mon grand-père dans leur locature du Carroir.

Cet arrière-grand-père, je ne le vois pas souvent, il n’a jamais eu le loisir de m’approcher, j’en ai peur, je me demande encore pourquoi. Chaque fois que le vois apparaître, je me cache sous la table. Plus tard, quand il ne sera plus, je saurais qu’il s’appelle Étienne Miniau, mais lui aussi a son surnom "Pic à l’hasard". Dans sa jeunesse, il avait fait son tour de France de charron, je ne crois pas qu’il exerçât longtemps son métier, il reprit sans doute assez vite l’exploitation familiale. C’est paraît-il, un conteur, il aime raconter son tour de France, dommage que je sois trop jeune pour l’écouter, il chante bien paraît-il, mais dans la solitude des dernières années de sa vie, il chante tout seul.

Le père de ma grand-mère paternelle, je l'aime bien et je n'en ai pas peur. Il faut savoir qu'il est tantôt logé chez ma grand-mère, donc chez nous, et tantôt chez une grand-tante, la sœur de ma grand-mère, tante Tasie, un diminutif de son prénom qui est Anastasie. Ma grand-mère l'appelle aussi Marie. Elle avait, dans sa jeunesse, servit en "maison bourgeoise". Ses patrons, pour la commodité, avaient décrété qu'elle s'appellerait Marie, le nom donné d'office à la servante de la maison. Tante Tasie habite en face de chez nous, de l'autre côté de la route. Mon bisaïeul "Pépé Vieux" n'a pas de maison, il termine son parcours sur la terre, sous les toits de ses filles qui l'accueillent chacune leur tour. Moi, je l'aime bien mon "Pépé Vieux", je suis souvent grimpé sur ses genoux, je ne manque jamais de lui dire bonjour et de l'embrasser sur les deux joues. Ce pourrait être par intérêt, il me donne souvent une petite pièce que j'accepte avec joie et que ma mère ne manque pas de verser sur mon livret de caisse d'épargne. Cet arrière-grand-père s'appelle Louis Chantelat. Il a servi durant la plus grande partie de sa vie, comme cocher du château de Billerat pour la famille Marcandier. Il paraît qu'il avait fière allure dans sa livrée et avec ses favoris qui lui garnissaient les joues, assis sur son siège, quand il conduisait son équipage. Il paraît qu'il faisait souvent le chemin de Blois. Sa première femme était allemande, je ne suis donc pas un pur berrichon, dans mes veines coule un huitième de sang d'origine "teutonne". Le métissage a commencé il y a bien longtemps, n'en déplaise aux tenants de la pureté de la race. Elle devait être lingère ou peut-être gouvernante et servait les mêmes maîtres que son mari. Il paraît qu'elle était très bonne. Durant et après la guerre de 70, des personnes patriotes et bien intentionnées l'appelaient "La Prussienne" surnom donné par la suite à ses filles, je crois qu'elle dû en souffrir. Elle était née à Trèves en Allemagne, je n'ai aucune idée de ce qui l'a conduite en France, à Preuilly, quelles raisons, quels événements ? Je pense souvent à elle, j'aurais bien voulu la connaître et percer le mystère de sa présence dans mes origines. "Pépé Vieux" se remaria avec une femme qui, d'après les dires de tante Jeanne, était très gentille. La retraite n'existant pas, ses maîtres morts ou partis sous d'autres cieux, mon arrière-grand-père termina sa vie active comme berger à la ferme de Billerat ce qui n'était pas une promotion. Il faut savoir que les places de cocher de maisons bourgeoises ne devaient pas se trouver à tous les coins de châteaux. À cette époque, il ne fallait pas trop compter sur la reconnaissance des maîtres et la retraite était encore inconnue.

Je me souviens très bien du jour de sa mort, il meurt dans une chambre que lui avait aménagée tante Tasie, dans une ancienne écurie qui, au demeurant, est très propre. Cette pièce est à l'emplacement actuel de la cuisine de ma mère. Ce jour-là, je suis resté à la maison sous la garde de ma grand-mère. Mes parents avec frère et sœurs sont partis assister à la communion de Raymonde Couvert, la fille d'amis de mes parents habitants Mehun-sur-yèvre. Au début de l'après-midi, tante Tasie vient chercher ma grand-mère et doit lui annoncer la mort de leur père. Mon grand-père Jean ne doit pas être là ce qui fait que pour ne pas me laisser seul, ma grand-mère m'emmène avec elle. Je reste à l'extérieur pendant que les deux sœurs font une dernière toilette et habille "Pépé Vieux". Par la porte entrouverte, je peux entrevoir la scène. C'est le premier mort que je vois mais il me semble que je ne dois pas réaliser le caractère définitif de cet événement. Mon vieux grand-père est bien resté gravé dans ma mémoire quand, quelques années plus tard, j'apprends avec curiosité l'histoire de France. Je constate que cet homme avait été le contemporain de français qui avaient connu les rois de l'ancien régime, la révolution, la république, l'empire, la restauration, la monarchie de juillet, la deuxième république, le second empire et la troisième république. Il avait, je crois, servi dans la garde nationale durant la guerre de 70. Les arrière-petits-enfants qui l'ont connu connaîtront l'an 2000. Tous ces événements, c'est l'histoire, mon arrière-grand-père avec lequel j'ai vécu quelques années en a été témoin par contemporains interposés et par les descendants qui en ont gardé le souvenir. Vue sous cet angle, l'histoire paraît bien raccourcie.

Maintenant il ne reste que trois générations dans la famille, pour celles-ci ma mémoire est plus constante et mes souvenirs plus précis.

Je ne me souviens pas avoir vu mon grand-père travailler et exercer son métier de maçon. C'est mon père qui a repris le flambeau et dirige la petite entreprise. Jean Bugeon, mon grand-père, est un représentant de la deuxième génération de maçons à Preuilly. En 1858, son père, Jean-Baptiste, se mariait à Preuilly avec Pauline Riffet et fondait la lignée des Bugeon de Preuilly et maçons de

profession. Jean-Baptiste, tout en étant natif de Saint Saturnin dans le Cher, était considéré comme un marchois. La Marche est une région qui couvre le département de la Creuse, un peu le nord de la Haute-Vienne, le sud du Cher, de l'Indre ainsi qu'une partie de l'Allier. Il fait partie de cette vague de maçons dit "de la Creuse" qui construisit une grande partie de la France au XIXe siècle. Je ne sais pas si c'est le hasard qui l'a conduit à Preuilly. D'après les dires d'un vieux cousin, il travaillait, sur un chantier du canal du Berry, peut-être dans la région de Mehun, là où cette voie d'eau est la plus proche de Preuilly, ou bien rencontra-t-il mon arrière-grand-mère, la fille d'un garde chasse peut-être en poste chez l'un des bourgeois de la commune. C'est peut-être ce qui amena le jeune couple à se fixer à Preuilly et à y fonder une nombreuse famille. C'est aussi à Preuilly que Jean-Baptiste Bugeon travailla dans l'entreprise qu'il avait créée et qui devint vite importante pour l'époque. Elle compta jusqu'à soixante-dix ouvriers aux dires de mon grand-père : des maçons, des tailleurs de pierres, des carriers, des bûcherons et même un sabotier. En plus de son entreprise de maçonnerie, il entreprit de faire de l'exploitation forestière ce qui se comprend très bien quand on sait, qu'à cette époque, les chantiers s'arrêtaient tout ou partie l'hiver, les caisses de chômage intempéries n'existaient pas et il fallait bien occuper les ouvriers, soit à la carrière qu'il possédait au lieu dit "la Bertherie", soit dans les coupes de bois. Son entreprise devint florissante, je suppose qu'après la guerre de 70, au début de la troisième république, avec l'instruction publique obligatoire, il fallait construire en ville et à la campagne des écoles où elles n'existaient pas ou remplacer les anciennes, en fort mauvais état. Mon grand-père débuta sa carrière de maçon dans l'entreprise de son père pendant la construction des écoles et de la mairie de Preuilly. Il participa, entre autres, à la construction d'écoles à Avord, à Saint Caprais et certainement à beaucoup d'autres. La fin du XIXe siècle devait être faste pour le bâtiment. La plupart des maisons ou bâtiments de toutes sortes ont été construits à cette époque. La construction a été beaucoup moins importante depuis le début de la grande guerre jusqu'à la fin des années 50. J'y vois la raison de la bonne marche de l'entreprise de mon arrière-grand-père.

La jeunesse de mon grand-père et de ses frères fut certainement plus douce que celle de la plupart de leurs contemporains du même âge, à la campagne. Il paraît qu'ils profitaient plus qu'ils n'auraient dû de la situation prospère de leur père. En plus de son entreprise, celui-ci possédait de nombreuses maisons à Preuilly. Jean-Baptiste Bugeon avait un gros handicap, il ne savait ni lire ni écrire ce qui permis, paraît-il, à des marchands de bois peu scrupuleux de lui faire signer des marchés qui étaient loin d'être à son avantage. L'âge venant, ses fils se séparèrent et ils travaillèrent chacun pour eux. Les mauvais marchés, les fils tirant chacun de leur côté, son entreprise disparut et il termina sa vie à la charge de ses enfants. On dit d'ailleurs que ses enfants ne se bousculaient pas pour lui offrir l'aide que les enfants devaient aux parents à cette époque.

Cet homme fit quand même un parcours remarquable. Mon père qui l'a connu à cette époque me raconta souvent une anecdote qui situe bien le personnage : on sait qu'il est illettré, ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit pas intelligent. Mon père était encore écolier et était en train de faire un problème du niveau du certificat d'étude, ce problème exigeait plusieurs règles de trois pour trouver la solution. Son grand-père, passant par-là, certainement pour chercher, chez son fils, l'aide que tous ses enfants étaient tenus de lui verser, vint à son secours, il écouta l'énoncé du problème et donna la réponse, sans papier, ni crayon mais en calculant mentalement ce qui démontre, si l'on pouvait en douter encore, les très bonnes facultés intellectuelles de mon ancêtre.

Mon grand-père créa, lui aussi, son entreprise qui n'avait pas la taille, loin sans faute, de celle de son père. Il ne fût pas le seul, trois autres frères créeront aussi leur entreprise. Si de temps à autre, il avait recours à l'aide de l'un de ses frères à l'occasion d'un chantier important, ils restaient en revanche souvent en concurrence. J'ai retrouvé, il y a peu de temps, à la mairie de Preuilly, dans les archives, le résultat d'une adjudication pour la construction d'une route où trois des frères avaient soumissionné.

La maison où je vois le jour a été construite pour son usage personnel et pour sa famille, par mon grand-père quelque temps après avoir construit celle de son beau-frère, le mari de tante Tasie.

Mon grand-père ne travaille plus à la maçonnerie, quand il apparaît dans mes souvenirs, il est vrai qu'il a déjà plus de soixante-dix ans mais il n'est pas inactif pour autant. Il est de taille moyenne et est très bien conservé pour son âge, il a les cheveux bien blancs et une belle moustache à la gauloise. Même s'il est toujours vêtu en tenue de travail, il est propre et net dans sa mise. Il cultive son jardin, ses vignes, fait son vin, s'occupe de sa ruche, va encore à la chasse et se déplace en vélo. C'est un chasseur passionné, il a toujours chassé à une époque où seuls les grands propriétaires chassaient. Il fut longtemps, avec son frère Louis, le seul à prendre un permis de chasse et à chasser sur les terres des petits propriétaires de Preuilly. Je le soupçonne, néanmoins, d'avoir étendu ce territoire sur les bordures des grandes propriétés. Le braconnage, quand on n'en abusait pas, était plus ou moins toléré. Il pratique aussi la pêche de temps en temps, quand il peut avoir un bateau à sa disposition, pour pêcher avec les engins que j'ai déjà décris, suspendus dans le grenier. Il pêche aussi avec un outil prohibé appelé "fure", une sorte de petite fourche à deux branches avec laquelle il harponne le poisson. Il est aussi très doué pour la pêche à la main comme j'en ferai mention plus loin.

Il prend soin de sa santé. Mainte et maintes fois je le vois changer sa chemise et son gilet de flanelle mouillés de sueur à la suite d'un effort. Ma grand-mère qui prend grand soin de lui, tient toujours près et mis à chauffer auprès du poêle, son linge de rechange.

Il est plutôt difficile pour la nourriture, il a toujours été habitué à une bonne table. Il a sa place au bout de la table, ma grand-mère à l'autre bout fait en sorte qu'il soit bien servi. Elle se relève régulièrement pour lui servir en premier les morceaux qu'il préfère, qu'il n'aurait peut-être pas trouvé lui-même.

Avec ses petits-enfants, ce n'est pas un grand-père gâteau, mais je suis sûr qu'il nous aime bien malgré son air bourru. Quelquefois, il arrive qu'il me fasse la lecture d'une bande dessinée ou qu'avec Jacqueline et moi, il joue aux cartes au chien de pic ou au braizin.

Il pense souvent à haute voix quand il est seul. Pour les fêtes de famille, il chante sans trop se faire prier. Quelques-unes unes de ses chansons me reviennent à l'esprit, *les blés d'or*, *j'ai deux grands bœufs dans mon étable*, *la chanson des peupliers*, *les maçons de la Creuse*. L'été, il fait sa sieste dans sa chambre ou au grenier. Il m'est interdit, quand je suis avec des copains, de crier et même de parler, à plus forte raison de jouer sous sa fenêtre, sans encourir les foudres de ma grand-mère. Toujours agile, pour ses déplacements hors du bourg, il chevauche un vélo avec un guidon de course. Pour l'enfourcher, il monte en cavalier, il met une pédale en position haute, met un pied dessus, le vélo commence à rouler quand il l'enfourche comme on enfourche un cheval. Pour descendre, c'est la même technique issue de la cavalerie. Il n'a jamais voulu faire comme tout le monde, avec le vélo arrêté et les pieds à terre. Pour lui, c'est monter en femme et il est hors de question de monter de cette façon. À plus de quatre-vingt-cinq ans, il renoncera à ce mode de locomotion, moins agile, il lui arrive de tomber en exécutant sa manœuvre de cavalier.

L'hiver, il aide mon père à couper du bois en forêt pour le chauffage de la maison. C'est lui aussi qui scie les bûches d'un mètre de long, en quatre, pour qu'elles rentrent dans les foyers des appareils de chauffage de la maison. Par la suite, cette corvée est faite par un homme qui possède un banc de scie avec une scie circulaire et un moteur ce qui enlève bien de la peine et gagne du temps. Il lui faut quand même fendre les plus gros morceaux. Quelquefois, je suis de corvée pour l'aider à mettre les morceaux de bois en piles pour qu'ils tiennent moins de place.

Ma grand-mère paternelle s'appelle Anne, mais je l'entends plutôt appeler Anna. Elle est assez grande, forte mais pas obèse, elle n'est plus bien vive et percluse de rhumatismes. Elle est habillée de noir comme toutes les femmes de son âge à la campagne. Par-dessus, elle porte un grand tablier bleu avec une grande poche devant comme ceux des jardiniers. Sous un aspect rude et bougon, elle cache un cœur en or, elle fond littéralement pour ses petits-enfants. Elle a passé sa jeunesse dans les maisons bourgeoises avec son père cocher et sa mère lingère, elle en a gardé le goût de la bonne cuisine, ses civets de lièvre sont des chefs d'œuvre de gastronomie.

Elle a, ce que l'on pourrait appeler du caractère, rouspétant après toute la famille, mon grand-père préfère prendre le large plutôt que de lui tenir tête. Ma mère qui est toute la journée avec elle, est souvent en butte à ses réflexions mais, si au début de la cohabitation, celle-ci les a subies, quand je prends conscience, je suis le témoin de discussions plus que vives où ma mère ne cède en rien à sa belle-mère. Nous, les petits-enfants, sommes comme toute la famille, souvent pris à parti, mon système de défense est simple, je lui grimpe sur les genoux et l'embrasse. La réprimande se transforme aussitôt en sourire, jamais il ne lui viendrait à l'idée de nous corriger, elle nous adore, la brave femme.

Elle n'est pas bien vive et ne se déplace qu'avec sa canne ou plutôt un bâton. Ses cheveux devaient être blonds mais ils ont un peu blanchi. Je ne pense pas qu'ils aient été coupés une seule fois, ils sont peignés en chignon. Je suis toujours très intéressé de la voir se coiffer. Elle déroule son chignon et ses grands cheveux lui pendent sur le visage qu'elle tient baissé, elle les peigne doucement, longuement, elle les tord et les enroule pour en refaire le chignon, ils sont fixés par une grosse broche. Ces jambes sont pleines de varices. À cette époque, il n'est pas question de les soigner. Je suis souvent à ses côtés et assiste, étonné, à la pose des bandes caoutchoutées et des bandes Velpeau qui lui enveloppent les deux jambes du talon jusqu'à mi-cuisse. Elle prend soin de mettre du talc et de la pommade sur les endroits sensibles.

C'est elle qui, le plus souvent, fait la cuisine. Pour ce travail, je crois qu'elle s'entend bien avec ma mère qui doit avoir appris beaucoup à ses côtés. Elle fait aussi la vaisselle mais d'une façon bien particulière. Comme elle fatigue debout, elle s'assoit sur la chaise aux pieds coupés, avec deux bassines à vaisselle devant elle, posées par terre, l'une pour le lavage, l'autre pour le rinçage, la vaisselle essuyée est posée sur la table.

Elle ne sort pratiquement jamais de la cour. En revanche, elle aime bien parler avec les gens qui passent devant la maison. Quelquefois, après s'être fait bien prier et embrasser tendrement, elle me raconte des histoires, comme de Jean-le-sôt que j'ai complètement oubliées. Sa sœur, tante Tasie, est une de ses têtes de Turc préférée. Elle se complaît avec malice à lui chercher des raisons, à la suite de quoi, au terme d'une discussion aigre-douce, ma tante part fâchée, sous le regard goguenard de ma grand-mère qui chantonne "Boufignon s'en va en guerre avec sa chemise sur sa tête" sur l'air de *Malbrough s'en va en guerre*. La brouille ne dure jamais bien longtemps. Avec des caractères bien différents, les deux sœurs ne sont pas rancunières et ma grand-mère n'est pas vraiment méchante. Le même manège se reproduit quelquefois avec tante Jeanne, la sœur aînée de mon père, elle a tendance à se plaindre de sa santé, de choses et d'autres, peut-être est-elle un peu jalouse que ce soit la famille de son frère qui occupe la maison familiale. Ma grand-mère l'apostrophe quelquefois avec des répliques cinglantes ce qui a pour effet de déclencher une crise de larmes chez ma tante, mais là aussi, la brouille ne dure pas longtemps. Seul mon père n'a pas vraiment d'accrochage avec sa mère. J'ai l'impression qu'il a toujours été son préféré et, lui non plus, n'a pas le caractère bien souple. Je suppose que ma grand-mère, parce qu'elle l'aime bien et le craint aussi un peu, ne l'attaque pas.

En conclusion, ma grand-mère est une brave femme. Elle peut être aussi rude et piquante, qu'elle peut être douce et tendre, moi je l'adore et elle me le rend bien. Elle me fait penser à un adjudant, elle pique et houspille sa famille sur qui elle donne l'impression de régner, famille qui ne tient pas souvent compte et passe outre à une autorité qui n'est que verbale. J'ai oublié de mentionner une étrange habitude de cette brave femme, à table, elle utilise un mazagran en porcelaine en guise de verre, à l'époque je ne me suis jamais posé la question, mais aujourd'hui, je me demande pourquoi.

Ma mère, en cette entrée que je fais dans le monde, dont je commence à prendre conscience est, comme pour tous les enfants qui ont la chance d'en avoir une à leurs côtés, le centre du monde. C'est elle qui me câline, c'est auprès d'elle que je viens chercher protection quand je me crois menacé, c'est elle qui me corrige aussi. Je suis le plus jeune, le plus fragile, je suis aussi, je pense, un peu plus gâté que mes frères et sœurs. Elle est forte et courageuse, souvent elle me porte dans ses bras, pendu à son cou. J'ai eu un frère qui mourût à six ans d'une méningite, j'ai appris plus tard que c'était un très bel enfant, fort et intelligent. Sa disparition fut un drame dans la famille. C'est peut-être pour cette raison qu'elle me couve plus que les autres, elle craint pour ma santé, il est vrai un peu fragile dans mes

toutes jeunes années. Elle fait tous les travaux durs et pénibles, le ménage, la cuisine avec ma grand-mère, le lavage du linge de toute la maisonnée. Nous sommes huit et si les lave-linges existent, ils sont encore inconnus chez les particuliers, les lessives lavées la main ont encore de nombreux jours devant elles. La lessive est une tâche qui prend du temps et demande certains efforts. Il faut mettre le linge à tremper, à bouillir dans une lessiveuse, munie d'un champignon qui l'arrose régulièrement ce qui m'intriguera longtemps, jusqu'au jour où j'en comprendrai le fonctionnement au cours d'une leçon de science à l'école. Ensuite, il faut frotter les pièces de linge avec une brosse de chiendent sur une table appelée "selle", prévue à cet effet. Le plus dur est, je crois, le rinçage. Cette opération, pour ma mère, a lieu dans l'eau claire et courante du Cher bordé d'un dépôt de sable que l'on trouvait souvent sur les rives du Cher et que l'on appelait sablette. Le nécessaire se compose d'une planche à laver assez large, munie de deux cales en bois, qui lui donne une inclinaison par rapport à l'eau quand elle est posée sur la rive et un baquet à laver, sorte de caisse en planche ouverte sur un côté garni d'un coussin de paille, que l'on pose contre la planche. Ce baquet a pour mission d'éviter à la laveuse des projections d'eau sur les jambes. Le linge à rincer, la planche et le baquet sont chargés sur une brouette sans côté et transportés au bord de l'eau, à quelque cent ou deux cents mètres de la maison. L'endroit choisi est une portion de sablette qui arrive en pente douce sur le rivage et où l'eau coule vivement. Ma mère installe la planche, le baquet et s'agenouille dedans. Ainsi installée, elle déplie et étend la pièce à laver dans l'eau courante qui emporte, avec elle, le jus de lessive ou de savon qu'elle contient. Sorti de l'eau, le linge est tordu à la main pour un premier essorage qui se termine par le battage sur la planche avec un battoir. Ce battoir fait environ vingt centimètres de côté et a un manche dans son prolongement. Si l'eau du linge ne sort pas claire, la laveuse recommence un cycle de rinçage. Il est rare que ma mère soit seule à ce lavoir naturel, les laveuses du bourg s'y rendent aussi, c'est l'endroit idéal pour se retrouver entre femmes, parler, apprendre ou donner des nouvelles. Certaines personnes mal attentionnées appellent ces conversations, des commérages. Aujourd'hui, je trouve ces petits rassemblements sympathiques, ils permettaient à ces femmes qui n'avaient pas le temps de faire salon et de déguster le thé, de profiter de ces moments pour discuter et sortir un peu du train-train quotidien, de la vie simple et parfois monotone des femmes à la campagne. Pour transporter le linge des fermes ce n'est pas la brouette qui assure le transport mais des voitures à cheval à cause de la distance et aussi de l'importance des lessives à rincer. Ce travail peut paraître agréable à la belle saison pendant laquelle j'accompagne souvent ma mère pour jouer sur la sablette ou dans l'eau peu profonde du Cher. Mais l'hiver, lorsque l'eau est froide, ma mère souffre du froid et revient frigorifiée, les mains bleuies par le froid. Quand il gèle vraiment et que l'eau est prise, le rinçage a lieu à la fontaine. Cette fontaine est communale, elle est entourée d'un petit muret qui la délimite, elle sert aux paysans et surtout aux vignerons qui y puisent l'eau nécessaire pour le traitement des cultures et de la vigne. Elle sert aussi d'abreuvoir pour les troupeaux des locatures les plus proches. Elle est surtout un lavoir idéal où l'eau coule toujours à la même température ce qui fait que l'hiver, elle semble tiède et fraîche l'été, elle a aussi toujours le même débit. Elle est le lavoir des ménagères des lieux-dits : "La Fontaine et le Moulin". L'inconvénient, c'est qu'elle est à plus d'un kilomètre de chez nous. L'opération lessive se termine par la pose du linge, sur l'étendoir (un fil tendu entre des poteaux dans le jardin) où il peut sécher.

Le repassage est aussi dans ses attributions. Quand le linge est sec, elle se sert de deux sortes de fers à repasser, des fers en fonte qui vont par paire, ils sont mis à chauffer sur le poêle, pendant que l'un chauffe, l'autre repasse. Le fer électrique est plus moderne, il chauffe seul, il suffit de le brancher, mais il faut le débrancher de temps en temps, sans cette précaution, il chaufferait trop fort et le linge roussirait. Il n'y a pas encore de thermostat sur cet appareil. Pour contrôler la chaleur des fers, qu'ils soient en fonte ou électrique, ma mère approche leur talon de sa joue. Le fer électrique prendra vite la place des fers en fonte, ceux-ci ne servant qu'occasionnellement l'hiver quand le poêle sera allumé. Pour ce qui est des travaux de couture et de raccommodage, ma mère en fait peu, c'est ma grand-mère et tante Tasie qui se chargent de ces tâches.

Les courses sont, pour la plupart, à sa charge, mais à mesure que mon frère et mes sœurs grandissent quelques-unes unes leurs sont confiées et mon tour viendra ensuite. Au pays, on trouve le boulanger, l'épicier, le lait est livré tous les jours chez les parents d'une fermière de Villeperdue. C'est souvent un domestique qui l'apporte dans deux bidons chargés sur une petite voiture à bras, plus

rarement c'est la patronne, Madame Zélie Devaux, qui livre. Le détail est fait par sa mère, Madame Plisson. Le mercredi est jour de marché à Mehun sur Yèvre, ma mère s'y rend régulièrement en vélo. Il y a aussi les commerçants ambulants qui passent dans le village et s'arrêtent à la maison. Il y a deux bouchers, un charcutier, plusieurs épiciers, un marchand de charbon qui vend des harengs saurs ou salés et quelquefois, de la marée fraîche. J'ai le souvenir de moules, coquillages que je n'avais jamais mangés, il arrive une fois que ma mère en achète, c'est toute une préparation. Il faut les gratter, les nettoyer, les laver avant de les faire cuire, je participe comme je peux à cette préparation. C'est un plat que j'apprécie beaucoup, hélas moules et harengs ne reviendront sur notre table qu'après la guerre. Des commerçants vendent des vêtements, de la bonneterie. C'est dans les fermes alentours à Villeperdue et à Senay que ma mère se fournit en fromage blanc de vache ou de chèvre que l'on mange tel quel, c'est la fromagée, elle achète aussi des fromages demi-secs qu'elle met sécher dans un garde-manger. À l'automne, elle s'en procure un petit stock, ils sont enveloppés de feuilles de platanes et entreposés dans des pots en grès. Quand ils sont ressortis, ils sont faits à cœur, c'est un régal que j'apprécie et que j'apprécierai toute ma vie. Le beurre est pris, lui aussi, dans les fermes, tout comme les œufs et les volailles quand la basse-cour familiale ne peut faire face aux besoins de la famille.

Dans ma prime jeunesse, il m'arrive de temps en temps d'être malade, pas de grosses ni de graves maladies qui mettent ma vie en danger non, mais des maladies qui me permettent de me faire dorloter, tels que gros rhumes, bronchites, angines et des maladies infantiles comme la rougeole, les oreillons. Ces maladies, quoique bénignes, me donnent un peu de fièvre ce qui se traduit par être alité et garder la chambre dans la grande maison. Je ne garde que de bons souvenirs de ces petites maladies pendant lesquelles j'apprécie toute l'attention dont je suis l'objet de la part de ma mère.

Dans la journée, je suis le plus souvent seul dans la chambre et dans la maison. Toute la famille est dans la petite maison, au travail et à l'école. Je supporte très bien cette solitude, au cours de laquelle mon imagination vagabonde. J'ai aussi des jouets, des livres d'images avant de savoir lire et de vrais livres que je dévore, par la suite. Ce que j'apprécie le plus, c'est la présence de ma mère que j'ai pour moi tout seul. Quand elle a un moment de libre, elle vient me tenir compagnie. Elle sait très bien chanter et là, dans ma chambre, elle chante pour moi tout seul. Je me rappelle encore de quelques-unes unes des paroles et très peu de la musique de quelques chansons. Elles disent : *"il s'appelait boutzou-badalou, il jouait de la flûte en acajou, c'était le plus beau gars de toute la Nouba"*. Dans la brume de ma mémoire, il me semble que le pauvre gars ne survécût pas à la guerre où il allait gaiement en jouant de la flûte. Il y a aussi : "*Mon père m'a donné un mari, mon dieu quel homme, quel petit homme, mon père m'a donné un mari, mon dieu quel homme, qu'il est petit*", la suite se perd aussi dans la brume sauf la fin où le chat le prit pour une souris. Je suppose que le matou lui réserva un sort plutôt tragique. Celle que je préfère et que ma mère me chante le plus souvent c'est : "les petits ballons rouges". Il est curieux que je ne me souvienne ni de l'air, ni des paroles, de cette chanson que j'adore. Pourtant, quel plaisir me fait ma mère quand elle la chante pour moi tout seul, c'est l'un de mes plus anciens souvenirs et l'un des plus merveilleux. Ce qui est moins drôle, ce sont les soins. En plus du sirop, des pastilles pour la gorge que j'aime bien, il me faut endurer les enveloppements. C'est, bien sûr, ma mère qui se charge d'exécuter ce supplice que je dois endurer stoïquement, je ne suis pas du genre "pleurnichard". J'ai la poitrine enveloppée d'un linge sur lequel est étendue une sorte de pâte faite de farine de lin chauffée, sur laquelle est saupoudrée de la farine de moutarde recouverte d'une gaze très fine. Cet engin de torture autour du buste bien serré et attaché avec des épingles à nourrice, j'ai l'impression d'être tombé dans un buisson d'orties. Il me faut supporter ce martyr pendant un temps qui me semble interminable, peut-être un quart d'heure. L'engin de torture enlevé, j'ai le torse aussi rouge qu'une écrevisse, à la satisfaction de mon bourreau de mère qui dit : "*c'est bien, il a fait de l'effet*". J'oublie vite ces mauvais moments et quoique ne désirant pas forcément être malade, j'apprécie ces jours, ces instants-là, j'aime bien la tranquillité et surtout j'ai ma mère pour moi seul.

Ma mère comme mon père est native de Preuilly, ses parents sont des cultivateurs, ils exploitent une petite locature au Carroir à Preuilly. Quelques hectares de terre, un peu de vignes, deux ou trois vaches, quelques chèvres, un cheval "Bijou", des poules et quelques pigeons, suffisent à les faire vivre, ils ne sont pas riches, mais ne doivent rien à personne.

Ma grand-mère est très douce, j'aime bien aller la voir avec ma mère ou accompagné de mes sœurs. Elle a dû travailler dur dans sa jeunesse, son dos est courbé. Elle est allée à l'école privée de Quincy et, à la fin de ses études, elle a obtenu le certificat d'étude, ce qui était plutôt rare à cette époque. Elle est très pieuse. Je ferai mieux sa connaissance quand elle viendra, après la mort de mon grand-père, habiter une maison dans le bourg.

Mon grand-père lui, est beaucoup plus rude, il a toujours fait son travail, mais petit à petit, il a pris l'habitude de boire, quelquefois plus que de raison ce qui n'est pas rare dans ce milieu de petits paysans. Quelques années plus tard, je me déplace seul et je viens rendre visite à mes grands-parents. Mon grand-père est en train de travailler, il est occupé à fabriquer une échelle, il a des outils à bois et un établi de menuisier. Après l'avoir embrassé, il pique le brave homme avec sa barbe un peu longue et sa moustache à la gauloise, bien plus longue que celle de mon grand-père Jean, il me dit très sérieusement : "*Tu vois, mon garçon, tous les outils que tu vois là, et bien, quand je serai mort, ils seront à toi"*. Je suis heureux et surpris par cette promesse qui est sûrement sincère mais je n'ai jamais réclamé ce legs qui n'était que verbal mais la promesse a pour moi beaucoup plus de valeur que les outils. C'est la seule conversation qui me relie à mon grand-père et je suis persuadé qu'il était sincère à ce moment-là. Rien que pour cela, je garde un bon souvenir de cet aïeul, un brave homme, qui mérite d'être aimé.

Ma mère a quatre sœurs, la plus âgée, tante Marcelle habite à Saint Quentin où mon oncle Constant, son mari est professeur, ils ont deux enfants et un autre qu'ils ont recueilli et qu'ils considèrent comme leur fils. Ils viennent pour les grandes vacances chez mes grands-parents passer quelques jours à la campagne. Je me souviens de leur présence, mais je n'ai aucun souvenir particulier de la famille Lemoine à cette époque si ce n'est que mon père parlera longtemps du dentier que mon oncle perdit dans le Cher en se baignant. Mon père aime bien taquiner, il parle souvent de cet incident avec son air narquois.

Tante Camille n'a pas d'enfant, c'est la tante maternelle que je vois le plus et connais la mieux. Elle vient souvent les dimanches, après déjeuner, nous rendre visite pour parler avec ma mère. Mon oncle Lucien est son mari, il est maréchal-ferrant. J'ai toujours été très intéressé de le voir travailler, c'est pour moi un véritable spectacle quand j'accompagne ma mère chez tante Camille. Très vite, je lui rendrai visite seul. Il y a souvent un cheval dans le manège pour se faire ferrer. Le fer chauffé à rouge est placé sur la corne du sabot qui roussit et qui dégage une fumée à l'odeur âcre. Le fer est rectifié à coups de marteau sur l'enclume pour qu'il s'adapte bien au pied du cheval. Il est fixé au sabot avec de grands clous à têtes carrées qui ressortent à l'extérieur et sont retournés pour qu'ils ne s'arrachent pas. Ce qui m'étonne, c'est la passivité du cheval, confiant et habitué à subir cette intervention. Cette partie du travail de mon oncle m'intéresse, comme m'intéresse son travail à la forge avec le foyer d'où jaillit du charbon noir et brillant, de petites flammes rouges, orangées ou bleues, à chaque coup de soufflet. Il y a aussi la pièce de métal chauffée à blanc à la sortie du foyer, que mon oncle tient avec une grande pince et qu'il façonne à coups de marteau sur l'enclume au milieu d'une gerbe d'étincelles ; Elle est ensuite trempée dans un bac plein d'eau qui bouillonne au contact du métal rouge. Mon oncle ne parle pas beaucoup, de temps en temps il s'arrête, sort de sa poche un paquet de tabac et une feuille de papier, religieusement il roule sa cigarette, l'allume avec une braise de la forge et aspire profondément la fumée avec un plaisir évident. Il règne sur son atelier, il se dégage de lui une impression de sérénité et de force tranquille qui rendent sa compagnie agréable, intéressante et reposante.

Tante France est infirmière et n'est pas encore mariée. Elle ne vient pas souvent à Preuilly. Je suppose qu'elle a quand même des vacances qui lui permettent de venir passer quelques jours chez ses parents. Je n'ai que deux souvenirs précis d'elle en ce temps-là. Un jour, on doit être en été, elle vient me chercher ou l'une de mes sœurs m'a conduit avec elle chez nos grands-parents, nous partons en promenade. Ce doit être sur le chemin qui monte vers les champs du Carroir quand un frelon, à qui je ne demande rien, me pique au menton ce qui, sur le coup, me fait assez mal. Toujours est-il que la promenade est terminée et nous rentrons pour appliquer une compresse au vinaigre sur la piqûre. Avec la camionnette, un soir, j'accompagne à la gare de Mehun, mon père et ma mère, nous y attendons un

train d’où descend tante France que nous conduisons au Carroir, chez mes grands-parents. Grâce au frelon et au voyage en voiture, j’ai deux souvenirs précis de cette tante, avant la guerre.

De tante Solange, mon premier souvenir est son mariage avec mon oncle André Charrier. Je me souviens bien de certaines parties de la cérémonie et de la fête. Il y a le défilé, je marche devant les mariés en compagnie d’un autre enfant, à peu près de ma hauteur. On nous demande pour défiler de nous donner la main, peut-être que ma tête ne lui revient pas, toujours est-il qu’il refuse obstinément de s’accoupler avec moi, ce qui soit dit en passant, ne me vexe pas du tout. Nous marchons côte à côte. J’ai un souvenir très flou du bal de la noce mais rien de précis. Du reste, de la cérémonie, des repas, rien ne se dégage de ma mémoire. Une autre fois, sûrement un dimanche, ma tante et mon oncle viennent nous rendre visite à la maison, mon oncle me prend sur ses genoux et joue avec moi en me faisant sauter. Je ne sais pas si je le revis, il disparaîtra très jeune et très vite de maladie.

Mon père est bien le chef de famille incontesté, il tient la place principale au sein du cercle familial. À la maison, sa personnalité domine tout le monde, il est sûr de lui et personne, même pas ses parents ne contestent son autorité, il n'est pourtant pas tyrannique, mais c'est lui qui fait vivre la maison et sait être généreux. Il est un bon père et adore ses enfants, nous le lui rendons bien. Dès que je peux, je grimpe sur ses genoux, il m'embrasse et prend plaisir à me piquer avec sa barbe, il ne se rase pas tous les jours et ses joues ont tout de la brosse en chiendent, ce "supplice" que j'endure stoïquement devrait permettre, suivant ses dires, une pousse rapide et drue de mon système pileux. Je ne me souviens pas, qu'il est une seule fois levé la main sur moi, il est vrai que je lui obéis, beaucoup mieux qu'à ma mère, qui a pourtant la main leste.

Il est la troisième génération de maçons de Preuilly. Mon grand-père lui a cédé assez tôt la direction de l'entreprise. Il est vrai qu'il est le modèle même de l'artisan maître maçon, il dirige sa petite entreprise d'une main ferme et il est connu et renommé pour la qualité de son travail. Il exerce son activité dans la construction de neuf, dans la réparation, l'entretien à Preuilly, dans les communes voisines mais surtout à Mehun sur Yèvre, la ville voisine où il possède un local qui lui sert de dépôt. Il travaille aussi à Quincy et pour les propriétaires de fermes pour l'entretien des bâtiments. À cette époque, les bâtiments de ferme étaient encore adaptés au mode de culture, aujourd'hui la plupart tombent en ruine ou sont démolis, remplacés par des hangars.

Il a en permanence un personnel assez restreint. Quand un chantier important se présente, il embauche des maçons pour la durée du chantier, c'est pratique commune à cette époque.

Il a failli être mobilisé pour la guerre 14-18, mais l'Armistice ayant mis fin au conflit, ce n'est qu'en 1920 qu'il fût mobilisé et incorporé dans un régiment du génie à Besançon. Cette arme technique a de nombreux points communs avec le bâtiment ; Pendant ses classes, il acquit des connaissances, qui par la suite lui serviront souvent dans sa profession. Il a la chance de ne pas rester pendant les deux ans du service légal en compagnie. Son chef de corps avait, pendant la grande guerre, connu et lié amitié avec un oncle de mon père (l'intellectuel de la famille, dans le civil inspecteur d'assurances), Pierre Bugeon, qui avait été adjudant pendant ce conflit. Grâce à cette relation, il bénéficia de ce que l'on appelle vulgairement d'un coup de piston qui le fit rentrer à l'état-major. Ce nouveau poste lui permit d'étendre ses connaissances intellectuelles qui ne demandaient qu'à se développer. De retour de son service, il n'y avait pas perdu complètement son temps, il y avait acquis des connaissances techniques et intellectuelles qui étaient bien supérieures à celles des garçons de son âge, dans le milieu rural qui était le sien.

Il a une belle écriture élégante et ferme que je lui envie encore aujourd’hui. S’il a quelques lacunes en orthographe, ma mère qui excelle dans cette discipline, lui vient en aide. Il pratique et connaît bien le métré, il n’est pas embarrassé pour faire un devis, une facture, un prix de revient, tenir ses comptes à jour. Il a aussi des notions de dessins et peut, à l’occasion, dresser un plan pas trop compliqué. Mais, il est avant tout un maître maçon, reconnu par ses pairs et dans le milieu du bâtiment. Il est fier de son métier et au fait de son art, il peut en remontrer à beaucoup, aussi bien dans

la pratique, dans la rapidité d'exécution et dans le fini de son travail. Il lui manque seulement une chose primordiale pour gravir dans l'échelle sociale : l'ambition. Il aurait pu prétendre à autre chose qu'à n'être qu'un petit maçon de campagne, l'occasion lui en fût donnée, il préféra sa liberté et Preuilly. Il m'arrive quelquefois de l'accompagner, il est heureux que je le suive, je suis fier d'être le fils du patron. J'aime le voir travailler, élever un mur en pierres, appliquer un enduit, grimper sur un échafaudage. Quelquefois il me donne une petite truelle, j'essaye de faire comme lui et je suis persuadé de réussir. Une chose déjà est sûre, malgré mes efforts, je ne pourrai jamais égaler mon père dans la pratique de mon métier, pour moi il a été et restera le meilleur.

Mon père est chasseur, vocation que lui a léguée mon grand-père. Pendant la période où la chasse est ouverte, il chasse tous les dimanches et jours fériés. Il ne possède pas de chasse et n'a pas le moyen d'en louer une, comme mon grand-père, il chasse sur le territoire des petits propriétaires de Preuilly, au demeurant très giboyeux. Le jour de l'ouverture, il vient vider son carnier, à neuf heures, il est déjà rempli. Ma grand-mère et ma mère se mettent au travail, elles plument et vident les perdrix, les préparent et les font rôtir pour le déjeuner (heureux temps pour les chasseurs). En plus des perdrix, il met à son tableau : lièvres, lapins, faisans, cailles etc. Le lendemain de l'ouverture, la tradition veut que ce soit jour de chasse. Bien entendu il chasse de concert avec mon grand-père et deux chiens : un cocker "Bobby", une chienne blanche bâtarde "Belote", ce sont de bons chiens de chasse, mais il paraît que ce sont les bons chasseurs qui font les bons chiens.

La tenue de chasse est particulière et n'a pas d'autres fonctions. Pour mon père, il serait inconcevable de partir à la chasse sans cette tenue. Elle se compose d'une culotte et d'une veste imperméable, la couleur se situe entre le marron et le vert, de bottes en cuir qui se lacent sur le devant, ou en début de saison de brodequins en cuir et de guêtres de même nature qui recouvrent le haut de la tige des souliers et protègent les mollets. La veste a une poche à l'arrière pour mettre le gibier, ce qui n'empêche pas la présence d'une gibecière. Une cartouchière garnie de cartouches est fixée autour de la taille, ces cartouches sont chargées de grains de plomb de différentes grosseurs, à une des extrémités il y a toujours une cartouche chargée de chevrotines, pour le cas où survienne une rencontre fortuite avec un chevreuil ou un sanglier. Tout en sachant que la chasse au gros gibier est proscrite à Preuilly, Monsieur Guyot, le maire tout puissant, se réservant le gros gibier pour chasser à courre. Le fusil est un bon fusil, qui n'a rien de particulier, sinon d'être très efficace dans les mains de mon père.

Les chiens de la maison sont intelligents ou plutôt ont un instinct très poussé. En effet, ils connaissent les jours de chasse y compris l'ouverture, ils manifestent bruyamment avant même que les chasseurs passent leur tenue. Je puis affirmer que c'est à la chasse que mon père a passé les meilleurs moments de son existence. Sa dernière action dans ce monde sera un acte de chasse, il fera un doublé de perdrix et tombera foudroyé par une congestion en ramassant son gibier, ce sera le dernier plaisir que la vie lui accordera.

Comme mon grand-père, il pêche de temps en temps avec les engins. Pour pratiquer ce genre de pêche il vaut mieux être plusieurs dans le bateau. C'est lui qui dirige et fait avancer l'embarcation à l'aide d'une bourde, une perche de bois avec un bout ferré. Comme mon grand-père, il ne pêche jamais à la ligne. Je me souviens pourtant l'avoir vu confectionner des leurres en forme de poisson en coulant du plomb fondu dans un petit moule en plâtre un hameçon puis en insérant à l'une des extrémités de ce moulage. Il ne reste plus qu'à monter le leurre sur une ligne, prendre une gaule en bambou du jardin et le voilà fin prêt pour partir pour une partie de pêche au poisson de plomb. Ce jour-là, je suis de l'expédition. Là encore il me surprend par son savoir-faire, il fait évoluer son leurre dans l'eau en le faisant se dandiner et çà marche ! Les poissons carnivores comme la perche sont friands de petits poissons, aussi une première se jette sur l'appât et passe aussitôt du Cher à la musette, une ou deux autres complètent la pêche, encore une fois je peux admirer l'expérience et le savoir-faire de mon père.

Il aime bien la compagnie, il a de nombreux camarades, amis, collègues de travail, représentants de commerce. Le café est le lieu de rendez-vous où il retrouve nombre de ses compères après le travail, là devant un verre de vin, on discute, on se raconte des histoires, on parle politique, certains

reviennent essentiellement pour "taper la belote", mon père aime bien participer à ces petites sorties. Avec les collègues de travail, c'est dans la journée qu'ils se rencontrent sur le chantier, chez les négociants en matériaux. Ces rencontres se terminent souvent par un casse-croûte, arrosé de quelques verres de vin.

La vie n'offre pas beaucoup de loisirs à cette époque, les journées sont longues, les samedis sont travaillés, il n'y a pas encore de vacances. Les petites escapades entre collègues sont les seules entorses au travail quotidien de mon père avec ses ouvriers. Il est vrai, que malgré les longues journées de travail, le temps est moins compté qu'aujourd'hui et quand on a l'occasion, on prend le temps de vivre, la camaraderie est plus profonde, entre collègues, on se respecte. Une réelle amitié lie tous ces gens.

Le revers de la médaille, c'est que parfois, trop de petits verres s'entassent dans l'estomac et alors nos braves éprouvent quelquefois des difficultés d'élocution, certains sont gais, d'autres plus ombrageux. Cet état de fait est occasionnel et n'arrive pas tous les jours, quelquefois il arrive que mon père soit victime de ce petit travers, personne n'est parfait et quand je revois son parcours, à côté de l'existence pleine de valeurs, de conscience, aussi bien familiale que professionnelle, de générosité, de courage, les écarts qu'il se permet parfois ne pèsent pas bien lourd.

Pour moi, il est un père formidable, sa forte personnalité a imprégné mes jeunes années et cette empreinte indélébile est restée depuis, bien accrochée à ma personnalité. Jusqu'au jour de sa mort, je n'ai jamais été éloigné de lui. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il est toujours à mes côtés, aux questions que souvent je me pose, à l'attitude que je dois prendre, j'ai l'impression qu'il me guide et m'encourage encore.

J'ai, à plusieurs reprises, dans ces écrits fait mention de tante Jeanne Peltier, elle et la sœur aînée de mon père. Elle habite à Mehun sur Yèvre dans une maison que Monsieur Bessemoulin, son beau-frère a fait construire pour mon oncle Alfred et pour elle. Monsieur Bessemoulin avait été marié à la sœur de mon oncle, elle est morte après ma naissance, mais trot tôt cependant pour je puisse me souvenir d'elle. J'ai une belle petite veste qui doit être son cadeau de baptême. Monsieur Bessemoulin avait eu un poste important dans l'administration des douanes en Tunisie. Avant sa retraite, il avait acheté par l'intermédiaire de mon oncle deux propriétés : celle du Colombier de Fublaine et une autre à Mehun sur Yèvre, au lieu dit "Trecy le haut". Il avait acquis aussi un grand terrain dans le quartier de Chardoille à Mehun, avec l'intention d'y faire construire une maison pour sa retraite. Avant d'entreprendre cette construction, il fit construire sur le même terrain, une autre maison, plus modeste, mais largement suffisante pour loger mon oncle et ma tante. Comme il n'était pas encore sur place, il avait chargé mon oncle de lui trouver les propriétés que je viens de citer, de s'occuper de ses affaires et de la construction de sa maison, tant qu'il ne serait pas en retraite. Les parents de mon oncle habitent à Preuilly à la Fontaine, ils sont âgés, c'est lui qui vient cultiver les vignes et un petit terrain. Son père a un âne qui dû disparaître assez vite, je m'en souviens, mais je n'en ai aucun souvenir précis.

Tante Jeanne vient souvent à Preuilly chez ses beaux-parents, elle aide mon oncle dans le travail des vignes. Il lui arrive aussi de loger à la maison, elle couche avec une de mes sœurs, quand la chambre de la petite maison est libre et que Jean l'occupe. Elle est toujours gentille avec nous. Souvent elle nous donne la pièce et nous recommande de ne pas en parler à l'oncle Alfred. Elle n'a pas d'enfants et, comme certaines personnes dans ce cas, elle est un peu égoïste. Malgré ce petit travers que je ne perçois pas encore, je l'apprécie bien. Je vois mon oncle moins souvent, il est plus personnel, mais j'en garde aussi un bon souvenir. Il m'arrive quelquefois de passer une journée chez eux à Mehun sur Yèvre. Ma tante me promène dans le beau jardin d'agrément de Monsieur Bessemoulin et avec l'oncle Alfred, je les accompagne jusqu'à une terre que mon oncle cultive, une partie en jardin, l'autre en vigne, c'est au lieu dit "Plante-fou".

Maintenant j'arrive à la dernière génération. J'ai un frère Jean et deux sœurs, Paulette qui a la particularité d'être la jumelle de Jean et Jacqueline. J'ai eu aussi un frère, que je n'ai pas connu ; il est

mort à six ans avant ma naissance, d'une méningite. C'est très souvent que j'accompagne ma mère au cimetière où elle va régulièrement se recueillir sur sa tombe, enlever l'herbe qui voudrait bien pousser autour, arroser un pot de fleurs, ou y déposer un bouquet. Je suis très intrigué par ce frère que je n'ai pas connu. J'essaye de me l'imaginer et dans mon inconscient, je me demande si la même chose ne pourrait pas m'arriver. La tombe est en pierre de calcaire blanc, un caveau à trois places se trouve dessous, mon frère occupe une place, les deux autres encore vides accueilleront mes grands-parents paternels. Entre l'allée et la rangée de tombes où repose mon frère Georges, il y a deux files de tombes beaucoup plus petites, elles n'ont pas de monument, seulement une tombe en sable et une croix blanche en bois. Je me renseigne auprès de ma mère sur la présence de ces sépultures. "Ce sont les tombes de petits-enfants" me dit maman. Je suis inquiet après cette révélation, je suis un petit enfant moi aussi et si je meurs, je serais peut-être mis sous une tombe semblable, mais moi j'aimerais mieux avoir une grande avec un beau monument en pierre. Quand même, j'aurais bien voulu le connaître mon frère Georges, il paraît qu'il était un bel et fort enfant, très intelligent. Il aurait certainement été pour moi un bon copain. J'ai l'impression que ma mère, qui ne le laisse pas paraître, a encore beaucoup de chagrin. C'est un grand malheur pour nous tous qu'il soit parti, mon frère Georges, il est paraît-il à côté du petit Jésus.

Jean, comme Paulette, a dix ans de plus que moi. Dans mes tous premiers souvenirs, il va encore à l'école à Preuilly, il a des copains qu'il retrouve ou qui viennent le trouver, certains les fils d'un fermier, Julien et Aimé Cousault sont de Villeperdue, les autres sont de Preuilly. Je ne pourrai jamais aller à l'école en même temps que lui. Quand je suis scolarisé, il est parti depuis près d'un an. Il travaille depuis dans l'entreprise de mon père. Paulette, qui a passé son certificat à douze ans, est partie de l'école avant lui, pour aller au cours complémentaire à Mehun. Elle est pleine d'attention pour moi, la différence d'âge lui permet de jouer sérieusement avec un baigneur en chair et en os. C'est une grande fille et si je n'ai pas la même intimité avec elle qu'avec Jean, elle joue parfaitement son rôle de grande sœur, elle me protège des tours et des taquineries que s'évertue à me faire subir mon autre sœur, Jacqueline. Pendant les vacances, à la belle saison, c'est sous sa garde que je vais à la plage et que je me baigne, je suis fou de baignade depuis que j'ai su marcher. Le souvenir de la plage, de l'eau, du soleil est gravé dans ma mémoire et il me semble les avoir connus depuis que j'ai vu le jour. Il paraît que je suis maigre, le docteur a conseillé en plus de l'huile de foie de morue, que je prenne des bains de soleil, ma mère et Paulette ont, soi-disant un peu honte de ma maigreur, moi elle ne me gêne pas du tout. Depuis, je me suis bien rattrapé, j'ai bien garni mon squelette et ma morphologie aurait plutôt à souffrir d'un léger embonpoint. Mes premières baignades, mes bains de soleil sont les premiers bons souvenirs qui se dégagent de ma petite enfance. En dehors des vacances, je ne vois guère Paulette, elle est au cours complémentaire à Mehun et elle prend pension dans la famille Couvert, des amis de mes parents. Elle revient à la maison les jeudis et dimanches pendant la période d'école. Au cours de ces deux jours, je ne peux guère profiter d'elle, elle passe l'essentiel de ses journées à travailler à ses devoirs et à ses leçons, dans la pièce commune de la grande maison. Pourtant, quelquefois l'hiver, je lui tiens compagnie. Je joue tranquillement sans faire trop de bruit. Je crois qu'elle est heureuse de m'avoir près d'elle, moi j'aime bien cette ambiance feutrée et studieuse que j'y trouve. Paulette est ma grande sœur, elle joue le rôle d'une petite maman. J'apprécie nos rapports, ils se prolongeront encore longtemps dans le temps sur ces bases. Je n'ai aucun souvenir du moindre nuage, du moindre accrochage entre Paulette et moi.

Jean est mon grand frère, je l'admire, pour moi il n'est déjà plus un enfant, mais je le considère plutôt comme un homme. Je ne me souviens que très peu de lui en écolier, allant à l'école à Preuilly. J'ai l'impression que pour moi il est déjà un maçon. Il va à l'école jusqu'à quatorze ans, mais ce n'et pas les études qui l'intéressent, non c'est le travail. Je suppose que dès qu'il a du temps de libre, il suit mon père sur les chantiers, où il s'occupe dans l'atelier à réparer ou à construire toutes sortes de choses. Les études pour lui s'arrêtent pour de bon à l'âge légal, il ne considère pas celles-ci comme primordiales et ne fait pas beaucoup d'efforts pour passer son certificat d'études. Jean est né pour être maçon, je suis persuadé qu'il n'a jamais envisagé une autre voie. Il est courageux, il est habile et adroit dans tout ce qu'il entreprend, très vite il deviendra un maçon surdoué de premier ordre. Il n'est jamais à ne rien faire, à la maison il aime bricoler, surtout travailler le bois. Il travaille pour moi, il me fait des jouets, en particulier un magnifique établi de menuisier, réplique exacte de celui sur lequel il travaille.

Je suis très fier d'avoir mon établi, avec lequel je m'amuse bien, j'enfonce des pointes dans des chutes de planches, je scie avec une petite scie que mes parents ou plutôt le père Noël m'a offerte. Mais il faut bien l'admettre, je n'ai pas, loin sans faut, les mêmes dons pour le travail manuel que Jean. Il dessine et peint aussi très bien. Il a peint une reproduction du tableau "L'angélus de Millet" que tante Jeanne a été tout heureuse de faire encadrer et d'accrocher sur un mur de sa salle à manger.

Je suis rentré à l'école de Preuilly où il n'y a qu'une classe unique, à la rentrée qui a suivi la dernière année scolaire de Jean. Sur un tableau noir accroché au mur, derrière le bureau de la maîtresse, il y a dessinées à la craie, des hirondelles, quelques-unes volent, les autres sont posées sur les fils d'une ligne électrique. Ce dessin a bien plu à la maîtresse, elle ne l'a pas effacé et restera une longue période sur le tableau. Je suis très fier d'être le frère de l'artiste. Entre autres activités, Jean aura un petit élevage de faisans qu'il installera dans la volière. Cette activité commence après qu'il eut trouvé des œufs de faisan, je ne sais pas trop où. Toujours est-il qu'il apporte à la maison les précieux œufs et les donne à couver à une poule d'élevage familiale. Comme je l'ai déjà écrit, il installe un grillage au-dessus de la volière, pour que les faisans devenus adultes ne prennent pas la voie des airs. Il construit à l'aide de genêts et de perches en bois un abri où les précieux volatiles pourront se cacher. En ce temps-là, les aliments du bétail tout préparés pour les différentes espèces et races d'animaux n'existent pas, c'est pourquoi Jean part à la chasse aux œufs de fourmis qui apportent un élément essentiel à la nourriture des poussins de faisans. Son élevage est une réussite, il durera plusieurs années, la ponte importante de ces volatiles, trop importante pour le renouvellement de l'élevage, fait que nous mangeons les œufs de faisan en surplus. Je puis dire qu'ils sont même meilleurs que les œufs de poule. Je ne me souviens pas qu'elle est la raison qui lui fit arrêter son élevage, peut-être la ligne de démarcation qui le gêne dans sa recherche des œufs de fourmis dans la garenne ou encore l'élevage plus intensif des poules pour améliorer l'ordinaire durant l'occupation. De toutes les façons, le départ de Jean pour les camps de jeunesse fût certainement ce qui mit une fin définitive à son élevage. Par cette activité, il démontrera encore un autre talent : celui de Jean éleveur.

Jean est mon grand frère protecteur, je recherche sa compagnie. Il est mon modèle, c'est sans aucun doute à son contact que je prends la voie qui sera la mienne, son parcours me semble intéressant, je ne doute déjà plus, à cette époque de mon avenir : comme Jean, je deviendrai un maçon, comme lui, le moment venu, il sera hors de question de poursuivre mes études au-delà de l'école primaire. Dans ma proche famille, je ne connais que des maçons à la table familiale, côte à côte trois générations de maçons se partagent le pain, j'ai hâte de rejoindre la troisième.

À la belle saison, quand il couche dans le lit de la chambre de la petite maison, c'est la fête pour moi de l'accompagner. Comme je l'ai déjà écrit, il a de nombreux copains qui se réunissent souvent à la maison. L'un de ceux qui viennent de Villeperdue, Aimé Cousault, a un accordéon, il vient souvent avec son instrument et en joue pour le plaisir de la famille et des copains, je me souviens que l'un d'eux, Bernard Gangnard fait danser une valse à ma mère dans la cour. Je n'ai jamais eu l'oreille musicale, mais j'aime bien écouter ces petits concerts improvisés.

Il faut savoir que, moi aussi, j'ai un accordéon avec sept ou huit touches d'un côté et trois de l'autre. Je n'ai jamais réussi à en sortir un son qui ressemble à une musique, même pas les deux premières lignes de "Au clair de la lune". Les soufflets en carton seront vite percés ce qui mit une fin prématurée à l'éclosion d'un musicien manqué. Pour imiter les musiciens que j'ai vus sur une estrade de bal, je mets ma petite chaise sur la maie et mon accordéon sur les genoux. Je chante, en "m'accompagnant", les chansons à la mode de cette époque ou plutôt des bribes de ces succès que sont "Bohémienne aux grands yeux noirs et "Tant qu'il y aura des étoiles".

Je reviens à Jean. Avec lui je suis comblé, j'ai un grand frère qui s'intéresse à moi, auprès duquel je me sens protégé, il me construit des jouets, me fait l'honneur de bien vouloir m'accepter dans son lit et auprès de lui, je me blottis, aussi je l'aime bien mon grand frère et il sait bien me le rendre.

Jacqueline est mon autre sœur. Elle a un peu moins de quatre ans de plus que moi. Cette différence d'âge est trop importante pour que l'on puisse avoir les mêmes jeux ou les mêmes camarades mais assez pour que de temps en temps, quelques différents surgissent entre nous d'autant plus que Jacqueline est plutôt espiègle et a souvent tendance à me taquiner. Elle ne me trouve pas assez remuant et d'un naturel trop calme. Ce qui fait son plaisir c'est de me faire réagir. Quelquefois, je ne l'écoute pas ou ne suis pas ses ordres, alors elle me corrige pour me remettre dans le chemin qu'elle a tracé ce qui est loin de me satisfaire et, dans la mesure de mes petits moyens, je tente de me défendre ce que l'âge aidant, arrivera petit à petit. Mis à part ces accrochages naturels entre frère et sœur, nous nous aimons bien et nous passons quand même de bons moments ensemble. Elle fréquente l'école de Preuilly et sa classe unique. Quand j'y serai admis, à ce moment-là j'apprécierai sa présence à mes côtés. Elle a des copines qui viennent jouer avec elle à la maison, je suis un peu le baigneur de toutes ces grandes filles, j'apprécie dans ces moments-là que l'on s'intéresse à ma personne. Je suis persuadé aujourd'hui que l'influence de Jacqueline m'a été profitable, elle seule arrive à me faire sortir de mon naturel nonchalant, avec ses piques, ses agaceries. Elle n'est pas méchante et je ne lui en ai jamais tenu rancune. Enfin de compte, j'apprécie ma sœur et je puis affirmer qu'elle m'aime, elle aussi à sa façon. Grâce à elle, j'ai acquis plus de confiance en moi et aussi un instinct de défense.

J'ai souvent parlé de tante Tasie qui habite juste en face de la maison. C'est une grand-tante mais une grand-tante un peu plus que les autres. C'est presque une grand-mère "bis". C'est la sœur cadette de ma grand-mère Bugeon. Comme je l'ai déjà écrit, son vrai nom est Anastasie, mais Tasie est plus facile à dire. Pour ma grand-mère, c'est Marie pour la raison que l'on sait. Tante Tasie ou plutôt "Tata Tasie" est très douce. Elle vit seule dans sa grande maison où elle doit s'ennuyer. Nous sommes sa famille la plus proche c'est pourquoi elle est souvent chez nous. Elle y raccommode les chaussettes de toute la famille.

À la belle saison, elle aime aller dans les bois et dans les prés ramasser, suivant l'époque de l'année, les champignons, les fraises des bois (les frilons), les escargots. Bien entendu, la plupart de ces bonnes choses se retrouvent, le plus souvent, sur la table familiale. Elle sait faire de bons gâteaux, elle a appris à les confectionner pendant qu'elle servait en maison bourgeoise. Ses spécialités sont, entre autres, le biscuit de Savoie fin et moelleux, le pain d'épices sur lequel on voit des amandes dans la croûte brune. Quand elle a fait l'une de ces bonnes choses, elle le place dans un grand torchon blanc noué aux quatre coins et heureuse de pouvoir offrir, de savoir que nous apprécierons ce gâteau où elle a mis tout son cœur, elle nous l'apporte, savourant l'accueil qui lui est réservé.

Tante Tasie n'a pas eu une vie toujours heureuse, elle a souvent rencontré le malheur. Jeune fille elle eut une aventure avec un jeune homme qui n'était autre que mon grand-père Clément Miniau. Elle était la fille de domestiques, il était hors de question chez les paysans en ce temps-là que mon grand-père, fils de petits propriétaires, se marie avec une fille autre que celle de paysans, eux aussi propriétaires. En ce temps-là, on se mariait plus pour arrondir la propriété que par amour. Cette union ne se fit pas, même si l'avenir d'une jeune fille et d'une petite en était gâché. Tante Tasie dû subvenir aux besoins de sa fille et aux siens. Ce ne sont pas ses parents qui pouvaient lui venir en aide Elle se plaça en maison bourgeoise comme nourrice. Bien entendu, c'était l'enfant des patrons qui avait priorité sur le lait de la nourrice ; sa petite-fille qui n'était peut-être pas trop robuste, ne survécut pas à ce régime.

Quand elle revient à Preuilly, elle eut la chance de se marier avec un veuf, un brave homme paraît-il qui s'appelait Fusil. D'un précédent mariage, il avait un fils Louis. Ma tante considéra ce garçon comme le sien. Il lui rendit bien et la vie pour un temps lui sourit. Son mari était épicier ambulant, un commerce qui marchait bien. Il fit construire une maison qui comprenait une boutique, une remise, une écurie et bien sûr un logement, sans compter une cave et un grenier. C'est son beau-frère, mon grand-père Jean, qui la construisit. L'affaire marchait bien, les tournées étaient bonnes et la vente à la boutique aussi. À cette époque, l'exode rural n'avait pas encore fait sentir ses effets, peu de villageois se déplaçaient pour subvenir à leurs besoins et les grandes surfaces étaient encore, pour longtemps, inexistantes. Tout allait pour le mieux, mais il y eût cette maudite guerre de 14-18 : le fils, Louis, fût mobilisé et il eut le bonheur d'en revenir mais dans un triste état, gazé. Il mourut quelques

années plus tard, tuberculeux, dans d'atroces souffrances. Le père ne survécut pas longtemps à son fils, il mourut d'un chaud et froid comme on disait en ce temps-là. La pauvre tante Tasie se retrouva seule, après seulement quelques années de bonheur. Je crois qu'elle reporte toute son affection sur nous tous qui sont sa seule famille. Tata Tasie est bien une grand-mère "bis" et elle fait part entière dans le cercle familial.

Je ne peux pas terminer le tour de ma proche famille, sans parler des Couvert qui sont des amis intimes. Ils participent à toutes les réunions familiales. Mes parents et nous, les enfants, sommes souvent chez eux. Ils habitent Mehun sur Yèvre. Ce sont des amis auprès desquels nous ressentons souvent plus d'amitié et plus affinités qu'avec certaines parentés qui ne sont pas dans le cercle que j'ai présenté.

René Couvert est roulier. Il cultive bien quelques hectares de terre mais son activité principale est celle de roulier. Le transport routier avec des camions n'a pas encore conquis tout le marché du transport. Sur de courtes distances, les voitures attelées, tombereaux et charrettes, sont encore nombreuses pour exécuter ce travail. Pour les besoins de son entreprise, mon père a souvent recours à lui. Le sable, le gravier, les pierres et les matériaux que l'on trouve chez le négociant local sont le plus souvent transportés par ses soins.

Il aime les chevaux et son métier est pour lui une véritable vocation. C'est un plaisir de le voir faire travailler son attelage. Quand ses chevaux sont à la peine, on a l'impression que c'est lui qui leur insuffle leur puissance. La difficulté ou l'obstacle passé, il a un sourire rayonnant qui traduit, si c'était encore nécessaire, son plaisir.

Madame Couvert est tenancière d'un petit café de quartier, route de Sainte Thorette à Trécy le haut. Le café et le domicile sont dans le même corps de bâtiment. À cette époque et pour longtemps encore, les maçons ne reviennent pas déjeuner à Preuilly, quand ils ne travaillent pas dans le village. Ils partent le matin avec leur déjeuner. Quand ils sont à Mehun, c'est chez Madame Couvert qu'ils déjeunent. Elle leur fait réchauffer les potées et à la rigueur, cuire un beefsteak. Ils s'installent dans la salle du café. Je suppose que c'est à la suite des contacts professionnels avec René et les services rendus par Jeanne Couvert que l'intimité a liée les deux familles. Je l'ai déjà mentionné, c'est dans cette famille que Paulette prend pension pendant ses études au cours complémentaire de Mehun. Jacqueline, par la suite, passera par-là aussi. Il arrive quelquefois, que j'accompagne mes parents chez les Couvert, il arrive même qu'ils m'y laissent quelques heures voire une demi-journée. En plus, du fait que Madame Couvert soit bien sympathique, en face de chez elle, de l'autre côté de la route, passent les voies du chemin de fer et surtout les trains qui y passent. Je traverse la route et je monte sur le talus qui borde les voies. C'est pour moi un spectacle merveilleux que de voir passer, à quelques mètres de moi ces monstres noirs qui soufflent et fument, une fumée noire elle aussi. J'aperçois à l'arrière des locomotives, dans une cabine à tout vent, deux hommes avec des lunettes, comme en portent les motards, ils sont noirs eux aussi au contact du charbon avec lequel ils entretiennent le feu. L'un d'eux regarde souvent à l'extérieur devant lui par une petite ouverture. Cette machine traîne derrière elle des wagons de tous modèles, couverts ou de simples plates-formes, la longueur des trains me paraît interminable. D'autres, plus courts, sont constitués de voitures de voyageurs. Ils ont de grandes glaces et je peux apercevoir à l'intérieur des personnes assises qui regardent le paysage. Tous ces trains sifflent en face de mon observatoire pour avertir de leur arrivée, le passage à niveau qui est à quelque cent mètres de là. C'est d'ailleurs grâce à la sonnerie qui avertit la gardienne pour qu'elle ferme les barrières, que je suis averti de l'arrivée des trains. Il y a aussi les "michelines". Elles ressemblent à de gros autobus qui rouleraient sur les voies. Le plus insolite par rapport à l'énormité des trains, ce sont de petits véhicules, guère plus gros qu'une auto, sur lesquels, le plus souvent à l'air libre, sont montés quelques hommes. Je prends des renseignements sur ces drôles d'engins auprès de Madame Couvert : ce véhicule est une draisine, elle transporte des ouvriers qui travaillent sur les voies.

Mes premiers souvenirs, mon age tendre

Je crois avoir fait le tour et présenté la plupart des éléments, tous les lieux, toutes les personnes que je découvre au cours des premières années de mon existence et à mesure que j'émerge de l'inconscient. Maintenant, je vais essayer de dégager mes premiers souvenirs, quelquefois vagues et embrumés, les instants qui me semblent intéressants ou importants, les personnes autres que ceux du premier cercle familial, les choses que je découvre. En premier, tout arrive en ordre dispersé, comme des photos mélangées que l'on sort d'une boîte, des instants disparates, à la fois vagues et précis. À mesure que les années passeront, des années qui, aujourd'hui me paraissent interminables, les événements, les souvenirs seront plus ordonnés, auront plus de précision, jusqu'au jour où ces souvenirs ne seront plus ceux d'un enfant, mais d'un homme en devenir. Il se peut que ce que je décris, d'après mes souvenirs, puisse se révéler inexact, avoir des datations imprécises, comporter des oublis importants, mais c'est mon histoire à moi, telle que je crois l'avoir perçue et non une histoire strictement exacte, écrite avec l'aide d'une documentation et de témoins. Je suis sûr, malgré toutes ces réserves, de ne pas m'écarter beaucoup de la réalité, ces souvenirs sont mes souvenirs et non une enquête sur une période donnée.

Durant la première partie de mon existence, avant que j'aie l'âge d'être un écolier, que je pourrais appeler mon "âge tendre", j'ai l'impression d'y être bien à l'aise et que mon entrée dans la vie consciente s'ouvre dans un milieu idéal, avec les meilleures conditions possibles. Je souhaite à tous les petits-enfants du monde, à tous ceux qui vont naître, des conditions d'entrée dans notre monde, des premiers pas sur cette terre, aussi heureux que ceux que j'ai vécu.

Depuis les événements que je tente de relater, beaucoup de progrès ont été accomplis, des découvertes pour améliorer la condition humaine sont apparues. Plus de soixante ans sont passés et la plupart des petits humains qui émergent dans notre pays ont des conditions de vie qui n'ont rien de commun comparé à celles que connut un petit Preuillois né dans une modeste famille dans les années trente à Preuilly. Je remercie la providence qui m'a fait naître et grandir dans cette famille, dans ce village. Je souhaite à tous les enfants qui sont sur terre, à ceux qui vont y arriver, de trouver comme moi une famille unie, dans un pays en paix qui puisse nourrir ses habitants, au milieu d'une communauté qu'elle soit villageoise ou urbaine, un lieu où la vie soit aussi agréable qu'elle le fût pour moi et comme elle l'est encore aujourd'hui.

Je ne prétends pas raconter ma vie au jour le jour, j'en serais d'ailleurs bien incapable, mais de ma tendre enfance, des moments précis, des événements se sont gravés dans ma mémoire et y sont restés. En grattant un peu, en cherchant, quelques-uns uns ressortent, avec souvent assez de précisions, mais il faut admettre que le temps a peut-être altéré ou donné un sens et une importance pas toujours réelle à des souvenirs que, de bonne foi, je crois précis.

J'ai déjà dit que l'entente n'est pas toujours parfaite avec Jacqueline. Elle s'ingénie à troubler les ébats et les jeux bien tranquilles, mais trop à son goût, du petit garçon, lui aussi bien tranquille, que je suis. Pour remédier à une entente qui n'est pas parfaite, la cour dans laquelle nous jouons est partagée en deux, à l'aide de panneaux qui devaient être ceux d'un parc à bébé fait maison. Deux barrages sont en place, l'un entre les deux maisons et un autre entre la maison et la clôture, côté route. J'ai à ma disposition la partie de la cour depuis l'entrée jusqu'à la petite maison. Jacqueline dispose du reste de la cour et du jardin. Je ne me souviens plus qui, dans la famille, ce jour-là, a pris la décision de nous séparer, mais cette séparation arbitraire doit sembler injustifiée à ma sœur aussi, après avoir essayé de m'attirer au bord de la clôture, ce que je n'ai pas envie de faire, je sais que son approche pourrait m'attirer des ennuis et puis, je suis très bien tout seul. C'est donc elle qui viendra à moi, aussi elle s'efforce de passer dans mon réduit, elle est agile et y parvient en passant entre un panneau et un buisson de laurier. Elle met à profit son évasion pour me faire payer mon refus de faire selon ses ordres et je suppose ce qu'elle doit ressentir comme une réclusion, les barrages mis en place à cause de moi. Je manifeste bruyamment son approche et appelle à l'aide. Cet appel est entendu par Paulette qui accourt pour me tirer juste à temps des griffes de mon bourreau qui est renvoyé dans sa réserve. Je suis soulagé, la menace a disparue et surtout je suis heureux que Paulette, qui veille au grain, reste avec

moi pour jouer sur une Couverture. Ce petit incident est le premier souvenir précis que j'ai de mes deux sœurs, de leur comportement qui fût, dans l'ensemble de cette période, très souvent le leur à mon encontre.

Je dois avoir vu passer un dirigeable ou un engin du même genre dans le ciel au-dessus de la maison, ce qui ne doit pas être courant même à cette époque où l'aviation n'est pas encore bien développée. De toute façon, je suis sûr de ne pas avoir confondu avec un avion, quelques-uns basés à Avord passent parfois dans notre ciel, ils font du bruit et passent vite.

Ce jour-là, je suis encore dans la cour devant la petite maison, ce doit être un matin, certainement à la belle saison. Je suis, comme souvent, en compagnie de ma grand-mère, mes frère et sœurs doivent être à l'école, le reste de la maisonnée, au travail. Passe une voisine que nous appelons la mère "Rusule", le titre de mère est donné couramment à toutes les femmes qui ont atteint un certain âge, ce qui est son cas. Cette femme n'est pas de Preuilly, mais doit y vivre une partie de l'année dans une résidence secondaire, une maison louée par des gens de sa famille, des Parisiens qui ne doivent pas être ses enfants. Ces Parisiens ou considérés comme tels, s'appellent Monsieur et Madame André, la dame est toujours très bien mise, plutôt mieux que les femmes de Preuilly. Lui est un pêcheur invétéré, il pratique cette occupation le plus clair de son temps. Ils ne doivent pas rester tellement longtemps. En revanche, la mère "Rusule" doit faire des séjours beaucoup plus longs. Si elle a travaillé, à cette époque, elle doit être en retraite. Elle est assez âgée, dans les âges de ma grand-mère. Elle est grande et se tient bien droite, elle porte un bonnet qui doit être en laine. C'est pendant que cette voisine taille une bavette avec ma grand-mère, que levant les yeux, nous voyons passer une énorme masse sombre, elle avance lentement dans le ciel, des cordages pendent en dessous. Je ne me souviens pas qui l'a vu en premier, je n'ai plus aucun souvenir des commentaires des deux femmes qui ne me semblent pas troublées par cette apparition, certainement moins que les curieux de notre temps qui voient ou croient voir un OVNI. Moi, je suis surpris par cet engin insolite mais pas plus effrayé que mes deux commères qui continuent leur conversation. Quand on est jeune rien n'étonne, je ne suis pas étonné, c'est beaucoup plus tard, quand j'ai su ce qu'était un dirigeable ou un aérostat quelconque, que ce souvenir fit surface dans ma mémoire. Depuis, je me demande encore ce que je peux bien avoir vu passer ce matin-là.

La mère Paris a des chèvres, elle les conduit au pacage tous les jours, elle habite sur la place de l'église est son pacage et juste en face de chez nous, de l'autre côté de la route. Elle emprunte le chemin de l'église avec son troupeau. Les chèvres ont toutes un collier. Elles sont trois, une d'entre elles est toute blanche. La mère Paris les tient en laisse comme de vulgaires chiens, avec de longues chaînes. Au pacage, elle ne joue pas à la bergère, elle ne reste pas avec ses bêtes, elle dispose de piquets qui ressemblent à de gros tire-bouchons avec, sur le haut, une poignée grâce à laquelle, en tournant, les piquets s'enfoncent sans peine. Les chaînes des chèvres sont fixées aux piquets, ils sont changés de place à mesure que l'herbe est broutée. La mère Paris est épicière ce qui explique qu'elle ne peut, comme les autres propriétaires de chèvres, les garder sans les attacher. Elle est toujours accompagnée par son chien (Dick) un corniaud jaune sale, il est l'ennemi juré de Boby le cocker de la maison. Comme la plupart des chiens, à cette époque, celui-ci n'est pas enfermé dans une cour ou un chenil, tous les jours il fait son petit tour. Heureuse époque où le danger de se faire renverser par une voiture était rare. Quand Dick et Boby se rencontrent c'est la bagarre, les maîtres respectifs tentent bien de mettre fin au conflit, mais chacun prend parti pour son champion. À cette occasion des propos aigres-doux sont échangés, à cela rien d'étonnant quand on connaît le caractère guère porté à la conciliation de dame Paris et celui de ma grand-mère toujours prête à en découdre avec quelqu'un qui lui tient tête.

Monsieur Paris est maréchal-ferrant mais près de la retraite. Je me souviens quand même l'avoir vu ferrer des chevaux. Sa famille est aussi une vieille famille de Preuilly. Son père avait été, lui aussi, maréchal-ferrant et forgeron. Il devait être un habile ouvrier aux vues de certains ouvrages de ferronnerie qui lui sont attribués. Sa mère avait été institutrice à Preuilly et y avait fait certainement toute sa carrière. Elle avait été l'institutrice de ma mère au début du siècle. Pendant la scolarité de celle-ci, ses parents et quelques autres avaient signé une pétition pour demander son départ. La raison

de cette pétition m'est inconnue. Peut-être qu'en fin de carrière, elle laissait couler, mais peut-être et surtout après la séparation de l'église et de l'état montrait-elle trop d'empressement à appliquer la loi en interdisant, par exemple, la présence du livre de catéchisme dans les cartables. La pétition ne fût suivie d'aucun effet et l'institutrice contestée continua d'enseigner. Ma mère et plusieurs de ses copines, pour ne pas subir son enseignement, des incidents ou des représailles, sont allées à l'école de Sainte Thorette pendant les quelques années au cours desquelles la dame Paris continua d'exercer à Preuilly. Elles passaient par le chemin de halage, à l'époque bien entretenu, qui suivait la rive gauche du Cher. Ce parcours se faisait, bien sûr, à pied (le temps des transports scolaires était encore bien loin). Une anecdote en passant, en 1993 année au cours de laquelle je commence à écrire ces lignes, la maîtresse de Sainte Thorette est toujours de ce monde. Elle vit à la maison de retraite de Mehun. Ma mère lui a rendu visite, il faut savoir qu'elle a passé le cap des cent ans. Quand la très contestée dame Paris prit sa retraite, les demoiselles de Preuilly réintégrèrent l'école du village.

En ce temps-là, on ne se pardonnait pas toujours facilement, les enfants prenant la relève pour alimenter l'animosité. S'il n'y avait pas eu de contentieux entre familles, il se peut que les bagarres de chiens et les joutes verbales qu'elles déclenchaient auraient peut-être été tout autre. Tout à une fin. Quelques années plus tard, ma mère sera une cliente de l'épicière Madame Paris, moi je lui achèterai du matériel de pêche et des bonbons.

Le sable n'est pas rare dans le Cher et sur ses rives, les entreprises qui exploitent les sablettes ou qui draguent le lit de la rivière sont rares. À Preuilly, un chemin communal, à droite, suit le remblai de la route qui mène au pont et conduit à la sablette située en aval de ce pont. Il n'y a qu'à s'armer d'une pelle pour charger le sable dans des tombereaux, plus rarement des camions, souvent la camionnette de mon père. Pour passer sur ce chemin, il y a un droit de péage institué par la commune et matérialisé par une chaîne qui barre le chemin. C'est le garde champêtre qui a la clé et qui perçoit le péage (à la mort d'un garde champêtre, c'est sa mère qui aura la charge de ce service). Les clients sont pour la plupart des paysans. Ils viennent avec des tombereaux attelés de chevaux. Certaines grosses fermes envoient deux ou trois tombereaux et deux chevaux par attelage, même quelquefois trois. Les fermiers, qu'ils soient locataires ou propriétaires, à cette époque, sont tenus de rouler les matériaux pour l'entretien des bâtiments de ferme. Souvent, des rouliers s'approvisionnent ici ce qui est souvent le cas de René Couvert, quand il roule pour mon père ou pour une autre entreprise. Le sable est gratuit, il coûte seulement le prix du péage pour le passage. La côte du chemin est rude et raboteuse et pour rouler sur la sablette, les roues s'y enfoncent. Pour palier à ces difficultés, les tombereaux, dans un premier temps, ne sont chargés qu'à moitié et tirés par deux ou trois chevaux. Ils sont vidés sur l'accotement, juste en face de chez nous. Ils retournent chercher un second chargement, après quoi, le sable du premier voyage est rechargé dessus. Quand tous les tombereaux sont pleins, le convoi repart. C'est une rude tâche pour les chevaux, les coups de fouet claquent dans l'air, les charretiers les encouragent par des cris gutturaux, bien entendu, je ne perds pas une miette de ce spectacle.

À Preuilly, il existe une autre source d'approvisionnement en agrégats où se servent le plus souvent des entreprises. Deux associés, Messieurs Delhomme et Chantier, ont créé une petite entreprise d'extraction de sable. Ils ont aménagé un quai en bordure du Cher sur lequel arrive un chemin qui fût longtemps le chemin du gué (le gué de la tuilerie ou le gué du Carroir). Ils ont un grand bateau, beaucoup plus long, plus large et plus profond que les bateaux des pêcheurs. À l'aide de dragues, sorte de grandes pelles retournées, parallèles aux manches qui sont très longs. Elles sont munies de côtés, le tout percé de trous pour que l'eau puisse s'écouler. Les dragueurs ramassent le sable au fond du Cher, les dragues sont bien pleines quand ils les remontent, ils les laissent s'égoutter hors de l'eau en prenant appuis sur le bordage du bateau et les vident ensuite dans celui-ci. Quand l'embarcation est pleine, ils la ramènent au quai et la déchargent à la pelle. Avec des claies, sortes de grands tamis disposés en pente, ils séparent le sable du gravier, le sable tombe derrière la claie, le gravier reste devant. À ce stade sable et gravier sont mis en dépôt et stockés séparément. Les clients qui, pour la plupart, viennent avec des camions d'entreprise, se chargent eux-mêmes. Les deux associés exploitent aussi les sablettes de l'autre côté du Cher. Avec des wagonnets qui roulent sur de petites voies, ils chargent et transportent le sable à proximité du bateau dans lequel il est rechargé pour traverser le Cher et le même processus recommence pour le triage. Ce travail est très dur et le rapport

de ce commerce n'est sûrement pas à la mesure de la peine. Il faut savoir aussi que la quantité de sable prélevé sur les sablettes et dans le lit du Cher, n'a aucune incidence sur la faune, la flore ou la qualité de l'eau du Cher. Belle époque où l'homme savait prélever sans détruire ou polluer. C'est lorsque je vais chez mes grands-parents au Carroir en passant par le bord du Cher avec ma mère ou mes sœurs, que je vois travailler les dragueurs et charger les camions de sable.

Preuilly est un pays de vignobles. Les paysans cultivent la vigne et produisent du vin qui est, pour certains d'entre eux, la principale source de revenus. Mais, la plupart des Preuillois qui ont de la vigne, et ils sont nombreux, la cultivent pour la consommation personnelle. On a vu que c'était le cas de mon grand-père. Le vin fait, il y a encore la grappe, le marc en français, c'est ce qui reste des raisins après que la vendange est passée au pressoir. On la stocke dans des fûts à un seul fond, avec pour fermeture une couche de terre glaise, de la chaux à maçonner ou du plâtre. Avec la grappe, on produit de l'eau-de-vie, appelée couramment "La Goutte". Il se fait aussi de l'eau-de-vie avec des prunes, des poires, des pommes. Cette production d'alcool est distillée par des bouilleurs de cru qui font fonctionner des alambics. À Preuilly, deux bouilleurs offrent leurs services. Ils s'installent sur le terrain du port, à la fin de l'automne et pendant une bonne partie de l'hiver. Ce terrain est à quelques dizaines de mètres de chez nous, à droite de la route du pont. Je suis aux premières loges pour voir se réaliser cette production qui me semble un peu miraculeuse. L'un des bouilleurs est Alfred Cromwell, il travaille pour son compte, l'autre est Lucien Jacquet qui travaille pour le compte de Madame Compain. Je suis souvent avec eux à côté des alambics. Elles sont installées dans des baraques démontables qui les tiennent à l'abri des intempéries. Je suis intrigué par ce qui me semble un miracle qui fait, qu'à partir de grappes, on obtienne cette eau-de-vie que boivent les grandes personnes, surtout les hommes, soit dans le fond de leur verre, soit mélangée au café. Un champoreau comme dit mon grand-père, l'hiver quand il fait froid, il paraît qu'une petite goutte, cela réchauffe ! Pour arriver à faire couler le précieux liquide, il faut charger la marmite, tout en cuivre rouge, avec la grappe apportée par les clients et ajouter quelques seaux d'eau. La marmite est recouverte avec un couvercle en cuivre, lui aussi. Le bord du couvercle baigne entre deux parois, au pourtour de la marmite, la rayure créée est remplie d'eau, ce qui fait joint ; Au-dessus du couvercle s'adapte la lentille, de même diamètre que la marmite et tout comme le légume qui lui a donné son nom, elle est bombée en son centre. Un tuyau, toujours en cuivre, relie la lentille à un serpentin plongé dans un réservoir d'eau froide. De ce réservoir partent deux petits tuyaux qui laissent couler sur le couvercle et la lentille, des filets d'eau qui les refroidissent. À la sortie du réservoir, un double tube vertical terminé par un bec, laisse couler dans un seau la précieuse eau-de-vie. Sous la marmite se trouve le foyer et son feu, qui fait bouillir celle-ci, le foyer est alimenté avec du bois fourni par le client. Quoique très jeune, je crois que si j'étais assez fort, je saurais faire marcher cette machine qui semble sortir tout droit du laboratoire d'un alchimiste. Je sais déjà comment garder un débit régulier à l'eau-de-vie. Si l'on veut augmenter le débit, il faut laisser le cendrier ouvert, si on veut le ralentir, il faut le fermer et augmenter le débit des deux petits tuyaux. Il faut aussi souvent remettre de l'eau dans le réservoir d'où elle s'évapore et approvisionner les deux petits tuyaux. Si je connais toutes les manœuvres, je ne comprendrai pas tout de suite le mystère qui fait, qu'à partir de la grappe, le bouilleur en retire de l'eau-de-vie. Je sais aussi que le petit appareil en verre qui flotte dans l'eau-de-vie comme le bouchon de la ligne du pêcheur dans l'eau du Cher, sert à mesurer le degré du produit de la distillation. Je suis souvent assez près, je dirais même dans les jambes de ces braves hommes. De temps en temps, avec un petit sourire en coin, ils me disent, comme à une grande personne "*tu veux y goutter* ?". Bien sûr que je veux y goûter, alors ils me servent, dans un verre à la propreté douteuse, une petite goutte et je goutte à cet élixir qui met le feu dans ma bouche et dans mon estomac. À la rougeur an front et malgré l'effort que je fais pour ne pas grimacer, je dis comme les hommes, "elle *est bonne*".

Alfred Cromwell est un vigneron de Preuilly. Ce doit être le plus important par l'étendue de son vignoble et sa production de vin, il cultive aussi quelques terres. Il fait sa campagne de bouilleur de cru l'hiver, il commence à Preuilly et ensuite il va s'installer à Fublaine sur la commune de Sainte Thorette. Il est un ami de la famille, mon père et mon grand-père ont pour lui la plus grande considération. Dans sa jeunesse, il a longtemps travaillé à l'entreprise. Je suppose que c'est à partir de là qu'une amitié réciproque est née. J'ai appris plus tard, qu'il était considéré comme un maître vigneron à Preuilly et qu'il était souvent cité en exemple, même à Quincy. On ne s'ennuie pas auprès

d’un alambic, il y a toujours des clients qui apportent leur grappe ou qui viennent chercher leur eau-de-vie. Il y a ceux qui sont méfiants et qui surveillent du coin de l’œil si le bouilleur ne fait pas une ponction dans le précieux liquide en cours de chauffe. En tout état de cause, les clients, des paysans toujours soupçonneux, sont persuadés qu’on leur pique un peu de leur production. Il y a aussi quelques anciens qui viennent pour faire la conversation. Le bouilleur déjeune sur place et n’arrête pas la distillation pour déjeuner. Les clients viennent tous avec quelques bouteilles de vin pour faire couler le déjeuner et pour trinquer avec les copains. Et là, dans la vapeur, dans les odeurs de grappe bouillie et d’alcool, les discussions naissent. Les sujets sont vastes : le temps, la politique, le travail, les faits divers. Toutes ces discussions entre paysans n’ont rien à envier aux commérages du lavoir, je peux en juger moi qui fréquente les deux lieux.

Monsieur Jacquet est bien brave lui aussi, mais je le connais moins que son collègue. L’ambiance de son établissement est la même que dans l’autre atelier. Lucien Jacquet est un miraculé. Il a la particularité d’avoir guéri du tétanos alors que vaccins et sérums n’existaient pas encore. C’est pendant la guerre 14-18 qu’il contracta cette maladie mortelle à pratiquement cent pour cent. Il est un peu l’exception qui confirme la règle. Pour l’alimenter on dû lui casser les dents, il ne pouvait plus desserrer les mâchoires. Il en guérit à l’étonnement général, après avoir été condamné par les médecins qui, en ces temps de guerre, ne devaient pas s’attarder sur des cas désespérés. Comme son collègue qui va à Fublaine, Lucien Jacquet fait une saison à Somme.

Des artisans itinérants passent tous les ans dans les campagnes. Ils entretiennent et repassent des objets bien précis : Le tonnelier pour la futaille, le bourrelier pour les harnais des chevaux dans les fermes et les locatures ou pour les sommiers et les matelas de laine qui, chez les particuliers, remplacent petit à petit les paillasses et les lits de plumes qu'on appelle "pleintilles".

Le tonnelier passe tous les ans à la maison pour passer la futaille en revue, il vient de Somme et s’appelle Monsieur Devaux. Les fûts sont en bois, souvent manipulés, montés et redescendus à la cave, ils subissent des chocs, les "douelles", c'est ainsi qu'on nomme les planches de chêne ou de châtaignier qui assemblées font un fût, se fendent ou se cassent, les cercles en bois sont souvent à changer. À l’origine, les fûts étaient tous cerclés en bois de châtaignier fendu, de jeunes tiges ou des branches bien droites qui font deux ou trois centimètres de diamètre. Fendues en deux, elles sont passées dans un appareil qui leur donne une forme courbe. Avec, le tonnelier forme un cercle du diamètre du tonneau où il sera posé. Les attaches du cercle sont en osier fendu, de couleur orange. Un fût de chêne, avec des cercles en châtaignier marron foncé et des attaches orange, c’est magnifique. Malheureusement les beaux cercles en bois sont remplacés petit à petit, par des cercles en fer, moins beaux mais beaucoup plus solides. L’abandon des cercles en bois, quand j’y pense aujourd’hui, c’est l’abandon d’une partie d’une invention de près de deux mille ans, que nos ancêtres, les Gaulois nous avaient léguée. Quelquefois, les douelles sont cassées ou fendues et ne sont plus étanches, il faut les remplacer. C’est sur place, à partir de planches de chêne fendues qu'on appelle du merrin que le tonnelier en façonne une nouvelle identique à la précédente. Pour faire ce travail, des outils particuliers sont indispensables, le tonnelier les transporte avec lui. Il reste toujours un jour à la maison, quelquefois deux. Il est nourri à midi et déjeune à notre table. Bien entendu, ma curiosité est en éveil, je ne m’éloigne pas souvent de Monsieur Devaux quand il est au travail. Je suis toujours attiré par les travailleurs qui travaillent avec leurs mains. Le tonnelier est précis, son coup d’œil est sûr malgré mon jeune âge, je suis admiratif et intrigué par cet homme.

Le bourrelier lui aussi travaille à domicile. Je le vois à la maison quand il vient pour refaire un lit entièrement. Il est de Sainte Thorette, c’est Monsieur Perrot. Il change les ressorts d’un sommier, qu'il les tient à distance des uns aux autres avec des cordes qui les relient ensemble. Ils sont recouverts d’une sorte de toile de sac qui est elle-même, tout comme les côtés du sommier, tapissée par une étoffe épaisse à rayures bleues. Le matelas est ouvert, vidé de sa laine. Celle-ci est passée dans un appareil à carder qui la desserre et fait voler la poussière. Après avoir subi ce traitement, elle est remise en place dans une toile neuve. Sur les angles, le bourrelier fait de gros bourrelets. Il fait des coutures avec une grosse aiguille qu’il manie avec adresse. Le bourrelier déjeune, lui aussi à la maison. Il travaille avec son fils. S’il passe tous les ans dans les fermes et les locatures, il ne vient chez les particuliers que pour

refaire une literie qui donne des signes de fatigue et pour ceux qui en possèdent, regarnir un siège, un fauteuil.

Dans le bourg de Preuilly, se trouvent plusieurs artisans et commerçants. Je les connais tous pour y avoir accompagné ma mère quand elle va faire ses courses. La boulangerie est dans le bourg, sur la route du cimetière. Dans sa boutique, plutôt petite, règne Madame Gangnard. Sur un présentoir métallique, différentes sortes de pains sont rangées. Le plus vendu est le pain de quatre livres. Il est vendu au poids. La boulangère rajoute toujours un morceau pour faire le poids. La croûte épaisse et ventrue, il a beaucoup de mie et se conserve mieux que les pains fantaisies. Il est le plus vendu et c'est celui que ma mère prend le plus souvent. Il lui arrive quelquefois d'acheter un pain de deux livres, qui ne fait en réalité que huit cents grammes, c'est notre pain actuel. C'est encore bien plus rare quand elle achète une baguette. C'est le pain que j'aime le mieux mais, comme dit ma mère, il se mange trop vite.

Sur le comptoir, il y a une balance noire avec deux plateaux de cuivre bien astiqués et un couperet pour couper le pain. Il est adapté sur un socle en bois et a une poignée. Je crois bien que c'est celui qui sert encore à la boulangerie d'aujourd'hui. Contre un mur, un coffre partage en plusieurs cases contient de la farine, du son, des remoulages (qui est, je crois ce qui reste de la mouture au moulin et qui est remoulé). La boulangère vend ces trois articles. Le son et les remoulages servent à faire la pâtée de la basse-cour. Elle vend aussi de la braise, c'est ce qui reste avec la cendre du bois qui a servi à chauffer le four. La braise incandescente est mise dans un éteignoir bien clos où elle reste en charbon. La braise est vendue pour brûler dans les "potagers". Le potager est l'ancêtre du barbecue. C'est un foyer muni d'une grille. L'ensemble est en fonte. Groupés par deux ou trois, ils sont inclus dans un corps en tôle émaillée monté sur quatre pattes. Dans ce cas, il est mobile. Il est installé à l'extérieur ou devant la porte quand il pleut, c'est ce que nous avons à la maison. Quelquefois, dans les constructions anciennes, il est fixé dans une allège de fenêtre. Les foyers ici sont entourés de carreaux de faïence bleue. La position sous la fenêtre est idéale pour faire évacuer les gaz brûlés, la fumée et la vapeur. Après la guerre, les potagers seront remplacés par des réchauds ou des cuisinières à gaz.

Dans le bourg, il y a aussi deux épiceries. L'une est tenue par Madame Paris, elle s'ouvre sur la place de l'église. J'en ai déjà parlé et, dans ces premières années, ma mère n'en est pas cliente. Celle que tient Madame Cosson est sur la grande route à l'angle de celle-ci avec la route du cimetière. On y trouve surtout des produits courants de l'épicerie, quelquefois des harengs saurs ou salés. Ces petits commerces sont déjà concurrencés par les épiciers ambulants.

Avec son épicerie, Madame Cosson tient aussi un café avec deux salles et un bal où trône un piano mécanique. Je me souviens l'avoir vu fonctionner et mes parents danser au son de sa musique.

Madame Danjon est la patronne de l'autre café qui fait également tabac et buraliste. Son café qui a un bar (il n'y en a pas au café Cosson) a aussi deux salles et un bal mais pas de piano mécanique. À cette époque, nombreux sont les hommes qui fréquentent les cafés. Ils consomment essentiellement du vin blanc. Il est servi dans des carafes de 66 centilitres (la bouteille) ou de 33 centilitres (la chopine ou la fillette). L'été, il s'y boit aussi de la bière. Les apéritifs et les digestifs sont consommés plus rarement à l'exception du marc et du rhum, pour se réchauffer quand il fait froid.

En dehors du piano mécanique, ce sont deux musiciens qui animent les deux bals de Preuilly. Ils jouent de l'accordéon et du cornet à piston. Si je vais souvent à l'épicerie, c'est plus rarement que je vais au café ; mon père ne m'emmène pas souvent avec lui. Quand cela arrive, je suis très heureux. Il s'y rend assez souvent pour boire un verre avec les copains et discuter. Il en profite aussi pour acheter son tabac. À cette époque, il roule encore ses cigarettes. En ces occasions, je suis fier de ne me retrouver qu'avec des hommes. Quelquefois, j'ai droit à un verre de limonade. Les deux cafés sont voisins, séparés seulement par la route du cimetière. Le café-épicerie n'existe plus. Il a été fermé il y a peu de temps, son dernier propriétaire, Jean Sorbe, a pris sa retraite, mais il continue d'y habiter. Le café-tabac existe encore. Il est devenu "La Marmite".

Paul Bernier est cordonnier, il répare les chaussures. Il faut croire que malgré sa faible population, Preuilly use assez de chaussures pour lui fournir du travail. À cette époque, les souliers sont tous en cuir aussi bien les tiges que les semelles. Celles-ci s'usent vite, mais une paire de souliers peut être ressemelée plusieurs fois. Notre cordonnier fait surtout les ressemelages. Il met des fers aux bouts et aux talons des souliers. Il refait les coutures, plante des clous sous les brodequins. Les souliers doivent durer longtemps et sont relativement chers, aussi il faut en prendre soin et ne pas négliger leur entretien. Je n'ai pas l'impression que notre cordonnier manque de travail. Il a toujours un stock important de chaussures à réparer en attente. Il vit seul, veuf et sans enfant. Son atelier est installé dans sa cuisine. Il est assis devant la fenêtre. Entre celle-ci et lui, il a une petite table de travail où ses outils sont rangés, où l'on trouve des casiers remplis de différents clous et pointes. Il a une sorte de petite enclume entre ses jambes qu'il peut rentrer à l'intérieur des chaussures. Dans un coin est rangée une grosse machine à coudre qui ressemble à celle de ma mère mais elle est plus importante et doit coudre le cuir. Ce petit atelier côtoie les meubles et la cuisinière sur le coin de laquelle mijotent un repas et une bouillotte d'eau chaude. J'aime bien accompagner ma mère chez cet artisan, toujours aussi curieux de voir les gens travailler.

Chez Madame Lacroix, un sabotier laisse des sabots en dépôt. Les hommes et quelquefois les femmes portent des sabots l'hiver, quelques-uns toute l'année. Les sabots sont tout en bois ou garnis avec un dessus en cuir. Les enfants portent des sandales l'été seulement et le reste de l'année des galoches qui sont des souliers à semelles de bois. Les sabots et les galoches sont garnis de bandes de caoutchouc pour éviter une usure prématurée du bois.

Le charron s'appelle Louis Allion, il est plutôt connu sous le sobriquet de Polite. En plus de son travail qui consiste à fabriquer et à réparer des véhicules ou des outils en bois qui servent pour le travail de la terre, il est aussi vitrier, fait de la menuiserie, fabrique les cercueils et fait les mises en bière. Ces dernières tâches sont toujours dévolues au charron à la campagne. Son atelier est situé route de la Bertherie en face de la place des écoles. Je ne suis que très rarement rentré dans son atelier. Le souvenir le plus précis qui me reste de "Polite" c'est un remplacement de vitre à la maison.

Pour clore la présentation des artisans et commerçants établis à Preuilly pendant les premières années de ma vie, il me faut présenter deux artisans maçons. Le premier est Marcel Danjon, il travaille avec son fils François qui fait quelquefois des remplacements de facteur. Plus tard, François sera titularisé et deviendra facteur sur la tournée de Preuilly. L'autre artisan maçon travaille parfois avec Marcel Danjon, c'est Louis Cherrier qu'on surnomme "Le Nain". Il est vrai qu'il n'est pas grand.

Ces artisans, je ne les ai peu connus en activité. Je les mentionne pour donner une vue exacte de la vie à Preuilly dans les années trente.

Une huilerie fonctionne quelques mois par an, en hiver et au printemps. Son propriétaire est de Quincy où il exploite une ferme, c'est Marc Sirop. Il fabrique de l'huile pour les particuliers qui récoltent des noix. Cette huile est la seule huile qui soit fabriquée artisanalement dans la région. L'huilerie et l'atelier du charron sont dans le même corps de bâtiment. Marc Sirop et Louis Allion sont beaux-frères. J'aurai l'occasion d'évoquer plus longuement cette huilerie.

Je fais ici une remarque d'aujourd'hui. J'ai connu trois entreprises de maçonnerie à Preuilly. Durant plus de deux siècles, six maçons de la Creuse sont venus travailler dans la commune. Les maçons de Preuilly allaient travailler quelquefois loin de leur base. Qui attirait les maçons ici ? Peut-être la tradition mais un mystère demeure. Quincy, à quelques kilomètres de Preuilly, comptait plusieurs entreprises de couverture qui allaient, elles aussi, quelquefois loin pour travailler. Là aussi, il y a une question sans réponse.

Il est rare, dans une petite commune comme Preuilly, de trouver une agence postale. C'est pourtant le cas ici. Dans mes premiers souvenirs, elle se trouve dans un local qui fait partie d'un corps de bâtiment appartenant à la famille Fonteneau, à l'angle de la grand-route, direction le Carroir et de la route du pont. C'est l'épouse du facteur qui fait la tournée de Preuilly qui en est la gérante. Il est

possible d'y faire les principales opérations qui se font dans un bureau de poste. À l'intérieur on y trouve une cabine téléphonique. Une séparation pleine en partie basse supporte un comptoir, la partie haute est grillagée avec un guichet. Le facteur, c'est Gaston Leclerc. Je le connais très bien, il vient tous les jours à la maison apporter le courrier et le journal la "Dépêche du Berry" à laquelle nous sommes abonnés ce qui fait, que même sans courrier, le facteur porte le journal. Il est très à son aise à la maison et tous les jours, il boit son verre de vin. Quand, par hasard, il n'y a que ma grand-mère, celle-ci ne se lève pas et l'ami Gaston trouve un verre dans lequel il se verse sa ration journalière. Il boit son verre en discutant et en blaguant avec mon aïeule. Il sait bien la faire réagir, elle n'attend que cela et le menace de son bâton. Rien que pour sa visite quotidienne et sa verve, je suis sûr que ma grand-mère l'apprécie bien, son facteur.

Comme ce n'est plus le cas aujourd'hui, les commerçants non sédentaires sont nombreux à faire des tournées à Preuilly. Il n'y a guère de jours où l'on n'en voit passer au moins un. Ils ont tous des voitures carrossées en camionnette, en fourgon ou en petit camion aménagé. Il va sans dire que ma mère ne fait pas d'achats à ces commerçants sans que je l'accompagne.

Le charcutier est Monsieur Fayat, il est de Mehun. Ma mère lui prend toujours un assortiment de charcuteries qui va du pied de cochon, au boudin en passant par la tranche de jambon. Celle-ci m'est destinée. Malgré son air sympathique, je ne la mange que du bout des dents, il y a toujours du gras autour. Je préférerais un morceau de boudin ou de saucisson à l'ail, mais quand j'ai mangé ma tranche de jambon, je n'ai pas assez d'appétit pour attaquer ceux-là.

Le boucher est Monsieur Gourdy de Mehun lui aussi. Je suis trop jeune pour me souvenir quels sont les morceaux que ma mère achète, sûrement du steak, je l'apprécie mieux que le jambon, peut-être du pot-au-feu si je me réfère à la soupe au "bouillon gras" que l'on me force à avaler. Ma grand-mère coupe toujours en menus morceaux une gousse d'ail sur son steak, je lui fais couper ma viande qu'elle assaisonne comme pour elle, un steak à l'ail, c'est un régal.

Les épiciers ne manquent pas, il y en a au moins trois. Monsieur Beauvais passe avec une grande voiture tôlée, c'est peut-être un petit camion. Monsieur Gazet a une voiture aménagée en camionnette. Ces deux-là vendent directement à leurs véhicules. Le troisième, Monsieur Trochet tient la plus grande épicerie de Mehun, son système de vente est différent. Il prend les commandes pour la prochaine semaine. Il a un carnet et il énumère les articles dont le client pourrait avoir besoin. Il livre à domicile la semaine suivante et prend une nouvelle commande. Je crois me souvenir que c'est lui qui fait le plus gros chiffre d'affaires à la maison. Ses successeurs passeront longtemps, jusqu'à la fin des années soixante.

Un marchand de vêtements passe plusieurs fois par an. Il vient d'Issoudun, il est d'origine italienne, c'est Monsieur Pedretti. Il a un petit camion aménagé, il me semble bien approvisionné. Outre de la bonneterie, ma mère lui prend des vêtements de travail pour les hommes de la maison. Il reviendra après la guerre pendant de nombreuses années.

Un marchand de chapeaux, de casquettes, de bérets en tout genre vient de Châtrost, il doit faire aussi de la bonneterie et de la chemiserie, peut-être aussi d'autres vêtements, c'est Monsieur Chabin. Il a arrêté ses tournées voilà seulement quelques années.

Le marchand de charbon vient de Saint Florent. Il vend aussi du charbon de bois, il passe toutes les semaines. Il doit vendre ce que les épiciers n'ont pas toujours, en particulier des harengs salés dans de petits fûts, des harengs saurs dans des caissettes en bois, peut-être aussi de la marée fraîche.

Je me souviens qu'un jour nous lui avions pris des moules. J'ai déjà parlé des moules que ma mère avait achetées et qui avaient fait mon régal. En ce temps-là, à la campagne, les harengs se consomment sous toutes leurs formes, mais le hareng salé est le plat traditionnel qui se mange le matin au petit-déjeuner. Le petit-déjeuner chez les gens de la terre est un repas copieux. Avant celui-ci, les hommes ont déjà donné à manger aux chevaux, les ont étrillés, refait leur litière et puisé de l'eau au

puits pour remplir l'abreuvoir. Les femmes ont trait les vaches et les chèvres. Le petit-déjeuner type du paysan comprend : la soupe au pain et au lait, un demi-hareng salé, un morceau de fromage de chèvre, le tout arrosé de vin le plus souvent récolté sur l'exploitation. À la maison, ce petit-déjeuner est moins copieux, il est pris quelques minutes après s'être levé et avoir fait sa toilette. Souvent, c'est du café avec des tartines beurrées. Ce peut être aussi de la soupe de la veille que l'on a mis réchauffer et un morceau de fromage, quelquefois aussi, pour clore, ce repas, un café avec une petite goutte.

Dans l'énumération des commerçants ambulants, j'allais oublier le marchand de papier d'Arménie. Le souvenir qui m'en reste est très vague mais bien présent. C'est un colporteur. Il se déplace à pied, il a toute sa marchandise dans un grand sac à dos. Il me semble âgé et porte une grande barbe et aussi un grand chapeau que je vois pointu (peut-être que la forme du chapeau est le produit de mon imagination ?). Il me semble aussi qu'il n'y a pas beaucoup de recherche dans sa tenue. Ma mère lui achète un almanach et le fameux papier d'Arménie, digne ancêtre de nos déodorants actuels à la différence près c'est qu'au lieu de faire disparaître les mauvaises odeurs, il les cache avec la sienne qui est assez agréable, on l'obtient en faisant brûler une languette de ce papier. Il est vendu en paquets, les languettes sont peut-être longues de six à sept centimètres et larges de deux. Je crois avoir vu cet homme mystérieux une ou deux fois, dans mes souvenirs, il est une ombre et pourtant c'est sûr, il a bel et bien existé.

Des gitanes prospectent pour vendre de la vannerie et quelques babioles, elles demandent souvent des vêtements usagés pour leurs enfants (on voit leurs petites-filles employer les mêmes méthodes aujourd'hui).

En passant en revue artisans et commerçants, sédentaires ou ambulants, j'ai présenté la boulangerie, mais je n'ai pas décrit le boulanger dans son fournil et dans ses tournées. Bien sûr il y a sa boutique pour les habitants du bourg mais pour les écarts, les hameaux, les fermes et les communes sans boulanger, il faut du portage. André Gangnard, notre boulanger, fait le pain très tôt le matin et dans la matinée, l'après-midi, il va livrer tous les clients éloignés que j'ai énumérés, il dessert Limeux et des hameaux à Plou, Sainte Thorette, Cerbois. À l'époque que j'évoque, il vient de s'équiper d'une voiture automobile tôlée pour faire ses tournées. Avant il les faisait avec une petite voiture à cheval. Il a la sagesse de garder cet attelage pour travailler un peu de terre et de vignes avec la bête. Quelque temps après son automobile sera réquisitionnée pour la guerre aussi reprendra-t-il ses tournées avec son ancien équipage, de toute façon le manque d'essence l'aurait obligé à laisser sa voiture au garage.

Pour clore l'inventaire des lieux, des personnes, des choses que je découvre tout au long de ma tendre enfance, il me reste à faire revivre quelques personnages, quelques faits qui vont compléter mon cadre de vie.

Denis Pigeat est un vieux garçon. Il vit avec sa mère dans une maison derrière l'église. Sa mère, quoique un peu plus âgée, est de la même génération que ma grand-mère. Elles se connaissent depuis toujours. Quelquefois, elle vient à la maison lui rendre visite, elle marche courbée et s'aide d'une canne comme beaucoup de femmes de son âge. Elle est toujours vêtue de noir et porte une coiffe blanche avec des dentelles. Elles sont peu nombreuses celles qui portent encore la coiffe berrichonne.

Denis est journalier, il est employé le plus souvent dans la propriété de Mademoiselle de Bourdon à Villeperdue. Il entretient le jardin, les pelouses, les allées de la garenne. Il coupe aussi le bois nécessaire au chauffage du château. Je le vois passer tous les jours devant chez nous. Il est en sabots toute l'année. Je crois qu'il n'use pas beaucoup de chaussettes, une poignée de paille tressée mise au fond des sabots les remplace avantageusement. Son fidèle compagnon, un chien répondant au nom de "Raton" l'accompagne, c'est un corniaud jaune clair, comme Bobby ; c'est un ennemi juré de Dick, le chien de Madame Paris. Les mêmes causes créant les mêmes effets, comme lors des combats avec Bobby, les propriétaires séparent les irréductibles ennemis en se jetant à la face de doux noms d'oiseaux.

Albert Gangnard est aussi un vieux garçon. Il habite seul dans une maison juste en face de tante Tasie, située sur un terrain qui fait le coin du carrefour qui nous fait face. Il est un peu excentrique. Quoique encore peu âgé, il n'a pas de travail bien déterminé. Il fait du jardin, s'occupe de la basse-cour importante de son frère le boulanger installée chez lui. Plus tard, pendant la guerre, il aura en charge l'élevage du cochon. Il doit aussi donner un coup de main au fournil et peut-être dans les vignes. Je lui rends visite de temps en temps, il me reçoit toujours gentiment. Mes visites sont intéressées. Ce n'est pas pour écouter sa conversation, quelquefois bizarre, mais pour lui demander la permission de jouer avec sa voiture automobile. Celle-ci a un âge avancé (j'apprendrai plus tard que c'est une Ford T, une célèbre voiture américaine). Elle est presque entière, il lui manque la capote et quelques tôles dont le capot et peut-être le pare-brise. Seul avec cet engin, je prends place au volant, une caisse qui se trouvait à proximité sert de siège, j'essaye de tourner le volant sans beaucoup de succès, j'essaye aussi de tourner la manivelle, ici j'ai plus de chance, j'arrive à lui faire faire un quart de tour. La manivelle est, comme chacun le sait, l'ancêtre du démarreur. Les roues ne tournent pas et le moteur reste inerte, la rouille et la force encore très limitée de mes bras font que tous mes efforts restent vains. Je farfouille dans le moteur, me remet au volant et me lance dans une longue suite de "vroum ! Vroum !". C'est pour moi un champ d'investigation et de rêve. Je passe les vitesses, le levier est aussi récalcitrant que le volant et la manivelle. Comble de malchance, je n'ai pas les jambes assez longues pour attraper les pédales, seule une manette au volant, peut-être l'accélérateur à main, veut bien se laisser tourner. Je pars en voyage et suis très reconnaissant à Albert de lasser ce trésor à ma disposition.

Sur le chemin du port habite une vieille dame, Juliette Bertrand dite "La Ferrée", elle vit seule avec quelques poules. Dans la maison qui fait suite à celle de Juliette Bertrand, habitent Louis Auton et sa fille. Je crois me souvenir de lui comme cantonnier communal mais je le connais vraiment qu'à sa retraite. C'est un vieux camarade de mon grand-père. Il partage sa maison avec sa fille Alice Tanchou. Comme son père, elle est veuve et a un caractère très spécial : un jour elle parle gentiment, le lendemain elle peut sortir les pires sottises si on a le malheur de la regarder. Je la crains un peu et pour ne pas attirer son courroux sur ma petite personne, si je passe devant chez elle ou si je la rencontre, je prends bien soin de ne pas la regarder ce qui pourrait suffire à déclencher sa hargne. Elle est déjà assez âgée, travaille souvent dans les vignes, peut-être fait-elle aussi des ménages ?

Sur le chemin de l'église, à quelques pas de chez nous, la maison contiguë à celle qu'occupent les André et la mère Rusule a été achetée par un directeur de société de Bourges, Monsieur Falanchet, pour en faire une résidence secondaire. C'est mon père qui fit les travaux de transformation et d'entretien. Quand les connais, les travaux sont terminés depuis peu de temps. La famille Falanchet y passe déjà ses vacances avec un petit garçon à peine plus âgé que moi, Michel Denis. Il n'est pas leur fils mais le fil du ménage qu'ils emploient Bourges comme concierge, jardinier, femme de chambre. Ceux-ci n'ont pas d'enfant et ils se sont pris d'amitié pour ce gamin et en quelque sorte l'ont adopté. Plus tard ils lui donneront leur nom. Il n'a jamais quitté la proximité de ses parents et bien qu'il vive chez les Falanchet, il n'appelle pas ceux-ci papa et maman mais Albert et Jeanne. Je n'ai jamais envié Michel malgré la vie dorée que lui faisaient les Falanchet. Il est l'un de mes premiers camarades de jeux. Il reste à Preuilly avec Madame Falanchet tout l'été, il a de nombreux jouets. Les Falanchet proposent à ma mère de me permettre de jouer avec Michel, il s'ennuie tout seul et je lui tiendrai compagnie. Il est heureux que je daigne venir jouer avec lui, il me prête facilement ses jouets, il a bon caractère et est bien tranquille ce qui me convient parfaitement. Monsieur Falanchet est un pêcheur à la ligne, il a un bateau accosté en amont de la plage et passe ses journées sur l'eau. En passant sur le chemin de l'église devant la maison, il a toujours une parole gentille, je crois même que ma grand-mère apprécie sa conversation, elle a un faible pour ce bourgeois pas fier qui lui adresse la parole. Madame Falanchet est aussi agréable et douce, elle ne sort pas souvent de sa cour, mais à la belle saison, munie de son pliant et d'un travail d'aiguille, elle conduit Michel à la plage.

En dessous de chez nous, en bordure de la route du pont, habite la famille Girard, Théodore Girard et sa femme. Ce sont des retraités. Monsieur Girard est natif de Preuilly, mais a été durant sa vie active, maréchal-ferrant à Berry-Bourg. Madame Girard s'occupait du café attenant à la forge. Leur maison est assez récente, sur l'un de ses pignons on peut lire 1912. Derrière cette maison,

appuyée contre le mur de soutènement du jardin de mon grand-père, est adossée une petite maison, un peu du même genre que la nôtre, avec aussi un garage (Monsieur Girard a une auto) et un atelier. Elle est habitée par la mère de Monsieur Girard qui est âgée, peut-être plus que mes grands-parents. Je l'ai toujours entendu appeler "la mère chopine", ce surnom lui avait été donné quand elle tenait un café à Preuilly, je ne saurais dire lequel d'autant plus qu'à cette époque il y en avait quatre dans le bourg. J'ai déjà dit que le vin est la principale boisson qui se consomme au café, servi dans des carafes appelées "boutille" ou "chopine". Quand la mère "Chopine" tenait son bistrot les habitudes étaient sûrement les mêmes, d'où le surnom de "mère Chopine" à celle qui les servait. Son fils et sa famille ont hérité de ce patronyme ce qui fait, que pour la plupart des Preuillois, ce n'est pas la famille Girard mais la famille "Chopine". J'ai un souvenir bien précis de cette vieille dame. Ce jour-là, ma mère et moi revenions à pied de Villeperdue où nous venions d'acheter un fromage blanc à la ferme de Madame Debeuret. Nous sommes sur le chemin du retour et la vieille dame est là, assise sur une borne de demi-kilomètre qui se trouve entre les deux ponts. Comme toutes les femmes de son âge, elle est de noir vêtue et porte une coiffe berrichonne. Je suppose qu'elle se repose pour aller ou pour revenir de Villerperdue. C'est le seul souvenir clair que j'ai de cette voisine.

Nous avons d'autres voisins, si je les connais de vue ou de noms, je n'ai jamais eu de contacts avec eux.

La famille Peyronnet habite une petite maison très récente et très coquette. Elle est close par un mur en plaques de béton préfabriqué et de grillage. Un mini-parc est planté devant avec différents arbustes. Avec les parents il y a deux jeunes filles d'une vingtaine d'années. Ce sont les voisins les plus proches de tante Tasie. Monsieur Peyronnet est mort très tôt. J'ai malgré tout un souvenir précis de cet homme. Il tond son gazon avec une tondeuse à bras, les roues entraînent des couteaux qui tournent très vite et coupent l'herbe. Je n'ai jamais vu fonctionner un tel outil, il est vrai aussi que les espaces engazonnés sont plutôt rares à Preuilly à cette époque. Aujourd'hui, je plains ceux qui auraient à se servir de cet appareil dans les grands espaces actuels où le gazon a pris la place des terres jardinées. Cette maison est bien sûr une résidence secondaire.

Une autre maison aussi récente que la précédente est construite devant l'entrée de la plage. Monsieur Louis Girard l'habite avec sa famille. Comme les Peyronnet, Louis Giard a fait construire cette maison pour en faire une résidence secondaire. Louis Girard est natif de Preuilly, il est le frère de Madame Compain que j'ai déjà citée comme propriétaire d'un alambic. Ce brave homme a fait des études ce qui est plutôt rare pour les jeunes issus de familles de paysans peu fortunés de la campagne. Ce ne furent pas des études à l'école de la République mais au séminaire. Il mena ses études de concert avec un fils de fermier qui fût un temps maire de Preuilly, Monsieur Gamard. Suivant les dires de mes parents, il paraît que des quêtes étaient faites à la sortie de la messe afin de pourvoir aux études des deux jeunes gens, études qui n'étaient pas complètement gratuites peut-être ? Cela devait être normal. Je n'ai pas entendu dire que ces quêtes étaient mal vues par les paroissiens. Il se peut aussi que les paroissiens en question étaient fiers d'avoir deux des leurs, prêts à consacrer leur vie au seigneur. Où le bât blesse quelque peu, c'est que nos deux futurs curés, forts de solides études, au moment de revêtir la soutane, sentirent leur foi moins vive et intégrèrent la vie laïque. Louis Girard devint directeur d'une société d'HLM, Gamard fit carrière dans l'administration préfectorale. Les Girard viennent tous les dimanches à Preuilly et restent pour les vacances. Madame Girard ne sort pas beaucoup et est plutôt effacée. Louis Girard reste le plus souvent chez lui, peut-être jardine-t-il ? L'été, quand il fait chaud, il va se baigner à la plage. Il est très corpulent, a le poil abondant et noir comme ses cheveux et sa grosse moustache, il porte, pour le bain, un maillot noir à bretelles. Sa fille Jeanne n'est pas mariée, elle est professeur au lycée de Bourges, elle est très sympathique, se baigne tous les jours, fait de longues haltes sur la plage quand il fait beau. C'est une bonne nageuse de brasse, elle remonte le Cher jusqu'au-delà du chemin du carroir et le redescend, ce parcours est journalier. Le fils, Pierre, cadet de Jeanne, n'est pas marié à cette époque, il est aviateur ou sur le point de le devenir, il vient aussi sur la plage, ses apparitions sont plus courtes que celles de sa sœur, il ne se lie à personne, c'est un nageur de crawl ce qui est encore rare et plonge du plongeoir. Je le connais moins que sa sœur, il n'est pas toujours à Preuilly et est plus distant. Louis Girard a aussi un surnom, pour les Preuillois il est "le curé de la Bertherie". Ce surnom lui a été donné quand il faisait ses études au

séminaire. Toujours enclin à rebaptiser leurs concitoyens, les Preuillois lui avaient trouvé ce titre, le prétexte était que ses parents avaient une terre et un bois au lieu-dit "la Bertherie".

Toujours à cette époque, un maçon de Bourges, patron d'une entreprise assez importante, construisit un beau pavillon de type normand entre le chemin du port et la plage, à la suite de la maison Auton, c'est Monsieur Chamiot. Je ne crois pas l'avoir connu. En revanche, je connais bien son fils et sa femme, ils ont un petit garçon qui est de mon âge et qui deviendra un camarade, aujourd'hui il est adjoint au maire de Bourges.

Un peu plus loin, de l'autre côté du chemin, encore une maison en construction et encore une résidence secondaire. Elle se construit petit à petit, en partie par les propriétaires. Je me souviens très bien avoir vu Madame Milet, la propriétaire, montée sur le toit pour faire la Couverture. Monsieur Milet est ingénieur aux Établissements Militaires de Bourges ;

Juste après les Milet, avec son pignon côté chemin, une gentille petite maison ancienne (la maison natale de mon père), elle est aussi devenue une résidence secondaire. Le propriétaire, Monsieur Louis Girard (il y a trois familles Girard à Preuilly qui ne sont pas apparentées) habite à Bourges où il exerce la profession de chauffeur de taxi. Il est natif de Preuilly (son père ou son grand-père a été le dernier passeur du bac de Preuilly avant la construction du pont). Lui aussi a été rebaptisé, pour les Preuillois il est "Girard-Blaise". Blaise est le prénom du dernier passeur. Le bac en question faisait la traversée du Cher entre le port et l'autre rive, je crois savoir qu'il se situait avant la propriété Milet. Un câble traversait la rivière et guidait le bac. La famille "Girard-Blaise" vient en vacances à Preuilly, le père repart à Bourges dans la journée pour exercer son travail, pendant que restent à Preuilly sa femme et son fils, encore un camarade.

Comme on peut le constater, la plupart de nos voisins, surtout ceux qui résident à proximité du Cher, habitent seulement à Preuilly le temps des vacances et des fins de semaine. Ils sont tous bien bien sympathiques, mais ce serait tellement mieux si leurs maisons étaient habitées par des Preuillois à part entière. À cette époque, je ne crois pas que l'on discerne bien le danger pour la commune de voir disparaître les anciens et partir les jeunes, de voir arriver les résidents des fins de semaine et des vacances, que ceux-ci habitent leur maison de famille, des maisons anciennes qu'ils ont achetées ou louées, des maisons neuves qu'ils ont fait construire. C'est bien de voir tous les volets ouverts pendant deux mois et quelquefois, le dimanche, ces gens qui gouttent l'air pur et le calme de notre belle campagne, mais comme il est triste, quand l'automne arrive, de voir toutes ces maisons les volets clos. Un village d'où sont partis les habitants et des jeunes qui manquent sur les bancs de l'école, c'est une branche morte de l'arbre de vie. Cette double transhumance durera encore plus de vingt ans, les années de guerre mises à part. Pour moi, il est évident qu'à cette époque, vu mon jeune âge, je ne remarque pas le mal qui vide mon village, les adultes l'acceptent comme une fatalité et incitent plutôt les jeunes à partir, pour eux il n'y a pas d'avenir à la campagne.

Un brave homme et son petit-fils passent l'été tous les jours à côté de chez nous sur le chemin de l'église, c'est Monsieur Danjon, le mari de la cafetière. Je ne me souviens pas de lui en dehors de ces promenades. En revanche son petit-fils Jacky deviendra un très bon camarade quelques années plus tard.

À l'angle du chemin de l'église et de la route du pont, de l'autre côté du chemin de l'église, en face de chez nous, une grande croix en bois est plantée. Ma mère m'a dit que cette croix avait été plantée ici pour commémorer le passage d'un missionnaire à Preuilly quelques mois avant la grande guerre. Souvent, une femme âgée qui passe sur le chemin de l'église, pour se rendre dans un local qui lui sert de cellier derrière l'église, fait le signe de croix. Sa fille qui habite avec elle fait le même geste, elle se signe aussi. Ce geste m'intrigue, elles sont les seules à le faire. Par la suite, quand j'irais à la messe et au catéchisme, j'apprendrai ce geste, le signe de croix, propre aux chrétiens qui le fond quand ils s'adressent à Dieu par une prière, à l'occasion d'une cérémonie religieuse ou quand ils sont en présence de ce qui rappelle la présence de Dieu. Il faut croire que tout le monde n'interprète pas sa foi

de la même manière, les autres chrétiens ou supposés tels que je connais passent devant la croix sans la saluer.

L'éveil à la vie

Je crois avoir fait le tour, rechercher mes premiers souvenirs, présenté mon entourage dans le cadre qui fût le mien, où je reçus les toutes premières années de mon existence. À partir de maintenant, je vais sortir de mon cocon, mon cadre de vie va s'agrandir, il va gonfler comme la bulle de savon qu'un enfant crée en soufflant une goutte savonneuse avec une paille. Cette bulle n'est pas encore éclatée à ce jour, l'existence, les événements, le travail, les joies, les peines l'ont fait grossir, elle est rentrée à ce jour dans sa dernière phase, elle deviendra de plus en plus fragile. C'est pour cette raison, avant qu'elle n'éclate, que j'essaye de découvrir ce qu'elle a contenu.

Le cadre évoluera, petit à petit, pour s'ouvrir sur l'ensemble de mon village, sur ses environs, sur d'autres personnages, sur d'autres souvenirs, sur la vie d'un gamin devenant un homme qui découvrira le monde au fil des jours, des saisons, des années. Tout changera doucement, inexorablement, rien ne sera tout à fait comme avant. Je peux juger de l'évolution de mon cadre pour ne l'avoir jamais quitté. Je ne sais pas si c'est une bonne chose mais, aujourd'hui, je me sens à l'aise dans mon village aussi bien qu'à mon éveil à la vie, je ne regrette pas ce choix. J'ai l'impression, aujourd'hui, d'être une partie intégrante de mon environnement où j'aurai passé toute ma modeste existence, celle d'un homme bien ordinaire, dans un village bien ordinaire pour beaucoup, mais extraordinaire pour moi. Des liens invisibles et innombrables me lient à ce village, à ceux qui l'habitent, aux eaux vives du Cher, aux arbres de ses forêts, à ses prés, à ses champs, à ses vignes, à sa terre qui un jour accueillera mon corps.

Une première coupe de cheveux et les suivantes

Je crois que je porte les cheveux longs assez longtemps, on doit hésiter à sacrifier mes cheveux souples et bouclés. Ma sœur Paulette rappelle souvent qu'elle aimait me peigner et me faire des anglaises. Sur une photo qui fût tirée le jour de mon baptême, également le jour de la communion solennelle de Paulette et de Jean, je porte mes cheveux longs et bouclés. Je ne me souviens pas du jour, pas plus de mon âge, lorsque ma mère a décidé de me faire couper ma crinière c'est, je suppose, pendant ma troisième année. Curieusement je me souviens très bien de cette opération qui doit me faire apparaître plus viril aux yeux des hommes de la maison.

Un matin, tante Camille arrive chez nous, peut-être par hasard, peut-être aussi, que ma mère lui a demandé un service, une mission qui lui peine de faire elle-même : me faire couper les cheveux. Toujours est-il que je pars avec ma tante, nous nous rendons au café, chez Madame Danjon. Ce n'est pas pour nous désaltérer ou encore pour acheter du tabac, non, ma tante va livrer ma chevelure aux bons soins d'un coiffeur. Celui-ci vient périodiquement chez Madame Danjon, peut-être toutes les semaines ou tous les mois. Son salon improvisé est installé dans la salle de bal de l'établissement. Le coiffeur vient de Quincy. Monsieur Deschâtres est encore jeune, je crois qu'il m'inspire confiance, c'est sans réticence et sans pleurs que je m'assois sur une chaise garnie d'un épais coussin pour que ma tête soit à la portée de ses outils brillants. Il fait claquer ses ciseaux dans la forêt vierge de mes cheveux et quelquefois dans le vide comme s'il recherchait des mèches invisibles. Il fait tomber pour toujours les belles boucles qui avaient fait l'orgueil de ma mère et de Paulette, il me chatouille le cou avec sa tondeuse et me le gratte avec un rasoir, le même que celui de mon père. Je ne me souviens pas du changement radical de ma coiffure qui ne me fait ni chaud ni froid. Je n'ai pas conscience que je viens de passer du monde des bébés attardés à celui de petit garçon. Je ne saurais dire combien de temps je suis client de Monsieur Deschâtres à Preuilly, je n'ai pas souvenir d'y être retourné.

Le coiffeur qui émerge de mes souvenirs dans la suite des soins dont est l'objet ma chevelure est un coiffeur de Mehun, celui de ma mère et de mes sœurs. C'est dans un véritable salon de coiffure pour dames que la gent féminine me conduit pour me faire coiffer. Je ne cache pas que mon amour-propre de mâle en souffre, je ne comprends pas pourquoi je suis entouré de femmes avec des casques et des bigoudis sur la tête, de coiffeuses qui s'affairent autour, encore une chance que le patron soit un homme. Si mon père n'avait pas acheté une camionnette, personne n'aurait eu l'idée de me conduire à Mehun. Le salon est confortable, il y a plusieurs fauteuils de cuir rouge qui font face à des lavabos blancs en céramique, sur des tablettes, toutes sortes de flacons, de vaporisateurs, d'outils bizarres. Une autre vexation m'est infligée, je ne pourrai pas profiter des bons fauteuils en cuir, non, ce sacré coiffeur pose une planchette qui prend appuis sur les accoudoirs et m'assoit dessus. Autant j'avais apprécié mon premier coiffeur, ses claquements de ciseaux et le grattouillis de la tondeuse, autant celui-là et ses aides me sont antipathiques.

La guerre, la ligne de démarcation, la mise sur cales de la voiture mettront fin à l'épisode du coiffeur de Mehun. En 1940, j'ai sept ans et un vélo, celui de Raymonde Couvert qui avait été donné à Jacqueline, et je peux aller à Quincy chez Monsieur Deschâtres, mon premier coiffeur. Ma mère m'accompagne la première fois, par la suite, je m'y rendrai seul. La route de Preuilly à Quincy en ces temps de guerre n'est pas passagère, je peux sans danger m'y aventurer tout seul. Par cet acte d'autonomie, je monte d'un cran dans la hiérarchie familiale. Me voilà assez grand pour circuler seul sur les routes. Ce qui me chagrine un peu c'est encore une maudite planche, que mon coiffeur met comme son collègue de Mehun sur les accoudoirs pour avoir ma tête à bonne hauteur. Assez vite, j'entreprends le parcours qui va me conduire au fond du fauteuil en passant par des coussins de moins en moins hauts, jusqu'au jour béni où, comme les hommes, je pourrai goûter au moelleux du fauteuil.

Monsieur Deschâtres est encore jeune. Il fût mobilisé pour la guerre, gravement blessé, il reviendra avec une jambe raide qui le fatigue. Il a souvent recours à un tabouret à vis avec un pied en porcelaine, il utilise ce siège de temps en temps pour reposer sa jambe tout en continuant à travailler. Il a aussi une vilaine cicatrice au poignet que je vois de près quand il me coiffe.

Il y a toujours des clients qui attendent chez lui. On ne prend pas rendez-vous, c'est chacun son tour. Il travaille tous les jours de la semaine et le dimanche matin. Le jeudi, l'attente est toujours longue, c'est le jour des enfants, il m'arrive d'y passer une demi-journée complète. C'est un homme charmant mais bavard, il a toujours quelque chose à discuter avec ses clients. Au plus fort de la discussion, je l'avais déjà remarqué lors de notre première rencontre, il continue à faire claquer ses ciseaux au-dessus de la tête de son client. Sur une tablette, à la disposition de ceux qui attendent, on trouve des revues, des hebdomadaires ; Bien qu'ils ne soient pas toujours récents, j'aime bien feuilleter cette presse que je ne trouve pas à la maison à l'exception de la Dépêche du Berry puis du Berry Républicain. Quelquefois, il m'arrive de rester après avoir été coiffé pour finir de lire un article.

Madame Deschâtres est coiffeuse pour dames, le salon est partagé en deux par une cloison en bois, grâce à celle-ci l'honneur est sauf et la cohabitation organisée.

Ce n'est pas une corvée d'aller me faire coiffer chez Monsieur Deschâtres, il me coupera les cheveux pendant près de trente ans. Après avoir été coupés mes cheveux sont devenus drus et raides, vers mes quatorze ans ils recommenceront à onduler et à friser. Mon figaro aime bien les travailler, il lui arrivera quelquefois, quand il n'y a pas de clients qui attendent, qu'il me fasse des crans, un peu comme les danseurs de tango que l'on voit sur les photos des illustrés. Il est fier de son travail, je le remercie vivement et je repars avec mon béret dans la poche pour ne pas abîmer son chef d'œuvre.

Il sera gravement malade et il restreindra son activité, il ne prendra que quelques rendez-vous incompatibles avec mon travail. Je l'abandonnerais pour l'un de ses collègues de Mehun qu'il me conseillera. Petit à petit, ce que j'aimais bien chez Monsieur Deschâtres, deviendra une corvée chez ses collègues jusqu'au jour où la plupart de mes beaux cheveux bouclés auront disparu, le reste ne formera qu'une modeste couronne. Alors je prendrais la décision de revenir comme au temps de mes premières années, je laisserais pousser ceux-ci sans les faire couper.

Et la Bouine parut

Mes premiers souvenirs sur les moyens de se transporter autrement qu'en marchant, ce sont les déplacements à la force des jarrets, en vélo. À la maison, ma grand-mère mise à part, toute la famille a son vélo. Mon grand-père a un vélo orange avec un guidon de course, mon père un vélo noir de marque Wonder, avec un gros phare chromé équipé de deux ampoules, ma mère a aussi une bicyclette noire avec la particularité d'avoir des freins "anglais", les freins sont actionnés par des tiges rigides et chromées qui, avec des rotules, relient les poignées de freins à ceux-ci. Mon frère Jean a son vélo, il l'a lui-même repeint en vert, c'est peut-être l'ancienne monture de mon père. Paulette a celui de tante Jeanne, elle ne s'en servait plus, Jacqueline a hérité de celui de Raymonde Couvert, celle-ci doit avoir un vélo d'adulte maintenant, il terminera sa carrière avec moi. J'ai le choix entre un petit vélo bleu de fille, qui doit me venir de mes sœurs, et une moto rouge, gagnée à une assemblée de Castelnau, munie d'un moteur et d'un réservoir en bois, le tout peint couleur métal. Pour en terminer avec les engins, j'ai une trottinette, cadeau de Noël de Monsieur Bessemoulin.

L'entreprise n'est pas encore motorisée, le véhicule de service est une voiture à bras, à deux roues et à ridelles, comme une charrette miniature. C'est avec cet engin que les maçons transportent matériel et matériaux d'un chantier à l'autre. Le plus fort prend les brancards, les autres poussent en prenant appuis sur les ridelles. Il arrive assez fréquemment que cet engin fasse le chemin de Mehun. Quand elle n'est pas chargée, pour aller plus vite, les maçons restent sur leur vélo et la tire derrière eux (imaginons un tel attelage sur les routes aujourd'hui). Petit à petit la profession se motorise, la plupart des collègues de mon père ont des camionnettes ou de petits camions. Mon père se décide enfin d'investir dans un véhicule à moteur et achète une camionnette pour gagner en temps de transport et en peine et pour se déplacer en famille. Il lui faut avant tout un garage, une voiture doit avoir un toit et un local fermé. Il vient justement d'acheter un terrain en bordure de la route du pont, un peu plus haut que chez tante Tasie. Il y construit un garage en parpaings avec comme couverture, une dalle en béton. Pour l'enduit de ce local, il essaye un nouvel appareil qu'il vient d'acheter, une machine à crépir de la marque "La tyrolienne", elle sera vite appelée "vielle" à cause de la manivelle. C'est certainement le premier chantier où je vois l'entreprise au travail, un souvenir précis, le camion du négociant en matériaux de Mehun qui vient pour livrer des parpaings, le chauffeur est un portugais que nous croiserons plusieurs fois au cours de ce récit.

La voilà enfin la camionnette, c'est un serrurier qui a transformé une conduite intérieure de marque Citroën B14 qui venait de faire carrière aux Ponts et Chaussées. À l'avant le poste de pilotage avec deux places assises ; si on n'est pas trop gros, il est possible de tenir à trois, surtout si le troisième est un enfant. La caisse est fixe, les ridelles aussi, le panneau arrière s'ouvre sur toute la largeur, il peut se rabattre et être mis à l'horizontale grâce à deux chaînes ce qui allonge d'autant la longueur de la caisse. Cette astuce est bien pratique pour transporter des planches d'échafaudage, des bastaings, des pointiers, etc. Mon père a équipé l'arrière de la cabine d'un banc amovible qui peut recevoir trois ou quatre personnes. S'il y a plus de voyageurs, ils peuvent toujours s'asseoir sur la roue de secours ou directement sur le fond de la benne. Cette voiture a déjà un âge certain, sa sortie doit dater du début des années 30, mais elle ne fait pas son âge, avec sa caisse bien proportionnée, toute repeinte à neuf d'un beau vert, avec ses ailes noires, ses phares chromés comme sa calandre, elle me paraît plutôt coquette. Achetée pour servir l'entreprise, elle deviendra aussi le moyen de transport idéal de toute la famille, l'avenir laisse présager un important élargissement de mon horizon.

Je ne sais quand, à la suite de quel voyage, René Couvert qui aime bien blaguer, trouve un nom à la camionnette, nom qui lui restera toujours pour lui et bientôt pour tout le petit monde qui m'entoure, "La Bouine" sera le patronyme oh ! combien poétique de ce véhicule.

Mon père n'a pas de permis de conduire, un ouvrier, Pierre Boisrond qui vient de passer cet examen avec succès, est promu chauffeur provisoire de la camionnette. Je suppose que mon père apprend à conduire en suivant ses conseils éclairés, les auto-écoles n'existent pas encore ou doivent

être rares, le code de la route est encore très simple et tient sur un feuillet, toujours est-il qu'il passe son permis à bord de sa voiture peu de temps après l'avoir acquise.

Maintenant je ne suis plus condamné à rester à Preuilly comme au temps où mes parents partaient en vélo, bien que quelquefois, il me soit arrivé de profiter d'un porte-bagages mais seulement pour de petites distances. À présent toute la famille se déplace en voiture, avec deux ou trois places à l'avant et une bonne demi-douzaine à l'arrière et malgré un confort spartiate nous sommes en mesure de nous déplacer dans notre beau pays dont les limites se situent maintenant à plus de 50 kilomètres à la ronde. Bien sûr, comme je l'ai déjà fait remarquer, ce n'est pas le grand confort. À l'arrière nous sommes à la merci du vent, de la pluie, du froid, mais c'est quand même tellement mieux qu'un vélo sur lequel rien n'empêche de subir les mêmes intempéries en allant moins vite et en se fatiguant davantage, merci le progrès !

Grâce à "La Bouine" je vais souvent au cinéma à Mehun, aux assemblées de villages, aux foires des villes. L'assemblée de Castelnau est l'une des plus célèbres, on y vient de très loin. La pelouse est garnie d'automobiles et les garages à vélo (payants) sont nombreux. Elle se tient tous les ans le jour de l'Ascension. Les forains sont légions, deux grands bals-parquets y montent leurs chapiteaux. Toute la fête est installée sur cette belle pelouse qui doit avoir bien des difficultés pour s'en remettre. Ce qui attire la foule, c'est le cadre de l'assemblée. Ce n'est pas une modeste place de bourg devant une église comme à Preuilly, ce n'est pas non plus une place sans âme comme celle de la gare de Mehun qui reçoit, elle aussi, son assemblée, ce n'est pas une place mais une immense pelouse ombragée qui fait face à un château qui ressemble et fait penser à celui de la Belle au Bois dormant. La première fois que j'y viens, c'est grâce à cette bonne "Bouine", la famille Couvert est du voyage. Après l'avoir garée sous les grands arbres, nous découvrons l'assemblée et en arrière plan de celle-ci le château, de profondes douves l'enserrent. Il est possible de traverser le porche, sous celui-ci un puits, un escalier permet de descendre jusqu'au fond, il est à sec, mais des tuyaux le traversent afin de puiser l'eau dans un forage. Je descends par l'escalier, mais ne me pose pas de questions sur le fait de ne point y trouver d'eau, dans les contes de fées n'y a-t-il pas toujours quelque chose d'invraisemblable ? De l'autre côté du château, je découvre un jardin magnifique, pas un potager avec quelques arbres comme celui de mon grand-père, non, un jardin où toutes les allées sont bordées de petits buis taillés au cordeau et qui dessinent de belles figures géométriques, des parterres de fleurs, tous plus beaux les uns que les autres. Le potager est dissimulé derrière toutes ces belles choses. Les légumes en ce printemps, saison reine des jardins, sont alignés, vigoureux, allant des petits pois en fleurs qui montent à l'assaut de leurs rames avec leur feuillage vert tendre aux salades vert foncé et rouges. Je ne suis pas un spécialiste du jardinage à mon âge, mais je n'aurais jamais cru qu'un jardin pouvait être si beau. Le jardin de mon grand-père me semblera bien calamiteux après cette visite. Nous revenons sur l'assemblée par un autre chemin et passons sous un cèdre à la hauteur vertigineuse, au tronc si gros qu'il n'a rien de commun avec ceux des arbres que je connais à ce jour et des branches horizontales si longues qu'elles sont soutenues par des poteaux en bois pour qu'elles ne traînent pas par terre ou qu'elles cassent.

Revenu sur l'assemblée, nous nous désaltérons à l'une des buvettes en croquant des cacahuètes grillées toutes fraîches. René Couvert joue à une loterie et gagne une grosse toupie qui ronfle et me l'offre. Mes parents achètent du nougat rouge qui, comme les berlingots, sont faits sur place. J'ai droit aussi à une barre de nougat de Montélimar. Après une partie de chevaux de bois et un dernier arrêt à la buvette où je déguste un grand verre de limonade, nous reprenons le chemin de Preuilly, heureux de notre visite. En passant devant la ferme de Senay, mon père arrête notre monture dans la cour et ma mère descend pour acheter du fromage blanc au lait de vache, arrosé généreusement d'une louche de crème. L'après-midi se termine à la maison à déguster la fromagée relevées avec des sives toutes fraîches, la sive est une sorte d'échalote qui se mange verte pour accompagner le fromage, le tout arrosé comme il se doit, par du vin de la production maison.

Souvent, en semaine, mon père approvisionne un chantier ou visite un client. Quelquefois il m'emmène avec lui, dans ces moments-là, je suis aux anges. Pendant le chargement, les discussions ou les transactions, je reste dans la cabine de la voiture et prends la place du chauffeur. C'est nettement mieux que la voiture d'Albert Gangnard, je tourne le volant, manœuvre le levier de vitesses.

Comme sur la Ford T, j'ai les pires difficultés à appuyer sur les pédales, toujours une histoire de longueur de jambes, mais un jour viendra … Il m'a bien été recommandé de ne jamais toucher au levier des freins. Je rêve du jour où ce sera moi qui conduirais cet engin merveilleux qui permet déjà, à mon espace de vie, de décupler.

La guerre mettra la "Bouine" au repos forcé, elle passera plus de cinq ans sur cales dans son garage, jusqu'au jour où Jean, aidé de Monsieur Jossand qui touche un peu à la mécanique, prend l'initiative de remettre la brave camionnette en état de marche, ce sera d'autant plus laborieux que le repos forcé fût long. Mais, bonne fille, après une séance de tours de manivelle, après avoir été lancée dans la descente plusieurs fois et remontée en haut de la côte à la force des jarrets, elle se décidera à démarrer. Tous, nous serons contents, les mécaniciens amateurs pour leur succès et moi je me verrai déjà reprenant les déplacements par monts et par vaux. Il faudra encore quelques mois avant qu'elle ne puisse rouler pour de bon, il n'y a pas d'essence ou très peu. Elle a démarré avec moins d'un litre d'essence, à la suite de cela elle aura droit, en prenant soin de ne pas arrêter le moteur, à un litre d'alcool à brûler et même à un peu de pétrole lampant, carburants qu'elle acceptera en toussant et reniflant. Elle fera ainsi quelques kilomètres dans le bourg et jusqu'à Villeperdue. Arrêtée devant le garage, elle refusera de repartir avec ces carburants de substitution indignes de son carburateur. Elle ne roulera à nouveau que lorsque des bons d'essence seront alloués aux propriétaires de voitures.

À la découverte d'un chantier de l'entreprise

Mis à part la construction du garage de la "Bouine", je découvre mon premier chantier important à quelques pas de chez nous, tout près de chez Denis Pigeat.

Ce ne peut qu'être accompagné par mon père que je le découvre. Ce que je vois, c'est une vieille construction en démolition, elle n'a déjà plus de toit, les maçons sont sur les murs et les démolissent à coups de pics. Le premier que j'aperçois dans la poussière, c'est mon frère Jean, voilà quelques mois, il était encore sur les bancs de l'école, il a quitté celle-ci à l'âge de quatorze ans après avoir échoué au certificat d'études. Cet échec ne l'a pas traumatisé, tout comme notre père, qui n'a pas eu non plus son certificat, son destin est d'être maçon, de travailler dans l'entreprise familiale. Tout jeune qu'il est, il a tous les gestes et l'allure d'un maçon. Il faut savoir qu'à cette époque, il n'y a rien d'anormal à quitter l'école à quatorze ans. C'est le même sort qui est réservé à une grande majorité des jeunes qui en terminent avec le primaire. Rien d'anormal non plus, dans l'embauche de Jean à quatorze ans dans l'entreprise. C'est ce qui arrive à une large majorité des jeunes qui en finissent avec le premier cycle d'études, certificat en poche ou non. Tous n'ont pas la chance de pouvoir apprendre un métier et se retrouvent petit vacher dans une ferme, dans une locature ou manœuvre dans une usine. Le destin des hommes de ma famille est d'être maçon et Jean en a rêvé depuis son plus jeune âge. Quoique à peine sorti de l'enfance, il me donne l'impression d'être un homme, il a sa place au milieu des autres compagnons, il exécute les mêmes gestes pour faire le même travail, avec les mêmes outils. Comme eux il a la même tenue, un bleu de travail avec sur le côté une poche longue et étroite où il a glissé un double-mètre et un grand crayon. Moi, je suis persuadé qu'il est un maçon comme les autres, que Jean est un homme, il fait un travail de maçon, il n'a jamais et ne sera jamais un goujat ou même un apprenti, il sera dès son entrée dans le métier assez doué pour être déjà un maçon.

Je connais la plupart des ouvriers de l'entreprise. Pierre Boisrond est le plus ancien tout en étant, Jean mis à part, le plus jeune. Il est célibataire et habite dans le bourg à Preuilly avec ses parents. À cette époque, cela fait plus de dix ans qu'il est dans l'entreprise. Il a embauché à la sortie de son service militaire et a appris son métier sur le tas. Il restera donc dans l'entreprise plus de trente ans en comptant les années de guerre pendant lesquelles il sera mobilisé, fait prisonnier, restera en captivité et ne reviendra qu'après une absence de cinq ans. Il est l'homme de confiance de mon père, c'est un bon ouvrier, habile et consciencieux, en revanche il a un caractère ombrageux.

Émile Contant est un autre maçon. Il habite à Somme, petit bourg de Mehun, à mi-chemin entre cette ville et Preuilly, où sa femme y tient un café. Il n'est pas un maçon de première catégorie, mais lui, au moins, a bon caractère, il s'entend bien avec tout le monde. Pendant la guerre, à une certaine

époque, il sera le seul ouvrier de l'entreprise avec mon père, après que Jean soit parti, mobilisé aux chantiers de jeunesse et par la suite réfractaire et militaire. Il travaillera même seul quand mon père, recherché pas la gestapo, déguerpira de la maison. "Mimile" sera seul pour finir les chantiers en cours, avec l'aide d'un cousin Henri Bujon qui habite à Foëcy. Émile n'avait pas toujours été maçon, il avait servi longtemps dans les maisons bourgeoises. Comme mon père, il est chasseur, plutôt du genre braconnier. Mon père me raconta une anecdote à ce sujet : L'entreprise était en chantier à Servanterie, un petit manoir sur la rive droite du Cher, de la commune de Quincy, à mi-chemin entre le pont de cette commune et Villeperdue. L'affaire se passe pendant la guerre au début de l'occupation. Le Cher est la ligne de démarcation naturelle entre les zones libre et occupée, la rive droite est occupée. Un détachement de troupes allemandes est cantonné dans les dépendances du manoir. Le propriétaire du lieu, le baron d'Almont et sa famille sont de bons français et ressentent plutôt mal cette occupation de leur domaine. Du fait de l'occupation, le ravitaillement est beaucoup plus malaisé dans la zone occupée. Un jour Monsieur d'Almont se plaint amèrement de ne pas pouvoir manger de viande alors que le gibier et surtout les lapins pullulent sur la propriété mais les fusils de chasse ont été confisqués par l'occupant. Pourtant, ces lapins amélioreraient bien l'ordinaire mais sans fusils comment faire ? Mimile qui a entendu la conversation a une idée lumineuse sortie tout droit de la cervelle d'un braconnier. Il propose : "*Monsieur il y a bien un moyen d'attraper les lapins et c'est très facile, il n'y a qu'à poser une bordée de collets et rabattre les lapins comme pour une battue*". Cette proposition venant d'un maçon notoirement connu pour être un braconnier, en particulier sur la propriété du baron, laisse celui-ci sans voix. Madame d'Almont est plus réaliste et dit : "*Pourquoi ne pas essayer ?*". Le baron qui doit être dans l'état d'esprit d'un diable à qui on présente une croix émet une réserve : "*Et les lièvres, nous allons prendre les lièvres ?"* prendre des lapins au collet passe encore, mais des lièvres ! Ce serait un péché mortel dans l'esprit de notre bourgeois-chasseur. Mimile le rassure : "*Il n'y a pas de risque, avec des collets à lapins, on ne peut pas prendre de lièvres, ils n'ont pas la même hauteur*". Instant historique pour ces bourgeois et ces maçons-braconniers. Un baron avec femme et enfants, deux maçons dont l'un est un braconnier notoirement connu poursuivi maintes fois par le garde de la propriété, confectionnent, posent une bordée de collets et rabattent le gibier sur celle-ci. Le résultat dépasse toutes les espérances, les lapins sont là, gisant étranglés ; Une seule ombre au tableau, la première prise est un …. lièvre. Monsieur le baron ne fait pas de reproches pour cette prise malencontreuse, la joie de la baronne et des enfants décrochant les prises fait plaisir à voir. Il fallait bien une guerre pour voir un baron s'acoquiner avec des braconniers afin de chasser avec les engins les plus prohibés qui soient, avec toutefois la circonstance atténuante de vouloir nourrir sa famille. À l'avenir, lorsque son garde prendra un braconnier en train de poser des collets, peut-être pensera t'il qu'il voulait lui aussi nourrir sa famille.

Deux autres ouvriers complètent l'effectif de l'entreprise : un maçon répondant au nom de Manteau, un manœuvre, ou plutôt un goujat, nommé Bouizy. Comme Contant, ils déjeunent à la table familiale pendant la durée du chantier. Je ne les reverrai plus quand celui-ci sera terminé. Il se pourrait qu'ils aient été embauchés pour la durée du chantier comme cela se faisait souvent. Bien entendu mon père travaille, lui aussi avec son équipe.

Ce chantier, je m'y rends presque tous les jours, j'y vais avec ma petite brouette et ma petite pelle. Avec beaucoup d'application, je ramasse aux pieds des murs en construction faits de pierres et de mortier, ce qui tombe de ce dernier. La brouette chargée, je la roule et la vide sur le tas qui attend prêt à être distribué aux maçons, mon père me dit très sérieusement que je lui fais faire des économies et que le goujat devrait me donner la pièce.

La démolition terminée, je la vois naître cette maison, je la vois grandir, se transformer, se construire entièrement avec le défilé de tous les corps de métiers. C'est le charpentier avec l'entreprise Trouvé de Mehun qui fait aussi la menuiserie. Le patron Edgar Trouvé a un surnom "La vapeur", il lui a été donné parce qu'il est toujours pressé et plein d'énergie dans son travail. Une anecdote circule sur lui : Aussitôt arrivé sur un chantier où il pose du parquet, il est déjà à genoux et interpelle son apprenti qui ne va pas assez vite pour lui : "*Allez petit, vite un marteau et des pointes"*. Cette petite histoire circulera longtemps à Mehun dans le milieu du bâtiment quand quelqu'un voudra faire accélérer le rythme du travail. La couverture, c'est l'entreprise Bailly de Mehun. Marcel Bailly est natif de Quincy

où il a exercé longtemps, il est tout comme Monsieur Trouvé un bon copain de mon père. Le plâtrier est Monsieur Fraizet. Je me souviens à peine de lui si ce n'est de sa renommée de bien chanter la tyrolienne. L'entreprise de plomberie, chauffage, électricité, c'est Delahaye de Vierzon qui a une succursale à Mehun¸ un autre Bailly en est le gérant. Il fait partie de la bande de copains, il est affublé, lui aussi, d'un surnom "Binoclard". Ce brave porte des lunettes avec des verres très épais ce qui ne l'empêche pas d'avoir une très mauvaise vue. Il se dit de lui, mais ce n'est peut-être qu'une légende, qu'un jour il tendit la main et salua un portemanteau garni de pardessus et de chapeaux croyant avoir à faire à une personne. Le peintre, je le connais très bien, Henri Barrat est, lui aussi de Mehun, il vient souvent à la maison pour venir inviter mon père à la chasse le dimanche, dans la propriété qu'il loue avec des amis dans les bois de Vienne Grange à Limeux. Tous ces artisans sont de Mehun, sauf mon père, mais il y est en chantier très souvent et y loue une grande pour entreposer son matériel.

J'ai le souvenir aussi, sur ce chantier, du creusement du puits, c'est un artisan puisatier de Somme, Monsieur Diette, qui l'a entrepris aidé de son fils. Ce travail se fait tout à la main, au pic, à la barre à mine et à la pelle. Sur un trépied est fixé un touret en bois autour duquel s'enroule et se déroule une corde munie d'un crochet auquel est fixé un grand seau de bois que l'un des puisatiers remplit, au fond du puits de terre et de pierres. Le second reste en haut, monte et descend le seau. Il y a aussi un jardinier, le jardin n'est pas un simple jardin de campagne. Celui-ci avec des escaliers, des bordures maçonnées, des plates-bandes, des arbres fruitiers mais aussi d'agrément, du gazon, demande pour son aménagement, un spécialiste. Celui qui travaille à la création de ce jardin est un jardinier de métier. Je ne sais pas s'il travaille sous la responsabilité de mon père ou s'il est employé directement par le client. Ce brave est un vieux garçon, il déjeune avec les ouvriers de l'entreprise à la table familiale. Pour dessert, il a toujours des pommes magnifiques qu'il partage avec nous. Il a la particularité de bégayer. Toujours est-il que le brave père Corniot est, semble-t-il content que quelqu'un partage son handicap, il me fait remarquer souvent : "*Tu, tu es comme moi, tu, tu bégayes*".

Le résultat de tous ces travaux est une belle résidence secondaire, certainement la plus belle et la mieux située de Preuilly. Elle domine le Cher de sa véranda d'où la vue est magnifique. L'intérieur n'a rien à envier à l'extérieur avec sa belle salle de séjour dans laquelle trône une cheminée en pierres et en briques de grès verni de la Borne, au sol, un dallage en pierres de Comblanchien, posé en opus, les joints retaillés sont réguliers et de faible largeur. Jean, malgré son jeune âge, participe avec habilité à ce beau travail.

Les propriétaires, des amis des Falanchet, grâce à qui ils ont connu et acquis le site, sont Monsieur et Madame Léon Charmillon. Monsieur Charmillon est associé à son frère et dirige la plus grosse entreprise de transport routier de Bourges. Cette société est commissionnaire en gare de Bourges et de Châteauroux, ville où elle a une succursale. Ce sont de très bons clients, ils deviendront par la suite, des amis de la famille. Ils n'ont pas d'enfant, mais accueillent souvent des nièces. Les transports Charmillon sont une vieille société qui parcourait les rues de Bourges au temps des attelages à chevaux. Monsieur Charmillon doit avoir la nostalgie de ceux-ci, partout dans la maison, même dans son garage, il y a de belles gravures ayant pour thèmes les chevaux, les attelages ; Des harnais bien cirés, aux cuivres brillants sont aussi accrochés aux murs, de très belles lampes de voiture en cuivre et aux verres biseautés complètent le décors.

Madame Charmillon adore la pêche, seule dans son bateau qu'elle amarre à côté d'autres en amont de la plage. Au retour, elle s'arrête souvent à la maison pour bavarder. Si à n'en pas douter elle doit bien savoir tenir son rang dans la grande société, elle est d'origine modeste et ne renie pas ces origines, je crois même qu'elle est plus à son aise avec les petites gens comme nous, qu'avec les bourgeois.

Une fugue qui tourne cours.

Cet après-midi là il fait beau, ce doit être un dimanche d'été, je suis désœuvré dans la cour de la maison et je m'ennuie. Je ne sais pas à la suite de quelle réflexion lumineuse, une idée pour moi formidable, naît dans mon esprit : Je vais aller rendre visite à Madame Couvert, je lui dirai bonjour, elle m'offrira un verre de limonade et je pourrai regarder passer les trains : un beau programme par un soleil magnifique et puis, tout le monde le sait, elle est si gentille Madame Couvert.

Ma résolution est prise sur-le-champ, sans penser à la distance et aux difficultés qui pourraient survenir entre le départ et l'arrivée, distants l'un de l'autre de six à sept kilomètres. Je ne tiens pas compte non plus de mes petites jambes, il fait beau, je m'ennuie, pas d'hésitation, je passe à l'acte. Je pense qu'il n'est pas nécessaire d'avertir la famille, au cas où elle ne serait pas d'accord et puis, j'ai la conscience tranquille, quoi de plus naturel que je rende visite à cette bonne dame Couvert.

Bien décidé, me voilà en route, personne n'est là pour assister au départ, j'aime autant, on ne sait jamais. Je marche d'un bon pas, il fait un temps idéal, me voilà déjà sur le pont du Cher et sur celui du ridon, j'attaque la côte qui monte vers Villeperdue, mes petites jambes fonctionnent bien, je ne regarde surtout pas derrière moi de peur de voir quelqu'un de la famille qui me rappelle ou me court après. Le danger ne vient pas de l'arrière mais de l'avant. Je croise un groupe de jeunes gens en vélo. C'est Jean et ses copains de Villeperdue. Mon frère paraît surpris de me voir seul sur la route et déjà loin de la maison. Il m'interpelle et me demande ce que je fais là. Je lui fais part de mon intention d'aller rendre visite à Madame Couvert. J'ai l'impression qu'il n'est pas convaincu des bonnes raisons de mon escapade, il me conseille même assez sèchement de faire demi-tour. De quoi se mêle-t-il celui-là, je ne comprends pas pourquoi je ne pourrais pas aller voir cette brave dame, heureusement il ne s'arrête pas pour me reconduire et poursuit son chemin avec ses copains qui ne l'ont pas attendu. Je les laisse s'éloigner un peu avant de reprendre ma marche en avant. À la réflexion, je me dis qu'il n'y a aucune raison pour que j'obéisse à mon frère, bien au contraire au lieu d'écouter ses sages conseils, je presse le pas, on ne sait jamais, il pourrait bien changer d'avis et me reconduire à la maison malgré moi. Je passe devant les deux premières fermes de Villeperdue, je tourne à droite en direction de Mehun. J'en suis persuadé, je viens de faire une bonne partie du trajet, encore quelques minutes et je serai arrivé, alors là, à moi la limonade, à moi les trains …

Le danger, je ne le vois pas arriver, il vient de l'arrière cette fois et quel danger. Paulette me rattrape chevauchant son vélo. Je comprends tout de suite que mon beau voyage risque fort de se terminer là en rase campagne. D'un air méchant que je ne lui connais pas, elle me demande ce que je fais là, je luis fais part de mon intention, bien légitime, de me rendre à Mehun. Pour elle, il n'en est pas question ; j'ai, d'après elle, bien de la chance de ne pas recevoir une correction et, malgré mes supplications, je ne peux la ramener à de meilleurs sentiments, elle m'installe sur son porte-bagages et en route pour la maison. Je sais à qui je dois ce malheureux contretemps, c'est Jean, ce traître qui a dû donner l'alerte à la maison, mais de quoi se mêle-t-il ?

Je ne me souviens pas d'avoir été corrigé pour ce vagabondage, on a quand même l'esprit large dans la famille Bugeon. J'ai eu droit à un sermon de ma mère qui me promet une bonne correction en cas de récidive. La fin de l'après-midi me paraît bien morne, je la passe à regretter la fin prématurée de mon excursion qui, sans le mouchardage de Jean, aurait, j'en suis sûr, réussi. Par la suite, comme me l'avait demandé ma mère, je ne recommencerai pas une autre incartade, peut-être que j'aurai acquis un peu mieux la notion de distance que je n'ai pas encore intégrée. Mais des incartades, j'en ferai bien d'autres, la vie ne fait que commencer. Mon premier voyage aura été l'échec d'un petit garçon qui n'avait pas les jambes assez longues pour réaliser un rêve plein de limonade et de locomotives.

La rencontre avec mon premier vrai copain

Dans le voisinage immédiat de la maison, il n'y a pas d'enfant de mon âge, il est vrai que la plupart des maisons voisines sont des résidences secondaires et que les deux ou trois qui sont habitées toute l'année, le sont par des personnes âgées chez lesquelles il n'y a plus d'enfants depuis longtemps. J'ai déjà parlé de Michel Denis, le petit garçon de chez les Falanchet où je me rends assez souvent

pendant les vacances pour lui tenir compagnie. À vrai dire c'est son stock de jouets qui m'intéresse chez lui. Je suis certainement un affreux égoïste, mais après tout je n'ai pas découvert ce petit camarade, il m'a été présenté, presque imposé. Sans ses petites autos, ses camions et ses grues, je crois bien que mes visites chez Michel auraient été moins constantes, quand bien même il m'a toujours laissé librement m'amuser avec ses jouets.

J'ai aussi parlé de la famille Girard, "chopine", qui habite la maison juste en contrebas du jardin de mon grand-père, seul le mur de soutènement sépare les deux propriétés. Les Girard ont une fille, mariée à Monsieur Gaston Bédin et ont deux fils, l'un à dix, douze ans, le plus petit est plus jeune que moi de deux ans, mais il semble très dégourdi et très vif, il s'appelle Roger. La famille Bedin habite à Bourges et vient régulièrement tous les dimanches à Preuilly. Ils ont une petite voiture à trois places, une Citroën 5 CV "trèfle" comme je l'apprendrai par la suite.

Un dimanche, je suis désœuvré comme on l'est souvent à cet âge-là ; du haut de mon mur, j'observe Roger qui joue. Appuyé contre le mur de la maison, il a un jouet en carton-pâte qui représente la façade d'une maison, par les ouvertures de laquelle apparaissent les personnages de la chanson bien connue : "La mère Michèle", en même temps, une boîte à musique intégrée dans le jouet joue l'air de cette chanson. Je suis très intéressé par la "mère Michèle" et, sans le connaître, j'ai de la sympathie, pour Roger et je brûle d'en faire la connaissance.

Je ne me souviens pas comment je me suis retrouvé accroupi à côté de lui à écouter la mélodie égrainée par la boîte à musique et à guetter la sortie des personnages. C'est peut-être sa mère ou sa grand-mère qui m'a invité à le rejoindre, peut-être est-ce lui qui, par un geste amical et un sourire, me demanda de venir le retrouver ou tout simplement moi qui ai fait les premiers pas pour être à ses côtés. Je me souviens très bien, en revanche, du chemin que j'empreinte ce jour-là pour passer du jardin de la maison à la cour des Girard. Je descends en prenant appui sur les armatures de la grille de clôture de la cour où se trouve Roger et sur quelques pierres ou tuyaux de drainage qui dépassent du mur de soutènement du jardin. Ce chemin, je pourrais même dire, cette voie, je la referai des milliers de fois dans un sens ou dans l'autre, au cours des années qui suivront.

Me voilà dans la cour des voisins aux côtés de Roger. Entre enfants de notre âge, les présentations sont vites faites. Avec Roger ce ne sont pas les jouets qui nous réunissent, mis à part celui qui fût le prétexte à notre rencontre, l'un comme l'autre nous n'en avons pas beaucoup. Ce qui nous réunit ce sont nos petites personnalités, nous nous sommes rencontrés sans intermédiaire et le courant de l'amitié passe tout de suite, il passera pendant toutes les années de notre vie, que nous soyons voisins ou à des centaines de kilomètres l'un de l'autre. La mort qui le frappera aux commandes de son avion, l'une de ses passions, mettra fin à cette amitié, encore que par moments, j'ai l'impression de l'avoir encore à mes côtés.

Le grand maigre et le petit dégourdi aiment bien se retrouver, être ensemble et s'occuper à toutes sortes de jeux. Je suis le meneur, position que j'apprécie d'autant plus qu'à la maison, ma place de plus jeune et de plus petit fait que je subis la loi de mes aînés. Je ne serai jamais un chef de bande tyrannique avec Roger, mon seul recru. Je crois avoir un bon caractère et je ne fais jamais usage de mon avantage physique. Nous devenons une paire d'amis très libres, avec des rencontres qui seront journalières pendant la guerre. Son père sera mobilisé et ensuite prisonnier, sa mère continuera d'habiter Bourges où est son travail et Roger restera chez ses grands-parents et fréquentera l'école de Preuilly pendant la durée de la guerre.

C'est la première fois que j'ai un vrai copain à demeure à côté de chez moi. Il est très indépendant, tout comme moi, il nous arrive de faire équipe plusieurs jours et de suite et de rester plus d'une semaine sans nous voir. J'aurai à maintes reprises l'occasion de parler de Roger au fil des souvenirs qui se déroulent petit à petit depuis là, où ils sont enfouis. Il aura été le camarade d'enfance avec lequel je garderai toujours des liens constants. Il ne viendra jamais dans la région sans venir me rendre visite jusqu'au jour où le destin fera que son avion tombe en mer entre Corse et continent.

La plage

J’ai déjà, à plusieurs reprises, fait mention de la plage. Cet endroit est un terrain communal, appelé à l’origine le port. Le Cher a été, paraît-il, navigable, ce dont je doute un peu, mais il devait s’y faire du flottage de bois ; sans cette activité à quoi aurait servit un port ? Mes grands-parents parlent toujours du port, du chemin du port. Pour moi qui découvre ce site durant les beaux jours et pour tous les jeunes, c’est la plage. Un chemin en bordure de la propriété de Juliette Bertrand débouche sur une pelouse plantée de peupliers. Sur la gauche de ce chemin, jusqu’au talus de la route du pont, encore une pelouse, où sont plantés des tilleurs, des érables, des peupliers à feuilles argentées (blancs de Hollande) et sur un petit rond-point un platane. Un petit escalier en pavés maçonnés permet de descendre de la route sur la pelouse en contrebas. Des escaliers semblables existent de chaque côté du remblai de la route, aux deux extrémités du pont. Celui qui se trouve de l’autre côté de la route, rive gauche, donne accès à un chemin qui permet l’accès sur une grande sablette en aval du pont. Ce chemin communal est fermé par une chaîne qui n’est ouverte qu’après avoir acquitté un droit de péage pour prendre du sable. Ces escaliers ne sont pas là par hasard, ils sont là pour la continuité des chemins de halage qui se trouvent de chaque côté du Cher. Ceux-ci servaient au temps où le Cher était flottable ou navigable. Les riverains de la rivière étaient et sont encore tenus de laisser un passage en bordure. Là où les clôtures des pacages arrivent jusqu’au Cher, elles peuvent être franchies à l’aide d’échaliers, sorte de petites échelles doubles à cheval sur les clôtures, ou avec des tourniquets qui fonctionnent comme ceux que l’on trouve pour entrer dans certains magasins.

Il me faut revenir à la plage. Dans mes premiers souvenirs, elle vient d’être aménagée. Avant c’était une sablette comme bien d’autres. Cet aménagement récent a été décidé par la commune sous l’autorité de Monsieur Guyot, le maire. On y accède par le chemin que je viens de décrire, la pelouse de gauche sert de parking à voitures et à vélos. Passé la pelouse, une belle sablette s’étire et s’en va mourant jusqu’à la rive du Cher. Le sable y est fin et propre, il est lavé à chaque crue et est parsemé de petits cailloux calcaires, bien plats de quelques centimètres de côté. Avec ces cailloux, j’essaie de faire des ricochets sur l’eau, mais ils ne vont pas bien loin. Les grands gamins et aussi quelques adultes en réussissent de très beaux qui traversent la rivière. La technique du ricochet est simple, il faut projeter le caillou plat parallèlement à la surface de l’eau ; quand il touche celle-ci, il rebondit et peut faire ainsi toute une succession de bonds qui vont quelquefois jusque sur l’autre rive. Cette belle sablette n’est plus anonyme, depuis quelques années, elle et devenue "la plage". L’eau de la rivière est claire et à cet endroit n’a presque pas de courant. Le lit commence à zéro en bordure de la plage pour descendre doucement en pente, au milieu de la rivière, la profondeur atteint environ deux mètres, pour avoir deux mètres cinquante à trois mètres en bordure de la rive d’en face. Cette configuration est la même sur toute la longueur de la plage et même au-delà. Un plongeoir est installé sur la rive opposée. La commune s’est mise dans les frais pour accueillir les baigneurs et les curieux. Outre le plongeoir, en retrait de la plage, sont installées les cabines de déshabillage, une grande cage grillagée est à proximité, elle ressemble à une volière, mais c’est le vestiaire où après s’être déshabillés les baigneurs mettent leurs vêtements en sûreté. La garde des cabines et du vestiaire est sous la responsabilité de la femme du garde-champêtre, Madame Calot qui perçoit les redevances. Je suppose qu’elle est rétribuée pour ce travail. Je ne me souviens plus si les cabines et le vestiaire sont gardés toute la semaine, l’affluence y est beaucoup moins importante que le dimanche, peut-être ces installations sont-elles gardées tous les jours pendant les mois de juillet et août. En revanche, je suis sûr que le garage à voitures et à vélos ne n'est payant que le dimanche. Ce jour-là, le stationnement est interdit dans les rues de Preuilly sauf sur les places de l’église et de la mairie. Cette interdiction a été prise par arrêté municipal pour obliger les voitures à venir stationner sur le parc payant de la plage. Les vélos sont aussi taxés, en plus ils sont gardés ; À cette époque, on volait plus souvent un vélo qu’une auto. L’objet de cet arrêté est officiellement d’éviter l’encombrement des voies menant à la plage, mais il faut bien le reconnaître, il est pris afin d’obliger les automobilistes à payer une taxe de stationnement, cela ressemble à du racket. Je ne me souviens plus qui garde le parc à véhicules, peut-être le garde-champêtre mais il a déjà fort à faire pour chasser les voitures en infraction et, à l’occasion, pour dresser un procès-verbal aux récalcitrants. Peut-être est-ce sa femme, mais elle peut difficilement quitter la garde des cabines, peut-être y a-t-il une troisième personne, mais je ne me souviens pas qui elle pourrait être.

À droite de la plage, sur la pelouse, plusieurs commerçants sont installés. Ce sont des commerces de plein air. Madame Paris (encore elle !) a monté une rotonde en toile qui abrite des tables. Elle y vend des boissons, des casse-croûtes, des fromagées, des fritures. Madame Danjon, du café-tabac, a aussi mis en place le même genre d'établissement mais sans abri. C'est Monsieur et Madame Souchois, un couple de Preuillois, qui servent dans ce commerce. Ces deux établissements sont ouverts les dimanches et jours de fête pendant la belle saison. Comme pour la plage, il n'y a pas foule en semaine mais seulement les habitués Preuillois, résidents ou vacanciers et jeunes qui viennent des alentours. Pendant les vacances scolaires, les jeudis, les dimanches, ce sont souvent mes sœurs qui m'accompagnent à la plage mais, très vite, je m'y rendrai seul. J'adore me baigner et si je ne sais pas encore nager, je n'ai jamais eu peur de l'eau. Sur la plage, je rencontre d'autres gamins de mon âge et nous faisons vite connaissance. Certains d'entre nous ont de petits bateaux que nous faisons naviguer. Je suis très fier du mien, c'est une véritable petite barque, réplique exacte des bateaux qui naviguent sur le Cher. Cette œuvre est celle de mon frère Jean, œuvre dans laquelle il a mis tout son talent. Quelle chance d'avoir un frère doué pour le bricolage !

Durant les mois de juillet et août, les dimanches et jours fériés, la plage qui est paisible et reposante la semaine, n'est plus reconnaissable pour les habitués. Toute une foule vient se détendre, emmenée là par des voitures, des vélos, par un car qui fait le service Bourges-Preuilly et retour deux fois dans la journée et il ne roule jamais à vide. Le parc à voitures est plein, le garage à vélos saturé, les retardataires sont souvent obligés d'aller garer leur véhicule sur les places du bourg. La plage est couverte d'hommes, de femmes, d'enfants en maillot de bain, en short et chemisette ; Certains ont de grands chapeaux de paille, d'autres sont à l'ombre d'un parasol. Les jeunes plus dans le vent, s'allongent sur le sable et se font bronzer. Tous ne se baignent pas, mais il y a quand même foule dans l'eau. Il y a ceux qui nagent, qui plongent ; ceux qui ne savent pas nager marchent dans l'eau ou s'assoient dans celle-ci à l'endroit où elle est peu profonde. Quand du haut du pont, on regarde la plage, l'eau semble farcie de têtes qui se déplacent plus ou moins vite, le sable de la plage disparaît sous les serviettes de bain et les corps au repos. Il y a aussi ceux qui profitent de l'occasion pour se laver les pieds et même toute leur personne avec shampoing et savon en main, les salles de bain sont encore rares et les personnes d'un certain âge ne se lavent pas tous les jours, loin sans faut. Le spectacle est assuré par quelques jeunes intrépides qui font frémir la foule en plongeant du haut du pont.

Les commerces ne sont pas en reste, le vin du pays coule à flots, à défaut de baignades, certains préfèrent se mouiller le gosier, le vin blanc ou rosé du pays est apprécié mais la bière, les sodas, la limonade disparaissent aussi, avalés par une foule assoiffée. Pour éponger ces boissons, les casse-croûtes, les fromagées, les fritures font le bonheur de tous. Quand mes parents vont à plage le dimanche, ce n'est pas pour se baigner mais pour déguster une fromagée arrosée d'une bonne bouteille de vin, attablés avec des amis. Pour se baigner, mes parents n'apprécient pas beaucoup la plage et sa foule aussi, quelquefois, avec mes sœurs, nous partons en expéditions sur les grandes sablettes de la rive droite du Cher en amont du pont. Là, nous trouvons toujours une petite plage miniature, au sable beaucoup plus fin que celui de la place, enchâssée entre deux gros buissons de saules. Nous ne pouvons aller dans ce coin tranquille qu'à pied ; très peu de personnes vont dans ces endroits mis à part quelques pêcheurs. Les sablettes me semblent immenses, de petites montagnes de sable blond parsemées de buissons de saules. Monsieur Delhomme exploite bien un peu ce sable, mais au vu des dépôts, le prélèvement est insignifiant et est rebouché tous les ans par les crues.

Nous nous installons sur le sable fin, protégés par l'écrin de verdure qui pourrait nous donner l'impression d'être dans une loge de théâtre. L'eau est limpide, plus claire qu'à la plage où le nombre de baigneurs fait qu'un peu de vase trouble l'eau. Souvent la famille Couvert est de la sortie. Toute la famille se baigne, ma mère qui ne sait pas nager s'assoit dans l'eau et ne bouge pas beaucoup. Pour les filles de son âge, c'était toute une aventure que peu avait eue la volonté de tenter. Mes sœurs nagent bien, moi je n'ai pas peur de l'eau, j'arrive à nager la tête dans l'eau, mais je ne sais pas encore convenablement. Mon père nage bien comme la plupart des garçons qui ont grandi au bord du Cher. Mon plus grand plaisir, c'est quand mon père me monte sur son dos, je me cramponne à son cou et en

selle, je pars pour une petite croisière. La baignade donne faim ; ma mère n'est pas venue les mains vides. D'un grand panier, elle nous sort un pique-nique qui termine un après-midi de rêve, dans la douceur d'un soir ; c'est pour moi, mieux qu'un rêve, puisque vécu. Je ne regrette qu'une chose, c'est que ce genre de sortie ne se renouvelle que quelques fois par été.

La Garenne

Souvent, au printemps, quelquefois l'été, nous nous promenons en famille dans la Garenne, un bois qui fait partie de la propriété de Mademoiselle de Bourbon. Cette propriété est donc privée mais la propriétaire est très tolérante. Elle vient dans son château de Villeperdue à la belle saison. Cette demoiselle, qui aime se faire appeler, comtesse de Bourbon, est plus âgée que mes grands-parents. Elle vient avec son personnel :une cuisinière, un valet de chambre, une servante, un chauffeur. C'est une petite femme bien droite, elle a un visage serein et le nez arqué rendu célèbre par sa prestigieuse famille. Elle a toujours un ruban noir autour du cou. Quand elle habite Villeperdue, elle vient à la messe à Preuilly à pied. Quelquefois, elle rend visite à mes grands-parents. Mon grand-père et ensuite mon père ont fait et font l'entretien de ses propriétés, château et fermes de Villeperdue, hôtel particulier à Bourges. Elle aime bien bavarder, je crois pouvoir écrire que ma grand-mère, qui a passé sa jeunesse au contact des maisons bourgeoises, est très fière qu'une "comtesse" vienne discuter d'égal à égal avec elle. Elle apprécie aussi mon grand-père. Pendant la période de chasse, lorsque celui-ci tue une poule d'eau il la lui porte, elle aime bien ce petit gibier d'eau qui, comme le canard, remplace avantageusement le poisson le vendredi pour faire "maigre". Moi, le féru d'histoire de France, je serai fier, plus tard, de très bien connaître une descendante des rois de France ce qui ne l'empêchera pas de finir ses jours avec peu de ressources, si ce n'est ses propriétés, à presque cent ans.

Mademoiselle de Bourbon et son garde, Monsieur Dupont, tolèrent les promenades des Preuillois dans la Garenne, à l'époque c'est un joli petit parc. Une allée la traverse de part en part et partant du château, quatre allées rayonnent jusqu'au Cher ; l'une d'elles a comme horizon l'église de Preuilly. Elle surgit dans la trouée de verdure de l'allée et elle apparaît majestueuse malgré sa modestie. Une autre permet d'apercevoir les ruines du vieux moulin de Preuilly. Elles sont encore la propriété de Mademoiselle de Bourbon ainsi que le corps de bâtiment qui est à côté. Les ruines sont massives et rosées comme beaucoup de maçonnerie du Moyen Âge. Ce moulin était très ancien, d'après certaines archives, il aurait été en activité près de sept cents ans. Il avait deux roues, l'une pour les hautes eaux, l'autre pour les basses eaux. Il a brûlé en 1898 et ne sera pas reconstruit. La propriétaire fit pourtant refaire une digue neuve vers 1910 à laquelle il ne manquait que vannages et pelles, mais elle ne fût jamais entretenue. Dans les années soixante, les services de l'équipement feront nettoyer le lit de la rivière des îlots de sable qui l'encombrent. Cet ouvrage, en parfait état subit le même sort que les îlots, pourtant il aurait pu avoir encore de l'intérêt, mais l'administration est souvent aveugle et ne discerne pas toujours ce qui est l'esprit et la lettre.

Revenons à nos allées, les deux dernières comme les précédentes traversent le parc et s'ouvrent sur la campagne de Preuilly. Quelquefois, nous y rencontrons le régisseur, Monsieur Dupont, c'est un bien brave homme, très tolérant, il laisse les promeneurs profiter de la propriété. Dans celle-ci on ne manque pas de découvrir deux mignonnes petites constructions rustiques. Elles sont faites de rondins de chêne entrecroisés qui supportent une couverture de chaume conique, elles sont circulaires, leur diamètre est peut-être de trois ou quatre mètres, peut-être plus, je n'ai pas encore la notion des mesures. Des bancs en rondins sont au pourtour, au centre se trouve une petite table ronde. Ces petits édifices dans leur clairière sont très accueillants, ils invitent au repos, à la méditation, nous ne nous privons pas pour y faire halte.

La garenne est une sorte de garde-manger, on peut y trouver des champignons, des escargots, des petites fraises sauvages que l'on appelle "frilons", c'est l'un des terrains d'investigation de tante Tasie, elle pousse même ses recherches plus loin, au-delà de la garenne, dans les prés de Villeperdue. Un jour qu'elle est partie à la recherche de champignons, elle perdra le sens de l'orientation et se retrouvera sur le chemin qui va de la route de Quincy à la ferme de Marçay, c'est le fermier qui

connaît bien mon père qui la ramènera en voiture. Je crois qu'après cette expédition, elle abandonnera champignons, escargots et frilons, dommage pour la table familiale où la plupart de ces bonnes choses se retrouvent.

Jean et mon père, tout comme tante Tasie, sont des spécialistes de la cueillette des champignons et de la chasse aux escargots. Pour en arriver là, il faut un minimum de connaissances du terrain. Heureux temps où toutes ces bonnes choses se retrouvent sur la table. Celui ou celle qui n'a pas mangé des escargots frais, préparés dans leur coquille, avec par-dessus une farce au beurre à l'ail et au persil, ne peuvent pas savoir ce qu'est ce délice, habitués que nous sommes aujourd'hui aux escargots en boîte ou congelés, sortis d'élevages. La différence est la même que celle qu'il y a entre un chapon et un poulet élevé en batterie. Pour les champignons, mousserons, morilles, cèpes, c'est la même chose, rien de comparable avec les champignons de Paris.

Ce que tout le monde peut trouver à cette époque se trouve à profusion dans les clairières de la garenne, ce sont de petites fraises sauvages les "frilons", en peu de temps il est possible d'en cueillir un panier. Nous y allons avec tante Tasie ou ma mère, mes sœurs et moi presque tous les jours. À cette époque de l'année nous délaissons les fraises du jardin. C'est un plein saladier qui nous est servi sur la table en guise de dessert avec du sucre et du vin rouge. Les "frilons" sont un mystère, aujourd'hui il y en a encore quelques pieds, mais il serait bien difficile d'en cueillir un bol alors que, dans mon âge tendre, il est possible d'en cueillir un panier en une heure. Qui les a fait disparaître ? Il y a autant de clairières, il n'y est pas employé de pesticide ou de désherbant, pourtant ils ont disparu. Pendant la guerre, Madame Barthélemy, une femme que le mari a abandonnée avec sa nombreuse famille est sans ressources. Elle en récolte de pleins paniers tous les jours et les revend.

L'hiver, c'est aussi dans la garenne que mon grand-père, mon père et Jean, coupent le bois de chauffage pour la maison. Quelquefois, lorsque la propriétaire n'est pas là, nous passons par le château pour aller au ravitaillement chez Madame Debeuret. La ferme touche au château et fait partie de la propriété. Ce trajet est plus court et plus agréable que celui qui passe par la route. Le château est un bien grand mot, il n'est en fait qu'une grande maison avec ses dépendances. Il paraît qu'à l'emplacement de la pelouse s'élevait un vrai château qui aurait brûlé voilà quelques siècles, ce qui reste doit être un pavillon épargné par l'incendie. C'est un endroit bien tranquille avec une grande pelouse plantée de quelques arbres d'agrément d'où partent les quatre allées qui percent la garenne. Pour arriver au château, il faut passer sur un petit pont en bois qui enjambe un ancien bras du Cher à sec que l'on appelle le Ridon, il ne coule que par grandes crues.

Le cinéma et les spectacles

Je découvre le cinéma pour la première fois à quelques pas de chez moi, dans une salle que l'on appelle le patronage. Cette salle se trouve à proximité de l'église dont elle est séparée par un chemin. C'est une salle privée, elle a été construite pour perpétuer le souvenir d'une des filles de Monsieur Guyot, le maire de Preuilly, il en est aussi le plus gros propriétaire. Cette jeune fille, appelée Marthe, est décédée à 20 ans, c'est pour cette raison que cette salle s'appelle "Salle Sainte Marthe", elle est connue aussi comme étant le patronage. Elle est déjà bien équipée pour l'époque, elle a une scène avec des panneaux au fond et de chaque côté qui cachent les coulisses. Les sièges pour les spectateurs ne sont pas très confortables, ce sont des chaises pliantes en fer et en bois ; un piano, un gros poêle pour l'hiver et une cloison amovible complètent l'équipement.

C'est dans cette salle que Monsieur Guyot organise les séances de cinéma régulièrement mais je ne me souviens plus du rythme. Je suis persuadé y être allé plusieurs fois mais je ne me souviens que de quelques bribes ; En premier, ce qui devait être un dessin animé où des souris courent sur l'écran, poursuivies par un gros chat. J'ai aussi l'impression de voir des monstres, genre dinosaures, des fleurs qui s'ouvrent et se ferment très vite, des vraies celles-là mais certainement filmées en accéléré. Du film principal, je suppose qu'il doit y en avoir un, je n'ai aucun souvenir ; bien entendu ce cinéma est

muet. Je crois que j'apprécie bien ces soirées. La guerre mettra une fin définitive aux séances de cinéma avec peut-être aussi comme autre raison, l'arrivée du "parlant".

C'est dans la salle "Sainte Marthe" que je vois mon premier grand sapin de Noël, il touche au plafond, il est décoré de guirlandes et de bougies, des cadeaux sont entassés au pied, des dames les distribuent aux enfants qui sont autour, bien sûr j'ai les miens, ce ne doit pas être de très beaux cadeaux, je n'en ai aucun souvenir. Je crois en ressentir beaucoup de satisfaction, comme le cinéma, le sapin et ses cadeaux disparaîtront avec la guerre.

Mademoiselle Marie Theurière est le bras droit du curé à Preuilly. Depuis que celui qui fût le dernier de Preuilly est parti, c'est le curé de Sainte Thorette qui dessert la commune. Tous les ans, cette demoiselle organise, avec les enfants du catéchisme et les jeunes filles, des séances de théâtre amateur avant les grandes vacances ; j'en garde un très bon souvenir. Je reviendrai sur ce théâtre dans la suite de mes écrits.

Les fêtes de fin d'année.

À la maison, nous avons aussi un sapin beaucoup plus modeste, mes sœurs le décorent avec des guirlandes et de véritables petites bougies posées sur des pinces qui s'accrochent dans les branches. Jean a entrepris de décorer une petite crèche qu'il a construite lui-même avec des petits rondins de bois. Elle est garnie de lierre et de mousse. À l'intérieur, ils sont tous là, le petit Jésus, Marie, Joseph, les animaux : Vaches, âne, brebis, les rois mages, les bergers et l'étoile qui brille tout en haut, à l'extérieur. Sapin et crèche sont installés devant la cheminée de la salle commune de la grande maison. La cuisinière est allumée pour l'occasion, l'ambiance est beaucoup plus feutrée que dans la petite maison, je m'y sens bien à l'aise. Le petit garçon que je suis apprécie beaucoup les quelques jours qui vont de Noël au Jour de l'An.

Noël est pour moi un grand mystère, c'est à l'occasion de ce grand jour que le sapin et la crèche ont été installés. La veillée qui précède ce jour est plus longue que d'habitude. Avant de me glisser dans mon lit, j'ai posé ma paire de souliers devant la cheminée. Le matin, au réveil, je ne traîne pas au lit, je saute de celui-ci et cours pour découvrir ce que le personnage mystérieux qu'est le père Noël a bien pu déposer dans mes souliers. Il est bien passé le brave homme mais par où ? Ici réside le mystère que je ne chercherai pas à résoudre pendant de nombreuses années. Toutes les cheminées sont bouchées, soit par un paravent, soit par un tablier en tôle et il est impossible que mes parents ou mes grands-parents lui aient ouvert la porte. Pourtant, là sur mes souliers, je vois des paquets, des oranges, une boîte de crottes de chocolat. Ces cadeaux sont plutôt modestes, mais le mystère de leur arrivée fait que, pour moi, ce sont les plus beaux cadeaux du monde. Je suis plein de reconnaissance pour le père Noël qui a dû prendre des risques pour m'offrir ce que je viens de découvrir.

J'adore ces quelques jours de fin d'année pendant lesquels la famille se resserre, où nous sommes tous heureux d'être ensemble. Les cadeaux du père Noël ne sont pas les seuls, je reçois des cadeaux des uns, des étrennes des autres, il y a aussi ce bon Monsieur Bessemoulin qui ne manque pas de m'offrir de belles choses : un train mécanique qui se remonte avec une clé et qui roule sur des rails, il ne lui manque que la fumée pour ressembler à ceux qui passent devant chez Madame Couvert. Pour lui, comme pour beaucoup de bonnes choses, la guerre mettra un point final. Le sapin et la crèche continuerons d'être installés encore quelques années, les cadeaux du père Noël seront de moins en moins importants, malgré cela, je serai aussi heureux que si j'avais découvert une montagne de jouets. Il n'y a que l'intention qui compte et je serai encore quelques années à être reconnaissant au père Noël. Avec le temps la magie s'en ira, une longue traversée viendra où les Noëls sans rien d'exceptionnel se succéderont, jusqu'à ce que je retrouve cette ambiance particulière avec mes enfants puis mes petits-enfants. C'est ainsi que je crois au père Noël, il fait encore des miracles.

La messe, les premiers pas dans la religion

Ma mère va assez régulièrement à la messe. Celle-ci a lieu toutes les deux semaines à Preuilly. Notre paroisse n'a plus de curé en titre, le dernier qui eut en charge la paroisse est parti l'année où je viens au monde, c'est encore lui qui m'aurait ondoyé, c'est comme un petit baptême que ma mère a tenu à me faire administrer, mon baptême officiel a lieu le jour de la communion solennelle de Paulette et de Jean.

Ce dernier curé avait été mal accepté par les bourgeois et les pratiquants tenant à la tradition. Il paraît qu'il était plutôt sévère avec eux et un peu trop à l'écoute de ses paroissiens modestes, même ceux qui ne pratiquaient pas beaucoup. Un matin, Preuilly se réveilla avec un presbytère vide et une horloge arrêtée, les rouages remplis de papier, c'était le dernier message du dernier curé de Preuilly à ses paroissiens.

Il fût remplacé par celui de Sainte Thorette qui, en plus de sa paroisse, officiait déjà à Villeneuve. Il est déjà âgé et quoique possédant une automobile, il se déplace le plus souvent à vélo. La messe à Preuilly est suivie par une assistance plutôt nombreuse, une jeune dame joue de l'harmonium, des jeunes filles et des jeunes femmes regroupées dans le cœur chantent les cantiques, ma mère chante aussi comme une partie de l'assistance.

J'avoue que ma participation à la messe ne m'intéresse et ne m'enthousiasme pas beaucoup. Si je comprends bien ma langue maternelle, je ne comprends pas le latin, ce qui est ennuyeux. Ma participation est passive, ce qui m'intéresse c'est la distribution de petits pains à la fin de la cérémonie et encore, je ne suis pas certain que cette distribution aura lieu pour chaque messe. Comme beaucoup d'autres habitudes, cette distribution cessera avec la guerre. Pour Noël, une crèche est construite dans l'église, beaucoup plus grande et plus richement décorée que la nôtre ; au pied de cette crèche cette placée un plateau dans lequel chaque visiteur met son obole.

Les Assemblées

Chaque commune a son ou ses Assemblées qui sont de vieilles coutumes qui remontent du fond des âges. L'Assemblée est la fête traditionnelle de chaque village. À Preuilly il y en a une en mai et une en octobre, appelé l'Assemblée du vin nouveau. Ces Assemblées voient arriver les forains et un bal-parquet qui s'installent sur la place de l'église. Ces fêtes attirent toujours du monde, les habitants de la commune, quelques ressortissants des communes voisines, surtout des jeunes qui viennent pour danser. C'est le bal-parquet qui attire la jeunesse, certains comme le bal-parquet "Vinçon" a ses habitués qui le retrouvent d'Assemblées en Assemblées.

Avec la création de la plage, une troisième Assemblée voit le jour à Preuilly, elle se tient sur la pelouse du parc à voitures, elle a lieu le quinze août (La Bonne Dame pour les anciens). Je me demande aujourd'hui où pouvaient bien se garer les voitures qui n'avaient plus de parc, peut-être qu'exceptionnellement le stationnement était autorisé dans les rues.

Ce jour-là, la foule est au rendez-vous. En plus de la fête foraine qui, certaines années, accueillera deux bals-parquets, des spectacles se déroulent sur la plage et dans l'eau. Des courses à la nage, des courses aux canards, les pauvres bêtes sont lâchées au milieu de la rivière, aux concurrents de les attraper en guise de prix. Des sociétés de gymnastique font des exhibitions, une fanfare défile, un mât de cocagne, copieusement garni de savon noir, est planté. La foule est partout dans l'eau, sur la plage, aux tables des buvettes, à la fête foraine et admire les différentes démonstrations et compétitions. Cette Assemblée est, sans conteste, la fête populaire qui attire la foule la plus importante à Preuilly.

La Saint Vincent

En dehors de ces fêtes populaires, la fête la plus importante pour les Preuillois qui sont encore paysans pour la plupart d'entre eux, la fête qui réunit le plus grand nombre des trois cents habitants de la commune, la fête qui donne l'occasion d'inviter parents et amis, c'est la Saint Vincent. Il faut savoir qu'en ce temps-là, la majorité des Preuillois travaille encore dans la commune, dans les vignes, dans les fermes grandes ou petites, dans les bois, il y a aussi les commerçants, les artisans, les anciens comme mes grands-parents qui coulent un repos bien mérité mais qui ont passé toute leur vie active ici. Une fête, à ses débuts, corporative, est vite devenue la fête de tout le pays, la fête de la terre, la fête des paysans et des anciens paysans, la fête que l'on aime faire partager à ses invités. Pendant deux jours, cette manifestation rythme la vie de Preuilly, la vie des Preuillois qui ont à cœur de perpétuer la tradition.

La Saint Vincent que je découvre enfant, est une fête traditionnelle, elle a ses rites depuis fort longtemps et la vigne ici, tout le monde en a un peu et tout le monde fait son vin. Les vignerons sont plus la plupart dans des locatures, ils possèdent une étendue de vignes suffisante pour faire le commerce du vin, pour les autres Preuillois, ils ont leur vigne d'où ils tirent le vin pour leur consommation personnelle. La Saint Vincent donne l'occasion d'inviter la famille qui a quitté le village pour chercher fortune en ville, mais est restée paysanne au fond d'elle-même, ceux-là sont heureux de se retremper dans la tradition. Les amis sont aussi de la fête, chez nous par exemple, il n'y a pas de Saint Vincent sans la famille Couvert. Pendant plus de deux jours, le cours normal de la vie à Preuilly va changer. Les Preuillois vont honorer Saint Vincent à la date exacte, c'est-à-dire le vingt-deux janvier. La manifestation commence la veille au soir, continue le jour et le lendemain. Toutes les activités de la commune s'arrêtent, plus d'école, plus de travail dans les champs ou dans les bois, plus de chantiers, plus d'ateliers et de boutiques, tout fait place à la fête, rien qu'à la fête.

La veille au soir le comité de Saint Vincent sort le "bâton", une hampe sur laquelle un socle est fixé, sur celui-ci, une statuette représente Saint Vincent protégé par une sorte de dais. Le bâton est toute l'année à la gauche de l'autel de l'église. Ce soir-là, il sort de sa retraite pour être présenté au bâtonnier (le bâtonnier est le vigneron ou une personne supposée telle qui a l'honneur de porter le bâton le jour de la Saint Vincent). Cet honneur lui vaut de recevoir la fête et d'offrir aux participants, vin blanc et galette. Le bâtonnier reçoit des mains du comité de Saint Vincent le bâton qui vient d'être sorti de l'église, il offre aux officiels qui suivent le bon Saint vin blanc et galette. Le bâton passera la nuit chez le bâtonnier, soigneusement rangé. Tout ce monde auquel se sont joints le maire, son adjoint, les jeunes qui ont préparé la fête se retrouvent à la table du café qui reçoit la Saint Vincent. Ici c'est le comité qui offre le vin d'honneur, l'ambiance monte vite, certains y vont de leur chansonnette ; À cette époque beaucoup de personnes chantent et ne se font pas prier. La radio qui ne fait que commencer et la télévision qui n'existe pas encore n'ont pas encore remplacé ou découragé les chanteurs amateurs.

Le vingt-deux janvier, la fête commence dès le matin, elle va durer deux jours. La première journée va être longue, il faut commencer tôt. Tous ceux qui sont prêts se rendent chez le bâtonnier. Il a préparé les tables soit dans un local assez vaste comme une grande, soit à l'extérieur dans la cour. Les verres, les bouteilles de vin, les plateaux garnis de galettes sont posés dessus. Les musiciens sont dans les premiers arrivés, ils commencent à jouer pour chauffer l'assistance, quelques couples sont déjà "en jambe" et font quelques pas de danse. La galette, le vin dégustés, le bâtonnier sort le bâton et prend la tête du cortège qui s'ébranle, quatre cordons pendant des quatre coins du socle du bâton et sont tenus par des petits-enfants dont je fais partie. La civière, une caisse décorée avec quatre bras en prolongement pour pouvoir la porter, ce sont deux membres du comité qui en assurent le transport, est remplie de pain béni, ce sont des galettes plates avec un rebord et de forme ovale. Ensuite, vient la bannière ; c'est celle de la confrérie des vignerons de Preuilly créée en 1905, elle est en velours grenat avec des lettres et des décors en fil doré, elle est portée, elle aussi, par un membre du comité. Un autre a une petite fourche à deux pointes à laquelle est fixé un petit tonnelet, je suppose que celui-ci est censé représenter un vigneron allant au travail. L'entrée dans l'église se fait au son des cloches qui carillonnent allègrement. Saint Vincent est remis provisoirement à sa place, la civière avec ses pains

bénis est placée devant l'autel. La grande messe de Saint Vincent est certainement celle qui donne à l'église son taux de remplissage le plus important de toute l'année. Si le recueillement est de rigueur, il est plein de l'allégresse qui se dégage de l'assistance. Tous les participants qui ont quelque disposition pour chanter entonnent l'hymne à Saint Vincent. Le curé est satisfait de voir son église remplie, il s'évertue à expliquer, comme tous les ans mais sans beaucoup de conviction, ce qui a fait du saint patron, celui de la vigne et des vignerons. Ce bon saint au demeurant très convenable, martyr par-dessus le marché devrait être disponible, quel rapport a-t-il eu avec la vigne, le vin, les vignerons ? Les explications du bon curé ne dévoilent guère le mystère, toujours est-il qu'il a la charge d'être notre patron, certainement un bon patron qui est, à n'en pas douter, un bon porte-parole pour ses protégés auprès du Bon Dieu. Avec le récit de la vie de Vincent et son martyre, notre brave curé profite de la présence d'un bon nombre de ses paroissiens pour leur délivrer le message du Christ qui est ce qu'il y a de plus important dans la messe, il leur fait remarquer qu'il est heureux de les voir mais qu'ils seraient bien inspirés de venir à la messe un peu plus souvent.

À la sortie de l'église, toujours avec le carillonnement des cloches, l'assistance découvre l'estrade qu'a monté un photographe de Mehun, Monsieur Alaphilippe. Estrade, photographe et appareil sont prêts pour immortaliser les disciples de la confrérie qui participent à la fête. La civière et ses pains bénis sont mis en évidence, ils seront distribués aux familles qui ont une carte de participation. Les jeunes montent sur l'estrade, les anciens restent sur les premières marches, les enfants au niveau du sol, tous les présents ne se mettent pas sur la photo, des anciens, pour la plupart qui ne se trouvent plus assez beaux. Le bâtonnier, bâton en main trône au milieu du groupe. Aujourd'hui, quand il m'arrive de regarder ces photos, reliques d'un passé, de mon enfance, dont je garde un peu de nostalgie, je suis ému mais heureux de reconnaître, figés dans le temps, des femmes, des hommes jeunes et vieux, des enfants qui participaient à la vie du village. La plupart ne sont plus de ce monde, certains sont partis pour la ville et ne sont jamais revenus et les gamins du premier rang sont presque tous grands-parents d'enfants qui ont aujourd'hui leur âge d'alors. La mélancolie me gagne, à cette époque j'avais la vie devant moi ; je fais le point : qu'il est long le chemin parcouru, combien de jours, de mois, d'années me reste-t-il à passer ici avant d'aller retrouver tous ceux de la photo qui m'attendent dans l'autre monde.

Il n'est pas encore midi, le cortège, musiciens en tête, est prêt à repartir ; le chemin est très court, la salle de bal est prête. Toujours en tête, les musiciens grimpent sur l'estrade et lancent le bal avec une danse entraînante. Comme les autres gamins de mon âge, je ne danse pas. Avec eux, je galope comme un chien fou sur le parquet. Je ne me lasse pas non plus de regarder jouer les musiciens, ceux-là viennent souvent à Preuilly. L'accordéoniste, c'est Monsieur Bailly, celui qui joue du cornet à pistons c'est Monsieur Pasdeloup, il est commerçant à Bourges et possède une résidence secondaire à Preuilly. Quelque quarante ans plus tard, je suis maire de Preuilly et je viens de présider à l'inauguration officielle de notre salle polyvalente, un vieux monsieur aux cheveux blancs, Monsieur Bailly, est dans la salle avec son accordéon. Je ne sais pas trop qui l'a invité, toujours est-il que c'est lui qui ouvre un bal improvisé, je suis ému et lui suis reconnaissant ; il a l'honneur de faire danser les premiers couples dans notre salle. Que le temps passe vite, en quelques tours de piste, je viens de voir passer quarante ans de mon existence dans ce village.

Il ne faut pas s'attarder pour se mettre à table, c'est qu'il y a les vêpres à quinze heures. Le déjeuner est un repas de fête ; à la maison, grand-mère a activé les feux. La famille Couvert est de la fête, je crois même qu'il y a tante Jeanne. Sans me tromper, je crois être capable de donner le menu qui, d'une fête à l'autre, ne varie guère : tête de veau vinaigrette, poulet rôti, rôti de bœuf, haricots verts, fromage de chèvre. Il y aurait de la salade si nous n'étions pas en hiver, la crème anglaise à la vanille avec des blancs d'œufs battus en neige et cuits dans le lait qui nagent dessus, du caramel les recouvre partiellement. On finit par une tarte aux pommes ou peut-être aux pruneaux. Le vin est celui de la maison tout comme la "goutte" qui arrose le café.

La Saint Vincent ne laisse pas beaucoup de répit, on ne traîne pas à table, il faut repartir pour les vêpres. Cette cérémonie est déjà rare à l'époque, à Preuilly elle n'a lieu que lors de la Saint Vincent et de la communion solennelle, elle ne dure pas longtemps. Aussitôt que monsieur le curé a terminé son

office, le bâtonnier décroche le bâton, sort de l'église, suivi par la bannière et l'homme à la fourche. Le cortège suit et prend le chemin qui conduit chez le maire, Monsieur Guyot, c'est une coutume qui se perpétue tous les ans. Monsieur et Madame Guyot, Mademoiselle, les domestiques un peu en retrait, attendent sur le perron du château. Devant celui-ci, une table est dressée avec encore et toujours le traditionnel vin blanc et les petits gâteaux. Monsieur Guyot a quelques hectares de vigne que les gens de sa régie cultivent. Je ne sais pas l'usage exact qu'il fait du vin, il doit fournir tous ses ouvriers, gardes et domestiques, je ne crois pas qu'il en commercialise. La demoiselle d'honneur décore Monsieur Guyot et sa famille, leurs oboles sont conséquentes. Les musiciens gravissent deux ou trois marches du perron et jouent quelques danses mais ils s'arrêtent bientôt, le sable de la cour n'est pas l'idéal pour la danse et il ne faut pas rester trop longtemps, ne pas abuser de la patience de Monsieur Guyot. Nous sommes encore en hiver, la nuit tombe vite et un cortège dans la pénombre de la nuit, sur la route, ce n'est pas prudent malgré le fait que les automobiles ne soient pas encore légion sur nos routes. Aussi, après les remerciements d'usage, après avoir salué le maire, sa famille et les domestiques, le cortège repart musique en tête. Les musiciens et les participants rentrent au bal, les membres du comité et le bâtonnier remettent Saint Vincent en place et les cloches sonnent à la volée. Le bal continu jusqu'à l'heure du dîner, tout le monde ne danse pas, quelques anciens, amateurs de "belote", font claquer le carton sur le tapis.

Le dîner aussi est un vrai repas, avec un bon bouillon, peut-être les restes du déjeuner qui se mangent froids. Nous sommes tous satisfaits de la journée et tout porte à croire qu'elle finira bien. Mon père blague avec René Couvert, mon grand-père est encore un plus rouge que d'habitude et ses yeux brillent.

Le bal reprend après dîner, la salle n'est pas bien grande et est bourrée comme un œuf, mais suffit pour la fête, il est vrai que l'affluence, nombreuse pour Preuilly, n'a rien de commun avec la foule de la Saint Vincent, nouvelle formule d'aujourd'hui. C'est encore une fête de la grande famille qu'est le village, les invités sont pour la plupart issus de Preuilly ou des amis de toujours.

À minuit, le bal s'arrête, le comité a préparé dans la salle du café, les petits gâteaux, la galette, le vin blanc. C'est l'entracte qui va commencer. L'ambiance est celle de la fin d'un repas de noces, les chanteurs et les conteurs sont mis à contribution, à cette époque beaucoup de personnes chantent, que ce soient les jeunes ou les anciens, quelques-uns disent des monologues. L'assistance connaît les vedettes confirmées, elles sont mises à contribution, tous les ans ce sont les mêmes : mon oncle Lucien avec son répertoire de chansonnier et de comique troupier, ma tante Jeanne qui a une belle voix et qui chante juste, Zélie Devaux, la mère du bedeau, qui chante très bien elle aussi. Ma mère, Madame Couvert, mon grand-père sont aussi invités à pousser la chansonnette, je ne me souviens pas de tous les autres et puis je ne connaissais pas encore tout le monde.

L'entracte terminé, le bal reprend jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ma mère vient me coucher à la reprise du bal, je suis enchanté de ma journée, mais je suis fatigué et n'ai pas besoin des "petits ballons rouges" pour m'endormir.

Le lendemain, la fête reprend en début d'après-midi, il est de coutume d'aller présenter le bâton au bâtonnier de la prochaine année. Pour la dernière fois de la fête, le saint patron et sa suite sortent de l'église. Le bâton toujours entre les mains du bâtonnier qui va passer le relais, prend le chemin du successeur, suivi par la musique et le cortège qui s'est reconstitué. Le futur bâtonnier, comme son prédécesseur, a bien fait les choses : vin blanc, galette et petits gâteaux sont encore présents. Solennellement, le bâton change de mains, quelques danses et le cortège reprend une dernière fois le chemin de l'église, les cloches fidèles au poste carillonnent une dernière fois. Le bon saint a retrouvé sa place à gauche de l'autel, il a bien mérité une année de repos.

Pendant ce temps, le bal a repris pour quelques heures, mais petit à petit, les compagnons de Saint Vincent partent les uns après les autres avec leurs compagnes, leurs enfants, beaucoup sont fatigués, d'autres ont le bétail à traire et à soigner. Bientôt, seule une poignée d'irréductibles reste jusqu'au moment où l'orchestre, exténué, jette l'éponge.

Tout à une fin, la guerre interrompra momentanément la fête, elle reprendra de plus belle à la libération mais la roue tourne, les temps changent. Une bonne partie des Preuillois aura abandonné la terre et travaillera en ville, il lui sera plus difficile de prendre deux jours de congé en pleine semaine. En revanche, beaucoup ne travailleront pas le samedi. Conscient de cette nouvelle donne, le comité reportera la fête au samedi et au dimanche avant ou après le vingt-deux janvier, ce sera le premier accroc. Après quelques désaccords, quelques difficultés, les membres démissionnent et personne ne sera là pour relever le défi. La fête qui avait uni les Preuillois dans la même joie, la fête qui faisait d'eux, pendant deux jours, les membres d'une même famille disparaîtra et renaîtra tel que nous la connaissons aujourd'hui quelques dizaines d'années plus tard, après avoir duré plus de cinquante ans.

Comme le Phénix qui renaît de ses cendres, Saint Vincent maintenant partage la fête avec Saint Blaise, grâce à un nouveau comité. Depuis quelques années, une équipe dynamique a relancé la fête, c'est la réussite qui dure encore. Les rites ont un peu changé, mais la tradition est respectée. Saint Vincent, accompagné de Saint Blaise, chacun à leur tour, patronnent leurs fêtes qui unissent, une fois l'an, les Preuillois, les amis de notre terroir, de nos vignes. Chacun d'entre nous, ce jour-là, ressent vibrer au fond de lui-même, la fibre paysanne que nous avons encore tous dans nos cœurs.

La Saint Vincent telle que je l'ai décrite, je l'ai vécue dès mon plus jeune âge, il est bien évident qu'au début je ne participe pas à la fête dans son ensemble, ce ne sera qu'au fil des ans que je découvrirais cette belle et grande fête.

Les vendanges

Les vendanges sont pour le vigneron ce qu'est la moisson pour le paysan. À Preuilly il y a quelques paysans vignerons dont la principale activité est la vigne mais tous ont plus ou moins de terres. Ils sont pour la plupart dans de petites fermes que l'on appelle dans la région des "locatures". Il est rare qu'il y ait de la vigne dans les grandes fermes, seul Monsieur Guyot, un gros propriétaire, fait cultiver pour son compte quelques hectares de vigne. Beaucoup de Preuillois qui ne possèdent ni "locature", ni ferme, qui ont un métier tout autre, ont une terre plantée de vigne. Ils en tirent du vin pour leur consommation personnelle, les bonnes années, certains en vendent un peu.

Lorsque je découvre le monde, mon grand-père fait partie du deuxième groupe, il possède deux vignes, l'une à Preuilly à côté du cimetière, l'autre à Brétigny sur la commune de Sainte Thorette.

Les vendanges à la maison ont un rituel bien réglé, elles exigent toute une préparation. Déjà, le tonnelier est passé et la futaille est en état. Il faut nettoyer la cave et la cuve à vendange. On sort aussi le matériel. Il y a les poinçons, ces tonneaux qui n'ont qu'un fond et qu'on utilise à la vigne pour recevoir et transporter la vendange, le rolloir qu'on pose sur les poinçons et qui sert à écraser les grains de raisins, la hotte, les corbeilles en bois qu'on appelle cabassons et les vendangettes, ces petits sécateurs effilés dont se servent les vendangeurs. Les poinçons ont séché depuis les dernières vendanges, ils sont abreuvés avec de l'eau de façon à faire gonfler le bois pour le rendre étanche. On les mettra sur une charrette attelée à un cheval, tous les deux loués à un fermier de Villeperdue le plus souvent. Plus tard viendra "La Bouine" et c'est elle qui sera requise pour ce travail, sauf durant la guerre où les charrettes reprendront du service. Toute la famille participe aux vendanges, aidée par des amis, les maçons, quelquefois aussi une ou deux vendangeuses rémunérées pour cela. Les vendanges ne durent rarement plus d'un jour, quelquefois deux, si le temps n'est pas clément. Je suis "de vendanges" dès mon plus jeune âge, souvent je reste sur la charrette. C'est mon père qui porte la hotte, il me laisse toujours quelques grappes au fond du rolloir, je prends plaisir à les écraser en tournant la manivelle, j'en mange aussi quelques grains, plus tard je vendangerai. J'aime bien manger les raisins à la vigne et ce jour-là, j'en fais une bonne cure.

La vendange est ramenée à la maison chaque demi-journée, midi et soir. La voiture est reculée jusqu'à un soupirail de la cave au travers duquel a été glissé un couloir en tôle et dans lequel sont vidés

les poinçons des vendanges. Grâce à ce couloir, la vendange tombe dans la cuve où elle fermentera. Mon grand-père fait toujours un peu de vin blanc, le raisin blanc (sauvignon) est vendangé en premier pour être dans la cuve avant le rouge. Le jus qui en sort est soutiré tout de suite et mis dans les fûts, un robinet placé au fond de la cuve permet cette vidange. Devant l'orifice de ce robinet, une petite botte de paille est disposée afin d'éviter à la grappe de passer avec le jus et de boucher le robinet, cette petite botte s'appelle "vessie". Après avoir soutiré le vin blanc, toute la vendange rouge est balancée à son tour dans la cuve. Il ne lui reste plus qu'à fermenter une semaine environ pour devenir du vin. La fermentation du vin blanc se fait dans les fûts. Je suis toutes ces opérations de très près, un peu comme la mouche du coche, je suis même persuadé que l'on apprécie mon aide.

Le repas des vendanges est toujours l'occasion de manger du gibier, la chasse qui vient d'ouvrir depuis peu permet de faire déguster aux vendangeurs le civet de lièvre ou les perdrix rôties à la cocotte que ma grand-mère sait préparer divinement.

Quand le vin rouge a fini de fermenter, il est soutiré de la cuve et mis dans les fûts. Dans la cuve, il ne reste que la grappe dans laquelle il y a encore du vin. Mon grand-père n'a pas de pressoir, il a recours à un pressoir ambulant. La grappe est chargée dans la hotte portée par mon père et chargée avec une fourche par mon grand-père ou Jean, la grappe est remontée de la cave et versée dans la cage circulaire du pressoir ; cette cage est à claire voie ce qui permet au vin de couler. Le pressoir appartient à Madame Compain et celui qui le fait fonctionner est une connaissance, Monsieur Jacquet qui conduit aussi aux destinées d'un alambic pour la même patronne. Pour mener à bien cette opération, il faut du monde, mon grand-père, mon père et Jean ne sont pas de trop. Le vin qui s'écoule du pressoir est redescendu à la cave et mis en fûts. La grappe pressée, vidée de tout vin, est mise dans des poinçons que l'on clôt avec une couche de mortier. C'est à partir de cette grappe que l'on fait l'eau-de-vie.

À la mort de mon grand-père Miniau que je relaterai plus tard, mes parents héritent d'une vigne à proximité de celle de mon grand-père Bugeon et d'une autre dans un autre secteur de Preuilly, appelé la "Commanderie". Avec les vignes de mon grand-père Miniau, la surface fait plus que doubler et avec les vignes il y a aussi un pressoir. À partir de là, les vendanges durent plus longtemps, le vin blanc est fait directement au pressoir ce qui permet de tout récupérer, auparavant il en restait une partie dans la grappe et le jus pressé est nécessaire pour un bon équilibre du vin.

Ma grand-mère Miniau, après la mort de mon grand-père, louera sa locature à Gaston Romain. Il la laissera, étant certainement à bout de bail, peu de temps après que ma grand-mère a disparu. Les bâtiments d'exploitation et la maison ainsi que les terres avoisinantes seront vendus à Alfred Beurdin, les autres terres seront vendues à d'autres exploitants. C'est à cette occasion que mon père reprendra la vigne et les terres de la Commanderie.

Après ce partage, il y a du changement dans la culture des vignes familiales. Il faut évidemment y passer plus de temps. Mon grand-père vieillit et il ne s'entend plus très bien avec mon père, il continue pendant un temps la taille et les façons (entretiens) de ses vignes. Mon père avec Jean et les maçons qui connaissent tous la culture de la vigne et la fabrication du vin, fait les siennes ainsi que les traitements et les vendanges de celles de mon grand-père. Le vin change de cave. Mon père vient d'avoir en donation la maison de tante Tasie. En passant, je signale que cette affaire n'a pas fait plaisir à mon oncle Alfred et à ma tante Jeanne. Si celle-ci revient assez vite à la maison, mon oncle gardera toujours un peu de rancune envers mon père.

C'est dans la cave de tante Tasie, plus grande que celle de mon grand-père équipée, elle aussi, d'une cuve à vendange, que le vin est entreposé, le pressoir restera à demeure sous un hangar à proximité.

Nous sommes tous attachés à ces vignes, mon père prend plaisir à faire son vin, à le boire, mais surtout à le faire déguster. Il est heureux lorsqu'il en reçoit des compliments, pensez donc, du vin de maçon ! Ma mère est heureuse de la reprise des vignes de ses parents, elle les a toujours connues, l'une

d’elles n’a-t-elle pas été donnée en dot de mariage à sa mère. Jean et moi plus tard aimons bien travailler dans les vignes, cela change de la maçonnerie. À la mort de mon père, nous continuerons avec Jean, sans nous poser de questions et de toute façon la patronne c’est encore ma mère. Quand Jean et moi nous nous mettrons à notre compte, rien ne changera, mais je ne tarderai pas à m’apercevoir que le vin que nous récoltons revient plus cher que le vin de qualité que nous pourrions acheter pour nos besoins personnels. Je n’en parlerai pas à Jean ni à ma mère, ils sont viscéralement attachés à nos vignes et moi guère moins. Je reprendrai l’entreprise à mon compte, à la retraite de Jean. Je ne pourrai continuer de mettre des maçons dans celles-ci. De toute façon, Jean est en retraite et aura tout son temps pour s’en occuper. Pour les vendanges, je lui donnerai encore de l’aide avec le camion et les maçons comme vendangeurs. Je referai encore une fois le point pour m’apercevoir ce que je savais déjà, qu’une journée de l’entreprise dans les vignes, c’est près de dix mille francs qui filent en perte. C’est avec de la peine, avec un sentiment de culpabilité que j’abandonnerai complètement les vignes et tous les bons souvenirs qui s’y rattachent. Jean abandonnera lui aussi quelques années plus tard. L’un des derniers vignerons amateurs aura baissé les bras, ma mère ne dira trop rien, mais je suis persuadé qu’elle aura de la peine, elle qui était si fière de ses vignes, de son vin. Moi aussi je serai triste ; Quand j’étais jeune, j’aurais bien aimé être aussi un vigneron. À ce moment, j’aurai de la mélancolie à voir s'en aller tout un pan de ce qui fût mon environnement, mon village changer. Il ne restera que deux ou trois gros vignerons, ce sera mieux que rien, il y aura autant, peut-être plus, de terres plantées en vigne, le vin récolté sera de grande qualité avec une appellation A.O.C. Mais jamais un tracteur enjambeur ne remplacera un attelage qui glisse sans bruit entre les rangs, jamais une machine à vendanger ne remplacera une joyeuse équipe de vendangeurs dont les rires se perdent dans la campagne. Un morceau de qualité de vie a disparu.

Le miel

Dans la description que j’ai déjà faite du jardin et de mon grand-père, j’ai évoqué une ruche. Elle a l’aspect d’une petite maison avec son toit à deux pentes, elle comporte deux étages mais n’a ni porte ni fenêtre. Les abeilles rentrent et sortent par une fente d’un centimètre de haut, devant cette fente, une planche forme un balcon (en quelque sorte une piste d’atterrissage et d’envol) de ces curieux insectes. D’après les explications de mon grand-père, le rez-de-chaussée est réservé à la reine qui, paraît-il, passe son temps à pondre des œufs que des ouvrières mettent dans les alvéoles où elles les nourrissent et où ils se transforment en larves et en véritables abeilles. Dans le rez-de-chaussée, on trouve aussi du miel, il ne faut pas le prendre, c’est la réserve qui permet à la colonie de passer les mauvais jours.

L’étage est rempli de cadres qui supportent des pains de cire alvéolés et sont remplies de miel. Ce grenier, c’est le surplus des abeilles. L’homme, en l’occurrence mon grand-père, prélève ce miel. L’étage est mis en place au début du printemps avec des cadres vides. Le miel est récolté une première fois début juin et si l’année est bonne, il est enlevé encore une fois à la fin de l’été, mais cela ne se produit pas tous les ans. Mon grand-père prend grand soin de ses abeilles, à la fin de l’hiver il vérifie si ses protégées ont toujours de quoi se nourrir. Si ce n’est pas le cas, il place au-dessus d’un trou dans le plafond du rez-de-chaussée une boîte en fer blanc percée de petits trous sur sa face inférieure et remplie de mélasse composée de sucre et d’eau.

Pour approcher et travailler sur la ruche il faut prendre quelques précautions afin de ne pas subir les piqûres des abeilles. Mon grand-père commence par attacher le bas de son pantalon sur la tige de ses souliers avec des ficelles. Il attache également les manches de sa veste bien serrées sur ses poignets. Ces petites bêtes ont quelquefois l’idée de se faufiler entre jambières et mollets et entre manches et avant-bras. Sur la tête, il a un chapeau de paille sur lequel est adapté un voile du genre moustiquaire, le bas du voile est rentré dans le col du blouson relevé bien haut. Seules les mains ne sont pas protégées, mais il se les passe au vinaigre, une odeur que n’aiment pas les ouvrières qui pourraient être mal intentionnées. Il se munit d’un soufflet accouplé avec une boîte qui se termine par un bec percé d’un trou. Celle-ci est remplie de chiffons qui brûlent à l’étouffée et produisent de la fumée à l’odeur âcre. Il peut diriger cette fumée où il veut grâce au bec, poussé par le vent du soufflet.

Au début du printemps, il commence par mettre en place le grenier qu'il a chargé pour le transporter sur une brouette. Arrivé à côté de la ruche, il enfume celle-ci en dirigeant la fumée sur la fente d'entrée. Ensuite il soulève le toit, enlève quelques vieux sacs de jute et un papier goudronné qui doivent servir d'isolant. Le plafond est en deux morceaux, il continue d'enfumer le dessus des cadres qui sont à découvert afin d'empêcher les abeilles de remonter. Avec un plumeau il fait tomber à l'intérieur de la ruche les abeilles qui sont restées accrochées au plafond. Après avoir soulevé quelques cadres du rez-de-chaussée afin de voir dans quel état ils sont, il remet le grenier rempli de cadres vides, le plafond est remis cette fois sur le grenier ainsi que les sacs, le papier goudronné et le toit. Il ne reste plus à ses braves et courageux insectes qu'à travailler.

Pour récolter le miel courant juin, mon grand-père s'équipe de la même façon. Cette fois sur la brouette, il charge un grenier vide de cadre, il recommence les mêmes opérations que lors de la pose du grenier. Après avoir ouvert le dessus de celui-ci, il enlève délicatement les cadres un à un, avec son plumeau il fait tomber les abeilles qui y sont accrochées. En principe, les bonnes années, les cadres sont tous pleins de miel, quelquefois il arrive que certains soient vides ou partiellement remplis, les printemps n'offrent pas toujours toutes les fleurs qu'il devrait. À mesure qu'il les enlève du grenier de la ruche, mon grand-père les met dans celui qui est sur la brouette, afin d'empêcher les abeilles de suivre le miel qui vient de leur être volé, un sac recouvre les cadres prélevés et mon grand-père s'entoure d'un nuage de fumée. Ce travail terminé, il recouvre la ruche et transporte la récolte à la cave. Le taillage de la ruche est terminé, il ne reste plus qu'à récupérer le miel.

Les premières années où j'assiste à cette opération, je regarde à une distance respectable. Quand je serai en mesure d'aider mon grand-père, je m'équiperai de la même façon et porterai le soufflet que je ferai fonctionner à bon escient. Je ne crois pas avoir été piqué par les abeilles à l'occasion de ces taillages.

La cave est bien fermée, portes et soupiraux, afin d'empêcher les abeilles d'entrer. Sur une table est installé un grand plat en porcelaine ; Un grand couteau coupant des deux côtés, avec un manche décalé en hauteur, est posé sur la table à côté d'une casserole pleine d'eau chaude, ce couteau a un nom, je ne suis pas sûr de bien l'écrire, je crois que c'est un déperculateur. L'eau chaude servira à le tremper pour que le miel n'adhère pas à la lame. Un autre appareil important est nécessaire, c'est l'extracteur, il est composé d'une cuve en bois ressemblant à un fût qui s'évase un peu vers le bas, son couvercle mobile se rabat en deux parties. À l'intérieur, une cage en grillage à quatre faces dans laquelle on place un cadre sur chacune des faces. Pour faire tourner cette cage, son axe sort de la cuve, il se termine par un engrenage d'angle, lui-même relié à une tige horizontale et à une manivelle qui permet de faire tourner la cage, des pots de grès attendent pour être remplis de miel.

Mon grand-père à l'aide du grand couteau débouche les alvéoles qui sont pleines de miel en enlevant la pellicule de cire qui les scelle. Cette opération se fait dans le plat de porcelaine pour pouvoir récupérer le miel qui s'échappe toujours un peu et pour mettre en dépôt les petits pains de cire remplis de miel que les abeilles font parfois à l'extérieur des cadres et fixés sur ceux-ci. À mesure que les cadres sont ouverts, ils sont mis debout, bien appliqués sur les quatre parois de la cage ; quand la cage est garnie, je commence mon travail. Il faut tourner la manivelle doucement au début et accélérer petit à petit, quand les cadres sont chargés, la force centrifuge pourrait les casser. Après un arrêt, il faut les changer de face et recommencer à tourner. Un second et troisième arrêt permettent de repasser les cadres de chaque côté à une plus grande vitesse pour bien les vider de leur miel. J'aime bien participer à ce travail qu'un jeune enfant peut entreprendre, je crois que dès l'âge de sept à huit ans je participe, avant je regarde faire mon grand-père.

Il n'y a pas que l'observation et le tournage de la manivelle qui m'attirent à la cave à cette occasion, il y a aussi le miel frais. Les morceaux de cire qui ont été détachés des cadres sont remplis de miel. Ils dégoulinent de ce nectar, je le savoure, le miel qui sort de la cire gicle dans la bouche sous la pression des dents, il s'en dégage la saveur douce, parfumée, sucrée, un peu âcre du miel frais. Il suffit de mâcher la cire comme un super chewing-gum et quand il ne reste plus de miel de recracher la

cire. Ce délice me récompense largement de ma patience et de mes tours de manivelle. Les gamins qui n'ont pas de grand-père qui récolte du miel ne peuvent pas savoir la chance qui est mienne de pouvoir tenir compagnie et d'aider mon aïeul.

Le miel est recueilli en le faisant couler par un trou percé à la base de l'extracteur que l'on débouche à cet effet, le miel coule dans les pots de grès après avoir été filtré en passant au travers d'une toile fine de tamis.

À présent il ne reste qu'à savourer celui-ci au dessert, seul, mélangé avec des cerneaux de noix, sur une tartine ou pour sucrer tisanes et grogs. Tante Tasie en fait de délicieux pains d'épice. Mais où il est le plus savoureux, c'est bien quand je le déguste dans la cire.

C'est mon frère Jean qui prendra la suite de mon grand-père pour s'occuper de la ruche quand celui-ci sera trop âgé pour continuer. Il continue encore aujourd'hui, il doit avoir une dizaine de ruches. Il n'est pas apiculteur pour le gain, il donne certainement autant de miel qu'il en vend. Non, il fait cela pour son plaisir, pour la tradition. Brave Jean, il aura cultivé, soigné les vignes, tant qu'il en eut les moyens ; les ruches, le jardin, les moutons, quel déchirement sera le sien quand il lui faudra arrêter toutes ces occupations.

J'arrête ici mes premiers souvenirs, ceux de mes premières années conscientes ; pour certains d'entre eux, j'ai largement débordé, allant jusqu'à la période actuelle. Il est plus facile de raconter un fait, une activité dans sa continuité que de les tronçonner en plusieurs périodes.

Mes débuts à l'école

Mes débuts dans la vie en société, parmi un groupe qui ne soit plus le cocon familial, ont commencé à l'école communale de Preuilly. Elle est classe unique depuis que l'exode rural sévit dans la commune. Comme beaucoup de jeunes qui sont passés avant moi dans ce creuset, je vais acquérir assez de savoirs intellectuels et pratiques pour affronter la dure réalité du monde et de la vie. Mais peu nombreux seront ceux qui poursuivront leurs études au-delà de la communale. Quelques-uns fréquenteront le cours complémentaire de Mehun avec l'espoir de dérocher un brevet d'études primaires, d'autres encore moins nombreux iront au lycée à Bourges.

Je rappelle cet état de fait pour que l'on sache aujourd'hui que les jeunes ruraux quittent l'école communale, quelquefois à douze ans, s'ils ont passé leur certificat d'études primaires ou à quatorze ans qui est l'âge de fin d'études primaires. À la sortie de l'école, ils rentrent dans la vie active. À cette époque il y a du travail pour tous, il n'est pas question de chômage. C'est dans une entreprise comme Jean, dans une usine, chez un artisan, dans la locature ou la ferme familiale, les plus défavorisés ou considérés comme tels se louent dans les fermes.

Grâce à l'école communale qui a bien rempli sa mission, je crois qu'ils ont été mieux armés pour affronter la vie que les jeunes du même âge aujourd'hui. Il est vrai que les temps ont bien changé, la scolarité est obligatoire jusqu'à seize ans, les programmes actuels sont adaptés à cette durée et sont forcément différents de ceux que j'ai suivis dans mon école.

Je suis Preuillois de Preuilly et fier de l'être. Pour aimer son village, il faut des repères, des racines de villageois, des racines bien profondes qui rattachent à son bourg, à sa terre. Pour moi, ces repères ont traversé les âges : l'église, lieu de prière mais aussi refuge depuis près de mille ans. Il y a aussi l'école, où j'ai appris à aimer la liberté, l'égalité, la fraternité, où depuis plus d'un siècle, les enfants de Preuilly ont été accueillis par des maîtres, des maîtres et des maîtresses (que l'on n'appelait pas encore instit..) qui leur ont enseigné le minimum nécessaire pour prendre conscience du bien et du mal, pour connaître leurs droits et leurs devoirs, et leur permettre ensuite de rentrer dans le dur monde des adultes avec un maximum de chance.

J’ai une autre raison d’être fier de mon école, raison que j’apprendrai plus tard, c’est mon arrière-grand-père, Jean-Baptiste Bugeon qui construisit les écoles et la mairie, avec son entreprise, où travaillait déjà mon aïeul Jean. Mon père, ma mère y furent aussi élèves, comme l’ont été mes frères et sœurs et comme le seront plus tard mes fils et mes petits-fils. Tous nous y apprendrons le début du savoir. Cette "dynastie" passant par le même creuset, je suis fier aujourd’hui d’en être un maillon fortement lié aux racines et à la communauté de Preuilly.

Pour moi je rentre à l’école communale après Pâques 1938, en ce temps-là il y a deux rentrées. J’en sortirai neuf ans plus tard en quarante-sept avec comme bagage qui authentifiera mon savoir, un certificat d’études primaires et, sans m’en rendre compte, j’aurai appris à apprendre ce qui est aussi important et peut-être plus que le certificat d’études.

Cette période relativement courte dans mon existence me paraît être la plus longue et la plus importante. Une période que l’on peut comparer à une chrysalide de papillon. Avant d’y entrer c’est la vie au ras de terre, à la sortie, c’est la vie avec ses responsabilités et son travail qu’il me faudra affronter avec les armes et le savoir acquis à l’école, avec l’aide de mes aînés, avec aussi une dose de chance, d’occasions pour pouvoir me battre, pour ne pas subir, mais réussir. C’est la période au cours de laquelle je découvre, depuis mon école, le monde, de la communauté de mon village jusqu’aux confins de l’univers ; où l’on apprend à vivre en communauté, en dehors de la cellule familiale. La lecture est avec l’écriture, la première des leçons, c’est un formidable moyen de communication, pour apprendre, pour savoir, aussi indispensable que la parole. Grâce à elles, je pourrai étendre mes connaissances bien au-delà des limites de mon petit univers. Le calcul ne n’appelle pas mathématique, mais l’arithmétique, c’est la géométrie, c’est le système métrique. Grâce au savoir enseigné à l’école que j’aurai bien assimilé, avec la lecture, l’écriture, l’arithmétique, je serai en mesure de comprendre, de régler les principaux problèmes auxquels je serai confronté.

Une autre matière qui me paraît aujourd’hui primordiale afin de pouvoir bien affronter la vie, une matière enseignée à l’école à cette époque, la morale et l’instruction civique, sera à la base de ma vie en société. Tous les matins, pendant quelques minutes, le maître ou la maîtresse m’enseigneront la façon de vivre en communauté, de reconnaître le bien du mal, souvent grâce à une petite histoire commentée, grâce à une maxime. Je puis assurer aujourd’hui que mon comportement durant ma vie, c’est celui que mes maîtres m’ont enseigné, aidé plus tard par mes leçons de catéchisme. Je garderai malgré le temps passé, le plus grand respect pour ces femmes, ces hommes qui se sont évertués à faire, jour après jour, des jeunes qui leur étaient confiés, des citoyens et citoyennes responsables. Dans l’école publique et laïque à l’époque où je la fréquente, la leçon de morale est une prière républicaine qui, parfois, prend le relais et vient conforter la prière confessionnelle.

Des matières me font rêver dès mon arrivée à l’école, c’est l’histoire de France dont je connais déjà des passages grâce à un fameux livre qui m’a été lu et commenté à la maison. Sur toutes ses pages ou presque, il y a de belles gravures qui illustrent très bien le texte. Au cours préparatoire, le programme ne prévoit pas d’histoire, mais je peux et je ne m’en prive pas, écouter les leçons des autres cours, c’est tellement plus intéressant que de compter des bûchettes ou d’aligner des lettres sur un cahier.

La géographie, je la découvre. Le monde, pour moi, n’a jamais dépassé quelques kilomètres autour de Preuilly ; je ne connais ni la mer, ni la montagne. Des cours d’eau, j’en ai vu quelques-uns uns, le Cher immense, surtout lorsqu’il est en crue ; À Mehun, j’ai vu le canal ridicule de largeur et l’Yèvre bien modeste. Je découvre que la géographie permet de connaître et d’imaginer les montagnes, les collines, les plaines, les vallées, les océans, les mers, les fleuves, les rivières, les canaux, les lignes de chemin de fer, les nations qui se partagent le monde, tout est représenté sur de grandes cartes accrochées aux murs, mais oh surprise ! La terre est aussi représentée par un globe terrestre. La terre que je connais est plate, avec des côtes, des descentes, j’ai peine à m’imaginer qu'elle est ronde à présent, que les hommes qui habitent dessous marchent la tête en bas. Les plus belles des cartes représentent la France, celle des départements ressemble à un immense puzzle, une autre figure notre pays avec ses montagnes, ses collines, ses plaines, ses fleuves, ses rivières et les mers qui la baignent.

Le climat, l'industrie, les cultures, tout est expliqué par la maîtresse sur les cartes multicolores. Les montagnes, pour les plus hautes, couronnées de blanc, sont marron foncé ou marron clair suivant les altitudes, les collines en marron très clair, les plaines ont leur vert de plus en plus foncé au fur et à mesure qu'elles perdent de la hauteur, les océans, les mers sont d'un bleu plus ou moins foncé suivant leur profondeur, les fleuves et les rivières sont autant de tracés bleus qui s'élargissent avec leur importance. Le Cher qu'un "grand" m'a montré est ridiculement mince, je suis un peu déçu, moi qui le prenais pour un grand cours d'eau.

En ce temps-là, rare sont ceux qui ont une radio chez eux, la télévision ? Il n'en est pas question. Bien sûr il y a le cinéma mais les quelques minutes de documentaire que j'y ai vues sont bien incapables de me donner une idée exacte du monde. Les grands ont des livres de géographie, c'est le plus grand de tous les livres de classe, mais il est moins épais. Sur ceux que l'on me donne à regarder, je retrouve des cartes en grand nombre, je suis impatient de pouvoir en avoir un pour moi et de partir en voyage avec. Mon imagination galope ; j'imagine les mers avec leurs tempêtes, avec des bateaux dont la fumée disparaît à l'horizon, les grands fleuves, les montagnes avec les neiges éternelles, les profondes vallées. Les plages qui bordent la mer doivent être beaucoup plus étendues que celle de Preuilly. Tout ce que j'imagine, je le découvre, je le vois grâce aux cartes, aux livres de géographie, aux leçons des grands que je ne manque jamais d'écouter, quelquefois au détriment de mon propre travail.

Des années plus tard, à l'occasion d'excursions, de mon service militaire, des vacances en famille, je découvrirais ce que j'avais imaginé enfant et appris pendant ma scolarité. Si je serai émerveillé par certains sites, par certains monuments, je serai rarement surpris, il m'arrivera même de reconnaître ce que j'avais découvert en rêvant sur les bancs de l'école, l'imagination doit être un don de Dieu.

Bien sûr, aujourd'hui, les moyens de communication modernes, la voiture, la radio, la télévision font que souvent ce qui est appris, les jeunes le connaissent déjà ce qui doit enlever beaucoup d'intérêt aux cours donnés à l'école. Je ne regrette pas, pour cette raison, l'époque de ma scolarité. Je suis persuadé que les cours actuels ne font plus travailler l'imagination, ne permettent plus d'imaginer, de rêver, de voyager dans sa tête, en France et dans le monde entier comme il m'a été permis de le faire, moi petit campagnard, reclus dans sa ruralité.

La science, je la découvrirai quelques années plus tard, j'apprendrai qu'il y a trois règnes sur la terre, le minéral, le végétal et l'animal. J'apprendrai à connaître différents minéraux, granit, calcaire, argile. Je découvre que la terre qui se travaille et qui porte la végétation s'appelle la terre arable, au-dessous c'est le sous-sol où les grands arbres enfoncent leurs racines. Je suis surpris de savoir que je suis un animal, un mammifère et un bipède, que l'éléphant et la souris sont comme moi des mammifères et que nous avons peut-être des ancêtres communs, même la baleine fait partie de la famille ; moi qui croyais que c'était un poisson. Les poissons c'est encore autre chose, ils respirent dans l'eau, ils en ont de la chance, moi qui ne peux rester que quelques secondes la tête sous l'eau mais, à la réflexion, je ne les envie pas, eux qui se noient en l'air, je préfère mon statut de mammifère. Les insectes sont tellement nombreux qu'il n'est pas facile de les classer. Ce qui m'étonne avec eux c'est qu'ils sont sujets à métamorphoses, qu'une chenille devient papillon. Les oiseaux sont les plus beaux habitants de la terre ; Ils sont, eux aussi, intéressants à'étudier. Et puis, j'ai la chance d'être à la campagne, ou dans le jardin, en allant me promener, il y a tant de choses que je peux vérifier, que je peux voir et découvrir grâce à un maître qui semble tout connaître.

Je fais la connaissance de la poésie, je découvre les fables de La Fontaine ; elles sont toutes autant de leçons de sagesse et de bon sens. Je découvre Victor Hugo avec ses grandes fresques historiques, je découvre un poème écrit où plutôt ciselé, il y a bien longtemps, par un fils de roi de France, prisonnier à la Tour de Londres pendant la guerre de cent ans, poésie qui salue l'arrivée du printemps avec un charme et une beauté infinis. Pauvre prince, ce ne peut être qu'un printemps de France qu'il a mis en verre.

Le chant est aussi au programme. J'aime bien chanter, c'est un moment de détente. Pendant le cours de chant, il n'y a plus de divisions, la classe chante au complet. Je fais de louables efforts, mais je serais encore plus heureux si j'avais de bonnes dispositions pour cet exercice mais, il faut se rendre à l'évidence, je ne serai jamais doué pour le chant.

Le sport est une activité que je découvre. Comme le chant, il est pratiqué par l'ensemble de la classe. Je ne m'étendrai pas sur cette activité qui ne n'a jamais apporté de grandes satisfactions, je ne suis pas un athlète et ne ferai pas beaucoup d'efforts pour le devenir. Je suis grand, maladroit dans mes gestes et lent dans mes mouvements.

Il reste à mon grand regret, la matière que j'ai toujours détestée pendant ma scolarité, à côté de laquelle je suis passé, c'est l'orthographe et, par voie de conséquence, le français en général. Les dictées seront toujours un cauchemar pour moi, il me faudra attendre les dernières années de ma scolarité pour faire régulièrement moins de cinq fautes, une dictée avec zéro faute est pour moi un exploit. Les conjugaisons, le vocabulaire, la grammaire ne me posent pas de problèmes, mais tous m'ennuient profondément. Il n'y aura qu'un rayon de soleil, ce sont les rédactions que je réussirais assez bien si elles n'étaient pas parsemées de fautes d'orthographe corrigées en rouge, comme des coquelicots dans un champ de blé.

Aujourd'hui je ne comprends pas pourquoi j'ai rejeté cette matière, pourtant quoi de plus merveilleux que d'apprendre le français. Je regretterai mon attitude, mon faible niveau dans cette matière sera pour moi un handicap que je traînerai toute ma vie. J'ai pourtant toujours aimé écrire, aujourd'hui encore, en écrivant maladroitement mes souvenirs, je suis persuadé d'y semer, sans m'en apercevoir, d'innombrables fautes et de ne pas toujours bien ficeler mes phrases.

Voilà l'école que je découvre et où je passerais neuf ans à étudier, à apprendre, à découvrir.

La rentrée

Ma rentrée, la première fois où je franchis le seuil du lieu de mes études à venir, n'est pas du tout a fait un plongeon dans l'inconnu. Je fais mon premier voyage de la maison à l'école avec ma mère. Ce sera la seule fois, je crois. Les autres trajets, je les ferais en compagnie de ma sœur Jacqueline qui fréquente encore l'école de Preuilly. J'ai l'avantage de déjà connaître Mademoiselle Borderieux, la maîtresse d'école. C'est une demoiselle déjà assez âgée, assez forte avec des cheveux gris. J'ai fait sa connaissance à la maison, quelque temps avant que je ne rentre à l'école. Mon père avait dû lui rendre un service mais je ne me souviens plus du tout en quoi il avait consisté. Toujours est-il qu'elle vint à la maison avec un cadeau pour moi, c'est un beau livre d'histoire de France illustré avec un petit texte pour chaque gravure. Ce livre aura été pour moi à l'origine de mon intérêt pour l'histoire de France. Il va de soi que je ne sais pas encore lire, mais dans la famille, je trouve toujours quelqu'un de disponible pour m'en lire les textes et me commenter les gravures. C'est de cette façon que j'apprends que les Gaulois étaient des barbares mais pas des sauvages, par la suite j'amenderai cette explication qui me vexe, je n'aime pas me savoir le digne descendant d'un peuple barbare. Les illustrations de ce livre avec leurs textes n'ont rien à envier aux meilleurs contes de fées. Barbare le druide qui cueille le gui sur un chêne avec une faucille en or ? Barbare Vercingétorix qui se dépouille fièrement de ses armes devant César à Alésia ? Plus loin c'est Eude, le comte de Paris qui défend Paris contre les Normands ; c'est paraît-il l'ancêtre de nos derniers rois. J'admire la majesté de Saint Louis, assis sous un grand chêne, il rend la justice. J'ai aussi beaucoup d'admiration et je plains cette jeune paysanne, Jeanne d'Arc que les Anglais revanchards font brûler à Rouen. Cette gravure me fait beaucoup de peine. Plus loin, les Parisiens prennent la Bastille et conquièrent la liberté ; les poilus de la grande guerre sortent de leurs tranchées pour chasser les Allemands des leurs ; plus tard ils reprendront la Lorraine et l'Alsace. Toutes ces épopées et beaucoup d'autres, tous ces faits d'arme, tous les malheurs et toute la gloire de la France se retrouvent dans les illustrations de mon beau livre. Elles resteront à jamais gravées dans ma mémoire.

Ma rentrée à l'école où se déroulera toute ma scolarité ne m'impressionne pas trop. Je connais la maîtresse, je connais la plupart des élèves pour les avoir rencontrés dans le village ou à la plage, et puis, il y a toujours la protection de Jacqueline et de ses copines que je connais bien.

La salle de classe est spacieuse, bien éclairée par quatre grandes fenêtres. En entrant à droite, une estrade sur laquelle est placé le bureau noir de la maîtresse ; derrière le bureau, plaqué au mur, un tableau noir avec, tout en haut, le souvenir du passage de Jean dans notre école : les fameuses hirondelles posées sur les fils électriques. Il fallait qu'elles soient belles pour que la maîtresse les conserves sur le tableau alors qu'un simple coup de torchon aurait pu les faire disparaître. Je suis fier d'être le petit frère d'un artiste. De chaque côté du bureau, deux autres tableaux posés sur des chevalets. La collection des cartes géographiques est accrochée au mur. Trois rangées de tables sont alignées dans l'ordre croissant de leur hauteur. En rentrant à gauche les plus basses, c'est dans cette rangée que la maîtresse me désigne ma place à côté d'un autre élève, les tables ont deux places. Elles sont en bois avec un banc attenant, la table est en pente et bien cirée, elle a en haut une rainure pour poser les porte-plume, les crayons, la règle, il y a aussi un trou pour recevoir un encrier en porcelaine. Si, dans ma rangée, le trou est là, les encriers sont absents, au cours préparatoire on écrit au crayon ou, le plus souvent, sur une ardoise. Sous la table, je trouve une case dans laquelle je pourrai ranger cahiers, livre de lecture, ardoise, celle-ci accompagnée de son chiffon et de son éponge humide.

Au milieu, sont les tables moyennes du cours élémentaire ; à droite les plus grandes accueillent les grands du cours moyen, ce sont les plus nombreux. Je découvre que ces différences de hauteur sont le fait de l'âge des élèves et de leur appartenance aux divers cours de l'école. Moi, je suis dans le cours préparatoire qui accueille les enfants de cinq ans. Je viens d'avoir cet âge au mois de février, je rentre à l'école pour la rentrée de Pâques. Un poêle en fonte, rond et haut, de marque "Godin" est installé au milieu de la classe. J'apprendrai assez vite que, par grand froid, il vaut mieux être à proximité de ce poêle que près d'une fenêtre.

Avant de rentrer dans la classe, il faut passer par un large couloir, sur une rangée de portemanteaux attribués chacun à un élève, il faut suspendre, manteaux, bérets ou tout autre vêtement qui n'est pas nécessaire en classe. Ce couloir a deux portes d'entrée, une qui s'ouvre sur la place, une qui donne sur la cour. AU fond, côté cour, entre la porte et la cloison, est accroché un lavabo. Cet ustensile n'a rien de commun avec les lavabos des salles de bain actuelles ou ceux que l'on trouve dans les lieux publics. Le lavabo de mon école est composé de deux parties en tôle émaillée, un réservoir d'une dizaine de litres est fermé par un couvercle, à sa base un petit robinet duquel, en le tournant d'un demi-tour, coule un filet d'eau suffisant pour se laver les mains ; en dessous, pour recevoir l'eau, une cuvette est aussi accrochée au mur, elle n'a pas les bords bien hauts et elle est arrondie sur le devant. Un tuyau de vidange est branché sur le fond et conduit l'eau vers l'extérieur. Un grand garçon est désigné chaque jour pour aller chercher de l'eau qu'il puise au puits, afin de remplir le réservoir du lavabo. Le puits est dans la cour, il est fermé par de grosses buses de plus d'un mètre de diamètre, un couvercle en béton légèrement conique le coiffe, une porte en tôle ferme l'accès au touret en bois, elle est fermée par un cadenas, sous la porte un rebord permet de poser un seau. Ces protections mises à part, c'est un puits avec un touret, une manivelle, une corde et un crochet. Les grands savent tous puiser de l'eau à un puits, pour la bonne raison qu'ils en ont tous un chez eux ; La seule différence, c'est que pour ouvrir la porte, il faut que la maîtresse donne la clé. Les maîtresses et les maîtres que j'ai connus sont tous très pointilleux sur la propreté des mains. À chaque rentrée dans la classe, il faut passer en file indienne devant la maîtresse et montrer nos mains dessus et dessous, ceux dont la propreté est douteuse sont envoyés se laver les mains au lavabo.

La cour est carrée avec au fond, face à l'entrée, un préau et un bûcher où le bois coupé en rondins est mis en réserve, bien rangé par les élèves en pile le long des murs. Dans ce bûcher se trouve aussi le bois de la maîtresse. À côté du bûcher, les cabinets d'aisance, trois pour les élèves, un pour la maîtresse. Ils sont comme ceux de la maison très rudimentaires, un trou et deux emplacements surélevés pour poser les pieds. De chaque côté de la cour pour la clore, des murs en maçonnerie de deux mètres de hauteur environ. Dans celui de droite, une porte donne accès au jardin et à l'extérieur. Trois arbres sont dans la cour, ils sont là pour dispenser leur ombre quand le soleil est agressif, un gros

acacia à deux troncs, un plus petit et un tilleul. Avec le puits, cet ensemble est idéal pour jouer "aux quatre coins", à "chat perché" à "chat coupé". Les précautions qui sont prises pour fermer le puits ne sont pas de trop, il est à craindre que sans celles-ci, nos ébats pourraient se terminer pour certains au fond du puits.

À droite de la cour, le jardin de la maîtresse, ce jardin est entretenu par les grands élèves de l'école, ceux que les études n'intéressent pas trop et ceux qui sont punis. La plupart de ces gaillards en connaissent plus en jardinage, pour le pratiquer chez eux, qu'en calcul et en français. Pour quelques-uns uns, le travail pratique a déjà pris le pas sur le savoir. Quelquefois, toute la classe participe, pour le désherbage, la cueillette des fraises, des petits pois ou des haricots verts mais malheur à celle où à celui qui se laisserait aller à goûter à la récolte.

La maîtresse habite le logement de fonction attenant à l'école. L'accès se fait par une porte qui s'ouvre sur le couloir d'entrée. Comme pour le jardin, les grandes filles sont parfois invitées à participer aux travaux ménagers, écosser les petits pois ou effiler les haricots verts, préparer les fruits pour la confiture. Notre maîtresse est en avance sur son temps, elle sait utiliser les compétences et faire éclore les talents. L'école de Preuilly est en quelque sorte devenue une école professionnelle. Dans la cour, je découvre une construction légère, c'est une baraque baptisée pompeusement "cuisine d'été". Les murs sont des perches de bois sur lesquelles sont fixés des genêts, du papier goudronné tient lieu de couverture. Cette baraque est adossée au mur de gauche, côté ancienne école des filles. L'architecte et le conducteur de travaux de ce bâtiment est un ancien élève devenu depuis maçon, Jean Bugeon bien sûr ; je suppose que quelques camarades lui avaient donné la main. Pour ma rentrée, elle est toujours là, un peu fragile mais réparée et entretenue par les grands.

Sous l'œil bienveillant de la maîtresse, quelques garçons agiles partent à la chasse au bois de chauffage, je suis admiratif devant leur hardiesse. Ce commando franchit le mur de séparation qui se trouve entre le coin du bûcher de la maîtresse et celui de la mairie, chauffée au bois elle aussi.(Il faut savoir que le bois devait être fourni gracieusement par le maire, Monsieur Guyot). À cette époque, le secrétaire de mairie est aussi garde champêtre, personnage plutôt craint par les individus de mon espèce. Je tremble tandis que je vois le bois de la mairie sauter allègrement par-dessus le mur et grossir la réserve de Mademoiselle Borderieux ; Quel pourrait être le sort des garçons si le garde champêtre sortait par hasard ? Quelques minutes plus tard, ils sont de retour, fiers de leur exploit qui ne doit pas être le premier. Ce souvenir est tellement bizarre, qu'aujourd'hui encore, je me demande si je n'ai pas rêvé. Et pourtant, à quelques détails près, ces expéditions ont dû réellement exister.

Revenons à mon entrée en classe. Je reçois mon premier matériel d'écolier, une ardoise et son crayon, un cahier dont les pages sont tracées de lignes horizontales qui vont deux par deux pour délimiter la hauteur des lettres et des lignes obliques, plus espacées, qui permettent de donner la bonne inclinaison à l'écriture. L'écriture penchée est pratiquée dans la plupart des écoles ; Un livre de lecture qui apprend à reconnaître les lettres, à assembler celles-ci pour en faire des syllabes qui, assemblées à leur tour, font des mots et puis des phrases, c'est le b-a-ba. Je ne me souviens que très peu du contenu de ce livre sauf du nom d'un chat dont il est question dans le dernier texte, il a pour patronyme le doux nom de "Raminagrobis". Le livre ne me passionne pas, je crois ne pas être le seul, peut-être que peu d'enfants se passionnent pour leur premier livre de lecture, je n'en ai pas d'autres souvenirs précis.

Pour compter, nous avons des bûchettes. Ce sont de petits morceaux ce bois de section carrée de quatre ou cinq millimètres de côté et d'une dizaine de centimètres de long. Ces petits morceaux de bois sont pratiques pour apprendre à compter et pour faire les premières opérations, elles sont en quelque sorte, l'ancêtre de la machine à calculer.

Me voilà à pied d'œuvre, je vais pouvoir commencer à apprendre l'indispensable pour accéder à un minimum de culture et d'éducation, pour vivre en société. Mon activité scolaire, pendant les deux ou trois mois qui me séparent des grandes vacances, n'est pas très importante en effet, mes camarades qui étaient rentrés pour la grande rentrée d'octobre, ont déjà fait plus des deux tiers de leur programme. Nous ne devons pas être nombreux à être rentrés pour Pâques, je suis peut-être le seul ?

Cette période est aussi celle de la préparation des candidats au certificat d'études primaires. La maîtresse s'occupe surtout des grands et en particulier de ceux qui sont concernés par cet examen. Ce sont des grandes filles qui prennent en main la plus grande partie de notre travail, ce sont elles qui nous apprennent les premières lettres, les premières syllabes, les premiers mots, qui nous apprennent aussi à compter avec l'aide des bûchettes, au moins jusqu'à dix, sans nous tromper et peut-être au-delà. Je suppose que nous faisons aussi nos premières opérations. Nous avons plusieurs répétitrices, elles ne sont pas toutes accommodantes. Je me souviens de deux d'entre elles. La plus gentille, Huguette Gauthier, lit pratiquement ma lecture, je n'ai qu'à répéter après elle, c'est très reposant pour mes méninges qui ne sont pas encore débroussaillées et puis, Huguette, est une bonne copine de Jacqueline et me porte de l'amitié. Simone Delhomme, c'est tout à fait autre chose ; elle prend sa mission au sérieux, elle ne sourit même pas, ne passe sur rien et m'oblige à lire même les difficultés qui se présentent dans ma leçon de lecture ; le plus drôle c'est que j'y arrive mais avec beaucoup de peine. Elle est même plus sévère que la maîtresse. Je n'ai pas de souvenir de mes premières pages d'écriture, si ce n'est le combat d'arrière garde que je livre pour essayer d'écrire de la main gauche, car je suis gaucher, alors que maîtresse et répétitrices, me forcent à écrire de la main droite avec laquelle je suis plutôt maladroit. Je ne crois pas avoir de difficultés pour compter avec mes bûchettes.

Premières vacances

Les vacances arrivent vite, je n'ai pas l'impression d'avoir beaucoup appris, mais ces trois mois d'école m'ont rôdé. J'y ai fait la connaissance de nouveaux camarades aussi bien des filles que des garçons, même les grands m'adressent la parole. L'un de ceux-ci s'amuse à me faire parler de "poil de carotte". Peut-être en a-t-il été question dans une lecture des grands que j'ai écoutée et dont j'ai retenu le titre que je dois avoir trouvé drôle. Je matérialise ce titre avec ma main parce que je n'ai jamais vu de carotte à poils, je la montre, les doigts bien écartés et j'explique en montrant la paume "c'est ça la carotte" et en montrant les doigts "ça ce sont les poils". Cette explication que je donne sérieusement a le don de faire rire la classe, surtout les grands. Je ne sais pas ce qui m'a poussé à faire cette démonstration, peut-être que je voudrais matérialiser quelque chose que je n'ai jamais vu, une carotte à poils. Un grand, Henri Beurdin, que tous appellent Didi, ne se lasse pas de me demander le "poil de carotte". Bien entendu, je m'exécute avec plaisir, heureux d'être remarqué par quelqu'un d'important. C'est le début d'une amitié que la vie et le temps qui passe, n'ont pu altérer.

Ce doit être à l'école que je me suis aperçu, pour la première fois, que je m'appelle Fernand en plus de Titi. Je mets longtemps à répondre à ce nom, c'est celui de mon père. Pour moi, tout le monde m'appelle Titi et m'appelle toujours ainsi ; Pourquoi alors la maîtresse s'entête-t-elle à m'affubler du nom de Fernand ? Je ne saurai jamais pourquoi Titi en lieu et place de Fernand, ce serait paraît-il pour ne pas me confondre avec mon père, pourtant Jean s'appelle toujours Jean, malgré notre grand-père Jean.

Je passe des vacances bien tranquilles principalement au bord du Cher. Pendant les quelques mois que j'aie passé à l'école, j'ai fait la connaissance d'un camarade de classe et de table, lui avait fait sa rentrée au mois d'octobre. Je serai encore à côté de lui à la rentrée prochaine quand le travail sérieux commencera. Il a un an de plus que moi et redoublera son cours préparatoire, il n'en sait pas plus, je dirai même, moins que moi. Il s'appelle Serge Richetin, c'est un très bon camarade, bien tranquille, il est un peu plus grand que moi et bien plus fort, mais est aussi lent de corps que d'esprit. Tout étant le plus jeune, je prends un certain ascendant sur lui. Il sera mon camarade d'école le plus fidèle. De temps en temps je lui rends visite chez lui "au moulin" presque en face de chez tante Camille. Sa mère est une personne imposante, grande et forte, elle parle fort et m'intimide, elle fait déjà travailler Serge à divers petits travaux ménagers que je ne ferai jamais à la maison, par exemple essuyer la vaisselle. Quand il peut se libérer, il vient aussi chez moi ou à la plage où j'ai retrouvé mes voisins et copains de vacances, Roger Bedin et Michel Denis. L'habitude de vivre en société autrement qu'en famille, je l'ai apprise à l'école. Cette habitude, je la garderai pendant les vacances. Avec mes copains nous formons un petit groupe qui durera tout au long de ma condition d'écolier.

Je n’embarrasse pas la maison Bugeon bien longtemps mis à part la nuit et à l’heure des repas. Une chose me chagrine pourtant, avant de me laisser partir le matin, il faut que je lise et que j’écrive un peu. C’est Paulette qui se charge de superviser ce que je considère comme une corvée. Je l’aime bien ma grande sœur, mais je comprends mal pourquoi elle montre tant d’exigence dans sa mission qui est de me faire travailler, les vacances pourtant sont faites pour se reposer.

Le matin, quand il fait beau, nous allons en aval du pont retrouver le Cher, l’eau y est peu profonde et nous pouvons nous y baigner sans risque ; la plupart du temps, nous sommes à la "trousse culotte" Nous traversons un bras du Cher pour établir nos quartiers sur une île. C’est une énorme sablette de plusieurs mètres de haut, peut-être longue de cent mètres et large de vingt. Elle est plantée de saules et de peupliers sauvages. Cet endroit est merveilleux, mis à notre disposition par notre vieux Cher, pour nous seuls, hormis quelques poules d’eau et bergeronnettes. Le sable y est fin et très propre, c’est un endroit idéal pour faire des châteaux, nous aménageons aussi des ports où nous accostons avec notre flottille de petits bateaux qui naviguent du port à différents petits îlots de rochers et de sable. Nous tirons notre flotte avec des ficelles, elles sont plus efficaces que des voiles ou des moteurs, qui restent à installer.

Le soir, en revanche, c’est le grand bain, mais il nous est strictement interdit de nous baigner à moins de trois heures de la fin du déjeuner. Ce délai passé, nous nous jetons à l’eau, nous barbotons comme des canards et nous sommes heureux comme des poissons dans l’eau. Ce n’est qu’à six heures de l’après-midi que nous sortons du bain. Je rentre à la maison affamé, j’attaque immédiatement un casse-croûte qui est, sans doute, mon meilleur repas de la journée. "L’eau, ça creuse" me dit ma grand-mère. Le soleil dore ma peau et ma maigreur commence à s’estomper.

La vraie rentrée

Ma rentrée de Pâques n’avait été qu’une petite rentrée. La vraie rentrée est celle qui débute dans les premiers jours d’octobre 1938. La précédente ne m’a pas apporté beaucoup au niveau des connaissances, mais m’a rodé au travail et au rythme de l’école.

C’est drôle, je devrais regretter les vacances, et bien non ! Je suis content de rentrer en classe, j’ai le cœur léger, je retrouve des copains que je n'ai pas vus depuis plus de deux mois et demi ; pour un peu, je les aurais bien oubliés. Ces retrouvailles aidant, il faut bien l’admettre, les derniers jours de septembre commençaient à me paraître longs, presque ennuyeux.

J’ai un cartable en carton bouilli, il a une bretelle et je le porte en bandoulière. Plus tard, quand je saurai bien lire et bien écrire, que je ne serai plus avec les petits, ma mère et Jean me l’ont promis, je prendrai le grand et beau cartable en cuir de Jean. Ce n’est pas rien, il ressemble un peu à un sac de facteur, plus petit bien sûr, mais en vrai cuir épais et bien ciré. Il a aussi une bretelle que l’on peut, en la faisant passer dans un passant, fixer au dos du sac et porter ce dernier comme un sac tyrolien et non comme une musette. Pour mériter ce sac il faut que je travaille bien et que je prenne des forces, c’est qu’il est lourd ! Je suis persuadé qu’il existe encore aujourd’hui, Pierre le fils de Jean le portera et ne l’usera pas.

Je retrouve ma classe, mon institutrice, la même rangée de tables. Je suis à côté de Serge, lui redouble son cours. Le programme est le même que celui que j’avais commencé à Pâques ce qui me permet de suivre avec facilité. Tout compte fait, cette rentrée de Pâques n’avait pas été inutile, grâce à elle je n’ai pas de souvenir d’avoir eu des difficultés pendant l’année scolaire qui commence.

Quelques souvenirs particuliers se font même jour, pas sur le travail scolaire mais plutôt sur des activités extrascolaires bien particulières, que notre brave demoiselle Borderieux avait mis au point. Nous faisons souvent des promenades à la campagne, surtout dans les bois. Notre maîtresse doit être allergique à l’achat du bois de chauffage et comme de trop fortes ponctions sur le bois de la mairie pourraient venir à se remarquer, le ramassage du bois mort est une autre solution bon marché et puis,

la marche, pousser ou tirer deux petites voitures à bras (l'une d'elles est prêtée par Monsieur Gangnard, le boulanger), les charger à ras bord et ramener la récolte dans le bûcher, est une saine occupation qui vaut bien une séance de gymnastique, exercice honni de l'école de Preuilly. Je ne déteste pas ces petites excursions, c'est même bien plus agréable qu'une leçon de lecture. À vrai dire, si le programme de la petite classe n'en souffre pas trop, je suppose que pour les autres cours, le temps passé à l'extérieur doit être difficile à rattraper. Je rappelle aussi que les séances de jardinage et de ménage sont toujours de rigueur.

La cuisine d'été de la cour a des murs qui demandent à être restaurés à l'aide de genêts ; nous voilà donc partis pour la Bertherie où un terrain en friche en foisonne. Les grands chargés de couper ce matériau indispensable ne doivent pas avoir l'esprit ouvrier ce jour-là ou peut-être ont-ils une punition mal vécue à faire payer à la maîtresse. Didi, à qui le grand-père garde-chasse a enseigné les traces de gros gibier, fait avec ses doigts des empreintes de pieds qui semblent toutes fraîches, laissées là, par une troupe de sangliers. Après avoir fait cette mise en scène, il appelle Mademoiselle Borderieux, lui montre les empreintes, lui parle du danger de rencontrer des sangliers si nous restons à récolter les genêts dans le secteur. Notre courageuse maîtresse ordonne sur-le-champ le rassemblement et le repli stratégique sur l'école se fait en bon ordre. Mes grands camarades sont satisfaits de la tournure qu'ont pris les événements et du bon tour qu'ils viennent de jouer, tant pis pour les genêts. Je crois bien qu'à la suite de cette aventure, la baraque continue de se dégrader et que sa démolition est entreprise quelque temps après.

Comme tout bon élève qui se respecte, j'apprends à lire, à écrire, à compter comme tous les élèves du cours préparatoire, et à la fin de l'année scolaire, j'aurai enfin la satisfaction de déchiffrer les aventures de Raminagrobis qui termine le livre de lecture.

Au cours de cette année scolaire je fais la connaissance de l'inspecteur primaire, Monsieur Joli. Je crois me souvenir que notre brave demoiselle ne semble pas très à l'aise en sa présence et que les grands deviennent soudain plus studieux que d'habitude. Il y a déjà longtemps, Jean allait encore à l'école, un contentieux s'était établi entre cet inspecteur et notre maîtresse. L'institutrice avait dû laisser sa montre ou son réveil sans les remonter et elle avait demandé à mon frère de sortir pour aller regarder l'heure à l'horloge du clocher. Jean bondi et sorti de la classe en courant, peut-être la maîtresse lui avait-elle recommandé de faire vite. Il ouvrit vivement la porte d'entrée et, tandis qu'il fonçait, butta durement contre un homme à chapeau qui se trouvait là. Il me semble même, mais je n'en suis pas sûr, que ce respectable personnage trébucha et manqua de tomber. Bien entendu Jean n'alla pas voir l'heure, monsieur Joli le renvoya derechef à ses études et l'on peut penser que l'inspection ne se passa pas sans que Mademoiselle Borderieux ne reçoive quelques réflexions sur l'emploi du temps de ses élèves. C'est Jean qui m'avait raconté cet incident que n'avaient pas oublié les grands de l'école qui l'avaient vécu.

Tous les ans, un médecin vient passer une visite médicale aux élèves de l'école, c'est le docteur Pellerin. Je le connais très bien, c'est lui qui me soigne lorsque je suis malade. La visite médicale est, en général, bien appréciée par les élèves, pas forcément pour son action de contrôle préventif qui, quand on est en bonne santé n'intéresse pas outre mesure, non, ce qui nous intéresse, c'est la récréation d'une demi-journée que cet intermède nous procure. À cette occasion nous sortons tous dans la cour et nous passons un à un devant le docteur. Je ne puis situer exactement à quel âge je suis vacciné contre la variole, cette opération est aussi du ressort du docteur Pellerin, mais je crois que c'est au cours de ma première année scolaire. Cette vaccination a lieu dans la salle de la mairie avec les enfants, des adultes sont aussi vaccinés. C'est vite fait, le médecin écorche le bras gauche à deux endroits avec une plume qui ressemble à celle avec laquelle on écrit, après avoir trempé celle-ci dans un liquide qui doit être du vaccin. Certains de mes camarades pleurent. Quoique pas tellement rassuré, stoïque, je subis cette épreuve sans me plaindre. Après quelques jours, les écorchures doivent présenter une inflammation du genre pustule, il paraît que c'est bon signe, le vaccin a fait réagir l'organisme. Si rien ne se passe, je crois qu'il faut recommencer mais je n'en suis pas sûr.

Au cours de cette année 1938, une inquiétude se fait jour à la maison. Il est question de mobilisation générale, de guerre, je ne comprends pas grand-chose aux nouvelles qui sont à la source de ces rumeurs, la gravité m'échappe. Aussi vite que l'anxiété s'était faite jour, le soulagement arrive, la guerre n'aura pas lieu, je ne comprends toujours pas. Aujourd'hui je connais bien les raisons de cette inquiétude et de ce soulagement, je sais que le comportement de la France et de ses alliés fût lâche. Il faut croire que la grande guerre avait marqué la société et que tout ce qui serait fait pour garantir la paix valait bien le sacrifice de notre honneur de pays libre.

Durant cette année scolaire, je fais la connaissance des diverses petites vacances, elles sont les bienvenues. Les premières sont très courtes et arrivent après un petit mois d'école, ce sont celles de la Toussaint. Les vacances de Noël sont plus longues et très appréciées, elles permettent de faire la fête en famille, avec elles je retrouve le cocon familial et, grâce aux cadeaux du père Noël, c'est l'occasion de jouer, de lire. Celles de Pâques sont les plus longues, elles ont déjà un avant goût des grandes vacances.

Rien de particulier pour le départ pour ces grandes vacances de 1939. Le début se passe bien, je retrouve les mêmes copains que l'année précédente, les jeux aussi sont les mêmes. Il m'arrive parfois, pour varier les occupations, de rendre visite à une copine que j'ai connue sur les bancs de l'école. Elle a un an de plus que moi et n'est pas dans le même cours ; je la rattraperai plus tard, elle s'appelle Huguette Masson. Elle possède un petit phonographe miniature, c'est un jouet mais il fonctionne avec de vrais petits disques, plus petits que les disques ordinaires. Je trouve ce phono amusant et j'aime bien écouter les disques. Elle dispose aussi pour jouer d'un coin bien à elle, dans un petit grenier au-dessus d'un appentis. Je l'envie, je n'ai rien de semblable à la maison, c'est tout naturellement que je l'accompagne dans son domaine pour jouer.

À cette époque, encore peu de ménages possèdent un poste de radio. Pour moi c'est un appareil miraculeux, il ressemble à un petit meuble mis en évidence sur le buffet par exemple ou sur une étagère prévue à cet effet. Cet appareil a un cadran plutôt petit avec une aiguille et des chiffres pour les plus anciens, avec un cadran beaucoup plus important pour les plus récents, avec les noms des stations émettrices et une flèche qui tourne ou se déplace latéralement. Tous ont trois ou quatre boutons, un pour le mettre sous tension et un pour régler le son entre l'aigu et le grave. Comparé aux transistors actuels c'est un mastodonte de la taille d'un poste de télévision actuel. De cet appareil sortent de la musique, des chansons, des divertissements et des informations. Cette année-là, durant le bel été, les nouvelles sont de plus en plus mauvaises. Ces nouvelles sont écoutées religieusement aux informations par ceux qui ont la radio. Chez nous, c'est le journal, la "dépêche du Berry" qui donne les mêmes informations mais le lendemain. Si j'arrive à déchiffrer les gros titres, même si je n'en saisis pas toujours le sens, pour les textes j'abandonne, les lettres sont vraiment trop petites. C'est encore dans les conversations que j'écoute de manière attentive, que j'en apprends le plus et que je devine que l'avenir est de plus en plus sombre.

Des postes de radio, j'en connais au moins trois, un chez tante Camille qui marche rarement quand je suis chez elle ; Un autre chez tante Jeanne chez qui je vais moins souvent, mais qu'elle met en marche pour me faire plaisir. Celui que j'écoute le plus souvent c'est peut-être celui des grands-parents de Roger. Il est allumé une grande partie de la journée et comme c'est l'été, je peux l'entendre par la fenêtre ouverte quand je suis dans la cour avec Roger. Tante Tasie va souvent passer les veillées chez Monsieur et Madame Girard pour écouter leur radio. En début de soirée, c'est de la musique mais surtout des chansons de variété, quelquefois des jeux radiophoniques que ces braves gens écoutent. Comme tante Jeanne, le chanteur préféré de tante Tasie c'est Tino Rossi, Madame Girard préfère Jean Lumière. Ce ne sont pas les seuls, Charles Trénet devient à la mode, Maurice Chevalier a, lui aussi beaucoup de succès, quelquefois c'est Fernandel qui chante des chansons du répertoire de l'oncle Lucien. Il y a aussi des chanteuses, Rina Quetti à la voix chaude et à l'accent particulier, Berthe Silva fait frémir avec ses chansons tragiques, Edith Piaf commence une grande carrière.

La drôle de guerre.

Sur la fin des grandes vacances, les mauvaises nouvelles font leur apparition, il est toujours question de guerre avec l'Allemagne ; cette fois c'est sérieux, l'armée allemande envahit la Pologne, c'est la mobilisation générale, toute la famille est consternée. On se souvient de la grande guerre, elle avait été la revanche, presque une croisade, mais le souvenir de l'hécatombe est toujours dans l'esprit des adultes. Ma grand-mère raconte la guerre de soixante-dix au cours de laquelle son père avait servi dans la garde nationale. Il paraît que les Prussiens, des Ulans, étaient arrivés jusqu'en forêt de Vierzon. "Des barbares" comme elle disait, qui coupaient les bras des enfants et embrochaient les femmes. Aujourd'hui, à l'évocation des souvenirs de ma grand-mère, je me demande quel pouvait être l'état d'esprit de sa mère allemande, son mari s'était peut-être battu contre ses frères. En tout cas, je suis certains, en entendant le récit de ma grand-mère, que sa mère était devenue une bonne française et certainement n'était pas une barbare.

Tout le monde me semble désabusé, avoir vécu des années terribles, avoir fait tant de sacrifices, avoir goûté à la paix et malgré tout recommencer vingt ans après, les gens que je côtoie sont soucieux et amères. Pourtant, le résultat final ne fait aucun doute, la France a la première armée du monde et il y a la ligne Maginot, inviolable. La déclaration de guerre suit la mobilisation, comme en 1914 les Anglais sont à nos côtés. Les "Boches" (c'est ainsi que l'on appelle les Allemands) n'ont plus qu'à bien se tenir.

Je n'ai qu'un peu plus de six ans à ce moment-là. Malgré mon jeune âge, j'enregistre tout ce que l'entends. J'ai l'impression de vivre une aventure, je suis tout excité. Je remarque que le comportement des gens a changé ; malgré la confiance en nos forces, une inquiétude sourde règne. Il paraît qu'en 1914, la confiance était totale et puis il y avait eu des millions de morts, plus de quatre ans de souffrance pour triompher.

La grande majorité des hommes de vingt à quarante ans est partie. Il reste les plus vieux, ceux de l'autre guerre mais, malgré leur âge, malgré les années passées au front, certains qui ne sont pas chargés de famille, sont réquisitionnés pour remplacer les mobilisés des usines d'armement à Bourges. Mon père a été requis pour faire la mobilisation des chevaux. Il faut savoir que l'armée est encore peu motorisée, qu'il faut beaucoup de chevaux pour tracter l'artillerie, le ravitaillement. Cette absence n'est que momentanée et ne dure que quelques jours, il a la chance d'avoir encore des enfants à charge.

La Pologne est envahie, à travers les journaux et la radio, ceux qui nous gouvernent crient vengeance mais rien ne se passe, rien qui ne retienne mon attention et enrichisse mes souvenirs. Si, je me souviens, c'est à cause de l'accord germano-russe, chacun des deux s'est payé une part de Pologne. Monsieur Barthélemy, un père de famille nombreuse, communiste notoire, au café, en réponse à ceux qui stigmatisent l'attitude de l'URSS, proclame : *"Les Russes font bien de se défendre"*. La réflexion ne plaît pas à tout le monde et il se retrouve en prison pour quelques mois. Moi, je ne comprends pas pourquoi, il y a des choses qu'il ne faut pas dire.

Parmi ceux qui sont mobilisés, je connais bien René Couvert et Pierre Boisrond. Il y a aussi les pères de la plupart de mes copains comme Monsieur Bédin, Monsieur Jossand, Monsieur Richetin et bien d'autres. Dans ma proche famille, les hommes sont passés au travers des mobilisations. Pour la guerre de 1870, il y a bien eu mon arrière-grand-père Chantelat, mais en 1914, mon grand-père était trop vieux et mon père trop jeune, mais il avait bien failli partir en 1918. Pour la guerre qui commence, mon père est trop âgé et en outre, soutien de famille, Jean lui est trop jeune. Les anecdotes et les souvenirs des anciens sont souvent l'objet de conversations et commencent à m'intéresser. Ceux de la grande guerre parlent peu de ce qu'ils ont vécu, je crois qu'ils sont déçus, ils avaient gagné la guerre, c'était croyaient-ils la dernière et voilà qu'il faut tout recommencer. Je crois me souvenir qu'ils ont du mépris pour nos dirigeants. Leur guerre, à eux, était partie sur les chapeaux de roue ; pour celle-ci personne ne bouge. Une drôle de guerre, avec des communiqués qui n'annoncent rien. Et si elle ne commençait jamais, il y a bien la Pologne, que l'on avait promis de secourir mais elle est si loin !

Ma grand-mère et surtout ma mère me racontent les événements qui s'étaient produits pendant la grande guerre à Preuilly. L'attente du facteur de Mehun qui apporte le courrier, tous l'attendaient, espérant une lettre du mari, du père, du frère ; l'angoisse de ceux qui n'ont rien, le désespoir d'une famille avec l'annonce d'une funeste nouvelle apportée par le maire.

Mon aïeule me raconte qu'un Preuillois, encore vivant à cette époque, avait réussi à se faire passer pour fou et à être réformé, elle condamne bien sûr cette simulation. Aujourd'hui, quand je repense à cet homme et à sa folie soi-disant feinte, je crois que personne n'est en mesure de juger cet acte. Après avoir écouté ceux qui ont vécu cette guerre, après avoir lu ce qu'elle fût, je me dis que le pauvre homme n'avait peut-être pas eu besoin de simuler la folie mais que l'horreur du conflit était suffisante pour l'expliquer.

Je ne suis qu'un petit arçon et il n'y a que les femmes qui ont vécu à cette époque pour me parler de ce qui s'était passé à Preuilly pendant la grande guerre. Les hommes ne perdent pas leur temps à donner des explications à un gamin. Elles me racontent la vie à l'arrière, dans le pays. Ma mère avait été placée dans une famille parisienne aisée pour s'occuper d'un jeune enfant. Le front était à peine à cent kilomètres de Paris. Pour terrifier les Parisiens, l'ennemie avec de gros dirigeables venait lancer des bombes sur la capitale, puis ce fût la "grosse Bertha", un énorme canon qui, paraît-il, envoyait des obus qui arrivaient jusqu'à la grande ville. Mes grands-parents qui craignaient pour la vie de leur fille la firent rentrer à Preuilly.

À partir de 1917, un immense camp d'intendance a été installé par les Américains entre Somme et la ligne de chemin de fer, ils arrivaient avec d'énormes moyens. Je suppose que les poilus n'avaient pas, loin de là, la même logistique. Des officiers américains logeaient chez mes grands-parents paternels. Ils étaient, paraît-il, très sympathiques. L'un d'eux s'appelait Dupont, peut-être un descendant d'Acadiens, ma grand-mère et ma tante Jeanne qui vivait à la maison pendant la guerre alors que l'oncle Alfred était prisonnier en gardent un bon souvenir. Ce qui me surprend, c'est qu'il y avait dans ce camp de Beauvoir, des Chinois occupés à la manutention. Que diable faisaient-ils ici, j'en suis aujourd'hui encore, à me le demander.

Des troupes françaises venaient en repos à l'arrière, Preuilly les accueillit. Mes grands-parents maternels en avaient qui cantonnaient chez eux, ma mère en garde un excellent souvenir. Je suppose qu'eux s'y sentaient à l'aide. L'un d'eux, sans doute poète et musicien, écrivit une chanson, sur une musique de l'époque, à la gloire du vin blanc de Preuilly, du vin blanc du père Miniau (mon grand-père). Ma mère en a gardé les paroles, mon cousin Yves Lemoine en a retrouvé la musique. Aujourd'hui encore, elle peut la chanter sans se tromper.

Il peut paraître drôle d'être en guerre et ne pas avoir d'informations concernant le front. Il faut savoir que rien n'est commencé, c'est sûrement la raison qui fait ressortir les souvenirs de la plus grande des guerres. Il faudra bien qu'elle commence un jour. En attendant, mon intérêt pour cette drôle de guerre perd de son importance dans ma petite tête, pourtant je suis toujours aussi curieux et prêt à m'enflammer pour les faits d'armes à venir de l'invincible armée française.

Peut-être qu'en ce début de guerre, les souvenirs que j'évoque je ne les ai pas toujours perçus comme je les écris aujourd'hui, ce qui est sûr, c'est que je suis très intéressé par la guerre. Si certains souvenirs ne semblent pas être ceux d'un gamin de six ans et demi ce ne peut être que dans leurs explications. En vérité je les ai tous vécus, entendus et compris en partie.

La rentrée de la guerre

La rentrée d'octobre 1939 arrive, cette fois je change de cours. Adieu Raminagrobis et les bûchettes, voilà le cours élémentaire. Le nombre d'élèves a sensiblement augmenté. Les nouveaux sont pour la plupart des enfants de la ville, ils sont soit chez leurs grands-parents, soit dans une

résidence secondaire, le père est souvent mobilisé, ils sont avec ou sans leur mère, plus en sécurité à la campagne qu'à la ville à cause d'éventuels bombardements. Je les connais presque tous, ce sont des copains et des copines de vacances, ils ne se doutent pas qu'ils sont ici pour cinq ans.

J'ai changé de rangée de tables, me voilà rendu dans celle du milieu, les moyennes. Maintenant les encriers sont dans leur trou, ils sont remplis d'encre violette et je vais écrire avec un porte-plume. Je reçois des cahiers sans lignes penchées, des livres de grammaire, vocabulaire, histoire, géographie, sciences, arithmétique et lecture. Les héros de celui-ci sont Line et Pierrot. Le travail au cours élémentaire est plus ardu que celui du cours préparatoire. Il faut lire couramment en essayant de ne pas détacher les syllabes, ce qui change beaucoup avec l'apprentissage de l'année précédente. J'apprends aussi à faire des opérations et pour elles, apprendre les tables de multiplication par cœur, ce qui est fort ennuyeux. Il faut dire pour ma défense, que deux mois et demi de vacances et une déclaration de guerre ne s'effacent pas du jour au lendemain, les premiers jours sont durs. Il faut écrire avec une plume en acier et de l'encre, ne pas oublier les majuscules là où elles doivent être, faire des pleins et des déliés, mais surtout ne pas faire de taches (les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus ces problèmes avec les crayons à bille). L'orthographe, rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule, les fautes parsèment mes dictées comme les marguerites les prés, au printemps. Pour me consoler, mon coéquipier Serge en sème encore plus que moi. Pourtant la grammaire, le vocabulaire, les conjugaisons, je les assimile plutôt bien, grâce à ma mémoire qui est bonne. Je ne comprends pas pourquoi, alors que je retiens les règles que je viens d'évoquer, je suis aussi nul à les mettre en pratique. Pour ma défense, je trouve plusieurs raisons à cet état de fait, en premier lieu, je suis distrait et je n'y peux rien, il n'est pas toujours facile de rattraper un esprit qui vagabonde, en second, je suis gaucher et l'on me force à écrire de la main droite ce qui m'a posé beaucoup de difficultés, la liaison n'est peut-être pas parfaite entre le cerveau et cette employée à contretemps et quelquefois rebelle. Pour les autres matières, je me débrouille plutôt bien, le calcul ne me pose pas de problème bien que je ne connaisse pas les tables par cœur. Je leur préfère les récitations. J'ai à mon service une très bonne mémoire qui me permet de retenir une leçon sans avoir besoin de la réviser. Les récitations, je les sais toujours parfaitement. L'histoire, la géographie n'ont déjà plus de secrets pour moi. Je les ai écoutées l'année passée d'une oreille attentive peut-être au détriment de mon travail personnel. J'aime dessiner, je n'ai pourtant rien d'un bon dessinateur encore moins d'un peintre, dans cette discipline, je suis loin d'avoir l'habileté de Jean. Le sport, parent pauvre de l'école de Preuilly, ne m'intéresse pas plus que l'année précédente, il est vrai qu'avec les travaux pratiques de la maîtresse, il ne reste que très peu de temps pour cette discipline.

L'hiver 39-40 est rude et il tombe beaucoup de neige. Les conversations que ce soit en famille ou en dehors ont toujours pour sujet principal la guerre. Avec ce froid et cette neige, on plaint les soldats qui sont au front quoique, au front, il n'y en ait guère, ce n'est pas plus mal pour ça. Si ce n'était l'absence des pères de mes camarades, il n'y a encore rien de changé dans ma vie. Il est souvent question d'espionnage, la France serait infiltrée par une organisation ennemie, qualifiée dans cette besogne : "La cinquième colonne". Je me demande pourquoi cette appellation. Sur les murs et les panneaux d'affichage, des affiches sont collées, elles représentent une oreille avec un slogan : "Attention une oreille ennemie vous écoute" ou "les murs ont des oreilles".

Pendant les fêtes de fin d'année, René Couvert est en permission. Avec Madame Couvert ils viendront déjeuner à la maison. Lui, pourtant si bavard, ne doit pas avoir à raconter sur la guerre, des aventures dont je me souvienne. Comme tous les ans, je reçois la visite du père Noël, il garnit encore bien mes souliers. Monsieur Bessemoulin accompagné de tante Jeanne et de l'oncle Peltier vient m'offrir son cadeau traditionnel. Je ne le sais pas, mais ce sera le dernier, la guerre interrompra définitivement cette bonne habitude. Cette année, c'est un livre tout en illustrations avec de petits textes, ceux-ci sont à la portée du lecteur néophyte que je suis. Ce livre raconte les aventures d'un grand chasseur dont le terrain de chasse est le monde dans son ensemble, il est intitulé : "Les aventures de Nestor Fanleroc". Chaque page est une nouvelle aventure, c'est le second livre que je lis d'une façon autonome après ma belle histoire de France que je relis seul maintenant.

Fanleroc, ce grand chasseur, sera à l'origine des récits que je raconterai à Serge et à quelques autres camarades. Conter devient pour moi un plaisir qui durera tout le temps de ma scolarité. Je commence aussi à jouer à divers jeux de société, l'hiver est la saison idéale pour ceux-ci. Je joue au jeu de l'oie, au jeu des sept familles (j'en possède deux, ce sont des jeux de cartes publicitaires qu'il faut grouper par famille, l'un est une publicité d'une tisane, l'autre de butagaz). Je commence aussi à jouer avec de vraies cartes, je débute par la "bataille" et le "chien de pique". Quand il était enfant, Jean avait un mécano, bien entendu j'en hérite. Je passe des heures entières à créer toutes sortes d'engins par exemple un moulin-à-vent, une grue. Le train mécanique que m'avait offert Monsieur Bessemoulin roule encore. Ses roues sont en métal tendre, peut-être du plomb. Je l'ai fait rouler directement sur le sol ce qui a eu pour effet de les user et par la suite il ne veut plus rester sur ses rails, tant pis pour celles-ci, mon train se passera de voie ferrée. Je ne sais plus comment le catalogue de Manufrance est arrivé à la maison, peut-être par abonnement ? Peut-être a t-il été acheté ou bien encore donné ? Ce catalogue, je passe des heures et j'en passerai encore beaucoup d'autres, à le feuilleter, à découvrir au fil des pages toutes sortes d'ustensiles et de machines. C'est ainsi que je décide que, quand je serai grand, je m'achèterai un vélo "l'hirondelle" demi-course avec un dérailleur et pour chasser, un beau fusil "Idéal". Je découvre aussi toutes sortes de jouets que, la guerre finie, je ne manquerai pas de commander. Ce catalogue, je le feuilletterai de nombreuses années, il me fera rêver. C'est avec beaucoup de regrets que je remets toutes ces commandes à la fin de la guerre. La guerre s'est terminée et les rêves du catalogue avec.

Le catéchisme

Je crois que c'est aussi à cette époque que Jacqueline m'emmène avec elle un jeudi après-midi à une leçon de catéchisme chez Mademoiselle Marie. Cette personne est une vieille fille, issue d'une famille de gros fermiers aisés, son frère et son neveu sont fermiers à Senay et à Billerat. Elle habite une grande maison de maître au Carroir, presque en face de chez mes grands-parents Miniau. Elle est très pieuse et est la figure de proue des catholiques pratiquants de Preuilly. C'est elle qui s'occupe de l'église, qui la fleurit, qui entretient les vêtements du culte etc. Elle est l'exemple parfait des catholiques conservateurs issus des classes aisées de la société rurale. C'est, je pense, une bonne personne qui est persuadée qu'en dehors de l'église il n'y a pas de salut. Elle ne doit pas avoir beaucoup de revenus, son unique occupation est d'être au service de son église et de son curé. En dehors du fait d'avoir assisté à une leçon de catéchisme, je ne crois pas avoir appris grand-chose ce jour-là, pourtant je ne m'ennuie pas, je feuillette quelques livres et joue avec quelques jeux que la demoiselle a mis à ma disposition. Je récite quand même une prière en groupe, un peu comme celles que j'ai déjà entendues à l'église. Tous les enfants qu'elle instruit la respectent. C'est la première fois que je vais au catéchisme mais ce n'est pas la dernière. Pendant de nombreuses années, jusqu'au renouvellement de ma communion solennelle j'en suivrai les cours avec application.

Aujourd'hui, l'impression que me fait Mademoiselle Marie est un mélange de respect et de crainte ; Sans l'être vraiment, elle semble sévère, mais je croirais plutôt qu'elle est autoritaire. Je regrette un peu que sa pédagogie traditionnelle pour faire connaître et aimer Dieu n'ait pas contribué à plus développer ma foi, la connaissance de Dieu, son amour et celui de mon prochain, mais plutôt à craindre la justice divine. Malgré tout, je lui suis reconnaissant de m'avoir fait rentrer avec assez de conviction dans la famille des chrétiens du village.

À Preuilly on est plutôt conservateur en ce qui concerne la vie communale, avec une mairie, où Monsieur Guyot règne sans partage et avec paternalisme. La vie spirituelle des pratiquants de Preuilly est sans aucun doute tout aussi conservatrice. Le dernier curé de Preuilly, je ne l'ai pas connu, mais c'est quand même lui qui m'a ondoyé à ma naissance. Mon baptême était programmé pour être célébré le même jour que la communion de Jean et de Paulette. Être ondoyé est en quelque sorte recevoir un baptême qui n'est pas officiel mais qui permet d'être débarrassé du "pêché originel", mon véritable baptême me sera donné lorsque j'aurais dix-huit mois. Il n'est pas prudent de laisser un bébé à la merci d'une mort prématurée sans être baptisé. Ce curé partit quelques mois plus tard. Il devait être trop progressiste pour son époque et rentra en conflit avec le maire, Monsieur Guyot et les catholiques

conservateurs qui formaient la partie la plus importante des pratiquants. Sa cohabitation avec une large partie des fidèles qui ne partageaient pas tout à fait les mêmes valeurs que lui, l'a certainement découragé. Un matin Preuilly se retrouva sans curé, la cure était vide et bizarrement la pendule était arrêtée à l'heure de son départ, un miracle ? Non, ce brave prêtre, le curé Mazerat avait tout simplement bourré les engrenages de l'horloge de l'église, de papier. Quelle était la signification de ce qui devait être un message, à l'époque toute la paroisse crût à une crise de folie. Je croirais plutôt que devant l'échec de faire avancer ses fidèles sur des voies qui étaient les siennes, il arrêta le temps à Preuilly pour marquer l'immobilisme de la société chrétienne et traditionnelle de sa paroisse.

Après cet événement, c'est le curé de Sainte Thorette qui officie à Preuilly. C'est un brave homme, très doux, les enfants l'aiment bien, il donne de la religion un aspect moins austère que Mademoiselle Marie. Quant à quelque temps de là je serai élève au catéchisme, son influence contribuera à me faire vivre ma foi plus librement que ne le feront les leçons de Mademoiselle Marie.

De l'Huilerie au début du dernier printemps libre

Pendant l'hiver, un artisan ouvre son atelier pour quelques mois à quelques dizaines de mètres de l'école, c'est Marc Sirop que tout le monde appelle "Marclaid". Son activité et saisonnière, il est huilier, il transforme des noix en huile. Celle-ci est très appréciée dans la région, il faut avoir qu'il n'y a pas si longtemps, c'était la seule huile végétale que consommaient les gens d'ici, les autres matières grasses étaient toutes d'origine animale, le beurre, le lard, le saindoux. Quand commence la guerre, la famille n'a pas de noyer, je n'ai donc pas eu l'occasion d'approcher ou de pénétrer dans cet établissement.

Un matin, une odeur caractéristique flotte en l'air de Preuilly, c'est celle de l'huile de noix. Ma première année d'école, j'étais sous la conduite de Jacqueline et je n'avais pas pu m'approcher de l'huilerie. Maintenant je suis émancipé pour ce qui est des trajets pour aller à l'école et ma sœur ne tient pas spécialement à s'embarrasser de ma présence. Avec quelques condisciples, à la sortie de l'école, l'après-midi nous allons jusqu'à la porte de l'atelier qui s'ouvre sur la rue. C'est une porte brisée, le haut est ouvert pour laisser passer la vapeur dégagée par la fabrication. Ce que je vois tout de suite, c'est un cheval, il tourne autour d'un plateau circulaire et surélevé, il est attelé avec un harnais relié à une grosse meule cylindrique en pierre, celle-ci écrase des nollons de noix (les cernaux en bon français) et les réduit en pâte. De la porte, je ne peux pas voir beaucoup plus de choses, l'odeur qui se dégage et qui sort avec la vapeur est à la fois âcre et douce. Les grands qui connaissent bien les habitudes presque ancestrales des gamins de Preuilly (ma mère m'a confié qu'elle aussi avait été mendier à cette porte) demandent poliment : "Un petit bout de pain de noix, Monsieur". Il faut être patient, Marclaid aime bien nous faire attendre, enfin il vient à nous avec le fameux pain de noix. La pâte de noix est cuite et ensuite pressée, au pourtour du pain qui sort de la presse, une petite bordure d'un centimètre de large et peut-être deux de bouts est moins pressée, elle friable et peut se manger à condition d'aimer. Cela ressemble un peu à une barre de chocolat, la saveur rappelle celle de la noix en plus corsée et plus âcre. Après l'avoir goûté, j'en apprécie le goût et je repars heureux avec ma barre de pain de noix non sans avoir auparavant remercié l'huilier.

Le début de l'année 40 ne me laisse pas de souvenirs bien précis, ma scolarité doit suivre son cours sans trop de peine. Une anecdote quand même : Un matin, mon ami Didi manque à l'appel, c'est qu'il vient d'avoir quatorze ans et ne compte pas donner un jour de plus à sa maîtresse qu'il ne porte pas du tout dans son cœur. C'est sans tambour ni trompette qu'il quitte l'école sans en informer l'institutrice. Je serai au moins six ou sept ans sans avoir de rapport avec lui, je l'apercevrai quelquefois traversant le bourg avec un attelage. Ce n'est que lorsque je serai sorti de l'école et que je commencerai à suivre les "anciens" que je le retrouverai, revenu du service militaire. Il vivra sa vie de garçon avec dynamisme et deviendra l'un de mes meilleurs amis, si ce n'est le meilleur. Aujourd'hui nous avons le plaisir d'être voisins. Que d'eau est passée sous le pont depuis "poil de carotte".

Le printemps 40 est un beau printemps, personne ne se doute ici qu'en quelques semaines avant la fin de cette belle saison, le sort, la vie de Preuilly, de la France, du Monde va basculer dans un abîme, que rien ne sera plus comme avant.

La crue du siècle

Le Cher (la rivière) va durant un jour ou deux faire oublier les menaces qui pèsent sur la France. Cette rivière a toujours fait de grosses crues au printemps, mais celle qu'elle nous réserve pour le dix mai quarante, reste gravée dans les mémoires de ceux qui l'ont connue. Aujourd'hui encore, elle est la crue record, aucune depuis cette date a dépassé sa cote. Rien ne la laissait prévoir, il faut savoir qu'à l'époque, le service d'annonce des crues ne devait pas encore exister.

Ce matin-là, je suis encore au lit, ce doit être un jeudi ou un dimanche pour que je fasse la grasse matinée. J'ai passé la nuit avec Jean dans le lit de la chambre de la petite maison. De là, à mon réveil, un bruit étrange me parvient et m'intrigue, c'est un grondement puissant et régulier. Je me lève aussitôt et l'apprends par ma grand-mère que le Cher est en crue, une crue comme jamais Preuillois en a connu. Je suis très vite sur les lieux. Ce que je vois dépasse tout ce que je pourrais imaginer, l'eau est là, à quelques dizaines de mètres de la maison, à la hauteur du chemin du port et recouvre la chaussée du pont. Tout Preuilly ou presque est de sortie pour constater le déluge.

Il est arrivé extrêmement vite, la veille rien de particulier pour l'annoncer ; Dans la nuit, les grands-parents de Roger Bédin, qui revenaient d'une noce, sont passés sur le pont en voiture et n'ont rien remarqué de particulier. Quand ils se lèvent quelques heures plus tard, l'eau est dans leur jardin et lèche le pied de leur maison. L'eau est rentrée chez Louis Auton où il y en a quelques centimètres. Le sous-sol de la maison Chamiot est inondé, peut-être une hauteur d'un mètre cinquante. Chez Louis Girard, le taxi, l'eau arrive au seuil. À la Fontaine, les dépendances de la locature de la famille Buret sont inondées. Les prés et les champs qui bordent la rivière dans la vallée sont, par endroits, sous plus d'un mètre d'eau. Les récoltes sont perdues sur plus de cent hectares rien qu'à Preuilly. Aux Ronces, un petit hameau de Preuilly, sur la rive gauche, juste avant le pont de Sainte Thorette, toutes les maisons baignent. À Villerpedue, les dégâts sont considérables, cinquante centimètres d'eau sont dans les bâtiments du château, de la ferme Debeuret et chez le régisseur. Les terres des trois fermes qui sont en bordure de la rivière sont inondées, l'eau arrive presque en vue de la route de Mehun en bas de la côte dite du Richefort.

Juliette Bertrand, notre voisine, a son poulailler en sous-sol d'une dépendance, il est bien sûr inondé. À l'intérieur, restées sagement sur leur perchoir, quelques poules attendent les pattes au sec. Quelqu'un a pitié des volailles et prend une initiative (je ne me souviens plus qui). Le poulailler a une sorte de soupirail, à hauteur des perchoirs à quelques mètres du chemin, une planche est posée sur le rebord de cette ouverture d'un côté et sur le chemin de l'autre. Juliette Bertrand appelle "*Cocotte, cocotte*" pour que celles-ci veuillent bien emprunter cette passerelle improvisée. Malgré une poignée de grains semée sur la planche, les poules restent insensibles aux appels désespérés de leur maîtresse. Je ne me souviens plus du dénouement de cette "tragédie", que sont devenus les volatiles ? Ce sont-elles noyées ? Ont-elles attendu sagement la baisse des eaux ? La question est aujourd'hui encore sans réponse.

La décrue s'amorce à midi, les eaux baissent assez vite ; à la fin de l'après-midi, il ne reste qu'un filet d'eau sur la route entre chez Roger le pont. Déjà, des hommes avec des bottes sont sur celui-ci. Je décide que je serai le premier gamin sur cet édifice. Je n'ai pas de bottes mais je possède une trottinette. Je prends mon élan de chez moi, descends la côte à tombeau ouvert et franchis le filet d'eau, mes souliers sont à peine mouillés. Le spectacle est impressionnant ; malgré la baisse, les eaux coulent très vite. En grondant, elles s'engouffrent sous le tablier du pont, elles sont de couleur chocolat, la pression qu'elles exercent sur le tablier métallique du pont le fait vibrer, ce n'est pas très rassurant. L'eau entraîne toutes sortes de choses, beaucoup de bois, des arbres déracinés, du foin en "cachon" (un "cachon" est une petite meule de foin ramassé dans un pré avant d'être chargé sur une charrette). Certaines personnes qui sont là depuis la pique du jour, affirment avoir vu passer des

vaches, des moutons, tous emportés par le flot. Les victimes les plus nombreuses ce sont les lapins de garenne. En effet, ils pullulent dans les prés et les bois au terrain sablonneux de la vallée du Cher, la myxomatose n'est pas encore passée par-là. Il paraît que beaucoup se noient en rentrant dans leur terrier inondé où ils se réfugient malgré l'eau, par habitude. D'autres nagent jusqu'à un arbre aux branches basses où vers un buisson où ils restent accrochés, certains se regroupent sur des hauteurs qui ne sont pas submergées mais, la plupart, meurent noyés avant d'avoir pu gagner l'un de ces refuges.

Mon père et Jean transportent un bateau côté rive droite du Cher. De l'extrémité du pont, ils embarquent pour faire une razzia de ces petites victimes de la nature. Ils ne sont pas partis longtemps et reviennent avec plusieurs dizaines de lapins qu'ils ont récoltés vivants sur leur refuge. Cette chasse est du braconnage bien sûr, mais dans la vie il faut savoir prendre des risques. Quand l'eau se retire, les lapins noyés font l'objet d'une récolte systématique de la part des personnes qui ne dédaignent pas le lapin, même noyé. À la maison, on ne mange que du lapin attrapé vivant. Cette chasse singulière, je la verrai se renouveler à chaque grande crue.

La crue nous a laissés, à mes copains et à moi, un magnifique cadeau, le volume du sable sur les sablettes et les îles est impressionnant et a en partie changé le cour du Cher, surtout en aval du pont. La plage et la sablette en aval du pont se rejoignent sous celui-ci. Ce sable restera en place pendant quelques années ce qui est prélevé avec les tombereaux des paysans est insignifiant. Après la guerre, les services de l'équipement, avec l'aide des prisonniers allemands, emporteront tout ce qui était arrivé pour la crue et même un plus, seules les îles resteront provisoirement inviolées jusqu'au jour ou ayant pour prétexte de réguler les crues, toutes les îles seront enlevées et mises en dépôt sur les berges. La rivière, pour se venger, emportera petit à petit tout le sable et laissera apparaître le squelette de son lit fait de roches et de cailloux. Il ne reviendra plus de sable sur la plage et sur les sablettes, les îles ne se reformeront plus mais, ce jour-là, en attendant, que de bonnes parties en perspective pour les gamins, sur ces montagnes de sable.

La guerre, la vraie

Cet intermède passé, c'est la guerre qui revient au premier plan. À l'anxiété que les adultes ont sur les suites de ce conflit qui n'en finit pas de commencer, succède du jour au lendemain, la pire des appréhensions, cette fois c'est parti et comme en 14, ce sont les Allemands qui ouvrent le bal. À la maison, dans les discussions entre grandes personnes, il me semble comprendre qu'il sera difficile de les arrêter. Au mépris du droit international, ils ont déjà envahi la Belgique pourtant neutre. Qui pourra les arrêter ?

Le petit garçon de sept ans que je suis, ne perçoit absolument pas les conséquences de cette bataille si ce n'est qu'avec les copains nous jouons de plus en plus à la petite guerre. Pour le moment rien ne change au village si ce n'est les conversations, les pronostics des grandes personnes qui sont faits après avoir lu le journal ou écouter la radio. La défense passive est à l'ordre du jour ; Partout en France on peut être la cible des bombardements de l'aviation allemande. En 14 ces soucis n'existaient pas. Quelques précautions élémentaires sont prises, il ne faut pas laisser des lumières allumées dans la nuit, les volets doivent être bien clos ou s'il n'y en a pas, il faut poser des rideaux pour obstruer les portes et les fenêtres. L'éclairage public n'est plus allumé, les phares et les feux arrières des autos ou de tout autre véhicule sont peints en bleu. Ces précautions sont prises afin d'empêcher les avions ennemis de se repérer. Quelques-uns uns sont déjà venus du côté de Bourges et des avions ont décollé d'Avord, la base aérienne voisine, pour donner la chasse aux intrus. Je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup de casse.

Notre classe a reçu en dotation "UN" masque à gaz. Nous devons apprendre à l'ajuster sur notre museau, l'essai est fait par tous les élèves de l'école, mais nous n'aurons en tout et pour tout que ce seul masque, je suppose qu'en cas dépendage de gaz l'attribution de cet appareil sera tiré à la courte paille.

À l'école, le programme, déjà un peu bizarre de Mademoiselle Borderieux, est complètement bouleversé. Une seule fille doit passer son certificat, c'est Simone Delhomme ; elle le passe malgré la désorganisation installée dans la classe, c'est une très bonne élève.

Les chants guerriers et patriotiques sont à l'honneur, la Marseillaise, le Chant du départ et même la Madelon, nous les chantons tous les jours. Des travaux liés à l'état de guerre sont exécutés, nous faisons de la charpie avec de petits morceaux de toile usagée, coupée en carré, duquel nous tirons les fils un à un. Aujourd'hui, je me demande à quoi pouvait servir cette charpie confectionnée de la même façon depuis des siècles en temps de guerre. Mais avec les progrès que la médecine avait déjà faits en matière de stérilité des soins, je croirais plutôt que cette fabrication ancestrale sortie des écoles, était plutôt une habitude ancienne qui permettait aux écoles de participer à leur manière à l'effort de guerre. Une autre consigne arrive, il faut que les élèves participent à la récupération des vieux métaux, autrement dit, la ferraille. Nous partons tous en chasse avec nos voitures à bois mort que nous avons retrouvées. Nous passons Preuilly au crible, chez les particuliers, sur les décharges, toutes sauvages à cette époque et en majorité situées au bord du Cher. Les particuliers nous accueillent bien, nous les débarrassons de leurs vieilles ferrailles dont ils ne savent que faire et d'objets inutiles et encombrants. La récolte est spectaculaire, nous en sommes très fiers, la route du fer peut être coupée mais nous sommes là pour la remplacer avec notre récolte. Les armes et les munitions ne manqueront pas à nos braves soldats. Un problème a échappé à notre maîtresse, nous avons stocké la ferraille dans la cour de l'école mais la porte qui donne accès à la cour, si elle est assez large pour laisser passer nos voitures à bras, est trop étroite pour le passage d'un camion. Qu'à cela ne tienne, nous voilà tous à faire la chaîne et très vite, au son de nos chants guerriers, la ferraille se retrouve contre le mur du jardin, sur la place. Il ne sera pas dit que les écoliers de Preuilly n'auront pas participé à la défense de la France, fiers que nous sommes de notre récolte d'acier victorieux.

La victoire qui, pour moi, n'est pas à mettre en doute, avec notre armée, la meilleure du monde, il n'y a qu'à se rappeler la grande guerre, prend malgré mes certitudes, des allures de déroute. En dehors des informations radiophoniques et des journaux auxquels je ne comprends pas grand-chose, les premiers signes de la guerre qui soient visibles dans le village, sont de nouveaux résidants dans le village, les propriétaires de résidences secondaires ou bien des personnes qui ont de la famille à Preuilly. Leurs enfants viennent grossir nos rangs à l'école, je les connais presque tous, ils viennent pour la plupart en vacances pendant l'été.

La route d'ordinaire si tranquille s'anime de jour en jour pour devenir de plus en plus encombrée par une file presque ininterrompue de voitures et camions automobiles, de grandes voitures attelées à quatre roues avec des ridelles à claire-voie, posées en oblique par rapport au fond. Elles sont plus longues que les charrettes de chez nous, il paraît que ces attelages viennent du Nord. Il y a aussi des cyclistes et même des piétons, quelques-uns se sont arrêtés à Preuilly, certains sont dans les fermes, les locatures, d'autres sont chez les particuliers. Une famille est logée chez tante Tasie, dans la chambre où était mort mon arrière-grand-père.

La débâcle

Les réfugiés passent encore, mais ils sont moins nombreux. Des militaires apparaissent en grand nombre pour former bientôt une colonne sans fin. Je ne quitte plus le bord de la route, peut-être que je ne vais déjà plus à l'école. Je suis en extase devant le formidable défilé que m'offre l'armée française. Il y a de tout, j'ai l'impression que tout l'armement mécanisé de l'armée passe par Preuilly. À quelques mètres de moi défilent des tanks munis de leur canon, des petits camions bizarres avec des roues à l'avant et des chenilles à l'arrière, ce seraient des autochenilles. Je ne parle pas des camions de tous gabarits, bâchés ou débâchés, chargés de matériels ou de soldats, des voitures particulières dont certains doublent le convoi en klaxonnant. Tous ces véhicules sont de couleur marron clair. Il paraît que cette couleur, c'est "kaki", les tenues des soldats sont de la même couleur. Elle a remplacé le bleu horizon de la dernière guerre, elle serait mieux pour le camouflage. Pendant la guerre de 14-18, les soldats étaient, paraît-il, vêtus de ce bleu horizon, peut-être pour se confondre avec le ciel ? La plupart

sont coiffés de casques. Je fais de grands signes à tous ces soldats, certains me saluent, mais on ne peut pas dire qu'ils soient enthousiastes. Je sais qu'à cette époque il y a encore beaucoup de chevaux dans l'armée, surtout pour tracter les canons de l'artillerie, c'est René Couvert qui m'a expliqué cela. Je ne me souviens pas en avoir vu passer pas plus d'ailleurs que des troupes à pied. Il se peut qu'admiratif devant tout ce matériel motorisé, les attelages et les troupes à pied, n'aient pas trouvé place dans ma mémoire ; Peut-être aussi ne s'agit-il que d'une colonne motorisée. Je passe l'essentiel de mon temps libre au bord de la route, il fait beau, nous devons être début juin.

J'ai encore l'impression aujourd'hui d'avoir vécu un rêve, que les colonnes de civils et de militaires sont passées mais que la vie à Preuilly est suspendue. Je ne vais plus à l'école, mon père reste à la maison et ne va plus sur le chantier, les grandes personnes sont soucieuses. Elles ne sont pas comme moi en extase devant le grand défilé militaire. Je suppose qu'elles ont compris que la direction de ces convois n'était pas la bonne, je vis des jours formidables, j'assiste à la débâcle sans en connaître les conséquences. Personne encore ne sait que la troisième république, celle qui avait gagné la guerre 14-18, vit ses derniers jours, peut-être deux ou trois, six ou sept. Il se passe tellement d'événements dans un temps relativement court, que je perds la notion de celui-ci. Tout ce que je vois, que j'écoute, les événements qui se déroulent, prennent pour moi une telle importance, que le souvenir de cette période a pris une place peut-être plus grande qu'elle ne le fût en réalité. Pendant toute cette période et pendant quelques semaines encore, c'est mon père qui est responsable de la commune. En effet, le maire, Monsieur Guyot, est malade, l'adjoint, Jules Chaput ne sort plus de chez lui, on ne sait pas s'il est malade ou plutôt s'il a peur, le secrétaire de mairie et garde champêtre vient de décéder. Mon père hérite de la responsabilité du maire¸ quant au poste de secrétaire-garde champêtre, il est confié momentanément à Achille Allion, natif de Preuilly qui a pris sa retraite dans la commune après avoir fait carrière dans la gendarmerie d'où il partit avec le grade d'adjudant.

Le flot de la débâcle est passé, une unité militaire prend position à Preuilly, il semble qu'elle veuille s'établir à Preuilly pour tenir une ligne de défense sur le Cher. Des soldats creusent des tranchées à proximité du pont. Les anciens, ceux qui ont fait la grande guerre, sont sceptiques sur l'efficacité de ces travaux de défense. La profondeur des dits ouvrages peut à peine protéger un combattant couché, il est vrai que l'on est au mois de juin et que la terre est sèche. Les anciens eux savaient ce que c'était qu'une vraie tranchée, ils y avaient vécu presque quatre ans enterrés comme des rats, grâce à elles ils avaient survécu et ils sont là pour constater le désastre et l'incapacité de la plus forte armée du monde. À la réflexion, aujourd'hui, je crois que ces pauvres soldats démoralisés, creusent mais ne croient pas du tout être capables de tenir une ligne de défense pour arrêter le fer et le feu de l'armée allemande.

La fin

Un canon, il y a un canon à Preuilly et en plus il est tout contre le garage de la Bouine, la pauvre, elle pourrait bien payer les pots cassés en cas de bagarre. Il est mis en batterie. Aujourd'hui, après avoir été militaire, je sais qu'il s'agissait d'un canon antichar de petit calibre. Les servants sont protégés par un grand bouclier métallique, il est pointé pour tirer à tir tendu, prenant la route et les ponts en enfilade. La mise en batterie de cette arme est une preuve supplémentaire que notre rivière sera la ligne de défense naturelle de la République. Mais aux vues de l'effectif déployé, il est facile de prévoir que la bataille du Cher ne sera pas celle de la Marne. Je ne me souviens plus de l'importance de la troupe qui défend Preuilly, je ne crois pas qu'elle soit très importante. Combien de jours les militaires resteront-ils ? Peut-être un jour, peut-être deux, certainement pas plus.

Jacqueline est malade, elle a beaucoup de fièvre et mal à la gorge. Un médecin militaire se trouve là. Qui l'a conduit auprès de la malade, je n'en ai pas la moindre idée, peut-être mon père, grâce à ses responsabilités municipales. Il ausculte ma sœur et prescrit des médicaments, ce n'est pas le croup, mais cela lui ressemble beaucoup. Les routes sont encombrées par les militaires, il est difficile à des civils de circuler aussi, ce brave docteur conduit lui-même mon père chez le pharmacien à Mehun avec sa voiture, une traction avant Citroën, kaki, il faut faire vite pour soigner la malade.

Une équipe de soldats s'affaire sur le pont, ils préparent son dynamitage, les événements prennent décidément mauvaise tournure. Je suis corps et âme occupé par la curiosité et ne ressens aucune inquiétude. Je vais peut-être, dans quelques heures, dans quelques jours, assister à la guerre, à la vraie, ce sera tout autre chose que les petites guerres auxquelles je me livre avec les copains et mon fusil en bois. Ce devrait être aussi beaucoup plus instructif que de l'apprendre grâce à une leçon d'histoire.

La maison n'est qu'à peine à cent mètres du pont et s'il y a bataille sur le Cher, nous serons justes entre les belligérants et si le pont saute, quel effet aura cette destruction sur la maison ? C'est décidé toute la famille se replie au Carroir chez mes grand-parents Miniau. Pour passer la nuit, on m'a installé sur une chaise longue, elle est loin d'être aussi confortable que mon lit en plume. Je ne sais toujours pas combien de temps dure cette attente. Un matin, j'accompagne ma mère qui va chercher des fruits et peut-être aussi des légumes dans le jardin de notre maison abandonnée, tout est calme dans Preuilly, les soldats sont à leur poste.

Il fait nuit, je suis sur ma chaise longue, des canons tonnent dans le lointain, des obus passent au-dessus de nous en sifflant. Je n'ai jamais su qui tirait, les Allemands ? Les Français ? De quel endroit ? Sur quel objectif ? Aujourd'hui encore, pour moi le mystère demeure. Au cours de ma vie, je suis allé partout dans la région, même à plus de cinquante kilomètres à la ronde, je n'ai jamais entendu parler de destructions ou d'impacts d'obus et pourtant, j'en suis sûr, je n'ai pas rêvé. La maison de mes grands-parents n'est plus sûre, nous voilà partis avec nos couvertures dans la grande cave voûtée de Mademoiselle Marie, à quelques pas de là. Son architecture lui confère une solidité que ne sauraient avoir des caves comme celle de la maison¸ avec comme plancher haut, des voûtains en briques qui reposent sur des poutrelles IPN. Cette cave est voûtée en maçonnerie de pierre, sa résistance à un choc ou à un souffle est certaine. Tous les voisins du carroir sont là, je ne crois pas me rappeler qu'il y ait beaucoup de conversations mais il n'y a pas de panique. Les gens sont résignés et certainement très inquiets. Une énorme déflagration fait trembler la maison sur ses bases, c'est le pont qui vient d'être dynamité. Quelques minutes plus tard, une autre explosion plus éloignée, c'est le pont de Sainte Thorette qui, lui aussi, vient de sauter. On a l'impression que ces deux explosions sont comme le bouquet final d'un feu d'artifice ou plutôt d'une guerre dont le front venait de nous frôler. Plus un bruit, les canons se sont tus. Nous attendons encore quelques minutes, les hommes s'aventurent hors de la cave, tout est calme, nous remontons et regagnons nos logis, moi je retrouve mon inconfortable chaise longue.

Le lendemain matin nous partons aux nouvelles, plus un soldat à Preuilly, ils doivent être partis dans la nuit. Toute la famille rentre à la maison, il ne reste de la ligne de défense sur le Cher que le pont en partie détruit, une travée a été coupée en son milieu, le morceau côté Preuilly est tombé dans le Cher, l'autre pend lamentablement de l'autre côté, toujours accroché au reste du tablier. Les tranchées sont vides. Jean avec son esprit récupérateur les visite et trouve à proximité un vélo au cadre cassé et une grosse clé à griffes, il ramène son butin à la maison. Le cadre du vélo sera soudé et il servira de monture à Jean durant toute la guerre et j'en hériterai plus tard. La clé anglaise doit toujours être quelque part chez ma mère, chez Jean ou dans l'entreprise de mon fils Claude.

Je n'assisterai donc pas à la guerre, à la bataille du Cher, je n'ai connu qu'une partie des acteurs, l'autre troupe ne devrait pas tarder à se manifester. Nous nous demandons ce qui va arriver maintenant, nous apprenons que le pont de Sainte Thorette est complètement détruit. Pourquoi ces deux-là et pas ceux de Quincy, Foëcy, Vierzon, Villeneuve, Saint Florent etc. qui eux sont restés en place, la stratégie de notre armée a des mystères que le commun des mortels ne saurait comprendre.

Que va être la suite, notre vieille terre depuis plus d'un millénaire n'a pas connu d'invasions, même les Anglais pendant la guerre de cent ans et les Prussiens en soixante-dix n'ont fait qu'apparaître. Bourges fut la capitale de Charles VII au plus bas de son règne et les Prussiens n'étaient pas sortis de la forêt de Vierzon. Maintenant nous nous attendons à voir surgir les "Boches" attention,

quand ils seront là, il ne faudra pas prononcer ce nom, mais parler des allemands car il pourrait nous en cuire. Quand seront-ils là, dans une heure, un jour, deux jours, il ne nous reste plus qu'à attendre.

Aujourd'hui j'écris ces lignes, j'essaye de revivre les derniers jours que j'ai vécu pendant les derniers temps où s'est joué le sort de la nation. Personnellement, je n'éprouve aucun sentiment de crainte, les adultes autour de moi donnent l'impression d'être complètement dépassés et surtout désabusés. Ils jugent très mal nos dirigeants, le commandement militaire, "tous des vendus et des incapables". Moi j'observe et j'essaie de comprendre ces événements qui n'en finissent pas mais qui m'intéressent vivement. Vivre cette période en si peu de temps, de la récolte de l'acier victorieux à l'attente de l'envahisseur, il ne s'est pas passé un mois, une éternité pour un gamin de sept ans.

Pendant ces jours troublés, il s'est passé une anecdote qui mérite d'être contée. Pendant la débâcle militaire, comme je l'ai mentionné à plusieurs reprises, mon père était le seul responsable de la municipalité, il est bien secondé par Achille Allion, secrétaire de mairie par intérim. Un soir, au café Danjon, se présentent trois officiers de l'armée française, ils sont arrivés en voiture. Ils demandent à Madame Danjon s'ils peuvent dîner et coucher. Madame Danjon qui possède à quelques pas de là une maison qu'elle a acquise pour se retirer après sa retraite, leur propose une chambre dans cette maison. Ils acceptent la proposition. Leur comportement semble louche aux clients du café dont mon père fait partie, l'époque est à l'espionnite et s'ils étaient de la cinquième colonne ? Mon père appelle à la rescousse un spécialiste, Achille Allion. Avec son expérience d'adjudant de gendarmerie, il doit être en mesure de juger la situation. Après les avoir longuement observés, avoir questionné Madame Danjon sur ce qu'ils avaient dit, sur ce qu'ils avaient demandé, notre fin limier arrive à la même conclusion que mon père : Ce ne peut être qu'un commando de la cinquième colonne tant l'attitude de ces gens semble équivoque. La gendarmerie de Mehun est avertie par téléphone, le chef de la brigade Ballaire, un ami de mon père, arrive avec ses hommes. Après avoir tenu conseil avec son ancien collègue et mon père, il arrive à la même conclusion. Les trois lascars sont couchés, il faut passer à l'action et arrêter en douceur ces faux officiers. La porte de la chambre est enfoncée de main de maître par les gendarmes qui font irruption dans la chambre, désarment les suspects plutôt étonnés par l'assaut qu'ils viennent de subir. À présent, il faut savoir quelle est cette prise. Je suppose que les gendarmes se renseignent auprès des autorités militaires, les officiers en question seraient bien des "vrais", il faut les laisser repartir le lendemain matin. Tous les intervenants sont sceptiques de mon père à Allion et aux gendarmes, ces gens-là ne sont pas clairs. Le mystère ne sera jamais élucidé. Preuilly a peut-être manqué ce jour-là d'être le théâtre d'une arrestation d'espions de haut vol, grâce à la perspicacité d'un conseiller municipal et d'un gendarme à la retraite ou plutôt, ont-ils, cette nuit-là, été victimes de l'espionnite très aiguë qui règne pendant ces derniers jours de guerre. Les trois officiers étaient peut-être tout bonnement des fuyards qui tâchaient de mettre une bonne distance entre eux et les troupes allemandes, aujourd'hui Dieu seul le sait.

Quelques oublis en vrac

Avant de rentrer dans l'ère nouvelle que marque la bataille de France et de ses conséquences, avant mon passage de l'âge tendre au cours duquel j'appris à connaître mon entourage, mon cadre de vie, à un nouvel âge que je désignerai comme mon brave curé, l'âge de raison, je voudrais revenir sur des événements importants qui se sont passés dans ma famille.

J'ai déjà mentionné les quelques bribes de souvenirs qui me restaient du mariage de ma tante Solange. Depuis elle et mon oncle habitent à Bourges. Avec bonheur ils accueillent à leur foyer des jumelles, Monique et Jeannette. J'accompagne ma mère qui va rendre visite à tante Solange pour faire connaissance avec les jumelles. Je ne me souviens pas du mode de transport que nous utilisons pour nous rendre à Bourges, peut-être le car d'une ligne régulière qui fait Vierzon-Bourges et qui passe à Preuilly, peut-être la "Bouine". Dans ce cas mon père est avec nous ce dont je ne me souviens pas. C'est la première fois que je m'intéresse à de si jeunes bébés, mes cousines sont vraiment petites et sont dans le même berceau où elles dorment bien tranquillement. Je crois que c'est également la première fois que je vois une grande ville. Ma tante habite dans une maison à colombages de la rue

Mirabeau, cette rue est étroite et bordée de beaucoup de constructions semblables (cette rue, aujourd'hui piétonne, est l'une des plus belles de Bourges). L'appartement est dans les étages, au deuxième ou au troisième.

C'est lors de cette expédition que je découvre un moyen de transport nouveau pour moi : "c'est un tramway" me dit ma mère. Ce véhicule ressemble à un car, mais il roule sur des rails comme un train, une perche métallique glisse sur un fil tendu en hauteur au-dessus des rues. Il ne fait pas de bruit si ce n'est celui des roues qui roulent sur les rails et une clochette qui sonne pour annoncer son passage.

Je ne peux pas mettre de date sur le décès de mon oncle André Charrier, le mari de tante Solange. Je sais que ce n'est pas bien longtemps après la naissance des jumelles, en tous les cas, c'est avant la guerre. La peine est grande dans la famille et ma tante se retrouve seule avec deux filles à élever. Il lui faut travailler pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses filles, elle est courageuse et cela ne lui pose pas de problèmes mais elle ne peut garder mes cousines avec elle. La famille vient à la rescousse. Tante Camille qui n'a pas d'enfant se charge de Monique et la considérera comme sa propre fille ; elle la gardera jusqu'au remariage de sa mère avec l'oncle Henri, après la guerre. Monique connaîtra chez tante Camille presque une vie de famille. L'oncle Lucien et sa mère (la mère Marie) une vieille dame ridée comme une pomme cuite, qui respire la bonté, considéreront Monique comme leur fille et petite-fille. Monique sera, de tous mes cousins et cousines, la plus proche de moi par la proximité mais aussi par le caractère. Elle commencera sa scolarité à Preuilly et y restera jusqu'au jour où elle rejoindra sa mère. Jeannette, mon autre cousine, sera placée chez une tante de son père à Bourges. Elle y sera bien considérée, mais je ne crois pas qu'elle retrouvera un véritable foyer, la tante en question s'appelle Marguerite, elle est vieille fille, habituée à vivre seule. Si heureuses soient-elles, mes cousines n'auront jamais connu ensemble dans leur enfance un véritable foyer avec un père, je crois qu'elles en souffriront. Elles auront quand même la chance de retrouver leur mère et mon oncle Henri à leur adolescence et dans l'ensemble de passer une enfance sans gros problèmes.

Une autre disparition a frappé la famille pendant l'hiver quarante et un, c'est la mort de mon grand-père Clément Meniau. Un après-midi, il est allé au bourg à pied, pour rentrer chez lui il passe aux alambics, peut-être pour fixer un jour pour distiller son eau-de-vie. À la suite de cette visite, il s'engage sur le chemin du port et sur le sentier qui le prolonge sur la berge du Cher, c'est le chemin le plus court pour rentrer chez lui. La rivière fait une petite crue et a en partie inondé le sentier sur quelques mètres de longueur. Au lieu de faire demi-tour, mon grand-père quitte ses sabots et ses chaussettes, retrousse son pantalon et s'engage dans l'eau, il n'a pas peur de l'eau, il sait bien nager et faire quelques mètres à la "trousse culotte" ne devrait pas lui poser de problèmes. Le sol inondé du chemin doit être glissant, toujours est-il qu'il tombe à l'eau, qui est froide en cette saison, il ne se noie pas, mais meurt d'hydrocution.

Ma grand-mère qui ne le voit pas rentrer le soir n'est pas inquiète outre mesure, en effet il arrive à mon grand-père de faire la sieste ou de dormir quand il a forcé un peu trop sur la bouteille, dans une pièce indépendante (surnommée à l'époque "le caboulot") où il y a un lit. Le lendemain matin, elle ne voit rien dans la pièce en question et, très inquiète, prévient la famille. Il est bien vite retrouvé, grâce à l'une de ses chaussettes accrochée dans une branche de saule, son corps est à quelques mètres de là. Il avait des défauts et n'était pas sobre, peut-être que la mort de son seul fils, dont paraît-il il était très fier, n'était pas pour rien dans son attitude. Ma grand-mère et ses filles l'aimaient bien malgré tout. Avec la mort, on pardonne et le bon côté des personnes ressort. C'était avant tout un brave et honnête homme et toute la famille a de la peine. Quand ma mère parle de son enfance et de la vie en famille, elle raconte souvent les veillées devant le feu de cheminée où il aimait chanter avec ses enfants.

Durant l'année qui suit, ma grand-mère trouve à louer sa locature à Gaston Romain, un homme encore jeune qui exploite ses vignes et travaille à la journée. Il habite le bourg. Il prend la locature avec les bêtes : un cheval, deux ou trois vaches, quelques chèvres. Ma grand-mère déménage et loge dans la maison de son locataire au bourg, un échange en quelque sorte (je dois avoir fait une erreur, la disparition de mon grand-père doit se situer pendant l'hiver 40-41).

C’est aussi avant la guerre, que je vais au cirque pour la première fois. Le cirque Amar est installé à Bourges, c’est l’un des plus grands de France. J’accompagne mes parents et les Couvert à l’une de ses représentations. Avant d’entrer sous le chapiteau, nous allons visiter la ménagerie. Ce que je découvre dépasse tout ce que je croyais connaître aussi bien par les livres à la maison, à l’école, au cinéma dans certains documentaires. Presque toutes les bêtes sauvages de la jungle et de la savane sont là, les lions, les tigres, les panthères, les zèbres, les éléphants, les girafes, les rhinocéros, les singes, les ours et bien d’autres. Le petit campagnard que je suis, qui aime bien les bêtes, est subjugué par tous ces animaux, d’autant plus que je les compare avec ceux que je côtoie tous les jours.

Le cirque est un immense chapiteau, il me rappelle la rotonde de Madame Paris sur la plage, mais il y a autant de différence de volume qu’entre une bille et un ballon de football. Avec les spectateurs, entre mes parents, je suis assis sur des bancs disposés en escalier autour de la piste qui est circulaire. L’entrée est fermée par un rideau rouge d’où, dans quelques minutes, vont surgir les artistes, les animaux, les clowns.

Je ne me souviens pas du programme exact. J’ai depuis assisté à différents spectacles de cirque qui ont beaucoup de similitudes avec celui-ci. J’ai mémoire du contorsionniste qui sort en se dépliant, membre après membre, d’une caisse qui, pour moi, ne pourrait contenir qu’un chien comme Boby. Il y aussi une famille d’ours bruns dont l’un d’eux fait de la moto et tourne autour de la piste. C’est la première fois et à ma grande joie que je vois des clowns ; Ils me font rire de bon cœur, je crois bien qu’ils parodient une chanson à la mode "je ne donnerai pas ma place" pour se moquer des dirigeants français et européens, surtout d’Hitler qui allaient, quelques mois plus tard, mettre à feu et à sang l’Europe et le Monde. Entre les numéros, des vendeurs proposent des bonbons, des chocolats, des cacahuètes. Le clou du spectacle est sans contexte, à mon avis, la démonstration d’un dompteur qui fait travailler des lions et des tigres ; j’en ai la chair de poule. Je ne retournerai au cirque qu’après la guerre, ce sera le cirque Bureau base à Bourges où il donne toujours la première représentation qui inaugure sa tournée.

Les envahisseurs

J'arrête là le récit de ma petite enfance, maintenant je vais plonger dans une période au cours de laquelle beaucoup de choses vont changer, où rien ne sera plus comme avant. Nous sommes rentrés du Carroir et réinstallés à la maison. Tout est calme, on attend les envahisseurs avec une certaine crainte, je ne saurais dire quelle fut la durée exacte de cette période, un jour ? Deux jours ou plus.

Un matin, je suis encore au lit, il n'y a toujours pas d'école, ma mère rentre dans ma chambre et annonce sans émotion apparente qu'un soldat allemand vient de faire le tour de la maison et est reparti. Je ne traîne pas au lit. Avec Jacqueline, vite habillés, nous sortons de la maison et courons jusqu'à la route. Quelques instants passent et voilà les premiers spécimens de ceux que nous appelons "les boches", l'ennemi. Ces premiers Allemands (je me souviens de la leçon) sont sur une moto équipée d'un side-car, leurs uniformes sont vert-de-gris et ils sont casqués. Leur casque n'a rien de commun avec les casques français qui ressemblent à des chapeaux de jardinier, ceux-là enveloppent bien la tête jusqu'à la nuque. Je reste en faction un long moment. De temps en temps, passent des groupes en auto, en moto, à pied. Ils ont tous de petites bottes courtes en cuir, la comparaison avec les brodequins et les bandes molletières des soldats français n'est pas à l'avantage de ceux-ci. Apparemment, la destruction du pont ne les a pas gênés pour arriver à Preuilly. Pour compléter leur tenue, tous ont, au ceinturon, une petite baïonnette dans son fourreau et ceux qui ne sont pas casqués sont coiffés d'un calot. La légère crainte que j'avais me quitte vite malgré la réputation de barbares qu'ont nos visiteurs censés couper les bras des petits-enfants.

Nous sommes à table pour le déjeuner. Deux allemands rentrent dans la cour et frappent à la porte. Ma mère les fait entrer, ils ne parlent pas français, ils se mettent à table et font comprendre qu'ils voudraient bien déjeuner. La première surprise passée, ma grand-mère et ma mère leur font cuire une omelette. Peut-être mangent-ils un reste de viande et de légumes, une bouteille de vin rouge est mise à leur disposition. Je suppose qu'ils boivent un café arrosé d'une goutte. Ils ne s'attardent pas à table. Je ne me souviens plus s'ils ont fait comprendre un quelconque merci mais ils repartent comme ils étaient venus.

Après cette première vague, une formation, peut-être l'effectif d'une compagnie d'infanterie, cantonne dans le village. Les officiers font le nécessaire auprès de la mairie pour réquisitionner des locaux pour le cantonnement de la troupe. C'est mon père, toujours en charge des responsabilités communales et le secrétaire remplaçant Achille Allion, qui font le nécessaire pour trouver des locaux. Achille Allion connaît un peu d'allemand pour avoir été en poste pendant l'occupation de l'Allemagne après la guerre 14-18. La pratique, même sommaire, de cette langue aide beaucoup dans les négociations. Mon père réussit à loger tous "ces invités" sans trop de problème, les maisons inhabitées, les résidences secondaires sont les premières à être requises. Rien qu'autour de la maison, les maisons Girard "curé de la Bertherie", Peyronnet, Falenchet, Charmillon sont occupées. Les officiers, les lieutenants Pascaud, commandant de compagnie (peut-être descendant de Huguenots français) et Weber son adjoint ne se sont pas trompés, ils ont choisi, pour leurs pénates, la maison Charmillon.

Ces deux officiers sont souvent à la maison pour garder le contact avec les "autorités locales". Ils sont corrects tout comme le reste de la troupe ; mis à part la réquisition des logements, ils ne se comportent pas en ennemis. Il est difficile à l'époque d'imaginer que ces hommes qui nous disent que la guerre avec la France n'est plus qu'une question de jours, que nos deux peuples seront vite réconciliés, que ces hommes se transformeront en brutes sanguinaires qui mettront toute l'Europe à feu et à sang. Un certain respect s'instaure entre mon père et l'occupant et comme il est de tradition à la maison, les visites se passent autour d'une bouteille de vin blanc de mon grand-père. Quelquefois, quand les lieutenants passent à la maison, ils m'emmènent avec eux faire la tournée du cantonnement. À cette occasion, je remarque un changement d'attitude dans le comportement de ces officiers sympathiques qui me promènent et me donnent des bonbons. Quand ils s'adressent à leurs soldats, ils deviennent hautains et cassants.

La maison Peyronnet en face de chez nous est occupée par des hommes de troupe, je vais les voir de temps en temps. Tous les matins, ils font du sport et se rendent sur la plage pour se baigner, ils sont tous en survêtement (je ne crois pas, qu'à la même époque, les soldats français aient dans leur paquetage des survêtements). Ils reviennent de la plage en rangs par trois au pas de l'oie en chantant "Haïlli, haïllo".

Je n'ai aucune idée des raisons qui ont fait que la radio de tante Jeanne soit à la maison à ce moment précis. Toujours est-il qu'elle est là et que nous ne privons pas de l'écouter. Les lieutenants écoutent souvent un poste allemand. Un jour, je me souviens très bien, ils écoutent religieusement un discours de leur grand chef Hitler, c'est tout juste s'ils ne se mettent pas au garde à vous.

C'est aussi par la radio que nous apprenons que l'armistice vient d'être signé. Le maréchal Pétain a sorti notre pays de la guerre, son allocution, que toute la famille écoute respectueusement, m'impressionne par sa gravité. Je suis persuadé aujourd'hui que la majorité des gens que je côtoie, que ma famille et, comme l'histoire semble l'admettre, les Français lui savent gré de son initiative et lui font confiance tant ils sont désemparés par une situation qu'aucun d'entre eux n'aurait imaginée deux mois auparavant. Cette guerre n'avait pas été populaire et les hommes politiques du moment, tout comme les gouvernements qui s'étaient succédés sont jugés durement pour leur incompétence, à n'avoir pas su éviter la guerre et encore moins la préparer. L'armée, soi-disant la plus puissante du monde, n'avait pas été capable de donner la réplique à une armée allemande, jeune, moderne et bien commandée.

"Une chance que le maréchal Pétain est là" pensent et disent les gens autour de moi. Lui au moins avait su arrêter les Allemands à Verdun. Si quelqu'un peut avoir la confiance de la plupart des français, ce ne peut être que lui, ils ne doutent pas un instant que lui seul saura tenir tête à la morgue allemande. Moi, petit campagnard de sept ans, Pétain je ne le connais pas, j'en avais bien entendu parler à l'école pendant un cours d'histoire des grands. À présent je suis intéressé par ce qu'on dit de lui, il paraît que ceux qui ont servi sous ses ordres le vénèrent, il aurait sauvé la France durant la grande guerre. Les anciens combattants, encore très nombreux, ont une confiance sans borne en cet homme, ils le connaissent bien, ils ont pu juger son bon sens, son efficacité, sa sagesse, ils se souviennent que son premier souci était de préserver le plus possible la vie des soldats.

Aujourd'hui, je sais que quelques hommes et quelques femmes n'étaient pas dupes, ils pensaient qu'il ne fallait pas confondre la stratégie et le succès militaire d'une époque révolue avec la compétence et la responsabilité que des hommes doivent montrer pour tenir la barre d'un grand navire, comme la France, dans la tempête et que si une bataille était perdue, la guerre ne l'était pas forcément.

Je me souviens très bien de l'une de ses allocutions à la radio, tous ceux qui sont là écoutent attentivement. Il parle avec une voix cassée de vieillard mais avec conviction et promet de ne pas nous abandonner. Il dit que ce sont les Allemands qui ont gagné la guerre et que, maintenant, il va falloir payer et qu'après avoir fait pénitence, la France redeviendra un grand pays. Croit-il à ce qu'il dit ?

La France va être coupée en deux momentanément en attendant que la victoire allemande soit complète avec l'anéantissement de l'Angleterre elle qui a la prétention de continuer seule la guerre. De ces deux morceaux de France, une grosse moitié passe sous occupation allemande, une petite moitié restera libre avec un gouvernement qui aura son siège à Vichy et qui gardera une petite armée. La ligne de démarcation passera à côté de chez nous, à Preuilly c'est la rivière le Cher, qui concrétise la séparation, la rive droite est occupée, la rive gauche est libre.

Nos occupants auxquels nous nous sommes habitués doivent repasser le Cher. Je ne saurai dire combien de temps ils occupent Preuilly, peut-être deux semaines, peut-être trois. Les lieutenants Pascaud et Weber viennent nous faire leurs adieux. Tout en ne tombant pas dans la familiarité, les rapports de mon père avec eux avaient toujours été corrects et courtois. Je suis persuadé qu'ils ont apprécié cette franchise. Mon père débouche une bouteille de vin blanc et toute la famille trinque avec eux. Weber a un appareil photographique qu'il fixe sur un trépied et qui possède un système de

déclenchement automatique ce qui leur permet d'être tous les deux sur la photo avec la famille au complet. Depuis leur arrivée, je n'ai jamais considéré ces hommes comme des ennemis, ils ont toujours été sympathiques avec moi et je regrette leur départ. En revanche, malgré les bons rapports, le reste de la famille doit être plutôt soulagé. Ce sentiment est sûrement aussi celui des Preuillois.

Ils ne vont pas loin, ils cantonnent au château des Rosiers sur la commune de Quincy, mais côté rive droite. Un dimanche, avec mes parents, nous allons rendre visite à Madame Couvert. René est prisonnier comme de nombreux français. Madame Couvert vient avec nous, elle aussi en vélo jusqu'aux Rosiers où sont nos deux lieutenants. Mon père doit avoir des papiers à régler avec eux mais l'objet principal de la visite est de demander aux lieutenants s'ils ne pourraient pas intervenir pour faire libérer René Couvert. Je ne me souviens plus s'ils ont laissé quelque espoir sur cette libération mais, mis à part le bon accueil dont nous sommes gratifiés, croire à la libération de ce brave René, c'est croire au père Noël. Il sera libéré comme la plupart de ses compagnons d'infortune à la fin de la guerre. Les lieutenants offrent une des photos qu'ils ont prises lors de leur départ ; on n'y voit qu'un lieutenant de dos. Aujourd'hui, je me demande si les autres photos sur lesquelles ils posaient avec nous n'ont pas servi à illustrer à fin de propagande, la collaboration franco-allemande, si tel fut le cas, je serais très déçu car je veux bien croire encore que ces deux officiers étaient des hommes sincères.

La ligne de démarcation

La ligne de démarcation s'installe après le départ des Allemands de Preuilly. Ceux-ci construisent une baraque en bois pour loger un groupe de soldats. Aujourd'hui elle se trouverait à l'entrée du chemin du camping. Ces soldats se relaieront pour monter la garde. Une barrière qui ressemble à celle d'un passage à niveau, est mise en place à la sortie du pont rive droite. Elle se lève et s'abaisse avec l'aide d'un contrepoids qui est fixé de l'autre côté de son axe. Une guérite en bois peinte aux couleurs allemandes est mise en place à l'entrée du pont, côté rive gauche, un soldat y est en faction, un autre est à la barrière. Au milieu du pont, sur le trottoir de droite quand on vient de Preuilly, un mât est fixé ; en haut de celui-ci flotte un grand drapeau rouge avec dans un cercle blanc, en son milieu, une croix gammée noire. Bien sûr, je porte une attention particulière à cette installation.

Côté rive gauche, l'armée française fait sa réapparition et s'organise aussi. C'est un détachement d'une compagnie du premier R.I. cantonnée dans le château de Coulanges qui se trouve sur la commune de Lury sur Arnon. Un groupe de cette compagnie cantonne à Preuilly, il est chargé de la garde et est relevé toutes les semaines. Au début, les soldats qui sont peut-être une dizaine, sont logés dans la salle Sainte Marthe, un sergent est chef de poste. Ils installent aussi une guérite peinte en bleu, blanc, rouge, à l'instar de la guérite des gens d'en face. Cette guérite est placée juste contre le mur de clôture de la maison, à l'angle, route-chemin de l'église, une barrière identique à celle des Allemands, couleurs mises à part, est installée devant la guérite, un mas avec le drapeau français est planté sur l'accotement côté droit en descendant la route du pont. Une sentinelle est toujours en faction à cette barrière qu'elle ouvre et qu'elle ferme au gré des passages. Le soldat de faction a toujours un fusil mais pas de cartouche dans l'arme et pas plus dans les cartouchières, celles-ci sont bourrées de papier pour ne pas paraître trop plates.

Les Allemands ne laissent passer que les personnes munies d'un laissez-passer, qu'elles viennent d'un sens ou d'un autre. Les soldats français sont là pour la forme, ils laissent passer tout le monde qu'ils partent ou qu'ils rentrent. Je suis souvent à tenir compagnie aux sentinelles, je les connais tous, j'ai l'avantage de les voir une par une au poste. Ils sympathisent vite avec la famille et souvent à l'invitation de mon grand-père ou de mon père ou encore de Jean, ils viennent trinquer avec eux.

Après avoir passé quelque temps dans la salle Sainte Marthe, ils s'installent dans une maison vide appartenant à Monsieur Cerveau qui est facteur à Saint Florent. Je suppose que ce déménagement a pour origine la facilité de pouvoir installer la chambrée, le réfectoire et la cuisine ; ils ont aussi la possibilité de se chauffer l'hiver.

La mise en place de la ligne est terminée. Maintenant, comme j'en ai déjà fait mention, il faut être détenteur d'un laissez-passer pour aller d'une zone à l'autre, ce document qui est exigé par les seuls allemands est délivré, après en avoir fait la demande à leurs services auxquels il faut présenter une raison valable pour ce passage. La plupart des Preuillois en possèdent un, ils ont tous trouvé de bonnes raisons, tout campagnard que l'on soit à Preuilly, quand il s'agit de se débrouiller nous ne sommes pas en dessous des normes françaises pour l'imagination.

Une difficulté est liée à cette demande, il faut la remplir dans la langue des occupants. Heureusement à Preuilly, une dame connaît cette langue, Madame Baude. Sa mère est originaire de Preuilly et a gardé la maison familiale pour venir en vacances, c'est Madame Mottin. Depuis la débâcle elle est à Preuilly avec sa fille et sa petite-fille, son mari est retourné à Paris où il travaille, Monsieur Baude lui est prisonnier. Avec beaucoup de gentillesse Madame Baude remplit les demandes de laissez-passer pour tous les Preuillois qui le désirent et peut-être aussi pour des personnes qui viennent d'ailleurs. Elle doit faire ce travail bénévolement.

Il faut rétablir un passage sur le pont en partie démoli. Dès leur arrivée, les premières troupes allemandes ont vite fait de raccorder les deux rives du Cher. Les culées et les pilastres sont intacts comme les deux travées (la première de la rive droite et celle du milieu). Vers la rive gauche, la travée est coupée, un morceau de celle-ci côté culée est tombée dans la rivière, côté pilastre elle pend dans le vide sans être séparée de celle du milieu. Entre la culée et le morceau de tablier, les Allemands entreprennent la construction d'une passerelle. Ils mettent en place des poutrelles en treillis d'un bord à l'autre et couchent des madriers dessus. Maintenant il est possible de passer à pied ou en vélo.

En attendant cette réparation de fortune, le passage se fait en barque. Je l'ai déjà écrit, l'école n'a pas repris et de toute façon, nous sommes à quelques jours des vacances. Roger Bedin a un frère plus âgé que lui, c'est Jean, il a treize ans. Autant que je m'en souvienne, c'est un grand et beau garçon, il sait à merveille manœuvrer une barque de pêche, en particulier celle de son grand-père, le maniement de la bourde n'a pas de secret pour lui. Pendant quelques jours, il propose ses services aux candidats à la traversée. Je suppose que cette occupation lui procure quelques pièces mais cette activité va lui coûter la vie. Ce mois de juin est beau et chaud, c'est torse nu, vêtu d'une culotte courte et les pieds nus qu'il conduit son bateau. Celui-ci est en bois, malencontreusement il se pique avec une écharde détachée du fond du bateau, sous la plante d'un pied. Il ne prête pas attention à cette petite blessure, je suppose que chez lui, sa mère ou sa grand-mère lui auront désinfectée avec de l'alcool ou de l'eau oxygénée. Il n'est pas douillet et en a déjà vu d'autres, il continuera d'assurer les passages sur le Cher. Quelques jours plus tard il ne se sent pas bien, il se plaint d'être courbaturé, de douleurs aux articulations, de maux de tête et d'avoir la nuque un peu raide. À cette époque, on ne fait pas venir le médecin pour si peu ce n'est, croit-on chez lui, qu'un début de grippe. Les douleurs se font de plus en plus grandes et sa mère décide de le faire examiner par un médecin. Devant les symptômes, celui-ci comprend tout de suite que Jean a contracté le tétanos, certainement transmis par la blessure de son pied, il le fait conduire d'urgence à l'hôpital. La vaccination existe déjà je crois, mais elle n'est pas encore obligatoire, en cas de blessure pouvant transmettre cette maladie, il faut faire le plus tôt possible une piqûre de sérum. Malheureusement pour Jean Bedin, il risque fort d'être trop tard, la maladie est déclarée et elle est mortelle dans la plupart des cas, il est exceptionnel d'en guérir. Jean meurt à l'hôpital dans d'atroces souffrances quelques heures plus tard.

Toute la famille Girard-Bedin est désespérée, la disparition de ce grand et beau garçon qui faisait la fierté de tous n'est pas supportable. Tous les jeunes de Preuilly le connaissent bien, outre les vacances qu'il passait à Preuilly, il fréquentait l'école depuis quelques mois, eux aussi ont beaucoup de peine. Moi, je suis triste, je connaissais bien Jean pour être souvent avec son petit frère Roger. C'est la première fois que je prends conscience de ce qu'est réellement la mort, dans ce qu'elle a d'impitoyable et de définitif. Je suis triste aussi pour la peine des grands-parents Girard, pour Madame Bedin, pour mon petit copain Roger. Il faudra annoncer la nouvelle à son père qui est en captivité. Quel effort doit faire la mère de Jean pour annoncer à son mari la mort de son grand garçon, un garçon

qu'il adorait. Il l'a quitté en bonne santé, plein de vie, quand il reviendra il ne retrouvera qu'une tombe.

C'est mon père qui est chargé avec son entreprise, par l'ingénieur des ponts et chaussées de Mehun sur Yèvre, Monsieur Debord, de consolider le morceau du tablier du pont qui pend dans le vide. À l'aide d'un bateau avec ses ouvriers, il réussit à l'étayer avec de longs bastaings de bois, entrecroisés avec de fortes planches. Cet assemblage consolide provisoirement le morceau qui pend et qui a tendance à s'affaisser.

Le pont de Sainte Thorette est entièrement détruit, c'était un beau pont de pierre, il faut en déblayer les gravois, finir de démolir ce qui ne l'est pas encore, avant de pouvoir en commencer la reconstruction. Ces travaux préliminaires sont également confiés à mon père. L'embauche de nombreux ouvriers pour la durée du chantier est nécessaire. C'est un chantier où des ouvriers que je ne connais pas, sauf quelques-uns qui sont de Preuilly, s'affairent et que je découvre la première fois que j'accompagne mon père. Les gravois sont chargés dans des brouettes, elles roulent sur un chemin de planches et leur contenu est stocké sur un pré qui borde la route. Certaines parties de maçonnerie, en particulier les piles, tout en étant renversées ne sont pas cassées, il faut les démolir pour les transporter. Cette maçonnerie est coriace, il faut employer des explosifs pour les réduire. Mon père en a appris le maniement pendant son service militaire, dans un régiment du génie. Des ouvriers creusent des trous ronds du diamètre d'un bâton de dynamite et d'environ cinquante centimètres de profondeur. Il faut être patient pour faire ces trous à l'aide d'un ciseau spécial et d'une massette, millimètre par millimètre. Quand les trous prévus sont terminés, c'est mon père qui intervient, il place les bâtons de dynamite dans les trous et un détonateur par bâton et relie le tout à une mèche lente. Pour finir de boucher le trou, il faut le remplir de briques pilées bien tassées. À cet instant, avant d'allumer les mèches, les ouvriers se retirent à quelques centaines de mètres. Je les suis dans leur retraite. Mon père sort son briquet, allume les mèches lentes et vient en pressant le pas se mettre à l'abri. Quelques secondes après son arrivée, une grosse explosion se produit, un nuage de poussière s'élève et une partie de la maçonnerie est assez désagrégée pour pouvoir être transportée. Je suis surpris par la maîtrise de mon père dans la mise en œuvre des explosifs et dans ses capacités à organiser le travail de ses nombreux ouvriers. Une occasion vient de m'être donnée d'admirer son savoir-faire que je ne manquerai pas d'expliquer aux copains.

L'ingénieur des ponts et chaussées, Monsieur Debord et le chef cantonnier viennent sur le chantier pour contrôler les heures passées, le travail est traité en régie. Ce sont des personnes honnêtes et elles font confiance à mon père, elles savent qu'il ne triche pas, leur entente est franche et cordiale.

Monsieur Debord est un jeune ingénieur, il se déplace en vélo. La première fois que je le vois, il porte une culotte de cheval et de grosses chaussettes par-dessus. C'est le début d'une collaboration de l'entreprise Bugeon et de la subdivision des ponts et chaussées de Mehun puis de la subdivision Bourges-Mehun qui lui succéda. Mon père travaillera pour les beaux-parents de Monsieur Debord à Bourges. L'entreprise Bugeon n'aura jamais de problèmes importants avec cet ingénieur qui est pourtant connu pour être très pointilleux.

Bien longtemps après cela, en 1990, lors de la réception des travaux de la halte-garderie de Saint Doulchard que construira la SARL Bugeon, j'offrirai le vin d'honneur aux participants à cette réunion, Monsieur Debord est en retraite et il est maire de cette ville. À cette occasion, je rappellerai les cinquante années pendant lesquelles les entreprises Bugeon ont travaillé avec le maître d'ouvrage, ingénieur, propriétaire puis maire que Monsieur Debord aura été à travers ce demi-siècle. Je crois pouvoir dire que le brave homme apprécia ce rappel d'une collaboration sans nuage.

Les militaires français du poste de garde de Preuilly, je les connais tous, pour la bonne raison qu'ils montent la garde à tour de rôle devant la maison. Souvent il y en a chez nous pour parler, la famille doit leur paraître sympathique et il y a Jean et ses copains qui sont proches d'eux par l'âge. Certains ont fait des conquêtes féminines dans le village, les jeunes filles, elles aussi, ont lié connaissance assez vite avec ces braves garçons. Ils me laissent jouer avec leur fusil, des MAS 36. J'ai

vite fait d'apprendre à les démonter et à les remonter. Cette arme, très simple, sera toujours en service quand je ferai mon service militaire. Tous les jours, devant la maison, on peut assister à la cérémonie de la montée et de la descente des couleurs. Deux fois par jour, matin et soir, un groupe de cinq ou six hommes, sous le commandement du sergent, chef de poste, arrive au pas cadencé, le fusil sur l'épaule, devant le mât du drapeau. Ils font un quart de tour, font face au mât, un soldat attache le drapeau à la corde, le sergent met sa troupe au garde-à-vous, lui fait présenter les armes et pendant que le drapeau monte lentement, un soldat avec un clairon, sonne "au drapeau" ; le drapeau arrivé au sommet du mât, la petite troupe met l'arme à l'épaule, refait un quart de tour et repart au pas cadencé, le même cérémonial se reproduit le soir pour la descente. Les Allemands, sur le pont, font à quelque chose près la même cérémonie.

Je l'ai déjà mentionné, les premiers Allemands que je connus pour la première fois à Preuilly, pendant leurs quelques jours d'occupation, je n'en ai pas gardé de préjugé défavorable aussi, je ne me gêne pas pour rendre visite à ceux qui sont en installation de l'autre côté du Cher. Dans le baraquement en bois où ils ont élu domicile, leur détachement a la même importance que celui du poste français. Dans la guérite installée côté rive gauche à l'extrémité du pont, un soldat veille. Comme la sentinelle française il a un fusil avec quand même une différence notable, lui a des cartouches dans son fusil et dans ses cartouchières, c'est là ce qui différencie les vainqueurs des vaincus. Il a pour mission d'avertir le poste, à l'aide d'une sonnette électrique, quand quelqu'un s'engage sur le pont, en principe ce soldat est en service et ne fait pas attention à moi. Au poste, ce n'est pas la même chose, mis à part celui qui est de faction à la barrière et qui contrôle les passeports, les autres sont au repos et se montrent plutôt accueillants. Je fais leur connaissance et visite la baraque où ils vivent. Ils couchent dans des lits superposés sur trois étages, ils n'ont qu'un mobilier rudimentaire : une table, des chaises, quelques rayons sur lesquels sont rangés leur paquetage, un râtelier pour les armes. Après une prise de contact que je qualifierais d'amicale, ils me demandent de faire des courses au bourg. Leurs besoins, ce sont des "canettes" de bière et des cigarettes. Pour le transport, ils me munissent d'une grande sacoche en cuir. Je fais mes emplettes chez Madame Danjon où je trouve cigarettes et bières, le tabac n'est pas encore rationné. Ils savent bien rétribuer mes services, ils me laissent toujours la pièce et quelquefois, avec un sourire complice, m'offrent une cigarette, c'est là un geste que j'apprécie beaucoup, vraiment, ces Allemands, sont bien sympathiques. La cigarette me gratte bien un peu la gorge et quelquefois me fait tousser mais j'ai, à ce moment-là, l'impression de monter d'un échelon dans la hiérarchie sociale.

Le groupe de soldats français en poste à Preuilly doit être relevé toutes les semaines. L'un des sergents qui commande ce groupe est un corse, militaire de métier, il s'appelle Raphaëli, il voue une haine farouche aux Allemands. Quand il est de service à Preuilly, pas question que je fasse mon petit commerce, il me refoule sans ménagement avec ma sacoche. J'ai vite fait de trouver la parade, je ne passe pas au poste français, mais descends par le petit chemin qui va droit au Cher, derrière l'église, je suis les sablettes et monte le talus du pont derrière la guérite allemande.

Un jour, je passe au poste, pas de Raphaëli à l'horizon, je pourrai repasser par-là au retour. Je suis à peine engagé sur le chemin qui va de l'église à chez moi que j'aperçois la sentinelle et le sergent, aussitôt je fais demi-tour et prenant mes jambes à mon cou, je m'engage sur le chemin qui descend au Cher. Il est mal pavé, dans ma précipitation, je trébuche et tombe lourdement avec la sacoche et son contenu. La plupart des canettes sont cassées et les cigarettes nagent dans la bière. Moi, mis à part, un genou écorché, je n'ai rien. L'oreille basse, je retourne au poste allemand, je redoute l'accueil que vont me réserver mes clients. Je raconte mon aventure, il y a toujours l'un d'eux qui parle français. Mon récit ne les fâche pas, bien au contraire, ils en rient de bon cœur, je suis soulagé. Ils me font encore confiance, je reprends la sacoche et de l'argent pour refaire le plein, cette fois je prends directement le bord du Cher.

L'envie de manger une friture se manifeste chez les Allemands du poste. Ils n'ont pas de matériel de pêche à leur disposition, mais ils ont des grenades. Jusqu'à ce jour, j'avais vu se pratiquer plusieurs façons de pêcher mais celle à laquelle je vais assister, je ne la connaissais pas. Une grenade est lancée du pont dans la rivière sur un banc de poissons. Aussitôt des centaines de ces malheureux

remontent à la surface, le ventre en l'air. J'ai appris par la suite que ce genre de pêche se pratique souvent en temps de guerre pendant lequel, avec la tuerie organisée des hommes, pourquoi ne pas organiser celle des poissons. Avec les copains et quelques adultes, nous allons à la trousse-culotte, ramasser la pêche, nous sommes munis de sacs de jute, c'est une grosse pêche. Les Allemands prennent ce dont ils ont besoin, le reste, nous le partageons entre nous. Je ramène une bonne friture à la maison, une aubaine en ce temps-là, déjà la difficulté du ravitaillement commence à se faire sentir. C'est la seule fois que les Allemands pratiqueront ce genre de pêche, les grenades leur sont certainement comptées, à moins qu'ils aient décidé de pratiquer l'écologie sans le savoir, bien avant que cette doctrine ne devienne à la mode. Malgré tout, de temps en temps, les Allemands nous demandent, aux copains et à moi, de descendre dans l'eau côté aval du pont. Après avoir au préalable retourné la balle sur sa douille, ils tirent dans l'eau où ils voient des poissons. Le résultat est moins spectaculaire qu'avec une grenade, mais nous leur remontons quelques dizaines de poissons, quelquefois ils nous les donnent alors, nous les emportons fièrement chez nous.

Depuis quelque temps, j'ai l'honneur de faire partie de la petite troupe d'enfants de chœur qui assistent le curé dans la célébration de la messe. Le chef de file est Olivier Cromwell, "Lili". Il est plus âgé que moi de six ans et est resté clerc après sa première communion, peut-être a-t-il peu de copains de son âge et trouve naturel de partager quelquefois ses jeux avec moi. Il m'arrive de lui rendre visite pour faire une partie de ballon, une partie de billes. Il a aussi un mécano qui est beaucoup plus important que le mien, il n'est pas maladroit et a construit avec, un beau paquebot.

Un dimanche matin, après avoir servi la messe, nous décidons Lili et moi de rendre visite à nos "potes" allemands. C'est un peu avant midi, je crois qu'en passant devant chez moi, j'avertis ma mère de notre expédition. Nous sommes bien accueillis, Lili comme moi est l'un des commissionnaires du poste et les hommes qui sont là, nous les connaissons bien. Ils viennent de recevoir le repas de midi dans de grands bouteillons en aluminium ; Le poste de garde n'est pas équipé pour préparer la cuisine, les repas, me semble-t-il, doivent venir d'une ferme de Sainte Thorette où doit être cantonné l'unité des militaires du poste de Preuilly. Ils ont bon cœur et nous invitent à partager leur fricot. Je ne me souviens pas du menu, mais tout ce que je sais, c'est que ce même menu me serait présenté à la maison, je le refuserais tout net, sans le goûter. L'invitation est cordiale, j'en suis honoré et avec mon chef nous passons à table. Tout compte fait, malgré son aspect, le fricot est mangeable, l'ambiance à table est décontractée. Nous n'avons pas encore fini notre repas, que l'on frappe à la porte. L'intrus, c'est Alfred Cromwell, le père de Lili, il n'a pas son visage des bons jours, il salue l'assistance et demande à Lili de le suivre immédiatement. Il est vrai que celui-ci n'avait pas fait part de son escapade chez lui et qu'il était attendu pour déjeuner. Son père a dû se renseigner à la maison pour savoir où nous étions. Me voilà seul et toujours bien décidé à participer à ce festin. Le plat de résistance est un mélange de viande, de légumes et de bouillon. Le pain ne ressemble pas à celui de Preuilly, même si celui-ci commence à virer au gris. Le pain allemand est comme moulé et plus amassé, je crois que le seigle droit rentrer en partie dans sa composition. Aujourd'hui encore, je me pose la question sur la nature du dessert que mes hôtes me servent largement. Ils croient me faire plaisir. Ce dessert ressemble un peu à du miel, mais n'a pas le goût de miel et il est beaucoup plus jaune. Ce pourrait être aussi de la confiture, mais à quoi ? Ma mère, experte dans la confection de plusieurs sortes de confitures, n'a jamais confectionné quelque chose d'aussi mauvais. Pourtant mes hôtes apprécient ce dessert. Rempli de bonnes intentions et pour ne pas les vexer, j'essaie d'avaler la "chose", mais malgré toute ma bonne volonté, je ne puis en avaler plus d'une bouchée. Les soldats me semblent outrés en découvrant mon mauvais goût, je suis navré de les décevoir. Le repas est terminé, je me prépare à rentrer au bercail. Par la fenêtre qui s'ouvre sur la route de Villeperdue apparaît ce que je crois être leur adjudant, gradé dont la réputation ne me semble pas meilleure dans l'armée allemande que dans l'armée française.

Ce brave homme fait sa tournée d'inspection des postes. Je suppose que ma présence en ce lieu ne serait pas appréciée par le visiteur qui va entrer dans quelques secondes aussi, je me retrouve balancé au troisième étage des lits superposés avec un tas de couvertures par-dessus. On me fait comprendre de ne faire aucun bruit, j'ose à peine respirer. L'adjudant entre dans le poste, au commandement du chef de poste, tous les soldats se lèvent et se mettent au garde à vous. J'aperçois au

travers de mon camouflage le haut du crâne du visiteur, il est rouquin, de la même couleur que les carottes. Ses cheveux sont coupés très courts. Pourvu qu'il n'ait pas l'idée de lever la tête, je me ratatine encore un peu plus. Il parle avec autorité, les hommes du poste l'écoutent respectueusement et lui répondent de la même façon. La visite est courte, un dernier "garde à vous", un salut à l'adjudant et voilà la terreur qui s'en va sans que je sois découvert. Tout le poste est soulagé. Après cet incident, je ne m'attarde pas. Je remercie mes hôtes de leur accueil et je regagne mon foyer. Ce sera le dernier repas que je prendrai avec mes potes allemands, un verre de bière, une cigarette d'accord, mais de repas, il n'en sera plus question. Le menu qui ne n'a pas convenu, la visite surprise de l'adjudant avec la terreur d'être découvert, sont de bonnes raisons pour décliner toute autre invitation. Grâce à cette aventure, j'apprécie la cuisine familiale, même avec les restrictions qui commencent à se faire sentir.

La ligne de démarcation ne gêne pas tellement les riverains qui ont presque tous un "laissez-passer". Il n'en est pas de même pour ceux qui, occasionnellement, ont l'intention de traverser sans le précieux papier. Au poste français la présence de l'armée est symbolique, il est possible de passer dans un sens ou dans l'autre sans être contrôlé. Du côté allemand, c'est tout autre chose, ceux qui n'ont pas les papiers réglementaires sont refoulés sans ménagement. Comme les hommes, le courrier ne peut franchir la ligne sauf des cartes spéciales fournies avec parcimonie et sur lesquelles il n'y a pas beaucoup de place pour la correspondance et qui doivent voyager sans enveloppe.

Si notre beau pays a perdu la guerre, il n'a pas perdu son sens de la "débrouille" pour faire passer le courrier d'une zone à l'autre. Des réseaux de passage de courrier se créent spontanément et s'organisent très vite.

Dans le cas de celui que je connais, tout commence par du courrier que les militaires français du poste voudraient bien adresser à leurs familles habitant la zone occupée. Mon père, ma mère, Jean, mon grand-père ont des laissez-passer. Mon père a de très bons rapports avec les soldats du poste où il passe presque tous les jours, ceux-ci n'ont pas l'idée de le fouiller. Il se charge des lettres et les poste à Mehun. Il faut également organiser le trajet du courrier dans l'autre sens, pour se faire il faut que le courrier soit sous double enveloppe adressée chez Madame Couvert dans un sens et chez nous dans l'autre. Au début, ce système ne concerne que les quelques militaires que nous connaissons. En quelques mois, le trafic prend un volume important, c'est par plusieurs dizaines que les lettres arrivent d'un côté comme de l'autre. Nous ne connaissons plus la plupart des gens qui font transiter leur courrier par la filière Bugeon-Couvert. Plus le volume est gros, plus les risques sont importants aussi bien pour Madame Couvert que pour mon père, ma mère, Jean et plus tard Jacqueline qui tous passent le courrier. Ce n'est pas encore de la résistance, mais c'en est déjà les prémices. Comme des dormeurs, les Français commencent à s'éveiller et sortent de leur torpeur, du K.O. où les avaient plongés la débâcle, l'armistice, le Maréchal. De tous ces gens inconnus qui profitent du réseau, un seul aujourd'hui se souvient encore : c'est un soldat originaire du Nord, en garnison je ne sais où, mais qui, revenu à la vie civile, envoie toujours ses bons vœux pour la nouvelle année. Cet homme qui, après la guerre, devait travailler dans une filature, se débrouillera pour trouver le tissu du costume de marié de Jean en 1946 après la guerre, alors que la pénurie sévit encore. La reconnaissance de ce brave homme remboursera à elle seule tous les risques encourus avec le passage du courrier.

Une petite anecdote mérite d'être racontée au sujet du passage du courrier. Un soir, mon père rentre de son travail à Mehun à bicyclette avec son chargement journalier de courrier. Comme il en a l'habitude, il le place autour de sa taille, entre chemise et pantalon, serré par une ceinture. En passant au poste, il met pieds à terre pour passer la barrière allemande, il salue la sentinelle qui ne demande même pas le laissez-passer, on est entre gens de connaissance, c'est à ce moment précis qu'un paquet de lettres semble quitter sa cachette et glisser doucement dans la jambière de son pantalon. Heureusement, il porte des pantalons de travail dit "à la demi-hussarde" aux jambières très amples mais resserrées sur la tige du soulier. Il ne remonte pas sur son vélo, à petits pas il se dirige vers le pont, il lui faut éviter de semer les lettres sur la route comme le petit poucet avec ses cailloux. Ce n'est vraiment pas le bon jour, un Allemand est accoudé à la poutre du pont, il regarde les poissons et l'eau qui coule. Mon père sent qu'il ne peut pas faire un pas de plus sans perdre les lettres aussi, tout comme le soldat, il s'accoude, regarde les poissons et le Cher couler. Le temps passe et nos deux rêveurs

restent perdus dans le bouillonnement du Cher sur les rochers. Enfin l'Allemand se décide à regagner le poste, sa méditation est terminée, il doit se poser la question de savoir pourquoi le cours de la rivière intéresse ce maçon qui, d'habitude, passe toujours sans y prêter attention. Le gêneur aussitôt disparu, mon père récupère les lettres sur la tige de son soulier, les replace là où elles auraient dû rester, serre sa ceinture d'un cran. Il ne lui reste plus qu'à rentrer au bercail.

Les passeurs

Le passage des personnes est plus risqué, pourtant le nombre des candidats à passer en zone libre sera de plus en plus important jusqu'à ce que la ligne de démarcation disparaisse en mars 1943. Plusieurs filières et méthodes de passage existent, le plus souvent les candidats sont pris en charge.

Ceux qui arrivent à proximité de la ligne, qui ne connaissent personne, tentent souvent leur chance, seuls, le risque est grand de rencontrer une patrouille, mais il faut reconnaître qu'ils réussissent souvent. Certains ont trouvé des contacts, des personnes habituées à faire passer d'une zone à l'autre. La méthode la plus simple est de passer directement par le poste de garde, c'est celle que mon père pratique avec succès. Elle consiste à soudoyer un soldat, et par la suite un douanier, en leur offrant par exemple une bouteille d'eau-de-vie, un don qu'ils apprécient beaucoup et qui peut faire des miracles. Le passage d'un soi-disant parent ou ami se fait sans aucune difficulté. L'inconvénient c'est que ce système ne peut pas être pratiqué trop souvent. Quelquefois des paysans qui ont des terres en zone occupée passent avec une charrette de foin ou de gerbes de grain au centre desquels ils dissimulent un clandestin, souvent à la demande d'un ami. À Preuilly, la méthode la plus pratiquée est le passage à gué du Cher en aval du vieux moulin après avoir repéré l'heure de passage de la patrouille.

Pour quelques-unes unes de ces aventures, j'ai des souvenirs assez précis. Un capitaine de l'armée française a réussi à ne pas se faire prendre comme prisonnier mais il n'était pas en sécurité en zone occupée. Mon père le guide dans son passage du Cher, il est en civil mais a conservé son uniforme militaire. Il se change à la maison. Il a passé, enroulé autour de sa taille, un drapeau tricolore. À la grande stupeur du soldat de garde au poste, il sort de la maison revêtu de sa tenue comme un diable sort de sa boîte, la sentinelle doit se demander si ce capitaine n'est pas le fruit d'une génération spontanée.

Un jour, un homme habillé d'habits de travail usagés se présente au poste allemand, il a en sa possession une lettre de recommandation écrite par un ami de mon père. Par cette lettre, il lui fait part qu'il a enfin trouvé l'ouvrier dont il a besoin. Pour faire plus vrai, il transporte avec lui une scie accrochée sur son dos. Les Allemands connaissent bien mon père et son entreprise aussi c'est en toute confiance qu'ils laissent passer notre homme. Je peux, sans me tromper, dire que ces braves gardes auront gagné en récompense de leur compréhension une bonne bouteille de "goutte".

Un soldat français, que je connais bien pour être souvent en poste à Preuilly, a besoin de se rendre pendant une permission chez lui en zone occupée. Mon père lui a arrangé un passage au poste, son retour est, lui aussi, assuré auprès de la garde, tout cela bien sûr avec une divine bouteille. L'aller se passe bien et le retour ne devrait pas souffrir de difficultés si le plan était bien suivi. Quand notre homme arrive au poste, la sentinelle est momentanément absente, aussi au lieu de mettre pied à terre, il passe et s'engage lancé en pleine vitesse sur sa monture. La sentinelle qui n'est pas loin lui crie "halte", l'homme panique et appui encore plus fort sur les pédales. Le garde le met en joue, mais il ne tire pas, c'est que le pont est en pleine reconstruction, et de nombreux ouvriers sont sur le chantier, en tirant il risque de toucher un ouvrier. Pour passer d'un bord à l'autre, il n'y a qu'un passage d'une trentaine de centimètres de large, les ouvriers le voient à temps pour s'écarter et le laisser passer. Il se retrouve quelques secondes plus tard avec ses copains mais il vient de courir un risque bien inutile.

À Mehun, à Somme et au hameau de Trecy le haut, des hommes prennent le risque de faire passer les candidats au passage presque toutes les nuits. Un genre de réseau s'est constitué

spontanément, un peu comme pour le passage du courrier. Ils prennent des risques sans se poser de questions, simplement pour aider des hommes, des femmes, souvent des prisonniers évadés, peut-être aussi des juifs. Ils prennent de gros risques, il n'y a rien de comparable entre le passage que l'on organise de temps en temps et les passages presque quotidiens d'un groupe plus ou moins nombreux. Leur lieu de passage est sur la commune de Sainte Thorette, au lieu dit "Les petites chaumes", là où la ligne a quitté le Cher pour passer à travers champs. À Trecy le haut, c'est encore chez cette brave Madame Couvert que se retrouvent et se forment les groupes de candidats au passage. Celui-ci a lieu de nuit, le passeur s'appelle Jansens, il fait équipe avec un habitant de Somme nommé Guillaneuf. Je crois me souvenir que des groupes se forment aussi à Somme, mais je ne saurais dire où. Ces passeurs sont de simples ouvriers, sûrement communistes mais plus sûrement patriotes ; ils ne demandent rien pour les risques qu'ils courent tous les jours. Tant que la ligne sera en place, ils continueront de guider les passages. Je ne crois pas qu'ils aient survécu longtemps à la victoire, ils sont tous les deux atteints de tuberculose. Les sorties nocturnes par tous les temps ont eu raison de leur santé qui ne devait pas être excellente auparavant. Ils ont réussi, grâce à leur connaissance du terrain, de chaque arbre, de chaque buisson, des habitudes des patrouilles allemandes qu'ils côtoient tous les jours.

Je connais ces faits pour en avoir entendu souvent parler à la maison, malgré mon jeune âge, j'ai entre sept et neuf ans, je n'ai jamais parlé de tout ce que je savais à mes copains, conscient que j'étais de la confiance que l'on mettait en moi dans la famille.

L'occupation, on s'organise

Après le séisme de la défaite, il faut à la société française quelque temps pour prendre la mesure du désastre. Le vieux maréchal aurait, paraît-il, la grande majorité des Français pour lui, c'est ce qui se dit à la radio, dans le journal, à Preuilly et je crois bien aussi à la maison. Je m'apercevrai assez vite, à mon grand désappointement, que la confiance chez nous est déjà plutôt limitée.

La propagande nous dit à la radio, écrit dans le journal, que notre pays avait été mal dirigé et que ce qui nous arrive en est la conséquence logique. Maintenant, il faut payer les fautes commises ; pour cela il faut travailler, respecter notre vainqueur, rester en dehors de la guerre, que l'Angleterre poursuit avec l'aide des renégats qui ont abandonné notre pays dans le malheur. Les Anglais sont vraiment mal vus aussi bien à la radio que dans le journal, même par beaucoup à Preuilly (il faut savoir que les Français croulent sous la propagande officielle). Après nous avoir abandonnés à Dunkerque, ne voilà t'il pas qu'ils osent couler une partie de notre flotte à Mer-el-Kébir en Algérie. À ce moment-là, rares sont ceux qui continuent d'avoir confiance à ce que les partisans de Pétain appellent la "perfide Albion". Ils n'hésitent pas à remonter à Napoléon et à Jeanne d'Arc pour renforcer le sentiment anglophobe.

Des gamins changent vite d'idée et dans ma tête encore petite, tout ce contredit : je suis fier de ce que font mon père, ma mère, Jean, Madame Couvert, les passeurs pour venir en aide à des français en difficulté. D'un autre côté, j'admire les Allemands, ils me semblent invulnérables, il n'y a qu'à comparer la pauvre armée française qui garde le poste devant chez nous avec un fusil sans cartouche et les Allemands avec leur discipline, leurs matériels. Les Anglais n'ont qu'à bien se tenir ; de toute façon, eux aussi ils seront bientôt envahis. Ces pensées s'opposent dans ma tête, petit à petit, le jugement que je porte changera, au début lentement, puis de plus en plus vite. À la maison, un seul ne donnera jamais une once de confiance au Maréchal, c'est Jean, il ne cachera jamais son hostilité au nouveau régime.

Nous avons goûté pendant quelques mois aux plaisirs de la radio avec celle de tante Jeanne, tout a une fin, maintenant elle est repartie, il n'y a plus que le journal qui paraît sur une page et sur lequel je ne trouve rien à lire. Jean vient de se décider à se payer un poste avec ses économies chez Bailly l'électricien qui travaille souvent avec mon père. C'est un G.M.R., Jean a installé une antenne sur le toit de la petite maison dans laquelle le poste est installé sur une étagère mise en place à cet effet. Avec cet appareil il est possible d'écouter plusieurs radios : Radio Paris (la plus puissante, l'émetteur est à

Allouis), radio Toulouse, radio Andorre, radio Suisse Romande. Sur les ondes courtes, il y a une multitude de stations dont la B.B.C, radio Londres. Cette station est interdite d'écoute par les autorités françaises et allemandes et celle-ci, pour empêcher l'écoute, brouille les émissions avec un brouillage très désagréable qui ressemble au bruit que font les boîtes à musique que les jeunes enfants gagnent sur les foires et qui fonctionnent avec une manivelle.

Pendant quelque temps, je ne comprends vraiment pas pourquoi mon père et Jean écoutent Londres presque inaudible alors que les informations il y en a aussi sur Radio Paris et très claires. À mes interrogations sur ce choix, il m'est répondu que ce ne sont pas les mêmes. En désespoir de cause, j'apprends que les Anglais sont bien décidés à continuer la lutte qu'un général français, de Gaulle, organise une France libre. Je ne serai pas convaincu tout de suite, les Allemands sont tellement sûrs d'eux, on dit tant de mal des émigrés de Londres, des anglais ennemis héréditaires et moi, les Allemands, je les connais bien, ils me sont bien sympathiques.

Je crois encore que le maréchal est le seul qui soit capable de prendre en charge notre pays. Il faut entendre les anciens combattants, ceux qui l'ont connu à Verdun. Pour eux, comme là-bas, il va nous sortir de ce mauvais pas. Ce qui est mal vécu, c'est que les prisonniers de guerre ne sont pas libérés, moi j'ai de la chance, mon père est avec nous, mais la plupart des copains ou copines sont privés du leur. Il faut se faire une raison, nous sommes les vaincus et malgré les bons rapports de Pétain avec les Allemands, tous ces hommes en pleine force restent en Allemagne pour remplacer les Allemands mobilisés. Aujourd'hui, si je me souviens très bien du Maréchal, de ses discours à la radio, du respect que lui portent les gens autour de moi, je n'ai aucun souvenir des personnages qui l'entourent à cette époque.

La vie continue et s'organise avec les contraintes du nouveau régime et de l'occupation. Avant la guerre je n'ai pas le souvenir qu'il nous manque quoi que ce soit, je n'ai pas connaissance de misère. À Preuilly, on mangeait, on se logeait, on s'habillait, on se chauffait, maintenant tout cela va être remis en question. Le rationnement est institué, chaque individu a sa carte d'alimentation, sa carte de pain. Il faut des tickets pour beaucoup de choses, par exemple acheter un vêtement, des chaussures, un pneu de vélo. À la campagne, en général, chez moi en particulier, ces restrictions se ressentent beaucoup moins qu'en ville et en zone libre beaucoup moins qu'en zone occupée. Dans les fermes, on peut trouver du lait, du beurre, du fromage, des œufs, du grain pour les animaux de la basse-cour. Je ne crois pas que le rationnement soit institué dans les jours qui suivent l'Armistice mais il doit être mis en place quelques semaines plus tard. En revanche, les commerçants ambulants ne passent plus, c'est bien gênant pour ceux qui ne peuvent se déplacer;

Un réfugié de la région parisienne, natif de Preuilly où il possède une propriété avec une maison ouvre une boucherie. Il est connu pour sa débrouillardise aussi, avec sûrement l'autorisation du maire, il installe son commerce dans un hangar qui lui appartient, mais occupé jusqu'à cette époque par le matériel agricole de son beau-frère, Monsieur Bigot. Celui-ci déménage et laisse la place. Cet hangar est fermé sur trois faces, mais est ouvert sur le terrain de mon père qui est attenant au garage de la "Bouine".

Avec une bande de gamins de mon âge, je suis aux premières loges pour assister à l'abattage des veaux, des cochons, des moutons, peut-être aussi de bœufs mais je n'en ai pas le souvenir. Je suis très intéressé par la mise à mort de ces animaux, par le découpage des bêtes après qu'elles ont été dépouillées et par la fabrication de la charcuterie. C'est aussi sous le hangar que la vente a lieu. Roger Fonteneau à Preuilly est appelé "Rustique", il connaît bien son affaire, il faut le voir abattre et dépecer les bêtes. Seuls les moutons qu'il aligne, les pattes liées sur une table et qui sont égorgés les uns après les autres me font de la peine et je ne regarde pas. Pour les autres animaux, la curiosité est la plus forte, les veaux qui sont pendus par les pattes arrières à une poutre de la charpente, la tête pendante sont, eux aussi, égorgés. Pour le porc, la méthode est différente, il est maintenu par une corde attachée à ses pattes avant et dès qu'il est immobile, il reçoit un coup de masse sur le front, il tombe à genoux et aussitôt le couteau du bourreau lui ouvre la carotide. Le sang gicle et est précieusement récupéré pour faire le boudin. Pour bien le vider de son sang, le boucher actionne une patte avant

comme le balancier d'une pompe. Peut-être qu'à cet âge je suis moins sensible que je le serai plus tard. À la maison, je regarde souvent mon grand-père tuer les lapins ; il les assomme (le coup du lapin) et leur arrache un œil pour les saigner. En grandissant, le spectacle de mise à mort des animaux me gênera de plus en plus et j'éviterai d'assister à ce spectacle. Malgré le fait que j'aime mieux la viande que les légumes et que pour avoir de la viande il faille tuer nos amies les bêtes, j'en viendrai à ne plus assister à ce que je prends encore, à cette époque, pour un spectacle, je crois que je ne serai jamais boucher. Tout le travail de mise à mort à l'étale et à la vente a lieu sous le hangar. Les veaux, les moutons sont dépecés, découpés, les morceaux alignés sur une grande table recouverte de linges blancs. Pour les cochons, c'est différent, ils ne sont pas dépecés mais grillés sur un feu de paille pour brûler les poils. Ils sont ensuite lavés, grattés au couteau et ensuite, comme les autres animaux, découpés et mis sur l'étale. Le porc est pratiquement tout consommable, les boyaux sont vidés, grattés et mis dans une lessiveuse et, comme il n'y a que l'eau du puits qui est éloigné de ce lieu, ils sont emportés pour être rincés dans l'eau courante du Cher. Aujourd'hui, j'ai une pensée particulière pour la DDAS et ses inspecteurs si rigoureux sur la loi, je crois qu'ils auraient eu une crise d'apoplexie en voyant les conditions dans lesquelles toutes ces bêtes étaient traitées de l'abattage à la vente. "Rustique" confectionne aussi de la charcuterie. Je suis très intéressé par la fabrication du boudin qui est faite avant toute autre chose, il ne faut pas que le sang tourne. Il est mis à cuire dans une "casse" (grande marmite qui s'adapte sur un foyer pourvu d'un tuyau pour la fumée, cet engin est fabriqué à Saint Florent à l'usine Rosière). Cet appareil se trouve dans toutes les fermes et locatures pour faire cuire la pâtée des animaux. Celui qui n'a jamais mangé de boudin sorti chaud de la casse ne peut pas savoir ce que son palais a manqué. Pour les gens de la campagne, c'est un mets de premier choix. Pour cette raison, je me rapproche de Monsieur Fonteneau avec l'espoir qu'il m'en offre un petit morceau ce qu'il ne manque pas de faire, je le trouve bien brave "Rustique".

Le hangar a de multiples fonctions, d'abattoir, il devient laboratoire et boutique. Sur de grandes tables, la production du matin est présentée. Toute la marchandise est vendue dans l'après-midi, les clients viennent de Preuilly mais aussi des villages voisins. Je fais confiance à notre commerçant, l'opération doit lui rapporter un maximum. Cette boucherie est éphémère, quelques semaines tout au plus. C'est toujours autant de pris avant les réglementations draconiennes et les restrictions qui nous attendent.

Les contrôles sont mis en place, les tickets d'alimentation sont distribués à la mairie. Tout est rationné, en quelques mois le bon pain blanc abondant deviendra pain bis, puis marron et pain noir. Si la qualité a disparu, la quantité réduite est ressentie comme une insulte pour nous, paysans berrichons, gros mangeurs de pain.

Avant, à la campagne, la plupart des villageois avaient leurs jardins, leurs vignes, leur basse-cour. Il était rare d'acheter des légumes et la basse-cour était un complément au boucher et au charcutier et fournissait les œufs. Maintenant, les commerçants ne vendent rien sans tickets et la quantité est nettement insuffisante. Malgré l'élevage maison et le jardin, il devient difficile pour certaines familles de manger à leur faim. Des denrées indispensables comme l'huile, le savon, le chocolat et le café, sont vendues avec des tickets et ne sont distribuées que chichement. Elles seront remplacées à la campagne, après un temps d'adaptation, par l'huile de noix, l'huile de moutarde, le saindoux ; Le savon, par une fabrication maison avec du suif et de la soude caustique. Pour se vêtir, se chausser, remplacer les pneus des vélos qui roulent autant que ceux des Chinois aujourd'hui, il faut des bons distribués au compte-gouttes. Quelques bricoleurs ingénieux rechapent des pneus avec des chambres à air ou confectionnent des pneus pleins avec des pneus de voitures. Les souliers à semelle de bois font leur apparition, le troc revient à la mode.

À Preuilly tous les ménages ont leurs jardins où ils récoltent les légumes indispensables comme les pommes de terre, les haricots verts ou secs, les poireaux, les tomates, les carottes. Beaucoup ont leur basse-cour qui, de complément à la nourriture achetée aux commerçants, prendra la part principale. La pénurie de viande de boucherie, de produits d'épicerie essentiels, obligent à trouver, à élever ou à faire pousser du ravitaillement de substitution. Pour nourrir une basse-cour avec poulets, lapins et quelquefois canards en plus grandes quantités, il faut trouver du fourrage, des betteraves, du

grain. Pendant quelques années, une couvée de canards verra le jour dans notre basse-cour, à la belle saison, je conduirai le petit troupeau au Cher ou Donald prendra grand plaisir à se baigner, il ira et reviendra de la rivière bien tranquillement à la queue-leu-leu.

Il faut augmenter en grande proportion la production de pommes de terre qui deviennent la base des repas et des autres légumes dans une moindre proportion. Le jardin de mon grand-père n'est pas extensible, il faut que mon père trouve du terrain supplémentaire. Il commence par récupérer le jardin de tante Tasie, trois autres champs viendront grossir l'exploitation familiale. Un est contigu au mur arrière de la petite maison, il appartient à Gaston Romain, le fermier de ma grand-mère Miniau, il est très peu ensoleillé et on y trouve deux gros noyers et un poirier de "curé", aussi il sera planté en fourrage pour les lapins ; Un autre est voisin du jardin de tante Tasie, si la terre est meilleure que celle du précédent, il est planté, lui aussi de noyers et d'arbres fruitiers, le propriétaire, Monsieur Cerveau, un facteur de Saint Florent, se réserve les fruits. Le dernier est le meilleur et le plus grand. Il appartient à une grand-tante, Eglantine Miniau, mariée à Ernest Devaux, c'est la sœur cadette de ma grand-mère Miniau. C'est dans ce champ que mon père et mon grand-père planteront les pommes de terre, les haricots, les betteraves pour les lapins, il reste même un peu de place pour semer du fourrage ; Au bout de ce champ en bordure de la route, il y a un noyer.

Le problème, en cette année 40, c'est la saison qui est bien avancée quand les restrictions commencent à se faire sentir. Le temps des semailles, des plantations ne sont plus, c'est plutôt le temps de la récolte ce qui met la plupart des familles dans la peau de la cigale plus que dans celle de la fourmi. L'automne, l'hiver qui vont arriver et une partie du printemps 41 poseront des problèmes de ravitaillement à certaines familles et aux vieilles personnes qui peinent à se déplacer. Dans la campagne en général et à Preuilly en particulier, il faut relativiser, une grande partie de la population est encore plus ou moins de la terre, en plus des trois ou quatre grandes fermes, il y a sept ou huit locatures et vignerons. Malgré des difficultés certaines, personne à Preuilly ne souffre de la faim, personne ne reste sans ravitaillement et tous trouvent dans les exploitations le complément indispensable pour faire la soudure.

Les matières grasses, l'huile en particulier, sont devenues rares. L'huile de noix récoltée et fabriquée sur place reprend à cette occasion tout son intérêt. Les noyers sont encore nombreux à cette époque et ne sont pas encore tombés sous les coups de hache des négociants en bois. Ils sont encore nombreux sur la commune, en bordure des allées allant aux exploitations, en bordure des champs. Chez nous, nous avons deux beaux noyers dans le champ derrière la petite maison et celui du champ de tante Eglantine. Il se peut, mais je ne puis l'affirmer, pour cette époque, que mon père ai trouvé un autre moyen de se procurer des noix, qui est d'entreprendre la récolte des noix sur des noyers en reversant la moitié de la récolte au propriétaire des arbres.

Notre récolte est suffisante pour faire, il me semble, deux passées. En cette fin d'été, il est encore trop tôt pour récolter les noix, il faut attendre octobre. Quand la gangue verte s'ouvre, le moment de la récolte arrive. Mais avant de les ramasser il faut les faire tomber. Pour cette opération il faut une grande gaule de six ou sept mètres de haut, pas trop grosse, pour qu'elle ne soit pas trop lourde mais souple, pas trop fine pour ne pas se casser. C'est mon père qui "chable" les noix, en français, on dit gauler, c'est-à-dire battre avec la gaule le pourtour et l'intérieur de l'arbre. Toute la famille, grand-père, mère, frère, sœur, tante Tasie, est invitée à ramasser les noix dans ces corbeilles en bois qu'on appelle cabassons que nous vidons dans des sacs. Cette activité, pourtant peu pénible, ne m'inspire pas du tout. Les noix sont étalées au grenier en une seule couche pour qu'elles puissent bien sécher. Quand les nuits deviendront plus longues, que mon grand-père en aura fini avec le jardin, les vignes, les champs, les abeilles, il s'installera devant la fenêtre de la petite maison, assis sur une chaise. Il aura auparavant ensaché les noix. Il a entre les jambes une "banne" (baquet à vin en bois) avec à l'intérieur une bûche de bois assez grosse d'environ soixante centimètres de haut, sur sa gauche il place un sac de noix, dans sa main droite, il tient un marteau. Il prend les noix de la main gauche, les place une par une debout, la pointe en haut sur la bûche et les casse d'un coup sec de marteau, écales et nollons tombent dans la banne. Quand celle-ci est pleine, elle est versée dans un sac. Quand la place est libre et que je n'ai plus de devoirs à faire ou de leçons à apprendre, je m'y installe et je casse, moi

aussi, les noix. Le triage de celles-ci est fait dans la pièce commune de la petite maison, pendant les veillées, comme autrefois. À ces veillées toute la famille participe, tante Tasie bien sûr, mais aussi tante Camille et oncle Lucien. Nous prenons tous place autour de la table, un sac de noix cassées est vidé sur toute la longueur de celle-ci, nous sommes tous munis d'un bol et d'un couteau pointu. Le bol sert à mettre les cerneaux triés, le couteau à extraire les morceaux récalcitrants restés dans les coquilles. Les coquilles vides sont mises au sol à mesure que le triage avance. Bien entendu, les discussions vont bon train, on parle de la guerre un peu, mais plutôt de "dans le temps", une ambiance feutrée et agréable s'installe. La vie simple de la campagne réserve toujours de bons moments à ceux qui l'ont gardée et à ceux qui la retrouvent pendant les années de guerre et d'après-guerre. Le "dans le temps" que nous content nos anciens avait de bons côtés, malgré sa rudesse.

Quand le travail prévu est terminé, nous passons au casse-croûte, du pain avec un bon pâté de lapin maison et un traditionnel fromage de chèvre, souvent une tarte, clôturent ce mangement, arrosé comme il se doit par du vin de la récolte maison. Il faut deux ou trois veillées pour trier la récolte. Tante Tasie, le dernier jour, vient avec l'un de ses merveilleux gâteaux de Savoie qu'elle sait si bien confectionner. Les cerneaux sont tous mis dans un sac de toile, il ne reste plus qu'à les confier à l'huilier pour qu'il en tire de l'huile.

Avant la grande guerre, les veillées étaient choses courantes. Elles avaient pratiquement disparu avec l'électricité, la radio, le travail au chantier, à l'usine, pour déjà une grande partie des Preuillois. La guerre et les quelques années qui suivirent, en fixant les gens dans les campagnes et ceux qui étaient revenus par la force des choses, retarderont l'échéance de l'abandon des rencontres communautaires dans nos villages.

Ma curiosité naturelle m'amène à accompagner mon père à l'huilerie quand mon emploi du temps me le permet. Ce que je n'avais qu'entre aperçu par la porte au travers de la buée, en rentrant dans l'atelier, je le vois et je peux suivre toutes les étapes de la fabrication. Il y a toujours trois ou quatre clients qui attendent, c'est l'hiver, la campagne se repose, les activités sont réduites, les paysans ont du temps libre et il y a toujours plusieurs clients qui sont concernés par la fabrication, en même temps. L'un a une passée sous la meule, l'autre à la sienne à cuire dans la marmite, le troisième a son huile qui coule de la presse. Bien entendu, le même client a souvent plusieurs passées. L'odeur de la pâte de noix écrasée qui cuit est âcre, portée par la buée développée par la cuisson. Cette odeur s'incruste dans les vêtements qui en restent porteurs longtemps.

L'ambiance me rappelle celle des alambics et souvent s'y retrouvent les mêmes clients. Quand l'huile a fini de sortir de la presse, elle est stockée dans des cruches en grès prévues à cet effet. Je suis surpris de la manière avec laquelle, Monsieur Sirop, l'huilier, bouche les cruches. Il prend une petite motte de terre glaise, la roule dans ses mains pour lui donner le diamètre du goulot de la cruche, l'enveloppe dans un morceau de feuille de journal et l'enfonce dans l'orifice, il retourne ce qui reste à l'extérieur sur les bords de celui-ci. L'huile est finie. Avant de la consommer, elle est mise à décanter à la cave, non sans en avoir auparavant prélevé une bouteille, l'huile de noix fraîche est un vrai régal, avec une bonne salade, scarole ou pissenlit, laitue ou mâche. L'huilier garde le pain qui reste après la pressée, c'est la bordure de celui-ci qui est distribuée aux gamins à la sortie de l'école. Le pain est écrasé de nouveau et mélangé avec de l'huile d'arachide qui prend la saveur de l'huile de noix et que l'huilier commercialise pour son compte.

Je ne me souviens plus du temps nécessaire à la décantation, peut-être un mois, peut-être deux. Au terme de cette période, l'huile est soutirée et mise en bouteille. Cette opération est délicate et il faut arrêter dès que le marc apparaît. Rien ne se perd, le dépôt est sorti de la cruche, ma grand-mère le mélange avec de la farine et en fait une galette au marc de noix. Ce n'est pas de la grande cuisine, mais j'aime cette galette au goût âcre et parfumé de la noix cuite et sa consistance tendre et friable que nous ne dégustons qu'une fois l'an.

C'est l'histoire de l'huile de noix que je n'aurais jamais découverte sans les restrictions. Aujourd'hui il m'arrive de rêver et de regretter un peu cette époque qui sera courte, résurgence d'un

passé en partie oublié mais qui disparaîtra à jamais. Ce sera une époque où la communauté paysanne vivra encore quelques années en osmose avec la nature, avec les saisons, presque en autarcie. Je regrette aussi l'exode rural qui reprendra, la motorisation des exploitations, ennemie jurée de nos beaux noyers, rompant la monotonie de la plaine. Je regrette aussi l'arrivée des marchands de bois qui feront une chasse sans pitié à tous ces arbres magnifiques qui, en quelques décennies, disparaîtront, à quelques exceptions près, victimes de la beauté et de la qualité de leur bois apprécié des ébénistes.

Seuls, aujourd'hui quelques nostalgiques, quelques entêtés, récoltent encore les noix de noyers miraculés. Ils en font de l'huile dans une huilerie établie je ne sais où, peut-être la seule en activité dans le département. Parmi ces irréductibles, émules d'Astérix, il se trouve, bien entendu, mon frère Jean. Si moi j'écris pour conter le passé, lui plus réaliste peut-être, lutte pour les traditions, chacun à notre façon faisant revivre et se perpétuer les traditions.

La viande est certainement ce qui manque le plus, mais à la campagne il est toujours possible de se la procurer de différentes manières. Le cheptel ménager, lapins et volailles, peut s'agrandir à condition d'avoir la place nécessaire, récolter ou pouvoir acheter de quoi le nourrir. La première année sera celle qui posera le plus de problèmes avec l'avancement de la saison, mais par la suite, le plus grand nombre de mes concitoyens aura trouvé des solutions.

La volaille, le lapin, c'est bon, mais on ne peut pas manger ces braves bêtes tous les jours, il faut varier le menu. La viande distribuée avec les tickets peut tenir le temps d'un repas. La solution, c'est l'abattage d'un cochon, il est relativement facile d'en acheter avec les relations que mon père a dans les fermes. Certains qui ont des bâtiments libres, les élèvent eux-mêmes. C'est Roger Fonteneau qui tue notre premier cochon. C'est incroyable tout ce que l'on peut faire avec un cochon, des oreilles à la queue, tout se mange, sauf les os. Il est en partie transformé en charcuterie : boudin, saucisses, saucissons, andouillettes, pâté de foie, de campagne, fromage de tête, jambons fumé ou séché, en conserve dans des bocaux ; la plus grande partie, salée dans un grand pot en grès de la Borne. Mon père en avait fait l'acquisition quand il était allé chercher des briques de la cheminée des Charmillon, peut-être, avait-il eu comme un pressentiment.

Je ne reviendrai pas sur la mise à mort que j'ai déjà décrite, mais je suis très intéressé par la transformation de la bête, que cette fois, je suis de très près. J'ai l'eau à la bouche devant le spectacle de la confection et par l'odeur du fumet de la cuisson. Il est curieux de constater que la charcuterie faite à la maison est toujours meilleure que celle des charcutiers. Je crois que les premiers jambons sont fumés où ? Par qui ? Je n'en ai aucun souvenir. Ce que je sais, c'est que les suivants seront salés et séchés dans la cendre de bois, pour la maison, c'est plus pratique que de les faire fumer au dehors.

Le fait d'être en zone libre a bien des avantages que nos compatriotes de zone occupée n'ont pas. Par exemple, à Preuilly, l'ouverture de la chasse a lieu comme d'habitude. Les chasseurs de la zone occupée qui possèdent un laissez-passer et qui ont réussi à faire passer leurs fusils, viennent faire l'ouverture en zone libre. Je ne crois pas que le droit de chasser a été autorisé après l'année 41. En effet, ce doit être au cours de l'année 42 que les fusils de chasse seront confisqués. Les chasseurs de la maison, mon grand-père et mon père n'ont pas l'intention d'abandonner les compagnons que sont leurs fusils pas plus d'ailleurs que leurs munitions. Aussi c'est deux vieux fusils qui ont appartenu à mon grand-père Miniau, l'un et l'autre d'un âge respectable, qui seront sacrifiés à la réquisition. Comme de bons compagnons fidèles eux aussi, ils reviendront à la libération. C'est avec l'un d'eux que je ferai ma première ouverture et mes premières années de chasse. Les fusils de mon père et de mon grand-père sont cachés dans l'épaisseur du solivage de la petite maison, entre le plafond de plâtre et le plancher en briques du grenier. Les munitions (mon père confectionne ses cartouches), étuis, amorces, poutres, plombs, ? Le tout en assez grande quantité, est mis dans un bidon métallique, fermé hermétiquement et enterré dans la cave de tante Tasie.

Le curé de la Bertherie

La plupart des propriétaires de résidences secondaires qui avaient eu leurs maisons occupées par les premières troupes allemandes n'ont rien reproché à la municipalité ni à mon père qui en avait été responsable, à cette époque.

Un dimanche après-midi, notre voisin Louis Girard (le curé de la Bertherie) que son ascension dans les classes sociales a rempli de morgue et d'assurance, est sur la route entre sa propriété et la maison. Il est rouge de colère et crie à la cantonade, la voix haute et portant loin, des reproches à l'encontre de mon père, responsable à ses yeux d'avoir livré sa maison à l'occupant, ce qui est vrai dans un sens, mais impossible à éviter dans un autre. Toujours est-il que ce grand et gros bonhomme, la bedaine saillante, la moustache noire en bataille, prend mon père à partie. Outre le crime d'avoir laissé loger les Allemands chez lui, il trouve toutes sortes de raisons pour expliquer le méfait commis à son encontre ce qui laisse sans voix, pendant quelques instants, tous les témoins de ce déballage. Cet homme blessé dans ce qu'il a de plus cher, sa propriété, reproche à mon père d'avoir livré Preuilly à l'envahisseur, d'ailleurs n'est-il pas le petit-fils d'une allemande ? N'a-t-il pas été planqué à la mobilisation, comme mon grand-père l'avait été durant la précédente ? Ce n'est pas tout, l'oncle Alfred Peltier n'a-t-il pas été fait prisonnier par les Allemands pendant les premiers jours de la grande guerre et passé la guerre à l'abri en Allemagne ? Le pauvre avait eu le tort d'être blessé dès la première attaque allemande et laissé sur le terrain, les troupes allemandes l'ont ramassé, il fût soigné à l'hôpital et passa la guerre dans une mine de sel, comme planque, il aurait pu trouver mieux. À écouter ce chapelet de reproches, les témoins de cette algarade auraient pu croire que la famille Bugeon était liée avec les Allemands et à leur service depuis plusieurs générations.

Je sais déjà que mon père n'est pas du genre placide et que ses colères sont souvent violentes mais celle qui le submerge ce jour-là est certainement ce qu'il peut faire de mieux. Il est blanc de rage, ne dit rien, traverse la route et va à la rencontre de notre bonhomme. Arrivé à ses côtés, il balance une ou plutôt plusieurs volées de paires de claques qui font monter à la face du plaignant une belle couleur cramoisie et chuter son canotier, il le soulève par le col de sa chemise qui ne supporte pas le poids respectable de son propriétaire et reste en lambeaux dans les mains de mon père. À partir de là, je ne sais pas par quels moyens, mais toujours est il que notre homme ne touche plus terre, porté à bout de bras par mon père qui lui fait gravir à reculons les marches qui donnent accès à la terrasse de sa villa. Il le dépose là et après un rapide "une-deux" sur la face endolorie du contestataire, revient à la maison satisfait de sa mise au point et persuadé d'avoir lavé l'affront fait à la famille. Le soldat de faction à côté de la barrière n'en est pas encore revenu. Le silence suit la tempête, le plaignant a sûrement reçu le message, pendant quinze ans les deux hommes s'ignoreront et il se ne sera plus jamais question de cette affaire.

Aussi curieux que cela puisse paraître, c'est Monsieur Girard qui mettra fin à la brouille, peut-être avait-il réfléchi aux énormités qu'il avait émises, à la conduite de mon père pendant la guerre, aux bons rapports qu'avaient entretenus les deux familles par le passé. Quelle ne sera pas la surprise de mon père le jour de 1956 où il voit arriver à la maison, Monsieur Luis Girard, P.DG de la SAHLM de Bourges et du Cher et du Crédit Immobilier. Il a un chèque à la main et vient régler une situation de travaux, d'une maison que mon père construit à Mehun pou un client qui a fait un emprunt au Crédit Immobilier. Mon père n'est pas rancunier, il est aussi, je le crois, touché par la démarche de cet homme. L'entrevue se termine comme il se doit devant bouteille de vin blanc. Par la suite, les rapports deviendront même plus amicaux qu'avant la guerre. J'aurai moi-même à apprécier un geste que fera pour moi Monsieur Girard. Il vient d'hériter de la maison et de la propriété de Madame Compain sa sœur. Il met en vente la maison et une vigne attenante. Entre la maison et la propriété Gabillat un morceau de la vigne m'intéresse pour y construire ma maison. Il accepte de faire deux ventes séparées de l'ensemble, j'aurai donc mon terrain.

Un dimanche, il me fait venir chez lui, j'ai, sur son conseil, auparavant fait un prêt au Crédit Immobilier. C'est la première fois que cet organisme finance une construction à Preuilly, dans le village natal du grand patron. Pour marquer le coup, il me propose d'organiser une petite manifestation à l'occasion de la pose de la première pierre, bien sûr je suis d'accord. Il se propose d'acheter un parchemin sur lequel seront écrits les noms des personnes présentes et leurs qualités, les

propriétaires l'architecte, l'entreprise, les ouvriers, la famille, les voisins Henri et Solange Beurdin qui ont acheté la maison Compain. Il me propose d'inviter le docteur Delamare et son épouse qui viennent d'acheter la maison de mon grand-père et qui sont, de ce fait, les voisins de mon père et ceux de Monsieur Girard. Le docteur Delamare est conseiller général de Saint Martin. Il me demande aussi si j'ai l'intention d'inviter Monsieur Sicard, maire de Preuilly et conseiller général de Lury. Pour moi, cette petite manifestation se passera entre amis, je ne vois pas pourquoi la rendre officielle. Il n'insiste pas et paraît même soulagé. Le jour dit, le parchemin est signé par tous les présents, il est mis dans une bouteille bouchée et cirée, placée dans un angle de la cave de la maison, sous une grosse pierre. Toutes les personnes présentes y vont de leur coup de marteau, Monsieur Girard dit quelques paroles gentilles et nous présente son futur successeur, Monsieur Maindrault. La cérémonie est terminée, il ne reste plus qu'à arroser l'événement au vin blanc accompagné d'une tarte maison.

Quelques jours plus tard, quelle ne sera pas ma surprise de lire dans le Berry Républicain, un grand article consacré à cette première pierre, à l'occasion de laquelle Monsieur Girard présenta son organisme de crédit et son successeur et en n'oubliant pas de mentionner parmi les personnes présentes, le docteur Delamare, mais où il n'est nullement question de Monsieur Sicard. Je viens, sans le vouloir, de participer à un camouflet destiné à Monsieur Sicard, une manifestation semi-officielle patronnée par un autre conseiller général que lui, qui plus est adversaire politique, c'est la revanche de Monsieur Girard sur la famille Guyot-Sicard qu'il ne porte pas dans son cœur. Monsieur Sicard est très vexé, il fait d'amers reproches à mon père et sera plus de 10 ans avant de mettre les pieds dans ma maison. Tout en n'étant pour rien dans cette affaire, Monsieur Sicard, ne me le pardonnera jamais.

Dans le passé, deux fois Louis Girard s'est présenté à Preuilly aux élections municipales, deux fois il fût battu. Il est attaché à sa commune d'origine et la place de premier magistrat soignerait bien son orgueil. Je suppose qu'il a attendu aussi vainement un appel de Monsieur Guyot le maire pour figurer sur sa liste, l'invitation ne viendra jamais. Il est très virulent dans sa profession de foi, il attaque la gestion du maire, trop conservatrice à ses yeux et surtout le fait que la charge de maire à Preuilly soit héréditaire avec les familles Chenu-Guyot. Il développe un bon programme, peut-être trop en avance pour son temps. Il n'est pas pris au sérieux par les Preuillois car, même avec sa masse imposante, il est plutôt considéré comme un farfelu, il récoltera deux vestes.

Cette affaire a peut-être été l'un des éléments qui ne pousseront un jour à faire la même démarche, me révolter contre la dynastie et avec un groupe de Preuillois, désireux comme moi de changer la vie à Preuilly, à attaquer le château.

On s'organise

Le curé de la Bertherie m'a emmené bien loin en avant dans le temps, il me faut revenir aux derniers mois de l'année 40. Comme il est possible de s'en rendre compte, la guerre a, en quelques mois, changé la vie calme et sans vague de mon village. Il doit en être de même et je suppose, souvent dans des proportions plus grandes, en France et dans une grande partie de l'Europe. Bien des habitudes sont bousculées, le commerce est sous surveillance, tout ou presque de ce qui s'achète est contingenté, à l'exemple du plain ou des pneus de vélo. Les voitures restent pour le plus grand nombre au garage et y resteront plus de quatre ans. Des professions comme médecins, vétérinaires, certains fonctionnaires ou directeurs importants, continuent de se déplacer en auto, mais ces privilégiés ont installé un dispositif qui, à première vue, semble être le fruit des amours d'un alambic avec une chaudière à charbon, c'est le gazogène. Le système est basé sur la distillation du charbon de bois qui donne un gaz remplaçant l'essence. La mise en fonctionnement de cet appareil n'est pas aussi simple que de tourner une clé de contact ou même une manivelle comme celle de la Bouine. Il faut charger un grand réservoir de charbon, il faut l'allumer et activer la combustion et la distillation avec la mise en marche d'un ventilateur, ces opérations peuvent bien durer une demi-heure avant d'avoir suffisamment de gaz. Bien entendu, il est conseillé, pour exécuter toutes ces manœuvres de passer un bleu sur son costume. Il paraît qu'avec ce nouveau carburant, les voitures n'ont pas gagné en puissance et qu'elles sont plutôt poussives, les incidents de fonctionnement ne sont pas rares, enfin c'est mieux que rien, il faut faire

avec, c’est la guerre. J’assiste à toutes ces préparations chez Monsieur Falanchet qui a fait transformer et installer cet appareillage sur sa belle traction-avant, flambant neuf. Elle ressemble maintenant à un canon auto porté. Pour mémoire, un constructeur de poids lourds français "Berliet" a équipé une série de camions de gazogènes dès la conception. Ce gazogène a la particularité de fonctionner au bois coupé en petits morceaux ce qui revient moins cher que le charbon de bois, il paraît que ce système donne de bons résultats.

Les déplacements entre Preuilly en zone libre et Bourges ou Mehun en zone occupée sont bien entravés par la ligne de démarcation. Outre le fait qu’il n’y a plus de voiture ni d’autocar, qu’il faut aller en vélo et avoir un laissez-passer, les magasins de la zone libre sont plutôt mieux approvisionnés que ceux de la zone occupée. Maintenant c’est à Reuilly, à Charost, à Saint Florent, à Issoudun que la population du village se rend pour faire ses courses.

Les facultés d’adaptation des villageois n’ont rien à envier à leurs cousins des villes, ce sont peut-être des paysans mais ils connaissent aussi le "système D" qui est mis à contribution et le résultat est, j’en suis persuadé, dans la bonne moyenne des français qui se vantent d’être les maîtres dans la mise en œuvre de ce système.

Un marché parallèle s’organise, les vocations commerciales se font jour spontanément, le troc est à l’origine le plus souvent des bases du commerce. Dès les premiers mois de l’occupation, il fonctionne, dans les cinq ou six mois qui suivent, il commence à rapporter de substantiels dividendes aux petits malins qui le pratiquent, souvent dans de réseaux organisés, ce commerce a même un nom c’est le "marché noir". Des fortunes vont se faire sur le dos des consommateurs qui peuvent payer, heureux de trouver l’introuvable. Des paysans sans scrupule plongent dans le système, ce qui à la fin de la guerre, se traduira par des bas de laine bien remplis, quelquefois aussi par des règlements de compte de la part des résistants, adeptes souvent d’une justice expéditive, les risques du métier pourrait-on dire.

Mais il faut reconnaître que ce n’est pas la majorité des paysans, la plupart nous dépannent dans la mesure de leurs possibilités, surtout en cette année 40 au cours de laquelle personne n’a fait de stock, d’élevages ou de cultures supplémentaires. Il est indispensable de faire le tour de plusieurs fermes et locatures pour trouver ou compenser ce que le commerce n’offre plus. Pour les campagnards que nous sommes, la chasse au ravitaillement est plus facile que pour les habitants des villes pour qui, aux déplacements plus longs, il faut ajouter le fait que souvent ils partent vers l’inconnu. À la maison, nous connaissons beaucoup d’exploitants de fermes et de locatures. Certains sont presque nos voisins, d’autres sont de vieilles connaissances amies. Certains sont les propriétaires ou fermiers que mon père connaît bien pour avoir travaillé chez eux et avec lesquels il a gardé des liens amicaux. À Villerperdue, Madame Debeuret vend sans limitation du lait écrémé et un peu de lait entier. Dans sa ferme, elle fait du beurre. Avant la guerre, le lait écrémé provenant de cette fabrication servait à faire la pâtée aux cochons, maintenant les pauvres bêtes doivent se contenter d’une pâtée à l’eau. Chez cette dame, nous trouvons aussi du beurre, du fromage blanc au lait écrémé, quelquefois du fromage de chèvre. C’est à Manzay que ma mère va chercher les fromages de chèvre. Au début, j’accompagne celle-ci, par la suite je m’y rendrai seul. Les fermiers, Monsieur et Madame Chopin exploitent cette ferme loin de toute route et pratiquement entourée de forêt. Pour y accéder, il n’y a que des chemins de terre sur lesquels il faut parcourir plusieurs kilomètres. De Preuilly pour s’y rendre, il faut passer par la route de Boisboisseaux, prendre la route de Limeuse et un peu avant la ferme de Vieille-Grange, prendre une allée pierrée sur le côté gauche de la route. Cette allée est pierrée sur trois ou quatre cents mètres devient un chemin de terre jusqu’à la ferme. Avant d’arriver à l'orée du bois, enchâssée dans la forêt, une belle chapelle du VIIIe siècle surgit à la vue, quelques centaines de mètres en bordure d’un pacage et l'on arrive dans la cour de la ferme. La plupart des bâtiments sont de la même époque que la chapelle, seules les étables, l’écurie et une grange sont plus récentes. Cette ferme, quand je la découvre la première fois, c’est un havre de paix, une résurrection de ce Moyen Âge qui m’intéresse tant à l’école.

Manzay qui est éloigné de toutes voies de communications carrossables fait que la réquisition ne va pas jusque-là et que l'on peut y trouver un peu de tout, beurre, œufs, lait, fromages, volailles, etc. Malgré les difficultés d'accès jamais la ferme n'avait connu pareille affluence. Le jeudi et le dimanche, je suis de corvée de lait chez Madame Gaultier au domaine du petit Brétigny à proximité de la vigne de mon grand-père. Cette dame est la sœur de mon oncle André Chanier qui, à cette époque, est déjà décédé. C'est deux pots à lait de deux litres que je ramène bien remplis. Avec ma mère, je vais aussi faire l'appoint dans d'autres fermes, plus tard je m'y rendrai seul, c'est au Colombier de Boisgisson chez Madame Potin ou chez Madame Lafleur à Marçay, ferme dont le propriétaire est Monsieur d'Almont que j'ai déjà cité. Une chose m'a surpris dans cette ferme, ce sont les mouches, de véritables essaims se posent sur les gens, il faut les chasser sans relâche. Voilà donc nos principaux points de ravitaillement, il y a d'autres dans les locatures du bourg, mais nous n'y allons que de temps en temps.

On peut s'étonner qu'il faille visiter tant de fermes pour se ravitailler mais c'est simple à expliquer. En effet, les restrictions touchent tout le monde. Beaucoup d'habitants des villes sont d'anciens paysans, ils ont de la famille, des amis à la campagne, quelques-uns uns ne connaissent personne mais ils ont les mêmes besoins. Tous ces gens écument la campagne en vélo avec d'énormes porte-bagages ou encore mieux des remorques. Très peu ont des jardins aussi il leur faut aussi trouver et acheter des légumes. Les paysans, dans leur majorité, sont de braves gens et il est rare qu'ils laissent repartir ces gens bredouilles mais ils se méfient des personnages douteux qui achètent pour revendre au marché noir. C'est avec tous ces gens qu'il nous faut partager. Les cours pratiqués pour ce commerce qui pourrait être qualifié de libre, sont plus élevés que ceux de la taxe pratiquée par les services officiels mais ils sont beaucoup moins élevés que ceux du marché noir.

Une époque vient de sombrer au cours de laquelle mes premières années de vie ont été heureuses et pleines de découvertes. Une autre a commencé depuis quelques mois et elle n'a rien de comparable avec la précédente, si la vie de tous les jours a peu changé et a même amorcé un retour vers des traditions, vers un passé que l'on croyait révolu, les événements en France, en Europe, dans le monde n'en finissent pas de se succéder à un rythme élevé. Depuis la débâcle, j'ai perdu les quelques repères que j'avais cru être les bons. Je ne sais plus si nous sommes toujours en guerre ou si nous sommes en paix pour de bon. Je ne sais plus qui sont nos ennemis, mes amis les soldats allemands ou plutôt les Anglais dont la radio française condamne l'attitude à Dunkerque, à Mers el-kébir. Il y a déjà eu des précédents avec Jeanne d'Arc, avec Napoléon. Je ne comprends pas le rôle de l'armée française avec ses fusils sans cartouche, je suis peiné de la voir si pâle pour soutenir la comparaison avec l'armée allemande qui est, parait-il, invulnérable. Je suis l'exemple des adultes qui m'entourent, dans leur respect pour le Maréchal Pétain, je ne comprends pas pourquoi son entourage est plutôt sujet à méfiance. J'admire mon père quand il fait passer la ligne de démarcation à des clandestins et du courrier journellement. Mais, je suis persuadé que l'Allemagne va envahir l'Angleterre comme elle a envahi la France. Je crois, comme beaucoup, qu'après cette victoire, l'Allemagne renverra les prisonniers de guerre dans leur foyer.

Une chose m'étonne, mon père que je croyais acquis au nouveau régime, me semble avoir une attitude équivoque. Pourquoi tous les soirs écoute-t-il la radio anglaise ? Une radio presque inaudible avec son affreux brouillage et qu'il est interdit d'écouter. Même les soldats du poste viennent, eux aussi pour l'entendre. Je ne comprends rien à rien. Je me demande pourquoi ne pas écouter la radio française qui, elle, donne des informations bien plus claires. Pour l'enfant que je suis, l'attitude de mon père et de toute la famille n'est pas la bonne, mais je leur pardonne, je suis persuadé qu'ils reviendront vite à la réalité.

École dans la vie, vie dans la guerre, engagement pour une vie

Depuis le début de l'année 40, que la drôle de guerre n'arrivait pas à animer, jusqu'à cette fin d'été particulièrement radieuse, j'ai l'impression de sortir d'un tourbillon et d'y rentrer aussitôt et il tourne, il tourne. Tant d'événements en si peu de temps, l'impression d'être en première ligne, peuvent perturber le gamin de sept ans et quelques mois que je suis.

Il faut revenir sur terre et oui, c'est la rentrée des classes qui arrive avec l'automne et octobre. J'aurais bien fini par l'oublier celle-là, et sans regret, mais si le régime a changé, parti en vacances de l'école de la république, je rentre dans l'école de l'état français. La maîtresse d'école, l'institutrice, sorte de capitaine de vaisseau, a abandonné son équipage, une autre la remplace et, pour un changement, c'en est un vrai, je ne vais pas tarder à m'en apercevoir et constater que nous, les écoliers, nous n'avons pas perdus au change. Pendant deux ans et quelques mois, j'avais fréquenté une école avec une maîtresse quelque peu fantasque. Avec Mademoiselle Borderieux à la barre et ses méthodes pédagogiques bien à elle, la conduite de notre établissement connaissait une originalité certaine qui mélangeait les études et le travail pour son compte. Elle s'intéressait à certains élèves et laissait tomber certains autres. Certes, je lui sais gré des nombreuses promenades à la recherche du bois mort ou de l'acier victorieux. En revanche, comme beaucoup, je n'ai jamais apprécié les séances de jardinage tout comme les filles, les heures de ménage. Je me demande encore aujourd'hui, par quel miracle au terme du séjour à Preuilly de cette institutrice, je savais quand même lire, écrire, compter, survolé une petite année de cours élémentaire complètement bâclée, mais acquis, malgré tout, une partie des connaissances qui auraient dû être les miennes à son terme.

Mademoiselle Borderieux est partie, je ne suis pas le seul à ne pas la regretter, qu'est-elle devenue ? Je n'en entendrai plus jamais parler. Pour la remplacer, une autre institutrice est arrivée, tant mieux ! Je préfère une institutrice à un instituteur, je soupçonne ceux-ci d'être plus sévères. Madame Amiot a fait partie de la vague de réfugiés que j'ai vu passer pour la débâcle, elle vient de l'Aisne, son mari est un gendarme en retraite qui est natif de Méreau où ses parents étaient fermiers, l'un de ses frères exploite toujours la ferme. C'est certainement grâce à ce frère qui les recueillit que Madame Amiot, au moment de l'Armistice, décida de ne pas rentrer tout de suite chez elle et fût nommée à Preuilly. Elle loge dans le logement de l'école avec son mari, sa mère, une vieille dame très gentille et un bel épagneul breton, si mes souvenirs sont bons.

J'ai quand même une légère appréhension en franchissant le seuil du couloir de l'école, on sait qui l'on quitte, mais on ne sait pas qui l'on va trouver. De toute façon, il est impossible de trouver pire que ce que nous avions. Comment va-t-elle être cette maîtresse ? Certainement sévère ? Enfin, il faut bien y aller et d'un bon pas en plus (peut-être la curiosité ?).

En présence de la nouvelle maîtresse, la rentrée se fait en douceur, tous les élèves ont leur place. Il y a beaucoup de nouveaux : quelques résidents secondaires qui ont choisi de rester à la campagne, des enfants de prisonniers chez leurs grands-parents, comme mon copain Roger Bedin, sa mère est repartie travailler à Bourges. Il y a aussi une famille de sept enfants et leur mère, le père est mort quelque temps auparavant. Ils viennent de Bourges où ils devaient être partis à la mort du père, certainement que la mère était plus près de son travail. Avec la guerre, la famille est revenue à Preuilly. Pendant la semaine, elle et le fils aîné retournent au travail et ne rentrent que le samedi. Ce sont les deux filles aînées qui seules la semaine, ont la responsabilité de la famille. Jeanne et Marcelle tiennent la maison, une fille Jeannine qui est de l'âge de Jacqueline, Henri qui a un an de plus que moi et deux jumeaux Claude et Lucien, de mon âge, fréquentent l'école. Madame Gredat est la cousine germaine de mon père, leurs deux pères étaient frères et la maison où ils habitent est celle de mon arrière-grand-père. Les enfants et leurs sœurs se débrouillent seuls durant la semaine. Jeanne et Marcelle sont courageuses et les petits frères ont intérêt à marcher droit. Les jumeaux, qui ne sont pas de modèles de sagesse hors de la maison, filent doux au logis. Cette famille sans parents peut être prise

en exemple, beaucoup qui ont père et mère pourraient s'en inspirer et prendre modèle. Quand le samedi Madame Gredat rentre à Preuilly, tout doit être en ordre, le ménage fait, rien ne traîne, toute la famille doit être là, les devoirs faits et les leçons apprises. Je suis souvent à traîner dans le bourg à la recherche de copains, quelquefois il m'arrive d'aller jouer avec Lucien et Claude, ils n'ont pas souvent quartier libre, de vrais jumeaux ceux-là, il me faudra quelque temps pour les distinguer l'un de l'autre. Henri est plus âgé, c'est l'intellectuel de la famille, il a déjà un an d'avance dans ses cours, il est aussi plus calme et plus sage que nous. Quelquefois, je me trouve à la maison Gredat quand la mère arrive, elle vient de Bourges en vélo. Quoique la brave femme n'ait jamais fait de remarque sur ma présence, je m'éclipse assez vite en la saluant poliment. Madame Gredat me semble sévère, j'ai l'impression que toute la famille la craint. Plus tard, je comprendrai les responsabilités de cette mère de famille, car pour élever dans les meilleures conditions sa famille de sept enfants, dans des conditions qui sont celles de l'époque, il lui fallait de l'autorité et beaucoup de courage. Elle aurait sûrement préféré, comme toutes les mères, avoir le temps de dorloter, de cajoler ses enfants. Elle pourra être fière du résultat, toutes ses filles, tous ses garçons réussiront dans la vie, tous ont hérité d'une pointe d'orgueil qui leur permettra de faire leur chemin.

Il me faut revenir à mon école, toute la classe est rentrée, nous sommes debout à côté de nos tables où notre place est désignée par un papier qui porte notre nom. Madame Amiot est au pied de son bureau, elle attend que nous soyons tous rentrés. Elle n'est plus toute jeune, son visage est ouvert, franc et éclairé d'un léger sourire. Ses cheveux blonds sont coupés court ou peut-être a t'elle un chignon ; je crois qu'elle a les yeux bleus. Quand toute la classe est en place, elle nous invite à nous asseoir ce que nous faisons en silence, toujours sur nos gardes. Elle salue la classe rassemblée, nous dit sa satisfaction d'être parmi nous à Preuilly, ensuite elle se présente, nous dit les raisons qui l'ont conduite ici, d'où elle vient et se dit persuadée que nous ferons avec elle du bon travail. À notre tour, nous nous présentons les uns après les autres. Sa voix est ferme mais douce, elle n'a pas l'agressivité qui perçait dans celle de Mademoiselle Borderieux. La distribution du matériel scolaire suit les présentations, nous recevons nos livres, nos cahiers, nos crayons et porte-plume, notre gomme, une ardoise avec une petite éponge dans une boîte pour la garder humide et de l'encre dans l'encrier.

Je suis fin près pour commencer une nouvelle année scolaire, le travail avec Madame Amiot est agréable et intéressant et elle est si gentille avec nous tous que, pour un peu, je me mettrais à aimer l'école, ce n'est pas peu dire. Le niveau de tous les élèves n'est pas brillant, particulièrement celui du cours élémentaire première année. Nous sommes voués au redoublement sans exceptions. Nous avons des circonstances atténuantes, nous ne pouvions pas étudier convenablement, jardiner, ramasser le bois mort et la ferraille, passer une année scolaire écourtée, sans conséquences sur nos résultats.

La nouvelle maîtresse va tout mettre en œuvre pour nous remettre à niveau. Pour moi la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'histoire, la géographie, les récitations, je peux suivre mais la grammaire et l'orthographe, c'est la honte, ce n'est plus du rattrapage qu'il me faut mais plutôt un sauvetage. Malgré des progrès, je resterai toujours faible dans ces matières, la prose que j'ai la prétention d'écrire, en est, je crois l'exemple plus flagrant. Grâce à Madame Amiot, je commence à prendre conscience que l'école même si je ne la porte pas encore dans mon cœur, est un mal nécessaire pour la suite de ma vie en société.

À l'époque, le maître, ou la maîtresse, est considéré comme un personnage important dans le village. Ils y jouissent d'une grande considération de la part des enfants mais aussi des adultes, surtout où comme à Preuilly, il n'y a qu'une classe unique. Leur influence sur l'esprit des enfants qui leur sont confiés, la qualité de leur enseignement, sont déterminantes pour l'avenir des élèves sachant, qu'à cette époque, peut-être sept ou huit jeunes sur dix ne connaîtront aucun autre enseignement. Madame Amiot comme la plupart de ses collègues (les Mademoiselles Borderieux sont des exceptions) exercent leur métier comme un sacerdoce. Aujourd'hui, à soixante ans passés, j'ai gardé un grand respect pour cette maîtresse comme pour les deux maîtres qui lui ont succédé. Grâce à eux, je suis sorti de l'école muni des connaissances essentielles, des bases de la vie en société, pour devenir un homme responsable.

Je partage ma table avec mon ami Serge Richetin, il sera à de nombreuses reprises, mon coéquipier de table, jusqu'au terme de sa scolarité qui se termina un an avant la mienne. J'ai des compagnons maintenant pour faire route avec moi jusqu'à école. Roger Bédin qui n'est plus à présenter et Claude Jacquet, le petit-fils de Madame Debeuret de la ferme de Villperdue. Il y habite avec sa mère, son père est, lui aussi prisonnier. Avant la guerre, il travaillait dans la ferme avec ses beaux-parents. Claude vient de Villeperdue en vélo jusqu'à la maison où il laisse sa monture, il termine le trajet avec Roger et moi.

Souvent, pendant les récréations, Monsieur Amiot est dans la cour, il parle avec nous, il fume sa pipe et son chien, toujours sage, l'accompagne. La mère de Madame Amiot nous ne la voyons pas très souvent, elle doit s'occuper des travaux ménagers et faire de la couture ou du tricot.

La particularité de la rentrée 40, comme ce sera aussi le cas en 41, c'est que nous chantons debout au pied de notre table, un hymne composé à la gloire du Maréchal Pétain. Je crois que nous le chantons à la rentrée du matin et à celle de l'après-midi. En revanche, la Marseillaise tout comme le "Chant du départ" ne sont plus au répertoire. Pourtant nous les avions chantés de plus en plus fréquemment à mesure que la débâcle s'amplifiait (peut-être pour la conjurer). Maintenant, bien droits, la tête haute, nous chantons à gorge déployée et avec autant de cœur "Maréchal nous voilà. Devant toi les enfants de la France etc.". Je me souviens bien de la musique mais plus du tout des paroles. Si j'ai chanté cette chanson journellement pendant deux ans, elle disparût du répertoire par la suite et ne fût même plus fredonnée. Il est vrai que même sans sondage d'opinion, passées ces deux premières années, la popularité du glorieux personnage évoluera en baisse jusqu'à la fin du conflit. Je l'avoue humblement, je trouve tout à fait naturel de chanter cet hymne et j'y prends même plaisir, il est dédié à l'homme que tout monde semble respecter, n'a-t-il pas été vainqueur à Verdun ? N'est-il pas vénéré par les anciens ? N'a-t-il pas réussi à arrêter la guerre avant que la France ne sombre complètement.

Je ne crois pas que Madame Amiot porte les Allemands dans son cœur, je croirais plutôt le contraire. Elle est originaire d'une région où sévit la grande guerre et qui vient d'être envahie il y a quelques mois. Je suppose qu'elle a une sainte horreur de la guerre et doit être reconnaissante au Maréchal de l'avoir arrêtée. Comme la majorité des gens de sa génération, je suppose qu'elle fait confiance au "Sauveur de la patrie", il paye de sa personne aux commandes de l'État. C'est, je crois, par reconnaissance, qu'elle nous fait chanter à la gloire du "Grand homme". Aujourd'hui, je ne la critique pas d'avoir, par l'interprétation journalière de cet hymne, commencé, sans en juger la déviance, la mise en condition des jeunes que nous étions, au service de l'état fasciste. Elle avait confiance en ce qu'elle croyait être un grand homme, elle était sincère, elle était manipulée et trompée sur les buts réels du vieux bonhomme et de sa clique. Cette pratique lyrique ne survécut pas à l'école après son départ, à la fin de l'année scolaire 41-42.

Du sport, nous faisons tous du sport à l'école sous l'autorité de Madame Amiot. Comme les copains, je fais aussi du sport, c'est pour moi une activité toute nouvelle. Mademoiselle Borderieux n'avait, à ma connaissance, pas cru bon de nous faire pratiquer cette activité, elle devait être persuadée que les travaux de jardinage, le ménage, remplaçaient avantageusement une discipline jugée par elle, inutile. Nous courons, nous sautons, nous faisons des mouvements d'assouplissement, de gymnastique. Nos mères nous ont confectionné des petits sacs de sable d'un kilo, ces sacs sont indispensables pour la réalisation de certains mouvements. Je ne sais pas si le temps imparti au sport est plus important dans les programmes mais avec des instituteurs beaucoup plus jeunes, nous ne ferons jamais autant de sport que pendant les années que passera à Preuilly, Madame Amiot.

Le matin, avant de commencer à travailler, nous avons une leçon de morale pendant cinq ou dix minutes, que j'écoute avec attention, ce n'est pas encore de l'instruction civique. Ces cours, pour brefs qu'ils soient, revêtent pour moi beaucoup d'importance et auront une influence certaine dans mon comportement d'adulte. Souvent, à partir d'une maxime écrite au tableau, la maîtresse développe les notions, les attitudes, les pensées élémentaires et simples que cette maxime inspire et que je dois connaître pour m'en inspirer. Ses explications sont simples et faciles à comprendre, ces exemples sont tirés de la vie de tous les jours.

Aujourd'hui, il ne faut pas influencer les enfants, il paraît que les leçons de morale faussaient notre liberté de pensées, les influençaient et n'étaient pas compatibles avec la laïcité. Pourtant si les maîtres actuels avaient le même sens du devoir que ceux que j'ai connus, cette déviation ne se produirait pas. Durant ma courte vie scolaire, j'ai essayé, dans la mesure de mes possibilités de suivre et de mettre en pratique les leçons de Madame Amiot et de ses successeurs. Tous ont scrupuleusement enseigné ces cours de morale sans tenir compte de leurs idées politiques et religieuses. Madame Amiot était bonne catholique, Monsieur Peyronnet, celui des maîtres que je considère comme le plus grand, a été candidat aux municipales de Bourges sur la liste de "Lutte ouvrière". Leurs cours de morale journalière, étaient, je crois la meilleure des pédagogies pour nous faire comprendre que, dans la vie, il faut toujours tenir compte du bien et du mal, tendre vers le premier et essayer de ne pas tomber dans le second, que ce soit en famille, dans son village, dans son travail, en société. Tous étaient avant tout respectueux de la personnalité de chacun d'entre nous, aujourd'hui j'en donne acte.

À l'intérieur de l'école, de petits groupes se forment suivant l'âge, les affinités, le sexe des élèves. Je fais souvent équipe avec Serge Richetin, Roger Bédin, Claude Jacquet. Pour ces deux-là, c'est leur première rentrée et je suis en quelque sorte leur mentor ; du même âge que ces derniers, il y a Guy le frère de Serge et Bernard Delhomme, le fils de Monsieur Delhomme, le marchand de sable. Je ne suis pas intime avec eux. Jacques ou plutôt Jacky Jossand est le petit-fils de Madame Danjon, la patronne du café, lui est plus proche de ma petite bande, il a un an de moins que moi. Il est resté à Preuilly avec sa mère chez sa grand-mère, son père est prisonnier. Avant la guerre, cette famille habitait Paris. Lucien et Claude Gredat sont de mon âge et proches de notre petit groupe. Henri, leur frère, est plus âgé d'un an et ne fréquente pas la bande. Des nouveaux, des nouvelles élèves, il y a encore quelques autres qui me reviennent en mémoire : Jacques Girard, le fil du taxi ; Lui et sa mère restent à Preuilly, mais son père continue de travailler à Bourges, celui-là ne se lie pas beaucoup. Trois filles viennent de Fublaine, le hameau de Sainte Thorette sur la rive gauche du Cher, si elles fréquentent l'école de Preuilly, c'est que le pont de Sainte Thorette est détruit et que pour se rendre à l'école de cette commune, il n'y a qu'une passerelle provisoire, peut-être jugée dangereuse pour des enfants et il y a aussi le fait que toutes les trois aient de la famille à Preuilly pour les recevoir à midi. Hélène Bessemoulin déjeune chez sa tante, Madame Bessemoulin, l'épouse du cantonnier qui est prisonnier. Yvonne et Odile Garnier se rendent chez leur tante, Madame Leclerc, l'épouse de notre facteur qui habite à la poste. Je ne parle pas de ceux qui fréquentaient l'école avant cette rentrée, la plupart sont plus âgés que moi, ni de ceux parmi ces derniers qui sont nouveaux à Preuilly, je ne les fréquente que très peu. Il ressort que cette rentrée voit l'effectif de l'école augmenter d'une façon sensible.

Les efforts de Madame Amiot sont louables, le niveau général de toute la classe est bien bas. Cette année, tout en s'occupant bien des petites divisions, elle fait porter son effort en priorité sur les grands qu'elle prépare pour l'examen du certificat d'études. Jacqueline, qui est une des plus jeunes du lot, en fait partie. À cette époque, cet examen se passe à partir de douze ans. Mademoiselle Borderieux en avait présenté un minimum ce qui fait qu'ils sont nombreux ceux de douze, treize et quatorze ans à être en mesure de briguer cet examen. Celui-ci est très important à cette époque, il permet de rentrer au lycée, au collège, au cours complémentaire. Il est aussi indispensable pour avoir accès à différentes places, en particulier dans l'administration. Aujourd'hui, le baccalauréat est peut-être moins important, il n'ouvre que les portes des universités, des grandes écoles, très rarement il débouche directement sur un travail. Le certificat ouvrait la porte à de nombreuses places, à trouver du travail à coup sûr, à poursuivre ses études.

Les conditions sont réunies pour que mes camarades et moi-même fassions une bonne année scolaire. Le travail est sérieux, la bonne humeur est de rigueur, le changement est considérable avec ce que l'on avait connu jusqu'ici. La ruche de Madame Amiot a remplacé la foire de Mademoiselle Borderieux.

Le certificat arrive avec la fin du printemps. Madame Amiot redouble d'efforts, ses candidats aussi, il y va de l'honneur de l'école de Preuilly. L'examen se tient au chef-lieu du canton, Lury sur

Armon, un gros village à treize kilomètres de Preuilly. Avant la guerre, c'était Monsieur Guyot, le maire qui mettait à la disposition des candidats, une voiture et son chauffeur. S'il règne sur Preuilly sans partage, en contrepartie, il sait être généreux envers ses administrés et pour sa commune. Avec la guerre, l'occupation, les restrictions, il n'a pas d'essence pour entreprendre ce transport, aussi les candidats et la maîtresse partent pour Lury en vélo, ce mode de locomotion est devenu universel. Ce jour-là, l'avenir de mes aînés se joue, quoique l'absence de ce diplôme n'ait jamais empêché personne de gagner son pain mais il constitue une bonne carte dans la vie. Tous ceux qui ne sont pas concernés par l'examen sont heureux de profiter d'un jour de vacance supplémentaire. La maîtresse accompagne les candidats pour les supporter, leur donner les ultimes conseils. Pour elle, c'est son crédit de bonne institutrice qui se joue.

En fin d'après-midi, nous sommes quelques-uns à attendre le retour de nos grands camarades avec curiosité. Les voilà qui arrivent, juchés sur leur bicyclette. Vite les résultats ! Qui est reçu ? La cuvée est bonne, mais deux échecs sont à déplorer. Lucien Gangnard, un grand de quatorze ans, qui n'a jamais brillé par son travail, est recalé. Je crois que personne n'attendait de sa part un autre résultat. Pour le second c'est différent, il s'agit d'Olivier Cromwell qui est un bon élève et qui aurait sans doute obtenu son diplôme si une malencontreuse maladie ne l'avait empêché de participer à toutes les épreuves.

Jacqueline fait partie des heureux lauréats, elle n'a pas encore douze ans, je suis fier de son succès, maintenant les portes du cours complémentaire de Mehun lui sont grandes ouvertes. Le certificat a mis un point final au travail sérieux en classe, les derniers jours d'école se passent en roue libre, dans quelques jours ce sera les vacances, que de baignades, de jeux, de promenades en perspective pour ma petite bande et pour moi.

Catéchisme et enfant de chœur

Simultanément, avec la rentrée des classes, en octobre 40, il y a la rentrée de catéchisme. Là aussi le changement est considérable. Avant la guerre, l'enseignement religieux avait lieu une fois par semaine, soit sous la direction de notre bon curé (curé de Sainte Thorette desservant les paroisses de Villeneuve et de Preuilly). Ces leçons ont lieu dans une pièce de l'ancienne cure, que la commune concède à la paroisse, soit chez Mademoiselle Marie. J'ai déjà décris une leçon chez elle, un jeudi après-midi au cours duquel j'avais accompagné Jacqueline. C'est le seul cours auquel j'ai assisté avant la guerre. Je pourrais même dire, du temps de l'ancien régime, époque où je n'avais pas l'âge dit de "raison".

Maintenant, beaucoup de choses ont changé, j'ai l'âge de raison, le catéchisme a lieu tous les jours de la semaine. Qui est à l'origine de cet enseignement journalier ? Je ne saurais trop le dire, peut-être l'église ? Peut-être l'État français de Pétain ? Les deux vraisemblablement. Ce dernier ne veut-il pas ramener la France, les Français, les jeunes en particulier, vers les valeurs traditionnelles de notre civilisation ? Le travail, il en faudra beaucoup pour remettre la France sur de bons rails, la famille qu'il faut aider, la patrie qui part sur de nouvelles bases, en particulier l'ordre moral qu'il faut instituer. Toutes ces valeurs, au cours des années passées, ont été plus ou moins abandonnées, malmenées, aux dires de ces soi-disant tenants de la tradition que sont nos dirigeants. Dans ce programme, la religion a une place de choix dans l'éducation des jeunes. Si la religion catholique a tenu le rôle qui lui était proposé, si certains clercs ont soutenu ouvertement le régime de Vichy, ce ne sera pas le cas de tous. Notre bon curé n'a jamais fait la moindre propagande et l'archevêque de Bourges aura, à plusieurs reprises, des positions plutôt sévères envers l'occupant.

Il paraît que dans certaines communes, le catéchisme est enseigné dans les écoles avant ou après la journée scolaire. Ces cours ne sont pas obligatoires, y va qui veut. À cette époque, la vie religieuse est encore bien présente dans la campagne. Si peu d'hommes vont à la messe, la grande majorité des femmes assistent plus ou moins régulièrement aux offices. Les enfants qui sont inscrits au catéchisme sont présents régulièrement à la messe. Pour mon compte, il y a longtemps que j'accompagne ma mère. À Preuilly, il y a quelques familles anticléricales par exemple, chez Delhomme (celui qui extrait

le sable du Cher), un communiste de la première heure, membre d'une cellule, en sommeil depuis la mise hors la loi du parti, les enfants ne sont pas baptisés. Bernard, le fils, ne fréquentera pas plus l'église que le catéchisme, ce que personne ne lui reprochera ou tentera de lui imposer.

Trois personnes sont responsables de notre éducation chrétienne : le curé qui continue de venir le jeudi, il se déplace en vélo comme tout le monde. Il est déjà âgé, nous l'aimons bien, il est sympathique et sait nous intéresser. Son enseignement est vivant, souvent à base de concret, on y trouve des similitudes avec les leçons de morale de la maîtresse. Je crois en Dieu depuis que je suis en âge de comprendre, mais je suis avide de connaissances pour découvrir une preuve, des preuves qui m'ôteront les doutes que je n'arrive pas à faire disparaître et qui me gênent. J'espère qu'Il me pardonne. Pour raffermir ma foi, je suis les leçons avec beaucoup de sérieux, j'envie ceux qui ne doutent pas mais y en a-t-il ? Aujourd'hui et depuis mon enfance, je suis persuadé que si j'avais une foi sûre et sans doute je pourrais renverser des montages, il ne faut pas perdre espoir, peut-être qu'un jour ...

Les deux autres personnes sont Mademoiselle Marie Theurière et Mademoiselle Madeleine Guyot, ce sont des répétitrices bénévoles qui nous font réciter nos prières et nos leçons de catéchisme du jour précédent, comme celles d'un livré d'histoire, chaque leçon qui prend deux pages du livre, est résumée en quatre ou cinq lignes. Comme pour mes leçons d'histoire, je préfère être questionné sur la leçon que je développe facilement, que de réciter le résumé que j'apprends en quelques minutes quand par hasard il faut le réciter. Pour terminer, nous étudions la leçon du jour, je regrette souvent que les explications de texte ne m'ouvrent pas beaucoup l'esprit, après une dernière prière nous partons pour l'école. L'horaire est de 8h30-9h00 tous les jours de la semaine, trois jours avec Mademoiselle Marie, deux avec Mademoiselle Sicard. Le jeudi de 15h00 à 16h30 avec le curé. Tout n'est pas négatif dans ce que nous apprenons avec elles, mais il est clair que c'est avec Monsieur le curé que nous avons les discussions les plus intéressantes.

Mademoiselle Marie est bien autoritaire, mais il faut le reconnaître, elle doit être habitée par une foi profonde. Son origine, sa famille de gros fermiers, font qu'elle n'est pas de la même société que la plupart des Preuillois. Tout en ayant certainement peu de revenus, elle fait partie de ce que l'on pourrait appeler la caste intermédiaire des grands fermiers entre les gros propriétaires terriens et les petits propriétaires de locatures ou fermiers de petits domaines, caste qui se range plus volontiers du côté des bourgeois que du côté du petit peuple. Elle prend son rôle très au sérieux et nous impose le respect. Avec elle, il faut savoir sa leçon d'une façon parfaite. Je suis sûr qu'au fond elle nous aime bien mais ne veut pas nous le montrer, différence de classe oblige.

Mademoiselle Madeleine Guyot est beaucoup plus jeune, tout en n'étant plus une jeune fille. Au premier abord, elle est moins sévère que Mademoiselle Marie. Elle remplit sa mission convenablement, elle est plus "cool" avec les leçons au cours desquelles nous sommes plus détendus mais les explications de texte sont plutôt maigres. Je crois qu'elle remplit sa mission pour faire sa bonne action. Autant je ressens que Mademoiselle Marie vit pour la religion, autant Mademoiselle Guyot ne doit pas en faire le but de son existence. Elle a une passion toute autre, c'est la chasse qui passe avant tout. Son père, Monsieur Guyot l'a conditionnée dès son enfance pour qu'elle lui succède à la tête de l'équipage de chasse. Sa famille est l'exemple même des bourgeois parvenus de la terre. La chance des ancêtres de ces gens fut la vente des biens nationaux. Depuis, de génération en génération, oubliant l'origine de la propriété, ils font leur possible pour ressembler à de vrais aristocrates. Ils ont la propriété, ils ont la demeure, ils ont la même passion la chasse, mais ils ne sont toujours que des roturiers, des bourgeois de la terre.

L'hiver, le local est chauffé avec un poêle à bois. C'est ma grand-mère Miniau qui allume le feu quelques minutes avant notre arrivée. Quelquefois, quand l'une de nos répétitrices est indisponible c'est elle qui la remplace, elle s'acquitte bien de cette fonction. Ma grand-mère est très liée avec Mademoiselle Marie qui fût sa voisine de longues années. C'est une chrétienne fervente et convaincue, chose rare à cette époque, elle a son certificat d'étude. Un jour en parlant, la grand-mère de Roger me dit : "Ta grand-mère est une sainte femme".

J'irai au catéchisme jusqu'à mon renouvellement de communion solennelle en 46 pendant cinq années. Au risque de paraître prétentieux, je crois qu'au fil des années, je devins le meilleur élément du cour. Mademoiselle Marie doit être fière de moi tout comme Monsieur le curé. L'un et l'autre savent que je prends la religion au sérieux mais ils préjugent un peu trop de la profondeur de ma foi. Chacun de leur côté me prennent à part et très sérieusement me conseillent de rentrer au petit séminaire. Je suis ennuyé de les décevoir, mais je décline leur proposition mais sans leur avouer que la raison profonde qui me fait refuser c'est que ma foi n'est pas très assurée, cela moi seul le sais mais je leur dis, ce qui est aussi la vérité, que les études ne sont pas mon but, que je suis destiné à devenir un maçon comme tous les hommes de ma famille. Je ne leur dis pas non plus que j'ai bien l'intention, quand je serai grand, de me marier et d'avoir des enfants ce qui est peu compatible avec les ordres. Tous les deux sont déçus, mais je crois qu'ils me comprennent et ne m'en tiennent pas rigueur.

Mon entrée au catéchisme coïncide avec ma promotion à la fonction d'enfant de chœur ou bien encore de clerc, c'est la même chose. Le chef des clercs c'est Lili, je suis le plus jeune et je ne fais que de la figuration. En effet, nous sommes quatre et il n'y a de l'occupation que pour deux, le chef et son aide. Ils sont à droite de l'autel et je suis à gauche avec mon copain Serge qui ici, comme à l'école, fait équipe avec moi. Pendant l'office, le premier clerc donne la réplique au curé dans les prières en latin. Je suppose que celui-ci connaît le latin et comprend les textes qu'il récite mais le clerc qui a beau connaître les réponses par cœur, ne comprend pas un seul des mots de ce qu'il répond. Il faut aussi sonner avec une petite sonnette à certains moments de l'office. Il faut également verser le vin et l'eau des burettes dans le ciboire que tend le curé, le chef clerc verse le vin, son aide l'eau et une petite serviette blanche avec laquelle l'officiant s'essuie le bout des doigts qu'il s'est mouillé avec l'eau. Le premier clerc a encore pour mission, à un certain moment, de prendre le gros missel posé à droite de l'autel et de le placer à gauche. Avec Serge nous n'avons rien à faire si ce n'est de nous agenouiller, nous tenir debout ou assis comme le fait l'assistance. Quelquefois nous faisons des grimaces dans le dos du curé, à nos collègues d'en face ou encore, bercés par les chants liturgiques, il arrive que certains dimanches d'été, nous nous laissions aller à une douce somnolence. Je rappelle qu'en ce temps-là, la messe et les autres offices religieux sont ceux qui avaient cours avant le concile Vatican II, le prêtre célèbre la messe le dos à l'assistance et ne voit rien de nos mimiques. Nous avons des tenues, des soutanes rouges sur lesquelles nous passons un surplis blanc avec des dentelles ; le surplis est une sorte de corsage avec des manches larges et courtes. Pour les enterrements et la messe des morts, nous passons des soutanes noires.

Malgré mon rôle effacé, je suis très fier de ma promotion (c'est à la suite de l'une de ces messes que si situe l'épisode du déjeuner avec nos potes allemands dans le poste de garde). Lili prend sa retraite après avoir renouvelé sa communion, c'est Robert Langilier qui lui succède comme premier clerc, je deviens son adjoint au cours de cette promotion.

En cas d'absence du premier clerc, il faut que l'aide que je suis, soit capable de le suppléer pour sonner, verser, transporter le missel. Pour tous ces gestes que je vois faire chaque dimanche, il n'y a pas de problème, où l'affaire se complique, c'est pour répondre en latin, tout le problème est là, il me faut l'apprendre sans en comprendre un mot. C'est Mademoiselle Marie qui m'initie à cette langue qui a la particularité de n'être plus parlée en ce monde. Je me rends chez elle quelques jeudis matin, j'apprends assez vite à lire à haute voix, en trois ou quatre leçons, l'affaire est réglée. Bien entendu, je ne comprends aucune des réponses que je fais à mon brave curé. Le poste de second clerc a des avantages que je découvre avec intérêt. Ce sont les baptêmes, les mariages, les enterrements. À cette époque, ces cérémonies sont assez fréquentes, le curé n'officie pas seul comme aujourd'hui, il est toujours flanqué de deux enfants de chœur, le chef et son aide. Les baptêmes c'est toujours le dimanche après la messe. Le premier et le second clerc restent en tenue pour assister le prêtre dans le sacrement qu'il va administrer. Nous sommes chargés en plus du rôle important de figuration, de porter un linge blanc, les saintes huiles, l'eau bénite. Au terme de la cérémonie, nous montons quatre à quatre l'escalier qui mène à la tribune où pendent les cordes des cloches que nous faisons carillonner joyeusement. Cet empressement nous vaut une obole de la part du parrain ou des parents de celui qui fût l'objet de notre sollicitude. Nous récoltons souvent aussi un cornet de dragées. En plus de tous ces

petits avantages, le curé nous rétribue pour notre service avec quelques pièces. Les mariages, comme les enterrements, sont toujours en semaine et souvent en période scolaire. C'est une aubaine pour les clercs, la maîtresse et les maîtres qui lui succéderont donnent toujours l'autorisation de quitter la classe le temps de la cérémonie et de revenir aussitôt mais celles-ci sont plus longues que celles d'aujourd'hui. De l'école, nous nous rendons à l'église où nous retrouvons notre curé et comme lui, nous nous mettons en tenue.

Un enterrement ce n'est jamais bien gai mais c'est quand même intéressant rien que pour les deux heures que nous passons hors de l'école. Il faut nous rendre à l'église, nous mettre en tenue, le premier clerc prend la croix qu'il porte devant lui, son aide le bénitier avec l'eau bénite et le goupillon. Lorsque nous franchissons le seuil de l'église, le bedeau ou la personne qui en tient le rôle, sonne le glas. Cette sonnerie est particulière, chaque cloche ne sonne qu'un coup à la fois, elle répète ce coup deux fois si le mort est un homme et trois fois si c'est une femme, une fois seulement si c'est un enfant. La fonction de bedeau avait été longtemps occupée par Monsieur Brançons (ou Minoche), le grand-père de Serge mais, quand je deviens enfant de chœur, c'est sa femme ou ses filles, Régine demoiselle d'un âge avancé dont je parlerai plus tard, ou Laurence (Lolote) sa sœur, la mère de Serge, qui officient au clocher. Très vite, la charge échoit à Marcle Devaux qui commencera là une longue carrière. Sur le chemin qui conduit chez le défunt, les clercs marchent devant le curé qui récite des prières. Quand Marcel Devaux sera là, il accompagnera le prêtre et répondra aux prières chantées en latin mais, en prenant quelques libertés avec la musique. Le curé rentre au domicile du mort et ressort après quelques minutes, suivi par les porteurs bénévoles, les clercs ne rentrent pas chez le défunt. Les porteurs déposent le cercueil sur un brancard à bras prévu à cet effet. Celui-ci est monté sur deux roues à pneus, deux porteurs le déplacent en le tenant par des manches comme ceux d'une brouette, placé deux par deux à l'avant et à l'arrière de l'engin. Ce véhicule est rentré à l'église avec le corps qui reste dessus durant l'office. C'est le charron de Preuilly qui en est le créateur, c'est lui aussi qui fait les cercueils et les mises en bière, deux autres porteurs, quelquefois plus, portent les couronnes, les gerbes, le Christ, etc. C'est le plus souvent de cette façon que se déroulent les cérémonies à Preuilly mais, quoique cela soit rare, il arrive que la famille ait recours aux Pompes funèbres. Dans ce cas, c'est cette entreprise qui entreprend tout le service de la mise en bière au transport et même quelquefois à la sépulture. À cette époque, les Pompes funèbres transportent le corps avec un corbillard attelé et tiré par un cheval qui, comme le véhicule, est garni de noir. Aux quatre coins du véhicule, il y a de gros pompons noirs et dans des écussons placés de chaque côté, se trouve la première lettre du nom de famille du défunt. C'est toujours les clercs qui prennent la tête du cortège, suivis par le curé, viennent ensuite la roulotte où le corbillard, derrière suivent la famille, les amis et les personnes qui sont allées jusqu'au domicile mortuaire. À mesure que nous avançons sur le chemin de l'église, les personnes qui habitent sur le passage se joignent au cortège. Si le domicile du mort se trouve au-delà des croix en pierre qui marquent les limites de la paroisse, nous attendons le corps à côté de ces croix. Sur les autres routes ou chemins où il n'y a plus de croix, le problème ne se pose pas, le bourg ne s'étend pas loin sur ces voies. Quand le cortège arrive sur la place de l'église où quelquefois beaucoup de personnes attendent, cela dépend de la notoriété du défunt ou de sa famille, le bedeau reprend ses sonneries et nous rentrons dans l'église. Les porteurs ont souvent quelques difficultés à faire descendre les deux marches de l'entrée de l'église à la roulotte. Celle-ci et le cercueil sont placés dans le coeur et reposent sur des pieds qui se déplient. Un drap noir, brodé de fil argenté, recouvre le cercueil, trois cierges sont placés de chaque côté du corps, les offrandes, Christ, couronnes, gerbes, etc. sont placés sur le cercueil et autour ; quand il y en a trop, elles restent à la porte.

À cette époque, il y a encore une première classe, comme dans les trains, mais c'est rare qu'elle soit mise en œuvre. Le bedeau, dans ce cas, décore l'église, il accroche sur les murs de la nef et du cœur des tentures noires brodées d'argent.

Je n'ai pas encore présenté une personne qui officie encore durant les première années au cours desquelles je suis clerc. C'est une vieille dame, je la connais bien, c'est notre voisine, Madame Juliette Berdrant. Elle se tient assise à côté du cercueil et tient un bol rempli d'eau bénite dans lequel est plongé un rameau de buis. Je crois qu'elle est présente à la maison mortuaire avant notre arrivée, je crois qu'elle est aussi auprès du corps avec son eau bénite pour que l'assistance puisse

bénir le corps au cimetière. Cette charge confiée à une femme portant l'eau bénite doit être une vieille tradition, elle ne sera pas reprise. Une autre tradition est de faire avertir dans chaque maison du village de la mort d'un paroissien et d'inviter à la cérémonie en indiquant le jour et l'heure de la cérémonie. Comme la précédente, cette charge a disparu mais il n'y a que quelques années. Maintenant l'annonce est faite par la presse à la rubrique "Avis d'obsèques". Quand la cérémonie a lieu le matin, elle est accompagnée d'une messe, l'après-midi, il n'y a pas de messe qui, à cette époque, n'est célébrée que le matin.

Pendant toute la cérémonie, le bedeau sonne le glas, on dit les "joints" en berrichon, il sonne une volée à l'entrée et à la sortie du corps de l'église. À cette époque, je connais bien Preuilly et ses habitants, les morts ne me sont pas inconnus, sauf peut-être lorsqu'il s'agit de personnes âgées qui ne sortaient plus de chez elles ou encore celles qui viennent de l'extérieur mais qui sont enterrées à Preuilly parce qu'elles y sont nées ou qu'elles y ont de la famille.

De mon poste dans le chœur, je vois très bien toute l'assistance. Au premier rang se tient la famille, certains membres de celle-ci sont éplorés, d'autres sont tout simplement dignes, quelquefois certains paraissent indifférents. L'assistance est aussi intéressante à regarder. La majorité de ces membres sont discrets et respectueux, certains, presque toujours les mêmes, papotent à voix basse. Quelques anticléricaux inflexibles ne rentrent jamais dans l'église, ils restent à la porte sur la place, certains vont au café, ceux qui restent sur place discutent et ont souvent le verbe haut ce qui parfois, gêne le recueillement propre à la cérémonie. Un successeur de notre brave curé, bien des années plus tard, le père Taphanel, connu pour sa forte personnalité, excédé pendant un enterrement par ces parlotes intempestives, interrompra la cérémonie, traversera l'église, sortira de l'église et demandera aux bavards d'aller discuter plus loin.

La cérémonie terminée, le brancard est décalé, les cierges éteints, les couronnes, fleurs et Christ repris, le convoi sort de l'église ; nous sommes toujours en tête et nous prenons le chemin du cimetière. Le bedeau, après avoir sonné une dernière volée, rejoint le curé et donne la réplique à celui-ci en chantant des prières en latin. La voix de notre curé est plutôt usée, mais celle du bedeau est forte, claire et porte loin mais, le plus souvent, loin de ses rails. Le parcours de l'église au cimetière n'est pas bien long, la roulotte est remise sur ses pieds au milieu du cimetière à proximité d'une grande croix au pied de laquelle reposent les deux derniers curés de Preuilly. Le curé bénit le corps encore une fois, dit une dernière prière, bénit la fosse ou le caveau, dernière demeure du mort et nous repartons pour l'église, mission accomplie. La famille et l'assistance bénissent le corps à la suite du curé. La cérémonie des condoléances clôture les obsèques, la famille proche : époux, épouse, parents, frères, sœurs, enfants se met en ligne contre le mur du cimetière où ils remercient l'assistance qui passe à la queue-leu-leu devant ce groupe. Ce sont les fossoyeurs qui terminent et mettent un terme au voyage du défunt sur la terre, ils descendent le cercueil avec des cordes dans la fosse ou le caveau, remblaient l'un ou ferme l'autre. Les fossoyeurs à Preuilly sont presque toujours les ouvriers de l'entreprise Bugeon.

D'un bon pas, nous revenons à l'église en compagnie du curé, le plus souvent la croix sur l'épaule comme une vulgaire binette. Un jour d'été, sur le chemin du retour, nous passons sous les ramages d'un pommier de Saint Jean, je ne peux m'empêcher de faire tomber avec la croix dont je me sers comme d'une perche, quelques pommes bien rouges. Le curé qui marche devant n'a rien vu et c'est en toute innocence que nous croquons la pomme comme l'ont fait, bien avant nous, Adam et Eve, mais je crois pas que nous ayons commis un sacrilège, tout juste un péché véniel. Quand tout est rangé dans l'église, que nous avons quitté nos tenues, nous recevons le salaire que nous verse le curé, quelques francs. Il est encore un peu tôt pour rentrer à l'école, nos pièces nous brûlent les doigts dans nos poches et nous nous découvrons une grande soif. Le café de Madame Danjon, en face de l'église, nous tend les bras pour nous débarrasser de nos pièces et étancher notre soif grâce à une bonne bouteille de limonade. Quand nous en ressortons, il ne reste plus grand-chose de notre maigre salaire. Nous repartons pour l'école sans entrain, l'intermède est terminé. Notre brave curé, un jour, nous voit rentrer au café, il ne manque pas, le dimanche suivant, de nous conseiller fermement de rentrer directement à l'école, il nous met en garde contre la mauvaise habitude de dépenser notre argent au

café. Nous lui promettons de ne pas recommencer. Malheureusement, nous retomberons dans le péché, les prochaines fois, nous allons nous attabler dans le café de Madame Cosson, hors de la vue de notre curé.

Une tradition, certainement aussi vieille que les cloches, aujourd'hui a disparu, ce sont les sonneries qui s'égrainent depuis la mort d'un fidèle jusqu'à son enterrement. Dès que le bedeau est mis au courant d'un décès dans la commune, il se rend à l'église et sonne le glas. Ensuite, pendant le temps qui précède l'enterrement, matin, midi et soir, à l'heure de l'angélus, il sonne les joints. À l'écoute de ses cloches, tout le village sait qu'un homme ou une femme vient de le quitter. Cette coutume, l'adieu du village à l'un des siens, est l'un des liens qui unissent les villageois avec les disparus. Aujourd'hui, les cloches ne pleurent plus les enfants de Preuilly, une dernière fois le glas a sonné pour l'enterrement de Marcel, notre bedeau, celui-ci avait avec Madame Richetin (Lolotte) passé un accord par lequel ils s'engageaient à ce que le dernier vivant sonne l'autre, Lolotte a tenu parole mais pour elle, je crois bien, qu'il ne se trouvera personne pour la sonner. Ce petit morceau de tradition nourrit un peu ma nostalgie.

Les mariages, c'est ce que les enfants de chœur apprécient le plus parmi les cérémonies religieuses. Malheureusement, pour nous, il n'y en a pas souvent, l'époque ne s'y prête guère, la guerre, l'occupation, les prisonniers font que ce sacrement, au demeurant très sympathique, soit devenu fort rare. Les quelques-uns uns qui sont célébrés durant mon passage dans le corps des enfants de chœur, je les apprécie d'autant plus.

Le mariage c'est gai, c'est la fête à laquelle nous avons l'impression de participer durant la cérémonie. Si celle-ci a lieu le matin, elle est accompagnée d'une messe ce qui n'est pas si elle a lieu dans l'après-midi. Le bedeau n'est pas souvent là, aussi c'est nous qui sonnons les cloches et les invités aiment bien entendre carillonner de longues minutes. Les parents, le garçon d'honneur, pour nous récompenser et nous donner du cœur à l'ouvrage, ne comptent pas les pièces qui avec celles que nous octroie le curé, nous font un petit pécule. Cette monnaie, comme pour les baptêmes, comme pour les enterrements, nous brûle les poches, la limonade, quelques friandises (elles sont rares à l'époque) des cornets surprises, font que les pièces frappées de la francisque ne nous embarrassent pas longtemps.

Après que Robert Langilier eut fait sa communion, c'est moi qui ai l'honneur de recevoir la charge de clerc en chef, poste que je tiendrai jusqu'à mon renouvellement de communion. Je viens souvent à l'église, quelquefois avec un ou deux copains de la bande, je prends prétexte à des rangements dans les placards de la sacristie, mais je suis surtout curieux et je découvre dans ceux-ci toutes sortes d'objets qui ne servent plus, des livres, certains sont des romans d'aventure que je m'empresse de lire mais, je le confesse, l'occupation la plus courante que nous trouvons, c'est de jouer à la cachette. L'expédition la plus prisée, c'est la visite du clocher et l'escalade d'une échelle qui monte jusqu'aux cloches les plus hautes qui se trouvent à la hauteur des abassons les plus élevés. Il y a trois cloches de taille respectable, nous lisons dessus leur nom, le nom de l'archevêque les a bénies, du curé de l'époque et des marraines qui étaient les filles du maire et de son adjoint. Par les abassons nous découvrons la campagne environnante avec ses champs, ses vignes, ses bois, le Cher qui semble couler au pied de l'église, c'est un point de vue magnifique que je ne me lasse pas d'admirer.

Un matin de printemps, ce doit être un jeudi, des explosions lointaines, des ronflements d'avion que nous apercevons dans le ciel bien clair, troublent la tranquillité matinale. Je cours bien vite dans mon clocher, je crois qu'un camarade m'accompagne, peut-être Roger, mais je n'en suis pas sûr.? Du haut de mon observatoire, j'aperçois les avions qui décrivent des cercles et piquent sur un objectif que je ne peux pas voir, il est trop éloigné. Avec les fortes explosions, d'immenses panaches de fumée noire montent dans le ciel clair, pour moi le spectacle est dantesque. Je saurai, quelques heures plus tard, que l'aviation anglaise avait attaqué et fait sauter un train de munitions allemand entre les gares de Foëcy et de Mehun. J'ai bien apprécié ce spectacle de vraie guerre, il faut savoir que mon jugement sur les Anglais et sur les Allemands avait radicalement changé, je l'expliquerai plus avant dans mon récit.

S’il m’arrive de prendre l’église pour un terrain de jeux, j’aime aussi, quelquefois, m’y retrouver seul, surtout l’été. Il y fait frais, le silence qui y règne est souligné par le tic-tac de la vieille horloge, il est reposant et semble égrener le temps. Le bruit du mécanisme qui fait déclencher les sonneries de l’horloge et qui les précède ne trouble pas cette tranquillité, mais la souligne plutôt.

Dans ce havre de paix, ma foi se raffermit, je me sens plus près de Dieu, d’ailleurs, au catéchisme, Mademoiselle Marie nous a appris qu’Il était en permanence dans le tabernacle par la présence, dans celui-ci, d’hosties consacrées, contenues dans le ciboire en argent. Pour signaler cette présence, une petite veilleuse rouge luit faiblement dans un petit vase en verre suspendu au-dessus d’une coupe en cuivre, elle-même suspendue à une chaînette accrochée à la voûte de l’abside. Mademoiselle Marie nous a aussi dit que la présence du corps du Christ dans notre église est exceptionnelle, que seules les églises qui ont un curé à demeure ont ce privilège. Je suis fier que notre église ait ce privilège, sans doute rendu possible par la qualité des paroissiens de Preuilly.

J’aime bien aussi la Sainte Vierge, elle a sa statue dans une des deux chapelles, celle de gauche qui fût restaurée par la famille Marcandier de Billerat. De tous les personnages qui me furent révélés au catéchisme, en dehors du Bon Dieu et de Jésus, c’est la Vierge que je préfère, il m’arrive de la prier. J’ai l’impression que les requêtes que je lui demande de transmettre à son fils, ont plus de chance d’aboutir, je la considère comme ma mère, comme la mère de tout le monde. Il a bien d’autres saints, personnalisés par des statues dans l’église, la plupart ne m’intéressent pas beaucoup sauf une : Jeanne d’Arc. Pour elle, c’est mon intérêt pour l’histoire qui refait surface. C’est à l’école et dans mon beau livre d’histoire que j’ai appris à la connaître, avant même qu’il n’en soit question au catéchisme. Elle, c’est certain, a bien existé, elle a fait ce que Dieu et son ange lui ont commandé : délivrer Orléans, fait sacrer le roi à Reims, chasser les Anglais de France. Dieu s’est donc déjà intéressé à notre pays, l’influence de Jeanne doit être grande maintenant auprès de Lui. Je suis persuadé qu’elle intercède pour nous, pauvre français, pour notre pauvre France qu’elle-même a déjà sauvée. Bien sûr nos frères d’armes sont les Anglais, les descendants de ceux qui l’ont brûlée mais la qualité première d’un chrétien est de pardonner, surtout quand il s’agit d’une sainte.

Des drapeaux français bleu blanc rouge, avec des inscriptions et des franges dorées sont accrochés aux murs de la nef, à moitié déployés, je crois qu’il s’agit des drapeaux des classes de conscriptions qui ont fait la guerre 14-18. Une plaque de pierre blanche est scellée sur le mur gauche de la nef, les noms des paroissiens morts pour la France pendant la grande guerre sont gravés dessus. J’ai remarqué de semblables plaques dans la plupart des églises ;

J’ai toujours entendu parler qu’un souterrain arrivait dans l’église, cette éventualité me fait rêver. Avec les copains que j’ai initiés à ce mystère, nous nous mettons en chasse pour trouver son entrée. Nous cherchons longuement, sondant par ici, cherchant un déclic par-là, mais nos recherches restent vaines, rien nous ne trouvons rien ... Aujourd’hui, je sais que nous n’avions pas tout à fait tort, s’il n’existe pas de souterrain, il existe bien une crypte dont il est fait mention dans des livres traitant de l’histoire du Berry mais on n’en connaît pas l’emplacement exact ni où se trouve l’entrée qui d’après l’un d’eux est fermée par une dalle de pierre équipée, d’une boucle en fer pour la lever. Dans cette crypte seraient enterrés les châtelains de Billerat, les "de François". L’église a été rénovée au siècle dernier ce qui a évité qu’elle ne tombe en ruine, mais les murs ont été recouverts de plâtre tout comme les voûtes à l’intérieur et d’enduit en chaux à l’extérieur. Quant aux sols, ils furent recouverts de carrelages. Ceux-ci ont certainement été posés sur la dalle de la crypte condamnant ainsi son ouverture. Si cette restauration a évité la ruine, elle fût catastrophique pour le style et l’aspect primitif du monument.

Malgré l’enduit de plâtre et les fausses pierres, les peintures et les barbouillages, malgré le déplacement de son clocher primitif qui était sur le transept au pignon ouvert, j’aime mon église presque millénaire. Elle est le plus ancien témoin de la vie à Preuilly, seules les ruines du vieux moulin, son cadet d’une centaine d’années, ont été comme elle, contemporain de ce Moyen Âge qui m’a toujours intrigué.

Elle en a vu passer des Preuillois venus sous ses voûtes chercher la consolation, le courage pour continuer de vivre dans un monde le plus souvent cruel, aux prises avec les difficultés de la vie, mais aussi parfois reconnaissants et dans la joie. Combien de baptêmes, de communions, de mariages, d'enterrements, de messes a-t-elle abrités. Comme dans une immense course de relais, pendant presque mille ans, des fidèles, des Preuillois, depuis ceux qui sortaient du brouillard de la chrétienté naissante jusqu'à ceux des confins du vingtième siècle, ont foulé ses dalles. Depuis un millénaire, elle accueille ceux qui arrivent dans ce monde, abritent l'amour au travers des mariages, est le témoin du départ vers un monde meilleur de ses paroissiens.

Combien a t-il fallu de milliers de fidèles, plus souvent chaussés de sabots ferrés que d'escarpins, pour user les dalles blanches de son allée ? Combien de milliers sont venus ici, pauvres paysans, pour prier et chercher dans la maison de Dieu, le réconfort, le bonheur que leur vie de tous les jours ne pouvait leur donner. Combien sont-ils entrés ici courbés par le poids de la misère, du labeur, des corvées, avec la maladie, la faim, en sont ressortis avec un peu d'espoir au cœur.

Si comme aujourd'hui ma foi est chancelante, si comme aujourd'hui je doute souvent, à sept, huit ou neuf ans, je me considère comme chrétien et ce que je ressens seul dans mon église, avec la multitude d'ombres qu'il me semble voir s'y glisser en silence, me réconforte dans ma foi. En revanche, je l'avoue, je trouve souvent le temps long pendant les messes, en écoutant toujours les mêmes prières dans une langue que je ne comprends pas, en voyant se répéter toujours les mêmes gestes. Mais je suis toujours attentif pendant la lecture de l'évangile que je trouve très beau et j'aime bien écouter les sermons de mon bon curé, il explique bien l'évangile, l'amour de Dieu pour les hommes, les bonnes actions qu'un chrétien se doit de faire, le pardon que nous devons à notre prochain avec pour modèle celui de Dieu pour les hommes. Souvent, en l'écoutant, je retrouve beaucoup de similitude avec les leçons de morale de ma maîtresse, de mes maîtres.

Aujourd'hui, ce que je crois sur le bien et le mal, sur la liberté, l'égalité, l'amour de mon prochain, c'est à vous, Monsieur le curé, Madame la maîtresse, Messieurs les maîtres que je le dois. Ce sont vous tous qui avez su, dans les jeunes années, me montrer le bon chemin, je vous en remercie.

Il me faut revenir de mes pensées philosophiques où j'ai souvent tendance à m'égarer et retrouver l'année 41. L'année scolaire 40-41 est terminée, elle a été déterminante pour la suite de mes courtes études, par le rattrapage, en partie réussi, d'un début de scolarité catastrophique.

Les vacances et la France du maréchal

Je suis en vacances depuis le 14 juillet et jusqu'au début octobre. Pour que je ne perde pas le goût des études, ma mère m'a offert un cahier de devoirs de vacances qui m'avaient été proposés par l'intermédiaire de l'école. Je ne peux pas dire que la perspective de me pencher sur ce pensum m'enthousiasme, mais je le reconnais, le travail qui y est proposé n'est pas rébarbatif et même, certains exercices, sont intéressants. Toutes les matières y sont traitées mais dans un esprit de détente. Je commence aussi à lire pour mon plaisir ce qui m'ouvre de nouveaux et d'immenses horizons. Ce travail postscolaire doit être fait le matin, avant toute autre activité ludique ou rendez-vous avec les copains.

Nous nous retrouvons toujours, mes copains et moi, dans la même bande, mais nous sommes le plus souvent deux par deux, la grande bande se retrouve essentiellement pour la baignade qui est notre occupation principale et journalière. Il nous est toujours interdit d'aborder sur la rive droite, pour cause de ligne de démarcation, une sentinelle allemande veille et a vite fait de nous rappeler à l'ordre.

J'ai toujours d'excellents rapports avec les militaires qu'ils soient français ou allemands ; pour ceux-ci, je continue de faire le coursier. Les militaires français sont maintenant bien intégrés au

village, je les connais tous, plusieurs se sont fait de petites amies parmi les jeunes filles de Preuilly. L'une de ces idylles se conclura par un mariage.

Je n'ai jamais tenu de journal intime aussi les souvenirs et les réflexions qu'ils m'inspirent et que je raconte ne sont pas forcément classés dans le bon ordre mais pour la période d'où je suis arrivé, plutôt étalés sur les étés 41 et 42.

Paulette a passé son brevet, je suppose en 40 et après avoir passé quelques mois à la maison, elle part à Paris pour travailler dans une banque, la Société Générale. C'est grâce à deux petites cousines de mon père, deux vieilles filles qui ont fait carrière dans cette banque, qu'elle a trouvé ce travail après avoir été recommandée par celles-ci. Nous avons de ses nouvelles par les lettres qu'elle envoie régulièrement chaque semaine. Ma mère lui répond aussi régulièrement. Je prends plaisir à la lire, j'aime bien ma grande sœur, sa vie, son travail à Paris m'intéresse et puis, elle est si facile à lire. Je ne dirai pas la même chose des lettres de tante Marcelle et de tante France, elles écrivent tous les quinze jours, une fois chez tante Camille, une fois à la maison. J'ai bien essayé de lire leurs missives, mais j'ai vite abandonné devant ces pages d'écriture plus proches d'une ordonnance de médecin que d'une page d'écriture de mon institutrice.

Jacqueline est comme moi en vacances, elle attend la prochaine rentrée du cours complémentaire de Mehun. Comme Paulette, il est prévu qu'elle prenne pension chez Madame Couvert.

Rien de nouveau pour l'entreprise, le travail a repris avec un effectif réduit. Avec mon père, travaillent Jean, Émile Contant et de temps en temps, un jeune de Preuilly qui vient faire le manœuvre. C'est l'entreprise qui fait les travaux de maçonnerie du pont de Preuilly. Le pont est métallique mais il comporte quelques parties de maçonnerie, les voûtains qui supportent la chaussée, les trottoirs, les murets en pierres de taille son armature rivetée qui sert aussi de garde-fou. Comme avant la guerre, Mehun fournit le gros de la clientèle. Il y a aussi l'entretien des fermes, mon père a la confiance de Monsieur Guyot, de Mademoiselle de Bourbon, de Monsieur d'Almont ce qui représente plus d'une dizaine de domaines. Les paysans propriétaires de fermes, de locatures, les vignerons, gagnent plutôt mieux leur vie qu'avant la guerre, ils ne reculent pas devant des travaux qu'ils n'auraient pas entrepris quelques mois plus tôt.

Le réseau de passage clandestin du courrier continue, il a même pris des proportions inquiétantes pour la sécurité des passeurs. L'aide que procure mon père aux candidats au passage en zone libre continue, elle aussi.

Je ne comprends pas grand-chose à la situation présente que ce soit par rapport à la guerre qui continue, que ce soit la politique, il est vrai que je n'ai que huit ou neuf ans. Je m'intéresse bien aux événements, mais je n'ai pas le recul nécessaire pour comprendre et pour juger. Les Allemands occupent plus de la moitié de la France, c'est vrai, près de deux millions de français sont prisonniers en Allemagne, mais il paraît que la relève va avoir lieu, elle aurait même commencé. Les Allemands que je fréquente à leur poste de la ligne sont toujours sympathiques. Leur armée vient d'entrer en URSS. Aux informations, cette opération est présentée comme un immense succès, bientôt ce grand pays sera, lui aussi occupé par l'invincible armée allemande. La prise de Moscou et de Leningrad n'est qu'une question de jours. L'Angleterre est écrasée sous les bombes. Avec Lili, qui comme moi connaît bien et admire l'armée allemande, nous nous demandons pourquoi celle-ci n'a pas encore fait ce bond d'une trentaine de kilomètres, pour occuper l'Angleterre, de toute façon ce n'est qu'une question de jours.

Notre vieux Maréchal tient toujours la cote, la plupart des gens que j'entends discuter lui savent gré d'avoir arrêté la guerre à temps. Où en serions-nous maintenant sans lui ? Il ne se passe pas beaucoup de jours sans qu'il nous parle à la radio, lui ou les membres de son gouvernement. Je constate quelque chose de curieux, que je m'explique mal à cette époque, si le Maréchal est toujours aimé sinon respecté, ses compagnons le sont beaucoup moins, je crois même que certains les haïssent.

Tous ces dirigeants nous encouragent à l'effort afin de permettre à notre patrie de renaître, mais ils nous disent le plus grand mal de ces français renégats qui sont à Londres. Ils nous déconseillent de les écouter, ils nous mettent en garde contre tout acte non amical que nous pourrions avoir vis-à-vis de l'occupant. Ils condamnent ces soi-disant résistants qui ne sont en réalité que des gangsters.

Ces points de vue sont ceux de la radio française et des rares journaux qui paraissent encore. Bien sûr, il y a l'autre point de vue, celui de la radio de Londres. Ses informations sont soumises à un brouillage intensif très désagréable qui pourrait décourager les auditeurs. Pourtant, tous les soirs, mon père et Jean, quelquefois les soldats du poste, s'entêtent à écouter cet embrouillamini. Comme il n'y a qu'un poste à la maison, j'écoute aussi. J'ai l'impression de n'être plus sur la même planète, le mot d'ordre c'est de continuer la lutte, résister, on a perdu une bataille mais on peut gagner la guerre. C'est ce que disent sur les ondes ceux qui ont rejoint le général de Gaule. Il paraît que ce sont ses propres paroles. Il demande à ceux qui le peuvent de venir se joindre à eux. Ces gens sont courageux et certainement patriotes à leur façon mais je crois qu'ils ne savent pas, qu'ils ne se rendent pas compte combien l'Allemagne est puissante. Ils ont des émissions politiques, l'une d'elles est intitulée "Les Français parlent aux français". La radio nationale répond par un autre intitulé "Les Français de France répondent aux émigrés". Il y a aussi des messages personnels qui, pour le commun des auditeurs, ne veulent rien dire mais qui sont certainement compris par ceux à qui ils sont destinés.

Lili qui est plus âgé que moi est censé mieux s'y reconnaître. Il m'explique la situation, il est un fervent admirateur des Allemands pendant ces premières années d'occupation. Il voue aux anglais une franche rancune, il souhaite leur défaite, à ces faux-culs et ils la méritent. Lili est souvent excessif en paroles. Son père est un ancien combattant patriote, il respecte et admire le Maréchal Pétain, c'est un fidèle qui ne reniera jamais son idole. Il est ulcéré par la défaite, par l'attitude des politiques, la débâcle de l'armée, le lâchage des Anglais. Des Allemands il dit : "Je n'aime pas les Allemands mais je les admire". Lui avait gagné ses galons de sergent au feu. C'est tout naturellement, qu'après le désastre que nous venions de vivre, il admire l'organisation et l'ordre de l'armée allemande. Il est donc naturel que son fils le suive dans ses conclusions et qu'il en ajoute un peu. Il ne pourra pas voir la fin de la guerre, il disparaîtra encore jeune, frappé par une mort brutale. Je suis persuadé que cet homme courageux, droit, honnête aurait eu une grande déception par la fin déshonorante de son idole, par les crimes des gens de Vichy et la mise à jour des atrocités commises par les nazis. Aurait-il eu la volonté de juger le rôle néfaste du vieux maréchal qui avait profité de sa popularité pour tromper les Français, pour le tromper lui.

Cette popularité, elle existe bien, un exemple de celle-ci me vient à l'esprit : je crois que c'est au cours de l'année 41, la classe reçoit tout un lot de photos du maréchal, les élèves ont mission de les proposer chez l'habitant. Tous sont mis à contribution sauf peut-être les petits du cours préparatoire. Sur ces photos, le maréchal a un air bon et digne, il inspire le respect et la confiance. Je n'ai pas de peine à vendre celles qui m'ont été confiées. On me refuse leur achat dans peu de maisons ce qui prouve qu'il y a un réel attachement en France rurale pour cet homme, dans les premières années de la guerre. Je crois me souvenir en avoir vendu une à tante Jeanne qui devait se trouver, ce jour-là, à la maison. Bien sûr, à la maison, ma mère m'en prend une, surtout pour me faire plaisir, elle ne fût jamais exposée. Quelques-unes auront la chance d'être accrochées aux murs ou posées sur un buffet, sur un coin de cheminée. Elles n'y seront pas longtemps et disparaîtront bien avant la libération.

Malgré toutes ces bonnes raisons de suivre la voie qui nous est tracée, je crois qu'une petite flamme, une veilleuse est restée allumée dans beaucoup d'esprits. Comment expliquer sans cela des actes que l'on peut qualifier de résistance passive comme : le passage du courrier, les risques pris pour faire passer la ligne de démarcation à des personnes qui ne sont pas en sécurité en zone occupée, l'écoute journalière de la radio de Londres pourtant interdite par les autorités en place. Aujourd'hui, quand je réfléchis à l'état d'esprit de cette époque, j'ai l'impression que l'on sait gré au maréchal d'avoir arrêté la guerre, que les autres responsables de Vichy ne sont guère reconnus, que les Allemands sont avant tout des occupants, que, comme Monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, des Français commencent à faire de la résistance sans le savoir.

Revenons à nos moutons comme aurait dit l'un de mes maîtres. En plus des devoirs de vacances, j'ai quelques petites tâches à accomplir à la maison avant d'avoir quartier libre. Je ne suis plus un petit et si je suis libre, j'ai de nouvelles obligations. Les jardins doivent être arrosés, il faut pour cela remplir trois tonneaux de deux cents litres d'eau tous les matins. Une chance, ils ne sont pas vides tous les jours. Chez nous, c'est avec une grande pompe à balancier que l'on puise l'eau. Mon père cultive le jardin de tante Tasie, là aussi il faut arroser, là aussi il y a trois fûts à remplir, ici c'est au puits que l'on puise. Jacqueline, jusqu'à son certificat, se servait du vélo de Raymonde Couvert que les parents de celle-ci lui avait donné. Paulette a passé son brevet et est à Paris, elle n'a plus besoin de vélo, aussi celui-ci revient à Jacqueline et moi je récupère donc le vélo de Raymonde. C'est avec cette monture que je suis mis à contribution pour aller au ravitaillement dans la campagne alentour et ramener lait, beurre, œufs, fromages, volailles, etc. Toutes ces tâches accomplies sans beaucoup d'enthousiasme, je suis enfin libre.

Roger Bedin est mon copain le plus proche, si l'on considère la distance qui nous sépare, il est aussi le plus proche par la pensée, nous nous entendons très bien. L'un et l'autre, nous conservons une certaine liberté l'un par rapport à l'autre. Nous nous voyons presque tous les jours, quelquefois pas plus de dix minutes, quelquefois toute la journée, comme les jours d'été où nous partons sur les îles du Cher pique-niquer. Notre passe-temps favori est de loin la baignade à la plage où nous retrouvons l'ensemble de la bande. Nous adorons jouer dans l'eau, nous ne savons pas encore bien nager en surface mais nous nageons sous l'eau. L'un de nos jeux préféré est de jeter un galet de calcaire blanc dans l'eau, à une dizaine de mètres de nous et de le retrouver le premier. Nous jouons aussi à ce que l'on pourrait appeler le saute-mouton nautique. Nous nous mettons en ligne à deux ou trois mètres les uns des autres dans un mètre d'eau, le dernier de la file plonge, passe entre les jambes de tous ceux qui le précèdent et prend place à l'avant, celui qui le précédait plonge à son tour et ainsi de suite. Nous sommes dans l'eau de quinze heures à dix-huit ou dix-neuf heures. Ce qui nous gêne le plus, c'est de ne pas pouvoir aborder la rive droite, les soldats allemands de garde ont vite fait de nous rappeler à l'ordre, pourtant ils nous connaissent et devraient savoir que nous ne faisons que jouer mais, avec eux, un ordre est un ordre.

Le grand-père de Roger, Théodore Girard, a toutes sortes d'astuces. Pour arroser son jardin, il a mis au point un système ingénieux. Il a construit une plate-forme surélevée à plus de deux mètres du sol. Sur celle-ci il a installé une pompe à godets, une noria qui déverse son eau dans trois ou quatre fûts qui sont siphonnés les uns aux autres par des tuyaux métalliques courbés en U. Ces fûts sont reliés à un tuyau enterré dans l'allée du jardin auquel sont branchés deux robinets. Un tuyau de caoutchouc se raccorde à l'un ou à l'autre de ces robinets. À l'autre extrémité, il y a une pomme d'arrosoir, s'il n'y a pas beaucoup de pression, cette installation remplace avantageusement les simples arrosoirs. Pour la compléter une petite pompe est montée sur l'évier de la cuisine, elle prend également l'eau du puits et est plus pratique que le seau d'eau que l'on va chercher au puits ou à la pompe.

Monsieur Girard sait construire toutes sortes de jouets pour Roger. Il nous montre un jour comment fabriquer ce qu'il appelle un "flic-fouet", instrument qui fonctionne comme une pompe à vélo. Il coupe un morceau de bois de sureau d'une trentaine de centimètres, bien droit, auquel il enlève la moelle ; le trou ainsi dégagé a environ 1 centimètre et demi de diamètre ; il coupe également une branche de coudrier bien droite de cinquante centimètres de long et d'un diamètre un peu inférieur au trou du morceau de sureau. Il faut lui enlever l'écorce et ménager une rainure circulaire à moins d'un demi-centimètre de l'une de ses extrémités. Dans cette rainure, il enserre une mèche de chanvre qu'il enduit de savon ou de graisse. Le chanvre a la même fonction que le cuir d'une pompe à vélo. À l'une des extrémités du morceau de sureau, il bouche le trou avec un bouchon en bois percé d'un petit trou. La baguette de coudrier est enfilée dans le sureau à la place de la moelle, il dépasse d'une vingtaine de centimètres ce qui sert de poignée. Il ne reste plus qu'à aspirer de l'eau en tirant sur le manche et à la faire gicler à trois ou quatre mètres en l'enfonçant.

Sur le même principe, mais plus simple et plus petit, il nous montre comment construire une sarbacane miniature. Il faut une grande plume de grosse volaille oie, dinde, coq, nettoyer celle-ci pour ne garder que le corps creux, le sectionner aux deux extrémités et en faire un petit tube d'une vingtaine

de centimètres, nettoyer et rendre lisse l'intérieur de celui-ci. Couper et écorcer une petite baguette de bois qui puisse coulisser à l'intérieur. Dans une grosse pomme de terre, couper une tranche d'un demi-centimètre d'épaisseur, avec le tube prélevé une rondelle de celle-ci en se servant de la plume comme d'un emporte-pièce. Le tube obstrué aux deux extrémités, il faut pousser l'une des rondelles dans le tube avec la baguette, l'air comprimé propulse la rondelle restée à l'autre extrémité sur quelques mètres. La seconde rondelle est poussée à l'extrémité vide, il ne reste plus qu'à retirer la baguette, reprendre avec l'extrémité vide une rondelle et recommencer le cycle. Armé chacun d'un "flic-fouet" ou d'une sarbacane, Roger et moi combattons à coups de jets d'eau ou de rondelles de pomme de terre.

Au printemps, quand la sève monte, il nous montre comment faire un sifflet. Pour cela, il faut une branche de saule bien droite et sans nœud. Il doit faire une trentaine de centimètres de long. Sur une dizaine de centimètres, l'écorce est bien martelée avec le plat du manche du couteau. Cette partie est séparée de l'écorce intacte. Avant de sortir cette écorce qui est détachée du bois mais est restée entière, il faut tailler l'extrémité du bois en bec de flûte et faire une entaille en V sur le dessus du bec, à moins de deux centimètres, large et profonde de moins d'un centimètre. L'écorce enlevée, il faut faire un plat de moins d'un centimètre de large du haut du bec à l'entaille et repositionner l'écorce à sa place initiale. Si tout a été fait suivant les règles et soigneusement, on a un sifflet qui va fonctionner plusieurs jours, tant que l'écorce n'est pas trop sèche et assommer la famille et les voisins. Je connaissais le sifflet avant que le grand-père de Roger ne nous en fabrique un, mon père m'en avait déjà fait au cours d'une promenade. Après ces initiations, nous ferons "flic-fouet", sarbacane, sifflet, de nos mains avec nos propres moyens, c'est-à-dire avec nos couteaux que nous avons toujours dans notre poche.

Ce brave Monsieur Girard nous a promis de nous faire une démonstration de pêche à la grenouille. Nous avions, bien auparavant, attrapé à la main quelques-uns de ces batraciens dans le Cher ; j'en avais mis en captivité dans les fûts du jardin. L'élevage ne fût pas concluant, celles qui ne se sont pas sauvées sont mortes. Nous voilà partis un après-midi ensoleillé, le grand-père, Roger et moi pour la Bertherie, où d'anciennes marnières abandonnées sont devenues des mares où les grenouilles sont légion. Pour mener à bien l'expédition, nous nous sommes munis d'une gaule en bambou coupée dans le jardin de la maison, d'un fil solide et d'un chiffon rouge. En approchant de l'eau, nous entendons des "ploufs" et des "plofs", ces dames sont timides et prennent leurs distances. Nous restons immobiles et sans bruit quelques instants que Monsieur Girard met à profit pour accrocher le fil à la gaule et à l'extrémité duquel il attache un petit morceau de chiffon rouge. Notre gibier a refait surface, le vieil homme fait sauter le chiffon au-dessus de l'eau, une affamée se jette sur le chiffon, il suffit alors à notre professeur de tirer très vite et de faire sauter la grenouille qui n'a pas lâché prise, sur le pré ; nous nous précipitons pour l'attraper mais souvent les bestioles, très vives, nous échappent et retournent à l'eau. Chacun notre tour nous pêchons avec le même succès, mais magnanimes à la fin de la partie de pêche, nous rendons la liberté à nos prises. Nous ne leur voulons pas de mal et surtout ne pas les manger.

Le grand-père professeur nous enseigne aussi comment attraper des grillons. Il faut les repérer à leur chant et rechercher leurs trous. Armés de brins d'herbe sèche que nous introduisons dans le trou en le remuant, nous attendons la sortie du chanteur des prés, agacé par le brin d'herbe. Il ne reste plus qu'à l'attraper avant qu'il ne retourne dans sa demeure. Tous ne chantent pas, seuls ceux qui ont des ailes possèdent ce don. Nous essayons, comme pour les grenouilles, d'en faire l'élevage, mais là encore, ce ne sera pas concluant, beaucoup se sauvent et les autres crèves, c'est l'échec. Nous continuons pourtant la chasse mais nous laissons notre gibier reprendre sa liberté.

Comme tous les gamins de notre âge, nous nous fabriquons des frondes mais sans l'aide du grand-père. Les grandes personnes n'aiment pas beaucoup que les gamins se servent de ces engins qui sont dangereux. Là, nous ne sommes pas des spécialistes, aussi bien dans la fabrication de l'engin que dans son maniement. Les spécialistes sont Bernard Delhomme et Guy Richetin, eux sont déjà de véritables chasseurs, je dirais même des braconniers. Dans leurs mains, les tire-pierres sont de véritables armes, malheur aux écureuils, poules d'eau et oiseaux qui passent à leur portée.

Je m’essaie à la pêche, seul ou avec Roger. Nous prenons bien quelques goujons, ablettes et vairons dans les courants. Je dois avoir recours à Jean pour monter mes lignes et fixer les hameçons . j’achète, dans la mesure de mon argent de poche, quelques articles de pêche chez Madame Paris. Les asticots, c’est Monsieur Falanchet qui les fournit, ils ne doivent pas manquer dans son établissement. Si Roger tire son épingle du jeu, moi je ne serai jamais un bon pêcheur, je manque de patience et d’adresse, je n’en finis pas de casser et de perdre les lignes dans les branches des saules, dans les rochers. Après quelques années d’essais infructueux, j’abandonnerai gaules, lignes et poissons aux copains plus doués que moi.

Je réussis mieux dans la pêche à l’écrevisse. Un jour avec la bande de copains, nous en attrapons une quantité suffisante en les prenant à la main, après avoir soulevé les pierres sous lesquelles elles se cachent. C’est ma mère qui se dévoue pour les faire cuire. Avec les copines et les copains qui avaient participé à la pêche, nous dégustons ces petites bêtes qui, nous le constatons, avec la cuisson, sont devenues rouges "comme des écrevisses".

À cette époque, il y a encore des papillons dans les prés, sur le bord des chemins, des libellules sur le Cher. J’en capture quelques-unes, je commence même une collection que j’abandonnerai assez vite, la persévérance n’est pas mon point fort. À l’école, j’avais appris à l’occasion d’une leçon de chose : que le chat est très souple et que, s’il tombe, il se reçoit toujours sur ses quatre pattes. "Misère" est un jeune chat élevé par la famille Girard, jamais félin n’a eu un nom si bien porté et en rapport avec sa condition. Il faut dire qu’il n’est pas chouchouté par ses maîtres, il est maigre et plus ou moins galeux. Malgré la déficience de son état de santé, nous passons à l’exercice sur la souplesse des chats. Nous montons au grenier avec "Misère" sous le bras, Roger le prend par les quatre pattes, le dos au-dessous et le lâche dans le vide. La maîtresse avait raison, il est bien retombé sur ses quatre pattes. Je ne sais pas si ce sont les soins aléatoires, la nourriture qui ne lui convenait pas, son manque d’esprit chasseur pour se trouver une souris à se mettre sous la dent ou nos expériences, mais la pauvre bête ne fera pas de vieux os.

Aujourd’hui les enfants ne connaissent plus cette panoplie de jouets rudimentaires, inventés sur place, qui ont fait notre bonheur, dont le premier des plaisirs était la fabrication et la fierté de les voir fonctionner. Il n’est pas sûr que nos jeunes, avec tous leurs jouets sophistiqués et électroniques, seraient autant intéressés que nous l’étions par ceux que le grand-père Girard nous avait fait construire.

Serge Richetin a beaucoup moins de temps libre que moi, sa mère, une maîtresse femme, grande, grosse et parlant haut, que tout le monde appelle "Lolotte" (diminutif de Laurence), lui trouve toujours quelque chose à faire ce qui me permet d’apprécier la liberté qui est la mienne. Quand il peut se libérer, il vient jouer avec moi. Nous restons rarement chez lui, on ne sait jamais, sa mère peut à tout moment le mettre ou même nous mettre à contribution pour un quelconque travail ménager. Avec Serge, les jeux sont plus statiques, nous jouons aux cartes (bataille, chien de pic). C’est moi qui lui apprends à jouer aux dames, il y a un jeu à la maison et mon père vient juste de m’apprendre à y jouer. J’aime bien ce jeu. Pour Serge, il deviendra une passion, la passion de sa vie. Après quelque temps, l’élève dépasse le maître et vite il me battra régulièrement. Aujourd’hui il joue en championnats.

Nous lisons tous les deux et tout à tour nous nous racontons ce que nous avons lu ; souvent des membres de la bande viennent écouter nos récits. J’ai aimé lire jeune. En ce temps-là il n’y avait pas de télévision pour accaparer mon attention. Mes premiers livres sont ma belle Histoire de France dont je déchiffre seul les textes qui se rapportent aux gravures et Nestor-Fend-le-Roc, un chasseur, genre Tartarin de Tarascon aux innombrables aventures. Il y a aussi un gros catalogue "Manufrance" qui me fera rêver ces longues années de guerre. Pour le retour de la paix, je fais et refais mon choix, des jeux magnifiques, des boîtes complémentaires et des moteurs pour mon mécano, des vélos avec dérailleur. J’admire aussi les fusils, tous plus beaux les uns que les autres que je m’achèterai quand je serai grand. Je peux consulter de vieux journaux illustrés d’avant guerre qui sont arrivés à la maison, je ne sais comment.

Malgré toutes ses lectures, nous sommes vite à courts de récits. Pour meubler le temps qui passe, je commence un récit sorti tout droit de mon imagination, je suis heureux, quelques copains viennent élargir le cercle de mes auditeurs, je les ai à ma merci comme suspendus à mes lèvres. Je me garde bien de leur avouer que je suis l'auteur de toutes ces histoires, je jubile d'avoir une assistance ; souvent, je fais en sorte que, comme dans un feuilleton en plein suspens, la suite soit reportée pour la prochaine fois. Aujourd'hui, je garde un très bon souvenir de ces aventures nées dans mon imaginaire, que je découvrais en même temps que mes copains les écoutaient. Mes récits devaient être du genre fantastique. Je regrette, mais je suis incapable de me souvenir d'aucun d'entre eux, un peu comme disparaissent les rêves de la nuit au réveil. Il est bien regrettable de n'avoir plus la même imagination, si cela était, je serais peut-être un auteur de romans d'aventures.

J'attendrai longtemps avant de dévoiler la supercherie, il y va de la fidélité de mes copains auditeurs, ils sont intéressés par mes histoires, mais je suis persuadé qu'ils ne m'écouteraient plus du tout s'ils se doutaient, que dans cette affaire, je suis auteur-interprète, c'est la rançon de la gloire, il faut l'avouer, le plaisir d'être écouté, de tenir mes auditeurs en haleine me suffit. Quand, quelques années plus tard, j'avouerai à Serge la vérité, il en sera vexé, il me fera promettre que dorénavant, je ne lui conterai que de véritables romans d'aventures. Malgré ma promesse, un peu comme un drogué qui rechute, je retomberai dans mon petit travers, je le ferai pour lui seul, il sera heureux d'entendre le récit d'un vrai livre, il ne me demandera jamais le nom de l'auteur, de l'auteur anonyme qui marche auprès de lui, lentement, dans les allées de la garenne.

Michel Denis est arrivé pour les vacances avec tout son parc de jouets, j'ai grandi et je m'amuse moins à passer des demi-journées à tracer des routes dans la cour sablée des Falanchet, et y faire circuler une armada de petites voitures ne m'intéresse plus tellement aussi, sans abandonner complètement cette occupation, je la délaisse peu à peu, ce jeu est maintenant trop sage. J'incite bien Michel à sortir de sa cour et à rejoindre la bande, mais il ne me suit pas souvent. Nous nous rassemblons le plus souvent pour jouer sur les sablettes et sur les îles en aval du Cher, mais le grand rassemblement, c'est l'après-midi sur la plage et, comme je l'ai déjà signalé, sous l'œil pointilleux des sentinelles allemandes.

Il m'arrive de plus en plus souvent de rester seul. Depuis quelque temps j'ai commencé à lire de vrais livres, pour mon plaisir. Mes premières lectures où les images tenaient plus de place que les textes m'intéressent moins. Il me faut quand même citer un gros album, je ne me souviens plus comment il est arrivé à la maison, c'est une série de magazines hebdomadaires reliés, le titre doit être "Jeunesse Magazine". Malgré sa taille imposante, je le feuillette, regardant surtout les photos et les gravures, lisant un article de-ci, de là, mais un seul parmi tous ceux qui y sont développés, m'accroche vraiment et me fera rêver de nombreuses années. Cet article traite de la possibilité d'un voyage dans la lune, le titre qui ne laisse aucune équivoque est "Oui, un voyage dans la lune est possible". Je n'avais jusqu'ici jamais été intéressé par l'éventualité d'un voyage dans notre satellite, je n'ai pas encore lu Jules Verne, mais cela ne saurait tarder.

Ce voyage est décrit dans ses moindres détails, le véhicule est une fusée décrite d'une façon très réaliste, elle est représentée en coupe ce qui permet de voir beaucoup de détails : Le poste de pilotage, le dortoir, la cuisine, la soute à carburant, le moteur avec sa tuyère d'où sort une énorme flamme rouge orangée. Cette description, fruit de l'imagination (je le suppose) d'un journaliste d'avant-garde, me fait rêver, je suis même certain que si elle n'est pas réalisée, elle le sera dans les années qui viennent. Je suis conquis par cet article, on le serait à moins et j'y crois, sans qu'aucun doute ne vienne m'effleurer. Il faut que je fasse partager mon enthousiasme à mes copains et en priorité à Roger. Il ne demande qu'à me croire, je lui montre le croquis de la fusée et lui en explique le fonctionnement. Il est, lui aussi, conquis et ne doute pas de la réussite de ce voyage, il en parle à son grand-père. Celui-ci, en revanche, n'y croit pas du tout, c'est complètement farfelu, ce voyage n'aura jamais lieu, ce n'est qu'une vue de l'esprit d'un auteur de science-fiction. Entre les affirmations de son grand-père et les miennes pourtant confortées par les explications du magazine, je vois bien que mon copain ne me croie plus, il ne me dit pas que je me trompe mais, je le connais bien, il croit toujours ce que dit son

grand-père. Je suis vexé et déçu que l'on puisse mettre en doute les explications très sérieuses de "Jeunesse Magazine".

Aujourd'hui, je suis heureux d'avoir eu raison, seul contre tous, la réalité a rattrapé la fiction, il n'y a bien sûr rien de comparable entre la fusée de mon album et la fusée Apollo. Mais le fait est là, c'est bien moi qui avais raison, comme quoi il ne faut pas toujours rejeter l'utopie. Ce brave Monsieur Girard avait, avec la voix de la raison, expliqué à Roger qu'il était impossible aux hommes d'aller dans la lune. C'est dommage, il aura disparu depuis longtemps quand le premier homme mettra le pied sur celle-ci, il ne pourra jamais reconnaître que, pour une fois, il avait tort.

Je l'ai déjà écrit, je commence aussi à lire de "vrais" livres, des livres où le texte remplace l'illustration mais, pour moi qui n'ai lu que les bulles des illustrés, les petits textes sous les gravures de mon livre d'histoire ou de Nestor Fanleroc, que quelques chapitres d'une leçon, qu'une page de mon livre de lecture "Line et Pierrot", que le texte d'un poème, d'une récitation, le fait de lire un livre entier m'a longtemps semblé un exercice ennuyeux, peut-être même insurmontable.

C'est Jacqueline qui fait naître en moi l'envie de lire. À la maison, il y a des livres dont l'auteur est la Comtesse de Ségur que ma sœur lit ou a lu. Un jour d'hiver, nous sommes tous les deux dans la pièce commune de la grande maison, je ne me souviens plus de quelles circonstances, peut-être que je suis un peu malade ? Peut-être que ma mère fait cuire une volaille dans la cuisinière noire allumée pour l'occasion et que Jacqueline surveille four et rôti. Celle-ci, sans doute bien disposée à mon égard, me lit un passage des "Mémoires d'un âne" de l'auteur que je viens de citer, sa mansuétude à mon égard ne dure que le temps d'un chapitre, je suis très intéressé par la suite et le seul moyen de la connaître est de la lire moi-même. Brave Cadichon, grâce à lui, à son bon sens, à sa malice que je découvre au fil des pages, je me lance dans la grande lecture, comme le nageur néophyte se lance à l'eau pour traverser le Cher une première fois. Grâce à cet âne plein de bon sens, je découvre que lire peut être un plaisir, un plaisir où l'on s'évade, où l'on vit des aventures, des joies, des peurs. Emporté loin de mon existence personnelle, loin de mon entourage, je découvre la vraie littérature. Cet animal est si espiègle que j'ai hâte de connaître la suite de ses aventures. En quelques jours je lis "les mémoires d'un âne". Petit à petit, je me suis lancé, pas bien vite au début, lire une page ou deux de lecture à haute voix et lire un livre en entier qu'avec ses yeux et dans sa tête, il y a tout un apprentissage que seul un livre passionnant pouvait me faire franchir en quelques jours. La bonne comtesse m'a fourni la première matière première, d'autres auteurs suivront : Jules Verne, Alexandre Dumas, Victor Hugo. Avec eux je voyage au centre de la terre, retourne sur la lune, me promène au fond des océans, suis Michel Strogoff dans les steppes de Russie, accompagne le comte de Monte Cristo dans sa vengeance et les trois mousquetaires dans leurs aventures de cape et d'épée, je frémis de révolte et d'émotions en dévorant les Misérables.

J'ai, depuis longtemps déjà, un jeu de quilles, avec lequel je n'avais pas joué bien souvent. Un jour par hasard, je ressors ce jeu pour en faire une partie avec les copains, les soldats du poste me font l'honneur de jouer avec moi. Comme les quilles, des jeux reviennent périodiquement à la mode, par exemple, j'ai une grande boîte métallique pleine de billes en terre cuite de toutes les couleurs et quelques billes de verre, c'est mon père qui les a trouvées chez une cliente de Mehun, ancienne foraine "La mère Freddie". Ces billes ne m'intéresseront pas pendant quelque temps et sans trop savoir pourquoi, elles reviennent à la mode et tous les copains, comme moi, y jouent. Il y a aussi les toupies que l'on appelle "gabilles" qui ont appartenu à nos pères. Je ne parle pas de la grosse toupie en tôle décorée qui tourne grâce à un axe vrillé qui rentre et qui sort de son ventre en appuyant dessus grâce à une poignée fixée en haut de l'axe. En tournant, elle émet un ronronnement, un semblant de musique qui s'amplifie avec la vitesse de rotation. L'inconvénient, c'est que la solidité de cet engin n'est pas garantie, celle que René Couvert m'avait gagnée à l'assemblée de Castelnau, ne dure que quelques semaines.

La gabille est beaucoup plus simple et plus amusante, je n'ai aucun souvenir de la provenance de la mienne, elle est en bois avec une pointe métallique et une petite queue sur le dessus, de forme conique, elle est en bois dur et n'est pas neuve. A t'elle été à Jean, m'a-t-elle été donnée, a-t-elle été

trouvée, mystère ? Ce qui est étonnant, c'est que nous sommes plusieurs à avoir retrouver de ces engins. Je suppose, qu'après avoir fait jouer une génération précédente et avoir été rangées dans des greniers ou des débarras, que l'un de nous en a retrouvé une. Les copains, en cherchant, ont retrouvé des gabilles depuis longtemps au repos. C'est mon père qui fait mon apprentissage de lanceur ; il faut enrouler une ficelle de chanvre, genre ficelle d'emballage autour de la toupie en commençant par la pointe jusqu'à son diamètre maximum, il faut retenir l'extrémité de la ficelle dans la main qui tient l'engin, en l'attachant à un doigt, tenir la toupie la pointe en haut, faire un mouvement brusque du bras d'avant en arrière, lâcher la gabille en tournant le poignet et en tirant sur la ficelle. Alors là, la gabille tourne très vite et se déplace lentement en bourdonnant. Comme pour les billes, ce jeu qui est réapparu est abandonné quelques mois plus tard.

Un autre petit engin à construire apparaît aussi à la même époque. Le matériel pour le construire est une bobine de fil vide en bois, un bâtonnet de bois gros comme un crayon et long d'une dizaine de centimètres, une rondelle de chambre à air de vélo, une petite pointe. La pointe est plantée sur le bord du trou qui est au centre de la bobine, elle doit dépasser d'environ un demi-centimètre, la rondelle de chambre à air est passée autour de la pointe et traverse la bobine par le trou central. Le bâtonnet doit être passé dans la rondelle, la rondelle est alors vrillée en tournant le bâtonnet, celui-ci est accroché dans l'élastique à l'une de ses extrémités, l'autre qui dépasse de la bobine est posé sur une table ou sur le sol avec la bobine. Le bâtonnet qui prend appui sur le sol ne peut tourner, c'est la bobine qui tourne lentement et avance.

Pour en terminer avec les jeux, je joue quelquefois au jeu de l'oie, aux petits chevaux, avec mes parents, mes sœurs, les amis de ceux-ci, les copains. Comme on peut s'en rendre compte, ce n'est pas les occupations qui me manquent pour passer mes vacances et mon temps libre.

Encore l'école

Comme j'en ai maintenant l'habitude, je vois arriver la rentrée sans sauter de joie mais, très décontracté, c'est celle d'octobre 41, Madame Amiot et toujours à son poste, si je ne suis pas enchanté par la rentrée, je suis plutôt satisfait de retrouver mes habitudes et mes camarades dont certains, que je n'ai pas vu depuis la dernière sortie. Il y a comme tous les ans des nouveaux mais nous sommes malgré tout moins nombreux que l'année précédente, la plupart des réfugiés sont repartis et beaucoup d'anciens ont passé leur certificat à la fin de la dernière année scolaire.

La présence de Madame Amiot est l'une des bonnes raisons qui font que la rentrée soit bien vécue, nous l'aimons bien notre maîtresse. Pour moi, c'est ma deuxième année en cours élémentaire, l'année dernière, j'ai rattrapé un retard inquiétant, mais maintenant je suis dans le coup, je serai quand même obligé de redoubler une année de cours élémentaire. Je suis pourtant persuadé que je rentrerai au cours moyen l'année suivante. Comme on le verra plus tard, ce redoublement blesse mon amour-propre, mais il sera salutaire, les résultats de mes dernières années d'école seront là pour l'attester. Je ne serai pas seul dans ce cas, tous ceux de mon âge et Serge avec un an de plus, seront au même point que moi.

Je suis toujours intéressé par l'histoire, la géographie, les leçons de choses, je les connais bien pour les avoir étudiées l'année passée, je n'ai plus besoin d'en apprendre les leçons, je réponds toujours très bien aux questions de la maîtresse quand quelquefois elle demande de réciter le résumé de la leçon qui est contenu dans quelques lignes ; je l'apprends en le lisant dans les quelques minutes qui précèdent la leçon.

J'écoute toujours les leçons de la grande classe surtout en histoire, elles sont plus complètes que celles de mon cours. J'aime aussi les récitations, c'est un exercice de mémoire que j'apprécie et il est agréable de réciter des textes, j'en aime la beauté quand ils sont dits en vers. Il faut retenir toutes celles qui seront apprises au cours de l'année. Pour cela ma mémoire fonctionne bien et ne me fait pas défaut. Le calcul, c'est déjà plus compliqué, il faut savoir les tables de multiplication par cœur, même

dans le désordre. Appendre les chiffres, c'est moins intéressant que de lire un poème. Je ne déteste pas résoudre un problème, c'est un peu comme une devinette, j'apprécie moins les grandes opérations où il n'est pas rare que je me trompe, surtout par étourderie. La grammaire, le vocabulaire, les conjugaisons sont des exercices qui ne m'enthousiasment pas beaucoup mais qui ne comportent pas beaucoup de difficultés. Je regrette, aujourd'hui, de ne pas les avoir assimilés avec plus de sérieux. Ma bête noire, c'est l'orthographe, je collectionne les zéros, cette lacune est due au fait que je suis plutôt distrait, je connais les règles de grammaire que j'ai apprises mais j'oublie de les appliquer dans les dictées. Cette faiblesse me suivra toute ma vie, ma sortie de l'école l'amplifiera encore, j'oublierai petit à petit toutes ou en partie les règles qui régissent la langue française pour les avoir apprises avec désinvolture, ce que je regrette amèrement au jour d'aujourd'hui.

Je ne suis pas un grand sportif, je suis grand, maigre, nonchalant et souple comme un verre de lampe. Je participe aux séances de sport par obligation et rarement avec enthousiasme. Un après-midi d'hiver, il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors, Madame Amiot décide que la séance de sport aura lieu dans l'école. Dans un coin de celle-ci, elle a déplié une couverture sur laquelle, les uns après les autres, les élèves exécutent des mouvements d'assouplissement. Une insidieuse envie d'évacuer un besoin naturel se manifeste au niveau de mon abdomen. Il fait froid dehors, je n'aime pas tellement fréquenter les cabinets de l'école, ne serait ce que pour rattacher mes bretelles. Je juge que la vidange peut attendre la sortie et que ce besoin sera satisfait à la maison. Malheureusement, l'envie se transforme en coliques, je résiste de tout mon être et … catastrophe, les vannes lâchent, quelle humiliation, je suis pétrifié, que dire, que faire ? Comme dans un rêve, j'entends mon nom, la maîtresse m'appelle, mon tour est arrivé de faire les mouvements sur la couverture. Je ne bouge pas plus qu'une statue, je suis muet comme une carpe et je dois donner une impression de détresse. Madame Amiot, intriguée, vient jusqu'à moi ; en approchant, son odorat la renseigne sur les causes de mon immobilité, elle comprend la situation, ne me fait aucun reproche et me permet de quitter l'école tout de suite. Dans mon malheur, j'ai de la chance, je porte une culotte longue, large et bouffante que l'on appelle culotte de golf. Je ne traîne pas en route et c'est comme un naufragé qui prend pied sur la plage que j'arrive à la maison. Je suis sauvé, ma mère m'aide à me changer et à me nettoyer. Je n'ai pas le souvenir que quelqu'un se soit moqué de moi mais, pendant quelque temps, je serai discret et j'éviterai de jouer au petit chef. Je viens de vivre l'un des moments où mon amour-propre aura été mis à rude épreuve et qui restera l'un des plus désagréables que j'ai vécus jusqu'à ce froid après-midi d'hiver.

Pendant cette année scolaire 41-42, le gouvernement du maréchal qui se veut social, offre à tous les élèves dans les écoles, pendant la récréation de l'après-midi, un morceau de pain de cinquante grammes, coupé dans un pain de quatre livres. Manger du pain sec, c'est une punition, dans la littérature de la Comtesse de Ségur, mais nous pallions cet inconvénient en nous munissant d'un morceau de fromage, d'une barre de chocolat, d'œufs durs. Ce qui peut paraître impensable en cette période de restrictions, c'est de parler de chocolat mais, comme on pourrait le dire en plagiant une publicité bien connue : "cela ressemble à du chocolat, se mange comme du chocolat, mais ce n'est pas du chocolat". C'est en fait, de la crème blanche, comme celle que l'on trouve dans les crottes fourrées bon marché et recouverte d'une pellicule de chocolat. Avec leurs cartes d'alimentation, les enfants ont droit à quelques barres par mois. Pour faire couler le casse-croûte, je suis muni d'une petite bouteille remplie de trois quarts d'eau et d'un quart de vin. Et oui, je ne bois jamais d'eau pure au repas, pour y donner du goût il faut ajouter à celle-ci un peu de vin, très peu de personnes boivent de l'eau pure. Madame Amiot, à la récréation, se met à la porte du couloir qui ouvre sur la cour avec une caisse en carton remplie d'autant de morceaux de pain qu'il y a d'élèves. Parmi ces morceaux, un est très recherché, c'est le croûton. Celui qui retire la main de la caisse avec est le plus heureux de la classe mais, cette chance n'arrive pas souvent, en plus du hasard qui fait poser la main dessus, les pains de quatre livres n'ont que deux croûtons, pas plus qu'une baguette, mais celle-ci ne fait plus partie de l'assortiment de la boulangerie, depuis bien longtemps déjà.

La saison des marrons arrive avec la rentrée et l'automne. La place devant l'école est plantée de gros marronniers. Tous les ans ils fleurissent au printemps et pour quelques jours, sont magnifiques. Le revers de la médaille, ce sont les marrons. Début octobre, le sol de la place se couvre de beaux

marrons ventrus et brillants, tout juste sortis de leurs gangues vertes qui, au contraire de celles des châtaigniers, ne piquent pas. Si ces fruits inutiles sont une source supplémentaire de travail pour le cantonnier qui n'en finit pas de les ramasser, pour nous, les gamins, ce sont des projectiles idéaux pour servir de munitions dans des batailles rangées qui s'organisent spontanément. Arrondis, ils sont censés ne pas faire mal à celui qui les reçoit. Il arrive parfois que de mauvais joueurs se manifestent et remplacent les marrons par des cailloux. Le tricheur, dans ce cas, est mis hors du jeu. Une occupation beaucoup plus calme est aussi liée aux marrons, la fabrication de petits paniers. Comme quelques copains, avec l'aide de mon couteau de poche, je fabrique avec l'écorce des marrons, des petits paniers. Je dégage une anse dans la partie supérieure de ceux-ci en découpant deux quartiers et en laissant une partie entre les deux. Il faut, avec la pointe du couteau, enlever avec précaution la chair sans blesser l'écorce sous celle-ci et dans la partie inférieure. Le panier est réussi quand il est bien vidé et que l'anse fait toujours corps avec la partie basse du marron devenu panier.

Jacqueline n'est plus à l'école à Preuilly mais a pris le chemin du cours complémentaire de Mehun (l'ancêtre du C.E.S.). Comme Paulette, elle prend pension chez Madame Couvert. La brave dame est bien contente d'avoir sa compagnie, son mari René est toujours prisonnier et elle a perdu l'espoir de le voir revenir avec la relève, depuis longtemps. Raymonde, sa fille, vient de rentrer à l'école normale où elle est interne, elle y étudie pour devenir enseignante. Quelques prisonniers sont bien revenus, le plus souvent des malades ou assez malins pour être reconnus comme tels. Monsieur Jossand, le père de Jacky fait partie de ceux-là.

Jacqueline rentre à la maison le mercredi soir et le samedi soir. Elle repart le lundi et le vendredi matin. Elle transporte avec elle un gros cartable qu'elle fixe sur son porte-bagages. Ses jeudi et dimanche, elle les passe à étudier et à faire des devoirs dans la pièce commune de la grande maison. Quand la température n'est pas suffisante, ma mère lui allume la cuisinière. Je ne l'envie pas et je suis bien décidé à ne jamais suivre cette voie, aller en pension, même chez une dame que j'aime bien, passer les jours de repos à faire des devoirs, tout cela ne me dit rien qui vaille, j'aime encore mieux faire les courses pour le ravitaillement. Je suis aussi toujours persuadé que pour devenir maçon, quoique l'on me conseille, quoi que puissent m'en dire mes parents, mes maîtres ou même le curé, je suis persuadé que ce que j'apprends et apprendrai à l'école de Preuilly jusqu'à mon certificat, sera largement suffisant pour faire de moi un bon compagnon et, plus tard, un bon patron. Les Bugeon ont été et sont encore de bons maçons et, pour en arriver là, n'ont jamais eu besoin de faire de grandes études. Aujourd'hui, si je me rends compte combien mon jugement était faussé et primaire, je l'assume et ne le regrette pas, je ne reproche à personne de ne pas m'avoir obligé d'acquérir un savoir plus important, mais je sais très bien que j'aurais pu faire mieux que de prendre la route qu'avaient prise les trois générations de maçons qui m'ont précédé et qu'avait aussi pris Jean.

Paulette, je l'ai déjà écrit, est partie travailler à Paris dans une banque, la Société Générale. Elle vient, je crois, pour la première fois passer quelques jours de vacances, ce doit être pendant l'hiver 42, mais je n'en suis pas certain. Ce que je sais, c'est que je suis heureux de la revoir, je l'aime bien ma grande sœur. Elle a pensé à moi et m'offre un petit cadeau, un jeu de puces. Dans une boîte en carton, je trouve un bol en bois de la taille d'un coquetier, de petites rondelles en plastique de différentes couleurs et deux ou trois autres plus grandes. La règle du jeu est de faire sauter dans le bol les petites rondelles en faisant pression sur le bord de celles-ci avec l'une des grandes rondelles. Chacun des joueurs (deux ou trois) prend une grande rondelle et fait sauter les petites de même couleur dans le bol, le premier qui a fini a gagné. Bien sûr ce n'est pas le cadeau du siècle mais en ces temps austères, il me fait vraiment plaisir. Ce qui me surprend le plus, c'est sa façon de parler, elle n'est plus berrichonne mais c'est déjà une parisienne. Dans notre Berry, même encore actuellement, nous parlons un français quelque peu déformé avec un accent de chez nous, mais à cette époque, notre façon de nous exprimer est bien particulière et certains mots, certaines expressions ne sont plus usitées aujourd'hui. En quelques mois, son parler qui venait du fond de notre campagne, a cédé la place au français "parisien". Ce que je trouve normal pour ceux qui viennent de la capitale, d'autres régions, des grandes villes, tout comme la façon de s'exprimer de ma maîtresse, me trouble quand c'est ma sœur qui l'emploi.

Je questionne et Paulette me raconte Paris, sa vie à Paris. Elle habite au sein d'une pension de famille tenue par des bonnes sœurs d'origine espagnole. Elle y serait bien si la nourriture était meilleure et si sa chambre était chauffée convenablement. Elle apprécie les colis que lui envoie ma mère régulièrement. Il n'y a rien de surprenant dans ces manques, rien que dans la zone occupée de l'autre côté du Cher, la vie est plus dure qu'en zone libre. Alors, dans les grandes villes comme à Paris, la campagne est loin pour améliorer l'ordinaire. Pour se rendre à son travail, elle prend le métro, un train qui se déplace sous terre dans des tunnels ; ma mère m'avait déjà parlé de ce moyen de transport qu'elle avait découvert lors de son séjour à Paris pendant la guerre de 14. Son travail, à la banque, elle en est contente tout en reconnaissant qu'il n'est pas très enthousiasmant.

À côté de sa vie journalière et de ses petits désagréments, elle a au moins la chance de voir, de visiter tout ce que Paris compte comme beaux monuments, belles constructions, grands musées, grands théâtres. De la tour Eiffel aux Invalides, de Notre Dame à l'Arc de Triomphe, du musée Grévin aux théâtres, de l'Opéra aux cinémas. Je me délecte à écouter tous ses récits, toutes ses descriptions. Pour elle, le cours complémentaire et son brevet lui auront bien servi dans ses débuts dans la vie professionnelle. À l'époque, je ne me rends pas compte que le départ de Paulette pour la ville est inscrit dans le processus normal et inexorable de l'exode rural commencé au début du siècle. La petite paysanne s'est métamorphosée en parisienne. À Preuilly, l'exode s'arrêtera momentanément, le temps de la guerre, certains reviendront même au pays ; Ce ne sera que rémission, le mal sévira encore quelques dizaines d'années. Aujourd'hui, la commune voit depuis vingt ou trente ans, une lente mais régulière augmentation de population.

La campagne, Preuilly, qu'avec mon entrée dans ce monde, j'ai découvert, va bientôt commencer sa mutation. La France rurale, cette France de la campagne qui avait été la fierté de la nation jusqu'à ces dernières années est rentrée dans sa transformation, comme la chenille qui tisse sa chrysalide, et elle ne tardera plus à devenir le pays de la ville et de l'industrie triomphante. La vie simple de la campagne, où je me sens à l'aise, où je compte bien vivre ma vie parce que je l'aime, parce que je m'y sens chez moi, va devenir minoritaire. Certains ruraux complexés partiront encore attirés par un travail plus rémunérateur et par les lumières de la ville. Pourtant celle-ci malgré les efforts qui sont faits pour y rendre la vie agréable, n'est pas le paradis dont beaucoup avaient rêvé. Au temps de mon enfance, je ne suis pas sûr que les gamins de la ville avaient à leur disposition la rivière, les sablettes, les poissons, la baignade, les promenades sur les rives ombragées du Cher, les jeux dans la garenne que je décrirai plus loin, la bagarre de marrons, le jus de raisin des vendanges, le miel doré dans la cire. Vraiment, je ne crois pas avoir été désavantagé de vivre dans mon village, je ne crois pas qu'être un campagnard accroché à sa terre, malgré les attitudes condescendantes et supérieures de certains venus de la ville, soit un handicap, c'est plutôt une bénédiction. Je suis fier de vivre ici, j'y ai mes racines qui sont, j'en suis sûr, les mêmes que celles des Gaulois et du druide qui coupait le gui sur son chêne, comme celui de la gravure de mon beau livre d'histoire.

Toujours la guerre

L'automne 41 et l'année 42 se passent bien tranquillement à Preuilly si ce n'était la ligne de démarcation, les restrictions, l'absence des pères de beaucoup de mes copains, les Allemands au bout du pont, l'armée française à ma porte, rien ne nous indique que la guerre mondiale fait rage. Seule la radio, dont la place est devenue si importante, nous relie au reste du monde. J'écris le monde au singulier, mais je devrais plutôt écrire les deux mondes, tant les nouvelles que nous délivrent la radio française et de la radio anglaise sont contradictoires.

Depuis quelque temps, je ne crois plus aussi aveuglement les conclusions de Lili, d'ailleurs, je vois qu'il est moins affirmatif, mais il est plus âgé, un grand doit savoir mieux juger qu'un gamin de neuf ans. Malgré cela, je me pose des questions et commence à douter de l'invincibilité des armées allemandes et de leur victoire finale. En dépit des communiqués et des reportages de la radio nationale qui nous relatent les faits d'arme et les conquêtes allemandes, il faut bien que je me rende à l'évidence, Hitler n'a pas fait mieux que Napoléon. Celui-ci n'avait pas envahi l'Angleterre, Hitler non plus, la

Grande Armée avait conquis Moscou, l'armée allemande n'a pas eu cet honneur. Au fond de moi, je suis fier. À n'en pas douter, Napoléon et sa Grande Armée c'était quand même autre chose que l'armée allemande et Hitler.

Il y a surtout les informations de Londres, elles démentent les informations françaises. Ainsi, j'apprends que durant l'hiver 41-42, les Allemands ont été stoppés en Russie. Leningrad qui devait être prise depuis longtemps résiste toujours malgré le blocus. Les Italiens viennent de recevoir la pâtée de la part des anglais en Libye, Rommel avec une armée allemande est arrivé pour leur porter main-forte, maintenant c'est lui qui crie victoire mais, quelque temps après, il sera mis sous le reculoir, lui aussi. Avec le printemps 42, les affaires des Allemands remontent, surtout en Russie, ils assiègent une grande ville sur la Volga, Stalingrad et arrivent jusque dans le Caucase. Avec Rommel, aux portes de l'Égypte, le Moyen-Orient est à la portée d'Hitler. Avec Lili qui m'explique la manœuvre sur les grandes cartes de l'école, je suis les fronts avec attention. Plus tard, je saurai que le but de ces offensives en Afrique et au Caucase était de faire leur jonction, quelque part au Moyen-Orient, de prendre le contrôle du pétrole indispensable aux alliés et de contrôler le canal de Suez. Heureusement pour nous, le rêve d'Hitler ne se réalisera point, Montgomery, un grand chef de guerre anglais, qui deviendra vite célèbre, les Russes dont le courage et les faits d'arme sont commentés par la B.B.C. arrêtent les Allemands en Afrique et à Stalingrad, ils ruineront les plans du grand Reich. Ces coups d'arrêt donnés à ce que je croyais être l'invincible Allemagne me troublent. Je comprends que je n'avais rien saisi de la nature et de la finalité de la guerre, que Lili s'était, sans aucun doute, lourdement trompé, que le Maréchal Pétain, que je chante toujours à pleine voix à l'école, est dans l'erreur, que les Allemands ne sont pas aussi sympathiques que je l'avais cru jusqu'ici. Je comprends, de ce fait, mieux le comportement de mon père et de Jean quand ils écoutent les Français de Londres.

À la maison, nous écoutons la B.B.C. tous les soirs, la radio française est de moins en moins écoutée ; En revanche, une radio étrangère de langue française n'est pas brouillée, elle paraît objective, c'est la radio suisse Romande, toutes les semaines, elle a un éditorial que tous, à la maison, nous écoutons religieusement.

La roue tourne, mais après avoir marqué un temps d'arrêt, elle est repartie à l'envers pour les Allemands. L'Amérique vient de déclarer la guerre au Japon qui s'est allié avec l'Allemagne. Les premières nouvelles de ce nouveau front sont catastrophiques pour les Américains et les Anglais. Les Japonais me surprennent avec leurs succès militaires, ils sont en Chine, ont détruit une partie de la flotte américaine, occupent des possessions anglaises, américaines, hollandaises. La radio française exulte, Londres prend pour ce front un profil bas.

Je suis très surpris par ces succès. Je suis persuadé que seules les grandes nations civilisées, blanches d'Europe et d'Amérique sont capables de mener à bien une guerre moderne. Je ne comprends pas comment un pays réparti sur quelques îles (je l'ai bien repéré sur la carte), qui, certes, n'avait pas été colonisé, mais que j'avais classé de manière simpliste dans les peuples de seconde zone, puisse avoir battu et continue à battre, avec une apparente facilité, les Anglais et les Américains. Autant j'avais admis la supériorité allemande, autant les victoires japonaises me surprennent et je ne doute pas que les petits bonhommes jaunes prennent une bonne correction. Je me pose quand même des questions sur la supériorité de la race blanche qui, jusqu'ici, m'était apparue évidente.

Malgré toutes les victoires allemandes et japonaises du printemps et du début de l'été 42, le doute s'installe de plus en plus dans ce qui était, jusque-là, mes certitudes et si c'étaient les Anglais, les Russes, les Américains qui allaient gagner la guerre, la question est devenue sans réponse. En France, les choses semblent changer insensiblement, les attentats se multiplient contre l'occupant, il y aurait des résistants organisés, des terroristes pour Vichy et les Allemands, des héros pour les Français de Londres et, en plus, il y a la France libre de Gaulle, tous ces faits renforcent mes doutes et Lili est de moins en moins sûr de lui.

L'appel du général de Gaulle a été entendu, maintenant on commence à parler de lui, à le prendre au sérieux, ce n'est plus l'illustre inconnu, le traître que la radio française raillait, comme

beaucoup d'adultes, je me pose la question et si c'était lui qui avait eu raison. La B.B.C. nous informe des faits d'arme des soldats de la France libre, ils se battent en Afrique et ont ridiculisé les Italiens, tout le monde est heureux, ils méritent bien cela, ces faux-culs qui nous avaient lâchement attaqués en 40, ils se battent sur les mers, sous tous les cieux avec les Anglais pour défendre ceux-ci des bombardements et, même en Russie, où il y aurait une escadrille qui fait des prodiges (c'est Normandie-Niemen). Je n'ose à peine croire que toutes ces victoires soient vraies, enfin je peux être fier d'être français. Des pans entiers de l'Empire colonial se détachent de Vichy et font allégeance à de Gaulle.

À l'automne 42, j'ai l'impression de sortir d'un mauvais rêve, d'avoir été victime d'une illusion, le rideau de fumée est dissipé, maintenant j'admire de Gaulle et je ne comprends de moins en moins Pétain.

Il y a du nouveau durant l'été 41 sur la ligne de démarcation, les Allemands ont construit une nouvelle baraque plus fonctionnelle, plus confortable, apparemment ils s'installent pour un moment. Ce bâtiment est juste à la sortie du pont à gauche en allant à Preuilly. Il est dans le vide, repose sur l'accotement de la route devant et sur des pieux plantés dans le talus de la route, à l'arrière. Il est à doubles parois, le vide est rempli de sciure pour l'isolation, c'est une véritable petite maison.

Avec la baraque, le personnel est remplacé ; les soldats partent et des douaniers professionnels arrivent. Quelque temps avant cette arrivée, un soldat est en sentinelle sur le pont et il se suicide d'un coup de fusil. Ses camarades, dans un premier temps, croient qu'il vient d'être victime d'un attentat, ils tirent des coups de feu dans toutes les directions et investissent le poste français où ils examinent le fusil de la sentinelle. Il faut bien qu'ils se rendent à l'évidence, le fusil est vide de cartouche, le canon bien graissé et les cartouchières vides aussi. Les pauvres soldats français, ils n'ont jamais eu une cartouche avec eux ; pour monter la garde, un bon bâton serait aussi efficace qu'un fusil. Les Allemands examinent le cadavre, il n'y a aucun doute, la sentinelle n'a pas été victime d'un attentat, mais s'est suicidée. Les soldats allemands partiront quelques jours plus tard, je les connaissais bien, ils avaient toujours été sympathiques. Où sont-ils maintenant, en Russie certainement, les pauvres comme ils doivent regretter la ligne de démarcation, la petite baraque, le Cher et peut-être les gamins qui leur rendaient visite. La Russie, c'est peut-être là qu'il faut chercher l'origine du suicide.

Les douaniers sont plus âgés, ils ne sont que deux par tour de garde, je ne me souviens pas de la fréquence des relèves, une journée, une semaine ? Des rondes sont faites sur le bord du Cher par des gendarmes allemands, ils ne font que passer.

Je me souviens très bien de trois ou quatre douaniers. Au début, les rapports sont bons, ils sympathisent avec les personnes qui passent régulièrement comme mon père, Jean, les ouvriers, ma mère, Jacqueline qui a un laissez-passer pour aller à l'école à Mehun.

Il y a Hermann dit "le pêcheur". En effet, il a toujours une ligne de tendue dans le Cher au pied du pont ; Son coéquipier, c'est Armando, drôle de prénom pour un Allemand. L'un et l'autre sont bien braves. Arthur est un cas à part, il est peut-être plus âgé que les deux autres. Avec lui, il est souvent possible de négocier le passage d'une personne sans papier, le sésame qui remplace le passeport est souvent une bouteille d'eau-de-vie. Certains jours, il force un peu trop sur la bouteille, alors il devient intraitable, il envoie des bordées d'injures aussi bien à ses collègues qu'aux passants. Ces jours-là, il ne faut pas traiter avec lui. Toutes sortes de bruits ont couru sur la personnalité d'Arthur, il se permet de traiter ses collègues de "sales boches", de jeter sa casquette à terre et de la piétiner, de proférer les pires insultes à l'encontre de Hitler lui-même ; tout cela sans être inquiété le moins du monde. Un bruit court, il fait de lui un espion au service de la Gestapo pour infiltrer la résistance, mais je pencherais plutôt pour l'alcoolique invétéré que ses collègues couvrent parce que, au fond, c'est un brave homme. Il habite à Mehun chez une amie française et lui fait même une fille. Il restera sur la ligne jusqu'aux derniers jours. Une légende veut que certains l'aient revu lors du passage d'une division allemande qui s'était rendue à la résistance et qui allait déposer les armes à l'armée américaine. Pour moi, cette vision est bien une légende.

Parmi ceux que je n'ai jamais fréquentés, il y a "Peau de vache" ; je ne connais pas son vrai nom, ce sobriquet lui a été donné parce qu'il est à cheval sur le règlement, désagréable avec tout le monde, même avec ses collègues ; Il est dangereux de vouloir passer en fraude quoi que ce soit quand il est là, il ne passe sur rien, n'hésite pas à fouiller. Les bons rapports qui s'étaient institués les premières années d'occupation se dégradent petit à petit, certains jours, la fouille est systématique. Les braves hommes qu'étaient Herman, Armando et même Arthur se méfient et sont obligés de faire plus de service quand "Peau de vache" est là, quand sont de service également de nouveaux douaniers qui ont renforcé l'équipe. Des auxiliaires féminines sont quelquefois affectées dans les postes, elles fouillent les femmes qui n'avaient, jusqu'alors, jamais été inquiétées. À Preuilly, l'opération a lieu dans la deuxième pièce de la baraque.

À ce sujet, une anecdote mérite d'être contée, elle se serait passée au poste de Quincy. J'ai déjà présenté la famille d'Almont, notamment la fameuse battue aux collets, cette famille ne porte pas les Allemands dans son cœur. Il paraît qu'un jour, Madame d'Almont se présente pour passer au poste, l'auxiliaire féminine est là, la baronne sera donc fouillée. Elle rentre dans le local prévu à cet effet avec l'auxiliaire, elle sait que les douaniers ont pour habitude de regarder le striptease involontaire des "clientes" par un trou qui se trouve dans la cloison de séparation ou dans la porte. Elle se déshabille comme il lui est demandé et tourne ses fesses, plutôt imposantes, vers l'endroit où elle sait être placé le trou, elle dit d'une voix forte pour être bien entendue : "La Baronne vous salue bien". Les douaniers tout puissants qu'ils soient, sont plutôt gênés et pas très fiers de l'incident. Je ne sais pas qui a été témoin de cet incident, peut-être un Quinçois, peut-être est-ce une légende, quoi qu'il en soit, Madame d'Almont a tout à fait le caractère pour provoquer cet incident.

Il n'y eu pas, à ma connaissance, d'incidents notables ou de grosses prises à Preuilly. L'incident le plus sérieux concerne mon grand-père. Je suppose qu'il se passe à l'automne 42, à la saison où l'on plante les arbres. Nous savons que mon grand-père, comme mon père, fait du bois dans la garenne tous les hivers. Dans celle-ci, mon grand-père a repéré une belle pousse de pommier sauvage, juste assez grosse pour être greffée. Un après-midi, le voilà parti avec les outils nécessaires pour l'arracher et raccourcir les branches, bêche, pioche, serpe, il a aussi son laissez-passer indispensable même pour aller dans la garenne. Peut-être que ce jour-là, la ligne est momentanément fermée, je ne me souviens pas, cela arrive quelquefois ou, ce qui est plus sûrement le cas, "Peau de vache" de service ce jour-là, n'est pas décidé à laisser passer le vieil homme. Mon grand-père rentre au poste pour signaler son passage, le douanier lui signifie qu'il ne peut pas passer et le renvoi sans ménagement, ni excuses, vers Preuilly. Mon aïeul n'a pas l'habitude d'être si mal reçu, doit montrer son mécontentement et repart sur le pont. Il a une habitude, que j'ai déjà signalée, il parle ou plutôt il pense à haute voix, d'autant plus haute qu'il est certainement vexé, son monologue, ce jour-là, n'est sûrement pas un poème à la gloire de la douane allemande et les noms d'oiseaux doivent voler très bas. Pour son malheur, son monologue commence sûrement sitôt franchi le seuil de la porte. Le douanier curieux de connaître les pensées de mon grand-père le suit pour mieux entendre, le vieil homme un peu sourd ne n'entend pas ; il ne doit pas se retourner non plus et continue son monologue. Le douanier blessé dans son honneur de serviteur du grand Reich, le rattrape au milieu du pont et lui ordonne de le suivre. Mon grand-père ne l'entend pas de cette oreille, refuse de faire demi-tour et poursuit son chemin. "Peau de vache" le saisit par un bras et veut l'obliger à le suivre de force. Maître Jean n'a pas le caractère très souple, malgré son âge, il se défend énergiquement, prend sa serpe et en menace l'Allemand, l'autre douanier arrive à la rescousse, à eux deux, ils le maîtrisent et le ramène au poste.

L'irrémédiable est fait, dans un premier temps, le prisonnier est gardé au poste. L'un des douaniers va dans une ferme de Villeperdue, réquisitionne le fermier, une petite voiture et un cheval pour transporter leur prise à Mehun (au poste, ils n'ont que des vélos). Je ne me souviens pas s'il est conduit directement à la gare ou s'il passe au siège allemand de cette ville. De toute façon, avec ses gardes, il prend le train pour Bourges à Mehun, où il est certainement conduit à la Kommandantur, c'est ce qui a été supposé, il n'y a pas de témoin et lui ne sait pas trop.

À la maison, tout le monde s'inquiète de ne pas voir revenir grand-père, ce n'est pas dans ses habitudes de s'attarder. Quand mon père rentre du travail à Mehun et passe au poste allemand, les douaniers de service, plutôt gênés, lui racontent l'incident. Ils n'approuvent pas du tout l'attitude de leur collègue parti avec sa prise. Mon père vient à la maison chercher du linge et des chaussures pour son père dans le cas où celui-ci serait gardé en détention. Il retourne à Mehun, il ne trouve rien, à la gare on lui confirme qu'il a bien pris le train pour Bourges. Il est tard, mon père rentre bredouille, mis à part "Peau de vache" qui est revenu et essai de se justifier, les autres douaniers sont consternés, ils ont toujours eu de bons rapports avec toute la famille. Le lendemain, mon père repart en chasse à Bourges, il visite la Kommandantur, l'hôtel de police, le Bordiot (la prison) et plusieurs autres services allemands, rien, aucune trace, son père a disparu.

Nous ne saurons jamais où il est conduit et où il passe la nuit. D'après son récit, quand il arrive à Bourges, les bureaux sont fermés, il doit être mis dans une cellule pour passer la nuit. Le lendemain matin, il est introduit dans un bureau, un gradé lui pose des questions en mauvais français qu'il ne comprend pas, il est dur d'oreille. Après le questionnaire infructueux, il est remis à la rue, libre. Je suppose que ne trouvant aucune charge importante contre un vieil homme qui ne présente aucun danger pour le Reich, celui-ci est remis en liberté sans trop savoir pourquoi.

Il pourrait se rendre chez nos voisins de Preuilly, les Falanchet, les Charmillon, il connaît leur adresse, mais mon grand-père est fier et coquet, il est en bleu de travail plus ou moins usagé et, par-dessus le marché, il est chaussé avec ses sabots. Ce n'est pas une tenue pour se présenter chez des bourgeois, il rentrera donc à pied. Il connaît bien Bourges et ne perd par le Nord, il rejoint le canal du Berry et prend le chemin de halage qui va le conduire directement à Mehun. Il pense qu'il a des chances de rencontrer son gendre Alfred Peltier, le mari de tante Jeanne, il est cantonnier sur le canal. Le voilà parti pour quinze ou seize kilomètres en sabots, à soixante-dix-huit ans, pour lui ce n'est pas un problème. Ce qu'il avait prévu se réalise, il rencontre mon oncle tout surpris de voir son beau-père arriver par ce chemin. Je suppose qu'il est au courant de la disparition, il accompagne mon grand-père chez lui et fait avertir mon père et la maison. Je crois bien qu'il rentre de Mehun à pied et qu'il est de retour au bercail avant son fils qui continuait les recherches. Tout le monde est soulagé par l'issue heureuse de cette aventure. Je ne crois pas qu'il repasse la ligne avant la disparition de celle-ci quelques mois plus tard.

Mon grand-père est le premier de la famille à contester le pouvoir de l'occupant, ce n'est pas une attitude de résistant conscient mais la réaction d'un homme libre qui, jusqu'à ce jour, n'avait jamais eu à subir une injustice, la loi du plus fort, il n'avait jamais eu de maître si ce n'est son père, dans sa jeunesse. Le pommier sauvage sera récupéré l'année suivante pour être planté puis greffé dans le jardin de tante Tasie.

Les jeunes, en général, ceux de Preuilly en particulier, ont des difficultés pour trouver un travail autre que journalier dans les fermes et, à cette époque, il n'est pas question de pointer au chômage. Plusieurs des copains de Jean n'ont pas d'emploi assuré fixe. Dans quelques mois il leur faudra rejoindre les camps de jeunesse pour un an, ceux-ci remplacent le service militaire obligatoire pour les jeunes de la zone libre. En zone occupée, c'est plus inquiétant, c'est le Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) qui les attend dans les usines en Allemagne. Les chantiers, ce n'est pas l'armée, c'est un service civil mais avec un encadrement constitué d'officiers et de sous-officiers reconvertis et une discipline toute militaire. Les activités des chantiers de jeunesse se passent à la réfection des routes, dans les coupes de bois et la transformation de ce dernier, des travaux d'intérêt public, etc. Peu de jeunes sont attirés par les chantiers de jeunesse ; Jean pas plus que les autres, mais lui a un travail dans l'entreprise et mon père ne lui donnera pas l'occasion de prendre un engagement de trois ans dans la marine (c'est la seule arme qui a gardé son intégrité), comme Bernard Gangnard, Achille Allion, René Gredat qui partiront pour Toulon. Ce service militaire ne durera que quelques mois, jusqu'à l'occupation de la zone libre et le sabordage de la flotte à Toulon qui les obligera à regagner leur domicile. Jean attendra son incorporation aux chantiers de jeunesse au printemps 43, ce sera en Corrèze, près de Bourg-Lastic, à proximité d'une petite gare qui dessert un gros bourg Messec et une mine de charbon qui doit être désaffectée.

Suivant les recommandations du Maréchal, les jeunes doivent mener une vie saine et laborieuse, en Corrèze il y a l'air pur, la forêt à exploiter, l'eau d'un ruisseau pour se laver, des baraques en planches pour se loger. La cuisine qui n'est pas finie d'être installée, mais ce ne doit pas être cela qui fait que le menu, comporte plus de pommes de terre, de choux-raves, lentilles que de viande qui, paraît-il, manifeste sa présence plus par son odeur que par sa quantité et sa qualité (je transmets ici tout ce que Jean m'a raconté à son retour des camps).

Lorsque Jean arrive dans son unité, on a besoin d'un maçon pour installer et confectionner les foyers des marmites de la cuisine. Il tombe au moment et se lance dans cette construction. On connaît déjà ses capacités de maçon et il mène à bien son travail. Ses chefs sont satisfaits et comme le cuisinier a besoin d'aide, il échangera la truelle contre la louche ce qui lui permet d'améliorer un peu son ordinaire, on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

Jean fait la connaissance des civils du coin, le chef de gare et sa famille, un vieux montagnard qui vit en ermite dans sa maison, loin de tout, qui ne descend à la gare qu'une fois par semaine. Jean s'est lié d'amitié avec eux à qui il rend visite assez souvent. Cette amitié lui rendra bien service par la suite. Grâce à celle-ci, Paulette et Raymond Couvert lui rendront visite pendant les vacances, elles logeront à la gare, un petit voyage qu'elles apprécieront, qui aura un petit goût d'excursion. À leur retour, elles nous racontent ce que Jean ne peut pas écrire sur ses lettres. Dans la forêt, bien à l'abri de la montagne, il y a des résistants organisés. Plus tard on les appellera les maquisards. Les gens de Vichy et les Allemands les traitent de rebelles, de terroristes, de bandits, toutes ces appellations ne trompent plus personne. Ils ont des complicités dans le camp, surtout en ce qui concerne l'encadrement, ils viennent régulièrement mettre le groupe à sac ; ils emportent les vêtements, les outils, la nourriture quand elle est digne de ce nom. Il ne reste plus aux locataires du lieu que d'attendre en caleçon court leur intendance qui leur apporte, le lendemain, habillement et nourriture. Avec Jean, quelques copains auraient bien voulu repartir avec eux, ils ne veulent pas, ce n'est pas encore le moment. Il y a bien de la milice à Tulle qui essaye de les déloger mais celle-ci se fait étriller chaque fois.

Le groupe de Jean construit des baraques en bois pour envoyer en Allemagne. Quand il y en a une certaine quantité, elles sont chargées sur un train et une équipe par avec pour les monter, fait troublant, ces équipes ne reviennent jamais au camp, c'est vrai qu'il y a du travail dans ce grand pays ami.

Jean et son copain cuisinier redoutent qu'un jour ils soient désignés pour partir avec une équipe de montage. Ils ne sont pas enthousiasmés par une excursion outre Rhin. Un de leurs chefs en qui ils ont toute confiance, leur a promis de les avertir en cas de danger alors, à ce moment-là, c'est décidé, ils prendront la poudre d'escampette.

Les gendarmes de Saint Florent ont remplacé les soldats du premier R.I. qui a été dissous. Ils sont bien braves, mais ce sont des militaires de métier. Si mes rapports avec eux sont amicaux, ce ne sont plus les copains qu'avaient été pour moi les gars du premier R.I. Du côté allemand, mis à part les anciens douaniers Herman, Armando et Arthur qui sont restés sympathiques, ce dernier est toujours aussi ivrogne, les nouveaux sont distants ; quant à "Peau de vache", sa présence au poste, m'en tient éloigné. Petit à petit, dans les derniers mois de la présence effective de la ligne, je n'ai plus du tout de contact avec les Allemands et peu avec les gendarmes français.

Il faut bien l'avouer, je n'ai plus tellement envie de fréquenter les Allemands, les contacts amicaux, c'est terminé, ils ont changé de comportement. En ce début d'automne 42 mes champions ne sont plus les mêmes, je ne suis plus le supporter de l'armée allemande qui n'est plus invincible et que son rôle dans la mise à mort de nombreux otages fait découvrir sous un autre jour. Les Japonais, à ce qu'en dit la radio, commencent, eux aussi à avoir des difficultés. Le vieux maréchal est toujours à Vichy et malgré la sympathie que lui accorde encore une partie des Français, beaucoup ne lui font plus

confiance, mais on ne déboulonne pas une idole du jour au lendemain et puis, certains disent qu'il est de mèche avec de Gaulle.

Cette confiance est en grande partie disparue, il est vrai aussi que la confiance d'un gamin, les grands chefs de Vichy n'en ont rien à faire, mais pour moi c'est très important. Je suis fier de mon père quand il fait passer la ligne, quand lui, ma mère et même Jacqueline passent leurs paquets de lettres. Maintenant, je connais mieux de Gaulle et ceux qui le suivent, je ne dois pas être une exception, j'ai l'impression que l'opinion des gens qui m'entourent abandonne le maréchal pour le grand général. Les méfaits, les représailles des allemands qui ne font plus ami ami, la relève des prisonniers qui a été une vaste opération de propagande, maintenant transformée en service obligatoire du travail, qui oblige les Français à travailler en Allemagne pour l'effort de guerre, font découvrir la tromperie qui avait failli conduire les Français sur la voie de la collaboration. Je ne rouspète plus quand le soir, à la maison, on écoute Londres. Maintenant, j'entends souvent parler de la Gestapo, la police nazie, il y a en a Bourges parait-il et il ne fait pas bon tomber dans ses griffes.

Quels changements en quelques mois ! Où sont-ils Weber et Pascaud, les lieutenants si sympathiques qui me promenaient dans leur voiture et les soldats et les douaniers du poste que longtemps j'avais considéré comme des amis. Je ne peux pas croire qu'il ait été assez pervers pour tromper la confiance que j'avais mise en eux, n'étaient-ils pas plutôt, eux aussi, des victimes consentantes et aveugles d'un régime qui les auraient bernés. C'est sûrement sur le front russe qu'il faut les chercher, un front qui n'a plus rien à voir avec la petite promenade de santé et le séjour qu'ils avaient fait en France.

Le régime du maréchal a maintenant sa milice qui collabore avec zèle avec la police et les troupes de répression allemande. Les Allemands piétinent en Russie, Rommel, après de brillants succès, commence à battre en retraite en Afrique. De temps en temps, de Londres, on nous raconte les exploits des Français libres, de Koënig à Bir-Hakem, d'un certain Leclerc, il ne doit pas être encore général quand on commence à entendre parler de son épopée. Il y a aussi l'escadrille de chasse française Normandie-Niemen qui s'illustre sur le front russe. Toutes ces nouvelles font chaud à mon cœur de chauvin, le soir après le dîner, l'oreille attentive à la radio de Londres, elle nous rattache au monde libre, elle est un peu comme une drogue qui aide à lutter contre la grisaille journalière.

Mes autres Champions

Je suis persuadé, aujourd'hui, que la lente évolution dans ma façon de voir et de juger ce qui se passe depuis l'hiver 41 jusqu'au printemps 43, n'est pas le fait de mon seul jugement, celui d'un gamin de neuf ans mais, qu'elle est due essentiellement aux commentaires que font les adultes autour de moi, à l'écoute de radio Londres tous les soirs et aux discussions qui suivent. Quand les alliés n'ont que des défaites, malgré leurs défenses héroïques, face à l'invincible armée allemande, mon père écoute ces nouvelles sans trop de commentaires et semble indécis devant l'action du gouvernement du maréchal et, devant celui-ci. Jean, lui tout jeune qu'il est, a toujours considéré les Allemands comme l'ennemi et n'a jamais fait confiance au vieux maréchal. Je n'ai pas de souvenir sur les appréciations de ma mère de mes grands-parents, qu'au début de cette période Paulette était plutôt favorable au maréchal. Cette différence d'appréciation, que je ne comprends pas à l'époque, me semble normale aujourd'hui. Pour mon père qui vécût la guerre 14-18 et qui a côtoyé les combattants, il lui est difficile de ne pas faire confiance à ce grand homme, mais sans pour cela condamner la résistance. Pour Jean, l'Allemagne, le maréchal, les collaborateurs sont tous à mettre dans le même sac, je crois qu'il ne se pose pas de questions. Quant à Paulette, si elle semble un moment être favorable au maréchal, son arrivée dans le Paris occupé et les conséquences qui en découlent font que, comme la famille, ses faveurs vont à la Franc e libre et aux alliés.

Les derniers doutes de mon père, si doutes il y a eu, tombent je crois à la fin de l'été 42. En bon fils, ma position doit être la même, je ne suis plus sous l'influence de Lili qui quitte l'école de Preuilly

et qui doit, lui aussi réviser ses positions. Les exploits des premiers résistants, les alliés qui maintenant contiennent les Allemands, les faits d'armes des soldats de la France libre, magnifiés par les Français de la radio de Londres, les sabotages réussis, les otages fusillés en représailles, le plus souvent des innocents, qu'ils soient juifs ou communistes, tous ces faits font tomber les derniers doutes sur le camp qu'il faut choisir.

Une nouvelle fait l'objet d'un électrochoc en cette fin d'été trop calme. Les Américains ont débarqué en Algérie, en face il y a l'armée française, toujours aux ordres de Vichy, elle a pour mission de défendre ce morceau de territoire national. C'est du moins ce que j'ai appris en assistant avec toute l'école à une séance de cinéma du service cinématographique des armées, ce film m'avait, à l'époque, beaucoup intéressé mais ce n'était, en fait, qu'un film de propagande.

Cette armée a bien tiré quelques coups de canon pour la forme ou plutôt sur ordres d'officiers pétainistes incurables, mais s'est ralliée tout entière aux forces américaines. La pilule doit être dure à avaler pour Vichy qui crie à la trahison sur les ondes nationales et qui demande aux Français d'Algérie de rester neutres. Moi, j'ai l'impression que ce débarquement sonne le réveil pour la majorité des Français qui n'avaient pas encore pris position et qui étaient restés amorphes, assommés qu'ils étaient encore par la honteuse défaite de 40.

Moi, je suis heureux et je m'apprête à vivre des jours exaltants à l'écoute de la radio qui diffuse la voix de la France libre. Il peut paraître anormal qu'un gamin de moins de dix ans s'intéresse à toutes ces informations mais ce que je relate, je l'ai vraiment vécu comme tel. J'ai en mémoire toute la période de la guerre, je la vis intensément, en revanche, je me l'explique et la comprends complètement que bien plus tard. Peut-être aussi que tout ce que j'ai lu ou regardé à la télévision sur cette époque altère un peu les jugements simplistes que je pourrais avoir à ce moment-là.

L'un des principaux collaborateurs du maréchal se trouve à Alger au moment du débarquement, c'est l'amiral Darlan. Comme l'armée, il se rallie aux Américains, il semble même en passe de devenir le représentant de la France. Celui qui préconisait voilà quelques mois encore l'alliance avec l'Allemagne brûle ce qu'il a adoré. La nouvelle de son assassinat par un véritable résistant fait l'effet d'une bombe en France, je n'en comprends pas la portée, mais je crois me souvenir que les Français de la radio de Londres ne semblent pas le regretter.

Les Américains ont déniché un autre général, Giraud, il vient de s'évader et prend en charge l'armée d'Afrique du Nord. Je me souviens bien des discussions de l'époque autour de cet incident. On se demande pourquoi pas de Gaulle, le premier, le seul qui a représenté jusqu'ici la France libre. Il paraît qu'il ne plaît pas aux Américains (j'apprendrai cela bien plus tard).

Enfin, un mauvais rêve commence à s'estomper. En peu de temps, j'ai vécu la France confiante qui rentre en guerre, la France défaite, la France vaincue, la France du maréchal vendue à l'Allemagne. À présent, si la France est encore sous le joug, une autre libre qui se veut victorieuse dans l'Empire en grande partie libéré, avec une armée, un chef, porte les espoirs de la majorité des Français. Sa victoire ne fait plus aucun doute pour moi, la boucle est bouclée, la confiance forte et inébranlable de l'automne 42, quoique moins évidente, est plus sûr que celle, inconsciente, de 39.

La réaction des Allemands à ce débarquement est immédiate. Ils rentrent en zone libre pour mieux nous protéger nous explique notre radio nationale. Pour nous, à Preuilly, cette nouvelle occupation a une grande conséquence, la disparition à terme de la ligne de démarcation. En mai 43 il n'y a plus de poste allemand, ni de poste français, plus de douaniers, ni de gendarmes, plus de bannières, ni de drapeaux. La ligne avait protégé la zone libre du contact direct avec l'occupant, les prisonniers évadés, les réfractaires au STO, tous ceux qui avaient maille à partir avec les Allemands, tous avaient trouvé une relative sécurité en zone libre. Maintenant, il leur faudra se tenir sur leurs gardes, les Allemands peuvent intervenir partout, secondés efficacement par la milice et des collaborateurs zélés.

Curieusement, ce changement est plutôt positif pour la vie quotidienne à Preuilly. Il faut se rendre à l'évidence, les Allemands nous ne les voyons plus. Les laissez-passer n'ont plus d'utilité pour passer sur la rive droite du Cher, il est possible d'aller à Mehun, à Bourges, sans aucune restriction. Pendant quelque temps encore la troupe allemande, que je suppose cantonnée à Mehun, continue de venir dans une petite carrière de sable, ouverte dans la garenne, aménagée en champ de tir ; ils y viennent faire des exercices de tir régulièrement.

La flotte française est, dans son ensemble, intacte et basée à Toulon, nos trois marins de Preuilly y font leur service militaire à la suite de leur engagement. Pour ne pas tomber dans les griffes allemandes qui ont commencé à investir la base, elle se saborde, c'est mieux que de s'être laissée saisir et confisquer, mais, quel gâchis ! Alors qu'elle aurait pu rejoindre la France libre en Algérie. Toujours est-il que nos trois marins Preuillois rentrent au bercail, en rupture de ban avec une marine disparue.

L'espace vital

Pour les copains, comme pour moi, la disparition de la ligne a mis à notre disposition un espace de jeux et de découvertes dont nous rêvions depuis longtemps. Mis à part les vieux de la bande, Serge et moi, les autres sont trop jeunes ou n'étaient pas à Preuilly avant la guerre, ils ne connaissent pas tous les territoires inconnus que nous allons explorer ensemble. Avec eux, je retrouve la garenne avec ses allées qui partent en rayons du château, avec ses cabanes "bambou" qui ont mal vieilli par manque d'entretien mais qui sont toujours aussi accueillantes, le champ de tir de la carrière où nous recherchons des douilles de cartouches tirées, elles sont rares, les Allemands font bien leur ménage. Par dépit, nous piquons des rouleaux de papier collant noir avec lesquels ils bouchent les impacts de balles sur les silhouettes qui leur servent de cibles. En poussant notre reconnaissance au-delà de la garenne, nous trouvons des pacages, ils font partie des domaines de Villeperdue. Ils sont très étendus, ils vont jusqu'à la propriété voisine qui n'est autre que celle de la famille d'Almont que j'ai déjà citée maintes fois. Nous nous arrêtons sur cette limite, mais nous venons de découvrir un magnifique terrain de manœuvre pour jouer à la petite guerre. Tous ces terrains sont en aval du pont, ce que nous explorons en amont n'est pas moins intéressant. Nous trouvons un bois appartenant à la famille Taillandier-Duplaix qui habite la propriété de Careille à Sainte Thorette. Le garde particulier est moins souple que ce brave Monsieur Dupont de Villerperdue, il s'appelle Ducloux et, pour notre bonheur, c'est un ami des grands-parents de Roger ce qui fait que nous avons la permission d'explorer cet espace. Ce bois est bordé, côté Cher, par une immense sablette qui commence en face de la plage et qui s'étend sur le bord de la rivière bien plus haut que le chemin du Carroir et du quai où Monsieur Delhomme fait un dépôt de sable. Le sable de cette sablette est fin, des saules ont poussé et forment des buissons plus ou moins serrés qui font de ce lieu une sorte de labyrinthe. À partir d'un chemin qui prend naissance le long des bâtiments de la ferme de Monsieur Devaux, parmi lesquels se dresse un beau pigeonnier qui ressemble à une tour, nous nous rendons jusqu'à la ferme des "maisons neuves" de la propriété de Careille à quelques centaines de mètres du bourg de Sainte Thorette. Ce chemin est communal et a peut-être deux kilomètres de long. Il est bordé de têteaux, les têteaux en question sont des ormes dont les branches sont coupées régulièrement au ras de la "tête" qui ressemble à une boule. L'un d'eux a la particularité d'être bien ventru et creux. Avant la guerre, le frère de Roger, Jean Bédin avait aménagé l'intérieur en cachette assez grande pour accueillir deux ou trois gamins de notre âge. Guidés par Roger qui prend possession de son héritage (sa mère ou sa grand-mère lui ont fait connaître), nous découvrons le repaire. Nous escaladons les quelques échelons d'une échelle encore en place et nous prenons possession de l'endroit où des planchettes servent de bancs ; nous tenons à trois sans difficulté. Je m'y sens bien à l'aise, c'est un endroit idéal que rien ne trouble et là, épaule contre épaule, avec les copains, je déploie toute ma verve pour raconter une de mes histoires.

Il nous arrive aussi de faire le tour du Cher (aller et retour de Preuilly à Sainte Thorette par les rives droite et gauche) en suivant les cheminements entretenus par les pêcheurs qui, à cette époque, sont beaucoup plus nombreux et courageux qu'aujourd'hui. Il est possible de suivre les berges sans se faire égratigner par les ronces et piquer par les orties, c'est une belle promenade que nous entreprenons assez souvent. Les terrains qui bordent le Cher, quand ce ne sont pas des bois, sont des prés de mauvaise qualité, l'herbe y est sèche dès les premières chaleurs. Ils sont clôturés avec des fils de fer

barbelés, posés sur des piquets. Ces clôtures vont jusqu'à la rivière. Le Cher est une rivière d'état, un passage doit être réservé sur les deux rives aussi, pour escalader les clôtures, il y a des échelles doubles appelées "échaliers" ou des tourniquets fonctionnent sur le même principe que certaines portes de magasin. Tous ces bois, tous ces prés, tous ces chemins et sablettes sont notre domaine où nous nous ébattrons encore quelques années. Aujourd'hui, peu de personnes connaissent ces chemins, ces sentiers pourtant si agréables à la promenade. Le retraité que je suis les a redécouverts après plus de quarante d'oubli et je rêve de faire partager leur tranquillité, leur fraîcheur à tous les amoureux de notre campagne.

Les gamins quand ils sont en bandes, jouent souvent à la guerre avec des armes de leur fabrication qui rappellent, avec plus ou moins de bonheur, fusils, mitraillettes, épées et lances. Avec ces dernières ils combattent en duel. La petite bande à laquelle j'appartiens ne faillit pas à la règle. À cette époque, nous avons une raison supplémentaire, nous imitons nos aînés qui eux font la guerre, la vraie, celle où les morts ne se relèvent pas après avoir été tués. Curieusement, nous ne percevons pas du tout l'horreur des conflits qui se déroulent dans le monde. La guerre est encore loin, mais nous côtoyons déjà depuis plus de deux ans ceux qui la font. Tous ces nouveaux territoires auxquels nous avons accès sont des terrains de manœuvre idéaux pour nos jeux guerriers où les morts ressuscitent et aussitôt reprennent le combat. Si seulement les vrais avaient les mêmes armes qui engendreraient les mêmes conséquences.

Une nouvelle maîtresse d'école

La rentrée approche inexorablement avec l'automne, les événements que la France traverse ne perturbent en rien son arrivée. Je suis un peu inquiet, Madame Amiot est repartie dans sa région d'origine. Je l'aimais bien Madame Amiot, elle avait été si gentille avec toute la classe, ses cours avaient toujours été intéressants. Elle m'avait trouvé sachant qu'à peine lire et maintenant, grâce à elle, je suis en passe de devenir un bon élève. Je dois passer encore un an dans le cours élémentaire, ce qui est normal, il avait fallu que je redouble la première année pour revenir à niveau, c'est aussi le cas de tous ceux de ma classe, rien de déshonorant en cela, après les années catastrophiques passées avec Mademoiselle Borderieux, celle-là, elle n'aura fait pour moi qu'une chose de bien, m'offrir mon beau livre d'Histoire.

Il me tarde de faire la connaissance de notre nouvelle maîtresse pour dissiper mon début d'inquiétude. Je suis déjà moitié soulagé que ce soit une institutrice, je présume qu'un maître ne pourrait être par nature que plus sévère et moins patient qu'une femme, cela pour moi ne fait aucun doute.

J'aborde le seuil de la porte d'entrée d'un pas ferme comme un vieil habitué que je suis devenu, elle est là, dans le couloir, elle est toute jeune et nous reçoit avec un bon sourire ; pour la première fois, je salue, en enlevant mon béret, Mademoiselle Poujet. Je crois me souvenir que c'est son premier poste, elle est jolie ce qui ne gâte rien. Elle nous changera, nous qui étions habitués à des maîtresses d'un âge certain et surtout, ce qui finit par me rassurer, elle n'a pas l'air sévère. Au vu de ce premier contact, j'ai bon espoir que mon année scolaire se passera bien. J'ai quand même un peu de nostalgie en pensant à Madame Amiot, à sa gentillesse et à sa pédagogie qui m'avait si bien réussi.

Ma première impression était bien la bonne, bien sûr une génération sépare Madame Amiot de Mademoiselle Poujet, son enseignement est sensiblement différent, il faudra une petite adaptation, je crois aussi me souvenir que les programmes ont évolué. Je n'ai pas de difficulté dans la plupart des matières que l'aborde avec sérénité comme un vieux routier son étape, sauf bien sûr en orthographe qui, sans être aussi catastrophique que les années précédentes, n'en est pas moins calamiteuse. J'ai toutes les peines du monde à faire moins de cinq fautes dans mes dictées ce qui est synonyme de zéro. Je suis devenu fataliste et je crois que je pourrai jamais me guérir de cette tare, pas plus qu'un chien de ses puces, il me faudra vivre avec.

Malgré ce mal incurable, je suis souvent premier, une place que je ne céderais que quelques rares fois jusqu'à la fin de ma scolarité. Il faut quand même relativiser l'importance de cette place. Dans mon cours, nous sommes rarement plus sept ou huit, quelquefois moins, il est plus facile d'être le premier de huit que de vingt-cinq. Nous sommes classés tous les mois sur les exercices que nous faisons sur un cahier spécial dit "cahier mensuel". Toutes les matières étudiées font l'objet d'une composition. Dans le classement rentre aussi la conduite en classe et la moyenne des notes journalières. Un tableau de notes des compositions clôt le mois avec la moyenne et le classement. La maîtresse y va toujours d'un petit commentaire qui, malgré ma place la plus habituelle de premier, dit chaque mois ou presque : "bon travail mais faible en orthographe et pourrait mieux faire". Il est vrai que je travaille à ma main et que je ne fais pas beaucoup d'efforts. Il m'arrivera rarement mais quelquefois, de trébucher et de dégringoler dans le classement. La raison n'est pas que les copains et les copines aient mieux travaillé mais c'est moi qui ai faibli dans l'effort, certain que je suis, de mon savoir. Les quelques fois où je ferais un faux-pas de cette nature, je ferais en sorte de faire signer mon cahier mensuel à ma mère, je redoute de le faire signer à mon père. Je sais que ma mère connaît mes petites faiblesses mais j'aurais honte que mon père prenne connaissance de ma déchéance passagère, on a sa fierté d'homme ! Ces petites mésaventures sont en quelque sorte de bonnes choses, le mois suivant, je mets tout en œuvre pour récupérer brillamment ma place, et elles ne se produiront que très rarement.

En sport, comme je l'ai déjà écrit, je ne suis pas très bon. Je me situe plutôt dans les moins bons. Je suis assez grand et un peu embarrassé par mes grandes jambes. Avec Serge Richetin qui ne brille pas non plus pour sa vivacité, nous sommes connus pour notre nonchalance. Mademoiselle Poujet qui connaît bien Raymonde Couvert pour être allée à l'école normale avec elle, lui parle de moi. Raymonde me rapporte le jugement que me porte ma maîtresse : "*Il est lent de corps mais vif d'esprit*". À l'analyse, je prends plutôt cela comme un compliment mais je remarque que si je suis souvent chahuté pour ma nonchalance, peu de personnes remarquent mon esprit et mes facultés intellectuelles. Encore heureux de ne pas avoir été affublé d'un surnom comme Serge que Mademoiselle Borderieux avait baptisé : "la petite vitesse du grand doucement", appellation que sa mère ne manque pas de lui attribuer de temps en temps. Lui, toujours si calme et philosophe, laisse dire mais ces moqueries sont certainement en partie responsables du complexe d'infériorité dont semble déjà souffrir Serge et qui le suivra toute sa vie.

Parties de chasse

Depuis quelque temps, nous avons une nouvelle chienne à la maison. En effet, la vieille Belotte avait des difficultés pour se déplacer et mon père, pour la soulager de la paralysie qui la réduisait à l'immobilité, l'avait fait piquer par le vétérinaire de Mehun, Monsieur Rambert. Celui-ci s'était déplacé grâce à une voiture électrique. Je ne savais pas que ce genre de véhicule existait. C'est la seule que j'ai vu rouler jusqu'à aujourd'hui sur les routes, même si quelques villes en ont mis en service pour des parcours urbains, ce vétérinaire était un précurseur.

Toute la famille l'avait bien regrettée cette brave chienne, elle était très douce et je passais de longs moments avec elle, à la caresser. Quand elle était en chaleur, il lui arrivait de tromper la vigilance de la maison et de courir le "guilledou", quelques mois plus tard elle mettait bas une portée de petits chiots. Qu'ils étaient beaux et comme elle était heureuse de nous les présenter, Belotte. Quelle aurait été ma satisfaction si on avait bien voulu en garder au moins un maïs mes parents ont toujours été intransigeants, pas d'autre chien à la maison. Les pauvres petites bêtes étaient mises dans un sac, un homme de la maison le prenait et se dirigeait vers le pont. Les enfants ont de drôles de réaction, cinq minutes auparavant, je pleurais pour garder un chiot, puis je suivais celui qui allait noyer les petites bêtes. Arrivés sur le pont, là où il y a le plus de courant, les pauvres étaient balancées par-dessus bord, je crois qu'elles essayaient de nager mais le courant avait vite fait de les faire disparaître. Curieusement, je n'en ressentais aucune peine, pas plus que j'en avais eu quand Fonteneau tuait cochons, veaux et moutons. Aujourd'hui, je ne comprends pas cette réaction, moi qui, quelques années plus tard, me détourne, quand mon grand-père tue un lapin ou quand Pierrette tue un poulet.

La nouvelle chienne a pour nom Bobette. Elle a une robe tricolore, du blanc, du jaune, du fauve. Ce n'est pas une chienne de race, elle a, à quelque chose près, la même morphologie que Belotte, peut-être un peu plus forte. Ce doit être un compromis d'un chien courant et d'un basset. C'est l'ancien piqueur de Monsieur Guyot, Gatien Butteux, établi équarrisseur à Vatan, qui l'a donnée à mon père, il paraît qu'elle est bonne à la chasse.

Pour soulager le rendement du clapier et pour changer un peu de la saveur fade des lapins domestiques, mon père a maintenant à sa disposition, tout un territoire, approximativement le même que j'ai découvert avec les copains. L'usage qu'il va en faire, n'a rien à voir avec le jeu ou la promenade, pour lui ce sera un excellent terrain de chasse.

Un après-midi, je le trouve dans l'atelier aux prises avec un rouleau de fil de fer et d'une paire de pinces coupantes, il est en pleine fabrication de collets. J'en connais le principe pour en avoir déjà vu de tendus dans la garenne, mais je n'ai jamais assisté à la fabrication. J'en profite pour parfaire ce qui aurait dû être mon éducation de braconnier mais je suis un bien piètre élève. Les morceaux de fil de fer sont coupés, ils font entre un mètre et un mètre vingt, à l'une des extrémités il faut faire une boucle ou plutôt un œil dans lequel repasse l'autre extrémité du fil de fer. Celui-ci est arrondi en une boucle d'environ dix centimètres de diamètre, le reste du fil est enroulé sur la même boucle pour le transport. Je suis surpris de la quantité fabriquée, peut-être plus de cinquante. Je pense, à ce moment-là, que si chaque collet prend son lapin, il faudra prendre une brouette pour transporter la chasse. Mon père allume quelques vieux papiers et passe tous les collets dans la flamme pour neutraliser les odeurs. Je viens de découvrir une facette encore inconnue de mon héros, j'ai comme l'impression qu'il a fait cela toute sa vie, le maçon a disparu, le paysan braconnier a réapparu.

Avant de partir pour la garenne et de procéder à l'attente, il me regarde d'un air narquois et avec ce sourire complice qui lui va si bien, il me dit : "*Alors, tu viens*". Bien sûr que je viens. J'adore mon père surtout quand il s'intéresse à moi et me fait participer. Nous voilà dans le terrain de chasse, la garenne, espace privilégié pour les enfants, pour les grandes personnes, pour les promenades, les jeux, la cueillette des fraises sauvages (les frilons), les champignons, les escargots et aussi pour les braconniers. En marchant au côté de mon mentor, j'apprends les principes de la chasse chère à Raboliot. Il faut poser les collets suivant une ligne repérable et bien choisie, dans un endroit fréquenté par les lapins. Pour mettre toutes les chances du côté du chasseur, il faut piéger tous les endroits où

passent les lapins, c’est la raison qui oblige d’avoir un nombre important de collets. S’il se prenait un lapin pour dix collets, ce serait une chasse magnifique. En fait, il y en a beaucoup moins, quelquefois un, deux ou trois et aussi quelquefois rien du tout.

Nous voilà à pied d'œuvre et nous rentrons dans le taillis, parmi les fourrés. Mon braconnier de père regarde attentivement le sol, après quelques mètres de marche, il me montre une passée (la passée est un chemin fréquenté par les lapins, l’herbe y est aplatie et les brindilles coupées à la hauteur de celui-ci, quand elle passe par un fourré elle ressemble à un tunnel). Un premier collet est posé à environ dix centimètres du sol dans l’axe de la passée, si celle-ci est plus large que le piège, des brindilles de bois sont plantées de chaque côté. Le collet est attaché solidement à une branche ou à un arbrisseau. La réussite tient à deux conditions : le diamètre ne doit être ni trop grand ni trop petit, la hauteur de pose doit être ni trop haute, ni trop basse. La pose du premier collet n’a duré que quelques secondes, nous repartons en suivant la bordée choisie ; quelques mètres plus loin, une autre passée est garnie d’un autre collet et ainsi de suite sur cent ou deux cents mètres. Pas une passée n’est laissée sans sa cravate. J’observe mon père, il est rare que je sois seul avec lui, un peu comme son élève, son compagnon. Il a garni sa bordée avec le savoir-faire d’un véritable braconnier ce qui me donne à penser qu’il a été formé à bonne école sans doute, quand tout jeune, il travaillait l’hiver dans les bois. Il a un visage ouvert, un mince sourire sur les lèvres, il me semble d’un coup plus jeune. Je crois aussi qu’il est heureux de retrouver les gestes d’antan et aussi de me montrer une facette de son savoir-faire. Je pense à Robinson Crusoë que je viens de lire, je suis sûr que, comme lui, mon père pourrait survivre sur une île déserte. Je sais pourtant que c’est un maçon, un maître maçon, mais c’est aussi un paysan, un homme de la terre et, à ce moment-là, il ne fait qu’un avec la nature et il la savoure.

Le lendemain, même coup d’œil en coin, même sourire narquois et : "*Tu viens, j’aurai besoin d’un coup de main pour rapporter notre chasse*". Nous arrivons au départ de la bordée, il lui faut un bon sens de l’orientation et un don d’observation pour suivre la ligne imaginaire qu’est la bordée et retrouver tous les collets les uns après les autres dans un sous-bois uniforme. Voilà le premier, il n’a pas bougé, il ne faut pas le toucher, plus loin un autre a été dérangé, il le remet en place, enfin une tache blanche apparaît devant nous sur un lit de feuilles sèches et de mousse, je courre et découvre un beau lapin, le ventre en l’air ; il est mort étranglé par le collet. Je le détache, mon père le prend, il lui lisse le poil comme pour le caresser et puis, le tenant par la tête, avec l’autre main, lui presse sur le ventre en descendant pour le faire uriner. Il remet le collet en place et nous continuons l’inspection. Il a placé le lapin entre sa chemise et la peau, juste au-dessus de la ceinture, on n’est jamais trop prudent et puis, la braconne ne regarde personne. Je n’ai pas le souvenir de l’importance de la chasse, je sais seulement qu’il y a plusieurs pièces, j’en ai glissé une, moi aussi, sous ma chemise. Nous rentrons de notre expédition les mains dans les poches, heureux comme le chasseur qui a réussi un beau tableau. Je viens de passer une heure merveilleuse, une heure bien particulière, elle restera gravée au fond de ma mémoire, dans le panier à souvenirs. Je ne crois pas avoir donné de tels moments à mes enfants, je le regrette pour eux et aussi pour moi. Mon père visite la bordée de collets trois ou quatre jours de suite. Ensuite, il l’abandonne par prudence, il ne faut pas se faire remarquer au même endroit trop souvent. Pour rendre les collets inoffensifs, s’il ne les décroche pas, à l’aide d’un petit bâton, il les ferme en passant celui-ci à l’intérieur, il le tire et la boucle se ferme. Il faut toujours attendre quelques jours avant de poser une nouvelle bordée, elle devra être dans un autre endroit, toujours par prudence. Bien entendu, hormis la famille, personne n’est au courant de ces expéditions. Je n’en parle jamais avec les copains qui eux ne me font aucune confidence sur ce sujet mais tous, nous ne sommes pas dupes, moi je suis persuadé que les pères de mes copains, Monsieur Richetin, Monsieur Delhomme, le grand-père de Roger se livrent tous à la même occupation car, aussi curieux que cela puisse paraître, tous nous connaissons la technique de fabrication et de pose des collets.

Un jour que nous sommes au fond de la garenne avec Roger, nous trouvons par hasard des collets qui semblent abandonnés. Après la concertation d’usage, nous décidons de récupérer les cravates et de les tendre nous-mêmes. Quoique nous soyons en désaccord sur le diamètre et sur la hauteur, nous les mettons en place avec la technique de la bordée. Cette tentative est un échec, malgré nos rondes journalières, pas un lapin ne nous fera l’honneur de venir se pendre. Il faut se rendre à

l’évidence, nous ne sommes que de vulgaires amateurs, nous ne retrouvons pas tous les collets et les autres restent désespérément vides, notre apprentissage comporte de nombreuses lacunes.

Toutes sortes de bêtes autres que les lapins ont la malencontreuse idée de se pendre dans les collets. Une fois, c’est un lièvre, là c’est plutôt une aubaine, une autre fois c’est une buse, sans doute attirée par un lapin pris dans un collet, elle a dû suivre la passée pour aller récupérer ce repas tout près, mais elle passe la tête dans un collet voisin et, elle aussi, passe de vie à trépas. Un énorme crapaud a, lui aussi l’idée saugrenue de passer par l’un de ces pièges, le sort de cette bête innocente ne sera pas meilleur que celui des lapins, il fût aussi imité par un beau chat sauvage, décidément les collets sont plutôt dangereux pour la faune de la garenne.

Avec Bobette, notre nouvelle chienne, je suis mon père dans notre terrain de chasse préféré, il veut se rendre compte des capacités de chien de chasse de sa nouvelle recrue. Il n’est bien sûr pas question de chasser en ces temps-là, mais un jour viendra où la liberté aura de nouveau droit de citée. L’examen est des plus concluants, quelques minutes après être rentrée dans le taillis, Bobette donne de la voix sur un lapin. Bobette a sans doute apprécié cette expédition aussi, quand elle s’ennuie, elle va se payer une petite partie de chasse. Un jour, elle ne revient pas, à la maison on s’inquiète mais en tendant l’oreille, il nous semble reconnaître sa voix dans la garenne. Mon père part à sa recherche, là la difficulté se corse, en entendant les appels de son maître, rassurée, elle cesse d’aboyer, il faut qu’il s’arrête un bon moment pour qu’elle reprenne ses aboiements. Enfin, la voilà libérée, c’est une maligne, elle s’est bien gardée de tirer sur le collet ce qui fait qu’il ne la serre pas trop. Le collet n’est pas à mon père, mais quelque temps après, elle se fera reprendre et cette fois, ce sera dans une cravate de son maître.

La pêche, la cuisine, la nourriture

Les trémails (filets avec des plombs en partie basse et des bouchons flotteurs en partie haute) ont une longueur que je situe entre dix à vingt mètres. J’en ai déjà parlé dans l’inventaire du grenier. Ils reprennent du service quand un bateau est disponible et que mon père et Jean peuvent abandonner le chantier, une demi-journée. Il faut pêcher avec ces engins la semaine, le risque de rencontrer des pêcheurs à la ligne est moins grand surtout quand on n’a pas de carte de pêche aux engins. C’est souvent par dizaines de kilos que les poissons sont pêchés en une demi-journée. Ils sont distribués aux amis et mangés à toutes les sauces, cela nous change du lapin ; la petite friture à la poêle, la carpe au four avec une bonne farce dans le ventre, les brochets au court-bouillon et servis avec de la mayonnaise. À cette époque, dans le Cher, on pêche beaucoup de "vandoise", nom berrichon donné à un poisson qui a pratiquement disparu aujourd’hui, je n’en connais pas le vrai nom. Ce n’est pas un poisson de première qualité. La famille Delhomme, pour ne pas laisser perdre ou donner ce poisson, a l’idée de le saler et de l’entreposer comme du salé de cochon, dans des pots en grès. À la maison, nous faisons aussi l’essai de cette technique de conservation et le résultat est bon, certes une vandoise salée ne vaudra jamais un hareng (plat traditionnel que les hommes apprécient particulièrement à la campagne au petit déjeuner le matin), mais comme dit le dicton populaire "*à défaut de grives, on mange des merles*".

Un mot encore sur les lapins de garenne, ils remplacent avantageusement, surtout en qualité, la viande blanche et fade des lapins domestiques. Les garennes s’accommodent de biens des façons, ma grand-mère et ma mère ne sont pas à court de recettes : rôti à la cocotte, le ventre farci de hachis, c’est un délice ; À la sauce au vin blanc, c’est un régal ; mais en terrine, mon appétit délicat perd toute retenue. En ces temps de vaches maigres, l’apport de la chasse de mon braconnier de père, aussi bien par sa quantité que par sa qualité, satisfait la gourmandise de la famille.

Le pain est, à cette époque, l’aliment de base de tous les repas. À la maison, nous sommes comme beaucoup de paysans, de gros mangeurs de pain, mais il devenu difficile de s’en procurer en quantité suffisante avec les tickets qui sont alloués ou à fabriquer faute de farine. Il faut trouver le moyen pour compléter nos maigres rations. Comme pour d’autres denrées, des systèmes de débrouille

se mettent en place. Pour faire du pain, il faut de la farine, pour faire de la farine il faut du blé, la première difficulté est de trouver du blé. Pour nous, ce n'est pas une grosse difficulté, nous connaissons assez de fermiers amis ou clients qui veulent bien nous en vendre. Cette étape franchie, il faut le moudre. Dans la plupart des fermes, on trouve des concasseurs à grains, ils servent à moudre les céréales pour la nourriture du bétail. En principe, il leur est interdit de moudre du grain, mais ces braves gens n'hésitent pas pour rendre service à des amis. Le blé arrive donc à la maison concassé, il faut séparer la farine du son, cette tâche est beaucoup plus mal aisée que l'on pourrait le croire. Les premiers essais se font à l'aide d'un tamis muni d'une toile métallique très fine, ça marche mais c'est terriblement long, nous nous relayons à plusieurs, on en arrive à la limite de la crise de nerfs mais que ne ferait-on pas pour manger du pain. La fabrication et la cuisson sont à la charge de ma grand-mère. Quand elle était jeune, elle avait fait le pain pour la famille une fois par semaine et le faisait cuire dans le four à pain, il y en avait dans presque toutes les maisons à la campagne. Bien sûr, à cette époque, elle servait de levain, là elle se sert de la levure que l'on se procure chez le boulanger. Le pain est mis à lever à proximité du poêle, recouvert par un linge, il lève et forme une belle miche circulaire. Pour la cuire, il faut allumer la cuisinière de la grande maison, le four du poêle ne chauffe pas de façon régulière. La cuisson terminée, la miche est sortie du four, elle est belle et fleure bon le pain frais. Il faut le laisser refroidir, s'il est l'œuvre de ma grand-mère, heureuse d'avoir retrouvé ses gestes d'antan, toute la famille a un peu participé à sa confection, le tamisage de la farine me paraît être moins fastidieux. Religieusement, ma mère nous découpe à chacun une tranche. Si ce pain est peut-être moins blanc que le pain du boulanger d'avant la guerre, sa saveur me paraît sublime, jamais pain ne m'avait, jusqu'à ce jour, paru aussi délicieux.

Ma grand-mère me raconte un morceau de sa jeunesse. C'était l'époque au cours de laquelle beaucoup de familles faisaient leur pain, la plupart des maisons possédaient un four. Le pain était fait une fois par semaine. Ce jour-là, le four était chauffé, souvent on en profitait pour faire cuire une galette, une tarte ou plusieurs selon l'importance de la famille. Quand il n'y avait pas de fruits frais, ces tartes étaient aux pruneaux ou aux pommes tapées (pommes coupées en tranches et séchées au four comme les pruneaux, c'étaient les conserves de l'époque). Les tartes étaient souvent décorées par des bandelettes de pâte croisées en losange sur les fruits.

D'autres travaux viennent perturber mes vacances. J'en prends mon parti avec plus ou moins de bonne volonté. Je crois que c'est plutôt moins, tant pis pour les jeux et puis, il faut bien l'admettre, la proportion de ceux-ci, dans mon emploi du temps, est encore largement en leur faveur. Il faut cueillir les cerises en prenant soin de les prendre avec la queue. Avec, ma mère fait des confitures, des conserves, de la liqueur. Il y a aussi les bigarreaux ; deux gros arbres nous offrent leurs fruits, un dans le jardin de tante Tasie, l'autre dans la vigne du cimetière. La cueillette des bigarreaux est plus facile que celle des cerises, il n'y a qu'à tirer dessus, les queues ne sont pas indispensables et ils sont plus gros. Les prunes ne se cueillent pas, il faut secouer l'arbre ou, s'il est trop gros, les branches. Après quoi il reste à ramasser les prunes qui sont tombées, il y a des pruniers dans le jardin de mon grand-père (Sainte Catherine et reine-claude), dans la vigne du cimetière (des petites prunes appelées prunes de jôt), des mirabelles dans le jardin de tante Tasie et aussi chez Madame Couvert. Les pommes et les poires, pour la plupart, se récoltent à l'automne, il faut les cueillir avec l'aide d'une grande échelle, c'est le plus souvent le travail de mon grand-père et de Jean. Si les fruits à noyau sont mis en conserves ou transformés en confitures, les fruits à pépins sont mis à mûrir à la cave. Les pommes de terre ont pris une grande importance, elles sont accommodées à toutes les sauces et remplacent, en partie, le pain qui manque. Ce sont les hommes de la maison qui les arrachent, après les avoir plantées, piochées, butées, traitées, mais c'est ma mère, mon grand-père, Jacqueline et moi qui les ramassons. Nous en faisons trois tris, les grosses, les moyennes, les petites et celles qui ont été blessées à l'arrachage sont mises ensemble, elles serviront à la nourriture des lapins et des poules. Toutes sont mises en sacs pour le transport et stockées à la cave. Quand la récolte est bonne, le surplus va aussi à la nourriture de la basse-cour. En attendant la prochaine récolte, il faudra les trier plusieurs fois pour enlever celles qui sont pourries et surtout pour les dépousser car elles ont la désagréable habitude de faire des pousses bien avant la saison de la plantation. J'ai déjà mentionné la récolte des noix, elle fait partie des travaux pour lesquels je suis mis à contribution. Les haricots (les pois blancs ou rouges en berrichon) sont récoltés, eux aussi, en quantités relativement importantes. Je suis invité à les arracher,

les effeuiller, mettre en bottes les tiges avec leurs gousses (paillons de pois) qui sont liées avec une corde. Les paillons sont mis à sécher au grenier. Pour compléter les expressions berrichonnes de cette époque, en plus des pois rouges et blancs, des paillons, il faut connaître les pois ronds (petits pois), les pois palettes (haricots verts), les truches (pommes de terre). Ces expressions sont encore employées couramment à cette époque et par quelques berrichons de souche, par la génération d'aujourd'hui.

Un peu de vie en famille

Je reviens un an ou deux en arrière, au temps de la zone libre, pour conter une aventure dont nous fûmes l'objet, toute la maisonnée ou presque. Cela se situe en 40 ou plutôt en 41, je n'en ai pas le souvenir exact. Ce doit être au printemps, à l'époque où poussent les champignons. Un dimanche matin, mon père part à la cueillette, il a repéré ce qu'il croit être des oreilles d'épine, c'est un champignon délicieux qui remplace avantageusement les pommes de terre ou les haricots verts pour accompagner un derrière de lapin rôti. Il faut savoir aussi que mon père connaît bien les champignons, du moins le croit-il, jusqu'à ce jour et, bien entendu, nous lui faisons tous confiance. La cueillette est importante, vite elle est nettoyée et cuite pour être service au repas de midi. Il manque à l'appel, ce dimanche, Jean qui est allé rendre visite à ses copains du 1er RI à Coulanges et Paulette absente, elle aussi, mais je ne me souviens pas pour quel motif.

Les champignons sont fameux, tous nous en mangeons, tous nous en reprenons. Si les champignons vénéneux font souvent effet après plusieurs heures, pour ceux que nous venons de déguster, on peut parler de minutes. Le repas est à peine terminé et déjà la famille ressent les signes avant-coureurs d'une sérieuse indigestion qui se transforme très vite en des rejets brutaux, aussi bien par le bas que par le haut. Tous, dans un coin de la cour, du jardin, dans les cabinets, le pantalon baissé ou les jupes relevées, nous évacuons avec de fortes coliques. Jean et Paulette, par une chance inespérée, rentrent assez tôt, dans l'après-midi. L'un va téléphoner au médecin, l'autre aide les plus faibles. Il paraît que le lait serait un antipoison efficace aussi, Paulette s'évertue à m'en faire boire, déjà que je n'aime pas le lait bouilli et que je ne mets pas beaucoup de volonté à avaler ce breuvage, j'ai la désagréable surprise de le rendre après un passage dans mon estomac, immédiatement transformé en fromage. Le médecin arrive enfin, il n'a qu'un vélo pour se déplacer, je ne me souviens pas s'il prescrit un traitement et s'il donne des soins aux plus malades. Le lendemain, l'affaire est oubliée, nous avons sûrement eu à faire à des champignons très indigestes mais pas vénéneux. À la suite de ce repas mémorable, je serai bien au moins cinq ou six ans à avoir l'odeur des champignons en horreur. Aujourd'hui, ce dégoût m'est passé et j'apprécie à nouveau tous les champignons et les cueille à l'occasion. Mon père n'a jamais compris qu'il puisse s'être trompé, il faut croire que la ressemblance devait être grande pour ne pas l'avoir remarquée. Je crois que par la suite, par sécurité, il se méfiera et ne cueillera plus d'oreilles d'épine.

Jean est très copain avec les militaires du poste. On a déjà vu qu'il allait quelquefois leur rendre visite à leur cantonnement au château de Coulanges. Un jour, pour se distraire et aussi je crois pour faire une photo, il s'habille en soldat et prend place avec le peloton qui vient monter les couleurs. Outre la tenue, le calot et il a aussi l'équipement et le fusil. Avec les militaires, il marche au pas et pendant que le drapeau s'élève et que le clairon sonne, il présente les armes. Je suppose que pendant son passage dans les camps de jeunesse et ensuite pendant son service militaire, il ne prendra jamais autant de plaisir, pendant les prises d'arme et les défilés, qu'il en prit ce jour-là. Une photo a dû être prise et certainement dans la famille mais je ne sais chez qui elle se trouve aujourd'hui.

Ce doit être en 42 que ma tante France vient à Preuilly pour nous présenter son fiancé. Elle est toujours infirmière dans l'Est. Pendant la guerre, elle a dû servir dans un hôpital militaire et c'est à cette occasion qu'elle a, je crois, connu Léon Meyer. Il habite à Nancy et travaille à la poste. Comme tante France, Léon Meyer est très pratiquant. Le dimanche, après avoir assisté à la messe, à l'issue de celle-ci, ils reviennent à l'église pour que le prêtre bénisse leurs fiançailles et la bague de tante France. Ce sera la seule fois, pendant que je servirai comme enfant de chœur, que j'assisterai à une semblable bénédiction.

Quelques mois plus tard, leur mariage a lieu à Preuilly. Il est vrai que c'est la guerre, ce sera donc un mariage tout simple. Je ne me souviens plus si les parents de mon oncle Léon sont présents. En revanche, je me souviens bien de la présence de sa sœur. De la famille de la mariée manquent tante Marcelle, l'oncle Constant et les cousins. Les déplacements ne sont pas faciles à cette époque surtout d'une zone à l'autre.

Le repas de noces a lieu dans une maison appartenant à Gaston Romain, le fermier de ma grand-mère, c'est la maison où habitait, avant sa mort, Madame Dufour, la personne qui l'avait recueilli et adopté, Gaston Romain est de l'assistance publique. Aujourd'hui, cette maison a été démolie et à son emplacement, celui-ci fit construire après la guerre, une maison neuve. La maison en question se trouve entre celle où habite ma grand-mère Miniau et la cure.

Tante France revient à Preuilly l'année suivante avec un petit cousin tout neuf, Jean-Bernard. Après ce séjour, elle reviendra à Preuilly que pour la mort de ma grand-mère Miniau, il est vrai que les maternités rapprochées et les événements ne facilitent pas beaucoup les voyages. J'ai toujours bien aimé tante France, elle est toujours restée très familière avec moi et chaque fois que j'aurai l'occasion de lui rendre visite, elle montrera toujours son plaisir de me recevoir.

Un havre de paix et de plaisir

Les vacances 43 arrivent, je crois avoir fait une bonne année scolaire et je suis content de moi. Cette fois, j'en suis sûr, à la rentrée, je serai enfin dans le cours moyen avec les grands. Ce qui est sûr aussi, c'est que nous changerons encore une fois de maître, Mademoiselle Pouget avait fait du bon travail, je regrette son départ. Nous ne savons pas encore qui la remplacera, jusqu'à ce jour nous n'avons eu que des femmes. J'ai comme une intuition, le prochain pourrait bien être un homme ce qui ne me rassure guère.

Je ne crois pas que changer trois fois de maîtresse en moins de six ans soit une bonne chose surtout dans les conditions particulières que nous traversons. Je suis persuadé, aujourd'hui, que tous changements furent un handicap et les enfants que nous étions s'en seraient bien passé.

Jean, depuis quelques mois, est aux camps de jeunesse, Paulette est toujours à Paris mais elle n'est plus à la banque, maintenant elle travaille au Ministère de la reconstruction. Il paraît que le travail y est plus intéressant et le salaire plus élevé, maintenant elle est fonctionnaire. Fonctionnaire, un mot magique, un bâton de maréchal pour les paysans qui quittent la campagne. La terre peine à nourrir ses enfants, combien la quitteront pour une sacoche de facteur, un képi de gendarme ou de policier, une casquette de cheminot, pauvre campagne, elle ne peut pas retenir les siens. Les mamelles de la France reconnues par Sully, labourages et pâturages n'ont plus assez de lait pour nourrir tous les paysans, elles ne remplissent plus, depuis déjà quelques dizaines d'années, les fonctions qui avaient été les leurs depuis des millénaires. Une nouvelle catégorie de français est maintenant bien installée, toute-puissante : les fonctionnaires nourriront-ils la France ?

Je retrouve la bande de copains, rien de bien changé depuis les dernières vacances, si ce n'est que notre aire de loisirs s'est considérablement agrandie. Pendant tous les étés de ces temps de guerre, nous passons des saisons remarquables, je commence à me baigner début juin jusqu'aux premiers jours de septembre, ce mois-là l'eau est moins attirante, le Cher a un niveau très bas et des plaques de limon vert flottent à la surface avec quelques poissons morts ce qui n'est guère engageant.

Preuilly est plein à craquer, pas le moindre local qui puisse servir de logis de fortune reste inoccupé. Un camping sauvage occupe la bordure de la sablette en aval du pont. À cette époque, il n'y a pas encore de caravane mais des tentes de toile. Si le plus souvent elles sont occupées par des jeunes, il y a aussi des couples qui ont pris l'habitude du camping depuis l'instauration des congés payés. Je peux dire, sans me tromper beaucoup, que la population du village double pendant les grandes

vacances. Tous ces vacanciers viennent des villes voisines Bourges, Vierzon, Issoudun, Châteauroux et quelques-uns de la région parisienne.

La plage n'est plus aménagée, mais elle n'a jamais paru si belle. La poutre en treillis du pont qui sert aussi de garde-fou c'est le plongeoir, les peignoirs de bain remplacent les cabines. La plage, côté amont du pont, est occupée par ceux qui pratiquent la baignade, par des femmes et des hommes plus âgés, la plupart assis sur un fauteuil pliant, les dames tricotent, les messieurs lisent ou devisent entre eux. En aval, sur les sablettes, outre les campeurs, c'est le rendez-vous des mères de famille et des petits-enfants, ils sont plus tranquilles, le sable y est plus fin et la rivière moins profonde.

Beaucoup de ces vacanciers déjeunent chez Madame Danjon, la grande salle du café est pleine à l'heure du déjeuner. Cette brave femme est aidée dans sa tâche, par sa fille et son gendre qui vient d'être rapatrié sanitaire d'Allemagne. Celui-ci écume toutes les fermes aux alentours pour trouver du ravitaillement. Si les vacanciers sont si nombreux au restaurant, c'est qu'ils déjeunent pour un prix raisonnable et surtout, pour la plupart, mieux que chez eux. Pour en arriver à ce résultat, Madame Danjon fait des prodiges, elle est aussi, il ne faut pas l'oublier, buraliste aussi, je serais tenté de croire qu'un paquet de tabac ou de cigarettes en cadeau au fermier, fumeur en manque, permet de remplir une remorque à vélo de victuailles et de bien faciliter les transactions. Mais, le contingentement très strict de la distribution du tabac ne doit pas permettre très souvent ce genre d'échange.

Après la plage et le restaurant, la vie nocturne s'organise aussi à Preuilly, les vacanciers se défoulent après deux ou trois années de guerre. Certes, Preuilly ne sera jamais Saint Germain des Prés, mais les nuits sont souvent animées par les surprises-parties, par les bains de minuit et toutes autres occupations nocturnes qui sentent quelquefois le soufre. Bien sûr, le gamin de dix ans que je suis n'est pas le témoin de ces divers ébats mais j'en connais l'existence par des copains plus âgés comme Lili, par des conversations que j'écoute d'une oreille intéressée mais discrète sur la plage ou à la maison.

À cette époque et en cette période de l'année, Preuilly devient en quelque sorte, le Saint Tropez berrichon. Cela durera sous cette forme les dernières années de guerre et les quelque deux ou trois autres qui suivront. Mais avec la réouverture de la plage, la paix, les vacanciers habituels s'assagissent, la clientèle des estivants de Preuilly, tout en étant aussi nombreuse, devient plus familiale, une partie de ceux qui ont animé les belles saisons du début des années 40, se rangent et deviennent de bons et honorables bourgeois. Aujourd'hui, je crois que beaucoup de ceux qui ont pris du bon temps en cette fin de guerre et dans les difficiles d'après-guerre, en gardent d'excellents souvenirs et avec une certaine nostalgie doivent penser : "*C'était qu'en même bien Preuilly en ce temps-là, le bon temps quoi !*".

Serge est au service de ses grands-parents Brançon pendant les grandes vacances, souvent après la moisson, il garde un petit troupeau de trois vaches et de quatre ou cinq chèvres. C'est une saison où l'herbe a repoussé un peu dans les chaumes et les troupeaux peuvent pâturer, même chez les voisins, seuls les champs plantés de betteraves ou de fourrage tel que la luzerne et le trèfle, leur sont interdits.

Quelquefois, souvent en septembre, quand la plage n'a plus le même attrait, je l'accompagne. La garde du troupeau est simple, il suffit de veiller à ce que les bêtes ne s'approchent pas trop près des plantations interdites. Nous avons, pour nous aider dans notre tâche, une brave chienne gardienne de troupeaux. Le troupeau a deux destinations principales, une à Preuilly au lieu-dit la Bertherie, c'est la plus proche, souvent nous y retrouvons le petit vacher de Monsieur Bigot, il a à peu près notre âge. Son troupeau n'est pas plus conséquent que le nôtre. Pour la commodité, nous les laissons paître ensemble ce qui simplifie notre travail et permet de nous amuser plus tranquillement. À la Bertherie, il y a cette vieille maison en ruine (la paroisse du curé de la Bertherie) que nous finissons de démolir pierre par pierre. C'est curieux, les gamins, c'est une joie pour eux de démolir. L'autre destination est beaucoup plus loin, c'est "Pied-Berlan" lieu-dit situé sur le côté droit de la route de Sainte Thorette à Mehun, sitôt passée la route de Villeperdue. Pour nous rendre là-bas il nous faut bien une heure, d'autant plus que le bétail ne se prive pas de brouter sur les accotements, sans être pour cela une

source de danger pour circulation qui est inexistante. La plupart des locatures de Preuilly ont des champs ou des vignes en cet endroit, tout comme quelques propriétaires de Sainte Thorette et de Somme. Je suppose que ces terres et ces vignes avaient été celles d'une ferme démantelée par une vente ou comme biens nationaux pendant la révolution. La même explication peut être donnée pour les vignes de Brétigny et pour la Bertherie, où un certain nombre de propriétaires se partagent ce qui avait dû être une propriété. Arrivés sur place, nous nous couchons dans l'herbe et nous goûtons simplement au calme parfait des fins d'été. C'est le moment propice pour nous de nous raconter nos lectures mutuelles et à moi de prendre un malin plaisir à raconter une histoire sortie en droite ligne de mon imagination. Si j'éprouve un plaisir certain à conter, Serge apprécie avec autant de plaisir mes récits.

Le père de Serge a un chien du genre ratier, quelquefois il accompagne Serge dans la garde du troupeau. Arrivé à destination, il ne reste pas inactif, il chasse les taupes et les souris. J'ai entendu dire qu'à une époque, les taupes étaient chassées pour leurs peaux, qui effectivement sont d'un beau noir brillant. Pourquoi ne chasserions-nous pas les taupes pour leurs peaux qui, en les négociant bien, pourraient nous faire récolter quelques pièces. Boby le chien de Serge vient justement d'en prendre une, Serge muni de son couteau fraîchement aiguisé, va essayer de la dépouiller sans en abîmer la peau. Je tiens la taupe par les pattes arrières et en quelques minutes, l'opération est terminée. Arrivé à la maison, sur les conseils de mon grand-père, je fixe la peau sur une planchette avec de petites pointes et en la tendant bien. Nous voilà chasseur de taupes, taupiers, il paraît qu'autrefois c'était un métier, j'en ai lu l'existence dans un livre d'Erckmann-Chatrian, peut-être "le conscrit de 1813", ou un autre dont j'ai oublié le titre. Le terme trappeur aurait été plus prestigieux, tant pis, nous ne seront que des taupiers. Boby nous attrape encore quelques pièces, le père de Serge en attrape dans son jardin. À la maison, sous le hangar de tante Tasie, j'ai retrouvé un vieux piège à taupes. Mon père me montre la façon de le tendre. J'arrive avec cet engin à en attraper aussi quelques-unes. À la fin de la saison, nous en avons un nombre qui nous paraît appréciable, je ne me souviens plus de la quantité. Le "père Jean", marchand de peaux de lapin, passe régulièrement à la maison, mon grand-père lui vend les peaux des lapins de son élevage. La transaction n'est que de quelques pièces, quelques francs que mon grand-père me donne, pièces que je remets aussitôt à ma mère qui les place sur mon livret de caisse d'épargne. Ce n'est pas avec cela que je pourrai faire un jour des opérations en bourse. Je lui montre fièrement le fruit de notre chasse, il hoche la tête et me dit qu'il ne fait pas ce genre de peaux mais promet qu'il me donnera une adresse où, peut être, il nous sera possible de négocier. Je n'ai jamais eu l'adresse et nous n'avons jamais vendu nos peaux. Nous avons qu'en même, tout en nous amusant, établi un projet, ce qui n'est pas si mal.

Madame Brançon est une brave femme. Avant que nous partions avec le troupeau, elle nus prépare à chacun une tartine de pain recouverte de miel doré que nous mangeons pendant le trajet, c'est délicieux, un seul petit inconvénient, le miel, encore liquide en cette saison, coule au travers des trous du pain, il faut que nous nous léchions les doigts régulièrement. Quelquefois, pour changer, le miel est remplacé fromage blanc de chèvre.

Après avoir pris part à la construction d'une cabane en branchages qui, dans mon esprit ressemble à une hutte de gaulois, avec les grands de Preuilly pendant les vacances, les copains de ma petite bande et moi désertons la grande bande ou l'entente n'est pas parfaite et où nous sommes considérés comme de la piétaille. Cette hutte est édifiée dans les bosquets de saules de la grande sablette de la rive droite en amont du pont. Elle disparaît très vite, victime d'une guerre des clans qui avait divisé le groupe, le tout se terminant par une bagarre. Nous les plus jeunes avions fait preuve de sagesse en quittant cette grande bande.

Notre petit groupe jette son dévolu sur la garenne, ce sera là, au plus profond des taillis que, munis de serpes, de scies, de pioches, de pelles, outils que nous avons subtilisés chez nos parents, que nous jetons les bases qui seront celles de notre cabane à nous. À vrai dire, il n'en existera que l'ébauche, quatre rondins de bois aux angles, des rondins plus petits recouverts de branchages en guise de toit, ce sera tout, les murs ne seront jamais terminés, mais nous sommez chez nous, bien cachés par le taillis et nous aimons bien nous y retrouver.

En revenant d'une virée dans notre garenne, un après-midi d'automne, Roger et moi suivons la rive du Cher. À proximité du petit chemin entretenu par les pêcheurs, qui longe cette rive, est installé majestueux un gros chêne, nous découvrons que les Allemands, à l'époque de la ligne de démarcation, avaient installé dans la cime, une plate-forme qui leur servait de mirador. Pour y accéder, ils avaient installé une échelle rudimentaire confectionnée de rondins de bois. L'envie de monter sur le mirador nous vient vite à l'esprit, moi je ne suis pas très souple ni très hardi, j'hésite un instant. Roger, lui, est vif comme un chat et sans plus réfléchir monte à l'assaut de la plate-forme. Il me commente la vue magnifique qu'il découvre de son perchoir. Un intrus vient troubler notre expédition, c'est Monsieur Paris, le mari de l'épicière aux chèvres qui revient de la pêche, me voyant au pied du chêne sans raison apparente, il a la malencontreuse idée de lever les yeux et découvre Roger qu'il connaît bien : "Que fais-tu là-haut, veux-tu bien descendre, je m'en vais le dire à tes grands-parents". Il part avec sa menace et nous ne doutons pas qu'il la mette à exécution. Le pauvre Roger a droit aux reproches et aux réprimandes des grands-parents et moi, qui l'ai laissé monter, j'ai droit aussi à l'admonestation, encore une chance que Madame Bédin ne soit pas là, dans ce cas le martinet serait sans aucun doute rentré dans le règlement de compte. Je m'éclipse très vite, je me sens un peu responsable de ce qui arrive à Roger, en effet, moi le plus grand, j'aurais dû l'empêcher de monter mais, bien au contraire, je l'avais encouragé et je n'en suis pas bien fier.

Ce doit être à la même époque, que ceux d'entre nous qui fréquentent le catéchisme, ont maille à partir avec Madame Séjour, la femme du secrétaire de mairie en poste à Preuilly en ce temps-là. Le couple habite l'ancien presbytère dans lequel deux pièces sont réservées au curé desservant la paroisse, l'une d'elles sert de salle pour les cours de catéchisme. Les jeudis après-midi, le curé nous consacre une demi-journée pour l'enseignement religieux, j'aime bien les cours de Monsieur le Curé, je les trouve plus intéressants que ceux que nous inculquent nos deux répétitrices de la semaine. Le cours commence à trois heures de l'après-midi. Ce jour-là, avec les autres élèves du cours, nous attendons l'arrivée du curé qui doit être en retard. Nous attendons un peu, il a sûrement été retenu avant de partir. C'est l'hiver, il fait froid et il tombe un petit crachin, nous décidons de rentrer dans la salle de cours pour attendre à l'abri, nous y trouverons des livres, nous y trouverons aussi le temps moins long. L'un d'entre nous sonne, une poignée prolongée d'un fil de fer relie celle-ci à une sonnette dans l'entrée, Madame Séjour apparaît à sa fenêtre, elle écoute notre demande et nous dit qu'elle ne nous ouvrira que lorsque Monsieur le Curé sera arrivé et elle referme sa fenêtre. Vexés, nous sonnons encore avec insistance, la fenêtre s'ouvre, le même refus en sort accompagné de menaces, le tout sur un ton cassant. Tiens, l'affaire commence à devenir amusante, nous passons comme des Sioux, accroupis derrière le mur de clôture et chacun notre tour, nous tirons la sonnette. Les cris de colère de la brave dame nous remplissent d'aise. Notre adversaire est rusée, elle profite de notre repli momentané pour se cacher derrière le portillon d'entrée, armée d'un seau d'eau. C'est Claude Gredat qui conduit la deuxième vague d'assaut. Il n'a pas encore lâché la poignée de la sonnette qu'un seau d'eau lui choit dessus, c'est la déroute, nous nous retirons, Claude est trempé de la tête aux pieds, le pauvre, un règlement de compte l'attend à n'en pas douter de la part des grandes sœurs. À partir de ce jour, nous vouerons à Madame Séjour, une rancune tenace mais ne voyant pas arriver de curé, nous levons le siège. Le jeudi suivant, la méchante femme fait son rapport au curé, celui-ci nous fait un peu de morale sur le respect que nous devons à nos aînés, mais j'ai l'intime conviction qu'il est bien amusé par cet affrontement. Pour en terminer avec cette affaire, il nous conduit à l'église et nous confesse tous sans exception, la pénitence sera légère, peut-être un "Notre Père" et un "Je vous salue Marie". Quelle différence entre le rapport méchant de Monsieur Paris chez Roger, celui de Madame Séjour au curé et la leçon de morale qui se termine par le pardon de Monsieur le Curé.

Je goûte au métier

Pendant les vacances 43, mon père est en chantier à Baumont, il y travaille toujours avec le même ouvrier, Émile Contant. Il faut savoir qu'à cette époque, le travail ne court pas les rues. Baumont est un petit hameau de la ville de Mehun, un peu comme celui de Somme mais à l'opposé. Pour aller à Baumont et pour m'éviter de traverser tout Mehun, mon père me fait connaître un

raccourci qui me fait gagner plusieurs kilomètres sur le trajet. Un chemin passe derrière chez Madame Couvert, c'est le chemin des "Ptées", il relie la route de Marmagne à Chardouaille, un faubourg de Mehun. Un sentier part de ce chemin et rejoint le chemin de halage du canal du Berry, il faut suivre ce chemin sur quelques centaines de mètres jusqu'à un pont-levis, le canal est encore en exploitation et pour les péniches qui passent, les ponts se lèvent. À la sortie du pont, je trouve un autre sentier qui serpente dans les prés entre le canal et Yèvre, un autre pont, fixe celui-là, permet de traverser la rivière, encore un petit morceau de chemin et voilà Baumont.
Cette traversée de la vallée de l'Yèvre et du canal me fait connaître une nature inconnue de moi jusqu'ici. Le canal, avec ses deux chemins de halage bien entretenus, les alignements de peupliers qui poussent sur ses berges, le pont-levis qui ressemble à ceux des châteaux forts des gravures, les prés bien verts en cette fin d'été alors que ceux du Cher ressemblent à des paillassons, les paisibles troupeaux de bœufs blancs qui y paissent, donnent à tout cet ensemble une impression de fraîcheur et de sérénité. Le chantier est sur la route de la Dorotherie, à environ cent mètres de la place du hameau. Celle-ci est pleine de charme, les pavillons n'ont pas encore parsemé les bords de la route qui conduit à Mehun. Baumont est un hameau au sens propre. La place est plantée de gros arbres, par l'ouverture de grilles métalliques laissées ouvertes, j'entrevois un petit château ou plutôt une grosse maison en briques. Un moulin fonctionne encore mu par sa roue à aubes qui tourne au fil de l'eau. Une autre grande propriété est bordée d'un mur qui dissimule une maison de maître, elle côtoie le moulin et fait face à la construction en briques. Plus tard, je connaîtrais très bien cette gentilhommière. Elle sera acquise par Monsieur et Madame Dutar, des amis de mon père, qui deviendront les miens. Quatre ou cinq maisons bordent la place qui est plantée de gros arbres, tout cet ensemble constitue un endroit charmant. À la sortie du hameau, sur la route qui conduit à Mehun, il y a le café qui, quelques années plus tard, après la guerre, sera le théâtre d'un crime qui restera une énigme judiciaire.

Le chantier est à quelques centaines de mètres de la place, dans la cour d'une maison qui borde la route. Mon père a commencé la construction de dépendances. Le bâtiment en construction me semble important, il est construit en parpaings et comprend plusieurs locaux. Aujourd'hui il est toujours debout et j'ai peine à réaliser qu'il s'agit de la même construction, il me paraît beaucoup moins grand, pourtant il ne doit pas avoir rétréci. Les clients, des personnes d'un certain âge, me paraissent bien sympathiques. C'est l'été et il fait chaud aussi, ces braves gens ont mis une bouteille de vin à rafraîchir dans un seau d'eau pour que les maçons se désaltèrent. Je ne puis l'assurer aujourd'hui mais je suis persuadé que la brave dame de cliente m'offre, vers quatre heures, un petit goûter. Ces clients sont en famille avec le capitaine que mon père avait aidé quand il a passé la ligne de démarcation avec son drapeau enroulé autour de sa taille. En écrivant ces lignes, le nom de cet homme me revient à l'esprit, c'était le capitaine Briant qui, me semble-t-il était directeur d'un hôtel dans une station thermale. C'est peut-être lui qui a fait connaître les clients à mon père. Ceux-ci ont des chats bizarres, ils n'ont pas les deux yeux de la même couleur, je n'en ai jamais revu de semblables.

Je ne viens pas sur ce chantier pour m'amuser mais pour travailler, j'ai dix ans et je suis ou me crois assez fort. À côté de mon père, qui lui pose les parpaings, ma tâche consiste à remplir avec du mortier les joints verticaux et de bien les serrer avec la pointe de ma truelle, il faut aussi les lisser au ras des parpaings, tout comme les horizontaux pour bien les resserrer au fer à joint. Je m'applique et fait mon possible pour bien faire mon travail. Je suis fier de travailler à côté de mon père et je suis persuadé qu'il est heureux de m'avoir près de lui. À un moment, il s'approche de moi et me dit tout bas à l'oreille : "*Tu travailles bien, tu en fais autant que Mimile et ils sont mieux serrés*". Son œil narquois brille et il a fait en sorte que son coéquipier ne puisse entendre. Je ne suis pas peu fier du compliment et après une telle déclaration, je ne peux que faire encore mieux. J'ai toujours gardé cette façon de communiquer avec un ouvrier en souvenir et bien plus tard je l'ai appliqué à mes ouvriers, tant il est vrai que l'on obtient de bien meilleurs résultats de la part d'un compagnon en l'encourageant qu'en le rabrouant.

Perché sur l'échafaudage, je vois très bien les tours du château "Charles VII" de Mehun, je ne les avais jamais vues de si près et si dégagées. Un soir, après le travail, mon père au lieu de prendre pour le retour le raccourci habituel, prend la route de Mehun. Je ne crois pas avoir encore fait mention du mode de locomotion employé, il s'agit bien sûr de vélos. Nous arrivons à Mehun par le faubourg de

Gangnebert et nous rentrons en ville par la porte de l'horloge, elle, je la connais bien pour être souvent passé dessous, il paraît même que la porte pleine en bois garnie de barreaux, serait la prison de la ville. Encore quelques coups de pédale et nous voilà sur la place du château. Elle est plantée de gros arbres. À quelques pas de l'église il y a un socle en pierre avec plus rien dessus, mon père me dit que ce socle est celui de la statue de Jeanne d'Arc, celle-ci avait eu le tort d'être en bronze et a été déboulonnée par les Allemands pour contribuer à l'effort de guerre. J'aime bien Jeanne d'Arc et le rapt de la statue me semble un sacrilège. Les tours du château sont là, devant moi, l'histoire déroule en quelques secondes dans ma tête, j'imagine le duc Jean de Berry, Charles VII mourant presque de faim par peur d'être empoisonné, Jeanne d'Arc lui rendait visite au temps de son épopée déjà victorieuse. Il est trop tard pour visiter, je suis un peu déçu mais je me jure bien d'y revenir un dimanche, de visiter la tour et de monter tout en haut, ce doit être autre chose que mon observatoire parmi les cloches de Preuilly. Avec leurs façades donnant sur la place, il y a les cours complémentaires, à droite celui des filles, à gauche celui des garçons, Jacqueline et Lili les fréquentent l'un et l'autre.

Mon père part pour le chantier de bonne heure le matin alors que je suis toujours au lit, il emporte son déjeuner dans un panier, ce n'est que l'après-midi que je le rejoins. C'est un matin de cette époque, qu'une lettre de Jean nous arrive par l'entremise de son ami le chef de gare. Il demande que ma mère lui envoie un colis avec ses vêtements civils, adressé au chef de gare, il a l'intention de déserter le camp le plus vite possible, un convoi de baraquements ne devrait pas tarder à partir pour l'Allemagne et il pourrait bien être du voyage et cette perspective ne l'enthousiasme pas. Ma mère est inquiète, elle me confie la lettre pour que mon père en prenne connaissance l'après-midi sur le chantier. Mon père, à la lecture de la missive ne cache pas son inquiétude, il redoute que cette désertion ne se passe mal et que Jean se fasse arrêter en cours de route, il sera sans papiers et les conséquences de cet acte pourraient être très graves. De retour à la maison, après s'être concertés, mes parents prennent la décision d'expédier les effets civils en y joignant leurs recommandations.

Partir du camp, c'est une chose, mais pour aller où ? Il faudra aussi des faux papiers, pour ceux-là, mon père semble avoir la solution, je saurai bientôt pourquoi. La retraite sera Manzay, la ferme de Monsieur Chopin là où je vais chercher les fromages et le beurre. Une visite de mon père à ces braves gens et l'affaire est réglée, ils ont déjà recueilli un clandestin originaire de Vierzon qui, réquisitionné par le STO et après un séjour en Allemagne, est venu en permission et en a profité pour ne pas repartir. Dans le même groupe que Jean au camp, il y a le fils d'un gendarme de Lury, la brigade dont dépend Preuilly depuis l'occupation. Le gendarme en question est alsacien comme toute sa famille, le fils en question aurait bien déserté lui aussi, mais avec l'origine de sa famille et la carrière de son père, cet acte pourrait avoir de graves conséquences, qui le font renoncer. Un après-midi, j'accompagne ma mère à la gendarmerie de Lury pour avertir ce gendarme des intentions de Jean. Nous sommes reçus par sa femme, lui, arrive quelques minutes plus tard, il fera le nécessaire pour qu'à la brigade, quand la désertion sera connue, les affaires se règlent au mieux. Il faut savoir que le chef de brigade est un homme sûr, il sera mis dans la confidence et on peut compter sur lui. Ces braves sont très inquiets pour l'avenir de leur fils, il pourrait partir, lui aussi en Allemagne et, avec son origine, il risque peut-être d'être incorporé de force dans l'armée allemande.

La clandestinité de Jean

Jean est arrivé, il est à Mehun chez tante Jeanne. Toute la famille, mais les uns après les autres, nous allons l'embrasser, heureux de le savoir arrivé à bon port, il est mieux ici que dans son camp à craindre tous les jours un départ pour l'Allemagne. Je suis curieux d'entendre le récit de sa fugue. Il est parti avec son copain le cuisinier de Sancoins. C'est par le train qu'ils ont quitté leur camp et leurs casseroles. En gare de Moulins il y a un contrôle de la police allemande, ils descendent à contre-voies et se cachent sous les wagons, couchés sur les essieux en faisant bien attention de ne pas mettre pied-à-terre. Les Allemands ont bien des chiens policiers mais ils ne découvrent pas nos deux fuyards. Le contrôle passé, ils remontent dans leur wagon, le reste du voyage se passe sans autre alerte, le copain arrête à Sancoins, Jean descend en gare de Mehun et trouve le toit hospitalier de tante Jeanne.

Après l'avoir embrassé, je suis heureux de revoir mon grand frère. Pour moi c'est un presque un héros, je lui demande de me raconter son passage aux camps de jeunesse. Il m'explique comment son métier l'amena à construire des foyers pour les marmites, son passage aux cuisines, la mauvaise nourriture, la viande souvent avariée, il n'y a pas de frigo, le cuisinier et lui essaient bien de faire de leur mieux mais avec de la mauvaise marchandise il n'est pas possible de faire de la bonne nourriture. Il me décrit le travail particulier qui incombe à son groupe : la construction de baraquements en bois destinés à l'Allemagne pour loger peut-être des prisonniers, des déportés, des travailleurs. Le confort du camp est très spartiate, la toilette se fait dans un ruisseau à l'eau plus que fraîche, lui n'a connu le camp qu'au printemps et en été, mais l'hiver dans cette région de montage, les pauvres gars ne se lavent peut-être pas tous les jours. Il me raconte aussi les incursions de la résistance qui, avec la complicité de quelques chefs de camp, mettent celui-ci régulièrement à sac, le refus des résistants d'incorporer dans leurs rangs des jeunes du camp pourtant prêts à les suivre (ils leur promettent cette éventualité pour plus tard), les accrochages de la résistance avec la milice, celle-ci n'arrive jamais à les surprendre et subit souvent de sérieux échecs.

Je suis fier des aventures qu'a vécues Jean, l'admiration que j'ai pour lui en sort encore renforcée. Ce qui me frustre, c'est de ne pas pouvoir raconter ces aventures, pour une fois vécues et non sorties tout droit de mon imagination, aux copains. Je suppose que j'aurais décrit en agrémentant de péripéties supplémentaires mais je ne trahirai par la confiance que la famille m'a faite, je ne suis pas de ceux qui trahissent un secret. Jean ne reste pas chez tante Jeanne, la police peut lancer des recherches dans toute la famille et peut venir enquêter très vite. Il me semble que c'est ce qui se produit quelques jours plus tard mais le fuyard est déjà à Manzay où il arrive de nuit, sans même s'arrêter à la maison. À la ferme, il était attendu, là il est en sécurité, cette ancienne abbaye est cachée au milieu des bois. Aujourd'hui une route goudronnée y conduit et les bois ont été en grande partie abattus. Cette destruction des bois serait de nos jours considérée comme un véritable désastre écologiste, le bois Rond, les Bois de Foulin, de Vieilles Granges, ceux de Manzay et ceux de Fondmoreau, tous ont été livrés aux bulldozers en totalité ou en partie. Ce massif forestier de plusieurs centaines d'hectares retenait l'eau de pluie comme une éponge et la restituait petit à petit. L'eau qui aujourd'hui s'écoule en deux jours jusqu'au Cher, mettait en ce temps-là deux mois peut-être pour faire le même parcours. À l'époque ces bois sont magnifiques, plantés de taillis de charmes et de chênes vigoureux, ils constituent à cette ancienne abbaye un écrin qui souligne sa noblesse. Quand le déboisement eu lieu avec la bénédiction des hommes politiques, sous la responsabilité des fonctionnaires de l'agriculture et des eaux et forêts, on parlait encore très peu d'écologie et c'était bien dommage pour une fois.

En cette fin d'été 43, les bois heureusement sont encore en place, les chemins d'accès à la ferme sont des chemins de terre. Le facteur, l'hiver laisse son vélo à l'extrémité d'une partie d'un chemin pierré et fait le reste du trajet à pied. Conscients de la difficulté, les fermiers l'invitent très souvent à déjeuner avant qu'il ne reparte. Avant la guerre, les Chopin allaient au marché de Mehun en automobile, mais l'hiver il fallait la tirer à l'aide d'un cheval dans le chemin de terre jusqu'à l'allée pierrée.

Jean loge dans une pièce immense et très haute de plafond dans laquelle trône une immense cheminée où brûlent, à la mauvaise saison, d'énormes bûches et même des troncs entiers. Je suppose que cette pièce était, à l'origine, un dortoir. Le réfractaire au STO est déjà en place, il est de Vierzon, un autre ouvrier qui lui ne se cache pas, complète le personnel masculin. Une brave fille du nom de Germaine fait fonction de bonne, Madame et Monsieur Chopin sont plus âgés que mes parents, ils règnent dans leur ferme mais sont bien sympathiques et tout compte fait, coulent des jours heureux, entourés de leur personnel assez nombreux ce qui leur permet de ne pas trop travailler.

Il faut, au plus vite, des faux papiers à Jean car, même caché, on peut être contrôlé par la gendarmerie, ce qui ne porterait pas à conséquence, les gendarmes de Lury sont au parfum et seraient même en mesure de brouiller les pistes mais, il y a la police allemande et, avec elle, il faut être en mesure de montrer patte blanche.

Premiers contacts avec la résistance

Depuis quelque temps, un homme assez jeune et une demoiselle tout aussi jeune passent régulièrement à la maison. Au début, je ne pose pas de questions, mais je découvre assez vite qu'il s'agit de résistants qui, me semble-t-il, mettent en place un réseau. Je ne sais pas comment mon père fut contacté, sans doute par des amis de Mehun. J'ai l'impression qu'il fait déjà partie de l'organisation, je ne sais rien de plus, personne n'en parle à la maison. Lorsque les deux personnes apparaissent, toujours en vélo, quelquefois ensemble, parfois seules, ils conversent avec mon père, toujours à l'écart d'oreilles indiscrètes. Je fais des suppositions sur les activités exactes de ces résistants, de toute façon j'approuve mon père pour ce qui me semble être son engagement et, comme pour Jean, je voudrais bien pouvoir épater les copains avec ce que je perçois de ces activités secrètes, je suis conscient du danger et je n'en souffle mot. Les papiers d'identité de Jean arrivent par le canal des deux agents de liaison, il porte un nom que j'ai complètement oublié et, sur la photographie, il a la moustache qu'il s'est laissé pousser.

Tous les jeudis, je me rends à Manzay pour le ravitaillement, mais à présent, j'ai un autre but, je fais ce déplacement surtout pour voir Jean, lui s'est remis au travail de la ferme comme s'il l'avait toujours fait. Quand l'hiver arrive, quand les nuits sont longues, c'est lui qui vient après dîner, son camarade l'accompagne, ils passent la veillée chez nous. Tout ce qui pourrait laisser filtrer la lumière est calfeutré pour que personne de l'extérieur ne soupçonne qu'une veillée se tient à la maison. Ses bons copains de Preuilly sont au courant de sa présente et, souvent, l'un ou l'autre vient passer la veillée avec nous.

À Manzay il n'a pas d'électricité, donc pas de radio, il existe de petits postes radio rudimentaires qui fonctionnent sans électricité, ce sont des postes à galène. À Paris, Paulette a une ancienne amie de pension dont le mari a la possibilité de fabriquer ce genre de poste. À la demande de ma sœur il en construit un pour Jean. Pour le faire parvenir à Preuilly c'est encore le copain d'une amie d'enfance que Paulette a rencontrée dans la capitale qui en assure le transport. Il est routier et transporte des carlingues d'avions fabriquées à Bourges, dans la région parisienne. Aussi curieux que cela puisse paraître, ce petit engin fonctionne, la recherche d'une station se fait à l'aide d'un fil d'acier que l'on pique sur une pierre noire qui ressemble à un morceau de charbon, une galène, elle est enserrée dans un logement prévu à cet effet, un jeu de plusieurs bobinages permet, je crois, de faire des recherches sur plusieurs longueurs d'ondes. Pour écouter ce poste il faut se coiffer d'un casque à deux écouteurs et ça marche. Aujourd'hui encore, j'en suis étonné, le défaut c'est qu'une seule personne peut écouter mais c'est mieux que rien. C'est un jeu pour moi d'écouter et de rechercher les différentes radios, quand je rends visite à Jean. Après la guerre, le poste à galène est rangé au grenier, ce sera une raison supplémentaire pour moi de m'isoler dans celui-ci afin écouter ce curieux appareil.

Je découvre le cinéma

J’avais eu la chance, depuis que la Bouine était à notre service, d’accompagner quelquefois mes parents à Mehun pour voir un film au cinéma de Saint Syph. Je ne crois pas que ces occasions furent bien nombreuses, je ne me souviens d’ailleurs pas du tout des projections que j’ai pu voir alors que je me souviens de quelques bribes des séances qu’organisait Monsieur Guyot, salle Sainte Marthe.

Au printemps 1943, la ligne de démarcation a disparu, je peux aller seul à Mehun en vélo. J’en profite pour me rendre chez tante Jeanne, elle aime bien le cinéma aussi, se fait-elle un plaisir de m’emmener avec elle. Je laisse mon vélo chez elle et nous partons à pied pour le cinéma qui se trouve à dix minutes de marche. Je suppose que ce spectacle n’intéresse pas mon oncle Alfred, je ne crois pas qu’il vienne avec nous.

À Mehun, il y a deux salles, la plus près de chez tante Jeanne est le Saint-Syph., l’autre est à l’opposé dans Mehun et est trop loin, c’est le Casino. J’apprécie bien le cinéma, les films ne sont pas toujours faciles à comprendre pour un gamin de mon âge, d’ailleurs très peu sont restés dans mon filet à souvenirs si ce n’est "la fille du puisatier" ou "les misérables" en deux épisodes. Ce qui m’intéresse le plus ce sont les documentaires et les actualités de la semaine qui passent l’un et l’autre avant l’entracte. Les documentaires m’intéressent beaucoup, ils sont toujours passionnants, on y voit de tout, des plantes extraordinaires, des cargos, navires de guerre ou bateaux de pêcheurs, des ouvriers au travail dans les usines modernes où le travail ne s’arrête pas, des mines profondes où les mineurs travaillent torses nus. Les actualités relatent les faits importants de la semaine passée, comme la vie dans la France en paix, les Français au travail sous l’autorité bienveillante de notre Maréchal, les sabotages, œuvres des terroristes communistes. Il y a aussi l’héroïsme de l’armée allemande qui nous protège du communisme et qui combat les anglo-américains et les soviets au service des juifs et des communistes. Si j’avais eu l’occasion de regarder les actualités les premières années de guerre, il est possible que j’aie tout gobé sans me poser trop de questions. À présent, je suis au courant de beaucoup de choses que j’ai entendues, que j’ai vues et, si je regarde les images des guerres aux actualités, c’est que la guerre intéresse le gamin que je suis, quant à la propagande de Vichy, il y a déjà un moment que, grâce à radio Londres, je prends de l’antidote.

Aujourd’hui, je regarde régulièrement "histoires parallèles", une émission de télévision très intéressante qui passe toutes les semaines. Elle consiste à la rediffusion des actualités cinématographiques qui passaient toutes les semaines dans les salles des pays d’où elles étaient originaires, voilà cinquante ans, au même moment de l’année. À cette occasion, je revois les actualités françaises que je regardais gamin au Saint Syph. Avec le recul et surtout avec l’âge, je peux juger de la dose très importante de la propagande fasciste dans les actualités du moment. Je me rends compte que le cinéma était une arme, comme la télévision peut en être une aussi à notre époque, des armes très dangereuses pour le libre-arbitre et la conscience des hommes, surtout si elles sont au service d’idéologie d’où qu’elle vienne.

Le premier film en couleurs que je vois c’est avec tante Jeanne au Saint Syph., c’est un film allemand, je ne me souviens plus du titre dans lequel il est fait mention d’une ville lumière ou d’une ville radieuse, la ville en question est Prague qui, en cette occasion, est une ville allemande. Si je ne me souviens plus du titre, je ne me souviens pas mieux du scénario, mais je me souviens très bien d’avoir été ébloui par la beauté des couleurs. Je ne reverrai des films en couleurs qu’après la guerre, de grands films américains. La propagande est dans tous les camps, juste après la guerre, j’aurai l’occasion de voir des films soviétiques, je serai admiratif devant le courage du peuple russe face aux ordres nazis. Aujourd’hui, je sais que l’armée et le peuple soviétiques furent effectivement héroïques mais que ce n’était pas pour défendre l’idéal communiste mais surtout pour défendre leur partie.

Mes premiers pas dans la vie

Avant de rentrer à l'école, je ne résiste pas à l'envie de conter mon obstination tout comme celle de mes copains à vouloir fumer. Si durant la période où mes connaissances allemandes gardaient la ligne de démarcation, il n'était pas rare qu'ils m'offrent une cigarette. Depuis leur départ, personne n'a montré la moindre intention de me faire fumer. Il faut savoir que comme le pain et bien d'autres choses, le tabac est contingenté, il est vendu dans les bureaux de tabac contre les tickets de cartes de rationnement. Le marché noir du tabac est l'un des plus florissants. Je ne me souviens plus exactement quand les femmes ont eu droit à ces cartes, si ce n'est pas du temps de l'occupation pendant lequel elles n'ont pas encore conquis l'égalité avec les hommes, c'est sûrement tout de suite après la libération où leurs droits à l'égalité furent reconnus. Toutes deviendront fumeuses à la face des bureaux de tabac, mais en réalité, pour le plus grand nombre, c'est pour assouvir l'envie de fumer de leur père, mari ou fils. En attendant, on essaie bien de cultiver quelques pieds de tabac, c'est à la portée de tous les jardiniers mais transformer ces feuilles en bon tabac gris, c'est une toute autre difficulté. Je crois que peu réussissent à fabriquer du tabac digne de ce nom. Jean, encore lui, connaît l'existence d'une plantation officielle de tabac à Boisboisseaux. Une famille juive a affermé une des locatures de ce hameau, sûrement pour se faire oublier et a planté une parcelle de terre en tabac. Avec son compagnon de clandestinité, Jean rampe dans ce champ et assez loin de la bordure, ils cueillent les feuilles basses, ils en récoltent ainsi une quantité appréciable. Ils ont une recette de fabrication qu'ils tiennent de je ne sais qui, les feuilles subissent plusieurs opérations et elles finissent tassées entre deux planches chargées avec de grosses pierres, elles restent dans cette position plusieurs jours à la suite desquels elles forment un bloc qui est découpé finement en lamelles, un peu plus larges malgré tout que le tabac du commerce. Si le tabac ainsi obtenu n'a pas la qualité du tabac du commerce, il peut le remplacer et procurer le même plaisir. Je ne fais ici que répéter ce que j'ai entendu dire par les utilisateurs, étant entendu que je ne suis pas invité à faire la comparaison.

Il me faut, avec les gamins de mon âge, me débrouiller pour trouver un substitut au tabac. Le plus simple, il pousse à profusion dans la garenne, c'est la vigane, une sorte de liane qui pousse dans les bois. Il nous suffit de couper des morceaux de la grosseur d'une cigarette et de la même longueur. La vigane a la particularité d'être poreuse dans le sens de la longueur. Comme une cigarette, il faut l'allumer en aspirant très fort, alors elle se consume en dégageant de la fumée comme une véritable cigarette. Le seul inconvénient, c'est que cette fumée n'a rien à voir avec la fumée odorante du tabac et qu'après quelques minutes, la langue, la bouche et la gorge commencent à piquer, alors il faut cracher, tousser et abandonner les cigarettes de vigane et leur fumée. Pour moi, c'est mieux que rien, j'ai quand même fumé et cette action me donne l'impression d'arriver plus vite à la condition d'adulte. Il y a aussi les feuilles de noyer, certains fumeurs en manque de tabac en fument après les avoir fait sécher. Avec les copains, nous essayons de faire l'expérience, pour les feuilles de noyer pas de problème, ce n'est pas ce qui manque. Le papier à rouler les cigarettes ne coûte pas cher, nous pouvons en acheter chez Madame Danjon. La grosse difficulté, c'est de rouler les feuilles de noyer au préalable émiettées dans ces petits morceaux de papier. Ce qui marche le mieux ce sont les feuilles de papier fin des calendriers éphémérides desquels on détache une feuille tous les jours, le papier est plus épais que celui des feuilles à cigarettes, il est aussi plus grand, avec ces feuilles, on arrive enfin à rouler nos cigarettes, le problème c'est de les tenir collées. Enfin, quelques-uns uns d'entre nous arrivent à allumer ces semblants de cigarettes mais il faut se rendre à l'évidence, la fumée n'est guère meilleure que celle de la vigane, nous ne renouvelons pas souvent cette expérience plutôt décevante.

Aujourd'hui, quand je repense à toutes ces tentatives pour arriver à fumer mais aussi à celle de tous les adultes, je me dis qu'il sera bien difficile de réduire la consommation de tabac. Moi, je serai un sage, malgré le jeune âge où je commencerai à fumer de vraies cigarettes, je m'arrêterai complètement à vingt-deux ans, il sera temps, j'en serai déjà à fumer deux paquets de cigarettes par jour.

Un Maître

La voilà, elle est arrivée la rentrée 43, je ne peux pas dire que je rentre à l'école avec enthousiasme, je viens de vivre des grandes vacances comme jamais je n'en avais connu auparavant, avec un peu de travail mais surtout beaucoup d'activités et de jeux avec les copains. Maintenant, là devant moi, je découvre mon nouveau maître et déjà je regrette mes institutrices, leur patience, leur douceur (je ne parle pas ici de Mademoiselle Borderieux). Il est là, dans le couloir qui sert de vestiaire, il a les deux mains dans les poches de sa blouse grise, il est de taille moyenne et porte des lunettes qui lui donnent un air sévère. À cette époque, les garçons ont presque tous un couvre-chef, moi je porte un béret noir, je me découvre en rentrant et je lance un "*bonjour m'sieur*" assez fort pour qu'il puisse bien remarquer ma politesse, il me rend mon salut, ça marche, je mets mon sac et mon béret à mon portemanteau et je me retrouve dans la cour avec les copains et les copines. Nous échangeons nos premières impressions sur notre nouveau maître, pour l'instant elles sont plutôt bonnes.

Un coup de sifflet et nous voilà sur deux files, garçons et filles, chacun et chacune de part et d'autre de la porte, nous rentrons sur une file pour éviter la bousculade, les filles les premières, les garçons ensuite. Nous cherchons nos places, nos noms sont inscrits sur une petite feuille de papier au coin de la table. Je constate avec satisfaction que je suis bien dans la rangée des grands, sur la deuxième table à gauche en regardant le bureau du maître. Il rentre et ferme la marche, il attend que nous soyons tous au pied de notre table et quand le silence est fait, il nous invite à nous asseoir. Je commence à ranger mon matériel personnel dans ma case, je regarde bien Monsieur Maréchal (c'est son nom), il est encore jeune, mais plus âgé que Mademoiselle Poujet et, malgré ses lunettes, il ne semble pas si terrible que cela, il est même plutôt sympathique. Quand nous sommes tous installés, petits et grands, il demande le silence d'une voix ferme, mais calme. Il se présente, nous dit être satisfait d'avoir été nommé à Preuilly. Il nous fait savoir ce qu'il attend de nous, il nous conseille de travailler en silence, de faire des efforts dans notre travail, de bien apprendre nos leçons et aussi de ne pas chahuter en classe. Il nous promet que, si nous suivons ses conseils tout ira bien, mais aussi que nous serons vite remis dans la bonne voie si nous ne sommes pas sérieux, nous voilà prévenus. Cette entrée en matière jette un froid dans la classe, mes craintes étaient fondées, nous serons certainement moins à l'aise et nous risquons d'avoir moins de liberté avec celui-ci, mais pourquoi donc nos gentilles maîtresses sont-elles parties ? La matinée, comme les précédentes, se passe à distribuer livres, cahiers et petites fournitures, peut-être qu'en fin de matinée, pour nous remettre le pied à l'étrier, faisons-nous une dictée ?

Dans le cours moyen, ils seront deux à se présenter au certificat d'études primaires à la fin de l'année scolaire. Il s'agit d'Huguette Gaultier et de Robert Langilier lequel bénéficiera d'une dispense afin de pouvoir passer cet examen à treize ans. En effet, à partir de cette année-là, le certificat se passe obligatoirement à quatorze ans, ils sont dans le même cours que tout le cours moyen mais leurs dictées sont plus longues, leurs problèmes plus nombreux, ils ont des matières comme l'histoire du Berry que nous n'avons pas (je crois me souvenir que l'auteur de cette histoire n'est autre que Monsieur Goby, l'inspecteur primaire bien connu de Jean), la mise au programme de cette discipline n'est peut-être pas un hasard, la France jacobine n'est pas en odeur de sainteté. Pour ceux qui auraient voulu rentrer dans un collège, un lycée, un cours complémentaire, un examen de contrôle devait permettre de rentrer dans ces établissements. Cette année-là, à Preuilly, personne n'est intéressé par cette voie. Dans le cours moyen, avec les copains et les copines qui viennent avec moi du cours élémentaire, je retrouve ceux qui avaient grimpé d'un échelon l'année passée.

Il ne m'est pas difficile de me rendre compte que Monsieur Maréchal est un très bon maître. Il est exigeant et quelquefois manque de patience ce qui n'avait jamais été le cas avec nos institutrices. Il passe souvent entre les rangées de tables, regarde notre travail par-dessus nos épaules et quelquefois, à ces occasions, nos cheveux coupés courts autour des oreilles, sont les jouets de ses doigts et, sans avertissement, ils sont tirés vers le haut ce qui est très désagréable mais a la faculté de rectifier une erreur ou une faute dans la seconde qui suit. En revanche, quand il le faut, il sait bien nous détendre en

nous lisant un conte, en chantant, nous chantons souvent, l'hymne au vieux Maréchal est aux oubliettes mais nous chantons des chansons d'école traditionnelles : Trois jeunes tambours, Toulouse, le son du cor, Frères Jacques, que nous chantons en canon. Avec lui, le sport est aussi plus viril, sir la plupart de mes camarades apprécient, ce n'est pas mon cas.

Comme celles qui l'avaient précédé, Monsieur Maréchal continue les leçons d'éducation civique et morale. Lui aussi, nous lit un texte dans un livre et en dégage un thème de réflexion, par exemple sur la justice, l'honnêteté, le courage, la politesse, l'aide et le respect dus aux personnes âgées mais aussi, chez nous, à nos parents. Il nous met en garde contre la paresse, le mensonge, la calomnie, la médisance en un mot tout ce qui peut nuire à autrui. Je crois bien que c'est lui qui nous conte l'histoire du petit berger. Un jour celui-ci s'ennuie et l'idée de faire une farce aux villageois lui vient à l'esprit, il crie très fort : "*au loup, au loup !*", Tous les hommes qui l'entendent arrivent vite avec des fusils, des fourches, mais ils ne voient pas de loup, le petit berger a bien ri. Quelques jours plus tard il recommence la farce. Comme la première fois, les hommes du village accourent, toujours pas de loup. Les braves gens comprennent qu'ils ont été les jouets du gamin. À quelque temps de là, des loups, des vrais, se présentent devant le troupeau, le berger crie à pleins poumons "*aux loups, aux loups !*" mais personne ne bouge, les villageois ne le croient plus et les loups emportent quelques agneaux pour faire bombance.

Il nous raconte aussi l'avarice d'un vieux paysan qui, pour économiser son fromage, ne fait que le frotter sur la croûte de son pain, le fromage dura longtemps mais finit par s'user et disparaître. Mécontent du résultat, notre homme renferma un autre fromage dans une petite boite et frotta celle-ci sur son pain mais, quand il eut assez de manger son pain sec, il ouvrit la boîte et trouva le fromage tellement sec qu'il ne put le manger.

Son exemple, pour le courage, est celui d'un ouvrier maçon. Celui-ci est avec un camarade occupé à la construction d'un mur. Ils sont montés très haut sur un échafaudage. À un certain moment, celui-ci déséquilibré par une charge excessive est prêt à s'effondrer. Il faut prendre une décision très vite, si les deux maçons restent sur l'échafaudage, celui-ci va s'écrouler mais si l'un saute, celui qui restera a des chances de ne pas tomber. Les deux hommes sont conscients de la situation, l'un est jeune et célibataire, l'autre est marié et père d'une nombreuse famille. Le jeune homme juge que son sacrifice permettra à une famille de vivre et il saute. Longtemps au cours de ma vie professionnelle, j'ai eu cette histoire en tête, surtout quand j'étais sur un échafaudage où je me posais la question de savoir si j'étais capable de sauter, aujourd'hui encore je n'ai pas la réponse.

La plupart des thèmes de réflexion que nous délivre notre maître resteront bien ancrés dans ma conscience. En écrivant ces lignes, je ne me souviens pas de tous, il y en a beaucoup d'autres, peut-être que dans la suite d de mon récit, j'en évoquerai quelques autres. Ils pourront être de Monsieur Maréchal mais aussi de Monsieur Peyronnet son successeur, il n'est pas toujours facile de bien séparer ce qui vient de l'un ou de l'autre.

J'aime bien les récitations, les fables, les poèmes, la poésie, j'ai du vague à l'âme en apprenant les fresques historiques de Victor Hugo, la retraite de Russie et Waterloo. Les fables de La Fontaine sont autant de leçons adressées, le plus souvent, aux puissants de ce Monde mais aussi aux sots ou à la société. En récitant Les Conquérants de José-Maria de Héridia, je rêve que je suis à la proue d'une Caravelle découvrant des mondes nouveaux. Je suis aussi Charles d'Orléans, fils du roi de France, prisonnier à Londres, qui décrit, comme une brodeuse qui brode son œuvre, l'arrivée du printemps sur sa douce France.

Sans me vanter, je puis dire que j'ai souvent fini mon travail avant mes camarades, l'instituteur en profite pour occuper mon temps libre en me mettant à la disposition des petits du cours préparatoire. Il me confie un travail qui, pour moi est une véritable promotion, je suis chargé de faire lire et compter les petits nouveaux. Cette mission, je l'accomplis très sérieusement à l'occasion je me souviens de mon propre apprentissage avec Simone Delhomme trop sévère et Huguette Gaultier trop gentille, je fais en sorte d'être juste et patient. Je ferai ce travail supplémentaire pendant quatre ans et

aujourd'hui quand je rencontre les hommes et les femmes qui étaient devenus mes "élèves", je suis heureux de leur rappeler leurs premiers Ba.Ba. Pour effectuer cette mission éducatrice, je suis armé d'une règle et très sérieux, conscient de mes responsabilités, un à un, je les fais lire ou compter ce qu'ils ont appris le matin avec le maître. Les uns sont très bons, très peu sont vraiment mauvais, la plupart me rappellent ce que j'étais quand je fréquentais leurs bancs, il y a de cela déjà longtemps.

Dans le cours moyen nous sommes tous classés ensemble, les deux qui préparent leur certificat d'études, ceux qui sont là depuis l'année dernière et ceux, comme moi, qui arrivent du cours élémentaire. Huguette et Robert sont de bons élèves et naturellement sont classés aux deux premières places du classement mensuel, il serait inquiétant pour eux qu'il n'en soit pas ainsi, le succès à leur examen en serait certainement compromis. Le passage dans la grande division n'a pas mis en péril ma place de premier de ceux qui ne sont pas en dernière année, même devant les camarades qui sont dans ce cours depuis l'année dernière. Au classement, je suis donc, le plus souvent, troisième devant les intouchables, Huguette et Robert. Rien pourtant n'est acquis définitivement, il arrivera que je trébuche et me retrouve dans les profondeurs du classement. Cette mésaventure m'était déjà arrivée dans le cours élémentaire. Je suis terriblement vexé de ces faux-pas, à la suite desquels, je fais toujours l'effort nécessaire pour reconquérir la place que je considère comme la mienne. Tous les mois nous sommes classés en fonction des notes obtenues avec les compositions du cahier mensuel, mais aussi avec la moyenne des devoirs du moi, avec la conduite et pour couronner tout ce travail, le maître y va de son petit commentaire qui varie avec la qualité du travail, c'est en gros le classement suivant les connaissances que nous avions déjà au cours élémentaire.

La composition d'orthographe se divise en deux parties : une dictée et à la suite des questions de grammaire qui ont souvent pour base, le texte de la dictée. Pour cette composition, les cahiers sont corrigés immédiatement et nous sont redonnés pour que nous puissions juger nos fautes immédiatement. Toutes les compositions sont notées sur dix. En ce qui concerne l'orthographe, la note est partagée en deux, cinq pour la dictée et cinq pour la grammaire, sachant qu'une faute coûte un point, cinq fautes apportent un zéro mais il reste les cinq points accordés à la grammaire.

Ce jour-là, il y a composition d'orthographe nous avons remis nos cahiers au maître et il a terminé ses corrections. Robert est l'un des premiers à aller chercher son cahier, en revenant, il passe à côté de moi et me fait un clin d'œil, accompagné d'un sourire en coin dont je ne comprends pas la signification, le bougre a certainement aperçu sur le bureau du maître, la correction de ma composition. Fait inhabituel, le maître se lève mon cahier à la main et me demande de venir à côté de lui, au tableau. Je suis surpris et aussi inquiet, Monsieur Maréchal est calme, trop calme (le calme avant la tempête). Il me demande de prendre une craie et d'écrire au tableau devant mes camarades le mot dix (le chiffre), je m'applique pour écrire un beau "dis". À partir de ce moment-là, les choses vont aller très vite, je reçois une claque magistrale à laquelle je ne m'attendais pas du tout, ma tête heurte assez violemment le tableau tout proche et rebondit pour passer au travers d'une vitre de la fenêtre toute proche, je me retrouve la tête à moitié passée à l'extérieur. Je crois que le maître a plus peur que moi, il m'aide à repasser la tête à l'intérieur, enlève les quelques éclats de verre restés dans ma chevelure aussi drue à cette époque qu'elle est presque inexistante aujourd'hui et me renvoie à ma place avec mon cahier. Bien assis sur mon banc, un peu comme dans un rêve, je regarde le résultat de la correction, à la vue de celle-ci je comprends la colère de l'instituteur, dix-huit fautes, j'ai fais dix-huit fautes, quoique toujours faible dans cette discipline, jamais une telle pluie de fautes n'avait recouvert mes dictées. À la réflexion, je me dis que l'incident qui venait de se passer avait sûrement écourté une séance d'écriture au tableau des mots de la dictée qui avaient fait l'objet d'une faute et que je venais d'échapper à un exercice qui aurait été désagréable et mis mon amour-propre à rude épreuve. Malgré ce désastre, je réussis à avoir quatre et demi en grammaire, ce qui me fait, avec le zéro en dictée, une note finale en orthographe de quatre et demi. À la fin du mois, je rétablis la situation, j'ai de bonnes notes dans les autres compositions et je réussis à sauvegarder ma place de leader, une place qui, à la réflexion, cette fois-ci n'est peut-être pas tellement méritée.

Bien entendu que je ne souffle mot de cette aventure à la maison, ma fierté de bon élève me l'interdit. Je ne voudrais surtout pas que mes parents reprochent à Monsieur Maréchal son geste qui

aurait pu être dangereux. Moi de toute façon, je lui ai pardonné sur-le-champ, jugeant en conscience que ce qui m'était arrivé, je l'avais bien mérité. Cette aventure arrive quand même jusque chez moi, c'est ma cousine Monique, elle est maintenant rentrée à l'école de Preuilly, qui raconte l'incident à tante Camille, celle-ci bien sûr, ne manque pas de le rapporter à ma mère, lors de sa visite dominicale. Ma mère, après m'avoir demandé quelques explications, jugea avec son bon sens coutumier, que le maître n'avait fait que son devoir. Je suppose aujourd'hui que si une telle mésaventure arrivait, le malheureux instituteur aurait certainement à subir les réactions véhémentes de l'association des parents d'élèves et peut-être un blâme de l'Académie.

Je suis certain que cette claque, en dehors du danger de blessure qu'aurait pu provoquer la vitre cassée, a été une bonne leçon. À partir de cette date, je ne referai jamais autant de fautes et, tout en restant faible en dictée, je n'aurai que rarement des zéros. Quant à Monsieur Maréchal, j'ai pour lui le plus grand respect et en dehors de cette mésaventure, il reste toujours sympathique avec moi. Aujourd'hui encore, je le considère comme un bon et grand maître.

Rober Langilier a lui aussi, tout dur à cuire qu'il soit, eu à goûter à la poigne de fer de notre maître. C'est quelques jours avant le certificat, à cet examen le chant est une matière inscrite au programme et qui est naturellement notée. Le problème de Robert c'est qu'il n'a jamais chanté, même en groupe. Après une séance de chant au cours de laquelle les deux candidats devaient répéter leur répertoire, Robert refuse obstinément de chanter. Monsieur Maréchal ne veut pas trop ennuyeux son candidat devant toute la classe à quelques jours de l'examen. Il lui demande gentiment de rester après la sortie de l'école pour essayer, avec lui, de lui faire sortir un semblant de chant et cela sans témoins. Ce jour-là, comme par hasard, nous sommes plusieurs à être retenus avec Robert après la classe, la cause m'échappe, elle peut être disciplinaire ou bien un devoir mal compris à refaire, l'instituteur n'a pas peur de faire des heures supplémentaires. À cette époque, le maître conduit la classe en rangs par deux jusqu'au carrefour de la route de la Bertherie avec la grand-route en face de l'église, cette initiative avait été prise par Madame Amiot. Arrivés à cet endroit, après un "allez" du maître et un "au revoir monsieur", les élèves partent à droite, à gauche ou comme moi avec Roger et Claude Jacquet, tout droit. Pendant cette absence momentanée du maître, nous sommes seuls dans l'école. Robert ne perd pas de temps, il prend son cartable et nous dit : "*Si Monsieur Maréchal vous demande où je suis, vous lui dites que je suis sorti pour aller au W.C.*". Il sort de l'école côté cour et saute le mur du jardin. Le maître rentre quelques minutes plus tard, il remarque vite l'absence de Robert. Il ne nous dit rien, fait demi-tour et sort en nous laissant désœuvré dans l'école. Il part, nous en sommes certains, à la recherche du fugueur, celui-ci, pour passer inaperçu, après avoir fait le mur, passe à travers champs et vignes pour se rendre chez lui. Ce parcours le rallonge un peu. Quand il arrive, le maître est sur ses pas. Robert a vite compris, sans dire un mot il repart, tête basse, suivi à distance par Monsieur Maréchal. C'est dans cet ordre, que par la fenêtre, nous les voyons déboucher sur la place. Nous reprenons vite nos places et attendons avec curiosité la prestation chantée de Robert. Celui-ci rentre le premier et rejoint sa place sans nous dire un mot. Le maître arrive, je crois qu'il sourit, sans doute heureux du bon tour qu'il vient de jouer à notre camarade. Il nous demande de vider les lieux. Pour une fois, nous sommes déçus de ne pas faire de punition, nous avons tellement envie d'entendre chanter Robert. Je n'ai jamais su la suite d l'histoire, Robert a-t-il chanté ? Personne ne lui posa la question. À l'école, il sait se faire respecter, le mystère régnera longtemps sur le dénouement de cette histoire.

Huguette et Robert passent avec succès leur certificat d'études, Robert a même obtenu un prix, je ne me souviens pas de son objet, sûrement pas un premier prix de chant. C'est un beau livre "Le mousse du Korigan", mais il n'est pas intéressé par la lecture et comme son voisin Henri Beurdin, il n'a qu'une hâte, travailler dans les champs. Il commencera sa vie active comme petit vacher chez Gaston Romain, mais rapidement, il intégrera l'équipage de Monsieur Guyot comme aide piqueur, un métier dont il avait toujours rêvé. C'est à moi, que Monsieur Maréchal offre le livre abandonné par Robert. J'en suis très heureux, un livre est toujours le bienvenu dans ma petite bibliothèque. J'aime lire de plus en plus, surtout quand il s'agit d'histoire de mer, les dix-huit fautes sont oubliées, même par mon maître.

Durant cette année scolaire, Monsieur Maréchal fait un stage de perfectionnement à Pau qui doit avoir trait à l'éducation physique, il est parti un mois complet. Pour le remplacer, nous héritons d'une jeune institutrice stagiaire, Mademoiselle Mornetas, elle fait ce qu'elle peut, mais je rends vite à l'évidence, la jeune remplaçante ne tient pas la comparaison avec notre maître. Avec elle les journées paraissent longues, les cours ennuyeux, je compte presque les jours, il faut pourtant être indulgent, il est évident qu'une jeune stagiaire remplaçante qui tombe dans une classe unique, doit être un peu perdue. Je ne sais pas si Monsieur Maréchal et sa jeune remplaçante se connaissaient avant de se rencontrer à Preuilly mais le peu de temps durant lequel ils se verront avant et après le stage sera déterminant pour la suite de leur existence, ils se marieront quand la guerre sera finie. Monsieur Maréchal restera en bon terme avec la famille Jossand, en effet, c'est chez Madame Danjon la mère de Madame Jossand qu'il prend pension pendant les deux années scolaires qu'il passe à Preuilly, il en résultera une solide amitié.

La tourmente se rapproche

Avec le mois de juillet 44, l'année scolaire se termine, elle fût pour moi une des plus importantes, certainement celle qui compta le plus dans le déroulement de ma scolarité. Après le calme plat des années précédentes, beaucoup d'événements se passent dans le monde, en France, même à Preuilly et dans ma famille. L'été qui commence avec les vacances est le bienvenu. Je retrouve la bande, les copains, le Cher, la baignade, je suis peut-être un peu plus pris par les tâches familiales mais il me reste beaucoup de temps libre et j'en profite un maximum.

La guerre s'est singulièrement rapprochée, les alliés sont en Italie et ils viennent de débarquer en France. La guerre de l'ombre, celle de la résistance est partout, elle montre son visage, même à Preuilly. Notre facteur, Gaston Leclerc, a changé d'échelon ce qui l'oblige à changer aussi de poste, il est nommé à Massay. Sa femme qui gérait l'agence postale part évidemment avec lui. La relève est assurée par un facteur auxiliaire, un adjudant du 1er RI qui vient d'être dissous. Avec le départ de Gaston Leclerc, c'est tout un pan de l'univers où je vécus mon âge tendre qui disparaît. À la maison, nous nous souviendrons de sa gouaille, de son sans-gêne quand il se servait lui-même à boire, ma grand-mère perd un de ceux qui pouvaient l'asticoter sans qu'elle en prenne ombrage, c'est certainement elle qui le regrettera le plus.

Le nouveau facteur emménage à la poste avec sa famille, c'est un breton, il est marié et pour l'instant le ménage a deux enfants : Jeannine, une fille qui doit être de mon âge et un garçon plus jeune. L'un et l'autre viendront à l'école à la rentrée. Ce changement doit se faire pendant les grandes vacances 43, en effet les enfants Simon sont, me semble-t-il, à la rentrée de cette année-là.

La famille Simon est d'origine bretonne, de Dinan il me semble, il est bien sympathique mais il est plus réservé que Gaston Leclerc, il est vite adopté par les Preuillois, Madame Simon est agréable et ne fait pas regretter Madame Leclerc. Jeannine est dans mon cours, c'est une bonne copine pour laquelle je nourris ce que l'on pourrait appeler une "amitié platonique" qui doit être réciproque. Je ne l'ai pas connue toute jeune comme les autres copines qui sont pour moi des camarades avec lesquelles je n'ai jamais pensé avoir d'autres rapports que de la camaraderie. Ces relations un peu particulières se traduisent par un échange de petits billets que nous font parvenir sous les tables, les copains et copines qui sont assis entre nous. Je suis plutôt timide sur le terrain des rapports avec les filles. Cette correspondance sera tout ce qui résultera d'une amitié un tout petit peu particulière. J'aurai bientôt à reparler de cette famille dont le passage à Preuilly fût assez court, moins de deux ans. Je ne revis jamais aucun d'entre eux. Voilà quelques années, Jeannine serait venue chez Régine Brançon, mais je ne l'ai pas vue. Il y a peu de temps, j'étais encore maire, nous avons appris à la mairie, la mort d'un fils, un troisième enfant qui était né pendant le séjour de la famille à Preuilly ce qui donnait lieu à une transcription sur le registre d'état civil des naissances. Quelques jours plus tard, Monsieur Simon demanda à la mairie un extrait d'acte de naissance, j'avais son adresse, il m'aurait été facile de lui écrire pour lui présenter mes condoléances et lui rappeler l'amitié qui avait uni nos deux familles. Je ne l'ai pas fait pour respecter le silence qui avait été le sien jusqu'ici, aujourd'hui je le regrette.

À Preuilly, à cette époque, il y a relativement assez de jeunes de dix-huit à vingt-cinq ans. Les bals sont interdits mais ce n'est pas cela qui les empêche de danser. Aimé Coursault qui, il y a quelques années était encore à Villeperdue et qui est, à cette époque, à Reuilly, Jean Couturier le petit copain de la sœur aînée d'Huguette Gaultier, animent ces bals clandestins avec leurs accordéons. Les bals ont lieu dans une grange, dans un grenier, sur une route. Quand il manque l'accordéoniste, c'est un phonographe qui prend la relève, en l'occurrence celui de la famille Gredat dont le grenier fait une excellente salle de bal malgré le manque de puissance du phonographe mais, c'est bien connu, les jeunes ont les oreilles fines. Plus tard, le phono sera remplacé par un électrophone avec son enceinte, là, c'est le pied, le grenier Gredat sera pendant les dernières années de la guerre, souvent mis à contribution.

Quelque temps avant la disparition de la ligne de démarcation et quelques mois après, les jeunes garçons de Preuilly vont à Reuilly où dans l'arrière-salle d'un café, Aimé Coursault anime un bal clandestin. À cette occasion, je me souviens très bien des retours de Jean au petit matin où il grimpe au lit pour peu de temps et sûrement fatigué, il ne me fait pas beaucoup de confidences sur ces sorties. J'en apprendrai la teneur des années plus tard quand il voudra bien les raconter. Ce que l'on peut déduire de ces activités clandestines et ludiques, c'est que la "surprise partie" est déjà inventée à cette époque et que les jeunes trouvent toujours le moyen de s'amuser et de vivre leur jeunesse même quand c'est interdit, même en temps de guerre.

C'est, je crois, au début de l'été 44 que René Gredat se marie avec une fille de Mehun, Geneviève. Après son passage rapide dans la marine nationale et le sabordage de celle-ci, il est rendu à la vie civile tout comme Bernard Gangnard et Achille Lacroix. La plupart des jeunes gens de Preuilly sont invités à ces noces, il doit y avoir aussi des amis de Geneviève et bien sûr les familles. Je ne suis pas de la fête mais j'assiste à la préparation. La grange est débarrassée de son contenu et transformée en salle de banquet, de grandes tables sont installées en fer à cheval, posées sur des tréteaux. Elles sont garnies de draps en guise de nappes. Sur celles-ci sont installés les couverts et des bouquets de fleurs, des bancs en bois sont de part et d'autre et servent de sièges. La cuisine est préparée par Madame Delhomme, leur voisine. Elle n'est pas du métier mais elle a servi en maison bourgeoise et est habituée à préparer et à faire la cuisine. J'ai un souvenir précis de son travail, elle prépare des tartes, peut-être aux prunes ou aux pruneaux. Sur le dessus elle dispose des bandelettes de pâte qu'elle croise en losange et badigeonne de jaune d'œufs et de sucre. Je trouve que ces tartes sont belles et surtout alléchantes. J'en ai encore l'eau qui me monte à la bouche. Les mariés font le chemin de Mehun, domicile de Geneviève où a été célébré le mariage, à Preuilly dans une charrette tirée par un cheval, le reste de la noce suit à pied. On peut penser qu'après cette mise en jambe l'appétit est de rigueur pour déguster le dîner de Madame Delhomme. Comme il est de coutume, à cette époque, la fête continue le lendemain. Paulette est de la noce, tandis que Jean, toujours caché dans sa ferme, ne peut y participer mais je crois bien qu'il se soit joint à la fête dans la nuit. En conclusion, j'ai l'impression d'avoir été des noces de loin et d'avoir, moi aussi, bien fait la fête.

Mes copains, Claude et Lucien, ont une tâche à accomplir. Ils ne la font pas toujours avec enthousiasme. Ils sont de corvée, à la belle saison, pour chercher et couper l'herbe fraîche nécessaire à l'élevage des lapins du clapier familial. La récolte se fait dans des champs en jachère, sur les accotements des routes, sur les bords du Cher. Il s'agit de cueillir des plantes particulières comme des pissenlits, des laiterons, des carottes sauvages, etc. Il faut faire attention à ne pas cueillir avec, de mauvaises herbes qui pourraient faire crever le cheptel. Quelquefois, je leur donne un coup de main afin qu'ils puissent terminer plus vite et venir ensuite participer à la baignade de la bande. Quand la récolte n'est pas suffisante, il faut tricher un peu. L'opération consiste à revenir jusqu'au clapier sans se faire remarquer et reprendre aux lapins l'herbe qui leur a été donnée la veille et qu'ils n'ont pas mangée ou plutôt qu'ils n'ont pas encore eu le temps de grignoter. Il faut prendre l'herbe la moins fanée et la mélanger dans le sac avec l'herbe du jour. Il ne faudrait pas que les grandes sœurs s'aperçoivent de la supercherie. Plusieurs fois, j'ai vu se pratiquer l'opération qui s'est toujours bien terminée pour Claude et Lucien passés maîtres dans l'art de l'arnaque. Je ne crois pas que les lapins souffrent de la faim, leur poil est toujours bien brillant et ils n'ont pas subi de retard de croissance.

Depuis que les douaniers allemands sont partis, leur baraque est restée apparemment vide et inoccupée quelques mois. Pendant quelque temps, tous ceux qui passent sur la route n'y portent pas une grande attention et personne n'a l'idée de la visiter, peut-être par crainte, on ne sait jamais, si l'envie les prenait de revenir mais ils ne reviennent pas. Un jour que nous revenons d'une tournée dans la garenne, Roger et moi décidons de la visiter. La porte est fermée à clé, nous n'avons aucun outil pour la forcer, la fenêtre qui ouvre sur la route a ses volets fermés et nous ne sommes pas assez lourds pour enfoncer la porte comme cela se fait dans les films. Pourtant en cherchant bien, nous trouvons un moyen d'accès, un chevron ou peut-être une solive de bois est en saillie à la base du pignon est, côté Villerperdue. Dans ce pignon s'ouvre une fenêtre dont les volets n'ont pas été fermés. Il faut marcher sur la saillie de moins de dix centimètres de large jusqu'à la fenêtre et arrivés en face de celle-ci, casser un carreau avec une pierre, tourner la poignée de la crémone en passant la main dans le trou ainsi créé, ouvrir la fenêtre et sauter à l'intérieur. Le problème, c'est que la baraque est montée sur le vide du talus de la route et que si la façade avant repose sur le sol au sommet du talus, l'arrière est suspendu dans le vide, reposant sur des poutres qui prennent appui sur des pieux ou des arbres qui ont été coupés à hauteur voulue pour servir à cet effet. C'est moi qui ouvre la voie. Bien plaqué à la paroi en bois du pignon, j'avance pied à pied en m'accrochant aux rares interstices que je trouve, j'arrive à la fenêtre, Roger me lance une pierre, j'en donne un coup sec sur une vitre qui se casse, je passe la main au travers en prenant soin de ne pas me blesser, je tourne la poignée, j'ouvre la fenêtre, j'enjambe celle-ci et me voilà dans la place. Quelques secondes plus tard, Roger me rejoint. Nous sommes bien les premiers à pénétrer dans la baraque, nous en sommes très fiers. Moi, je ressens la même satisfaction qu'un alpiniste qui vient de faire une première en montagne. Nous passons en inspection les lieux, tous les coins et recoins, les placards, rien il ne reste rien, tout juste un peu de poussière. Nous sommes quand même satisfaits, pour nous le défi c'était, avant tout, de rentrer les premiers chez ceux qui pour nous, maintenant, sont les ennemis. Nous repartons assez vite, on ne sait jamais, il ne faudrait pas que les anciens occupants des lieux aient l'idée de revenir. Nous ferons visiter notre conquête aux copains et comme ce bâtiment n'offre aucun intérêt pour nous, nous nous en désintéressons. Notre "casse" donne le départ au démantèlement. Des adultes prendront la relève et en quelques semaines, la baraque aura complètement disparu, il ne restera bientôt plus du poste de douane allemand, que le tronc d'un acacia qui avait été coupé pour servir d'appui. Il reste aussi, sur le trottoir côté amont du pont de Preuilly, un trou circulaire où était fixé le mât au fait duquel avait flotté, tout rouge avec sa croix gammée dans son cercle blanc, le drapeau nazi, humiliant notre vieux Cher, le pont et ceux qui passaient à pied.

Depuis quelque temps, des soldats allemands, âgés pour la plupart, vienne à Preuilly, probablement de Bourges où d'Avord avec de petits camions équipés de gazogène, décidément l'essence se faire rare pour tout le monde. Ils chargent et emportent du sable qu'ils prennent sur la sablette en aval du pont, côté Preuilly. Leurs véhicules sont du genre poussif, comme les paysans avec les tombereaux et les chevaux. Ils chargent en deux fois pour partir avec un chargement complet, pour eux aussi la côte est raide. Ce qui les handicape le plus, c'est l'approche du beau sable bien propre, en effet il leur faut rouler pendant quelques dizaines de mètres sur du sable de mauvaise qualité. À vide, avec de l'élan c'est possible, mais chargé et sans élan, avec le gazogène asthmatique, les roues s'enterrent, le pont arrière touche, il leur faut jouer du cric, des rondins de bois, de sacs vides, de la pelle, c'est souvent exténués que les bougres repartent. Qu'ils sont loin les conquérants de l'été 40 et si parmi ces amateurs de sable, quelques-uns uns ont fait la campagne d'Afrique qui vient de finir, ils doivent revivre ces difficultés comme un mauvais rêve. Ils trouvent enfin une solution à leurs déplacements sur la sablette. Ils viennent un jour avec des panneaux d'osier qui font à peu près un mètre cinquante de long et quatre-vingts centimètres de large. Ils sont constitués d'osier tressé sur des rondins de bois et leurs deux extrémités sont ferrées avec une tôle qui les recouvre. Ils en ont apporté une quantité conséquente, peut-être quarante ou cinquante. Les panneaux sont installés bout à bout sur le sable pour que les camions puissent rouler dessus jusqu'au sable désiré. Quand ils en ont terminé avec leur chargement, ils rangent les panneaux les uns sur les autres afin de pouvoir s'en servir une prochaine fois.

Depuis quelques semaines, nos amateurs de sable ne sont pas revenus et à mesure que leur absence s'allonge, nous sommes, la bande et moi, de plus en plus intéressés par les panneaux. Enhardis par cette absence qui se prolonge, nous ne résistons pas à l'envie de construire des petites cases avec ce matériau qui nous attend. Les panneaux ne sont pas lourds, ce qui nous permet de faire des constructions de toutes sortes de formes. Au début de cette aventure, quand nous avons fini nos constructions et que nous sommes prêts à partir, nous remettons les panneaux où nous les avions pris mais un jour, lassés par cette manutention, nous laissons nos constructions en place. Nous construisons des édifices de plus en plus grands et compliqués pour finir avec un petit labyrinthe avec sas d'entrée, pièce commune, chambres individuelles.

Un dimanche après-midi, je pars avec ma mère et je crois, Madame Couvert, rendre visite à Jean et rapporter par la même occasion du ravitaillement de Manzay. Les copains passeront l'après-midi dans notre nouvel appartement. Ils font un feu à proximité pour cuire des pommes de terre sous la cendre et avant de partir, pour s'amuser, ils se lancent des morceaux de bois enflammés et des braises, en quelque sorte une nouvelle "guerre du feu" et ils quittent les lieux contents de leur journée.

Ce jour-là, je reviens assez tard de Manzay, Roger et Jacky, l'air soucieux m'attendent devant la maison. Ils ont l'oreille basse et l'œil inquiet. Je vais sans tarder à leur rencontre et là, ils me font part de la catastrophe, le début avec le feu, les pommes de terre, la bataille avec les braises. Pourtant leurs parents comme les miens leur avaient bien dit : "ne jouez pas avec le feu", combien d'incendies ont pour origine des feux allumés malencontreusement par des enfants, un incendie c'est ce qui vient de consumer notre construction. La destruction de la baraque n'a pas d'importance, mais ce qui en a c'est la disparition complète des panneaux dont il ne reste que les ferrures. L'affaire est toute simple à expliquer. Au cours du jeu avec le feu, quelques braises sont certainement tombées sur les panneaux d'osier et de bois très secs ; le feu, au début a certainement couvé et ne s'est déclaré qu'après le départ des copains. Je leur fais part de mon mécontentement, ce ne sont plus des petits-enfants et ils auraient dû prévoir que l'osier et le bois, ça brûle. D'un commun accord, nous prenons la décision de ne plus roder sur les sablettes, des fois que nos braves allemands aient l'idée de revenir. Ils n'auront peut-être plus besoin de sable ou n'ont plus de charbon de bois à mettre dans les gazogènes pour venir récupérer leurs panneaux, ils ne reviendront jamais et nous en serons bien aises.

Aujourd'hui, comme tous les adultes, je conseille aux enfants de ne jamais jouer avec le feu, c'est le langage de la raison, mais la jeunesse n'est pas raisonnable. Pour une fois je n'étais pas dans l'action mais combien d'autres pas plus raisonnables, quelquefois pires, auxquelles j'ai participé.

À partir de l'automne 43, les visites à la maison des deux jeunes résistants deviennent régulières. Un jour la jeune fille m'offre une grande sucette en sucre d'orge comme celles que je me rappelais avoir sucées avant la guerre, je me suis toujours demandé où elle avait trouvé cette merveille. À cette époque, le réseau auquel mon père appartient est en pleine structuration, ses membres sont tous des amis qui se sont cooptés et qui se font entièrement confiance. À quelques exceptions près, je connais la plupart de ceux qui constituent le groupe de Mehun. Aujourd'hui, je ne comprends pas pourquoi des précautions, qui auraient dû être élémentaires, n'étaient pas appliquées au niveau des familles, au moins pour garder l'anonymat des membres du groupe, les parents proches, les enfants connaissaient beaucoup trop de choses. Je me demande avec effroi ce qui se serait passé si la Gestapo m'avait interrogé énergiquement comme elle savait si bien le faire.

Je sais que le groupe de Mehun a pour chef Fourré, le marchand de vin de Mehun. Il est, je crois, lieutenant de réserve, les membres sont pour la plupart de Mehun ou des environs, ce sont, entre autres, Ballaire un gendarme, chef de brigade à Mehun, Barrat l'ami peintre et partenaire de chasse, Ardoin un décorateur sur porcelaine, Linard un garagiste, Buriau un teinturier (pressing), Bastard garagiste à Quincy, mon père et enfin Simon le facteur recruté par mon père. J'apprendrai par la suite qu'il était membre d'un autre groupe en formation sous l'égide du capitaine de Lafond, ancien commandant de compagnie du 1er RI, il y en a sûrement d'autres, mais je ne les connais pas. Caron, un Vierzonnais, je ne connais que son nom, est capitaine de réserve et je crois le chef régional ; à la libération, il sera élu maire de Vierzon. Je ne me souviens plus des prénoms que seuls je connaissais

des deux jeunes gens, ils servent d'agents de liaison avec différents groupes et doivent être à l'origine de la constitution du réseau. Je ne sais pas si, comme la plupart des membres du groupe, ils ont été arrêtés, s'ils ont été déportés, s'ils sont revenus, s'ils sont passés au travers des mailles du filet, je ne les ai jamais revus. Le groupe, c'est "Groupe Vengeance Action". Comme on peut le constater, il est composé d'hommes qui ont une situation bien établie, des artisans, des commerçants, un gendarme. La première mission qui lui est confiée ne me fût révélée qu'après la guerre par mon père, c'est de rester dans l'ombre et être prêt, le moment venu, à encadrer un groupe armé plus important pour faire du sabotage, des coups de main. Une autre mission, moins passive celle-là, est très importante, prendre en charge des hommes en situation irrégulière, surtout des réfractaires au STO. Mon père, dans cette mission, a un rôle important, il est l'un de ceux qui connaissent le mieux le monde rural, aussi contacte-t-il des fermiers sur lesquels il peut compter pour qu'ils emploient dans leur ferme des réfractaires, ceux-ci sont munis de faux papiers fournis par le groupe, à la campagne ils sont en relative sécurité à l'abri de la police allemande et couverts par la gendarmerie. Il passe régulièrement les visiter pour juger de leur intégration, leur apporter du courrier, des tickets d'alimentation prélevés par la résistance dans les mairies, régler un problème qui pourrait se poser. La plupart sont comme des poissons dans l'eau, quoi que certains patrons profitent de la situation et demandent beaucoup de travail pour un salaire ridicule.

Une affaire qui aurait pu très mal se terminer met en cause deux de ces hommes avec leur employeur, un ami de jeunesse de mon père en qui il avait toute confiance. Elle aurait eu des conséquences catastrophiques sans l'intervention du chef de brigade de Mehun qui étouffe l'affaire et en avertit mon père. Pendant cette période trouble de fin de guerre, il n'y a pas que les résistants qui agissent, il y a aussi toute une faune de gens malhonnêtes qui, non contents de faire du marché noir, vont jusqu'au vol pour se procurer des marchandises, en particulier de l'alimentation, du vin, de l'eau-de-vie. Ils mettent en coupes réglées les caves, les celliers, les endroits où ils croient pouvoir trouver un butin. La cave de tante Tasie où mon père entrepose légumes, vin et alcool, ne déroge pas à la règle, une quantité assez importante d'eau-de-vie disparaît. Les serruriers comme les quincailliers font de bonnes affaires, ils ne fournissent pas à poser ou à vendre des serrures. Dans l'affaire que j'évoque, le fermier en question emploie deux réfractaires. Une nuit, la ferme reçoit la visite des visiteurs de cave qui font une bonne razzia de porc salé, de jambon, de produits de la ferme, d'alcool en un mot, tout ce que l'on peut trouver dans une ferme où se pratique déjà, c'est notoire, le marché noir. Sans avertir mon père, le fermier qui est persuadé que les deux réfractaires sont à l'origine du vol, les chasse et porte plainte contre eux à la gendarmerie de Mehun. Dans sa plainte, il mentionne même qui lui avait recommandé ces gens. Les deux garçons sont très ennuyés et viennent à la maison, mon père pare au plus pressé et leur trouve une autre planque, il apprend aussi très vite par Ballaire que le dépôt de plainte du fermier vient d'être détruite par ses soins. À une réunion du groupe, l'affaire est évoquée, il est question d'exécuter le bavard. Mon père qui, dans cette affaire, a été en première ligne, même s'il ne pardonne pas sur le moment à celui qui était son ami, est opposé à cette solution. Tous ces gens sont des sages, ils se rangent à son avis, un homme vient de sauver sa tête, il ne le saura jamais (je ne connaîtrais la fin de cette affaire qu'après la guerre). Personne, en dehors du groupe et de ma famille, ne connaîtra cette affaire pas très élégante. Cela démontre aussi à ceux qui pourraient en douter que le brave homme qui était mon père, qui derrière un caractère rugueux, cachait un fond bon et généreux.

Depuis quelque temps, mon père porte une attention toute particulière aux messages dits "personnels" que diffuse tous les jours la radio de Londres, ce sont des phrases bizarres que personne ne comprend. Ce soir-là, il est à l'écoute, comme d'habitude, à voir son attitude changer nous comprenons que l'un de ces messages le concerne. Je saurai par la suite que ce message doit être diffusé deux fois, cette diffusion a bien lieu le lendemain. Le dîner, ce jour-là, ne traîne pas, mon père n'est pas allé au café chercher son paquet de cigarettes, la nuit commence à tomber quand Monsieur Simon arrive en vélo, mon père prend le sien et les voilà partis, où vont-ils ? J'ai cru comprendre qu'il s'agit d'un parachutage, je n'en saurai pas plus et c'est déjà peut-être de trop. Je ne l'entends pas revenir tard dans la nuit, je dois dormir profondément mais, le lendemain matin, il est déjà parti au travail quand je me lève. Des messages, il y en aura d'autres, des départs à la tombée de la nuit également, je ne me souviens pas du nombre et il se passera du temps avant que je connaisse la teneur exacte et la destination de ces sorties nocturnes. Ce n'est qu'à la fin de la guerre que j'entendrai

raconter par mon père le but de ces sorties. Il explique le sens de ces missions confiées à son groupe, la réception de parachutages d'armes et leur mise en cache, mais l'affaire ne va pas sans difficultés. Un jour il y a trop de nuages bas, le temps est bouché, l'avion repart sans avoir pu repérer la zone balisée. Une autre fois, il ne vient pas ce qui fait que peu de tentatives réussissent. L'arrestation et le démantèlement du groupe mettront à cette activité. La finalité du projet était de stocker des armes en vue d'armer et d'encadrer des combattants de l'intérieur, mais seulement le moment venu.

La fuite

Le ver est dans le fruit, des arrestations de résistants ont lieu un peu partout dans la région, les membres du groupe sont nerveux en ce mois de mars 44. La nouvelle arrive, Fourré est arrêté avec quelques autres membres de Mehun. Mon père est très inquiet, il connaît parfaitement le signalement des deux tractions avant de la Gestapo et leur numéro minéralogique, immatriculé dans le Loiret. Il ne va plus du tout à Mehun, reste à la maison le moins possible, mais ne sait quelle décision il doit prendre, partir c'est facile mais aller où ? Et quelle sera l'attitude de la Gestapo vis-à-vis de la famille. Monsieur Simon se pose les mêmes questions et il est tout aussi indécis.

Mon père est en chantier à Villeperdue, dans la ferme de Monsieur Debeuret, il transforme le foyer d'une cheminée en le surélevant d'une hauteur de brique. À cette époque, dans certaines fermes, on trouve encore des cheminées allumées, celle-ci fumait et c'est pour améliorer son tirage que cette transformation a été entreprise. Ce travail terminé, il ne peut reposer sur le nouveau foyer l'ancienne plaque de fonte qui est cassée. Il sait en avoir récupéré une semblable, en bon état, dans une démolition et l'avoir stockée à la maison. Il part pour la chercher à pied, arrive à la maison et repart aussitôt avec la plaque. Il est sur le pont lorsqu'il entend le ronronnement d'une voiture, il prête l'oreille et devine qu'elle s'arrête devant la maison. Il presse le pas et sans se retourner, descend les petits escaliers qu'il y avait à l'époque de chaque côté du pont, pour la continuité des chemins de halage. Caché au pied de la culée du pont, il peut voir tout ce qui se passe à la maison. Deux hommes sont descendus de la voiture et s'il pouvait avoir encore des doutes, ils sont vite dissipés. Il voit ces hommes monter au grenier, descendre à la cave, rentrer dans la grande maison. Ils repartent seuls, ma mère et mes grands-parents n'ont pas été inquiétés. Il ne sait que faire, la Gestapo va peut-être aller au chantier, revenir à l'heure du repas. Dans un premier temps, il ne se rend pas à Villeperdue, ne vient pas déjeuner et reste caché dans la garenne. À la maison, si nous sommes soulagés de savoir qu'il a échappé à ses chasseurs, nous sommes quand même inquiets ne sachant pas ce qu'il est devenu. Dans l'après-midi, usant de ruses de Sioux, il se rend à la ferme, pas de traction en vue, il sait qu'il peut faire confiance à la famille Debeuret qui lui confirme que les Allemands ne sont pas venus jusqu'ici, ma mère n'ayant pas révélé l'adresse du chantier. Madame Debeuret lui prépare un panier de victuailles pour qu'il puisse momentanément retourner se cacher dans la garenne et se restaurer. Monsieur Debeuret vient avertir ma mère qui, comme mes grands-parents et moi-même, est très inquiète. Nous ne savions pas ce qu'il était advenu de mon père. Le brave fermier met un terme provisoire à l'inquiétude de la famille. Maintenant, nous le savons et je pars immédiatement avec ma mère au rendez-vous qu'il nous a fixé dans la garenne. Nous le découvrons, il nous embrasse et il a peur, pas pour lui bien sûr, mais pour nous, s'il ne se rend pas qu'adviendra-t-il de nous, la Gestapo a bien mauvaise réputation, même si personne encore ne connaît sa méthode toute particulière de mener ses interrogatoires.

C'est décidé, malgré ma mère qui lui conseille de disparaître pendant qu'il est encore temps, il rentre à la maison, il craint vraiment trop pour nous. Monsieur Simon est dans le même cas, quand les Allemands sont venus pour l'arrêter à la poste, il était en tournée et celle-ci est longue, il rentre toujours après treize heures. Comme mon père, il décide rester chez lui, il ne veut faire courir aucun risque à sa femme enceinte et à ses enfants.

Quelques jours se passent, deux peut-être trois, je ne me souviens plus exactement, la Gestapo ne se manifeste pas, mon père, très abattu ne sort plus de la maison, il ronge son frein. Lui, l'homme d'action, réduit à attendre son arrestation par la police nazie mais sa famille passe avant tout, il ne fera

rien qui pourrait nous mettre en danger. Monsieur Simon fait ses tournées et pense tous les jours qu'il distribue la dernière.

Ce n'est pas Zorro qui arrive cet après-midi là, non c'est Monsieur Salmon, l'ami architecte de mon père celui qu'il appellera, à partir de ce jour, son "Bon Dieu". Ce n'est pas Zorro, mais les conseils qu'il prodigue ce jour-là sont aussi efficaces que les chevauchées et les duels du héros mythique. Il passe tout simplement dire bonjour, il se déplace en vélo et vient certainement de visiter un chantier ou un client dans la région. Il a peut-être aussi eu vent des arrestations dans le milieu résistant de Mehun et comme il doit être au courant de l'engagement de mon père, il vient aux nouvelles. Dès qu'il a connaissance de la situation, il est en désaccord sur la conduite à tenir. Jusqu'à ce jour les Allemands ne s'en sont encore jamais pris aux familles de résistants, si cette éventualité se présentait, il serait toujours temps de reconsidérer la situation. Il prend les choses en main, demande à ma mère de faire une valise en vitesse pour que mon père puisse filer immédiatement, on ne sait jamais, chaque minute pourrait être fatale. Pour parer au plus pressé, le premier refuge sera Manzay où est déjà Jean. Monsieur Chopin mis devant le fait accompli ne refusera pas de l'héberger quelques jours, que Monsieur Salmon mettra à profit pour lui trouver une planque définitive. À cette époque, il a ouvert un bureau à Saint Amand, il a de nombreux clients dans cette région et beaucoup de connaissances. Par acquit de conscience, ma mère va prévenir Monsieur Simon du départ de mon père et l'invite à l'imiter. Encore une fois, il refuse de partir, il ne fléchira pas. Quelle abnégation, que courage dans cet homme qui doit connaître le sort qui lui sera certainement réservé par ceux qui ne manqueront pas un jour de l'arrêter. Mon père revit, il a retrouvé tout son allant, moins d'une heure après l'arrivée de Monsieur Salmon, il est parti. Ma mère est soulagée, elle n'avait jamais cessé de demander à mon père de partir, sûre d'elle, elle n'a pas peur pour notre sécurité, mes grands-parents eux aussi sont soulagés, moi je ne me rends pas bien compte du danger auquel mon père vient d'échapper. Depuis le début de la guerre, plus rien ne m'étonne, les situations changent si vite. Je suis quand même sûr que Monsieur Salmon a eu raison.

Après quelques jours passés à Manzay, ce qui permet à mère de lui faire parvenir un complément à son trousseau. Monsieur Salmon, comme il l'avait promis, lui a trouvé une planque à Bruyères-Allichamps, au lieu dit le Moulin des Bordes qui est la propriété d'un financier parisien qui veut y établir une petite usine. Des turbines sont déjà installées sur la chute d'eau, elles fournissent l'électricité nécessaire aux besoins d'un atelier qui commence à produire des clous spéciaux pour garnir les sabots et chaussures à semelle de bois. Le responsable du site est un homme d'origine italienne, il s'appelle Gasprini mais pour tous ceux qui le connaissent c'est "Casi". Sa femme d'origine savoyarde est très sympathique et accueillante. La famille compte aussi deux enfants qui ont entre cinq et dix ans, un garçon et une fille. C'est au sein de cette famille que mon père est accueilli. Deux ou trois autres ouvriers sont employés sur le site, mais les travaux de maçonnerie ne sont pas terminés et un maçon de métier serait d'un grand secours. Je ne sais pas comment, Monsieur Salmon qui ne fait pas de résistance active mais qui doit vraiment connaître beaucoup de monde, s'y prend mais il procure en quelques jours une fausse carte d'identité à son ami qui devient Léon Robert. Il sera connu aux Bordes sous ce nom, même ses hôtes l'appellent Léon. En plus de ses talents de maçon, il initie Casi au braconnage. Au pied de la chute d'eau du barrage, dans le bouillonnement de celle-ci, les poissons qui se présentent pour remonter le courant, pullulent. Après avoir tenté de trouver dans le commerce des hameçons à trois branches, il fait souder ensemble, à son hôte, trois gros hameçons puis, avec ces hameçons, une bonne gaule, un fil de pêche costaud et une olive de plomb, il monte un outil performant qu'il lance au pied de la chute, il retire la ligne d'un coup sec, un poisson apparaît accroché par la queue, d'autres suivront, la friture est assurée, les Casi sont admiratifs et retiendront la leçon, eux qui n'avaient jamais réussi à prendre un poisson. Pour le gibier à poil, il confectionne des collets sous l'œil incrédule de Casi, la propriété doit être assez étendue et les voisins éloignés. Mon père pose les collets, j'ai déjà décrit sa technique et son efficacité dans la garenne. Là aussi, sous le regard ébahi de ses hôtes, il prend des lapins et même un lièvre. Une ombre au tableau pourtant, c'est que Madame Casi ne sait pas préparer le civet de lièvre. En tout état de cause, ces leçons de braconnages sont bien retenues par Casi, un bon élève, qui comprend très vite.

Mon père ne restera que quelques semaines aux Bordes ; Un ouvrier électricien employé à l'usine des Bordes, vieux garçon quelque peu original se rend souvent le dimanche à Saint Amand. Il a comme compagnons de comptoir des gens dont tout le monde se méfie, en effet, à Saint Amand, il y a un détachement de la milice, jeunes "patriotes" voués corps et âmes au maréchal et à son gouvernement. Un dimanche soir, il rentre de celle ville passablement ivre et se vante d'avoir fait la foire avec des amis miliciens. L'homme n'est pas sûr et il est bavard, après avoir bu il peut très bien avoir parlé de mon père dont il a certainement deviné la situation irrégulière, à ses amis d'un jour. Encore une fois, il ne faut pas perdre de temps et changer de planque. Mon père est consterné, il était très à son aise ici. Monsieur Salmon, le bon samaritain, au fait de la situation, lui a déjà trouvé un autre repaire, c'est à Loye sur Ainon à quelques kilomètres des Bordes. C'est aussi ce jour-là que ma mère, accompagnée de Madame Couvert ou peut-être de Paulette, je ne me souviens plus, a choisi pour lui rendre visite et passer la journée avec lui. L'accueil est très amical chez les Casi, elles passent quand même quelques heures avec mon père mais la journée est un brin gâchée par le départ précipité de celui-ci, le lendemain matin à la pique du jour. Ma mère rentre à la maison, déçue du déménagement de mon père, mais confiante quant à la suite des événements. Je rappelle, encore une fois, que tous ces déplacements se font à vélo. Si aujourd'hui on fait du vélo pour garder la forme, à cette époque-là, tout le monde devait l'avoir naturellement.

Avec la planque, Monsieur Salmon a fourni de nouveaux faux papiers, je ne me souviens plus du nouveau patronyme de mon père, je sais seulement qu'il y a Alexandre dedans. Est-ce le nom ou le prénom ? Il est accueilli chez un couvreur qui fait aussi de la maçonnerie, Monsieur Fayat. Les Fayat sont, eux aussi très accueillants, mon père est logé et nourri chez eux comme aux Bordes. Il y restera jusqu'au début septembre 44, date à laquelle la Gestapo et les derniers Allemands qui occupent Bourges et le Cher partent après plus de quatre ans d'occupation. Si mon père apprécie sa nouvelle place, Monsieur Fayat est satisfait d'avoir un vrai maçon qui connaît très bien la maçonnerie. Après le travail et le dimanche, mon père qui ne sort pas trop, profite de son temps libre pour mettre le jardin en ordre, planter et arroser, Madame Fayat apprécie, son mari n'est pas jardinier et lui laisse ce travail qu'il a l'habitude de négliger, aussi elle est aux petits soins pour son jardinier d'occasion et le regrettera après son départ ; tout autant que Monsieur Fayat qui n'avait jamais employé de maçon aussi compétent.

Mon père restera en très bons termes avec les deux familles qui avaient bien voulu l'héberger et, quelques mois après l'Armistice, un dimanche, mon père au volant de la Bouine, emmènera la famille à la découverte de ses pays d'accueil. Ils viendront les uns et les autres à la maison et dans les années 50, Monsieur et Madame Salmon, mon père et ma mère, rendront visite aux Casi qui sont retournés dans leur région d'origine, à Thonon les Bains en Haute-Savoie.

Dans cette affaire, on a tout lieu de penser que mon père doit la vie à Monsieur Salmon, à ses conseils, à sa persuasion. Sans cette intervention, il se laissait arrêter et l'on a toute raison de croire qu'avec son caractère entier il n'aurait pas survécu longtemps aux brimades et aux traitements qui étaient réservés aux déportés lui, qui de toute sa vie, n'a jamais été soumis à personne.

Monsieur Salmon, il me semble l'avoir toujours connu, le premier souvenir que j'ai de lui, se passe avant la guerre. Il est accompagné de Madame Salmon et de leurs deux enfants : Henri dit "Riquet" et sa sœur cadette Jeannine. Pour quelle occasion sont-ils tous à la maison ? Je n'en ai aucune idée. Je crois me souvenir que Monsieur Salmon et mon père se seraient connus sur un chantier. Monsieur Salmon, architecte, en était sûrement le maître d'œuvre et mon père l'entrepreneur, leur cliente devait être une enquiquineuse de premier ordre, elle dut réussir à faire l'union sacrée contre elle de l'architecte et des entreprises. Suite à ce chantier, mon père apprécia l'architecte compétent, sachant prendre ses responsabilités et l'architecte jaugea sans doute la compétence de l'entrepreneur. Quelque temps après, ils se tutoyaient et une solide amitié naquit entre les deux hommes et elle durera jusqu'à la disparition de Monsieur Salmon.

Il me semble que, sauf lorsque Monsieur Salmon ouvrira un cabinet en Normandie où il fera des séjours prolongés pour participer aux travaux de reconstruction, il ne se passera que très peu de

semaines sans qu'il ne vienne à la maison. Je crois qu'il aime bien parler avec mon père, il aime aussi le bon vin blanc qu'il est de coutume de lui offrir. Mon père en profite pour lui demander quelques conseils, souvent un plan d'exécution d'armatures en béton armé. Je suis toujours admiratif sur la facilité déconcertante avec laquelle il met au point ce document. Il sort une feuille blanche, un stylo, une règle à calculer et le temps de vider son verre de vin, la feuille est bientôt noircie avec les schémas, les quantités et les diamètres des fers. Bien plus tard, je connaîtrai des ingénieurs "béton" qui travailleront avec des abaques, des calculatrices puis des ordinateurs, mais le résultat sera le même et coûtera bien plus cher.

Je ne résiste pas à l'envie de conter un autre exemple de sa compétence. Un menuisier, ami de mon père et qui travaille souvent avec lui, a un problème pour tracer un escalier, difficile à loger dans la transformation d'un logement. Monsieur Salmon est appelé pour résoudre le problème. Il arrive à l'atelier de menuiserie, tombe la veste, prend en main équerre, fil à plomb, crayon et cordeau et en quelques minutes, l'escalier est tracé dans la place qui lui est réservée. Maurice Diette ou plutôt "Filosi", le menuisier restera toujours admiratif devant la démonstration lui qui est pourtant connu pour sa compétence en escalier.

Pour conclure, Monsieur Salmon n'est pas un homme qui cultive sa condition d'architecte, une des plus belles des professions libérales, c'est avant tout un homme au service de son métier, de ses clients, des entreprises parmi lesquelles il a trouvé la plupart de ses amis.

À Preuilly, la vie continue. Par sécurité Jean ne vient plus à la maison. Les copains me posent quelques questions sur la visite de la Gestapo, sur l'absence de mon père. Je ne manque pas de leur décrire cette descente de police, mais je n'en connais pas la raison et quant à mon père, il est parti à Commentry pour y voir du travail. J'ai bien appris ma leçon et répète ce qui avait été convenu. C'est encore Monsieur Salmon qui a trouvé cet alibi, tout à fait plausible, un chantier important est prévu dans cette ville et il en est le maître d'œuvre. Bien entendu, je suis persuadé que personne ne croit à cette fable mais on ne m'en demande pas plus. C'est un cousin de mon père habitant Foëcy, maçon lui aussi, Henri Bujon, qui termine avec Émile Contant, les chantiers en cours de mon père. Ceux qui me liront et qui pourraient trouver bizarre que les deux cousins n'écrivent pas leur nom de la même façon tout en ayant le même grand-père paternel, trouveront la réponse dans les écritures d'un secrétaire de mairie pour qui l'orthographe des noms propres n'avait pas d'importance.

Je ne me souviens plus du nombre de jours qui se sont passés entre la première visite de la Gestapo et la nuit durant laquelle ces policiers zélés nous rendent visite, peut-être quinze jours ou un mois ? Cette nuit-là, la maison dort, mes grands-parents, ma mère avec laquelle je couche depuis le départ de mon père et Jacqueline, seule dans notre chambre, je suppose que c'est la nuit du mercredi au jeudi. Des coups dans la porte résonnent dans la nuit, une voix impérieuse à l'accent bien connu des occupants crie : "*Ouvrez, police*". Ma mère réveillée, saut du lit, passe un vêtement, m'embrasse et me dit : "*N'ai pas peur, il n'y a rien à craindre*". Elle est très calme et d'un pas ferme va ouvrir la porte. Je l'entends dire : *"bonjour messieurs*". Les individus entrent et demandent Monsieur Bugeon. Ma mère leur raconte le plus naturellement du monde la leçon bien apprise. Son mari est parti pour du travail à Commentry pour plusieurs jours et elle ne sait pas quand il rentrera. Je suppose que les gestapistes ne sont pas dupes et qu'ils ne croient pas à cette histoire. Ils entreprennent la visite systématique de la maison. La première chambre à être visitée est celle de mes grands-parents, ils n'y découvrent que mon grand-père avec son bonnet de nuit et ma grand-mère qui doit se mordre les lèvres pour ne pas dire de mauvaises choses aux intrus, qui sait ? peut-être des petits cousins dont la visite n'est pas de courtoisie mais qui font montre de curiosité, ils ne trouvent rien sous le lit, rien dans l'armoire ni dans le placard. Dans la pièce commune, la fouille continue, rien dans le buffet, rien dans les placards ; les voilà dans la chambre de Jacqueline d'où me parvient un *"bonjour messieurs*" sonore que je suppose ironique. Les visiteurs qui ne brillent pas par le savoir-vivre n'y répondent pas. Dans cette chambre comme dans les autres pièces, rien sous les lits et rien dans l'armoire. Enfin, les voilà ou plutôt le voilà dans la chambre que ma mère partage avec moi. Là aussi, rien sous le lit, ni dans l'armoire. Je ne me rends pas compte de la gravité de la situation, que peut-être, le sort de toute la famille est en jeu et que des suites pourraient en découler. Je regarde l'intrus d'un œil attentif, à

première vue c'est un homme bien ordinaire, il porte la gabardine chère aux policiers de toutes les nations, un chapeau mou. Il me paraît assez grand, il s'accroupit pour regarder sous le lit, ouvre l'armoire, donne un coup d'œil circulaire, je remarque qu'il a toujours une main dans la proche droite de sa gabardine. Le deuxième entre dans la chambre, lui aussi tout aussi bredouille que son collège. Il est tête nue, plus petit que le premier et a le cheveu plutôt rare et porte des lunettes. Je n'ai pas la hardiesse de Jacqueline et quoique ne paniquant pas, je les regarde attentivement sans pour cela les saluer. Ils ressortent, donnent un dernier coup d'œil dans le cabinet au fond du couloir, la visite de la grande maison est terminée, elle n'a duré que quelques minutes. Ils demandent à ma mère de les accompagner pour visiter la petite maison et de leur ouvrir les portes. Tout ce corps de bâtiment est visité, grande pièce, petite chambre, atelier, hangar à bois, W-C et la cave comme le grenier de la grande maison. Ils se rendent vite à l'évidence, ils sont bredouilles. Avant de repartir ils reviennent dans la pièce commune de la petite maison, débranchent le poste de radio et partent avec. Ma mère voyant qu'ils ne s'intéressent pas à la famille s'enhardit et leur demande quand ils le rapporteront. Elle n'aura qu'un grognement pour réponse. Ils repartent sans un mot, s'enfoncent dans la nuit, prennent place dans la traction qui démarre avec son ronronnement bien caractéristique.

Nous saurons, par la suite, que Monsieur Simont était déjà arrêté et qu'il se trouvait attaché dans la voiture quand celle-ci était devant la maison. Comme il doit regretter de ne pas avoir suivi les conseils de mon père quand celui-ci l'invitait à partir avec lui. À ce moment-là, il peut constater qu'aucun d'entre nous n'est inquiété. Pour lui, la sécurité de sa famille était passée avant toute autre considération, il en subit dès maintenant les conséquences. Ce sera pour lui, comme pour ceux qui l'ont précédé et les autres qui suivront, un long calvaire de tortures, de brimades, de séjour dans un camp dont bien peu sortiront vivants.

Ma mère regarde la voiture démarrer, elle rentre à la maison, ferme la porte, toujours très calme elle passe rassurer tout le monde, dit que tout va pour le mieux. Elle regrette bien sûr la confiscation du poste mais c'est un bien petit prix à payer à côté de ce qu'aurait pu être une toute autre réaction de ces hommes qui, nous l'apprendrons par ceux qui auront le bonheur de revenir de déportation, étaient des monstres sadiques. Peut-être aussi, avons-nous eu la chance de ne pas avoir eu à faire à Paoli, un Français natif d'Aubigny, corse d'origine. Il porte, paraît-il, la tenue allemande et est le plus sanguinaire de tous, jouit de la souffrance des tortures qu'ils infligent aux prisonniers et tue par plaisir. Qu'aurait-il fait à la place de ses collègues allemands, je n'ose y penser. Ce garçon est né au sein d'une famille d'ouvriers, il apprend bien à l'école et après avoir passé son certificat d'études, rentre au trésor public. Il travaille pendant un temps à la perception de Mehun où les personnes qui l'ont connu n'auraient jamais imaginé le parcours qui sera le sien. Il me semble d'après les comptes rendus du journal de son procès, qu'il rentre dans la Gestapo comme interprète, il doit connaître l'allemand et à partir de là, il fait une rapide ascension dans cette organisation et deviendra la bête noire, le cauchemar de tous ceux qui seront arrêtés, résistants ou juifs. Il quittera Bourges avec ses maîtres, sévira à Nancy avec la même détermination. À la fin de la guerre, il sera arrêté, jugé et condamné à mort à Nancy et ensuite à Bourges où son exécution mettra un terme à son funeste parcours.

Aujourd'hui, cinquante ans plus tard, cette nuit est encore bien présente dans mon esprit. C'est l'un des souvenirs qui m'ont marqué le plus. Je mesure encore le courage et le sang-froid de ma mère, son calme, sa confiance. Je ne sais pas combien, de femmes ou d'hommes, auraient été capables de garder la même attitude qu'elle. Durant mon enfance et mon adolescence, je l'ai vue tenir tête à ma grand-mère toujours prête à lui chercher des noises. Je l'ai vue supportant les sautes d'humeur de mon père quelquefois après une journée bien arrosée. Je l'ai connue bonne mère pour tous ses enfants, quelquefois la main leste mais jamais lourde, j'ai apprécié son esprit large mais aussi son aptitude à nous remettre dans le bon chemin. Et puis, je l'appréciais tellement quand, heureuse victime de petites maladies infantiles, je gardais le chambre, quand, en ces occasions, elle me tenait compagnie et me chantait les "ballons rouges". Mais cette nuit-là, elle est le chef de famille, elle sait mon père en sûreté et c'est le principal, elle le maître d'équipage qui tient les rênes de l'attelage familial et celui-ci sort du passage dangereux sans difficulté. Bravo maman !

Le maquis

Un dimanche, en fin d'après-midi, je reviens de Manzay avec ma mère. Nous venons de nous engager sur le chemin qui traverse la forêt. À la ferme, nous avons appris qu'un groupe de résistants était en train d'installer un campement dans les bois alentour, ceux-ci forment, à cet endroit, un massif forestier important qui s'étend sur plusieurs communes. À cette époque, on dit de ces gens qu'ils ont pris le maquis, en référence au bandit d'honneur en Corse. Pour les Berrichons que nous sommes, ils seront des maquilleurs, nous apprendrons assez vite qu'il faut plutôt parler de maquisards, un nom commun qui, malgré tout, n'est peut-être pas encore dans le dictionnaire. Ces maquisards sont des résistants armés constitués en petite unité, ils tendront des embuscades à de petits détachements ennemis, ils feront des coups de mains pour se procurer de la nourriture, du matériel, des armes, ils seront aussi les auteurs de sabotages. Ils cantonnent dans la forêt profonde qui n'a rien de commun avec le maquis corse ou les montagnes de Corrèze. Le nom de maquis est donné à l'unité constituée et à son cantonnement. Ce jour-là, nous pédalons bien tranquillement, ma mère et moi sur le chemin qui nous conduits de Manzay à la route de Preuilly quand, brusquement, nous tombons nez à nez avec un groupe d'hommes. Ils transportent sur leur dos et leurs épaules, des pièces de bois de construction qui, je suppose, doivent rentrer dans la construction d'un baraquement. Il me semble que cette première rencontre a lieu au début du printemps 44, le groupe n'est encore qu'en cours de constitution, il lui faut monter les abris, les tentes, récupérer les armes parachutées par les alliés, se préparer à accueillir de nouveaux camarades. Le patron est un commandant de réserve, le commandant Vannier. Dans la vie civile, il dirige un atelier de confection à Reuilly où il habite. Si dès cette époque, je connais toutes ces choses, c'est grâce à Jean qui voit évoluer et se constituer le maquis de Manzay et qui satisfait à toutes les questions que me fait lui poser ma curiosité naturelle.

Jusqu'au débarquement, les volontaires ne se bousculent pas, mais le groupe s'organise. Mais dès que les alliés débarquent en Normandie et enfoncent les défenses allemandes, les volontaires affluent, certains par patriotisme, d'autres pour échapper au STO, beaucoup pour se blanchir d'un passé récent et souvent trouble.

Les premières semaines, ils ne se manifestent pas au grand jour mais, un après-midi, une traction, la reine du maquis comme disent les résistants, comme elle sera la reine des truands quelques années plus tard, arrive à Preuilly. Toutes les glaces sont ouvertes. À leur place passent des canons de mitraillettes, un coup de freins puissant, les pneus crissent, la voiture s'arrête devant le bureau de tabac, les occupants descendent. Bien qu'ils soient en civil, ils ont l'allure altière avec au bras un brassard aux trois couleurs et leur mitraillette pendue à leur cou ; sur les brassards, trois lettres F.F.I. Il paraît qu'elles signifient : Forces Françaises de l'Intérieur. Quelle chance, nous avons les copains et moi d'être dans le bourg à flâner ce jour-là. Nous ne perdons rien de la scène. Ils entrent au café chez Madame Danjon, boivent un verre de vin à la santé de la France et repartent comme ils étaient arrivés, sur les chapeaux de roue. Pour le gamin que je suis, je viens de voir des héros, les chevaliers des temps modernes, ceux qui nous débarrasserons du démon, toujours dangereux et pour l'instant toujours en place même s'il se montre moins.

Avec les copains, je suis enthousiasmé par cette apparition qui n'est qu'un début et qui se renouvelle presque journellement. Quand nous ne sommes pas à l'école, nous ne nous éloignons guère du bourg, toujours à l'écoute de tous les ronronnements de voiture. Il est vrai qu'à part le médecin et l'ennemi qui ne circule pratiquement plus, nous sommes presque certains que tout vrombissement signifie l'arrivée de maquisards.

Une grande et belle voiture, je n'en avais jamais vu de semblable, vient de se garer devant chez Madame Danjon. Je crois me souvenir qu'elle est grenat, ses formes sont arrondies et effilées, ce n'est pas une traction mais une voiture américaine ou peut-être anglaise, je n'avais jamais encore vu d'auto aussi belle, je crois, sans en être certain, que c'est une "licorne". Quatre hommes sont à l'intérieur, un militaire avec son uniforme et son képi, il a quatre galons, pas de doute, d'après ce que je sais des grades dans l'armée que m'ont appris les militaires du poste de douane, c'est un commandant, c'est le commandant Vannier, le patron du maquis de Manzay. Il est conduit par son chauffeur et sur la

banquette arrière, sont assis ses deux gardes du corps, armés jusqu'aux dents. Il descend de la voiture, ce n'est plus un jeune homme, il n'est pas très grand et promène un embonpoint naissant, il a tout de même fière allure, sanglé dans son uniforme. Il entre au café après avoir salué l'attroupement qu'a provoqué son arrivée, salue les clients qui sont là. Bien sûr, on lui offre une consommation et il fait parvenir à ses hommes restés dans la voiture, de quoi les désaltérer. Il donne l'impression d'être content de se montrer et parle avec complaisance avec ceux qui l'abordent. Déjà certaines personnes lui demandent de réparer des injustices dues à l'occupation. Elles le prennent pour Zorro, il écoute et répond par de vagues promesses. Ce n'est pas Zorro bien sûr mais le simple commandant de quelques dizaines de résistants. Ils ont à leur actif quelques attentats, quelques sabotages, ils ont même fait prisonniers une dizaine de soldats allemands. Il ne reste que quelques minutes, on ne sait jamais, il n'est pas à l'abri d'une mauvaise rencontre.

Parmi les hommes retranchés à Manzay, il y a de fortes individualités, l'un de ceux-ci est natif de Reuilly mais habitant Issoudun où il était connu surtout comme "maquereau". Devenu un éminent résistant, il se déplace souvent en moto et est un client assidu de Madame Danjon. Un après-midi, il est tout fier de nous faire admirer son nouveau fusil descendu ciel il y a peu de temps. C'est un fusil anglais un "Remington", il a un long affût en bois qui recouvre presque tout le canon. C'est, suivant ses dires, une arme très précise et pour prouver à l'assistance cette précision, il fait une démonstration en prenant pour cible une ampoule électrique de l'éclairage public qui éclairait, avant la guerre, le carrefour de la route de la Bertherie et de la grande route. Il épaule et tire, l'ampoule vole en éclats, tout le monde applaudit, il a bien gagné un bon verre de vin qu'il boit au comptoir. Nous venons d'être les spectateurs d'un "fait d'arme". Aujourd'hui, j'ai bien eu le temps de réfléchir à cette action et je ne crois pas que faire voler en éclats une ampoule électrique pour prouver son adresse, soit un éclat de bravoure mais des gestes gratuits et inutiles, malheureusement certains résistants n'en seront pas avares.

Les résistants sont devenus mes héros. Pour leur ressembler, je peins sur une bande de toile blanche les trois couleurs et dans le blanc, en noir, F.F.I. Avec ce brassard, un fusil en bois, un casque américain de la dernière guerre que j'ai trouvé au grenier (il ressemble aux casques anglais de la guerre en cours), je pars avec les copains, ils ont le même accoutrement le casque mis à part, jouer à la petite guerre sur les grandes sablettes. Un après-midi, nous sommes au bourg, équipés en maquisards, des résistants occupent pacifiquement le café Danjon, ils remarquent nos brassards, nous les font enlever tout de suite et nous conseillent de ne plus les remettre car si les Allemands nous trouvaient avec ils seraient capables de nous faire un mauvais sort. Je crois bien qu'ils ont raison, avec nos morceaux de toile peinte nous risquions sûrement de gros ennuis ainsi que nos parents. Ceux-ci nous recommandent pourtant toujours la prudence et je m'étonne qu'ils n'aient pas pensé aux risques encourus.

Le mois de juin est à peine commencé quand j'apprends la nouvelle du débarquement, je suis de plus en plus excité. Quand il m'en est donné l'occasion, j'écoute la radio, surtout les informations, chez les Falanchet où loge provisoirement la famille Guillemot et toujours Michel, pendant les vacances, chez les Girard avec Roger. Mais, aux heures pendant lesquelles je peux l'écouter, on n'entend que la radio à la solde de Pétain et des Allemands, comme toute la famille, je maudis la Gestapo qui nous a fauché la nôtre.

Les résistants de plus en plus nombreux deviennent de plus en plus hardis. Un commando sous les ordres d'un sergent-chef de métier libère en gare de Vierzon, un groupe de quatre-vingts tirailleurs sénégalais. Ils étaient prisonniers dans le Sud de la France et auraient eu des difficultés à s'habituer au rude climat allemand, mais l'avance alliée oblige l'occupant à les mettre en sécurité en Allemagne. Cette opération sera l'un des plus beaux succès du maquis de Manzay. À partir de là, entre en scène un pensionnaire parisien de Madame Danjon, il est coiffeur, mais cette année-là, fait un séjour prolongé à Preuilly, peut-être n'est-il plus en sécurité dans la capitale ? Il passe ses journées à la pêche et est surtout un membre à part entière de l'équipe de joyeux lurons qui anime les nuits chaudes de Preuilly. En dehors de la pêche, il a des dons d'hypnotiseur, il peut endormir certains sujets et les faire évoluer à sa guise. Une belle et jeune parisienne passe, elle aussi, ses vacances à Preuilly, elle se prête

volontiers aux expériences de notre fakir d'occasion, ces démonstrations animent s'il en était encore besoin, les soirées que j'ai déjà citées.

Comme la belle de Cadix, après avoir sévit dans les nuits preuilloises, notre coiffeur s'il ne prend pas le chemin du couvent, prend celui du maquis. Peut-être que ce jour-là la fibre patriotique à vibrer plus fort que d'habitude, peut-être aussi trouve-t-il là le moyen de se faire oublier pour quelques actions commerciales douteuses dans la capitale (ce n'est qu'une supposition). Son engagement dans la résistance doit se situer quelques jours avant la libération des Sénégalais. Il avait fait son service militaire dans un régiment de tirailleurs sénégalais, il avait porté le grade de caporal et avait, de ce fait acquis une certaine expérience pour commander et vivre avec ces hommes. Il retrouve son grade dans le maquis et est désigné pour encadrer les nouvelles recrues. Toujours est-il qu'avec son expérience passée, peut-être aussi grâce à ses dons de "fakir", il conquiert en quelques jours la confiance des hommes de couleur et au travers d'une promotion fulgurante, est fait lieutenant puis capitaine, comandant la formation sénégalaise. Ses hommes les vénèrent, il est leur grand chef. Cette promotion rapide n'a rien d'anormal et les derniers temps avant la libération, elle est chose courante dans les maquis (j'écris la vie dans le maquis d'après ce que m'a raconté Jean qui est aux premières loges).

Le capitaine Coudereau n'a pas oublié Preuilly aussi vient-il régulièrement à l'heure de l'apéritif chez son ancienne logeuse. Comme tout maquisard qui se respecte, il se déplace en traction, il conduit lui-même, ses hommes de couleur n'ont certainement pas eu beaucoup d'occasion de conduire dans leur brousse. Trois l'accompagnent comme gardes du corps, ils restent sagement dans la voiture en attendant que la soif de leur grand chef soit étanchée. Je ne me lasse pas d'admirer ces grands gaillards solides, au sourire éclatant, je crois qu'ils apprécient le maquis de Manzay, celui-ci leur rappelle peut-être mieux la vie dans leur Afrique que les camps d'internement nazis d'où ils ont été tirés. L'un d'eux parle bien français, il me dit s'appeler "Amadi-Sira". Je ne suis pas sûr de l'orthographe, il n'est pas sénégalais mais je ne me souviens plus exactement de son pays d'origine, peut-être la Guinée ou bien la Côte d'Ivoire ou encore le Soudan (devenu le Mali). Un jour, je lui offre des fruits du jardin, je lui demande de m'excuser pour leur qualité et leur saveur qui ne sont certainement pas comparables aux fruits merveilleux de son pays, il me rassure et en me remerciant me dit les trouver excellents.

Les jeudis, je continue à aller au ravitaillement à Manzay et aussi à saluer Jean. À cette occasion, je sympathise avec un petit neveu de Monsieur Chopain, il est employé pour garder le troupeau de vaches et de chèvres. Je lui tiens quelquefois compagnie pendant une ou deux heures, c'est bien agréable d'être allongé dans l'herbe à l'ombre avec une belle et bonne tartine de fromage blanc, en devisant avec un camarade. C'est pendant l'une de ces gardes que je vois les prisonniers allemands du maquis. Ils paraissent pitoyables avec un seau d'eau dans chaque main, encadré par des résistants en arme, ils font la corvée d'eau. En effet, il n'y a pas de robinets ou de puits dans les bois. Ils sont peut-être une dizaine et tirent l'eau à la pompe à godets de la ferme, je suppose qu'ils doivent faire ce trajet plusieurs fois par jour.

Un autre fait d'arme est à porter à l'actif du maquis de Manzay : la prise d'un avion de reconnaissance allemand, démonté et emballé, entreposé sur une base aérienne. Je ne me souviens plus de laquelle, peut-être Bourges, Issoudun, Châteauroux ? Il est remonté dans un pré de la ferme à proximité du bois où il peut être camouflé. Il ne fera pas beaucoup de vols, c'est un petit avion sans défense qui serait une proie facile pour la chasse ou la D.C.A. allemande. Je suppose que pour le montage et la mise au point, il a fallu au moins un mécanicien spécialisé et aussi un pilote pour le piloter. D'où venaient-ils ? Je n'en ai aucune idée. Il faut quand même reconnaître que cette prise est un exploit.

Le maquis, depuis le débarquement, attire de plus en plus de volontaires, il n'y a pas assez d'armes pour tout le monde, l'encadrement fait défaut, il faut aussi abriter et nourrir tous ces hommes. Par chance, c'est la belle saison. Le campement est saturé, le maquis s'est développé trop vite ce qui perturbe son bon fonctionnement.

Pour nourrir toutes ces bouches, il faut du pain, c'est le boulanger de Preuilly qui est mis à contribution. Je suppose que la résistance lui fournit la farine. Ce jour-là, les Preuillois n'en croient pas leurs yeux, le pain noir de l'occupation a cédé la place au pain blanc d'avant la guerre, ce n'est pas un miracle mais seulement la fourniture, par le maquis, de farine blanche qui aura été faite dans l'un des nombreux moulins qui fonctionnent encore à cette époque. Du pain blanc, quelle différence avec le pain noir de l'occupation auquel, petit à petit, nous nous étions habitués. Il avait bruni au fur et à mesure qu'avec la guerre, les restrictions duraient. Je ne pouvais pas croire que ce que nous mangions jusqu'à ce jour faste puisse encore s'appeler du pain, tant la différence est grande avec le pain blanc qui est là, sur le présentoir de la boulangerie. Bien sûr, toutes les semaines, le jeudi, nous avons le pain de grand-mère, mais pour nous ce n'est pas tout à fait du pain, c'est plutôt du gâteau. Celui de ce jour à la boulangerie, c'est aussi du gâteau, je puis même dire que jamais un gâteau ne m'a paru aussi bon. Il faut le reconnaître, le maquis a de bons côtés. La nouvelle fuse comme une traînée de poudre dans les communes voisines, sur la route devant la maison je vois passer les habitants de Somme comme s'ils étaient en procession. Seuls les premiers arrivés sont servis, les autres repartent bredouilles. Il faut que le boulanger garde de la farine pour le maquis et les clients habituels. Le pain blanc de la boulangerie ne sera qu'un feu de paille, bien vite le pain noir de la guerre réapparaît à la boulangerie pour plusieurs années encore.

Le maquis prend son ravitaillement dans les fermes, les résistants payent avec des liquidités qui doivent leur être parachutées, avec aussi des bons de réquisition qui devraient être remboursés par le gouvernement de la république après la guerre. Je ne sais pas si celui-ci honorera toutes ces reconnaissances de dettes, il faut savoir que certaines personnes qui se font passer pour résistants, réquisitionnent, fournissent des bons de paiement sans valeur et vont revendre la marchandise au marché noir.

Tout n'est pas irréprochable au maquis, il y règne un brin d'anarchie, ce qui paraît inévitable avec cet amalgame d'hommes venus d'un peu partout, de tous les milieux. Pour toutes sortes de raisons, des réquisitions ont lieu chez des particuliers, souvent justifiées lorsqu'il s'agit de collaborateurs notoires, de trafiquants du marché noir, par exemple chez ce trafiquant où est découvert un important stock de chaussures en cuir, suffisant pour chausser l'ensemble du maquis. Certains, en revanche, sont des vols gratuits ou encore des règlements de compte personnels, des confiscations arbitraires d'automobiles, un exemple : notre bon vieux curé de Sainte Thorette a sa petite voiture sur cale depuis la guerre. Bien qu'elle ne soit guère conçue pour servir utilement à la résistance, l'un de ses paroissiens, maquisard depuis peu, vient la réquisitionner et quelques kilomètres plus loin rentre avec, dans un mur, la sobriété n'est pas l'une de ses qualités premières.

Je l'ai déjà écrit, le maquis retient des prisonniers allemands. Certains de ceux-ci sont blessés, des prisonniers d'origine française, une femme jeune qui serait une espionne, le curé de Plou accusé du même crime, certaines personnes affirment l'avoir vu habillé en tenue de l'armée allemande, un pauvre bougre qui habite Preuilly depuis un an ou deux avec sa famille qui compte sept ou huit enfants. Il habite une pièce de la maison actuelle de Madame Gangnard et un autre local en parpaings, construit dans le jardin, une remise transformée en pièce habitable. Il me semble que cette famille habitait au château du Coteau avant de venir à Preuilly. Monsieur Guyot y avait fait aménager des logements pour loger du personnel. Monsieur Jouniot, l'homme en question, devait avoir débardé des grumes dans les bois de son logeur avec un attelage de chevaux. Ce doit être après que ce chantier soit terminé que cette famille quitte ce que l'on pourrait appeler son logement de fonction pour venir habiter à Preuilly. Les deux pièces où elle loge appartiennent à une vieille dame qui occupe le reste de la maison, elle est sale et désagréable, tout Preuilly l'appelle "la Gniât" c'est en réalité Madame Chantelat. En plus de sa crasse repoussante, elle est acariâtre au point de chasser les gamins qui osent marcher sur son trottoir. Il paraît même que des vacanciers en balade dans le bourg se seraient un jour assis sur ses marches d'entrée et seraient repartis très vite, non pas chassés par la propriétaire qui ne les avait pas vus, mais pris d'assaut par un régiment de puces.

Roudoudou (c'est le surnom donné à la famille Jouniot) a trouvé du travail chez Monsieur Debeuret de la ferme de Villeperdue comme charretier. Il a deux camarades de travail qui

sont en fait des réfractaires et certainement a-t-il mit sa femme au courant de cette situation. Que se passe-t-il dans la tête de celle-ci ? Lui est illettré et incapable d'écrire, en revanche elle, elle sait. Elle envoie à la brigade de gendarmerie de Mehun une lettre de dénonciation concernant les deux clandestins et qui met en cause leur employeur. Peut-être croit-elle avec cette lettre gagner une prime ? Les gendarmes de Mehun sont acquis à la résistance, ils informent la résistance du danger que représentent Jouniot et sa femme. Des résistants de Manzay viennent à Preuilly et embarquent le malheureux, sa femme n'est pas arrêtée, il est difficile de laisser une dizaine d'enfants sans père et mère. D'après les dires de Jean, les résistants n'avaient pas l'intention de le fusiller mais il essaye de s'évader plusieurs fois. Peut-être pense-t-il à sa famille restée sans ressource ? Il est repris chaque fois et devant le danger qu'il représente pour le maquis, il est passé par les armes en même temps que la belle espionne et le curé de Plou. Jouniot payait pour sa bêtise mais les deux autres qu'avaient-ils réellement faits ? Qu'avaient été leurs crimes ? Je crois que personne ne le saura vraiment. La femme Jouniot et ses enfants continueront à vivre leur misère jusqu'au jour, après la libération, à l'automne 44, où elle est arrêtée puis emprisonnée, les enfants sont confiés à l'assistance publique. Une petite fille est adoptée par un couple de parisiens sans enfant, replié à Preuilly pendant la guerre. Je ne sais pas comment mais la dame avait été sa marraine pour son baptême. Ces gens sont restés longtemps en rapport avec la famille Richetin. J'aurai quelquefois de leurs nouvelles par Serge, il paraît que cette petite fille, même devenue grande, n'a jamais voulu revenir à Preuilly. Quant aux autres membres de la famille, je n'en ai jamais plus entendu parler. J'espère pour eux, que la suite de leur existence aura été meilleure que le début.

J'ai déjà écris à propos du tabac, d'une plantation à Boisboisseaux, sur la terre de cette locature tenue par une famille juive et que Jean et son compagnon pillaient consciencieusement. Cette famille de fourreurs, certainement aisée, s'était installée en zone libre en espérant échapper aux nazis. Avec la disparition des zones, le peu de protection qu'ils avaient, avait disparu. Le père est arrêté par la Gestapo, je suppose courant 43. Les enfants viennent à l'école à Preuilly depuis leur arrivée. La situation est de plus en plus dangereuse pour eux et leur mère. Celle-ci est une belle jeune femme sympathique que Jean et son collègue connaissent bien, elle ne dédaigne pas rouler une cigarette avec le tabac dont la matière première a été prélevée dans son champ. Elle et les enfants disparaîtront pour une retraite plus sûre. Ils reviendront pour quelque temps au moment de la libération, ils attendront quelques mois espérant le retour du père disparu dans les camps nazis avec des millions de ses coreligionnaires. La famille repartira encore une fois pour toujours, pour où ? Je ne crois pas qu'ils soient revenus depuis dans la région.

La présence de cette famille qui n'a, c'est évident, rien de paysans, à Preuilly, dans une locature, ne fait pas illusion auprès des cultivateurs qui les côtoient, ce ne sont pas des gens de la terre, mais en ces temps troublés, rien n'étonne. Ce n'est qu'une fois la guerre terminée que je connaîtrai vraiment le sort qui était réservé à ceux qui avaient la particularité d'être juifs. Leur passage à Preuilly passera presque inaperçu et peu de Preuillois se soucieront du sort qui leur était réservé. Aujourd'hui, je pense souvent à cette famille, au drame qu'elle a vécu, à l'indifférence dans laquelle elle vivait, à cette époque, je ne savais pas, mais j'ai quand même un peu honte pour Preuilly.

La libération

Le débarquement a réussi, les troupes alliées ont percé le front, les troupes allemandes stationnées dans le midi remontent vert le front. Quelques éléments, peu nombreux, sont encore en place, toujours aussi dangereux. Les groupes de résistance se sont multipliés, rien qu'autour de Preuilly, il y a le maquis de Manzay, celui du capitaine Delafont dans les bois de Coulanges, il fait beaucoup moins parler de lui que le précédant mais est peut-être plus efficace. Il y a aussi des F.T.P.F. dans la forêt d'Allogny, ses membres sont presque tous de Mehun, le groupe est contrôlé par le parti communiste clandestin. Ceux-ci passent quelquefois à Preuilly, mais ne s'arrêtent pas, ils ont eu des pertes en hommes. Aujourd'hui, on a pour preuves les noms de ces résistants tués au combat ou fusillés qui sont gravés sur les plaques des rues de Mehun.

Les F.T.P.F. ont, eux aussi, leurs bavures, les règlements de compte sont fréquents. Par exemple, ils arrêtent deux jeunes gens de Mehun dont les familles avaient des sympathies notoires pour le régime en place à ce que j'ai entendu dire. Hormis ces opinions plutôt mal vues en cette fin d'occupation, ils n'ont pas à se reprocher des actions très graves vis-à-vis de la résistance, ils ont seulement le tort d'avoir mal choisi leur camp. Les résistants qui les arrêtent les connaissent bien, ils sont de Mehun comme eux, sont peut-être allés à l'école ensemble et ont le même âge. Mais leur sympathie et leur différence de classe vont leur coûter la vie, ils sont fusillés sans raisons valables. Quant à la libération, la nouvelle est connue, elle provoque un malaise à Mehun, le chef F.T.P.F, un jeune militant communiste de la ville, responsable de cette exécution, s'éloignera momentanément pour se faire oublier, beaucoup de Mehunois ne lui pardonnent pas cette exécution ressentie, par la majorité d'entre eux, comme un règlement de compte.

À Manzay, les résistants sont de plus en plus nombreux. En dehors de Bourges et des colonnes qui se dirigent vers le front, la présence allemande paraît inexistante, notamment dans les petites villes comme Reuilly. Le commandant Vannier décide de "libérer" sa ville, il y retrouvera sa maison, plus confortable que son abri dans les bois et ses hommes trouveront à cantonner facilement. Jean, depuis le début de la constitution du maquis, voudrait bien le rejoindre mais le commandant, en accord avec Monsieur Chopin, n'a pas voulu qu'il quitte la ferme où il faisait besoin, il est quand même prévu qu'il rejoindra les résistants dès qu'ils seront installés à Reuilly.

Reuilly est libéré, le maquis s'installe dans la ville dans l'allégresse, le camp dans les bois est laissé à l'abandon, sans garde. C'est maintenant que se situe un épisode de ce maquis qui n'est guère à sa gloire. Comme j'en ai déjà fait mention, le maquis a fait un certain nombre de prisonniers allemands, quelques-uns sont blessés et difficilement transportables. Les gens du maquis ne veulent pas s'embarrasser de ces hommes encombrants. Ils sont exécutés et enterrés sur place. Que sont devenus les prisonniers valides ? À vrai dire, je ne m'en souviens plus très bien, seul Jean (qui fût ma seule source d'informations de cette affaire) pourrait me renseigner mais je tiens à ce que mes écrits soient le fruit de mes seuls souvenirs d'enfance et non une enquête. Je suis quand même persuadé qu'ils ont été fusillés, eux aussi ! La guerre est laide et ceux qui la font n'ont souvent rien à faire avec les conventions de Genève qui, si elles ne sont pas souvent respectées par les nazis, ne le sont pas toujours non plus par la résistance.

Tous les maquisards quittent les bois, heureux, la fleur au fusil, le camp reste vide de ses hommes mais du matériel et surtout ce que l'on pourrait désigner comme les archives, sont restés sur place. Dans l'euphorie, les résistants se disent que personne ne viendra au campement. Reuilly est libéré sans coup férir, le seul représentant de l'ordre doit être le garde-champêtre qui, je suppose, est tout acquis à la cause. La victoire sera de courte durée, peut-être un hasard, peut-être un renseignement mais un train entre en gare. Ce n'est pas un train ordinaire, non c'est un train blindé, avec ses armes lourdes, ses véhicules blindés embarqués, ses hommes armés jusqu'aux dents. La présence des résistants est vite détectée. Après quelques échanges de coups de feu, comme une volée d'étourneaux, ceux-ci se dispersent dans la nature, c'est la solution la plus sage. En représailles, la gare est détruite, le commandant Vannier n'a pas eu le temps de fuir, il se cache dans son poulailler et y passe la nuit. Dans cette débâcle, personne ne pense à déménager le camp et à mettre en lieu sûr tous les documents qui s'y trouvent, peut-être se dit-on que les Allemands y sont déjà.

À la ferme de Manzay, Monsieur Chopin est prévenu du désastre, un avion de reconnaissance allemand survole les bois et la ferme, il lâche des fusées éclairantes (Jean me dit que l'on y voyait clair comme en plein jour). La ferme est abandonnée par ses habitants, le bétail est détaché et lâché dans la nature, on ne sait jamais, c'est si facile de mettre le feu en représailles. Monsieur Chopin, Jean et son collègue attellent un cheval à un tombereau et se rendent au camp abandonné, ils chargent tout ce qui leur paraît important à la lueur des falots, je crois qu'ils ont pris aussi des documents qui étaient à la ferme. Le chargement terminé, ils partent pour Consizain, c'est un hameau qui se trouve à quelques kilomètres où se trouve la ferme de Monsieur Goussard, le beau-frère de Monsieur Chopin, les gens de la ferme y sont déjà. Cette nuit-là, mis à part, l'avion et ses fusées, pas un Allemand ne se manifeste à proximité du camp et de la ferme. Ceux-ci, sans doute peu nombreux à Bourges, ne sortent pas, peut-

être surestiment t'ils les forces du maquis ? Quant aux occupants du train blindé, ils ne peuvent guère partir loin de celui-ci, prisonniers en fait de la voie ferrée. La ferme et le camp resteront déserts la nuit et la matinée qui suit. À la fin de celle-ci Monsieur Chopin et les gens de la ferme décident de rentrer après avoir camouflé leur chargement chez Monsieur Goussard. Arrivés à Manzay, leur premier travail est de rattraper le bétail, de le rentrer, de traire vaches et chèvres. Des résistants reviennent, eux aussi un à un, l'oreille basse, ils ne font que passer et ne restent pas. Par sécurité, ils iront camper sur un autre site dans l'Indre, au-delà de Reuilly. Le maquis de Manzay a vécu, sa fin n'est pas glorieuse mais aurait pu être plus dramatique, son existence fait penser à la fable "la grenouille et le bœuf". Les copains et moi, sommes déçus lorsque nous apprenons ce fiasco peu glorieux de nos héros, c'est vrai que nous les admirions quand ils faisaient les gros bras devant le café de Madame Danjon.

Jean est beaucoup moins enthousiaste pour s'engager dans la résistance active après le coup foireux de Reuilly. Il est vrai qu'avec son patron et son collègue, ils ont pris des risques que n'a pas osé ou pas pensé à prendre le commandant du maquis.

Malgré l'absence de journaux, la nouvelle de la libération de Saint Amand arrive jusqu'à Preuilly en même temps que celle de sa reconquête par les Allemands. Pourtant, là aussi, tout avait bien commencé. Après avoir chassé les miliciens, la résistance avait pris le contrôle de la ville, c'était parait-il, la fête dans les rues. Et puis, ce sont les Allemands qui viennent reconquérir ce que la milice avait abandonné. Le combat est inégal, la résistance est chassée de la ville, je crois qu'il y eut des morts et des représailles auprès de la population civile. Encore une fois, les maquisards sont sortis de leur rôle, du sabotage, du harcèlement, ils ont voulu monter une grande opération qui les a opposés à un ennemi plus nombreux et surtout mieux armé.

Jean reste à Manzay quelques mois encore, il vient plus souvent à la maison et, durant l'été 44, il passe les dimanches après-midi sur les grandes sablettes au bord du Cher, dans un coin bien tranquille où avec la famille, je viens lui tenir compagnie, ses bons copains viennent aussi le retrouver.

Si l'occupant tient toujours les villes, la résistance contrôle pratiquement toute la campagne. Depuis leur dernière visite, les gens de la Gestapo ne sont jamais revenus, aussi mon père prend-il le risque de venir passer quelques dimanches près de nous. Il fait la route en vélo de Loye sur Amon à Preuilly, celle-ci est longue, au moins soixante-dix kilomètres. Depuis quatre ans, ce mode de locomotion fait fureur. La plupart des gens n'ont que ce genre de véhicule pour se déplacer, mon père a acquis un bon entraînement. Je suis heureux de le revoir, j'ai la surprise de lui découvrir une belle moustache à la gauloise. Il fait toujours en sorte d'arriver à Preuilly à la tombée de la nuit pour ne pas être reconnu et malgré le clair-obscur du moment, il chausse une paire de lunettes de soleil. À cette époque, les moustaches et les lunettes noires vont souvent de pair avec un couvre-chef bien enfoncé et un foulard autour du cou, c'est la panoplie complète de ceux qui cherchent à passer inaperçus. À la réflexion, je me demande si le port de tout cet attirail n'attire pas plus l'attention de ceux auprès desquels on voudrait passer inaperçu. Mon père ne vient pas à la maison, mais loge chez tante Tasie, c'est plus prudent. Il en profite pour faire quelques factures restées en suspend, il faut bien trouver de quoi faire vivre la famille. Il n'a jamais été bien riche et je suppose que ma mère doit faire attention aux dépenses en ces temps-là.

Les colonnes allemandes n'en finissent pas de passer et remontent vert le front. Tout du long de la route, elles sont harcelées par des résistants, un général saute sur une mine télécommandée, je crois que c'est sur la route entre Sainte Thorette et Bourges. Les Allemands répondent souvent par des représailles, ils fusillent les résistants faits prisonniers et souvent des civils innocents. Le prix à payer est lourd, mais le retard pris par les colonnes pour rejoindre le front sera (je l'apprendrai plus tard) déterminant pour la percée victorieuse des alliés.

Un attentat gratuit et bête, qui ne s'imposait pas, a lieu dans une ferme à la sortie de Reuilly. Un motocycliste allemand se présente dans la cour de la ferme pour demander sa route. Pendant qu'il se renseigne, un ouvrier agricole s'arme d'un revolver et l'abat. Il faut faire vite, le motard et sa moto sont jetés dans la mare, malheureusement celle-ci n'est pas profonde, l'eau ne recouvre pas

complètement la moto et le soldat. Le motard était à l'avant garde d'une colonne, ne le voyant pas revenir, un détachement part à sa recherche. Il vient jusqu'à la ferme et découvre leur camarade dans la mare qui est au bord du chemin. La réaction sera brutale. Les hommes présents sont rassemblés, un jeune de quinze ans fait partie du groupe, ils sont alignés contre un mur et fusillés, sous les yeux horrifiés de leurs mères, femmes et sœurs. Ensuite, le feu est mis à tous les bâtiments. Ils repartent non sans avoir tiré sur des hommes qui travaillent dans les champs, plusieurs seront tués. La légèreté et le manque de réflexion d'un homme croyant faire un acte de résistance ont conduit à un véritable désastre. Je cite cet exemple que je connais bien, les fermiers fusillés sont en famille avec Edith, la future épouse de Jean, mais bien d'autres exactions ont eu lieu au passage de ces colonnes, que l'on pourrait traiter d'infernales.

Paris est libéré, les derniers Allemands de la région font leurs malles, la Gestapo suit le mouvement, aussi mon père décide-t-il de rentrer à la maison, il fait ce dernier trajet, toujours à vélo, en compagnie de Monsieur Salmon. Ce jour-là, une énorme colonne, comme celles qui l'ont précédée, remonte vers le front. Les deux amis cyclistes sont retardés par cette masse de soldats, ils sont à Saint Florent et obligés d'attendre le passage de la fin de la colonne pour continuer leur route. Ils sont surpris de voir dans les rangs allemands, des asiatiques et des noirs, qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Aujourd'hui, je suppose que les Asiatiques sont peut-être des déserteurs de l'armée rouge, originaires des républiques soviétiques, d'Asie, les noirs peut-être des Somaliens qui ont quitté l'armée italienne, bien sûr toutes ces hypothèses ne sont que des suppositions. Tout ce que je sais, c'est que ces hommes existent, plusieurs autres personnes me les ont décrits. À Preuilly, nous ne sommes pas sur leur passage et personne ne s'en plaint.

Paris est libéré, les derniers tenants du régime de Vichy ont disparus avec les derniers Allemands. Mon père, après avoir savouré sous retour à la maison, reprend le collier avec Émile Contant, le travail est encore rare, aussi Jean reste-t-il quelques mois à la ferme pour aider Monsieur Chopin, en attendant que celui-ci trouve à le remplacer.

Dans les villes libérées des manifestations sont organisées pour saluer la déroute des Allemands, cette fois, c'est sûr, c'est le maquis qui est maître du terrain depuis quelques semaines. Une cérémonie a lieu à Mehun, organisée par le maquis F.T.P.F. de la forêt d'Allogny, avec ma mère nous allons assister à une prise d'armes au monument aux morts. Peut-être mon père est-il avec nous mais je ne m'en souviens pas. Les résistants arrivent au cimetière de Mehun où se trouve le monument, ils marchent au pas, ils ne sont pas tous habillés en militaire, certains ont un casque, d'autres un calot ou une veste kaki, ils ont tous le brassard tricolore avec l'inscription F.T.P.F. C'est un jeune gars, le lieutenant Brocadet qui commande encore cette troupe. Peu de temps après, il se fera oublier, l'affaire des jeunes Mehunois fusillés pourrait lui causer quelques ennuis. Cela n'empêche pas de saluer le courage de ces jeunes, ils ont payé un lourd tribut à la libération avec leurs tués, leurs fusillés, leurs déportés.

À Mehun, comme dans beaucoup d'autres villes, les femmes qui ont eu des rapports un peu trop intimes avec l'occupant ou supposés tels, passent un mauvais moment. Leur punition, comme partout, sera d'être tondues en public. C'est sur la place de l'Hôtel de Ville que cette opération a lieu, la foule est très importante pour assister et applaudir le spectacle. Aujourd'hui, ces séances de tonte publique ne sont pas jugées dignes d'un peuple démocrate, mais peut-on exiger d'être démocrates aux hommes et aux femmes qui viennent de vivre plus de quatre ans de guerre et de dictature fasciste. Mais, malgré cette réserve, ce ne sont pas par de semblables actions que la résistance a conquis ses titres de gloire.

Le lendemain de l'arrivée de mon père à la maison, il décide d'aller saluer les copains, les amis. Je le suis et ne le quitte pas, très fier d'avoir eu un père résistant recherché par la Gestapo. Toutes les personnes qu'il rencontre le congratulent, même quelques-uns uns avec lesquels il était plutôt en froid (son caractère abrupt ne lui a pas fait que des amis) oublient leurs griefs et le félicitent. Cette journée restera pour moi une journée lumineuse, bien à l'abri de l'oubli dans mon panier à souvenirs.

Pendant quelques semaines tout est incertain, c'est un peu l'anarchie, le régime en place a disparu, aucune institution démocratique n'a encore pris sa place. C'est la résistance, dans la région les F.T.P.F. chapeautés par le parti communiste qui font la loi et qui sont tout puissants.

Pendant toute une journée de ce mois de septembre, j'ai l'impression d'être retourné quatre ans en arrière, au mois de juin 40, au cours duquel défila la débâcle de l'armée française, ce jour-là c'est une autre débâcle qui traverse Preuilly, elle n'est pas française mais allemande. Elle ne se dirige pas vers le Sud, mais vers le Nord. Une division allemande aux abois, démoralisée, harcelée depuis plusieurs jours par la résistance, signe sa rédition dans la région de Levet devant les résistants, les Allemands ont sûrement surestimé l'importance de ceux-ci. Pour se rendre, ils exigent une condition, ils se considèrent comme ayant déposé les armes mais ne les rendront qu'aux Américains qui sont sur la Loire, c'est malgré cela la plus importante victoire de la résistance dans notre région.

Depuis le matin, de bonne heure et toute la journée, c'est un défilé continu des différentes unités de la division. Des troupes à pied, des automobiles, des camions, des voitures à cheval, toutes et tous remplis de soldats, un grand nombre de ceux-ci sont en vélo, intercalés entre les véhicules, il y a aussi quelques blindés et canons. Tous ces hommes, tous ces véhicules passent en rangs serrés mais en désordre. Les soldats sont plus ou moins débraillés, avec la mine renfrognée et triste. Quel contraste avec les troupes victorieuses et fières du printemps 40. Le plus irréel c'est de voir se faufiler au milieu de ce défilé, de temps en temps, une traction et ses résistants armés qui doublent le convoi, un peu comme un chien de berger qui garde son troupeau.

Une exclamation jaillit d'un groupe de Preuillois qui ne résistent pas à l'envie de jouer aux maquisards en circulant, comme ces derniers, à l'intérieur de la colonne. Monsieur Girard est au volant de son taxi, il est accompagné par trois compères, l'incontournable Monsieur Jossand, Monsieur Manca et Monsieur Favier. Le klaxon hurlant, les voilà partis doublant l'Allemagne en déroute, ils vont jusqu'à Quincy, boivent un verre à la victoire dans un café de Quincy et reviennent de la même façon, fiers de leur exploit, chacun fait de la résistance à sa façon.

Mon père, ce jour-là, est en chantier dans la cour commune où Madame Danjon possède une maison qu'elle fait agrandir et restaurer pour prendre sa retraite. Cette cour se trouve au bord de la route, presque en face de celle qui mène au pont. La façade est échafaudée pour faire les enduits qui sont en cours d'exécution. Dans le grenier de cette maison, les maçons ont trouvé des drapeaux, un Français et je crois, un Américain, ils les accrochent au faîte de l'échafaudage où ils flottent fièrement, peut-être vivent-ils cette journée comme une sorte de revanche.

Un frisson parcourt l'assistance, toujours au spectacle sur le bord de la route, jusqu'à ce moment de fin d'après-midi, le défilé des troupes allemandes a tout de la débâcle, mais voilà qu'une unité s'avance, le drapeau à croix gammée en tête. Vêtus de noir, en ordre comme pour la parade, un détachement de S.S. passe, ils ne baissent pas la tête ni les yeux ceux-là, ils étaient et semblent encore être le fer de lance nazi de l'armée allemande. Fanatiques et sans scrupules, ils font penser à la tête d'une vipère qui a le dos cassé, elle siffle encore et pourrait bien mordre si l'occasion lui en était donnée. Je crois que ce sont eux qui ferment l'arrière-garde de la colonne, avec le soir qui tombe, passent les derniers Allemands.

Je ne reverrai plus d'allemands vainqueurs et occupants. Quelques mois plus tard, ceux que je reverrai seront des prisonniers de guerre, ils travailleront dans les fermes ou sur des chantiers.

Pendant cette courte période, la seule force organisée et structurée, je l'ai déjà écrit, dans la région, est bien le parti communiste. Si le général de Gaulle semble avoir l'intégralité du pouvoir à Paris, dans les provinces, notamment dans la nôtre, les relais avec le pouvoir central sont encore mal assurés. Les résistants armés ont, pour la plupart, été intégrés à l'armée régulière mais des cadres inféodés au parti communiste font la pluie et le beau temps. Une exception, pendant quelques semaines, le capitaine Coudereau occupe Saint Florent avec ses sénégalais et commande sur cette place. Il revient encore de temps en temps revoir les copains à Preuilly. Après ce dernier épisode, je

suppose que ses hommes sont incorporés dans l'armée régulière et lui retrouve son salon de coiffure parisien, je ne crois pas qu'il soit revenu depuis à Preuilly.

Les forces progressistes (le nom que se donnent les communistes et les anciens F.T.P.F. restés sur place) arrêtent les collaborateurs ou supposés tels, ils font le ménage dans les municipalités, démettent un nombre important de maires qui auraient collaboré avec Vichy, la plupart ont simplement le tord d'être de droite.

C'est ce qui se passe Preuilly, le maire qui est en fonction, est l'inamovible Monsieur Guyot, il occupe son fauteuil depuis 1904. S'il n'a pas fait de résistance, je ne pense pas qu'il ait collaboré activement, tout en plus était-il chargé de la réquisition de la production agricole dans le canton de Lury, peut-être dans le département ? Ce poste, il l'occupa au mieux, dans l'intérêt du monde paysan, qui ne fût pas trop spolié. À Preuilly, son adversaire déclaré est Monsieur Delhomme, membre très actif du parti communiste, au demeurant c'est un brave homme, malheureusement sectaire et aveuglé par la propagande, quoiqu'il se soit tenu bien tranquille sans se faire remarquer durant l'occupation. Il s'est déjà présenté plusieurs fois aux élections municipales contre Monsieur Guyot et chaque fois, en est reparti avec une veste, je suppose qu'il doit en ressentir un certain dépit.

En ces premiers jours de la libération, son heure est arrivée. Je me demanderai longtemps qui avait pris la décision de démissionner le maire et une partie du conseil, je le sais depuis peu, c'est le conseil départemental de la résistance contrôlé par le parti communiste. À Preuilly, cet organisme est représenté par Monsieur Delhomme qui destitue le maire, Monsieur Guyot et trois de ses conseillers. Les conseillers remerciés sont Monsieur Beurdin, soi-disant pour une affaire de marché noir, Monsieur Theurière, fermier à Sernay, il doit aller trop souvent à la messe, Monsieur Gamard, un autre fermier accusé, lui aussi, de marché noir.

Monsieur Delhomme, en vertu des pouvoirs qui lui ont été conférés, nomme quatre nouveaux conseillers, les sept qui restent en place sont, sans doute, jugés dignes de garder leur siège. Les nouveaux sont : à tout seigneur, tout honneur, l'instigateur de ce remaniement, Monsieur Delhomme, l'instituteur, Monsieur Maréchal, la femme d'un prisonnier, Madame Bessemoulin, Madame Boude, l'épouse d'un autre prisonnier (elle établissait les laissez-passer en allemand) que j'ai déjà présentée. Pour mémoire, je rappelle que mon père est conseiller depuis 1936. Le nouveau conseil se réunit une première fois pour élire le maire et son adjoint, Monsieur Delhomme n'ose pas présenter sa candidature et l'unanimité se fait sur Monsieur Chaput, l'ancien adjoint presque aussi ancien dans la place que l'ancien maire, mais notre Saint Just Preuillois revendique la place d'adjoint qui lui permettrait de chapeauter le maire. Malheureusement pour lui, les sept anciens conseillers qu'il n'a pas osé limoger, il doit bien le regretter ce jour-là, votent pour mon père. Le scénario que ce brave Monsieur Delhomme avait mis au point a tourné court, il ne sera jamais maire de Preuilly.

Son attitude vis-à-vis de mon père change radicalement. Déjà, dans un premier temps, il avait essayé de l'embrigader dans la milice populaire, cette organisation devait être levée sur tout le territoire. Officiellement, elle devait permettre au pouvoir de rétablir les libertés républicaines mais, en réalité, elle aurait été le bras armé du parti communiste et aurait remplacé les F.T.P.F. pour la plupart enrôlés dans l'armée régulière. Mon père se méfie de cette organisation, déjà son appellation de milice, sonne mal dans le public et risque d'être assimilée à l'ancienne, de triste mémoire. Lors d'une réunion préparatoire à laquelle il assiste avec Monsieur Delhomme, il a la confirmation de ce dont il se doutait, cette organisation est l'émanation directe du parti communiste. Il n'aura pas le temps de refuser d'adhérer, cette milice ne voit pas le jour, elle est dissoute avant de naître par le général de Gaulle. La police, en France, restera du ressort de la gendarmerie et de la police nationale. Cet échec et celui plus cuisant pour lui de prendre le contrôle de la municipalité de Preuilly doivent le décevoir. C'est à partir de cette date que, ses espoirs envolés, il commence à attaquer mon père, le résistant qui avait été un temps sa caution, devint un collaborateur qui avait traité avec les Allemands à Preuilly. Ce reproche ne manquera pas d'être repris çà et là par quelques langues fourchues qui n'ont jamais porté Fernand Bugeon dans leur cœur, des personnes qui n'ont pas eu, même l'idée de résister d'une façon ou d'une autre à l'envahisseur. À l'époque ces calomnies me font mal car moi je sais, j'ai vu les

paquets de courrier, les passages clandestins de la ligne de démarcation, le couple de jeunes résistants venir à la maison, les réfractaires placés dans les fermes, la Gestapo regarder sous mon lit et pendant tout ce temps, ces mauvaises langues restaient sans broncher chez elles et dormaient du sommeil du juste.

Pendant quelque temps, les relations entre les deux hommes sont tendues, surtout au moment des campagnes électorales et puis, le temps soigne bien les blessures d'amour-propre, ils redeviendront deux bons copains qui, malgré leur désaccord, au fond d'eux-mêmes, s'estiment l'un et l'autre. À Preuilly, la politique ne régit pas tous les actes ni les comportements.

Durant la courte période où les communistes contrôlent la situation, Gabriel Delhomme prend quelques initiatives, mais à quel titre ? Madame Gouniot et ses enfants vivent toujours à Preuilly, Monsieur Gouniot, lui, a été fusillé. Un jour, Monsieur Delhomme accompagné par une autre personne que je connais pas, vient pour arrêter cette femme accusée, à juste titre, d'avoir écrit une lettre de dénonciation qui aurait pu avoir des suites très graves. Je crois qu'ils sont accompagnés d'une assistante sociale qui prend en charge les enfants, la mère part avec les deux justiciers. Quoi qu'ayant été arrêtée par des personnes qui n'ont certainement pas de fonction de police officielle, cette arrestation peut paraître justifiée. En revanche, celle de Régine Brançon est arbitraire et inadmissible et n'est qu'un règlement de compte personnel.

Régine Brançon est la tante de Serge Richetin, la fille de sa grand-mère. Elle a une quarantaine d'années, elle n'est pas mariée mais n'est pas farouche loin s'en faut, elle est grande et forte, elle peut faire n'importe quel travail d'homme dans les champs ou dans les vignes. Elle sait labourer, tailler et traiter la vigne, cela ne l'empêche pas d'exceller dans les travaux de couture, tricot, broderie. Elle est très libre et ses amants ne se comptent plus. Quand Pierre Boisrond part à la guerre, il est au mieux avec elle. Émile, son frère, le remplacera quelque temps. Elle a fait plusieurs séjours à Paris où elle a travaillé dans un hôpital, comme infirmière dit-elle, mais plus sûrement comme aide-soignante. À cette époque, les infirmières libérales n'existent pas aussi fait-elle des piqûres à ceux qui en ont besoin et qui lui demandent.

Malgré sa langue bien pendue, parfois un tantinet moqueuse et médisante, elle n'est pas en mauvais terme avec la plupart des Preuillois. Il vaut mieux qu'elle dise du bien que du mal d'une personne. Justement, Gabriel Delhomme est l'un de ceux avec qui elle est inconciliable. La famille Brançon, dans le village, a toujours été connue pour être de droite. Monsieur Brançon dit "Minoche" a toujours été l'œil du château à Preuilly ce qui lui donnait le droit de braconner à son aise, les gardes fermant les yeux. Le communiste qu'est Monsieur Delhomme a été souvent dans le passé pris à parti par Régine et lui qui, d'habitude, réussit à user son interlocuteur et à avoir le dernier mot, avec Régine il est obligé de battre en retraite sous ses quolibets et ses sarcasmes.

Durant la guerre, Régine n'a pas de camp ou de position bien déterminée, elle a tout aussi bien pu passer du courrier que des candidats au passage de la ligne ; elle a peut-être aussi été appréciée pour ses "charmes" par quelques douaniers solitaires ce qui lui a peut-être servi de sauf-conduit pour passer ses protégés. Je ne crois pas qu'elle ait commis de fautes graves pendant la période d'occupation.

Un matin, au temps où Gabriel Delhomme est tout puissant à Preuilly, il se présente avec un responsable local du parti chez les Brançon et arrête Régine. Enfin, il la tient sa revanche, cette fois c'est lui qui aura le dernier mot sur celle qui l'a toujours nargué. Elle est conduite à la mairie et subit un interrogatoire qui dure toute la matinée. Avec les copains, nous campons sur la place et essayons d'attraper quelques bribes de celui-ci. À Preuilly, personne ne réagit vraiment à cette arrestation arbitraire, tout le monde sait que ce sont les communistes qui commandent. On a aussi appris à se taire pendant les quatre années passées et puis, Régine, tous la craignent un peu, pour une fois que l'on arrive à lui fermer son caquet, de toute façon on lui fait confiance pour se sortir de ce mauvais pas. En fin d'après-midi, elle est conduite au Bordiot, la prison de Bourges. Aucune charge sérieuse ne peut être retenue contre elle, elle rentre à Preuilly quelques jours plus tard. Encore une fois, l'accusateur public, Gabriel Delhomme, n'a pas le dernier mot.

On aurait pu croire que le destin de ces deux personnes au parcours diamétralement opposé, ne se rencontre plus jamais, pourtant si, après des années de brouille, jamais plus ils ne s'adresseront la parole à Preuilly, ils se retrouvent à l'hôpital de la Noue à Vierzon au soir de leur vie. Les deux irréductibles adversaires se trouvent réunis pour la dernière ligne droite. Qui aurait pu croire que l'un et l'autre trouvent tout naturel de fraterniser, le temps n'est plus à l'idéologie, pas plus qu'aux mises en boîte d'un goût douteux. Sur le même banc ensemble, ils attendent le grand départ. Je suis sûr qu'ils parlent de Preuilly, du Cher, de la pêche, des vignes, du vin, du bon temps. Ce serait idiot de gâcher la douceur des derniers rayons de soleil par de vilaines paroles.

Pendant quelques mois, une certaine anarchie continue de régner, il y a ceux qui n'ont pas la conscience tranquille. Ils se font oublier et espèrent en des jours meilleurs. Il y a les autres, ceux qui attendent le grand soir, une révolution d'octobre, mais la lutte suprême n'aura pas lieu. Les chasseurs retrouvent leur fusil, ceux qui ont été assez malins pour ne pas les donner lors de la réquisition. Ils chassent partout, le territoire de la chasse banale de Preuilly ne leur suffit pas, ils ne se gênent pas pour rentrer dans les chasses gardées. Les gardes ne les inquiètent pas, leurs maîtres ont pris, eux aussi, le profil bas, ils leur recommandent une grande tolérance.

Une petite anecdote illustre bien cet état d'esprit. Ce jour-là, trois copains, l'incontournable Monsieur Jossand, Paul Manca et un nommé Favier, tous à Preuilly du fait de la guerre, partent chasser le lapin avec un furet dans la garenne. Je ne me souviens pas qui est le propriétaire de ce précieux auxiliaire. La garenne est un véritable gruyère, percée d'innombrables terriers où les lapins sont légion. Les trois chasseurs investissent un terrier, posent les poches (des petits filets) sur les entrées du terrier et introduisent le furet. Tout est tranquille, absorbés par leur occupation, ils n'ont rien vu et n'ont rien entendu, lorsque deux des complices lèvent les yeux, ils voient à quelques mètres devant eux, Monsieur Dupont, le régisseur-garde de Mademoiselle de Bourbon. Ils savent bien qu'il ne prendra aucune mesure contre eux mais la situation est quand même gênante. Henri Jossand lui non plus n'a rien vu ni rien entendu, l'oreille collée au sol, il répète : "*écoutez, écoutez, ils tapent, ils tapent !*", il parle du bruit singulier que font les lapins quand un furet vient les déranger. En prenant la fuite, ils frappent la galerie avec leurs pattes arrières. Il relève la tête triomphant, regarde ses amis, ne comprend pas de les voir penauds et gênés, il se retourne enfin et voit le garde. Lui ne se démonte pas et y va de son explication toute simple pour justifier leur occupation coupable qui ressemble fort à du braconnage. "*Bonjour Monsieur Dupont, voyez-vous nous avons un jeune furet qui nous a été donné, si nous sommes ici ce n'est pas pour chasser mais tout simplement pour l'essayer, nous ne l'avions pas encore fait travailler*". Monsieur Dupont répond à son salut en souriant et continue son chemin. Comme avocat qui vient de plaider et de gagner sa cause, il explique à ses copains : "*De toute façon, il ne pouvait rien contre nous, il n'y a pas flagrant délit*". C'est vrai les lapins pris dans les poches ne sont pas encore dans les musettes. Brave Monsieur Dupont, il n'aura pas entendu la conclusion, l'expédition se termine bien avec, je suppose, quelques lapins et cette aventure passera à la postérité et deviendra un classique des bons moments passés à Preuilly pendant la guerre.

Pendant que tous ces événements se déroulent, je passe de bonnes vacances. Mon temps se partage entre le ravitaillement dans les fermes, mes visites à Manzay mais Jean ne va pas tarder à revenir, l'admiration que je porte aux maquisards, la retraite allemande, les jeux, la baignade avec les copains, la lecture que j'apprécie de plus en plus.

Première rentrée après la libération

Les vacances ne m'ont jamais paru aussi courtes. La rentrée 44 est déjà arrivée, pourtant il s'est passé tellement d'événements pendant les trois derniers mois que j'ai l'impression d'avoir changé de planète. Je rentre dans l'école de la République alors que j'étais sorti de celle de l'état français.

Cette année, je fais partie des grands et j'espère bien en être le premier à présent que les deux anciens, Huguette Gauthier et Robert, ne sont plus là. Le maître est toujours Monsieur Maréchal, j'en

suis heureux, j'ai appris à apprécier son enseignement très vivant, aux multiples facettes. Comme il est de coutume à l'époque, je le respecte mais maintenant, au travers de ce respect, je le considère comme le grand copain qu'il sait devenir quand on fait bien son travail.

Personne n'a l'âge requis pour se présenter au certificat d'études, il faut pour cela être dans sa quatorzième année au moment de l'examen et il n'y a plus de dispense d'âge. Le seul challenge qui soit en jeu c'est un classement mensuel honorable. Je ferai de mon mieux pour décrocher et conserver la première place. Au regard de mon travail de l'année précédente, je suis le chef de file d'un cours où nous sommes plus nombreux que l'année passée. Deux sont plus âgés que moi, Serge et Huguette Masson, cinq ou six ont mon âge, cinq ou six autres sont plus jeunes d'un ou deux ans, pour ces derniers c'est la première année. J'ai souvent du temps libre ce qui permet à Monsieur Maréchal de me détacher auprès des jeunes du cours préparatoire. Comme durant l'année passée, il me fait confiance et j'en suis fier.

Le maître a beaucoup d'idées, il nous propose de composer un journal qui pourrait paraître plusieurs fois dans l'année scolaire. Je suis séduit par cette proposition. Dans un premier temps, il nous faut trouver un titre. Après une discussion et un vote démocratique, nous optons pour l'Écolier de Preuilly. Ce titre, il faut l'illustrer de façon originale. Chacun de nous est invité à présenter une maquette de ce titre. J'ai l'idée d'inscrire celui-ci en lettres capitales sur un arc de cercle, il sera encadré par deux enfants qui le présenteraient. À la maison, j'ai trouvé une carte postale dont l'illustration représente une fillette avec une ombrelle qui descend d'une barque, sur la rive un jeune garçon lui tend la main en lui disant (dans une bulle) "Donnez-moi la main, mam'zelle". Il suffit de place les deux enfants aux extrémités du titre, leur mouvement de bras est parfait, et de ne pas tenir compte de la phrase, de la barque et de la rive. Sans être mauvais, je ne suis que moyen en dessin, mes essais de reproduction des enfants de chaque côté du titre, la disposition harmonieuse de celui-ci, me posent des problèmes aussi l'idée me vient d'avoir recours à Jean. On se souvient que dans son temps, il avait démontré de réelles aptitudes dans cette discipline. Il accepte d'entreprendre ce travail, celui-ci terminé me semble plutôt bien réussi. Ma maquette est plébiscitée par le cours, je suis quelque peu gêné, ce n'est pas mon travail, le maître n'est pas dupe, d'ailleurs je crois ne pas avoir caché la vérité. Tous les élèves du cours moyen sont mis à contribution pour écrire chacun ou par groupe, un article. À ce sujet, mes souvenirs sont plutôt vagues, je crois qu'avec Bernard Delhomme, nous reproduisons un texte sur les écureuils que nous avions lus dans un libre de la bibliothèque et que nous avions trouvé intéressant. Peut-être aussi que j'écris un petit texte libre mais sur qui ou sur quoi ? Quand les copies sont terminées, il nous faut faire la mise en page, notre journal aura un nombre de pages qui m'échappe complètement, peut-être quatre, cinq, six, plus ?

Monsieur Maréchal a un polycopieur. Il s'en sert pour polycopier des cours. Avec cet appareil, il peut reproduire le journal en autant d'exemplaires qu'il y a d'élèves. Pour tirer celui-ci, il me demande de venir un jeudi après-midi pour l'aider dans sa tâche. Il a installé son matériel dans sa salle à manger. Tout en travaillant nous discutons comme deux copains. Il en vient à me poser la question sur mon intention de poursuivre mes études après mon certificat, il me conseille amicalement de continuer. Je lui réponds que cette éventualité, je ne l'ai pas prévue et que ma voie est tracée depuis longtemps déjà. Dans ma famille, on est maçon de père en fils et sans pour cela avoir eu besoin de poursuivre des études. Je crois qu'il me rétorque qu'un peu plus d'instruction ne nuirait pas à ma vocation, bien au contraire. Au fond de moi, je reconnais l'exactitude de son raisonnement, mais j'ai comme la chair de poule à l'idée de poursuivre mes études après quatorze ans. J'ai l'impression qu'il est déçu par ma réponse, il me recommande pourtant de bien réfléchir pendant qu'il en est encore temps.

Je n'ai jamais réfléchi à cette proposition, j'étais tellement sûr de mon destin, mes parents aussi m'ont bien posé la question, mais ils n'ont pas insisté, pour eux aussi, les études n'étaient pas indispensables à mon avenir. Pourtant, Monsieur Salmon, un jour qu'il était à la maison, m'avait conseillé de poursuivre, peut-être qu'après il aurait pu me prendre dans son équipe.

Longtemps j'ai cru avoir eu raison, aujourd'hui si je ne regrette rien, au fond de moi j'ai comme un doute et si mon maître avait eu raison ? Mais je sais qu'avec des si, on peut refaire le monde. Mon destin s'est inscrit au jour le jour jusqu'à aujourd'hui, je connais ce qu'a été le mien, qu'aurait-il été si j'avais eu la tête bien pleine quand on sait, qu'une idée, une action, un geste peuvent être déterminant pour ce qui se passera dans la minute, l'heure, la journée, l'année, dans la vie qui suivra. C'est sûr, je ne regrette rien même avec un "si", si troublant, tout simplement parce que je ne sais pas ce que j'ai à regretter.

Il me faut revenir un an en arrière pour parler d'une autre initiative de Monsieur Maréchal à la fin de l'année scolaire après que les deux candidats au certificat d'étude avaient été reçus à cet examen. Il déniche dans le grenier de l'école une "lanterne magique" datant, à n'en pas douter, du siècle dernier. Cet appareil fonctionne sur le même système que celui d'un appareil à projection de diapositives. Il est composé d'un coffre en bois vernis garni de cuivre, il est surmonté d'une cheminée ; à l'avant, il y a une optique en cuivre et son système de mise au point par rapport à l'écran, une tirette à deux cases permet de glisser dans celle-ci une sorte de plaquette en papier transparent renforcée par une bordure en carton. Sur le papier, un dessin en couleurs, à l'intérieur du coffre une grosse lampe à pétrole, ce qui nécessite la cheminée déjà citée. Cette lampe est remplacée avantageusement par le maître par une forte ampoule électrique. Quelle est l'origine de cet appareil ? Je ne pense pas que ce soit du matériel acquit pour l'école, son budget ne lui aurait certainement pas permis un achat si peu pédagogique. Peut-être est-ce un don des châtelains de l'époque vite lassés d'un appareil dont le stock d'images à projeter était plutôt mince.

Le maître a installé cet instrument dans sa salle de séjour, on ne peut pas faire le noir dans la salle de classe, il a accroché un drap au mur, l'appareil est à l'opposé sur une table. Pour commencer la projection, il nous passe les plaquettes d'origine, elles rappellent un peu les bandes dessinées. Il y a de courtes histoires, des reproductions d'animaux exotiques et de plantes magnifiques, mais le stock est limité, après plusieurs projections, nous connaissons le programme par cœur. Monsieur Maréchal a de l'initiative, il fabrique de nouvelles plaquettes vierges et y dessinent des reproductions de bandes dessinées qu'il pique sur un album. Nous aimons bien les dessins du maître, ils ont l'avantage d'être plus modernes, mais sa production est faible, il est temps que les vacances arrivent, les projections ne nous intéressent plus beaucoup. Nous sommes néanmoins persuadés que l'année prochaine, un nouveau programme pourra être dessiné, pourtant nous ne reverrons plus la "lanterne magique".

Monsieur Maréchal, un matin, nous annonce la mort du président des Etats-Unis, Roosevelt. Il nous explique que c'est lui qui décida son pays à entrer dans la guerre mondiale pour aider les alliés à combattre l'Allemagne nazie et le fascisme. Il nous dit que cet homme avait été un grand ami de la France, que grâce à son pays, les alliés avaient réussi à débarquer en France et avec l'aide de la résistance libéra celle-ci. À la suite de ses explications, il nous demande d'observer une minute de silence (une des premières de ma courte existence).

Quelque temps après, il nous annonce qu'il est mobilisé et qu'il doit rejoindre l'armée. Toute la classe est consternée, Monsieur Maréchal a su se faire aimer de tous ses élèves par sa compétence, sa gentillesse et d'une certaine manière, par sa camaraderie. C'est lui, le premier, qui me considéra autrement que comme un enfant. Grâce à lui, j'ai beaucoup appris, appris surtout à faire des efforts pour sortir de la médiocrité, je lui en serai toujours reconnaissant. Il reviendra de temps en temps à Preuilly où il a gardé d'excellents rapports avec la famille Jossand mais il ne sera jamais plus mon maître.

Il est remplacé par une toute jeune fille. Elle ne doit pas encore avoir fini ses études à l'école normale, elle est sympathique, gentille, même trop gentille, elle n'a jamais enseigné. La classe sous la poigne ferme de son prédécesseur était habituée à filer doux. D'un jour à l'autre, comme un cheval fougueux qui ne sent plus la main de son maître dans ses rênes, l'école, dans son ensemble, prend de la hardiesse, la pauvre fille, malgré tous ses efforts, a bien du mal pour faire travailler les chenapans que la plupart d'entre nous sommes devenus. Je regrette cette ambiance nouvelle dans l'école, j'essaie avec quelques-uns uns de mes camarades de cours, de continuer à travailler convenablement et surtout

à ne pas manquer de respect à la maîtresse. Quelques-uns uns sont devenus infernaux, elle a toutes les peines pour les faire travailler. Cette jeune institutrice s'appelle Mademoiselle Hérodi et doit être originaire du midi si j'en crois son accent chantant. Si j'avais eu cinq ou six ans de plus, j'en serais certainement tombé amoureux. Avec cette ambiance et un travail chaotique, nous avons de la chance qu'aucun d'entre nous n'ai d'examen à passer.

Depuis que je fréquente le catéchisme qui continue d'être journalier, malgré le retour de la République, mais ce sera la dernière année où il sera enseigné sous cette forme, je m'efforce de devenir un bon chrétien. Mais il faut bien l'admettre, ma foi n'est pas inébranlable et souvent je doute, qu'ils doivent être heureux ceux qui ont la foi du charbonnier. Je suis toujours enfant de chœur et le chef depuis Robert Langilier a passé la main. Je garderai cette fonction jusqu'au renouvellement de ma communion, ma communion solennelle doit avoir lieu courant juin. Monsieur le curé et Mademoiselle Marie s'inquiètent, eux aussi de mon avenir. Ma voie, pour eux, devait passer par le petit séminaire mais je suis toujours décidé à bannir de mon avenir toutes études qui pourraient prolonger celles que j'effectue à Preuilly, dans mon école communale. Je leur explique que ma vocation à moi c'est d'être maçon comme tous les hommes de la famille. Je suis encore à des dizaines et des dizaines d'années du temps où je commencerai à douter mais pas à regretter, de ne pas avoir fait le bon choix.

Comme Monsieur Maréchal, Jean est appelé sous les drapeaux. Cette conscription doit se situer en mars ou avril 45. Il est incorporé au 13e Dragon, un régiment blindé qui cantonne dans la région d'Orléans. Pauvre Jean, il n'aura pas été longtemps à la maison. Après avoir servi dans les camps de jeunesse de l'État français cher à Pétain, réfractaire à son régime, ouvrier agricole, quelques mois maçon, le voilà soldat dans l'armée de la République. Son régiment a un ou des escadrons engagés dans la région de Royan-La Rochelle pour réduire une poche de résistance allemande retranchée dans celle-ci. Il fait ses classes assez vite, il se pourrait qu'il parte, avec ce qui reste du régiment, renforcer les unités qui sont déjà sur ce front. La poche est réduite grâce surtout à un bombardement intensif de l'aviation américaine et l'Armistice sera signé quelques jours plus tard. Jean n'est pas mécontent du tout de ne pas avoir eu l'honneur du baptême du feu.

Le mois de mai de cette année-là est magnifique. Un vrai mois de mai, un mois de printemps, lumineux avec du soleil, un ciel bleu, de l'espoir plein le cœur. La guerre, que j'ai vue aller et venir sur la grand-route de Preuilly, mais aussi la drôle de guerre, la guerre éclair, l'occupation, la ligne de démarcation, les Allemands vainqueurs, les Allemands vaincus, l'armée française humiliée, la résistance triomphante, la guerre qui retient encore les prisonniers et les déportés, la guerre qui a rempli la moitié de ma vie va bientôt s'arrêter. Le vert tendre des champs et celui des arbres et des forêts rehausse l'éclat des fleurs tricolores des blés. Coquelicots et bleuets ne sont pas encore interdits de séjour dans la campagne, le mois des épines blanches des bouchures ne connaît pas encore l'arrachage systématique.

Le mois de mai, c'est aussi le mois de Marie, la mère de Jésus. Je participe aux offices religieux qui ont lieu plusieurs fois par semaine à l'église, après l'école, en son honneur. J'y assiste volontiers, j'ai toujours eu un faible pour Marie. Nous sommes assez nombreux cette année-là à réciter un chapelet et à chanter sa gloire.

L’Armistice

Ce mois de mai est vraiment exceptionnel, je crois n’en avoir jamais connu de semblable et je n’en revivrai jamais d’aussi merveilleux. Il sera aussi glorieux que l’événement qui se prépare. L’Armistice depuis le début du mois n’est plus qu’une question de jours. Il est enfin fixé, ce sera le 8 à 15 heures.

Ce jour-là, avec les copains, nous attendons ce moment avec impatience. Que va-t-il se passer ? La maîtresse n’arrive pas à nous faire travailler tant nous sommes énervés. Elle nous conduit sur les grandes sablettes car, si elle a réussi à nous garder à l’école le matin, l’après-midi elle préfère nous donner plus de liberté. Nous sommes toujours aussi nerveux, nous pressentons qu’il devrait se passer quelque chose.

Les cloches ! Les cloches sonnent, jamais leur sonnerie ne m’a paru aussi belle. Comme une volée de moineaux, nous voilà partis, ventre à terre, laissant sur place cette pauvre demoiselle Hérodi et les plus petits. Elle crie, elle siffle, mais nous sommes déjà loin, nous fonçons au travers des buissons de saules. En quelques minutes, nous voilà sur la place de l’église, les cloches carillonnent toujours allègrement, la flèche du clocher se dandine dangereusement, entraînée par le balancement des cloches fixées dans le clocher, un instant je me dis qu’il va tomber, mais non, il est comme le roseau de la fable, il plie mais ne rompt point. S’il est beaucoup plus jeune que l’église, il n’en était pas moins là pour sonner le tocsin en 14 et la victoire en 18. Ma mère me l’a raconté. Comme les anciens, elle se souvient, ils avaient fait la fête. Pour le village c’était aussi sa victoire, il l’avait gagnée avec ses enfants et des sacrifices, il n’y a pour s’en rendre compte, que lire les noms gravés dans la pierre du monument aux morts. Ce jour-là, ils sont heureux nos anciens, c’est la fête mais la joie n’est pas complète, la victoire c’est celle des alliés, du monde libre, de la France libre, mais il y eut l’humiliation, les empreintes laissées par l’occupation, par les nazis, par les félons qui sont encore toutes fraîches et il y a les prisonniers qui ne sont pas encore rentrés. Les déportés ont dit des choses terribles sur les camps de concentration. En 18, ils en étaient sûrs, c’était la dernière, cette fois ils n’ont pas le même optimisme. Les cloches en 39 n’ont pas sonné le tocsin, tous l’avaient dit, cela ne peut pas recommencer et il y a eu cinq années maudites.

Les cloches, comme en 18, ont sonné, elles sonnent encore, la France est victorieuse, si la victoire est un peu amère pour quelques anciens, pour les jeunes, pour les gamins que nous sommes, c’est la plus grande des victoires. Je ne rentre pas à l’école. Avec la plupart des copains, je reste place de l’église où les Preuillois arrivent les uns après les autres. Tous semblent heureux, les quelques heures qui vont suivre, les Preuillois vont les vivre ensemble, oubliant leurs querelles, leurs différents, ils s’embrassent, des larmes brillent dans les yeux.

Spontanément, un défilé s’organise, drapeau tricolore en tête, anciens combattants, hommes, femmes et enfants, le défilé prend la direction de la place de l’école où s’élève le monument aux morts de la première guerre mondiale. La dernière fois que j’avais participé à une manifestation devant ce monument avec les Preuillois c’était, il me semble bien, pour le 11 novembre 40, je suppose que la petite assemblée qui y était réunie devait être plutôt triste et désorientée par la défaite et puis, quelqu’un avait dû lire un message du Maréchal qui nous assurait de ne pas nous abandonner, de nous conduire vers un autre destin mais il fallait faire pénitence, traverser des jours sombres. Je crois, qu’à l’époque, la plupart de ceux qui étaient là, croyaient aux paroles du héros de Verdun. Il ne s’était pas complètement trompé, les jours sombres nous les avons traversés, si nous avons fait pénitence, c’est contraints et forcés, ce qu’il n’avait pas prévu c’est que des Français courageux et lucides lutteraient, de plus en plus nombreux, pour qu’une France libre soit présente le jour de la victoire.

Arrivé devant le monument, un souvenir furtif traverse ma mémoire. Un homme se tient un peu à l’écart de la réunion de ce dernier 11 novembre, un groupe de soldats français, de ceux qui gardent le poste de la ligne de démarcation est là aussi avec un clairon. Dans un silence lourd, le clairon sonne

"aux morts", l'assemblée observe une minute de silence et le lieutenant au garde à vous, salue. C'est le lieutenant Paul Corvez, il se trouve momentanément à Preuilly (son épouse a sa famille paternelle à Preuilly) mais il va rejoindre l'armée d'Afrique du Nord quelque temps après. À la suite du débarquement américain en Algérie en 42 et de la conquête de la Tunisie par les Anglais et la division Leclerc, il ralliera la France libre, il participera à la bataille de France et tombera devant Strasbourg. Depuis quelques mois, sa famille est à Preuilly, son épouse, sa fille et ses deux fils. Les enfants, je les connais bien, je fais lire les plus jeunes. En ce jour de liesse, je ne me souviens pas qu'ils aient fait la fête, comme ils doivent avoir le cœur lourd.

Le défilé arrive devant le monument, la foule se place en arc de cercle devant la pierre, quelqu'un demande d'observer une minute de silence et, sans que personne n'en prenne l'initiative, une voix seule s'élève et chante les premières paroles de la Marseillaise, très vite, deux voix, dix voix, cinquante voix se joignent à elle, le chant enfle et éclate dans l'air léger, je vois même mon père chanter, lui que je croyais incapable de sortir la moindre note. Pendant quelques minutes, la petite communauté de Preuilly communie dans le même bonheur. Je vis un instant unique, un instant que je serai, durant ma vie, fier d'avoir vécu. Ce chant qui monte au cœur de mon village, c'est le cœur des Français de la terre, des Français de Preuilly, ils accueillent la paix et l'honneur retrouvés, là dans leur village de la France profonde.

Le moment d'émotion est passé, le défilé se reforme, il faut aller laver l'affront du drapeau rouge à croix gammée qui a flotté au milieu de notre pont, sur notre rivière, il a nargué notre village et notre campagne, son reflet s'est miré dans l'eau claire du Cher. Quand la ligne de démarcation a disparu, il a été descendu et le mât a été descellé mais l'affront demeure, il en reste un trou dans l'un des trottoirs du pont au centre de celui-ci, ce trou a reçu le pied du mât, ce trou doit être lavé de la souillure.

Le cortège arrive devant le trou, en tête du cortège, portant le drapeau, un ancien combattant, le père de Robert Langilier. France Langilier a une idée lumineuse, lui, il va laver la souillure. Il confie le drapeau à un camarade, se campe devant le trou et fait subir à celui-ci ce que les chiens mâles ont l'habitude de faire endurer aux roues des automobiles. L'idée est lumineuse, tous les hommes présents suivent l'exemple de l'ancien, les gamins et moi bien sûr, nous les imitons. Il n'y a que les femmes qui s'abstiennent par décence, mais elles n'en sont pas moins solidaires.

Un mot à propos de Monsieur Langilier, à cette époque, il est garde-champêtre cantonnier municipal. C'est un grand blessé de la grande guerre, on pourrait même dire un miraculé. Grièvement blessé, il se trouvait dans un hôpital de campagne parmi ceux qui sont considérés condamnés. Il faut soigner en priorité les hommes qui ont une chance de survivre. Le miracle arriva à temps en la personne de sa sœur, elle est infirmière et en passant parmi les mourants, elle reconnaît son frère, elle le retire du mouroir et fait l'impossible pour que les médecins s'occupent de lui. C'était un dur, il a l'âme chevillée au corps et bien que celui-ci soit lardé d'éclats d'obus, contrairement aux prévisions, il se rétablit. Il restera lourdement handicapé et souvent des éclats lui sortiront du corps et cela toute sa vie.

Monsieur Masson, le père d'Huguette, est cultivateur et aussi vigneron. Il est lui aussi ancien combattant, tout Preuilly l'appelle "Mémin". Il va dans sa cave remplir un tonneau de vin blanc, le remonte, le transporte sur la place de l'école et le met en "perce", ce qui veut dire y adapter un robinet en bois que l'on appelle "champelure". La plus belle journée du plus beau des mois de mai que Preuilly ait vécu se continue tard dans la soirée, il faut bien le vider ce tonneau. Après avoir fait honneur à celui-ci et bu un verre de bon vin blanc, je vais à l'école pour récupérer mon cartable et je rentre à la maison. Mon père et mon grand-père rentreront bien plus tard. Encore une journée exceptionnelle de vécue, elle aura sa place, une place de choix dans le grand panier aux souvenirs.

Aujourd'hui, en faisant revivre cette mémorable journée, cette journée que peu de Preuillois vivants en ce moment au village ont connue. Je crois que malgré les guerres qui se sont succédées, malgré les défaites, les victoires, les reniements, nous faisons encore partie des peuples privilégiés. Par

le monde il y a tant d'humains sous le joug, tant de drapeaux aussi hideux que celui qui était frappé de la croix gammée qui flottent sur des peuples asservis, heureux Preuillois, heureuse France mais pauvre humanité.

Les prisonniers commencent à rentrer, les uns après les autres, ils ont été libérés à mesure de l'avance alliée sur le front de l'ouest, mais aussi sur celui de l'Est. Les moyens de transport manquent, le plus souvent ils doivent se débrouiller seuls, tant l'effort allié est axé sur la poursuite de l'offensive. Les derniers à rentrer sont ceux qui ont été libérés par les Russes sur le front de l'Est. Ils ont été conduits en Russie sous bonne garde et la lourde administration soviétique les fait rapatrier des ports de la Mer Noire vers Marseille.

De septembre 39 à mai 45, ils auront été absents pendant presque six ans. À Preuilly, je les reconnais tous, quelquefois avec peine, c'est que quelques-uns uns me semblent avoir changé. L'image que je me fais d'eux était celle de grands et forts gaillards, de grandes personnes, j'ai l'impression de les retrouver moins forts, moins grands et avec cela, fatigués. Ils racontent et moi j'écoute. Il paraît que ce n'était pas drôle en Allemagne sans liberté, avec le froid de l'hiver, la nourriture chiche surtout les dernières années, les bombardements qui écrasent tout. Ils supportaient tous ces maux comme les civils. Si en France nous avons subi, nous subissons et nous subirons encore pendant quelques années des restrictions, d'après leurs récits, en Allemagne ce n'était guère mieux et quelquefois pire. Les plus tranquilles étaient, paraît-il, ceux qui travaillaient dans les fermes. Elle est bonne la terre, elle ne connaît pas frontière, qu'elle soit allemande ou française, elle nourrit toujours ceux qui la retournent.

Il est bien vrai que la victoire n'est pas synonyme de fin des restrictions. Si elles sont moins pesantes, elles sont toujours là, en particulier pour la nourriture, l'habillement, les chaussures, les pneus, l'essence, etc. Depuis quelques années des métiers nouveaux liés aux restrictions sont apparus. Les plus lucratifs sont ceux qui sont liés au marché noir. Des gens ingénieux, souvent des mécaniciens vélo, rechapent les pneus de bicyclette avec une bande de caoutchouc découpée dans une chambre à air, d'autres confectionnent des pneus pleins avec un montage de morceau de pneus d'auto et de fil de fer, le tout adapté sur la jante. Si ceux-ci paraissent inusables, ils sont sans pitié pour les fesses et le dos des cyclistes surtout quand on sait que les routes, très mal entretenues, sont dans un triste état. Les cordonniers font des affaires, les chaussures sont ressemelées, recousues, rapiécées, tant que leurs tiges sont aptes à recevoir tous ces travaux. Les gamins comme moi portent, le plus souvent, des galoches. Ce sont des souliers montants avec une semelle de bois. Pour que celles-ci ne s'usent pas, elles sont garnies par des bandes de caoutchouc prévues à cet effet clouées en dessous, les talons et les pointes sont renforcés par des fers. Les sabotiers, comme les cordonniers, ne chaument pas. En effet, à la campagne, la plupart des hommes portent des sabots tout en bois, plus rarement des sabots garnis d'un dessus en cuir. Certains les portent toute l'année, d'autres, comme les maçons, les chaussent seulement à la mauvaise saison. Les sabots sont relativement bon marché, la matière première ne manque pas aussi laisse t'on la semelle s'user sans la protéger, une paire de sabots peut durer le temps d'une mauvaise saison. Pour les galoches et les sabots, les restrictions ne font qu'accentuer des habitudes qui étaient installées depuis longtemps et qui continueront encore quelques années. Les souliers de travail en cuir sont l'objet de soins attentifs, ils ont des semelles de cuir cloutées, les clous sont remplacés, quand ils sont usés ou quelquefois perdus. À Mehun, depuis avant la guerre, un homme ingénieux avait mis au point un système pour fabriquer à la chaîne des becs de clarinette. Cet homme a recyclé une partie de son atelier dans la fabrication de chaussures d'appartement. Sur des semelles de galoches en bois, il a l'idée de monter un dessus en raphia tressé, doublé de peau de lapin. Si ces chaussures ont un aspect pataud, elles sont très douillettes et très appréciées, surtout en ville où le chauffage fait souvent défaut.

Il y a de l'amélioration dans la qualité du pain, s'il est un peu moins noir, il est toujours aussi rare. Pendant quelques mois il perdra sa teinte grise sale pour le jaune, renseignement pris, il paraît que cette jaunisse est due à l'adjonction de farine de maïs américain. À la maison, pour palier à cette déficience, nous avons encore la miche hebdomadaire de ma grand-mère.

Les copains, les copines sont heureux d'avoir retrouvé leur père. Les plus jeunes les reconnaissent à peine. Les familles se reforment, quelquefois avec un peu de difficulté, les épouses avaient appris à se débrouiller seules, elles étaient chefs de famille, l'autorité du mari est parfois plus ou moins bien acceptée. Dans certaines familles, la joie du retour est ternie par la disparition de parents, d'enfants, c'est le cas chez mon copain Roger. Quand son père est parti il avait deux garçons, il était très fier de son aîné, un gaillard grand, fort, plein de santé, intelligent, à son retour il n'est plus là.

Du groupe Vengeance de Mehun, ils ne sont que quelques-uns uns à être rentrés. Henri Barrat le peintre, Monsieur Ardoin et peut-être un autre, mais je ne vois pas lequel et je n'en suis pas sûr. Monsieur Simon qui était dans un autre camp rentrera quelques semaines plus tard. S'ils sont revenus, ils sont dans un bien triste état. Je les avais connus dans la force de l'âge, pleins de vie, ils sont réduits à l'état de squelettes ambulants. Quelques jours après leur arrivé, Henri Barrat et Ardoin viennent rendre visite à mon père à la maison. Mon père est heureux de les recevoir, ils nous racontent. Ils racontent leurs arrestations, leurs interrogatoires, leurs tortures, le voyage vers les camps dans des wagons à bestiaux. Ils nous expliquent la vie au camp, les appels la nuit debout dans le froid et qui durent des heures, la nourriture juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim trop vite, les nuits trop courtes couchés sur une planche, la brutalité sadique de leurs gardiens. Ils décrivent leur travail qui consiste à creuser une usine souterraine, encouragés par des coups de fouet ou de matraque. Ils nous décrivent aussi comment est mort leur camarade Buriau : le pauvre homme est dans le troupeau humain qui va en rang au travail, il aperçoit sur le chemin une betterave fourragère, tombée probablement d'un véhicule agricole, pour la ramasser il sort du rang. Que ne ferait-il pas pour cette nourriture inespérée, la sanction est immédiate et sans appel, il est abattu d'une balle dans la tête.

J'ai peine à croire tous ces récits, je ne comprends pas comment des hommes, du même peuple que ceux que j'avais connus à Preuilly, comme les lieutenants Weber et Pascaud, comme les soldats du poste de garde, devenue pour certains presque des copains, comme les douaniers pour la plupart sympathiques et arrangeants, comment ce peuple avait pu en arriver à de tels crimes. Sur le coup de ces révélations, je me rends compte ce à quoi mon père a échappé, j'ai aussi une sorte de honte pour les rapports souvent amicaux que j'ai entretenus avec des gens de ce peuple. J'ai quand même peine à croire que tous connaissaient ou pire, étaient solidaires, de tels actes.

Monsieur Simon est revenu lui aussi. Lui aussi n'a pas été broyé par l'infernale machine à détruire des camps. Comme les autres, il vient à la maison, j'ai peine à le reconnaître, pourtant lui, il n'y a qu'un plus d'un an qu'il est parti, lui aussi est maigre et il me semble avoir vieilli. Il vient passer une soirée à la maison, il va repartir avec sa famille, chez lui à Dinan en Bretagne. Son récit est sensiblement le même que celui des Mehunois mais il a plus de retenue, lui aussi fût torturé, en plus du groupe Vengeance, il connaissait très bien le groupe du capitaine de Lafond en formation, il n'a pas lâché le morceau et ce groupe est resté dans l'ombre. Il est aussi choqué par des bruits qui courent dans Mehun, bruits selon lesquels ce serait le lieutenant Fourré qui aurait donné son groupe sous la torture, il ne croît pas à cette explication simpliste. En revanche, il raconte un fait troublant dont il fût le témoin le jour de son arrestation. La voiture de la Gestapo passa par Mehun et ses occupants se rendirent chez une vieille dame, la mère d'un résistant arrêté, ils discutèrent un moment avec elle, certainement pas pour parler de la couleur du temps. Il est bien décidé, si les insinuations sur Fourré prenaient corps, de témoigner de ce qu'il avait vu ce jour-là. Il n'y a pas eu d'affaire Fourré, Monsieur Simon ne parlera plus jamais de cette conversation, c'est tellement mieux ainsi, les épreuves avaient été assez dures sans encore salir la mémoire d'un homme disparu dans la tourmente. Monsieur Simon, quelque temps après, quitte Preuilly avec sa famille, je ne les reverrai jamais;

Deux prisonniers de guerre me sont très proches, même s'ils ne sont pas de la famille, ce sont Pierre Boisrond et René Couvert, ils sont rentrés tous les deux en relative bonne forme. Tout comme avec les déportés, je ne me lasse pas d'écouter leurs récits qui sont, pour moi, autant d'aventures. Ils parlent de leurs captures, pris dans la grande nasse, mise en place par l'armée allemande des premiers camps de prisonniers installés en France et en rase campagne, ils auraient pu s'en évader facilement mais pourquoi s'évader, on leur a promis que Pétain et son Gouvernement étaient sur le point de les

faire libérer, pourquoi ne pas y croire. En guise de libération, c'est dans un train qu'ils montent pour un aller simple en direction de l'Allemagne. Arrivés là-bas, ils ne se font plus d'illusions sur une prochaine libération. Je suppose que, comme le corbeau de la fable, ils n'ont plus cru aux beaux discours. Ils sont parqués dans des camps (appelés stalags) où ils logent dans des baraquements en bois, l'hiver arrive vite, il est paraît-il beaucoup plus froid que ceux de France. Ils ne sont pas laissés à rien faire, il y a du travail en Allemagne et beaucoup d'hommes sont mobilisés, ils se retrouvent à travailler sur des chantiers, dans des usines, dans des entreprises, dans des fermes.

Pierre Boisrond commence par travailler sur un chantier de démolition avant de rentrer à Nuremberg chez un négociant en charbon. Grâce à son permis de conduire, il est promu chauffeur d'une camionnette de livraison, il a comme aide et chef de bord un vieil Allemand passablement nazi. Son travail lui permet de sortir, de voyager dans la ville et ses proches alentours, même de temps en temps de boire une chope de bière que lui offre son vieux compagnon, tout nazi qu'il est, il n'a peut-être pas mauvais cœur. Il parle aussi des bombardements qui frappent la ville, la descente dans les abris et l'agglomération pratiquement rasée à la fin de la guerre. Je me souviens d'une anecdote qu'il raconte : Un jour, toujours accompagné de son aide, il voit évoluer dans le ciel un avion bizarre, il n'a pas d'hélices, c'est le premier avion à réaction du monde, un Messerschmitt, le vieil Allemand qui a l'esprit complètement faussé par la propagande, jubile, il prédit à Pierre qu'avec un tel engin, les alliés ne pourront plus approcher du ciel allemand sans se faire descendre et cet avion n'a, paraît-il, plus besoin d'essence. Pierre lui perçoit bien l'agonie de l'Allemagne, il répond à son compagnon que si l'avion en question n'a plus besoin d'essence, ce n'est sûrement pas un gazogène qui produit la fumée qui sort de son réacteur. Son travail terminé, il rentre au stalag où il loge pendant toute sa captivité. Au cours de ses tournées, il réussit à ramener un peu de ravitaillement qu'il partage avec les copains du camp.

René Couvert eut à peu près le même parcours, mais au contraire de Pierre qui resta au Stalag, lui passe l'essentiel de sa captivité en Autriche au Tyrol dans une ferme. Il y est bien considéré et loge sur place, éloigné je suppose de son stalag. Il est surtout un paysan malgré son activité de roulier, il est normal que les relations entre paysans, bien qu'ils ne soient pas de la même nationalité, soient bonnes. Il a une crise d'appendicite, il est opéré et bien soigné dans un hôpital de la région. Le propriétaire de la ferme est le ministre des affaires étrangères du Reich, Von Ribbentrop, il doit avoir une résidence à proximité de la ferme, René le verra plusieurs fois.

Ma communion

Le mois de juin est arrivé, c'est le mois de ma communion solennelle, j'ai déjà fait ma communion privée depuis quelque temps. La communion solennelle est encore très importante pour les jeunes à cette époque. Je suis le seul garçon de mon âge (la famille Gredat est repartie à Bourges) mais il y a deux filles, Hélène Bessemoulin et Joséphine Bochet, nous sommes accompagnés de deux renouvelants, Serge Richetin et Huguette Masson. La communion solennelle marque l'entrée dans le monde adulte et chrétien des enfants, en qualité de personnes raisonnables et membres de l'église à part entière. La semaine qui précède ce grand jour, les futurs communiants comme les renouvelants (à cette époque, il est coutume de renouveler sa communion) font retraite sous la direction de Monsieur le Curé. Bien entendu, nous n'allons pas à l'école durant cette période, c'est la tradition.

Pendant cette retraite, le curé fait en sorte que nous trouvions la paix intérieure, nous révisons et étudions les points les plus importants du catéchisme, il nous questionne sur notre engagement personnel par rapport à Dieu, par rapport à l'église, il fait ce qu'il peut pour que nous restions des croyants, pratiquants, il sait bien lui, que le cap de la communion passé, peu d'entre nous continuerons de pratiquer régulièrement et, pour certains, ce sera plus du tout. Je me souviens d'une question que ce brave homme nous pose, elle est plutôt d'ordre géographique ; il nous demande si nous savons où se trouve le mont Sinaï. Je suis, depuis longtemps, féru en histoire et en géographie et suis tout fier de lui donner immédiatement la réponse "*Sur une presqu'île entre l'Egypte et la Palestine*". Il semble surpris que je lui donne une réponse exacte aussi vite et me félicite. Je suis persuadé qu'il regrette encore de

ne pas m'avoir convaincu d'entrer au petit séminaire. C'est un bien brave homme notre curé, la semaine de retraite me paraît courte. Tous les jours, pour nous détendre, ils nous emmène nous promener dans les bois, ces promenades nous rapprochent de la nature et de son Créateur. Le samedi, il nous confesse après quoi, en principe, nous sommes prêts pour le grand jour : notre communion solennelle et pour faire un parallèle avec l'école, ce sacrement me semble être à la religion ce que le certificat est à l'école primaire.

Enfin, nous y voilà, ce dimanche matin tant attendu est arrivé et le soleil est de la fête. Ma mère a réussi à me trouver un costume de communiant à Charost, c'est un beau costume gris, comme celui d'un homme, j'ai aussi une chemise blanche et une cravate. Je porte au bras un brassard de communion blanc, c'est un gros nœud en tissu moiré dont les deux extrémités, garnies de fanfreluches, pendent le long de l'avant bras. Il est fixé sur la manche de ma veste au-dessus du coude, c'est le brassard de Jean, j'ai aussi récupéré son missel à couverture de cuir et son chapelet. La veille, j'étais allé chez le coiffeur à Quincy, Monsieur Deschatres a mis tout son art pour dompter ma chevelure rebelle. Me voilà fin prêt, j'ai passé des gants blancs, missel et chapelet en main, je me rends d'un pas décidé accompagné par ma mère, que je crois fière de son rejeton, au rassemblement prévu salle du catéchisme. Nous sommes tous là, les garçons en costume, les filles en robes blanches et voiles, un peu comme des mariées, Mademoiselle Marie nous passe en revue, tout est parfait, la fête ou plutôt la cérémonie peut commencer.

Lorsque nous sortons du presbytère, les cloches sonnent à toute volée, les filles ouvrent la marche. Avec Serge nous suivons, nous avançons à pas majestueux vers l'église, le défilé n'est long que de quelques mètres. Sur la place il y a la foule des grands jours. Nous entrons dans l'église, elle est tout illuminée, les lustres en cristal scintillent, des rayons de soleil multicolores traversent les vitraux, les cloches continuent de tinter allègrement, l'odeur des cierges qui brûlent avec des flammes un peu pâles dans cette débauche de lumière, flotte dans l'église. À mesure que dignement nous avançons, foulant les dalles presque millénaires de l'allée, la foule nous suit et remplit l'église. Nous prenons place dans le chœur sur des chaises qui nous sont réservées. L'harmonium, tenu par une paroissienne, nous accueille sur une musique jouée avec deux doigts, mais bientôt un cantique chanté par les jeunes filles de Preuilly et une partie de l'assistance, vient à son secours. Ce n'est pas la première fois que j'assiste à une messe de communion mais, jusqu'à ce jour, je n'étais que petit officiant et celle-ci se déroule en l'honneur des communiants et je suis l'un d'entre eux, j'en ressens toute l'importance et je suis un peu ému.

Une messe est une messe, je ne crois pas l'avoir suivie beaucoup mieux que toutes celles auxquelles j'ai assisté. Mon imagination vagabonde, comme de coutume, sauf pendant l'évangile que j'écoute respectueusement et l'homélie que prononce Monsieur le Curé, j'aime bien l'écouter, il parle très bien et cette fois, c'est à mes camarades et à moi qu'il s'adresse. Le moment de la communion arrive, je suis prêt pour la recevoir, je ne crois pas avoir fait beaucoup de péchés depuis la veille. Je souhaite vraiment, du fond du cœur, que cette communion me rende meilleur, je suis conscient de ne pas être un saint aussi, je voudrais qu'elle me permette enfin de trouver cette foi solide et simple que je n'arrive pas à garder en moi.

Lorsque la messe prend fin, chanteuses et harmonium entonnent un dernier cantique. Nous avons reformé notre petit défilé et, toujours dignement, nous sortons de l'église. Aussitôt dehors, nous retrouvons familles et amis, tous mélangés dans une petite cohue où l'on se salue et se congratule.

Le repas de communion est très important, il se tient dans la grande pièce de la petite maison, comme il est de coutume pour les repas de famille. Ma famille proche est là, il manque mes oncles, tantes, cousins et cousines de Saint Quentin et Nancy. Se sont joints à nous, grand-mère Miniau, mes oncles et tantes Trouvé et Peltier, peut-être ma cousine Monique, je ne me souviens pas de la présence de sa mère, la famille Couvert, Pierre Boisrond qui a repris le travail au sein de l'entreprise, il fait un peu partie de la famille et, bien sûr, tante Tasie. Nous regrettons l'absence de Jean qui n'a pas eu de permission.

C’est une dame de Mehun, Madame Raflin, qui fait la cuisine, elle est aidée pour le service par une dame de Somme, Madame Feuillet. Celle-ci ne reste pas, elle part avant la fin du repas, on est venu l’avertir que son mari venait de rentrer de captivité. Le menu est typique de ce qui se fait traditionnellement à la campagne, à cette époque. De la tête de veau en entrée, du poulet rôti, des haricots verts, de la salade, du fromage de chèvre. Le dessert très beau est surtout un très bon gâteau de la pâtisserie Huet de Mehun. Le vin qu’il soit rouge ou blanc est celui de la production maison comme le sont aussi poulets, haricots et salade.

Il ne faut pas que le repas traîne en longueur. À cette époque, il y a toujours des vêpres. Tous les invités n’y assistent pas, les hommes jouent aux cartes, quelques-unes unes des femmes aident à faire la vaisselle. Les vêpres, ordinairement, sont une cérémonie assez courte. Après quelques prières, le prêtre présente à l’assistance une hostie consacrée dans un boîtier vitré sur les deux faces. C’est le centre d’un soleil fait de paillettes métalliques dorées, le tout repose sur un socle doré lui aussi. Pour accomplir ce geste, le prêtre revêt une grande cape brodée, l’instrument liturgique et la cape ont bien des noms que j’ai connus, mais à ce jour je ne m’en souviens plus. Au cours de cette cérémonie, les communiants vont en procession, un cierge à la main, auprès des fonds baptismaux pour y renouveler personnellement les vœux de baptême en prononçant (je crois bien m’en souvenir) la phrase suivante : "*Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres et je m’attache à Jésus-Christ pour toujours"*. Avant cela, Monsieur le Curé a prononcé un prêche, plus court que celui de la messe. Il nous demande de respecter les vœux que nous allons prononcer, la phase religieuse de la communion est terminée. Quelques-uns uns d’entre nous continuerons à pratiquer plus ou moins régulièrement, je fais partie de ceux-là mais plutôt tendance moins. Quelques autres, plus du tout, si ce n’est pour assister à des cérémonies telles que mariages, enterrements ou à des fêtes comme la Saint Vincent.

Cet après-midi de juin est très beau, nous allons nous promener dans la garenne histoire de faire couler le déjeuner, il faut bien faire de la place pour le dîner. Madame Couvert qui un appareil photographique prend des clichés du groupe, de moi en communiant puis, entouré de mes grands-parents, de mes parents ; je crois que la photo où je suis seul sera agrandie.

Le dîner est tout aussi copieux que le déjeuner. Après un bon potage, nous mangeons les restes du déjeuner. Le dessert est composé de tartes faites "maison" et de la traditionnelle crème anglaise avec les blancs d’œufs battus en neige et cuits, ils flottent sur la crème, recouverts de coulées de caramel. J’apprends que cette préparation s’appelle une "île flottante". La soirée se termine par des chansons. Ma mère, tante Jeanne, grand-père, oncle Lucien, Madame Couvert tous poussent la chansonnette. Je chante, moi aussi des chansons que j’ai apprises à l’école.

La journée qui a vu la célébration de ma communion solennelle, la fête familiale qui a lieu à cette occasion, est terminée. Ce sera une journée charnière et importante dans mon parcours de chrétien. Elle entrouvrira les portes de ma vie d’adulte. Si je ne tiens pas toujours les engagements pris ce jour-là, je resterai croyant et chrétien catholique malgré une foi quelquefois soumise au doute. Je ferai mon possible pour en respecter les règles principales dans ma vie de tous les jours. Cette journée, elle aussi, est à ranger dans mon panier à souvenirs.

Écrire mon parcours dans ce monde met souvent la mémoire à rude épreuve et il arrive parfois de faire des oublis importants. En faisant revivre l’époque de ma communion, je viens de m’apercevoir que j’ai complètement laissé dans l’ombre ma confirmation qui du avoir lieu en 43, peut-être en 44, à l’église de Quincy.

Nous sommes très nombreux ce matin-là pour recevoir ce sacrement. Plusieurs classes d’âges sont représentées qui vont de celle de Jacqueline, présente elle aussi, à la mienne. Plusieurs paroisses sont concernées, Quincy bien sûr, mais aussi les paroisses desservies par notre curé, probablement aussi celle du canton de Lury et peut-être de Mehun. Pour cette cérémonie, je ne porte pas de costume particulier si ce n’est le brassard de communion de Jean. Je suis impressionné et étonné par l’important nombre d’ecclésiastiques présents. L’évêque de service n’est pas l’archevêque titulaire du diocèse de Bourges, Monsieur Filleux, il doit être âgé, il meurt avant la fin de la guerre, celui qui va

officier est un grand gaillard à la barbe imposante, il a une allure de missionnaire. Je ne sais pas d'où il vient, je ne pense pas qu'il occupe une charge permanente dans le diocèse, peut-être est-il un évêque itinérant ?

Nous entrons dans l'église qui est pleine à craquer, du clergé, des confirmés et des membres de leurs familles. Après les prières d'usage, les chants liturgiques et les cantiques, l'évêque toujours aussi imposant se lance dans une homélie musclée. Si mes souvenirs sont bons, il nous dit que nous avons de la chance de vivre dans un pays catholique où l'on peut pratiquer sa religion sans contraintes. Il nous parle des pays où les communistes font des chrétiens de véritables martyres, où paraît-il, ils pratiquent leur religion clandestinement, pourchassés, traqués, victimes de la délation, ils sont souvent déportés quand ils ne sont pas fusillés. Je ne puis pas, aujourd'hui, l'affirmer mais je crois bien que ce diable d'homme justifie l'invasion allemande en Europe de l'est et présente celle-ci comme le dernier rempart contre l'ennemi implacable de la religion qu'est le communisme. Cette homélie me laisse comme une impression de gêne, je ne mets pas sa parole en doute, quant à la condition des chrétiens sous le régime communisme, condition qui se révélera exacte par la suite et à tort ou à raison, je me suis toujours représenté les communistes avec un couteau entre les dents. À cette époque, j'ai déjà pris parti pour la France libre, la résistance et les alliés, aussi je suis choqué par les conclusions de l'évêque. Je ne suis pas habitué non plus à entendre un tel langage venant des gens d'église que je connais, notre brave curé, je le sais, ne porte pas les Allemands dans son cœur et il est de notoriété publique que l'archevêque de Bourges a souvent pris des positions courageuses vis-à-vis de l'occupant. Après sa harangue, l'évêque barbu, fait planer sur la tête de chacun d'entre nous, son étole et nous applique un léger soufflet (je suppose que c'est de là que le fait de recevoir une paire de claques se dit communément "être confirmé"). Je ne suis vraiment pas un bon chrétien, je ne me souviens plus très bien quelle est la signification exacte de ce sacrement aujourd'hui tombé en désuétude. Il me semble que son rôle est de faire descendre le Saint Esprit sur nous, quant au soufflet, il doit servir à chasser le mauvais esprit qui pourrait nous habiter.

Après ce retour en arrière, me voilà de nouveau en 45, les grandes vacances sont arrivées et, comme durant les précédentes, je retrouve les copains, une partie de ceux qui ont regagné la ville sont revenus pour les vacances. De nouveaux estivants font leur apparition. Preuilly bourdonne de vacanciers ; soulagés du poids de la guerre, ils semblent heureux de vivre. Certes, la vie n'est pas redevenue ce qu'elle était avant la guerre, il y a toujours des restrictions mais justement, à cause d'elles, beaucoup ne peuvent se permettre d'aller plus loin et puis, il y a la liberté retrouvée et appréciée par toute une population qui fait en sorte de rattraper le temps perdu.

Mon premier grand voyage

Jean est en garnison dans un village à quelques kilomètres d'Orléans. Comme je l'ai déjà écrit, il n'a pas eu l'honneur d'aller déloger les Allemands de la poche de Royan, en revanche, il a gardé des prisonniers allemands, gardé un bureau où l'on faisait l'échange des billets. Maintenant, il est affecté à l'infirmerie où il fait office d'infirmier, on lui a appris à faire des piqûres, des pansements et tout ce qu'un infirmier d'infirmerie militaire peut être amené à pratiquer.

Je ne sais plus par quel concours de circonstances il réussit à venir en permission de quarante-huit heures et après un retour à son unité, de repartir presque aussitôt en permission de détente. Il propose à mes parents que je l'accompagne dans cet aller et retour. Bien sûr ils sont d'accord, quant à moi la question ne se pose même pas. Le matin, de bonne heure, nous prenons l'autorail à Mehun. Ce n'est que la deuxième fois que je prends le train, j'avais auparavant accompagné ma mère et Jacqueline, à Bourges lorsque celles-ci avaient acheté un missel et un chapelet pour la communion de ma sœur. Cette première fois nous étions montés dans un véritable train, un omnibus constitué d'une locomotive et de wagons qui ne communiquaient pas ensemble. Le trajet de Mehun à Vierzon est assez court, arrivé à la gare de cette dernière ville, il nous faut changer de train. La gare de Vierzon me paraît immense comparée à celle de Bourges mais surtout à celle de Mehun. Elle est équipée de nombreux quais d'embarquement qui communiquent tous ensemble grâce à un tunnel ; plus loin,

j'aperçois ce que Jean me dit être la gare de triage, c'est comme un immense champ de rails et d'aiguillages qui brillent dans le matin ensoleillé. Sur ces voies stationnent un nombre impressionnant de wagons, une petite locomotive est occupée à les trier, c'est toujours Jean qui me renseigne. L'express qui va nous conduire à Orléans entre en gare, il vient de Châteauroux, il n'est pas tracté par une locomotive mais par une motrice électrique, en effet la ligne Paris-Toulouse qui passe à Vierzon est électrifiée ; encore une découverte. Tous les wagons du train correspondent les uns avec les autres par des soufflets, nous nous installons dans un compartiment, les banquettes y sont confortables. Je crois que je ne me suis jamais déplacé aussi vite, ce n'est pas la Bouine, pas plus que les omnibus pour Bourges ou Vierzon qui peuvent aller à cette vitesse là. Moins d'une heure plus tard, le train ralentit, nous sommes au bord de la Loire, je ne la croyais vraiment pas aussi large, le Cher, à côté, est tout petit. Comme lui, elle a de nombreux bancs de sable. À partir de là, nous nous engageons sur une passerelle en bois, le viaduc qu'empruntaient les voies ferrées a été bombardé et démoli par les alliés. Notre train passe en roulant au pas, je ne le regrette pas, je peux ainsi admirer le grand fleuve à mon aise. Nous reprenons de la vitesse sur l'autre rive mais pour quelques minutes seulement. Nous voilà arrivés aux Aubrais, c'est ici que nous descendons, le train lui continue sa route jusqu'à Paris. Je suis étonné par ce que je découvre ; cette gare n'est pas à Orléans mais en rase campagne. Ici, il n'y a que des rails et des aiguillages à perte de vue, encore plus qu'à Vierzon, je n'aurais jamais cru qu'il fallait autant de voies pour accueillir les trains. Il n'y a pas de bâtiment en dur mais quelques baraquements en bois. La gare a été totalement détruite par les bombardements. Un train à vapeur qui fait la navette avec Orléans, nous conduit dans cette ville, le trajet ne dure que quelques minutes, la gare d'Orléans n'est pas démolie, elle comporte un grand hall où les lignes s'arrêtent au bout d'un quai.

Orléans je la découvre à la sortie de la gare. La ville a souffert de la guerre, je crois savoir que déjà les Allemands l'avaient bombardée en 40 et les alliés ont remis ça quelques années plus tard. Beaucoup de maisons sont détruites, mais la cathédrale avec ses deux tours rondes paraît intacte. Au milieu d'une place que nous traversons se dresse la statue de Jeanne d'Arc à cheval, elle a fière allure, elle a eu plus de chance qu'à Mehun où elle fût déboulonnée par les Allemands pour faire des canons, maintenant il ne reste plus que le socle en pierre. Comme elle a dû souffrir là où elle est maintenant la sainte fille devant les malheurs de la ville qui a fait sa gloire. Nous traversons la ville à pied, j'en prends plein les yeux et plein les oreilles, Orléans est plus grande que Bourges. Comme je l'ai déjà écrit la ville a beaucoup souffert de la guerre. La reconstruction n'a pas encore commencé mais il y a des chantiers de démolition partout, pour le moment on déblaie les ruines. Les marteaux piqueurs crépitent, ce sont surtout des prisonniers allemands qui sont employés à ce travail. Jean qui les a gardés pendant quelque temps me dit qu'ils sont plutôt traités rudement et surtout mal nourris, beaucoup ont la dysenterie et il en meurt souvent. La vieille habitude de la loi du talion est toujours de règle, nous faisons subir à ces malheureux ce que nos prisonniers et nos déportés ont subi en captivité. Des pensées contraires m'habitent en marchant ; En premier lieu, un sentiment de vengeance, il est normal que les Allemands paient pour leurs crimes mais, au fond de moi, les leçons de morale de mes maîtres, ce que j'ai appris en fréquentant le catéchisme et pendant la retraite qui précéda ma communion, ressortent de ma conscience, qu'elle est loin la déclaration des droits de l'homme, qu'il est loin l'évangile, Jésus serait-il mort pour rien ?

Nous voilà sortis de la ville, Jean compte bien rencontrer un camion militaire de son unité pour nous prendre en stop. Nous n'attendons pas longtemps, un véhicule s'arrête, c'est un camion anglais au capot court et plongeant, un Bedford. Nous montons dans la caisse où se trouvent d'autres militaires. Le trajet me semble assez court pour rejoindre le cantonnement. J'accompagne Jean jusqu'à l'infirmerie installée dans une maison particulière qui a été aménagée pour servir à cet effet. Ce jour-là, il n'y pas de malade. Jean me présente à ses camarades, ils ne sont pas bien nombreux, trois ou quatre. L'infirmier chef est un prêtre, lui aussi fait son service militaire, il est sergent et paraît bien sympathique, je crois que Jean l'apprécie.

À midi, je déjeune avec les infirmiers, la nourriture n'est pas celle d'un trois étoiles, mais elle est abondante. C'est qu'ils trichent un peu, les bougres, ils perçoivent de la nourriture pour des malades imaginaires, ce n'est pas au détriment des copains de l'unité, aux cuisines il y a toujours

quelques parts en plus. Je ne suis pas surpris par la vie militaire en cantonnement pour avoir fréquenté assidûment les militaires français et allemands au temps de la ligne de démarcation.

Le médecin militaire passe faire sa visite journalière, c'est un capitaine. Jean me présente, il me paraît plutôt sympathique, il ne reste pas longtemps, il n'y a pas de malade ou de soldats à la visite. Jean ne manque pas de lui faire signer sa permission de détente, à présent on peut repartir.

Mon séjour à l'infirmerie prend fin en début d'après-midi. Pour repartir nous sommes pris en charge par un camion en partance pour Orléans et nous avons quelques heures de libre pour que je fasse plus ample connaissance avec cette ville. La Loire est vraiment un bien beau fleuve, nous sommes en été et il n'y coule pas beaucoup d'eau, celle-ci semble se perdre dans un dédale de sablettes et de saules. Des dragues mécaniques montées sur des barges extraient le sable du lit du fleuve et le chargent dans d'autres grandes barges qui le transportent en bordure des quais. Là, une grue les décharge, le sable est ensuite passé dans un trieur qui sépare le sable du gravier et des cailloux, ces matériaux sont stockés dans des trémies surélevées sous lesquelles des camions viennent se charger. En voyant fonctionner tous ces équipements, je pense au Cher et à Monsieur Delhomme avec son grand bateau, sa drague à main, sa pelle et sa claie, il peine et il transpire pour arracher au Cher, en une journée, ce que l'exploitation que je vois fonctionner produit en moins de dix minutes. Les berges du fleuve sont bordées de digues, elles protègent la ville et les champs des crues parfois terribles, je l'ai appris à l'école. Toutes proportions gardées, son régime est aussi irrégulier que celui du Cher. Tous les ponts ont été détruits, là encore les marteaux piqueurs sont au travail, toujours dans les mains de nombreux prisonniers qui, comme des fourmis, cassent des blocs de maçonnerie, les chargent sur des brouettes et mettent les gravois en dépôt d'où ils sont chargés dans des camions. Qu'il me semble déjà bien loin le temps où l'entreprise Bugeon faisait le même travail au pont de Sainte Thorette avec les mêmes outils, mis à part les marteaux piqueurs. La roue de la vie a quand même bien tourné, il y a moins de quatre ans, des soldats allemands triomphants, décontractés, tiraient des grenades et des balles sur les poissons du Cher que je m'évertuais, avec les copains, à ramasser pour leur apporter. Peut-être que quelques-uns uns d'entre eux sont là, en dessous de la digue où je suis assis. Je n'ai pas de grenade ni de fusil, ils ne ramassent pas de poissons, mais cassent et transportent des gravois, ils ne sont plus triomphants mais lamentables.

Nous allons côté rive gauche dans un faubourg d'Orléans qui porte le joli nom d'Olivet, rendre visite à un ancien Mehunois. Il y tient un café restaurant, c'est Monsieur Oliverra dit "Méric". Jean le connaît très bien et il ne m'est pas inconnu. Cet homme, d'origine portugaise, est marié à une française. Mon père et Jean l'avaient connu quand il travaillait chez un négociant en matériaux de Mehun, Monsieur Jolivet. Il y fabriquait des parpaings avec une presse à bras, conduisait le camion et faisait les livraisons. Je me souviens de lui quand il vint livrer les parpaings du garage de la Bouine et aussi au cinéma du Saint Syph. En effet, pour arrondir ses fins de mois, il y faisait l'opérateur. Il avait, conjointement avec son travail chez le négociant, pris un café restaurant tenu par sa femme. Il avait, je crois, tâté au "marché noir" et amassé de quoi acheter son établissement d'Olivet. Je suppose qu'il avait quitté Mehun afin d'éviter un éventuel règlement de compte, c'est ce que me précise Jean. Monsieur Oliverra nous reçoit très gentiment, nous offre une consommation, s'assied à notre table et avec Jean parle du bon vieux temps. Quelques années plus tard, il rachètera à Bourges un négoce de vins et spiritueux qu'il fera bien prospérer, cet homme-là a la bosse du commerce. Il construira à Preuilly une petite résidence secondaire en bordure du Cher et viendra y passer ses fins de semaine. Le petit immigré portugais de l'entre-deux-guerres aura bien fait son chemin.

De retour au centre d'Orléans, nous nous promenons sur une grande place où d'innombrables baraquements en bois sont dressés, ils abritent des commerçants sans aucun doute sinistrés et qui tentent de renouer avec le commerce. Jean achète à l'un de ces commerces deux sandwiches garnis d'une pellicule de ce qui doit être du pâté de foie. La marche ouvre bien l'appétit, je dévore le sandwich et apprécie le demi de bière que Jean a commandé pour nous désaltérer.

L'heure du départ arrive, nous reprenons la navette pour Les Aubrais, l'express jusqu'à Vierzon, l'omnibus pour Mehun et nous chevauchons nos vélos jusqu'à Preuilly. C'est mon premier grand

voyage, je viens de passer une journée magnifique, j'ai découvert une autre dimension à mon pays, une autre dimension de mon espace connu jusqu'à ce jour, l'espace où je vis, celui de mes jeux, les sablettes du Cher, la baignade, la garenne, tout me semble réduit, comparé à la distance, à la grande ville, au grand fleuve que je viens de découvrir. J'aurai aussi quelque chose d'autre que mes contes imaginaires, quelque chose de vécu, à raconter aux copains.

Jean repartira au terme de sa permission pour retrouver son infirmerie. Son régiment ne tardera pas à quitter Orléans pour aller en occupation en Allemagne (chacun son tour). Il sera nommé caporal, passera ses permis de conduire VL et poids lourd. Il fera fonction de chauffeur du médecin militaire dont il aura toute la confiance. En effet, il prendra la voiture pour aller dans différents quartiers de la ville de garnison faire des piqûres dans les familles de gradés qui ont suivi leur mari ou père, officiers et sous-officiers d'active.

Il sera libéré au printemps 46. Parti depuis le printemps 43, il aura vécu toutes sortes d'aventures et de situations. Bien ancré au cœur de Preuilly, il ne le quittera plus même pour aller en vacances, exception faite de quelques visites chez des amis et de quelques excursions.

La pêche

Un après-midi d'été, il fait bien chaud, je suis resté à la maison, peut-être pour lire, lorsque mon grand-père vient me chercher et me demande à brûle pour point, si je veux bien l'accompagner jusqu'à Cher pour me baigner avec lui. Je suis surpris par cette proposition mais j'accepte avec plaisir. À l'époque, il a quatre-vingts un ans, mais il est toujours aussi gaillard. Bien sûr, nous n'allons pas nous mélanger avec la foule de la plage, non, nous allons sur une île en aval du pont et nous nous établissons sur la rive de celle-ci, face à la garenne, un peu en amont de la digue. Après s'être déshabillé et avoir un enfilé un maillot de bain à bretelles, mon grand-père commence par faire soigneusement sa toilette, le Cher est sa baignoire, il a emporté une savonnette, un œuf, une serviette de toilette ; Je suis intrigué par l'œuf. En attendant, je barbotte et je nage en l'observant du coin de l'œil. Il se savonne bien et après s'être rincé dans l'onde claire de la rivière, il casse l'œuf, en sépare le blanc qu'il laisse aller dans l'eau, récupère le jaune qu'il s'écrase sur la tête et avec lequel il se frictionne énergiquement les cheveux comme il l'aurait fait avec un shampooing ; il se rince les cheveux en plongeant la tête dans l'eau. Cette opération terminée, il s'aperçoit que je suis intrigué, il me dit que le jaune d'œuf est le meilleur des shampooings. Quelques années plus tard, j'aurai la confirmation de cette propriété des œufs. En effet, quelques fabricants de shampooings axeront leur publicité sur la présence de jaune d'œuf dans la composition des dits shampooings, mon grand-père était donc en avance sur les publicitaires.

Sa toilette terminée, il fait quelques brasses, c'est qu'il nage très bien mon grand-père. Puis il me demande d'aller chercher un sac de jute qu'il a pris avec nous, il se dirige vers la rive du côté de la garenne, l'eau est peu profonde, environ un mètre maximum, les arbres de la rive ont des branches qui poussent horizontalement au-dessus de l'eau. Sous cette rive se trouvent aussi de nombreuses chaves (une chave est une excavation sous la berge et sous la surface de l'eau) sous ses branches et dans les chaves on trouve toutes sortes de poissons au repos. Après avoir tâtonné, les deux bras dans l'eau, il trouve une chave, il se baisse, la tête au ras de l'eau. Quelques secondes après, il se redresse doucement, je découvre qu'il a un poisson dans chaque main, il me fait signer de lui tendre le sac et il jette les poissons à l'intérieur, il recommence la même opération sous les branches d'où il sort des poissons avec la même réussite. Il ne peut atteindre le fond de la chave, à ma grande surprise, il plonge et s'engage la tête première dans la cavité et moi qui croyais être l'un des seuls à savoir nager sous l'eau et à y rester assez longtemps. Il réapparaît, cette fois, il a un poisson entre les dents et encore un dans chaque main. Je suis en admiration devant ce que je considère comme un véritable exploit. Il renouvellera l'opération dans d'autres chaves, sous d'autres arbres, mon sac commence à être pesant, il contient un peu de tout de ce que l'on peut trouver comme poisson dans le Cher, des perches, des carpes, des barbillons, des carbos et même, je crois, un brochet, il paraît que c'est l'un des poissons les plus faciles à prendre. Mon grand-père est heureux, je ne suis plus avec "maître Jean", l'ancien maçon,

mais avec le braconnier qu'il a toujours été comme beaucoup de ses semblables de la campagne, il n'est pas braconnier pour en faire le commerce, mais il est braconnier pour le plaisir, pour améliorer l'ordinaire de la table familiale, pour donner aussi à des amis. La pêche à la main, comme la pose des collets est interdite, peut-être pour sa simplicité, elle ne nécessite pas de matériel mais seulement de l'adresse. La pêche est terminée, nous avons peut-être une dizaine de kilos au fond du sac, le vieux pêcheur juge que la récolte est suffisante, il n'est pas nécessaire de prélever plus que l'on peut consommer et puis, il est peut-être fatigué.

Je viens de passer une demi-journée formidable et j'ai découvert un grand-père que je ne connaissais pas. Le ronchon, l'aïeul un peu froid a fait place pendant quelques heures à un homme rajeuni qui m'a considéré, pendant quelques heures, comme un complice et non comme le petit-fils qui l'énerve quelquefois lorsqu'il l'empêche de faire la sieste en silence, il est heureux de montrer son savoir-faire. Il me raconte les pêches dans sa jeunesse, lorsqu'il partait avec un copain menuisier à Preuilly, pour pratiquer cette pêche primaire. C'est qu'il faut avoir du doigté pour prendre un poisson et le sortir de l'eau sans l'effrayer. Il me parle des leurs plongées dans les chaves, chacun leur tour, pour ressortir et ne pas effrayer le poisson en faisant des mouvements de nage, celui qui restait en dehors de l'eau tirait son coéquipier en plongée, par les pieds. Son copain avait la faculté de pouvoir rester longtemps sans respirer sous l'eau, plusieurs fois mon grand-père qui attendait le battement des pieds, signal convenu pour avertir qu'il était tant de le retirer, trouva le temps long et craignant un malaise, le retira avant le signal à son grand désappointement, il était tout près d'accrocher une belle pièce. Au rappel de ce passé si lointain, j'ai l'impression que pendant la baignade et la partie de pêche, mon grand-père a retrouvé les temps heureux de sa jeunesse pour quelques instants.

J'ai quand même un grand-père pas tout à fait comme la plupart des gens de son âge, c'est qu'ils sont rares ceux, qui à plus de quatre-vingts ans, peuvent toujours, comme lui, circuler sur un vélo à guidon de course, faire leur jardin, les vignes, tailler les ruches, chasser (il reprendra un permis de chasse pour la prochaine ouverture) et bien sûr pêcher de bien des façons, sauf à la ligne, plaisir qu'il laisse volontiers aux gens des villes, à ceux qui ont peur d'entrer dans l'eau ou qui sont incapables de bien conduire un bateau pour tendre des engins. Ceux-là préfèrent rester immobiles, une gaule à la main sur la rive à attendre le bon vouloir, ou plutôt le bon appétit des poissons.

À cette époque, les biefs de la rivière le Cher ne sont pas tous loués par la fédération de pêche comme c'est le cas aujourd'hui, certains sont encore loués par des particuliers pour pêcher aux engins. Le bief qui se trouve entre les ponts de Preuilly et de Quincy a été loué par plusieurs particuliers qui tiennent à pratiquer, en toute légalité, la pêche aux engins, d'autres veulent rester libres de pêcher à leur guise sur le Cher qui borde leurs propriétés. Dans le premier cas, se trouve Monsieur Falanchet, il se fait aider pour pratiquer cette pêche par Monsieur Delhomme, dans l'autre on trouve Monsieur Guyot qui ne pêche que très rarement et Monsieur d'Almont qui pêche de temps en temps avec mon père à qui il laisse son droit et à vrai dire, il n'y a que Monsieur Delhomme et mon père qui ne pêchent que quelques jours par an ce n'est par eux qui mettent en péril l'empoissonnement du Cher.

Après le passage d'une crue, Jean a trouvé une barque en bon état, abandonnée sur le bord du Cher. Il en fait la déclaration à la mairie et après un an et un jour, si personne ne la réclame, c'est le cas, elle est à celui qui l'a trouvée. Jean l'a sortie de l'eau, l'a fait sécher, a réparé les parties endommagées, il passe les parties qui sont au contact de l'eau au goudron, le reste est peint avec une belle peinture verte. À l'époque de la pêche aux engins, le bateau est basé sur le Cher à hauteur du Château des Tureaux. Comme je l'ai déjà écrit, plusieurs fois dans l'année, mon père, avec Jean quand celui-ci est à Preuilly, avec quelquefois Monsieur d'Almont et des membres de sa famille, avec des amis, pêche au trémail, il faut être plusieurs pour pratiquer cette pêche. Le trémail est un filet de dix à quinze mètres de long et d'environ un mètre de hauteur, à l'intérieur il est doublé par un autre filet à grandes mailles. Ce sont les poches qui servent à retenir le poisson, la base du filet est plombée, le haut est muni de flotteurs en liège, ces deux éléments permettent à l'engin de garder une position verticale dans l'eau. Son emploi consiste à clore un buisson de saule, un gros arbre couché sur l'eau, une zone de chaves, en un mot tous les endroits accessibles où le poisson est censé se réfugier. Ceux-ci, en se déplaçant, devraient venir se prendre dans le filet. En principe, il est interdit de faire déplacer

le poisson en l'effrayant, comme donner des coups de bourde dans la zone piégée (la bourde est une perche de bois de trois ou quatre mètres de long, souvent ferrée à une extrémité, elle sert à propulser le bateau en prenant appuis sur le fond de la rivière et à le diriger en s'en servant un peu comme d'un gouvernail) autant dire que cette interdiction n'est respectée par personne. Souvent la pêche se fait à deux filets, pendant que le deuxième est mis en place, le premier pêche. Passé dix minutes ou un quart d'heure, le premier engin est bon à relever, il faut le décrocher et le plier doucement pour bien envelopper les poissons qui s'y trouvent, il faut ensuite le monter à bord, là on décroche les poissons piégés, quelquefois ils sont nombreux, quelquefois ils sont rares ou le filet est vide. Celui-ci, débarrassé, bien démêlé, est tendu sur un autre emplacement et la manœuvre recommence avec le deuxième. Le résultat de cette pêche est variable, tantôt elle est bonne, presque miraculeuse, tantôt elle est maigre. Le poisson est partagé entre les pêcheurs, quand elle est bonne, les amis en profitent. Quand je peux, je suis souvent avec les pêcheurs, je ne reste pas inactif, surtout lorsqu'il faut décrocher le poisson, débarrasser le filet des brindilles de bois ou de tout autre objet qui peut y être resté accroché.

J'ai le souvenir d'une partie de pêche, un dimanche d'été. Le matin, mon père, mon grand-père, un ami client qui connaît bien cette pêche, partent pour pêcher. Il a été convenu que Monsieur et Madame Couvert, ma mère, Jacqueline, peut-être Raymonde Couvert et moi nous les rejoindrons pour pique-niquer au bord de l'eau. Il arrive souvent que l'été nous partions en famille pour pique-niquer au bord du Cher, sur les sablettes, cette habitude remonte à avant la guerre et déjà, à cette époque, les Couvert étaient souvent des nôtres, Jean doit être militaire et n'est pas de la fête. Il fait un temps magnifique, le pique-nique est installé sur l'herbe, côté rive droite, en face des Tureaux. Une sablette bordée de saules sera idéale pour que les dames se baignent à leur aise, ni ma mère, ni Madame Couvert ne savent nager aussi préfèrent-elles les coins tranquilles, à la plage, surtout un dimanche. Lorsque nous rejoignons les pêcheurs, ceux-ci ont déjà une bonne pêche, ils arrêtent leur occupation et se joignent à nous pour déjeuner. Celui-ci traîne en longueur, après quoi les hommes font une petite sieste, les femmes papotent et moi, je ne fais rien de spécial, peut-être que j'ai fait suivre un livre.

La pêche reprend quelques heures plus tard, avec les trémails, ils ont emporté l'épervier. L'ami en question sait bien se servir de cet engin, aussi curieux que cela puisse paraître, mon père s'en est très peu servi, c'est toujours mon grand-père qui le lançait, mon père conduisant le bateau exactement où le lanceur lui indiquait, mais mon grand-père n'a plus la force physique nécessaire. L'épervier est un filet circulaire de trois ou quatre mètres de diamètre, il est plombé au pourtour et a des poches à la base et à l'intérieur, en son centre est fixée une corde qui fait quelques mètres de longueur. Pour lancer cet engin, il faut le poser sur l'épaule du lanceur qui se tient debout à l'avant du bateau, celui-ci avance lentement suivant ses instructions, la bourde est maniée avec adresse par mon père et sans bruit. À cette époque les bancs de poissons ne sont pas rares dans la rivière et il est facile de les repérer dans l'eau claire. Lorsque l'un de ces bancs est en vue, le bateau s'en approche en silence, arrivé à portée, le lanceur lance l'épervier devant lui en lui donnant un mouvement circulaire, il se déploie comme une grande nappe ronde, s'abat sur l'eau et est entraîné au fond par les plombs qui le bordent, si le pêcheur est adroit, l'épervier couvre le banc de poissons, il faut alors tirer doucement la ficelle. L'épervier se referme doucement, les bords restent en contact avec le fond, quand l'engin est complètement refermé, les poissons qui étaient dessous sont prisonniers des poches, cette pêche est très technique et la réussite n'est pas à chaque lancer.

Mon grand-père laisse faire les "jeunes" avec les engins, il passe son maillot et part à l'assaut des chaves. Je ne le suis pas avec un sac comme je l'avais fait quelques jours auparavant, je n'ai pas de souvenirs précis, mais je crois que je reste à flemmarder sur une sablette aux côtés des femmes, des filles et de René Couvert. Quelques instants après, nous entendons "l'ancêtre" qui appelle à l'aide, la pêche est bonne sous les berges et il y lance les poissons et nous demande de les ramasser à mesure qu'il les envoie, c'est que ces braves bêtes n'apprécient pas le séjour su terre et le manifestent pas des sauts qui, le plus souvent, les renvoient à la rivière. Arrivés à son secours, nous récupérons sa pêche qui arrive régulièrement en vol plané. Tous nous regardons mon grand-père avec admiration, il est radieux et certainement heureux de prouver à tous ces gens, son adresse qui lui permet de faire aussi

bien à lui seul que ceux qui se servent des engins. Il leur a bien fait voir cela à tous ces jeunes. Les hommes sont fatigués, la pêche s'arrête, la friture a été bonne (on appelle friture l'ensemble des poissons pêchés), les engins sont nettoyés et pliés. Après un bon casse-croûte bien arrosé, nous rentrons tous à la maison, heureux de la journée passée au bord de l'eau, dans un environnement encore propre, avec la liberté de pêcher avec des engins, heureux aussi d'avoir assisté à la démonstration de mon grand-père, heureux aussi qu'un garde ne soit pas passé par-là.

Je crois bien que je ne reverrai plus mon grand-père, aussi étonnant par sa vivacité que par sa jeunesse conservée, attraper des poissons comme on cueille des pommes. La pêche aux engins continuera encore quelques années, mais elle est condamnée à court terme, à la prochaine adjudication des droits de pêche dans le Cher, la fédération de pêche étendra son monopole sur toute la rivière. Et même si aujourd'hui les pêcheurs à la ligne qui fréquentent le Cher sont moins nombreux, cinq ou six tout au plus entre Preuilly et Quincy quand à l'époque dont je parle il y en avait vingt ou trente, aucun n'y prend plus de poisson, bien au contraire.

Les engins sont définitivement rangés au rayon des souvenirs, suspendus à la charpente de la maison de mon grand-père. Aujourd'hui, ils ont disparu, plus personne sur les bords du Cher ne connaît cette pêche, seules les gaules en bambou, en fibre de verre, munies de moulinets, elles n'ont jamais été aussi sophistiquées, ont le droit de sortir les poissons de l'eau. Le matériel que traîne le pêcheur n'en est pas moins pesant, ce qui fait que la plupart ne pêche que dans des coins qui sont accessibles aux automobiles. Malgré les interdictions, malgré les gaules, ils ne font que de piètres fritures pourtant, de nombreux alevinages sont faits, malgré l'introduction de nouvelles espèces, le cheptel des poissons présents dans la rivière n'a fait que se réduire. Il faut savoir que la pollution, le dragage du sable sont passés par-là avec les nitrates et les phosphates, l'eau limpide de ma jeunesse a fait place à un bouillon de culture, couleur café au lait. Là, ou penché d'un bateau pour regarder le fond, on voyait des poissons pas trois mètres de profondeur, on ne voit plus rien à moins de cinquante centimètres. Il paraît qu'en l'an 2000, toutes les rivières seront redevenues propres. Comme je serais heureux de revoir cela en ce début de millénaire, revoir l'onde claire de ma rivière le Cher, la revoir courir de sablette en sablette, de roches en cailloux roucoulant à son contact. Je voudrais, encore une fois, apercevoir ce spectacle, aussi je le souhaite de tout mon cœur à mes petits-enfants. Mais, pas plus eux que moi, ne reverrons, malgré l'eau redevenue claire, les belles et grandes îles blondes, plantées de saules et de peupliers sauvages, remodelées tous les ans par les crues, servir de terres vierges à découvrir aux apprentis explorateurs que sont les petits-enfants.

La chasse

Avec le premier dimanche de septembre, arrive l'ouverture de la chasse, la première de l'après-guerre, la pêche et ses engins ne sont plus de mise, mon grand-père et mon père redeviennent chasseurs. Déjà l'année passée, après la libération, les fusils et les munitions étaient sortis de leurs cachettes. Avec l'anarchie qui avait régné à cette époque, les chasseurs chassaient n'importe où, sur les terres de la chasse banale de Preuilly, mais aussi sur les grandes propriétés où la chasse est habituellement gardée. Les grands propriétaires et leurs gardes avaient pris un profil bas et pour la plupart laissaient faire en attendant des jours meilleurs. Les chasseurs de la maison n'ont pas participé à ces débordements. Ils respectaient les limites des chasses gardées. Leur tradition de chasseur qu'ils étaient depuis leur plus jeune âge, le respect qu'ils portaient aux propriétaires qui étaient tous de bons clients, les amenèrent à ne pas transgresser les règles, pendant cette saison de chasse, un peu spéciale, que fût la saison 44-45. La chasse sur le Cher et sur ses rives est du domaine public mais les lots de chasse officiellement loués, étaient chassés traditionnellement par les chasseurs des communes riveraines.

L'hiver 44-45 est particulièrement rude, les étangs sont gelés et les canards affluent sur le Cher afin de trouver de l'eau libre, comme c'est souvent le cas en cette saison. Avec un ami mon père projette une partie de chasse aux canards. La veille du jour, ils remontent le bateau jusqu'au pont de Sainte Thorette ce qui leur permettra de descendre la rivière silencieusement au fil du courant. Le jour

dit, ils montent dans l'embarcation à Sainte Thorette, l'un dirige le bateau avec la bourde, l'autre se poste à l'avant du bateau, prêt à tirer sur les canards qui s'envoleront à leur passage. La partie de chasse se déroule bien, si ce n'est que des copains ayant eu vent de l'expédition, se joignent à eux en suivant les berges de chaque côté du Cher à mesure que le bateau descend. Ils ont pensé que s'ils tirent et tuent un canard et qu'il tombe à l'eau, les occupants du bateau le récupéreront. Mon père est un peu vexé de cette intrusion dans sa partie de chasse, ces gêneurs qui suivent les bords du Cher font du bruit et les canards s'envolent hors de portée, son expédition n'a plus le même attrait, je crois que seule une sarcelle a daigné passer à portée de son fusil, c'est plutôt maigre comme tableau de chasse. Mon père vient juste de descendre du bateau et est occupé à l'amarrer à son emplacement habituel, quand soudain il entend un appel à l'aide, au secours, venant de la rive d'en face, ce doit être Paul Manca. Mon père part en courant, en passant devant les alambics qui sont montés sur le terrain de la plage, il y laisse son fusil et sa gibecière, il continue sa course, passe le pont, descend le talus de la route sur l'autre rive et ressent une douleur dans l'un de ses genoux. Il n'y prête pas attention, toujours courant, il arrive sur les sablettes, là il voit Monsieur Manca étendu à terre, le bras cassé, il a glissé sur le terrain gelé en descendant un petit talus, est tombé et s'est cassé le bras. Mon père se met à cheval sur le blessé, le prend sous les aisselles pour le relever doucement, quand soudain le genou où il avait eu la douleur, se dérobe ce qui le fait tomber sur le blessé qui hurle de douleur. Mon père n'a pas moins mal, il voit son pied tourné à 45° par rapport à sa jambe et pour couronner le tout, il s'aperçoit qu'ils sont couchés tous les deux sur le fusil de Monsieur Manca et que les canons de l'arme sont braqués dans leur direction, il suffit peut-être d'un mouvement pour que les coups partent. Son premier soin est donc de se mettre hors de portée du fusil. Pendant un court instant, il est persuadé d'avoir été, avec son copain, victime d'un attentat mais, bien vite, la nature de leurs blessures vient démentir cette version. Les autres arrivent quelques minutes plus tard, ils relèvent les blessés et les ramènent avec beaucoup de difficultés à leur domicile. La blessure de Monsieur Manca est spectaculaire mais il sera remis beaucoup plus vite que mon père, lui a une luxation du genou avec un arrachement des ligaments et la rotule a quitté son logement, c'est certainement pour cette raison que le pied est tourné sur le côté. L'explication de cette blessure serait la suivante, mon père a été un long moment sans bouger dans le bateau et il gèle, ses muscles et ses articulations sont ankylosés, il se lance à courir aussi vite qu'il le peut, il se claque en descendant le talus et le claquage se transforme en luxation quand il fait l'effort de relever le blessé. Il sera un long moment sans pouvoir marcher et portera une genouillère très longtemps.

Revenons à l'ouverture en temps de paix. À cette occasion, j'accompagne mon père pour la première fois. Il a revêtu pour la circonstance sa tenue de chasseur, il serait en effet impensable pour lui, de partir à la chasse en tenue de travail. Pratiquer ce "sport" commence par l'habit, un peu comme le matador avant de rentrer dans l'arène. Son accoutrement est composé d'une culotte resserrée au-dessous des genoux et qui se lace sur les mollets, sur ceux-ci des chaussettes montantes. Par temps sec, il chausse des brodequins en cuir et sur les mollets, des guêtres en cuir également. S'il fait humide ou qu'il pleut, il chausse des bottes de cuir qui se lacent sur le devant. Comme les brodequins, elles ne sont pas cirées mais recouvertes de graisse de phoque pour les rendre imperméables. La veste, comme la culotte, est de couleur marron, elle a une grande poche dans le dos, qui s'ouvre latéralement des deux côtés ce qui permet au chasseur, toujours fier de sa chasse, de laisser dépasser les oreilles du lièvre d'un côté et les pattes de l'autre. Il porte en bandoulière une gibecière réservée au gibier à plumes qui est glissé dans son filet. Les lapins terminent suivant la place restante soit dans la veste soit dans la gibecière. La cartouchière est une large ceinture en cuir avec des logements à cartouches fixés à l'extérieur, dans lesquels on glisse celles-ci, rangées par catégorie de plombs. À l'une des extrémités, on trouve une cartouche chargée de très gros plombs (chevrotines) destinée à tirer le gros gibier, pourtant interdit de chasse à Preuilly, mais on ne sait jamais. Il ne faut pas oublier le chapeau de toile. Le fusil n'est pas un fusil de luxe, mais c'est un bon fusil, il a toujours fait merveille dans les mains de mon père. L'équipement de mon grand-père est sensiblement le même si ce n'est la couleur, du gris au lieu du marron, le chapeau est remplacé par une casquette et le fusil est plus ancien, à chiens apparents, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi précis et si maintenant mon grand-père ne fait plus les mêmes résultats c'est que sa vue baisse et qu'il n'a plus les mêmes réflexes qu'il avait plus jeune, il n'a plus rien à prouver, il en a fait des ravages, dans la plaine comme au bois, pendant plus de soixante ans.

Le matin de l'ouverture arrive, pour la première fois je vais accompagner mon père, j'ai même une mission, c'est moi qui porterai la gibecière dans laquelle il a glissé tout un assortiment de cartouches en réserve. À cette époque, l'ouverture est fixée au premier dimanche de septembre, à Preuilly il n'y a pas encore de syndicat de chasse, les chasseurs du village chassent sur les terres des petits propriétaires et sur quelques parcelles de bois et de terre abandonnées aux Preuillois par Messieurs Guyot et Sauzet. Il n'y a pas encore de syndicat de chasse mais la chose est en gestation, je crois qu'il sera créé pour l'ouverture 47. Mon père en sera le président fondateur, Monsieur Pasdeloup un armurier de Bourges qui possède une résidence secondaire à Preuilly en sera le secrétaire et le trésorier sera une de mes vieilles connaissances, Henri Beurdin. À cette époque, les chasseurs sont nombreux dans la commune, le gibier y est abondant pour plusieurs raisons : avec la guerre, plusieurs années se sont passées sans que la chasse soit ouverte, avec seulement un peu de braconnage. La chasse de plaine est constituée de petites parcelles de terre et de vignes qui offrent un meilleur abri au gibier que les grandes parcelles des fermes des propriétés riveraines, celles-ci sont à Monsieur Guyot au nord et Sauzet au sud, le plus souvent ils ne font qu'une battue par an, c'est donc de bonnes réserves. Sur le territoire de Preuilly, on trouve tout le gibier à plumes, faisans, perdrix grises et rouges, cailles, pigeons. Le gibier à poils, les lièvres et les lapins de garenne, se tient dans les bois ou en bordure, dans les haies et les buissons. Ils occupent bien les chiens et les chasseurs, ce qui préserve les autres espèces moins prolifiques. Pauvres lapins qui à cette époque ne sont pas encore décimés par la myxomatose.

Au départ, je suis mon père quelques mètres en retrait ou je marche sur le même alignement à une vingtaine de mètres de lui, mais toujours un peu en retrait, dans ce cas je fais plutôt office de rabatteur. La première heure, je tiens Bobette en laisse, ne courant pas devant nous, elle permet l'approche du gibier au gîte. Quand toute la plaine a été parcourue par les chasseurs, elle est libérée et se met à la recherche du gibier qui n'aurait pas été débaugé, on peut lui faire confiance, c'est une bonne chienne de chasse. Mon père fait mon admiration, c'est que la chasse, comme il la pratique est tout un art. Quand une compagnie de perdrix se lève à quelques mètres de nous, il la laisse s'éloigner, il épaule et tire les deux coups du fusil, chacun d'eux tue sa pièce, avant d'aller ramasser le gibier, il regarde bien où la compagnie se repose (elle fait environ trois ou quatre cents mètres), il recharge son fusil et, à ce moment, là seulement va ramasser le gibier, il le met dans le filet de la gibecière pour bien le faire admirer. Ce jour-là, c'est moi qui ramasse. Nous repartons en direction de l'endroit où s'est posée la compagnie et le même scénario recommence. Bien sûr, deux perdreaux ne tombent pas à chaque envolée, mais il est très rare que rien ne tombe, nous suivrons la volée jusqu'au moment où elle se pose dans une vigne ou dans les propriétés privées. Les lièvres sont encore nombreux dans la plaine et il serait inconcevable de rentrer sans l'un de ces coureurs des champs. Souvent c'est deux ou même trois qui sont au tableau, le soir de l'ouverture. Le tir d'un lièvre est tout aussi spectaculaire que celui de la perdrix. Le lièvre est "baugé" (caché dans de hautes herbes), c'est souvent Bobette qui le débusque, il part en faisant de grands bons, la chienne est à ses trousses quelques dizaines de mètres derrière. Comme pour le gibier à plumes, mon chasseur laisse le lièvre prendre de la distance et il tire, la bête foudroyée fait un soleil et retombe sans vie. Comme je l'ai déjà écrit, les lapins sont rarement en plein champ, mais souvent dans un buisson, une haie, une bordure de bois. C'est toujours Bobette qui les force, ils se faufilent, se défilent, recoupent leurs pistes pour perdre le chien. C'est souvent, à cette occasion, où tout occupé à écouter le chien, que l'un d'eux passe à portée du chasseur, il est tiré, le plus souvent au coup d'épaule sans viser. La chasse en plaine me plaît bien, en ce temps-là au mois de septembre, il y a encore beaucoup de verdure dans la plaine, les champs de betteraves fourragères, les fourrages (trèfle, luzerne, maïs), les vignes sont autant d'abris et de refuges naturels pour le gibier et qui, mis à part les champs de betteraves sont interdits à la chasse jusqu'à la récolte, les chaumes ne sont pas encore labourés et encore moins brûlés. Dans la plaine silencieuse, les pas des chasseurs crissent dans les chaumes, le silence est roi, il est seulement troublé par le claquement de quelques coups de feu, par un chien qui "mène" (qui suit) un gibier en donnant de la voix, chaque chasseur reconnaît la voix de son chien, par besoin de montre, la cloche qui sonne les heures du haut de l'église s'entend bien clairement. Quelquefois, Bobette est courageuse et elle s'entête à suivre la piste d'un lièvre qui, après un long détour a l'habitude de revenir à son point de départ. Mon père, comme tout bon chasseur, sait être patient, ce retour au bercail ne porte pas souvent chance à la pauvre bête traquée

qui goutte à l'arrivée la dose de plombs qu'elle n'avait pas prise au départ. Bobette arrive quelques minutes plus tard, elle frétille de joie en voyant que ses efforts ont été couronnés de succès et elle lèche sa proie avec délectation, la pauvre bête c'est à peu près tout ce qu'elle en retirera mais pour elle c'est sans doute déjà beaucoup.

Je plains les chasseurs d'aujourd'hui, ils font l'ouverture un triste dimanche d'octobre, les champs sont tous retournés, ils sont condamnés à une rencontre aléatoire avec un gibier qui a pratiquement disparu sauf bien sûr les faisans d'élevage qui sont lâchés la veille ou même le matin. Ils ne savent que courir et s'envolent lourdement dans les jambes des chasseurs ou souvent se font capturer par les chiens à l'envol.

La chasse au bois est tout autre. Le gibier principal est le lapin, quelquefois un lièvre et aussi un chevreuil mais gare au chasseur qui osera le tirer ! Pour chasser au bois, il faut un bon chien. Bobette est parfaite dans ce rôle où le lapin ne part jamais bien loin et tourne en rond. Quand il passe à côté du chasseur il est vite repéré, tiré et passe à la gibecière. Un seul lapin peut occuper un chasseur et son chien de longs moments, c'est amusant et pendant ce temps, l'autre gibier est tranquille. La chasse au bois se pratique essentiellement après la chute des feuilles ce qui permet de mieux voir au travers des sous-bois.

Le territoire de chasse de Preuilly n'est pas étendu mais giboyeux, la plaine est réduite et parsemée de vignes mais les propriétaires riverains laissent une partie de leur propriété aux chasseurs de la commune. Monsieur Guyot donne la plaine de Vieille Grange et la partie du bois du même nom située à droite de la route venant de Sainte Thorette lorsque l'on est en direction de Limeux, le Bois Rond et la plaine du Colombier situés entre Jacques au bois et la route de Boigisson ; Monsieur Sauzay donne le bois de la Bertrande entre Boisboisseaux et Vieille Grange et une petite partie de la plaine de Boisboisseaux. Ces bois et ces plaines agrandissent considérablement le territoire de chasse des Preuillois, ils sont donnés gratuitement mais avec une condition très stricte, celle de ne pas tirer le gros gibier, chevreuils et sangliers. À quelques exceptions près des chasseurs respectent cette condition. Parfois, comme pour Eve, la tentation est la plus forte et certains ne jouent plus le jeu et mettent en péril la permission de chasser sur les territoires donnés gracieusement. Dans une collectivité de chasseurs tout se sait et rien ne passe inaperçu, il est plus que probable que dans ces cas, Monsieur Guyot est mis au courant le jour même, il a sur la commune un bon réseau de renseignements. Monsieur le Maire est diplomate, il n'entreprend rien contre les chasseurs indélicats pour plusieurs raisons, il est difficile d'établir un flagrant délit comme dirait Monsieur Jossand et les chasseurs sont des électeurs aussi ne mettra-t-il jamais la menace du retrait des territoires de chasse à exécution. Je suivrai souvent mon père à la chasse durant mon adolescence, jusqu'à mes dix-sept ans, âge où mon père m'offrira un permis.

Comme je l'ai déjà écrit, ce doit entre en 1947 que fût créé le syndicat de chasse avec aux commandes le bureau cité. Il est souhaité par la majorité des chasseurs de Preuilly mais aussi par Monsieur Guyot et Monsieur Sauzay. Il leur permet d'avoir avec les chasseurs de la commune, des responsables avec qui ils peuvent traiter ce qui n'était pas le cas avant cette création. Le syndicat permet de réglementer les journées de chasse, jusqu'alors certains chasseurs retraités chassaient tous les jours au détriment de ceux qui travaillaient et qui sont en majorité. Le syndicat réglemente les jours de chasse qui est ouverte les dimanches et jours fériés et le lendemain de l'ouverture comme c'est la coutume. Une opposition se constitue autour d'Achille Alion, gendarme à la retraite, que nous connaissons déjà, il est entouré de quelques amis retraités, ils n'adhèrent pas au syndicat, font garder leurs terres avec celles qu'ils louent à un prix beaucoup plus élevé que celui payé par le syndicat aux propriétaires qui n'est qu'une somme symbolique. De ce fait, les contestataires arrivent à se constituer une petite chasse, surtout qu'ils peuvent chasser sur les terres de certains propriétaires qui, voulant garder la chèvre et le chou, laissent leurs terres libres. Les premières années d'existence du syndicat, la polémique sera rude au point qu'un jour la casquette de Monsieur Alion prendra son envol sous l'effet d'une caresse de mon père.

La chasse donne souvent lieu à polémique, je crois même que c'est le sujet de discorde le plus important à cette époque bien avant la politique, dans les communes rurales. À Preuilly, à ce jour, les présidents de syndicat ont passé, Achille Alion ne chasse plus depuis longtemps, le syndicat existe toujours, il doit être la plus ancienne association de Preuilly et il a toujours ses dissidents. La chasse banale est, comme la démocratie en politique, elle a toujours une opposition, c'est peut-être agaçant mais c'est l'un des signes d'une vie communale active. Quand l'opposition dans la pratique de la chasse cessera, ce sera le signe, j'en ai bien peur, qu'il n'y ait plus rien à chasser. Comme avant la guerre, quelquefois, mon père est invité par Monsieur Bessemoulin dans sa propriété du Colombier à Fublaine. Monsieur d'Almont que j'ai eu souvent l'occasion de citer l'invite aussi tous les ans quand il va chasser dans la propriété de Merolles à Limeux, peut-être en remerciement de la partie de chasse aux collets que les maçons avaient organisée. De tous les grands propriétaires terriens que je connais, c'est certainement lui et son épouse les plus sympathiques.

Les artificiers

Une autre occupation de la bande est née avec la retraite des colonnes allemandes. Durant celle-ci, les soldats se sont débarrassés de toutes sortes de munitions qui les encombrent et qu'ils jettent dans les fossés des routes où ils passent, en particulier des cartouches de fusils et des grenades;

Après avoir découvert que des munitions avaient poussé comme des champignons dans les fossés et les buissons qui bordent les routes où est passée la débâcle allemande, nous partons à la "cueillette". Nous récupérons un nombre impressionnant de cartouches que nous mettons en lieu sûr dans une cache. Nous connaissons, pour en avoir été avertis par nos parents, le danger que représentent les grenades ; des enfants ont paraît-il été victimes d'accidents causés par celles-ci ; sagement, nous les laissons sur place. Les cartouches, en revanche, ont vite été, pour nous, une source d'amusements divers. Pour commencer nous enlevons la balle ce qui ne nous pose aucun problème. Avec la poudre, nous faisons des lignes qui serpentent en différentes figures, nous mettons le feu à une extrémité, la flamme suit la ligne de poudre en grésillant et en décrivant de belles arabesques. Nous trouvons plus intéressant : nous creusons des glands et les remplissons de poudre, nous y mettons le feu, les glands tournent et se déplacent en tous sens sous la poussée de la combustion. Nous mettons aussi le feu directement à la poudre dans la cartouche, il faut la pencher légèrement pour que la poudre arrive au bord de celle-ci, là nous avons quelque chose qui rappelle les feux de Bengale. Mais le fin du fin, ce qui nous donne le plus d'émotion, c'est de les faire éclater. Nous allumons un bon feu dans la garenne ou sur les sablettes à proximité d'un abri naturel, un gros arbre tombé, un trou, une butte de terre ou de sable. Quand le brasier est plein de vigueur, nous jetons dedans des cartouches que nous avons comptées, rapidement nous nous mettons derrière notre abri et nous attendons les explosions, c'est une vraie mitraille, nous comptons les coups et nous ne sortons de notre abri que lorsque toutes les cartouches ont éclaté, alors nous recommençons l'opération. Un jour, notre réserve de munitions tire à sa fin, nous décidons de tout passer par le feu. La fournaise est allumée sur la grande sablette à proximité de la rivière. De gros buissons de saule nous séparent de celle-ci, nous ne nous sommes pas aperçus que deux pêcheurs en bateau pêchent à quelques mètres de là. À la première salve, leurs cris nous signalent leur présente, ils nous intiment l'ordre d'arrêter le vacarme, des cartouches éclatées ont dû tomber dans l'eau, nous faisons la sourde oreille et continuons nos tirs de barrage. La patience des pêcheurs a des limites, nous entendons qu'ils remontent les poids au bruit des chaînes et ils nous promettent de nous tirer les oreilles. Il nous reste assez de cartouches pour tirer une salve d'honneur, nous balançons tout dans le feu et nous partons nous abriter ; au même moment, nos pêcheurs mettent pied à terre et approchent du feu, ils sont accueillis par un feu nourri, ils n'avancent pas plus loin et après avoir proféré une bordée de menaces, remontent en barque et partent sans connaître l'origine exacte des explosions ni celle des artificiers. Ce sera notre dernière opération pyrotechnique, sauf pour Serge. Ce jour-là, je suis parti avec lui garder les vaches à Pied-Berlan. Il sort une cartouche de chasse de sa poche, il l'a trouvée dans un bric à brac de son grand-père. Il commence à la disséquer, enlève le carton de fermeture, le plomb, la bourre avec l'aide du tire-bouchon de son couteau, il décide de faire brûler la poudre dans la cartouche comme nous en avions pris l'habitude, il la penche légèrement, une poudre de couleur noire, très fine, apparaît, ce n'est pas la même que celle des cartouches de guerre

qui est constituée de paillette grise. Il claque une allumette et la met en contact avec la poudre qui s'enflamme d'un coup avec une grande flamme rouge. Tout l'intérieur de la main de Serge est brulé et le fait terriblement souffrir, nous ne savions pas que la poudre noire brûle instantanément au contraire de la poudre de guerre qui brûle progressivement. Serge jure que jamais plus il ne touchera à une cartouche, cet incident malencontreux mettra fin définitivement à notre campagne d'artificiers.

Encore des soldats à Preuilly

En ce début d'année 45, une batterie d'artillerie vient cantonner à Preuilly, elle sert un gros canon tracté, un 155 long qui est mis en batterie sur place de l'école. La guerre est finie, j'ai vu passer des soldats amis ou ennemis dans tous les sens, je les ai côtoyés quand ils cantonnaient ou étaient en poste à Preuilly aussi, mis à part le canon qui pour moi est une curiosité, je ne suis que peu intéressé par ces nouveaux arrivants. La troupe loge chez l'habitant, le capitaine a été accueilli chez Monsieur Guyot au château. La cuisine est installée dans une vieille maison qui n'existe plus aujourd'hui, elle a été remplacée par la maison de la famille Romain, la cantine est installée salle Sainte Marthe. Tous les jours, un groupe de soldats est à l'instruction sur le canon, j'espère pendant quelques jours qu'ils tireront à blanc mais ce ne sera pas le cas, mon intérêt pour la manœuvre tombe vite.

J'ai quand même une anecdote à conter qui se passe à la cuisine. La maison n'a pas de branchement électrique aussi pour s'éclairer les cuisiniers branchent un fil sur la ligne électrique qui passe devant la maison et en mettent un autre directement à la terre. Ils doivent aussi bien aimer les blagues, un piège est mis en place, ils espèrent y prendre les quelques soldats qui passeront à proximité. Sur le rebord d'une fenêtre ouverte, il pose le couvercle en fonte d'une marmite, sous celui-ci il glisse le fil électrique branché habituellement à la terre, sur le couvercle ils placent un quart rempli de vin, le piège est mis en place, il n'y a plus qu'à attendre une victime. Celle-ci se présente sous la forme d'un soldat qui passe à proximité, les cuisiniers l'interpellent, il s'approche et ils lui offrent le quart de vin, le militaire n'est pas habitué à temps de sollicitude, bien sûr il accepte et saisit le breuvage, il le lâche aussitôt en poussant un cri de douleur, les cuisiniers satisfaits du bon fonctionnement du piège, rient à gorge déployée et, pour se faire pardonner de la victime, il lui donne quand même à boire. Il accepte bien volontiers et reste à proximité pour voir un autre copain tomber dans le traquenard, ce qui ne manque pas d'arriver dans les minutes qui suivent. Aux hurlements des victimes, un petit attroupement s'est constitué, les cuisiniers craignant l'arrivée d'un gradé arrêtent la plaisanterie. Ce jeu est quand même d'un goût douteux quand on connaît le danger de mort que représente l'électricité employée de cette manière, mais elle reflète l'état d'esprit des militaires qui ne savent pas quoi faire pour passer le temps.

Les élections

Je crois que la première élection qui a lieu après la libération est celle qui élit l'assemblée constituante et pour la première fois, les femmes ont le droit de vote. Il y eut dans les mois qui suivirent plusieurs référendums, je n'ai de ces scrutins qu'un souvenir bien imprécis, je ne connais pas les gens qui se présentent à la constituante et je comprends pas beaucoup les subtilités des questions qui sont posées aux électeurs et auxquelles ils doivent répondre par oui ou par non. Je ne comprends pas non plus ce qui diffère entre les partis politiques, sauf le parti communiste omni présent depuis la libération, il a même été tout puissant et je crois qu'il fait peur à beaucoup, mon père est de ceux-là.

En revanche, ce qui m'intéresse, ce sont les élections municipales qui se préparent. Les conseils municipaux n'ont pas été renouvelés depuis 1938, beaucoup de ceux-ci ont été destitués en entier ou en partie par l'anarchie au moment de la libération, beaucoup de conseils, de conseillers, de maires avaient été mis en place d'une façon arbitraire, nous avions connu cela à Preuilly, un an auparavant, lorsque Monsieur Delhomme s'était imposé avec trois personnes de son choix.

Les élections municipales sont l'occasion du retour sur la scène politique communale de Monsieur Guyot, il présente une liste avec des anciens conseillers sortants encore en place, avec ceux qui, comme lui, ont été sortis et avec quelques nouveaux en remplacement d'anciens qui se trouvent trop âgés.

Monsieur Delhomme conduit, lui aussi, une liste constituée de sympathisants communistes avec quelques femmes et aussi, Monsieur Piedtenut, un vigneron qui se dit de gauche mais est très modéré. Comme pour la liste de Monsieur Guyot, je ne suis pas en mesure de me souvenir des noms de tous les candidats.

Monsieur Louis Girard, "le curé de la Bertherie", qui occupe une place importante dans une société d'HLM qu'il a créée à Bourges, outre le fait qu'il est natif de Preuilly, qu'il y possède une résidence secondaire, pense qu'il serait bon pour son image de marque d'être conseiller dans notre commune et pourquoi pas, en devenir le maire. Ensuite, le siège de conseiller général lui tendrait les bras ce qui serait très bon pour son image personnelle, cet homme intelligent mais arriviste n'a pas retenu la morale de la fable "Perrette et le pot au lait".

C'est la première fois que je vois se dérouler une campagne électorale, une campagne dont je connais tous les protagonistes. Celle-ci est calme, les candidats n'ont pas de gros moyens à consacrer à leur budget, Monsieur Guyot compte sur sa notoriété et pense qu'elle lui suffira pour remporter l'élection. Monsieur Delhomme n'a jamais été en position aussi favorable, il organise une réunion publique où ne sont présents que les candidats de sa liste et quelques curieux. Monsieur Girard n'occupe pas le terrain, mais il a calligraphié une belle affiche où il expose son programme point par point. Dans des enveloppes que reçoivent tous les électeurs, chaque liste se présente sur une feuille où l'on peut lire sa profession de foi et l'on trouve un bulletin avec tous les noms des candidats de la liste.

La campagne se déroule surtout dans les cafés où les sympathisants des divers candidats s'apportent la contradiction au travers de discussions enflammées où les attaques personnelles sont plus souvent utilisées que les idées politiques. Des hommes qui ont toujours été amis s'affrontent durement mais, d'après mon père, c'est la coutume. Ces joutes verbales me passionnent et je ne manque pas durant cette période, dès que je peux, de suivre mon père au café. L'élection passée, tout revient dans l'ordre et les combattants d'hier redeviennent les meilleurs amis.

Il va s'en dire que je suis un ardent supporter de la liste de Monsieur Guyot où figure, en bonne place, mon père et qui doit s'intituler : "liste de défense des intérêts communaux". Le scrutin se déroule dans l'ancienne école des filles avec la classe mixte et unique du moment, cette salle est vide. Je suis dans la place bien avant la clôture du scrutin. Une urne en bois de couleur noire est posée sur une table, trois scrutateurs (des conseillers sortants) constituent le bureau, ils se partagent le travail et la surveillance. L'un donne à l'électeur une enveloppe bleue en échange de la carte d'électeur qu'il tamponne, quelques électeurs n'ont pas de carte mais ils votent quand même, les scrutateurs les connaissent bien. Le deuxième garde l'urne et surveille que les votants mettent bien l'enveloppe réglementaire dans celle-ci, le troisième paraphe sur la liste électorale, la ligne où est inscrit le votant. Les électeurs munis de leurs enveloppes réglementaires, rentrent dans l'isoloir pour y glisser le bulletin de leur choix, à l'abri de regards indiscrets. Ils ressortent et gravement, déposent les enveloppes dans l'urne, un scrutateur dit "*a voté*". Le plus souvent, les électeurs préparent leurs bulletins chez eux, en effet, ils ont droit de panacher, c'est-à-dire de rayer un nom et de le remplacer par un autre d'une liste concurrente ou même par le nom de n'importe quelle personne de son choix. En cela, à ce jour, dans les petites communes comme la nôtre, rien n'a été changé. Je ne m'étais jamais intéressé d'aussi près à une élection, je suis très intéressé, je suis surpris par le sérieux des scrutateurs, des conseillers sortants, des nouveaux candidats. Et dire que les Français sont morts pour le suffrage universel que je découvre, c'est pourtant simple mais aussi très important, je viens de découvrir la base de la démocratie.

À dix-huit heures, le scrutin est clos, tout le conseil est présent, tous les candidats, beaucoup de curieux attendent pour connaître le résultat. Dans un calme absolu, les deux cadenas qui ferment l'urne sont ouverts par le garde champêtre, le contenu est versé sur la table, les scrutateurs aidés par les conseillers comptent les enveloppes et les mettent par paquets de dix, ils vérifient si le nombre est bien celui des votants, le compte est bon. Cette dernière formalité préliminaire terminée, le dépouillement commence, la longue litanie des noms des candidats pour qui l'on a voté commence, chaque nom inscrit sur les bulletins est marqué par un bâtonnet dans la case correspondant ce nom, sur un tableau où figurent tous les noms des candidats et même les noms de ceux qui ne se présentent pas mais qui recueillent des voix. Parfois, une enveloppe est vide ou une liste est barrée ou a une marque particulière, ou le nombre des noms inscrits est supérieur à onze, dans tous ces cas, le bulletin est nul. Toute la liste présentée par Monsieur Guyot est élue sauf deux, Messieurs Paviot et Gamard. De la liste de Monsieur Delhomme, seul Monsieur Piedtenut est élu, seront en ballottage pour le deuxième tour, Messieurs Paviot de la liste Guyot et Monsieur Delhomme. L'élection de Monsieur Piedtenut ne surprend personne, c'est un brave homme, en bons termes avec tout le monde, il est peut-être de gauche mais plutôt par principe que par conviction.

Le deuxième tour pour départager les deux candidats en ballottage a lieu le dimanche suivant. Le déroulement du scrutin est le même seulement le résultat est connu plus vite, il n'y a que deux noms à départager. C'est Monsieur Paviot qui est élu, le résultat du scrutin ne permet pas à Monsieur Delhomme de rentrer démocratiquement dans le conseil. Si ce brave homme, honnête et intelligent n'avait pas clamé haut et fort ses idées et son discours révolutionnaire, s'il ne l'avait pas appliqué en partie pour rentrer au conseil, par ce qui ressemblait un peu à un coup d'état, s'il n'avait pas pris des initiatives par le fait de la loi du plus fort, il aurait certainement été élu et aurait fait un bien meilleur conseiller que certains de ceux qui l'ont été. La candidature de Monsieur Girard ne passe pas le premier tour, le parachutage n'est pas apprécié à Preuilly.

Si ce n'est le rationnement qui continue, les dernières séquelles de la guerre ont disparu de Preuilly. IL y a bien eu le dénouement tragique, en août 45, de la guerre avec le Japon. Pour en arriver là, il avait fallu que les Américains lancent sur deux grandes villes japonaises deux bombes atomiques. C'est par le journal que je prends connaissance de cette nouvelle, il paraît que cette arme est terrible et qu'elle a fait des milliers de morts. À cette époque, le jeune que je suis et certainement beaucoup d'adultes ne se rendent pas compte de ce qui vient de se produire, que cette arme va garantir la paix rien que par la peur qu'elle inspire, que l'énergie nucléaire sera un jour maîtrisée pour devenir l'une des plus importantes dans le monde mais qu'elle sera toujours source de craintes dans son utilisation militaire comme dans utilisation pacifique. Je viens, avec le monde, de rentrer dans une autre ère mais je ne le sais pas encore.

Il y a aussi les procès politiques, les procès de Laval et de Pétain que je lis attentivement dans le Berry républicain. À Bourges, on va juger Paoli celui qui fût pendant les dernières années de la guerre, l'individu le plus craint, le plus haï du département. C'était un membre éminent de la Gestapo de Bourges, pourtant c'est un Français bien de chez nous. Malgré ses origines Corse, il est né à Aubigny, il a travaillé dans différentes perceptions dont celle de Mehun où son souvenir est encore bien présent. C'est une chance que ce ne soit pas lui qui ait été de service pour venir arrêter mon père. Il participa à de nombreuses arrestations, tortura, paraît-il, avec sadisme, il était aussi à l'origine de la tragédie des "puits de Guery" où des dizaines de juifs furent précipités vivants avec des pierres pour linceul. Il est condamné à mort et fusillé.

La tragédie de Guery me fait me souvenir d'un fait que me raconta mon père. Monsieur Falanchet comptait une famille juive parmi ses amis, ils devaient être de gros actionnaires de la Halle au cuir dont il était le directeur. C'est lors d'une rencontre étrange que mon père les connus. Ces gens étaient venus à Preuilly chez Monsieur Falanchet, celui-ci fit appeler mon père pour qu'il creuse un trou dans le sol en terre battue de la grange. Les amis en question placèrent dans ce trou une cassette que mon père a supposé contenir des bijoux, des valeurs, de l'or ? Le trou fût rebouché, la terre bien damée et recouverte de poussière. Cette famille, par la suite, fût arrêtée et périt dans les puits

de Guery. Je ne crois pas que mon père ressortit la cassette, Monsieur Falanchet était un honnête homme, ces gens avaient-ils encore de la famille de vivante avec l'holocauste, je n'en ai aucune idée ;

Mon dernier maître

Nous voilà au mois d'octobre 45, mois de la rentrée depuis 1938, je n'ai jamais fait de rentrée en temps de paix. Depuis cette rentrée que d'événements, que de bouleversements, le monde a changé, la France a changé, Preuilly a repris la lente mais encore inexorable décadence du milieu rural surtout à cause du départ des familles qui avaient apprécié sa tranquillité, sa douceur de vivre pendant toutes les années troubles de la guerre. L'été de cette année-là avait apporté un sursaut d'animation, les vacanciers n'avaient jamais été aussi nombreux. Le Cher, la plage, les nuits n'avaient jamais connu une telle ambiance. La mer, la montagne, le soleil étaient encore trop loin ou trop onéreux pour les habitués de Preuilly. Moi aussi j'ai changé, le gamin arrivant à l'école accroché aux jupons de sa mère est devenu un adolescent, tout ce que je viens de vivre m'a permis d'acquérir une maturité certaine.

Nous avons un nouvel instituteur, Monsieur Peyronnet. Il est arrivé voici quelques jours, il occupe avec sa famille (sa femme et un petit garçon, Alain) le logement de l'école. Je ne suis pas inquiet, je sais à présent, pour avoir apprécié Monsieur Maréchal, que les maîtres mâles ne sont pas plus terribles que les maîtresses.

Ce matin-là, quand je franchis la porte de l'école, il est là, dans le couloir, là où sont les portemanteaux du vestiaire. Je le salue d'un clair et sonnant "*Bonjour M'sieur", il me ren*d mon salut. De sa personnalité se dégage une impression de calme et de sérénité qui m'inquiète un peu.

Nous rentrons en classe, nos places sont marquées par un papier à notre nom. Il nous invite à nous asseoir et il se présente. Il nous dit avoir été déporté du travail mais qu'avant, il avait été instituteur dans une petite commune du Sancerrois, Sainte Gemme. Nous nous présentons à notre tour. Mon impression première avait été la bonne, il est très calme, sa voix est bien posée tout en étant forte et agréable à entendre.

Je recommence pour la troisième fois le même programme et je retrouve la plupart des copains et des copines, mais les "réfugiés" ne sont plus là, ils ont regagné leurs domiciles avec leurs parents. À bientôt pour les prochaines vacances, Roger, Jackie, Jacques, Lucien, Claude et les autres.

Monsieur Theurière qui était fermier à Senay a pris sa retraite, il habite avec son épouse, dans la maison familiale occupée en partie par Mademoiselle Marie. Il est remplacé dans la ferme par la famille Chéritat qui compte : Le grand-père, les parents et quatre enfants Simone, Robert, Jeannine et Marcel. Simone et Robert ont terminé leur scolarité, Jeannine et Marcel font leur entrée à l'école. Jeannine qui a mon âge, dans ma division, Marcel qui est plus jeune dans une petite division. Je me retrouve avec deux camarades plus âgés d'un an, Serge Richetin et Huguette Masson, nous sommes trois du même âge ; Hélène Bessemoulin, Jeannine Chéritat et moi-même, deux de deux ans p lus jeunes que moi, Claude Jacquet et Bernard Delhomme, ceux-ci m'avaient rattrapé l'année passée au cours de laquelle j'étais déjà au terme de mon parcours. Je n'ai qu'un seul challenge à préserver, ma place de premier que j'ai bien l'intention de conserver.

Je connais le programme par cœur, j'ai toujours les mêmes livres. Depuis longtemps déjà je n'apprends plus mes leçons sauf les récitations qui doivent être récitées par cœur et avec la manière. Monsieur Peyronnet ne doit pas savoir chanter, pour les cours de chant, il nous accompagne en jouant du pipeau. Au début, nous sommes étonnés mais nous nous habituons vite, il faut quand même admettre que le chant n'est pas une discipline, malgré son instrument, dans laquelle il excelle.

Même si je connais l'essentiel du programme, j'apprécie les cours de mon nouveau maître. Il est clair et concis, j'ai l'impression qu'il détient la clé de ma mémoire, il l'ouvre et y fait entrer le savoir.

Le calcul apparaît tout simple mais les exercices et les problèmes sont consistants, l'orthographe qui a toujours été ma bête noire, me semble moins rébarbative surtout qu'il nous fait ingurgiter les règles de grammaire un peu comme s'il gavait des oies, la même chose pour le vocabulaire et les conjugaisons. Si je fais rarement zéro faute dans les dictées, plutôt plus longues que les années précédentes, il est de plus en plus rare que j'arrive aux cinq fautes fatidiques pour la notation. Quel dommage qu'aujourd'hui j'ai oublié l'essentiel de ces règles, elles me rendraient pourtant bien service, ne serait-ce que pour écrire ces modestes souvenirs. Les autres disciplines sont un plaisir à suivre, avec lui la science vit, je voyage et j'imagine la France, l'Europe et le Monde avec la géographie, je plonge dans les leçons d'histoire comme si j'étais dans la machine à remonter le temps. Pourtant, tous ces cours, je les connais depuis trois ans, cela ne m'empêche pas de les retrouver avec un plaisir évident. Je n'hésite pas à lui poser des questions, il y répond toujours avec à propos ce qui rend les cours plus vivants.

Lui aussi, tous les matins, nous fait de l'instruction civique où la morale n'est jamais absente. Un peu à la manière de notre brave curé quand il lit l'évangile. Monsieur Peyronnet commence par lire un court récit duquel il nous fait tirer la philosophie, un peu comme pratiquait Monsieur Maréchal mais son approche du texte et sa méthode pour nous le faire digérer me semble plus simple.

Dès les premiers jours, j'ai le plus grand respect pour cet homme simple, sans jamais élever la voix il impose son autorité à toute la classe, plus de messes basses entre nous, plus de chahut, qu'il est loin le temps de Mademoiselle Hérodi, on pourrait entendre voler une mouche. Il fait son métier simplement, il éveille ma conscience, ouvre mon esprit à la réflexion. Monsieur Peyronnet me donne la clé pour comprendre la vie de tous les jours, il me montre la voie à suivre pour vivre en société, comment respecter les autres, ne jamais tricher, même avec soi-même, comment pouvoir regarder les autres dans les yeux en n'ayant rien à se reprocher.

Je n'ai pas toujours suivi le chemin tout droit que m'avaient tracé mon bon curé et Monsieur Peyronnet, à chaque fois je l'ai regretté et, peut-être grâce à eux, j'ai repris la bonne voie. Aujourd'hui, je les remercie ces maîtres incontestés qui ont modelé ma conscience.

Longtemps après être sorti de l'école, j'apprendrai que Monsieur Peyronnet était communiste. Cette idéologie n'était pas celle de ma famille et par conséquent n'était pas la mienne pas plus d'ailleurs qu'aujourd'hui. Mon étonnement sera grand quand je l'apprendrais. Comment cet homme tolérant pouvait-il adhérer à la même idéologie que Monsieur Delhomme, le modèle même du sectarisme ? Jamais il ne fit dans ses cours la moindre allusion à la doctrine de Marx et de Lénine. Quand mes obligations d'enfant de chœur ou celles de mes copains nécessitent notre absence de l'école, il ne fait jamais de difficultés, il lui arrive même d'aider Mademoiselle Maris pour organiser une fête, salle Sainte Marthe.

Même si je commence le programme des années précédentes, je ne m'ennuie pas, bien au contraire. Par certains côtés, je le redécouvre par la façon qu'a le maître d'en tirer le maximum.

Cette année Huguette Masson aura l'âge requis à la fin de l'année scolaire pour passer son certificat. Pour la première et la dernière fois, il y aura deux parties à cet examen. La première partie est ouverte à tous les élèves du cours moyen deuxième année, elle permet de rentrer dans les classes préparatoires du lycée comme celles du lycée technique de Vierzon appelé à l'époque : École Nationale Professionnelle, c'est cette voie qu'emprunteront Claude Jacquet et Bernard Delhomme et que m'engage à suivre mon nouveau maître mais je suis toujours aussi borné et je décline cette proposition. Hélène Bessemoulin rentrera dans un lycée ou peut-être dans une école privée de Bourges. Ce dont je suis sûr, c'est que ses études n'iront pas bien loin et qu'elle rentrera vite à la ferme familiale. Jeannine Chéritat, Serge Richetin et moi serons les seuls de ce cours à terminer notre scolarité à Preuilly. Pour ce qui est de Serge il ne sera pas présenté à l'examen, il n'a aucune chance et le sait très bien, il terminera son année scolaire et rentrera en apprentissage dans une fabrique de porcelaine de Mehun, "Massé-Surget" en qualité d'apprenti peintre sur porcelaine.

Le maître entend bien que les candidats qu'il présente réussissent tous leur examen. Il ne mesure pas sa peine, en plus de l'horaire réglementaire, tous les soirs nous restons à l'étude. Là, il nous fait ingurgiter des listes de mots qui ont une orthographe particulière ou qui ne suivent pas les règles ordinaires du français. Nous faisons des problèmes à un rythme accéléré, nous apprenons, sans en oublier une syllabe et une virgule, plus d'une douzaine de récitations. Pendant ces études il devient plus familier, il nous encourage comme le ferait un entraîneur avec son équipe sportive.

Comme les années passées, je mets un point d'honneur à toujours être le premier, seul Bernard Delhomme me talonne mais je n'ai pas de difficultés à le tenir à distance. Je continue aussi à faire le répétiteur pour les jeunes du cours préparatoire. Durant le temps qui m'est imparti pour mes cours, j'ai toujours du temps de libre. Si je ne suis pas occupé avec les jeunes, je m'évade dans mes livres d'histoire et de géographie ou bien je lis un livre de la bibliothèque.

C'est dans le dernier trimestre de cette année scolaire que tout le cours moyen est présenté au brevet sportif qui tient lieu d'épreuve sportive pour les certificats un et deux. Quelque temps avant, les séances de sport à l'école deviendront plus sérieuses et, comme d'habitude, je n'y brillerai pas, pourtant les performances demandées ne sont pas très élevées, le sport à l'école n'est pas une discipline importante à cette époque. Si aux jeux olympiques l'important est de participer et seuls les meilleurs ont des médailles, au brevet sportif c'est un peu la même chose mais tous les participants obtiennent le fameux brevet. Je crois même que pour certains, malades ou blessés, un certificat suffit pour obtenir le parchemin. C'est à Lury sur Arnon que se déroule cette épreuve, sur un pré en bordure du village. Monsieur Guyot, le maire a mis à notre disposition une voiture et son chauffeur pour nous transporter.

Monsieur Peyronnet propose à la classe de créer une coopérative scolaire, gérée par les élèves, son but serait de récolter des fonds dans un premier temps avec les adhésions des élèves, puis la vente de cartes de membres honoraires. La création de la coopérative est une leçon d'organisation démocratique, nous aurons à gérer un budget, à prévoir l'emploi le meilleur pour les fonds récoltés, à décider des achats prioritaires et nécessaires pour l'ensemble de la classe. Avant tout cela, la première chose à faire, c'est l'élection du bureau qui sera composé d'un président, d'un secrétaire et d'un trésorier.

Pendant un temps la classe se transforme en collège électoral. Je crois qu'à ce moment de l'année, j'ai déjà assisté aux élections municipales, mais ce n'est pas le cas de tous mes camarades, aussi le maître en profite pour nous faire un cours sur le suffrage universel. Je me présente comme candidat au poste de président, une fille se présente également, c'est Huguette Masson ; je suis élu avec une écrasante majorité, même des filles ont voté pour moi. Aujourd'hui encore, je suis fier de ce qui fût mon premier mandat électif. Si mes souvenirs sont bons, Huguette sera élue secrétaire et Bernard Delhomme, trésorier.

Des cartes de membres actifs et de membres honoraires sont commandées et imprimées. La plupart des élèves adhèrent. Avec Bernard Delhomme et un autre copain, un jeudi nous partons en chasse aux membres honoraires; Nous comptons beaucoup sur ces cartes pour donner de la consistance à la colonne "recettes" de notre budget. Nous proposons une carte dans chaque foyer Preuillois. Dans l'ensemble nous sommes plutôt bien reçus. Nous avons, en avant première, rencontré Monsieur Guyot à la mairie pour le solliciter, à tout seigneur, tout honneur. Il n'est pas pingre et sa participation est une somme importante comparée aux oboles des foyers Preuillois. Ce don met bien à l'aise nos finances. Monsieur Peyronnet me conseille d'écrire une lettre de remerciement à notre donateur ce qui, du même coup, m'apprend à rédiger une telle lettre.

Nous passons chez Monsieur Delhomme, il est chez lui, il se renseigne sur la création de la coopérative, sur son fonctionnement. En bavardant, je lui parle du don de Monsieur Guyot et de la lettre de remerciement que j'ai rédigée à son attention. Mon interlocuteur n'et pas du tout d'accord sur le principe de l'envoi d'une lettre, il me dit que cet homme à bien les moyens de donner plus que ses administrés, que sa contribution est comparativement moins importante pour lui et sa fortune que celle

de la plupart des Preuillois avec leurs revenus modestes. Cette façon de présenter la chose me laisse perplexe et me fait réfléchir. Monsieur Delhomme, c'est sûr, a raison dans la comparaison de l'effort financier de l'un et des autres, quoique certains aient des revenus plutôt convenables mais, d'un autre côté, rien n'obligeait le maire à donner plus que les autres, qu'est ce qui a guidé son geste : sa conscience sûrement, soigner son image de marque de maire auprès de ses électeurs ? Pourquoi pas. À l'époque, je ne pousse pas la réflexion plus loin, pour moi avec ou sans lettre, le don est le bienvenu dans notre petite caisse et je pense que si une lettre peut décider Monsieur Guyot renouveler son geste l'année prochaine, c'est plutôt une bonne chose.

.Les premiers achats de la coopérative sont des livres de bibliothèque, un thermomètre, un baromètre, la deuxième année, un appareil de projection qui servira à illustrer des leçons de géographie. Cet appareil fonctionne comme ceux qui projettent des diapositives à la seule différence que les photos sont sur une bobine de film qui passe image par image, je suis un peu déçu par cet appareil qui ne nous donnera jamais le plaisir que j'avais eu en découvrant la lanterne magique.

L'après-guerre

L'automne 45, l'hiver et le printemps qui suivent n'ont rien de particulier que je puisse évoquer. Preuilly a retrouvé ses habitants que la guerre avait tenus éloignés pendant cinq ans mais, dans l'ensemble, le village donne l'impression de s'être vidé avec le départ de ceux qui avaient trouvé refuge chez nous et où ils avaient trouvé la tranquillité et la vie plus facile que dans les villes. Les restrictions dans leur ensemble sont toujours en place mais la population s'est adaptée et, à la campagne, nous sommes bien organisés pour y faire face. Le pain, par exemple, est encore soumis au rationnement mais, à la maison, nous n'avons plus recours au blé concassé, au tamisage maison, à la fabrication de la miche hebdomadaire, c'est le boulanger qui nous vend le complément de nos rations contre de la farine que mon père prend au moulin de Baumont en échange de blé qu'il achète dans les fermes. Pour la viande, nous continuons à tuer un cochon tous les ans, il est transformé en salé, en jambons, en charcuterie ; avec les lapins, les poules, le gibier, les légumes du jardin et des champs, nous n'avons pas de problèmes de ravitaillement pour la nourriture.

L'euphorie de la victoire ne dure que le temps d'un été, la liberté n'a pas ramené l'abondance. Si la nourriture, à la maison, ne pose pas de problèmes, beaucoup de choses manquent encore de l'habillement aux chaussures, des pneus de voiture à ceux des vélos. L'essence est distribuée au compte-gouttes. Pour l'entreprise ce n'est pas plus brillant, la plupart des matériaux sont contingentés, le ciment, la chaux, le fer à béton sont vendus contre des bons "monnaie-matière" et font l'objet de troc pour en avoir en quantité suffisante.

La belle unanimité des Français dans la victoire a vite disparu, les partis politiques reprennent des querelles stériles, que je n'essaie plus de comprendre, dans les colonnes du journal. Je suis attristé par le départ du général de Gaulle, pour moi il est devenu un véritable héros, il le restera bien au-delà de ce jour et je crois bien qu'il le restera jusqu'à ma mort.

Depuis le début de la guerre, malgré mon jeune âge, je m'étais, dans la mesure de ma compréhension, toujours intéressé à des événements qui n'en finissaient pas de se bousculer, j'avais assisté aussi à beaucoup de changements, je n'étais enthousiasmé que par la victoire. Maintenant, je ne lis plus le journal (le Berry républicain) qui reparaît depuis quelques mois, je m'intéresse qu'au feuilleton dont le titre "oiseau en cage" (je ne lirai que celui-là) et la bande dessinée du professeur Nimbus. Paulette a trouvé à acheter à Paris chez des amis, un poste radio d'occasion pour remplacer celui que la Gestapo avait réquisitionné. Cet appareil est le bienvenu, je recommence à m'intéresser aux informations plus faciles à écouter qu'à lire dans le journal, j'aime bien les jeux radiophoniques, ancêtres des jeux télévisés, la station que nous écoutons le plus souvent c'est radio Luxembourg.

La paix aura été de courte durée, un corps expéditionnaire est envoyé en Indochine, des nationalistes, communistes de surcroît, ont la prétention de revendiquer l'indépendance et sont rentrés

en rébellion. Pour moi, à cette époque, imbibé par l'histoire de l'Empire et de sa grandeur, par ce que j'ai lu et appris dans les livres d'histoire et de géographie, cette cession est inconcevable et puis, la France ne vient-elle pas d'en reprendre possession après les incursions japonaise et chinoise. Le corps expéditionnaire qui vient d'y prendre pied, auréolé par les combats que ses soldats ont menés pour la France libre, ne mettra pas longtemps, j'en suis persuadé, à mettre les rebelles en déroute et à rétablir la puissance française. À ce moment-là, je ne me doute pas que huit ans plus tard, il faudra presque un miracle pour que je ne parte pas, avec les copains appelés comme moi, renforcer nos glorieuses forces, glorieuses mais battues à Dien Bien Phü. Il me faudra plus de quinze ans pour que je réalise que la France de mes rêves et son formidable empire n'était qu'un mythe.

Le printemps 46 est beau, en revanche l'ambiance générale est morose, il n'y a plus rien qui peut m'enthousiasmer. À Preuilly, comme partout en France, c'est la flambée des prix et la perte de valeur de la monnaie. Quelque temps après l'Armistice, le gouvernement échange les billets datant d'avant et de pendant la guerre, ils sont tous retirés du circuit et remplacés par des billets bizarres, s'ils n'étaient pas rédigés en français, on pourrait les confondre avec des dollars, malheureusement pour nous, ils ne font que d'y ressembler. À quoi sert cet échange ? À l'époque, je n'en sais trop rien. Il paraît que certaines personnes qui ont trafiqué pendant la guerre sont gênées pour expliquer la provenance de leurs avoirs. Peut-être que le gouvernement veut connaître la situation financière exacte de tous les Français. Jean qui est militaire au moment de cet échange, garde un bureau où se déroule cette opération, juste avant de partir en Allemagne.

À cette époque, seuls les fonctionnaires pourraient prétendre percevoir une retraite. La plupart des salariés, des paysans, artisans, commerçants arrêtent de travailler quand leurs forces les lâchent, quelques-uns ont un capital assez important pour percevoir des rentes décentes, la plupart n'ont cette vie décente que grâce à l'aide de leurs enfants, quelques autres sont dans la misère. Les dévaluations successives qui se suivent après l'Armistice ruinent la plupart de ceux qui vivent de leurs rentes. Heureusement, l'État met en place une planche de salut, c'est la retraite vieillesse de la sécurité sociale instituée par le gouvernement du général de Gaulle, en même temps que l'assurance-maladie. Mis à part les fonctionnaires qui ont leurs caisses propres, la plupart des anciens n'ont jamais cotisé à une caisse de retraite. Dans l'industrie, les assurances sociales avaient été instituées avant la guerre mais je crois qu'elles n'étaient pas obligatoires. Dans le commerce, chez les paysans beaucoup cotisaient à des mutuelles maladies. La retraite vieillesse mise en place est basée sur le système de la répartition, ceux qui travaillent paient pour les retraités. Pour obtenir le droit à la retraite, à cette époque, il suffit de réunir des certificats plus ou moins bidons prouvant que vous avez travaillé pour un patron. Il arrive parfois que de pseudos employeurs déclarent avoir employé des pseudos travailleurs, seul le certificat compte, la caisse de retraite ne pratique pas de contrôle. Elle perçoit des salariés, des cotisations qui permettent de garantir une retraite à la plupart des personnes de plus de soixante-cinq ans. C'est ainsi que mon grand-père, ma grand-mère, tante Tasie perçoivent une retraite alors qu'ils ont été salariés voilà bien longtemps, dans leur jeunesse. Cette situation est diamétralement à l'opposé de la situation que nous connaissons aujourd'hui où les caisses de vieillesse ont des difficultés à payer des retraites à des retraités de plus en plus nombreux avec les cotisations de salariés et de patrons de moins en moins nombreux.

Grand-mère Miniau

Grand-mère Miniau vient d'être victime d'une congestion cérébrale. Elle n'est pas encore bien âgée, à peu près soixante-dix ans mais elle est usée et les vieux, à cette époque, meurent plus jeunes qu'aujourd'hui. Il n'y a pas beaucoup d'espoir, elle a tout un côté paralysé. J'ai de la peine, je l'aime bien "mémère Miniau". De temps en temps je passe lui dire bonjour, elle est sur mon chemin quand je me rends à l'école, je regrette quand même de ne pas l'avoir mieux connue ce n'est pas comme mes grands-parents Bugeon avec lesquels j'ai toujours vécu. Pourtant, quand je lui rendais visite, elle était heureuse, elle respirait la bonté. C'est une femme unanimement respectée, je l'ai déjà écrit, c'est elle, l'hiver, qui allumait le feu pour chauffer la salle du catéchisme. Quelquefois, il arriva que, pour une raison ou une autre, Mademoiselle Marie et Mademoiselle Guyot ne viennent pas au rendez-vous

matinal et c'est elle alors qui nous faisait le catéchisme. Elle s'en sortait très bien et j'en étais plutôt fier. Un après-midi, ma mère me demande de venir avec elle pour voir une dernière fois ma grand-mère, je crois me souvenir que c'est elle qui en a manifesté le désir. Quand j'entre dans sa chambre, bien que les rideaux soient tirés, elle me reconnaît et ébauche un pauvre sourire, son visage est toujours aussi doux, apaisé et confiant, elle attend la mort sereinement, sûre dans sa foi. Ému, je vais l'embrasser, elle a la force de dire dans un souffle "*il est bien gentil, mon petit Titi*". Cette marque d'amour me touche vraiment, mais je pense ne pas vraiment la mériter, je regrette aussi de ne pas avoir été plus proche d'elle.

Aujourd'hui, lorsque je n'ai pas le moral, lorsque j'ai de la peine, lorsque j'en appelle à Dieu, j'ai l'impression qu'elle est là, entre Lui et moi, j'ai l'impression de sentir sa présence et suis persuadé qu'elle intercède en ma faveur.

Ma tante France n'est pas revenue à Preuilly depuis un certain temps, l'éloignement, sa nombreuse famille, la mort d'un enfant, son fils Yves, en sont la cause. Prévenue de l'état de ma grand-mère, elle se met en route le plus vite possible mais elle ne peut arriver à temps pour voir sa mère vivante. Elle en est très affectée. Tante Marcelle, elle aussi, arrive trop tard, elle est accompagnée par toute sa famille, l'oncle Constant, mes cousins Guy, Yves et Alain. Je ne les avais pas revus depuis avant la guerre. Si je reconnais tante Marcelle et l'oncle Constant, pour mes cousins c'est plus difficile, les deux aînés sont adultes et séminaristes, je crois qu'au moins l'un des deux porte la soutane. Alain est comme moi, il a bien grandi, je ne reconnais pas du tout le petit garçon de trois ou quatre ans avec lequel j'avais joué avant guerre. Je suis déçu, je ne pourrai pas assister aux obsèques en effet, le même jour, c'est l'examen de la première partie du certificat d'études, je suis persuadé qu'elle me le pardonnera, ma bonne grand-mère.

Mon premier examen

Comme pour le brevet sportif, c'est Monsieur Barbier, le chauffeur de Monsieur Guyot qui nous conduits à Lury sur Amon, lieu de l'examen. Nous avons apporté avec nous, notre déjeuner. Les épreuves durent toute la journée, à Lury il n'y a pas de cantine aux écoles, nous avons donc nos repas dans des sacs ou des paniers, nous déjeunerons dans un café où l'on met gracieusement une salle à notre disposition, c'est l'habitude.

Je l'ai déjà écri, l'examen cette année-là, pour la première et la dernière fois, comprend deux parties. Seule Huguette Masson passe la deuxième partie. Pour elle, l'examen se passe dans l'école de la route de Vierzon, à côté de la gendarmerie. Pour la première partie, celle qui me concerne, elle est organisée dans la salle de classe qui se trouve à côté de la mairie. Cet examen ne devrait pas présenter de grosses difficultés, avec la préparation que nous a fait subir Monsieur Peyronnet. Il est venu avec nous pour nous rassurer et nous encourager. Je ne crois pas qu'il se fait beaucoup d'inquiétude, il nous sait tous bien préparés. Je n'ai pas beaucoup d'appréhension mais quand même, une petite pointe d'inquiétude. Je pense à la dictée et aux cinq fautes fatidiques synonymes donc de zéro donc d'échec mais, avec l'entraînement que nous a fait suivre Monsieur Peyronnet, cette éventualité serait étonnante, depuis un certain temps déjà je ne les fais plus, les cinq fautes mais qui sait ? J'ai toujours le souvenir des 18 fautes avec Monsieur Maréchal. Le matin, avant midi, nous avons les résultats de l'écrit, nous passons tous et nous apprenons, par le maître, qu'Huguette est passée, elle aussi ? L'après-midi, il ne reste plus grand-chose, surtout de l'oral, récitation, chant autant dire que l'affaire est dans le sac. À l'annonce des résultats officiels, je n'ai pas à attendre bien longtemps, la liste des lauréats est donnée par ordre alphabétique et avec mon nom, je suis nommé dans les premiers. Nous en étions pratiquement certains depuis la fin de la matinée, mais maintenant, c'est officiel, on a prononcé nos noms, pour Huguette, c'est la même chose. Je suis soulagé et heureux, j'ai l'impression d'être arrivé avec une pression sur la poitrine et à présent, je me sens léger, très léger, je crois que copines et copains partagent la même joie.

Ce que je ne perçois pas, ce jour-là, c'est que pour m'être entêté sur une position que je pense être la seule qui puisse me convenir, je suis condamné à refaire une quatrième année dans ce cours, avec Jeannine Chéritat, pour passer le véritable certificat que j'étais en mesure de passer sans peine ce jour-là. Bien sûr, avec nous, il y aura Claude Jacquet et Bernard Delhomme qui prépareront leur examen à l'école nationale professionnelle de Vierzon. Je me refuse à comprendre que je vais perdre mon temps à l'école de Preuilly pendant encore un an et qu'il aurait été peut-être plus judicieux quant à faire un an d'école, de le faire dans une autre école où j'aurais pu connaître et appréhender de nouvelles matières à étudier. J'ai un défaut, je n'aime pas avoir tort et, depuis que je suis en âge de comprendre, j'ai choisi mon parcours une fois pour toutes, c'est l'apprentissage au sein de l'entreprise familiale pour être un maçon et devenir, un jour, patron. Chaque fois que les uns ou les autres ont voulu me démontrer que je ne prenais pas la bonne voie, je crois que ma volonté en est ressortie renforcée. Bien sûr, je peux démontrer que je n'ai pas tord, combien avec pas plus de bagages que moi, ont monté de grandes affaires mais, peut-être étaient-ils des exceptions qui confirment la règle, beaucoup de ceux-ci sont partis de rien et n'avaient rien à perdre. Le renom, l'antériorité de l'entreprise Bugeon ont fait qu'au lieu d'un développement hardi que j'aurais pu lui insuffler, un peu comme mon arrière-grand-père avait réussi à faire, comme mon grand-père, comme mon père, j'ai laissé l'entreprise se scléroser. Je n'oserai pas ou plutôt j'oserai, mais trop tard pour bousculer les habitudes ancestrales, tant pis et puis centre trente ans, c'est un bel âge pour mourir.

Aujourd'hui que j'ai posé mon sac, que comme je viens de le faire, j'analyse mes motivations d'enfant et le parcours qu'elles m'ont fait suivre, je ne regrette rien, je crois que si ma vie recommençait, je recommencerais. En effet, qui peut prétendre que si j'avais fait de brillantes études, j'aurais eu une vie plus heureuse. À soixante et quelques années, je me suis retourné, j'ai passé en revue le film de ma vie et j'en ai déjà écrit une partie et bien, pour moi, le bon l'emporte largement sur le mauvais.

La fin de l'année scolaire arrive quelques jours plus tard et c'est encore une fois les grandes vacances, les dernières que je passerai en intégralité. Je retrouve les copains de la bande, ceux de Preuilly mais aussi ceux qui étaient repartis chez eux avec la fin de la guerre et bien sûr les vacanciers de toujours. Je ne me rends pas compte que je vais vivre mes dernières vacances d'écolier, l'année prochaine, quoi qu'il arrive, j'aurai changé de statut social, je ne serai plus écolier, je ne serai pas collégien, je ne serai jamais lycéen et étudiant, j'aurai quatorze ans et je ferai un travail d'homme.

Paris

Paulette a retrouvé son travail à Paris, elle est repartie à l'automne 44. Avec le début des vacances, elle me propose de venir pour une semaine avec elle à Paris. J'accepte avec joie, j'ai toujours le souvenir de ma journée passée à Orléans avec Jean, mais un voyage à Paris sera, je n'en doute pas, une véritable aventure. Moi l'amoureux d'histoire, j'ai toujours rêvé de Paris, de son histoire, de ses monuments, de ses théâtres. Je suis impatient de regarder avec mes yeux et d'entendre avec mes oreilles ce que je me suis imaginé dans mes rêves.

Comme pour aller à Orléans, nous prenons le train à Mehun Sur Yèvre, c'est dans la Bouine que mon père nous conduit à la gare. Nous changeons de train à Vierzon, l'express que nous prenons vient de Toulouse, je me cale dans un compartiment à côté de la fenêtre, j'ai bien l'intention de bien observer le paysage, j'ai bien l'intention de vérifier, en passant dans les différentes régions, ce que j'ai appris en géographie. Passé le tunnel qui se trouve à quelques minutes de la gare de Vierzon, me voilà déjà en Sologne. Lors de mon précédent voyage, je n'avais pas remarqué que cette région était si près de chez nous. Je la reconnais bien avec ses sapins, ses bouleaux, l'absence presque totale de céréales et ses petites maisons basses en briques roses. Le temps passe vite, le train ralentit déjà à proximité de la Loire, il lui faut traverser le pont provisoire, pont qu'il traverse au pas ce qui me donne le temps de bien observer le fleuve, des îles, des sablettes, un peu comme sur le Cher, encombrent son cours, je l'avais déjà bien remarqué à mon premier passage avec Jean. En revanche, il y a beaucoup moins d'eau pas endroit, on a l'impression que le lit est à sec. Les Aubrays n'ont pas changé en quelques

mois, la gare ressemble toujours à celle que l'on voit dans les Westerns avec ses baraquements en bois, seule l'étendue de la gare de triage à perte de vue indique que nous sommes dans un nœud ferroviaire important, cette fois je reste dans le train. Quelques minutes plus tard, nous voilà dans la Beauce, dans le grenier à blé de la France. Elle est bien telle que je l'avais imaginée, elle est vraiment immense. La moisson ne doit être qu'à peine commencée, les blés et autres céréales sont d'or, ils ondulent sous le vent comme le ferait la mer, j'aperçois, dans le lointain, un gros bourg resserré autour de son clocher, de loin en loin, une grosse ferme avec des bâtiments qui me semblent immenses, pauvres petites locatures berrichonnes ! Elle est quand même beaucoup plus intéressante, la géographie que l'on voit défiler grandeur naturelle que celle que l'on apprend dans les livres. Je n'ai pas fini d'admirer le magnifique damier que forment les immenses champs de Beauce, que la banlieue de la capitale commence à apparaître, les maisons, les immeubles, les hangars, les usines sont de plus en plus serrés. Des trains différents du nôtre nous croisent ou se font dépasser, ils roulent sur des voies parallèles à la nôtre. Paulette me renseigne sur leur origine, ce sont des trains de banlieue. Paris et sa banlieue doivent être très étendus pour avoir besoin de trains spéciaux. Le train a bien ralenti, les freins crissent et, doucement, nous nous arrêtons. J'ai déjà descendu ma valise du filet et, avec Paulette, nous sommes dans le couloir. J'ai hâte de fouler, pour la première fois, le sol de la capitale. Une secousse et c'est l'arrêt. Une voix annone "*Austerlitz*. Nous foulons le quai, cette gare est immense, toute une série de voies viennent s'arrêter sur le grand quai qui leur est perpendiculaire, d'autres quais séparent les voies, la nôtre grouille d'une foule pressée qui se dirige vers la sortie. Nous passons devant un employé qui contrôle notre billet. Je ne suis pas habitué à une telle foule et j'ai hâte d'en être sorti. Paulette me dit que c'est comme cela tous les jours. Je devrai attendre encore un peu pour voir le ciel de Paris, ce n'est pas encore le moment de sortir à l'air libre. Nous voici suivant la foule dans un couloir du métro, moi je dirais plutôt un souterrain. Le métro, depuis le temps que j'en entends parler, je vais le prendre. C'est ma mère, la première, alors que je n'étais encore qu'un petit enfant, qui m'en a parlé. Elle me racontait son séjour à Paris durant la guerre de 14, quand elle gardait les enfants d'une famille bourgeoise. Déjà, à cette époque, le métro existait, elle avait aimé le prendre et elle me décrivait le train électrique circulant très vite dans des souterrains sous Paris. Nous voilà dans une station, elle est grande, voûtée comme une grande cave, toute revêtue de carreaux de faïence biseautés encore plus beaux que ceux qu'il y a derrière l'évier de la grande maison. À chacune de ses extrémités, débouche un souterrain. De l'un d'eux sort un train tout vert, il freine, s'arrête. Les portes s'ouvrent, une foule en descend, une autre y monte, les portes se referment seules, la rame démarre, c'est vrai qu'elle roule vite, ma mère ne m'avait pas raconté d'histoire, c'est bien comme elle me l'avait expliqué mais en mieux. À l'intérieur du wagon, les quelques places assises, des sièges en bois, sont occupées, en fait la plupart des voyageurs restent debout. Dans les couloirs comme dans le wagon, si on ne sent pas vraiment de mauvaises odeurs, l'air semble fade et chaud, mes poumons habitués à l'air pur sont comme oppressés. L'intérieur de la rame est bien éclairé, tout comme les stations et les couloirs, le tunnel lui est dans le noir ou presque, j'aperçois les parois gris sale avec des câbles qui courent tout du long et des inscriptions. Soudain nous sortons de notre trou, nous passons sur un pont où momentanément je peux enfin apercevoir la grande ville, la Seine, la Tour Eiffel mais déjà, nous replongeons. Nous changeons de ligne ; en regardant un plan, je remarque qu'il y en a un nombre important. Ce qui me surprend, c'est que ces lignes ne se croisent pas comme le feraient les routes ou même les voies de chemin de fer, mais elles passent les unes sur les autres. Pour changer de ligne il faut monter ou descendre des escaliers. Je me retrouve vite à la traîne de Paulette, tout m'intéresse et puis, je n'ai pas l'habitude de marcher si vite, ici tout le monde semble pressé. Pourquoi marcher comme un dératé, il n'y a qu'à partir plus tôt. La principale raison qui fait que je sois à la traîne c'est que j'en prends plein les yeux avec les stations toutes blanches, les poinçonneurs assis à l'entrée, les yeux dans le vague, les portillons qui se ferment seuls, les clochards assis dans leur coin, une soucoupe devant eux. Cet aspect de Paris que je ne soupçonnais pas, où je côtoie des gens pressés qui se suivent, qui se croisent sans se voir, m'étonne, quelle différence avec Preuilly. Dans mon village, quand on se croise dans le bourg ou sur les chemins on se salue, si je rencontre une personne que je ne connais pas, je soulève un bord de mon béret et salue, comme tout bon campagnard je me renseigne sur cette personne afin de savoir qui elle est. Je reconnais que dans cette foule anonyme, il n'est pas possible d'avoir le même comportement mais, malgré cela, je fais la comparaison, à mon humble avis, elle est à l'avantage de mon village.

Ce qui me surprend beaucoup et me peine, ce sont les clochards. Je les ai déjà remarqués dans les couloirs du métro. À Preuilly, de temps en temps, passent bien quelques vieux routards, ils quémandent un quignon de pain accompagné d'un bon morceau de fromage et souvent d'un verre de vin, ils passent et ils disparaissent à l'horizon. Sur la route, il y a bien aussi quelques vieux vachers qui n'ont eu comme univers que la campagne et les fermes, ils s'arrêtent une semaine dans l'une, une semaine dans l'autre, ils donnent un coup de main pour gagner une place à la table commune, un coin de paille pour dormir, mais pas plus les uns que les autres ne font la manche. À Paris, je découvre des clochards un peu partout, dans les couloirs du métro mais aussi dans les rues, à l'entrée d'un monument, d'une église, les uns sortent d'un vieil accordéon, une rengaine qui finit comme elle commence, les autres ont un chien en laisse, d'autres n'ont que leur soucoupe qui tinte quand parfois une pièce tombe dedans, je découvre la misère là où je ne l'aurais jamais soupçonnée.

Nous faisons enfin surface dans une rue de la Capitale. Paulette me dit que nous sommes dans le seizième arrondissement, dans un quartier chic de Paris. Nous allons loger dans l'appartement d'une amie de Paulette, elle est institutrice privée et donne des cours particuliers à des enfants de riches bourgeois. Elle n'est pas mariée mais a un amant beaucoup plus âgé qu'elle qui a l'avantage d'être riche. Un bel ascenseur en bois vernis nous dépose silencieusement à notre étage, l'appartement est grand et cossu. L'amie n'est pas là, nous avons le logement pour nous deux pour la durée de mon séjour. Je ne me souviens plus de la raison qui a fait que la locataire des lieux nous laisse momentanément la place. Elle viendra un soir avec son ami pour dîner avec nous, ils sont plutôt sympathiques. Lui a une course à faire dans Paris et me propose de l'accompagner, je crois que l'amie et Paulette sont de l'expédition. Nous sommes en été et c'est les cheveux au vent que nous roulons dans la grande ville, il faut savoir que nous ne sommes pas transportés par la voiture de tout le monde mais par une belle américaine, comme celles que l'on voit dans les films américains. Elle roule silencieusement et semble glisser dans la circulation, c'est une décapotable décapotée. J'ai l'impression d'être sur un tapis volant. Tout l'intérieur est en cuir, le tableau de bord immense est garni de nombreux cadrans, il y a même un allume-cigare. La carrosserie, à l'extérieur, est bardée de chromes. Ce n'est pas la première fois que je circule à l'air libre en voiture, c'est souvent le cas avec la Bouine, mais entre la caisse et le banc de bois de celle-ci et les coussins moelleux de la belle américaine, il n'y a pas que la distance entre Preuilly et Paris, mais un autre monde et une différence de classe que je n'aurais jamais imaginés.

Le premier jour, après avoir investi l'appartement et déjeuné, me voilà avec mon guide, parti à la découverte de la capitale. Je ne me souviens pas de l'ordre exact des visites, des promenades, des spectacles que je ferai ou que je verrai pendant mon séjour parisien. Nous plongeons de nouveau dans le métro quelques minutes, la visite va commencer, nous ressortons à proximité des Invalides, c'est, j'en suis certain, notre première escale. L'hôtel des Invalides se dresse devant nous, surmonté de son dôme doré, deux chars américains de la dernière guerre sont placés de part et d'autre de l'entrée. J'ai appris à l'école que ce monument avait été construit par Louis XIV pour servir de lieu de repos aux grands blessés de l'armée ; maintenant c'est un musée, en quelque sorte le musée de l'armée. Bien sûr, il y a des armes de tous les âges et de toutes natures, l'architecture est imposante mais ce qui m'impressionne le plus c'est le tombeau de Napoléon, il est recouvert par une magnifique pierre de marbre sombre, posée dans un espace circulaire, quelques mètres en contrebas, une grille en fer forgé posée au pourtour protège les visiteurs d'une chute. Je suis très impressionné, ainsi ils sont là les restes de l'un des Français les plus célèbres, celui qui avait fait flotter le drapeau français sur presque toutes les capitales d'Europe, qui avait fait de la France un pays moderne, celui qui avait reconstitué l'empire de Charlemagne. Bien sûr toutes ces considérations, pour le gamin de treize ans que je suis, masquent l'autre côté du décor, les millions de morts, la désolation de la guerre sur les sols de l'Europe, la fin de l'espoir qu'avait fait naître la révolution parmi les peuples encore asservis. Moi, ce jour-là, je ne pense, je ne vois que Bonaparte, que l'empereur triomphant et en pleine gloire. À côté du monument, sur quatre pieds, repose un sarcophage en bronze, c'est celui du roi de Rome. Hitler, dans un geste qu'il aurait voulu être magnanime, mais qui n'était que propagande, avait fait transférer les cendres de ce malheureux prince à côté de celles de son père. Je viens de lire l'Aiglon d'Edmond Rostand, ce n'est pas un roman mais une pièce de théâtre. Le spectacle, pour moi, s'est déroulé dans mon

imagination. Quel malheureux destin fut celui de ce prince destiné à régler sur l'Europe et qui mourût, prisonnier de son grand-père, dans une cage dorée.

Je suis aussi impressionné quand je pénètre dans la salle aux drapeaux. C'est peut-être une chapelle ? Tout autour de cette salle, d'innombrables drapeaux sont accrochés aux murs, des drapeaux à fleurs de lys d'avant la révolution, des drapeaux aux coins bleus et rouges avec le centre blanc de la première République et de l'Empire, des drapeaux tels que nous connaissons le nôtre, des drapeaux de régiments disparus ou dissous, des drapeaux pris à l'ennemi et gardé là comme des trophées. Sur beaucoup d'entre eux, il y a gravé en lettres brodées de fils d'or, le nom des batailles auxquelles ils ont participé. Ils sont là, immobiles, ils ne flotteront plus dans le vent, sur les champs de bataille, au son des tambours et des trompettes. Ils ont connu les victoires mais aussi les défaites, ils ont vu tomber des millions d'hommes, victimes de la folie de quelques hommes. Je suis cocardier et je suis fier de nos ancêtres, de leurs exploits, les imposantes collections d'oriflammes rassemblées ici depuis des siècles et qui silencieusement m'entourent, me donnent l'impression de peser sur mes épaules, je suis soulagé de sortir, je crois que je m'intéresse trop à l'histoire.

La Tour Eiffel, je la connais bien. Je l'ai vue depuis mon plus jeune âge dans un cadre pendu au-dessus de la cheminée de chambre de mes parents. C'est une belle gravure datant de l'exposition universelle pour laquelle elle avait été construite. Je la connais bien, mais je ne l'aurais jamais imaginée aussi immensément haute. Les pavillons étrangers que l'on voit à ses pieds sur la gravure ne sont plus là mais, en face, de l'autre côté de la Seine, un grand bâtiment fait face à la grande dame, c'est le Trocadéro. Paulette m'apprend que c'est là que siège provisoirement l'ONU et qu'on y trouve un grand théâtre. Je suis étonné par la multitude de gamins montés sur patins à roulettes, je suis admiratif devant leur agilité, ils virevoltent sur l'esplanade, sautent les escaliers, décrivent des arabesques, je suis vraiment un vilain petit canard si je me compare à eux, avec la paire de patins que m'a offert Paulette, j'arrive tout juste à rouler quelques mètres sans tomber. Il faut nous décider, nous ne sommes pas venus ici pour attraper le torticolis mais pour monter tout en haut de la célèbre tour. Nous ne sommes pas les seuls à vouloir entreprendre cette ascension, déjà pour acheter des billets il faut faire la queue, il faut aussi attendre notre tour pour avoir accès à l'ascenseur. En quelques minutes, nous sommes au premier étage, nous nous y arrêtons un instant, un restaurant d'apparence très chic y est installé. Déjà, je découvre une partie de la capitale, déjà avenues, rues, immeubles, voitures, piétons ont rétréci ; le deuxième étage est la répétition du premier, sauf que le panorama s'est agrandi et que son échelle s'est encore réduite, nous ne nous y attardons pas et nous voilà déjà au troisième. De là haut, tout est changé et prend une autre dimension. Paris est là, à nos pieds, livré à nos regards, tout ce qui compose la ville, avenues, rues, immeubles, monuments donnent l'impression d'une immense carte en relief, les voitures ressemblent à des hannetons, les piétons à des fourmis. Aux Invalides, j'avais ressenti de l'émotion devant le tombeau de l'un de mes héros préférés, devant les drapeaux endormis j'ai lu des noms de victoires, des pans de l'histoire de France ont alors défilé dans ma tête, mais tout cela était resté à mon échelle. Du haut de la grande dame, c'est une toute autre échelle que je découvre, une nouvelle dimension que je n'aurais jamais imaginée, là, sous mes pieds, je peux contempler la carte vivante et animée de Paris. Comment après cela, ne pas imaginer le Paris de l'histoire, Lutèce, Geneviève sur sa muraille, le comte Eudes, l'épée à la main, la prise de la Bastille (au fait où est-elle celle-là ?). Il faudra que Paulette me l'indique), la libération avec le général de Gaulle entouré d'une marée humaine. Cette dernière scène je l'ai vue au cinéma dans un documentaire sur la libération de Paris. Toutes les autres sont des gravures de mes livres d'histoire qui sont restées à jamais gravées dans ma mémoire. Paulette, à mes côtés, m'adresse la parole pour me faire découvrir un monument, je sors de mes rêves, me voilà redescendu sur le plancher de la grande tour. Pour admirer tout Paris, il suffit de faire le tour de l'étage, c'est magnifique, je devine l'ordonnancement des avenues qui partent de la place de l'Étoile comme autant de branches, l'Arc de Triomphe en est le centre. Notre Dame, les Invalides, le Louvre, le Sacré-Cœur et bien d'autres monuments que je ne saurais reconnaître, sont là, piqués dans la ville comme des décorations sur une immense poitrine et il y a la Seine au pied de la tour, que l'on devine dans la ville, barrée par ses ponts, elle scintille au soleil.

Il est possible d'envoyer une carte postale du haut de la tour qui sera oblitérée avec un cachet spécial. Je m'empresse d'en écrire une à la famille.

Paulette est obligée d'aller travailler un jour ou deux. Afin que je ne m'ennuie pas et que je ne perde pas mon temps, elle me trace plusieurs promenades avec le nom des rues et d'avenues où je peux aller sans me perdre. Avec mes itinéraires en poche, je pars seul à la découverte de la capitale. Je prends le chemin qui doit me permettre d'aller jusqu'à l'Arc de Triomphe. J'en prends plein les yeux de la grande ville, les immeubles se succèdent, ils sont tous plus beaux les uns que les autres, les rez-de-chaussée sont occupés par de somptueux commerces, par des brasseries ou des cafés avec, sur les trottoirs, des terrasses à l'ombre de stores. Il faut dire que les trottoirs sont plus larges que la grand-route de Preuilly. Je suis surpris par la densité de la circulation et du bruit qu'elle occasionne. À cette époque, les automobilistes ne se privent pas de jouer du Klaxon, il est encore permis de s'en servir pour manifester son impatience. Même en marchant d'un pas de promeneur qui n'a rien à voir avec l'allure des piétons parisiens, j'arrive au terme de mon trajet. Là bas, au centre d'une place immense, se dresse, majestueux, puissant, l'Arc de Triomphe. Maintenant il faut traverser la place sur laquelle j'ai l'impression que tourne en rond une nuée d'automobiles. Il y a aussi de nombreux cyclistes. Je suis intrigué par certains d'entre eux qui ont un moteur auxiliaire de monté sur le côté de la fourche arrière de leur vélo et qui entraîne celle-ci, c'est l'ancêtre des cyclomoteurs que l'on appellera, plus tard, "Mobylette". Je n'ose par me lancer dans la circulation ; même protégé par un passage clouté, j'ai la très nette impression qu'aucun automobiliste est disposé à me laisser faire deux pas dans celui-ci. Une personne s'engage, l'air décidé, défiant le flot des voitures, je prends mon courage à deux mains et je lui colle au train, c'est qu'il marche vite mon poisson pilote faisant fi des voitures qui s'arrêtent ras les clous. Il poursuit son chemin, moi je panique, une voiture fonce vers moi, je m'arrête et surprise, elle s'arrête aussi. Avec un geste d'impatience accompagné d'un bref coup de Klaxon, le chauffeur m'invite à continuer mon chemin, je repars et, sans tourner la tête à droite ou à gauche, j'arrive sur le terre-plein central. J'ai l'impression d'avoir accompli un véritable exploit. Il est vrai que les feux tricolores n'avaient pas encore envahi toute la capitale, ils étaient même encore inconnus à Bourges. Le voilà donc l'Arc de Triomphe, je l'ai vu sur des gravures de livres d'histoire et aussi sur des cartes postales. Je sais et je constate de visu que la fameuse sculpture de Rude, la Marseillaise, est bien un véritable chef d'œuvre, dommage que cette œuvre comme celle qui est sur l'autre pilier ainsi que l'ensemble du monument soit presque noirs de poussière et de fumée. Je crois que quelques années plus tard, il sera nettoyé et retrouvera pendant quelque temps sa couleur d'origine. Ce monument est imposant, en dessous une flamme brûle au centre d'une dalle circulaire en bronze, c'est le tombeau du soldat inconnu. J'apprends qu'on ranime la flamme tous les matins et que lorsque. J'apprends encore que la coutume veut que les grands personnages étrangers de passage à Paris raniment, eux aussi cette flamme et déposent une gerbe. Sur les piliers de l'Arc sont inscrites toutes les victoires de la Révolution et de l'Empire, je les connais toutes par cœur, avec leurs dates. Le retour est moins périlleux que l'aller. Je rentre à l'appartement quelques minutes avant Paulette, elle n'a pas le temps de préparer à déjeuner, nous allons donc nous restaurer à sa pension de famille. En principe, les hommes ne sont pas admis dans cet établissement mais je ne suis qu'un grand gamin et j'entre sans difficultés. Le déjeuner est quelconque, ce n'est pas un palace. Je crois que Paulette travaille deux jours, le matin du deuxième jour, je l'accompagne à son bureau, elle me présente à ses collègues qui sont tous bien sympathiques, je crois que je rentre seul. Les après-midi, je me balade sur les quais de la Seine, les bouquinistes sont là, devant de grandes caisses à couvercles remplies de vieux livres. Ce commerce marche bien paraît-il. La Seine n'a vraiment rien à voir avec la Loire en liberté, ni surtout avec le modeste Cher, elle ressemble plutôt à un grand canal, de nombreuses péniches y circulent, d'étranges bateaux qui ressemblent à des autocars promènent des touristes, ce sont les bateaux-mouches, comme il doit être agréable de découvrir Paris de cette façon. À la pile d'un pont, faisant face au courant, je découvre le fameux zouave, celui du pont de l'Alma. Il sert de repère aux parisiens pour étalonner les crues du fleuve. Les bouquinistes, le zouave du pont de l'Alma, je les connaissais pour les avoir entendus chantés dans des textes de chansons populaires.

Un autre commerce m'étonne, c'est celui des marchandes des quatre saisons. Munies d'une voiturette à bras débordante de légumes, elles proposent, d'une voix forte teintée d'un fort accent parisien que j'ai déjà entendu dans certains films, les légumes et les fruits les plus courants. Ce qui me

surprend le plus, c'est leur nombre qui semble important, il est vrai que peu de parisiens doivent avoir le privilège de cultiver leurs légumes dans leur jardin comme nous le faisons à la campagne.

Le musée Grévin est au programme de mes visites accompagnées, Paris ne finira jamais de m'étonner par le nombre de monuments, de curiosités, de spectacles que l'on peut y trouver. Je connaissais l'existence de cet établissement mais je ne pouvais m'imaginer que des personnages de cire ressemblent à si méprendre à des êtres vivants. Il y en a des dizaines et des dizaines à qui il ne manque que la parole et le mouvement. Je reconnais une multitude de grands hommes et de dames célèbres que j'ai vus en gravure ou en photo dans mes livres d'histoire, sur les journaux ou au cinéma. L'assassinat de Marat dans sa baignoire par Charlotte Corday est telle que je l'avais découverte sur une gravure de mon livre d'histoire, je me demande qui du musée ou de la gravure a été copié de l'un sur l'autre. Je reconnais les grands hommes politiques contemporains ou restés célèbres dans le monde entier. De Gaulle devise avec Churchill sous l'œil inquisiteur de Staline et aussi de Truman. Des ministres comme Bidault, Molotov, Eden et d'autres, sont en conférence. Le président du conseil à cette époque est aussi de la fête, certainement pas pour longtemps, la République en consommait beaucoup à ce moment-là. Ils se succèdent si vite que je ne me souviens plus duquel. Des artistes célèbres, des savants connus, sont là eux aussi, plantés dans des décors appropriés, j'en reconnais quelques-uns uns ; pour les autres, il n'y a qu'à lire leurs noms.

Dans cet établissement, je vais de découverte en découverte, d'autres spectacles s'y déroulent. Nous rentrons dans la salle des mirages, nous sommes plongés dans le noir, un orage se déchaîne, nous sommes environnés d'éclairs et le tonnerre gronde. La salle change de couleurs, du bleu métallique elle passe au rouge, au vert et au jaune, j'ai l'impression aussi d'avoir des visions bizarres, je crois qu'à certains moments je frissonne, des spectatrices et de jeunes enfants crient, je suis soulagé quand la lumière revient. Nous prenons place dans un petit théâtre où opère un prestidigitateur. Jusqu'à ce jour, je n'avais pas vu travailler ce genre d'artiste. Nous en avons ici pour notre argent : Des tours de passe-passe, des disparitions, des apparitions de colombes ou de foulards, de lapins ou de fleurs, des cordes coupées en plusieurs morceaux qui se reconstituent, tout ce que réalise cet artiste est magique. Ce qui m'a le plus impressionné c'est un tour avec des anneaux d'une vingtaine de centimètres de diamètre. Ils sont tous séparés les uns des autres et ne présentent pas d'ouverture. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, il en fait une chaîne qu'il démonte aussi vite, vraiment cet homme est un grand artiste.

Le zoo de Vincennes où nous passons tout un après-midi me permet de découvrir des dizaines et des dizaines d'animaux et d'oiseaux originaires du monde entier. Bien sûr, avant la guerre, il y avait eu le cirque Amar à Bourges avec sa ménagerie, mais il y a de cela bien longtemps et j'étais si jeune. Mais je crois que ce n'était pas grand-chose à côté de ce parc où la plupart des locataires semblent évoluer dans leur milieu naturel reconstitué. À l'entrée, on est accueilli par une colonie de singes qui occupent un enclos ou se dressent d'imposants rochers que je crois être en béton. Les singes sont nombreux, ils s'épouillent et quémandent des cacahuètes. À quelques pas de là, deux grands orangs-outangs sont sur une île séparée des visiteurs par de l'eau. Ils ont l'air triste et de mauvaise humeur. Ils lancent des pierres en notre direction, peut-être nous reprochent-ils de les retenir prisonniers, loin de leur forêt natale. Des tigres aux lions, des panthères aux guépards, ils sont tous là, les grands fauves, mais derrière les barreaux. Des éléphants aux kangourous, des gazelles aux girafes, des ours bruns aux ours blancs, des lamas aux castors, ils ont chacun leur territoire. Les oiseaux offrent un véritable festival de couleurs du plus gros au plus petit, de l'autruche au colibri, des perroquets aux cygnes. Je fais le parallèle entre ce zoo et ma campagne, d'un coté toutes ces bêtes, ces oiseaux autrefois sauvages maintenant prisonniers, souffrant peut-être de l'être mais protégés des prédateurs et du pire de tous, l'homme, et d'un autre ces animaux qui vivent autour de moi à Preuilly, domestiqués soit pour travailler, soit pour tenir compagnie, soit pour être mangés ; ceux-là je ne crois pas qu'ils soient plus heureux que ceux de Vincennes. Mais chez moi il y a aussi ceux qui sont en liberté, qui bien sûr ont leurs prédateurs et qui sont souvent en danger bien qu'à cette époque peu d'espèces encore soient en voie de disparition comme c'est le cas aujourd'hui. C'est qu'ils sont bien beaux eux aussi nos oiseaux quand ils volent et chantent en allant d'arbre en arbre, et quel spectacle quand on a la chance de voir

brouter quelques chevreuils au bord d'un bois. À bien réfléchir, ma campagne est encore le plus merveilleux des zoos.

Notre Dame est une magnifique cathédrale, elle a même une flèche. Celle de Bourges n'en a pas, mais elle a d'autres arguments pour soutenir la comparaison. On ne peut comparer de tels chefs d'œuvre. Un grand nombre d'événements touchant à l'histoire de France l'ont eue comme cadre ce qui lui confère un grand prestige. Combien de rois, de princes, de chefs d'états sont venus y prier, combien de fois a-t-elle entendu résonner le Te Deum. Napoléon y a connu la gloire du couronnement et le général de Gaulle lui a rendu visite pour la libération de Paris. Je l'ai vu, ici, dans le documentaire sur la libération, des coups de feu claquent, il est presque seul à être debout, la foule s'est couchée par peur. Napoléon, de Gaulle, il n'y a qu'en France que l'on peut rencontrer de tels personnages. "Allons Titi, ne rêve pas" et oui, il me faut redescendre sur les dalles de Notre Dame. Nous prenons un escalier qui nous conduit sur l'une des tours, l'île de la Citée avec son quartier est grandiose vue de là haut. Il faut faire attention où l'on pose ses mains, d'innombrables pigeons habitent l'édifice et laissent çà et là des fientes pas très appétissantes.

Montmartre et le Sacré-Cœur sont inscrits à notre programme. La basilique est tout en haut d'une colline. Avant d'y monter, nous nous promenons dans le quartier, il est original, il paraît que beaucoup d'artistes s'y retrouvent, des peintures sont à vendre dans des boutiques. Il y a aussi beaucoup de cafés et puis, Montmartre, combien de fois l'ai-je entendu chanté ? Pour monter jusqu'à la basilique, nous prenons le funiculaire, c'est comme un autobus monté sur crémaillère. Il y a deux voies, pendant que l'une monte, l'autre descend, j'en connais le système pour l'avoir étudié à l'école et ma mère m'a raconté en avoir pris un lorsqu'elle fit un pèlerinage à Lourdes. Le Sacré-Cœur une bien belle basilique moderne, toute blanche, elle ne ressemble en rien aux églises et aux cathédrales que je connais. Nous arrivons juste pour assister à une messe. Pour l'annoncer un "Suisse" habillé d'un bel uniforme et d'un bicorne et armé d'un long bâton à pommeau, frappe le sol avec celui-ci en cadence avec son pas. J'ai un instant une pensée pour notre brave bedeau Marcel, quelle serait sa joie et quelle promotion pour lui si la paroisse pouvait lui fournir un tel accoutrement. Il y a dans un cadre ce que je crois être une reproduction du visage du Christ, tel qu'il apparaît sur le Saint Suaire. À l'époque, la question sur l'origine exacte de cette pièce d'étoffe ne se pose pas comme c'est le cas aujourd'hui aussi je trouve cette reproduction impressionnante.

Nous passons devant le Louvre sans trop nous attarder, c'est l'un des plus grand et sûrement le plus beau musée du monde. Nous ne le visiterons pas, notre emploi du temps ne le permet pas. J'ai quand bon espoir de le visiter un jour (ce n'est pas encore fait aujourd'hui). Je sais, grâce à l'histoire, qu'il fut la demeure des rois de France depuis le Moyen Âge jusqu'à ce que Louis XIV lui préfère Versailles. C'est de ce palais que fût chassé Charles VII quand il vint trouver refuge dans le château de son oncle à Mehun. Nous traversons les jardins des Tuileries, le château du même nom a brûlé pendant la commune, il avait été la demeure des derniers Rois de France et des deux empereurs. Dans ce jardin, il y a de grands bassins où des gamins font naviguer de petits bateaux. Là, je pourrais leur démontrer à tous ces gamins de Paris que j'ai beaucoup mieux à Preuilly avec le Cher, ses sablettes et ses îles;

Il fait toujours aussi beau, c'est un véritable plaisir que de flâner dans les rues de Paris. Paulette met les bouchées doubles, nous voilà à la Madeleine, quelle curieuse église avec son fronton et ses colonnades. La colonne Vendôme n'est pas loin, elle est en bronze, le bronze des canons pris à l'ennemi par Napoléon à Austerlitz. L'obélisque est dressé sur une autre place, c'est une pierre énorme mais élancée, volée aux Égyptiens. Elle est recouverte de hiéroglyphes, l'écriture de l'Égypte antique, encore une fois grâce à l'école, je sais que c'est un Français, Champollion, qui déchiffra le premier cette écriture. Le Panthéon, je ne fais que passer devant, mis à part son dôme je n'en garde pas un souvenir précis, toutefois je me promets d'y revenir pour visiter (je n'ai pas encore rempli cette promesse).

Les soirées, elles aussi, sont bien occupées. Nous ne chômons pas. Notre première sortie est pour l'Opéra. Nous sommes déjà passés sur la place qui se trouve devant et j'ai pu en admirer la façade majestueuse. Nous pénétrons dans un hall immense, le marbre est présent partout. Des

pompiers en tenue d'apparat sont en faction au pied des escaliers, sur les marches et les paliers. Ceux-ci sont au nombre de deux, très larges, ils sont recouverts de tapis rouge, ils permettent d'accéder aux étages où se trouvent les loges et, tout en haut, au poulailler, c'est paraît-il comme cela que l'on appelle le dernier étage, les places y sont moins chères. Paulette a réservé des places dans une loge, c'est sous la conduire d'une ouvreuse, toute de noir vêtue, que nous entrons dans l'une d'elles, la dame en noir se tient à l'entrée et attend que ma sœur lui glisse une pièce dans la main. Nous sommes six ou huit, je ne me souviens plus. Cette petite pièce s'ouvre sur la salle en hémicycle et sur la scène. L'intérieur est douillet, tendu de tapisserie rouge, de la moquette au sol et des fauteuils confortables, les nôtres sont au premier rang, je suis au bord de la balustrade. De mon poste d'observation, j'ai une vue d'ensemble sur toute la salle, et sur le parterre garni de fauteuils qui se remplissent rapidement. Les loges se trouvent à tous les étages. Au dernier de ceux-ci, c'est le poulailler, il n'y a pas de loges. La salle, dans son ensemble, est magnifique, je n'ai jamais rien vu de si beau, tout est tendu de rouge cramoisi, les dorures étincellent sous l'éclairage du lustre, celui-ci est un véritable monument de lumière accroché au plafond, il est énorme et brille des mille feux de son cristal. Cylindrique à partir du plafond, il se termine en cône. Les ampoules sont alignées par centaines dans des rangées qui se superposent, séparées par de petites glaces et de la verroterie. Devant le parterre, entre la scène et celui-ci, la fosse d'orchestre en contrebas, elle est garnie de chaises encore vides de musiciens. La scène est fermée par un lourd rideau. Je n'avais vu, jusqu'à ce jour, que des salles de spectacle ridicules à côté de celle-ci. La salle Sainte Marthe et ses chaises pliantes, les cinémas de Mehun avec des balcons étriqués. Je ne m'étais jamais imaginé qu'une salle pouvait être aussi grandiose. Assis tout contre le rebord de la loge, je ne perds rien du spectacle qui, pour moi, est commencé depuis que je suis assis à ma place. Les musiciens entrent et s'assoient dans la fosse. Ils installent leurs partitions sur des chevalets et accordent leurs instruments. Une agréable et légère cacophonie monte jusqu'à moi. Le chef d'orchestre apparaît à son tour, les musiciens se lèvent et la salle applaudit. Il salue la salle d'un coup de tête, se retourne vers ses musiciens et les fait asseoir.

Le programme est composé de plusieurs ballets classiques et d'une succession d'autres inspirés des fables de La Fontaine. Paulette m'explique que j'apprécierai mieux ce spectacle qu'un grand opéra. Il est vrai que quelquefois j'en ai entendu des extraits à la radio et ils m'ont semblé ennuyeux, mais ma sœur me dit qu'il n'y a rien de commun entre un morceau d'opéra entendu à la radio et un spectacle en direct. Je veux bien la croire, mais je suis bien content qu'elle ait eu la bonne idée de choisir des ballets. J'ai déjà vu évoluer des danseuses sur la scène de la salle Sainte Marthe, c'étaient les nièces de Madame Charmillon, elles devaient fréquenter une école de danse, elles avaient dansé à l'occasion d'une fête organisée pendant la guerre par Mademoiselle Marie au profit des prisonniers.

Le chef donne quelques coups de baguette sur son pupitre, le silence se fait dans l'orchestre et dans la salle, on pourrait entendre une mouche voler. D'un geste vif, le chef lance l'orchestre, la musique remplit la salle. C'est vrai qu'il n'y a rien de commun avec ce que l'on peut entendre à la radio. Le spectacle de tous les musiciens qui jouent dans un synchronisme parfait m'enchante. Le rideau se lève doucement, la scène immense apparaît, elle est peut-être aussi grande que la place de l'église de Preuilly. Des dizaines de danseuses apparaissent, sorties d'un peu partout, elles sont tout de blanc vêtues, leurs jupes ressemblent à une corolle, il paraît que ce sont des tutus. Elles courent, dansent et sautent sur la pointe des pieds, elles donnent l'impression de feuilles qui volent au vent. Les danseurs arrivent à leur tour, leur grâce est plus virile, ils se mélangent aux danseuses, tous exécutent ensemble de très belles figures. Dans des duos, les danseurs soulèvent et portent à bout de bras leur partenaire, parfois celles-ci s'accrochent à eux et virevoltent avec une grâce infinie. J'ai l'impression que tout cela est facile, les uns et les autres se déplacent, dansent, sautent comme des plumes comme s'ils avaient vaincu l'apesanteur, en accord parfait avec la musique. Les danseuses me font penser aux belles libellules qui volent avec grâce au-dessus du Cher, parmi les roseaux. Les applaudissements crépitent, j'applaudis aussi, subjugué par tant de talent. Plusieurs ballets sont donnés, moi j'attends avec impatience de voir danser les personnages des fables de La Fontaine pour lesquels j'ai une tendresse particulière.

L'entracte arrive, pendant que nous sortons dans les couloirs où une foule de spectateurs déambule sagement, je suppose que l'on met en place de nouveaux décors. J'ai connu ça pendant les

représentations données salle Sainte Marthe. Au tintement d'une sonnerie, nous reprenons nos places. Les musiciens refont leur entrée, suivis du chef. C'est en musique que le rideau se lève sur un décor champêtre, les danseuses et les danseurs apparaissent costumés, ils représentent assez bien les personnages des fables ; ce sont les premières récitations que j'ai apprises à l'école alors que je savais tout juste lire. C'est encore mieux que ce que j'avais imaginé, je retrouve bien les fables, j'en retrouve les thèmes et c'est si bien mené que même si je ne connaissais pas les textes, je pourrais très bien en suivre le déroulement. Je commence par sourire, puis je ris doucement et, n'y tenant plus, j'éclate de rire. Paulette me donne un coup de coude, il paraît que ce n'est pas raisonnable, ni convenable, de rire à l'Opéra. Avec discrétion, elle me le fait comprendre. Ils ont quand même de drôles d'habitudes tous ces bourgeois qui m'entourent, ils ne montrent pas leurs émotions. Le petit paysan perdu dans la multitude de gens bien comme il faut, rit sans aucune retenue. S'il avait envie de pleurer, il pleurerait, ce comportement où l'on dissimule ses émotions, je ne l'envie pas à mes voisins de spectacle. Je suis obéissant et j'écoute les conseils de Paulette. Je crois qu'au fond d'elle-même elle est heureuse devant l'intérêt que je porte au spectacle. Aujourd'hui, près de cinquante ans plus tard, je lui en suis reconnaissant, ce que j'ai vécu ce jour-là est certainement le spectacle le plus fabuleux qu'il m'a été donné de voir, un souvenir merveilleux fait de lumières, de paillettes, de costumes, de musique, un spectacle comme je n'en ai jamais revu, un spectacle comme je n'en reverrai sans doute jamais.

Les sorties nocturnes ne sont pas finies, j'ai encore deux spectacles à voir : une opérette "Le pays du sourire". Elle est donnée au théâtre de la Gaieté Lyrique, c'est aussi un beau théâtre, moins grand et moins fastueux que l'Opéra mais la salle a la même disposition. Cette opérette est de Franz Lehar, la musique ne m'est pas inconnue, j'en ai quelquefois entendu les airs principaux à la radio. Paulette m'explique la différence entre ce spectacle et une pièce de théâtre classique, c'est que certains passages sont chantés. Comme à l'Opéra, les musiciens arrivent suivis du chef, la musique remplit la salle et le rideau s'ouvre. J'apprécie le spectacle, tous les acteurs parlent et chantent, la vedette est un ténor "Rudy Irigoyen" que j'ai déjà entendu sur les ondes, il a une belle voix de ténor, je ne me souviens plus de nom des autres acteurs.

Les J3 est une pièce qui vient d'être créée au théâtre des "Bouffes Parisiens". La salle est plus petite que celle de la Gaieté Lyrique et surtout que celle de l'Opéra mais la configuration en est toujours la même. Ce spectacle a beaucoup de succès, il se joue déjà depuis de nombreux mois à guichet fermé *(les J3 étaient les jeunes de 15 à 18 ans, pour l'administration Pétain et qu'avait repris le pouvoir en place, ils étaient l'une des nombreuses catégories qui divisaient les Français pour le rationnement et ses tickets : J1, J2, J3, adultes, travailleurs de force 1, 2, 3, ces catégories étaient basées sur l'âge et la nature du travail).* La dénomination de J3 restera longtemps dans le langage commun pour désigner ceux que nous appelons aujourd'hui juniors.

La pièce a pour thème les rapports d'un professeur, une belle jeune fille, avec les élèves garçons de sa classe qui n'ont que quelques années de moins qu'elle. Ce professeur a bien des difficultés à enseigner et à se faire respecter par ses élèves qui sont plus ou moins amoureux de leur beau professeur. La pièce n'engendre pas la mélancolie comme le "Pays du Sourire" mais avec les nombreux gags qu'elle contient, une franche gaieté Ici tous les spectateurs rient de bon cœur, ici on n'est pas à l'Opéra et j'ai le droit de rire sans être rappelé à l'ordre par Paulette, heureuse de voir ma joie. À l'entracte, les ouvreuses proposent des esquimaux au chocolat, je ne crois pas qu'il y en ait eu à l'Opéra, peut-être à la Gaieté Lyrique. Paulette m'en offre un, c'est l'un des premiers que je dégusterais (j'avais quand même mangé des glaces en cornet vendues par des marchands ambulants).

Je viens d'assister à trois merveilleux spectacles, très différents les uns des autres. Ils m'ont tous enchanté, je n'avais rien vu de semblable, ni même imaginé. Par la suite, je reverrai une opérette "Le chanteur de Mexico" et une pièce de théâtre "le bouillant Achille" pendant un autre séjour mais depuis, je n'ai jamais revu de pièces de théâtre, d'opérettes, d'opéras ou de danses, si ce n'est devant un poste de télévision ce qui n'a rien de comparable. Aujourd'hui, avec sagesse, je me dis que si j'étais allé plus souvent voir de grands spectacles, je n'en garderais pas un souvenir si merveilleux.

J’ai gardé le meilleur pour la fin, c’est le défilé du 14 juillet, le premier qui est organisé depuis la libération. Ce jour-là, nous nous levons plus tôt pour être certains d’avoir une place au bord du trottoir, nous nous installons sur la bordure d’une grande avenue dont j’ai oublié le nom. Paulette avait eu raison de prendre place très tôt, les trottoirs, après quelques dizaines de minutes, sont noirs de monde, malgré leur largeur, la foule patiente montre une certaine gaieté. Après les années noires que nous venons de traverser, tous ont hâte de voir notre armée victorieuse défiler sur les pavés de la capitale comme au bon vieux temps. L’attente est longue, mais la journée sera belle, déjà un soleil éclatant darde ses rayons comme s’il voulait, lui aussi, participer à la fête. En attendant, je repense aux défilés auxquels j’ai assisté : Les Allemands en tenue de sport revenant de la plage au pas de l’oie, les 8 ou 9 soldats du premier R.I venant pour monter et descendre les couleurs devant le poste de garde auprès de chez moi, les F.T.P. de la forêt d’Allogny défilant dans les rues de Mehun avec, comme seule tenue, leurs brassards bleus, blanc, rouge.

Le spectacle arrive, une masse compacte dans le lointain, c’est la cavalerie de la garde républicaine, la musique est, elle aussi, à cheval, des trompettes et des tambours, elle éclate littéralement dans l’air limpide du matin, les sabots des chevaux martèlent les pavés. Les tenues des gardes sont magnifiques, bleu nuit à parements rouges, casques étincelant sous le soleil, les crinières au vent, les chevaux ont le poil luisant. Les applaudissements crépitent, ils ne cesseront qu’avec la fin du défilé. Derrière, une unité de spahis à cheval, ils portent une grande cape blanche et une sorte de bonnet rouge, la musique est, elle aussi, à cheval, ils reçoivent la même ovation que la garde républicaine. Arrivent les troupes à pied, précédées des grandes écoles : Polytechnique tout de noir vêtu avec l’épée au côté et le bicorne, Saint Cyr avec son couvre-chef emplumé, l’école interarmes, l’école de la marine, l’école de l’air, l’infanterie, l’artillerie, le génie avec son tablier de cuir et sa hache, les parachutistes avec les bérets rouges, les troupes coloniales sont très populaires, les applaudissements redoublent quand passent les tirailleurs tunisiens, algériens, marocains, sénégalais, souvent une mascotte, un mouton ou une chèvre marche en tête, c’est la légion avec les képis blancs et ses pas lents qui ferme le défilé des troupes, elle est ovationnée. En écrivant ces lignes aujourd’hui, je pense à ce que nous vivons, avec le racisme odieux, je revois tous ces hommes tirailleurs, légionnaires qui, pour la plupart, avaient fait la guerre, ils étaient fiers, ils avaient combattu pour la France, soi-disant leur patrie. Aujourd’hui ceux qui sont toujours en vie, leurs fils, leurs petits-fils, tous ceux qui sont restés français sont la cible de français hargneux, égoïstes, racistes, j’ai souvent honte pour eux. Les pompiers ferment la marche des troupes en tenues avec leur matériel, pompes, camions-citernes, grandes échelles mais ce n’est pas la fin du défilé, arrivent en rangs serrés, marchant au pas eux aussi, les travailleurs, femmes et hommes mélangés, ils sont vêtus de tenues de travail bleues. Je ne me souviens plus ce qu’ils représentent, peut-être leur entreprise, peut-être les syndicats. Si les militaires avaient reconquis le territoire national et redonné son honneur à la France, le sort et l’avenir du pays, à ce moment-là, repose bien sur les travailleurs, je crois qu’ils ont leur place autant que les militaires dans ce défilé. Je ne crois pas que cette expérience sera renouvelée et que les défilés de travailleurs ne trouveront une place que dans les manifestations syndicales.

C’est la fin, voilà bientôt quatre heures que nous sommes là à attendre puis à admirer et à applaudir le défilé. Je suis comblé, je n’aurais jamais imaginé les musiques, les tenues différentes des unités, les cadences plus ou moins rapides des pas cadencés, la noblesse du défilé à cheval, mais à l’exception des pompiers, il n’y a pas de véhicules dans le défilé, pas de blindés, pas de canons.

Quand je serais militaire, quelques années plus tard, je défilerai aussi de nombreuses fois mais les défilés auxquels je participerai n’auront rien de comparable avec celui que je viens d’admirer. Quand on sait que les hommes qui défilent sont souvent en formation depuis plus de deux heures avant que le défilé ne commence et qu’après celui-ci il y a le retour à la caserne qui est rarement à côté. Quand on connaît tout cela, on ne regrette pas le défilé du 14 juillet dans Paris et je ne serai jamais jaloux de ne pas avoir été choisi pour l’une de ces grandes parades pendant mon service militaire ; Après le déjeuner, une dernière promenade dans Paris ensoleillé, nous flânons sur les quais, je suis surpris de voir des jeunes filles et des garçons en maillot de bain qui se dorent au soleil, il y a même des téméraires qui se baignent dans la Seine, il paraît, pourtant, que la baignade est interdite dans le fleuve pollué déjà à cette époque. Paulette me dit que souvent les agents font la chasse aux baigneurs,

à cette époque-là, je ne pensais pas que le Cher deviendrait un jour interdit, lui aussi, à la baignade, c'est ça le progrès. Le soir, après dîner, c'est le feu d'artifice sur une grande place parisienne, il faut rester debout enserré par la foule, je commence à être fatigué, une fatigue que j'oublie momentanément devant la beauté du spectacle, il faut savoir que je n'ai jamais vu de feu d'artifice mis à part les feux de Bengale que j'avais fait avec les copains avec les cartouches et les glands remplis de poudre et crachant le feu. Nous sommes noyés dans la foule, poussés, compressés de toutes parts, c'est avec soulagement que j'applaudis le bouquet final et que nous prenons le chemin de l'appartement.

Mon séjour à Paris prend fin le lendemain, j'en garde un souvenir énorme où le grandiose, le merveilleux, la beauté ont tous une place de choix, une place que je visiterai souvent dans mon panier à souvenirs.

Je suis reconnaissant à Paulette et je le serai toute ma vie de m'avoir fait connaître tant et tant de ce que l'on peut admirer, voir, écouter à Paris, dans Paris. Sans elle, je suppose que je serais certainement allé dans la capitale d'une manière ou d'une autre mais je ne crois pas que j'aurai pu voir ce que je vis durant ce premier séjour. J'en referai d'autres, plus courts, mais aucun ne me marquera comme celui-là, c'est quand même bien d'avoir une grande sœur à Paris.

L'express roule vite, je ne vois pas la campagne qui se déroule sous les roues du train mais je rêve de Napoléon, à la grande dame de fer, aux danseuses en tutu, aux singes sur leur rocher, au mouton des tirailleurs, tout cela tourne et retourne dans ma tête, il me faudra y mettre bon ordre. Tiens, voilà déjà Vierzon, je descends et monte dans l'autorail pour Mehun, encore quelques minutes et voilà mon père sur le quai qui m'attend, je lui saute au cou, je suis heureux de le revoir, un tour de manivelle et c'est au tour de la Bouine de clore la dernière étape de mon merveilleux voyage. Comme un astronaute qui revient sur terre après une mission surprenante sur la lune, j'ai l'impression de revenir dans un autre monde, un monde beaucoup plus simple où tout heureux, je retrouve ma vraie place, une place de petit villageois dans un beau village, voilà le pont, ce n'est pas celui du zouave mais je l'aime bien et le Cher n'est pas la Seine, même pas la Loire mais comme il est accueillant et tranquille. La maison n'a pas changé, j'ai l'impression de ne pas l'avoir quittée, j'embrasse tous ceux qui sont là, ma mère, ma grand-mère et tous les autres. Mais quelle moisson j'ai fait en une semaine, que de récits, que de descriptions je vais pouvoir faire aux copains, même Jacky, lui qui maintenant habite Paris, ne connaît pas la plupart des théâtres et des monuments que je viens de rencontrer dans la capitale.

Les dernières vacances

Mes dernières vacances n'ont rien de particulier si ce n'est qu'il me faut toujours remplir les fûts pour l'arrosage du jardin. Je lis de plus en plus, j'aborde des auteurs comme Alexandre Dumas dont je découvre et dévore le Comte de Monte Christo, les Trois Mousquetaires et ses suites "Dix ans après" et "Vingt ans après". Avec Victor Hugo j'entre dans l'univers sordide autant que grandiose des Misérables, j'en verrai un film qui en a été tiré. Balzac dépeint la bourgeoisie et les rapports avec l'argent. Je lis aussi des livres policiers comme ceux où sévit le célèbre Sherlock Holmes, des livres d'aventures de Walter Scott, de James Olivier Cunwood, de Jack London, de Stevenson et son Ile au Trésor, de DeFœ avec Robinson Crusoë ; ces deux derniers livres, je les lis plusieurs fois. Et puis, il y a l'immense Jules Verne et ses dizaines de livres d'aventure que je ne citerai pas. Avant, il y avait eu la comtesse de Ségur avec les mémoires d'un âne, le premier livre que je lirais pour de bon et tous les autres du même auteur, j'arrête là l'énumération de mes auteurs préférés, mais il y en a bien d'autres. J'aime bien lire, retiré dans un coin tranquille, au grenier, sur une sablette à l'abri du vent et du soleil, au pied d'un buisson de saule.

Je continue d'aller au cinéma, souvent avec tante Jeanne, quelquefois avec mes parents mais aussi, de plus en plus, avec les copains. C'est drôle, je n'ai pas la mémoire des films que je vois comme j'ai celle des livres que je lis et que je fixe bien. Bien sûr, il y a des exceptions, parmi celles-ci, il y a un documentaire dont j'ai déjà fait mention et que crois avoir vu plutôt en septembre ou octobre

44, c'est la libération de Paris. Pour la première fois, je vois le général de Gaulle autrement qu'en photo et j'entends sa voix autrement qu'à la radio. Le voir sur l'écran, évoluant au milieu de la marée humaine que forme le peuple de Paris, comme la proue d'un navire fendant un océan de bras tendus, un océan avec lequel il semble communier. Je le vois encore dans Notre Dame, faisant fi des tireurs isolés qui réussissent à faire coucher ou mettre à plat ventre la plus grande partie de l'assistance alors que lui, ne bouge pas d'un millimètre, comme s'il était invulnérable et non concerné par ce qui se passe, alors que l'on peut penser que cette fusillade lui est réservée. Son allocution à la Mairie de Paris est la plus belle que j'ai entendue et que j'entendrai jusqu'à ce jour, un véritable monument d'éloquence. Je crois bien que c'est à partir de ce jour que cet homme m'inspire un profond respect, que je lui serai fidèle jusqu'à sa mort et que je continuerai de suivre le mouvement politique qui se réclame de sa pensée. Je ne peux pas situer dans le temps la projection de la "Bataille du rail", c'est un film qui est réaliste, qui décrit bien ce que fût la résistance des cheminots. À peu près à la même époque, je vois la "Grande meute", je n'ai qu'un vague souvenir de l'intrigue du film, je n'en connais plus ni les auteurs ni les acteurs mais je me souviens très bien qu'il a été tourné en extérieur dans les bois de la région, à Mehun devant son église. Les Mehunois étaient des dizaines à avoir été figurants, les meutes étaient celles de Monsieur Guyot et de Vouzeron, il paraît même que c'est Mademoiselle Guyot qui a doublé l'héroïne dans les prises de vues où celle-ci était à cheval.

Les films américains arrivent en force, surtout des westerns, beaucoup sont déjà en couleur. Je vois aussi quelques films russes, ils exaltent l'héroïsme du peuple russe sous la bannière du communisme triomphant et du petit père des peuples, Staline, devant l'armée allemande et devant les nazis. Quoique étant encore bien jeune, j'aie déjà connu ce qu'est la propagande avec Vichy et avec les Allemands, pendant quelque temps je n'y étais pas insensible. Je la retrouve tout au long de ces films qui, en dehors de cette réserve, me plaisent bien. Je n'ai que très peu d'autres souvenirs précis de tous les autres films que je vois en projection à Mehun dans la période qui se situe entre 1943 et 1947.

Cet été-là, plus peut-être que ceux des années précédentes, donne l'occasion aux vacanciers de faire la fête à Preuilly. La plage est réaménagée, la commune, qui avant la guerre, la gérait directement l'a louée à Monsieur Demoulières, celui qui a repris le café Danjon. Il a monté sur la pelouse une buvette et un bal qui sont bondés tous les dimanches. Ces jours-là, Preuilly croule sous une véritable invasion. Les autos recommencent à sortir mais beaucoup de personnes se déplacent en vélo, tous ces véhicules à quatre ou à deux roues stationnent sur le parking de la plage qui est payant. C'est Madame Richetin (Lolotte), la mère de Serge, qui a été embauchée comme gardienne, elle en impose aussi bien par sa corpulence que par sa verve servie par une voix et un rire de stentor. Elle n'est pas toujours diplomate avec les clients qui ne suivent pas ses indications pour se garer ou, scandale, avec ceux qui veulent stationner sur les accotements des routes et des chemins proches de la plage, en cela le garde champêtre lui donne un coup de main. En effet, le stationnement à Preuilly est toujours interdit les dimanches et jours de fête dans les rues de Preuilly, sauf sur les places de l'église et des écoles. Elle rappelle à l'ordre les resquilleurs avec sa voix qui éclate comme un coup de clairon et s'entend bien au-delà de son poste à l'entrée de la plage. Tous ceux qui ont connu cette époque se souviennent très bien de l'accueil sonore que leur réservait la gardienne. Le service de car a repris entre Preuilly et Bourges, il fait même deux tours et est, la plupart du temps, complet.

Les vacanciers qui passent l'été à Preuilly sont ceux d'avant la guerre, ceux aussi qui ont connu notre village tranquille pendant les années noires ; de nouveaux venus séduits par le site, la baignade, la pêche se joignent aux habitués. Quant aux dimanches et jours fériés, c'est une véritable vague de personnes de tous âges qui vient investir la plage et ses installations. Depuis quelques années, un chirurgien de Bourges, le docteur Alary, est accueilli avec sa famille au château de Billerat, chez les Sauzey, des amis. Lui continue à opérer dans sa clinique mais souvent, en fin d'après-midi, il vient se baigner. Un jour, je suis assis par hasard sur le sable de la plage à quelques mètres de lui, il vient de se baigner et, étendu sur le sable, se repose en devisant avec un ami. Il semble satisfait de son travail de la journée, notamment d'une opération qu'il vient de mener à bien. Je me souviens d'une phrase de la conversation qui m'avait profondément impressionné, il disait à quelque chose près : "*Je viens de tenir entre mes mains le cœur d'un homme qui battait*". Tenir la source de vie d'un homme dans ses mains doit être impressionnant, surtout à cette époque où les opérations qui concernent le cœur et ses abords

immédiats, doivent être rares, c'est ce que je crois comprendre dans cette conversation. Du coup, j'ai beaucoup d'admiration pour cet homme, déjà connu à cette époque, pour être un très bon chirurgien. Je connais bien sa fille, elle a noué connaissance avec Jacqueline et vient passer l'après-midi à la plage. Elle laisse son vélo la maison, elle est sympathique et simple et semble bien s'entendre avec Jacqueline, ses copines et ses copains.

Je crois bien que c'est pendant ces vacances que mon père nous emmène rendre visite aux personnes qui l'avaient hébergé pendant sa cavale. Nous partons un matin, aux aurores, avec la Bouine, je crois que ce sera le plus long voyage que celle-ci fera au service de mon père, c'est aussi le plus long trajet que j'ai fait en automobile à ce jour. Pour moi ce genre de voyage se limite à Mehun et quelquefois à Bourges. Ma mère prend place dans la cabine avec mon père, je suis dans la benne sur le banc en bois avec peut-être Jacqueline et Émile Contant, lui s'arrêtera à Chateauneuf sur Cher où son fils est chef de gare.

La première station de ce que je peux appeler un pèlerinage nous conduit à côté de Bruyères Allichamps, au moulin des Bordes. Nous y sommes accueillis par toute la famille Casi, ils sont accueillants et sympathiques, ils ont deux enfants un garçon et une petite fille qui sont plus jeunes que moi. Ces deux-là semblent avoir de l'amitié pour mon père, ils ne le quittent pas d'une semelle. Ce qui me surprend, c'est que tous l'appelle Léon, c'est normal, c'était le prénom sous lequel il était connu ici pendant sa cavale. Nous visitons l'usine qui n'est en fait qu'un grand atelier, avec les turbines qui fournissent l'électricité à celui-ci et au logement. La retenue d'eau sur le Cher ressemble un peu à la digue du Moulin de Preuilly, je crois même que la hauteur de chute est moins importante mais elle, au moins, est en eau alors que celle de Preuilly n'a jamais servi, de là à rêver de sa mise en service qui pourrait peut-être fournir la commune en électricité, il n'y a qu'un pas qui ne sera jamais franchi. Après avoir trinqué, nous repartons pour Loye sur Arnon, l'autre cache de mon père. Les Casi nous suivent et la famille Salmon qui nous a rejoint aux Bordes, Riquet et Jeannine, les enfants Salmon, sont aussi de l'expédition.

En cours de route, nous passons par Marçais, c'est une commune dont Monsieur Salmon est l'architecte, il doit participer à l'ouverture des plis d'un appel d'offres pour la réfection de la couverture d'un clocher. Aujourd'hui, je ne conçois pas que l'on puisse organiser l'ouverture d'une adjudication un dimanche matin et en public, c'est pourtant dans ces conditions qu'elle a lieu. Nous trouvons sur place, Monsieur Fayat qui a soumissionné, c'est lui qui est déclaré adjudicataire. Monsieur Fayat est un homme plein de vie, il est plus jeune que mon père et je crois qu'il le respecte. Dans la salle de la mairie où a lieu l'ouverture des plis, je remarque un homme qui porte un anneau d'or à son oreille, surpris, jusqu'à ce jour je n'avais vu porter des boucles d'oreilles que par des femmes, je demande à mon père s'il a une explication. Il peut me renseigner, c'est certainement un ancien compagnon du Tour de France devenu entrepreneur et qui avait, lui aussi, certainement pris part à l'adjudication. Cet intermède ne dure que peu de temps, nous repartons et arrivons, après avoir roulé quelques kilomètres, chez les Fayat, juste à temps pour passer à table. Madame Fayat est encore jeune, mon père avait apprécié son hospitalité et sa gentillesse que nous avons l'occasion de goûter ce jour-là.

La table est dressée, l'hospitalité dans le sud du Berry est reconnue comme étant chaleureuse, c'est une région qui a gardé ses traditions, ici les hôtes savent bien recevoir. Le voyage au grand air nous a mis en appétit aussi nous apprécions d'autant mieux, le copieux et savoureux déjeuner que nous a préparé la maîtresse de maison. À écouter la conversation, il me semble comprendre que Monsieur Fayat a apprécié les qualités de maçon de mon père, lui est surtout couvreur, il regrette bien sûr le véritable maître maçon qu'il employa quelques mois. Madame Fayat, elle aussi, avait profité de la présence de mon père qui avait mis le jardin dont elle avait la charge, dans un état impeccable, il est vrai qu'après le travail et les dimanches, mon père qui ne sortait pas trop, profitait de son temps libre pour jardiner. Après une promenade dans le village plus important que ne l'est Preuilly, nous retournons vers la table pour un dîner qui n'a rien à envier au déjeuner.

Nous sommes sur le départ, la nuit est douce, nous n'aurons pas froid dans notre caisse, mais Monsieur Salmon a un problème, sa vieille Rosengard prend un malin plaisir à ne pas vouloir démarrer malgré les dons pour la mécanique de Casi. Il ne reste qu'une solution, le prendre en remorque avec la Bouine, toujours vaillante, elle au moins, elle ne fait pas de caprice. Une corde relie les deux véhicules et nous prenons la route de Bourges. Heureux temps où sur une route nationale, on se permet de remorquer, de nuit, un autre véhicule, il est vrai qu'à cette heure déjà avancée de la soirée, les autres usagers sont pas légions. Riquet Salmon monte avec nous dans la caisse. À cette époque, il est militaire, engagé dans l'armée de l'air, en ce moment il est en convalescence, il s'est blessé à un genou, n'est pas guéri et doit être opéré. L'opération se passera mal et il restera le genou bloqué et devra quitter l'armée. C'est au cours de ce voyage que je fais vraiment connaissance avec lui. Par la suite, il entrera dans l'atelier d'architecture de son père et j'aurai l'occasion de travailler souvent avec lui. Il se mettra à son compte et me rendra de grands services pour les métrés de l'entreprise quand je prendrai la direction de celle-ci à la mort de mon père. Il deviendra et est l'un de mes meilleurs amis.

U n "stalag" à Preuilly

Pendant quatre ou cinq mois de l'hiver 45-46, un groupe d'une vingtaine de prisonniers allemands, employés par l'administration des Ponts et Chaussées, vient s'établir à Preuilly dans l'école des filles désaffectée. J'ai plus aucun souvenir de l'endroit où leur cuisine a été installée, peut-être dans la maison vide, peut-être Salle Marthe. Ce groupe est surveillé par deux Preuillois embauchés pour les garder, ce sont Émile Boisrond, le frère et Pierre, et Bernard Gangnard, le fils du boulanger, il n'a pas de travail dans son métier depuis son départ précipité de la marine nationale à Toulon. Les prisonniers sont à Preuilly pour trier le gravier du sable de la plage et des sablettes en aval du pont. L'administration qui les emploie en a de gros besoins pour l'entretien des routes qui n'ont que très peu été entretenues pendant la guerre.

Leur travail consiste à trier le gravier du sable en jetant celui-ci sur une claie inclinée, le gravier tombe devant, le sable derrière et forme une petite dune à mesure que la claie recule, le gravier est chargé en brouette et mis en dépôt là où les camions des ponts et chaussées peuvent venir pour être chargés à la pelle par les mêmes hommes. Ils pratiquent de la même manière que Monsieur Delhomme, mais étant alignés les uns à côté des autres, ils passent au crible toute la surface des sablettes sur leur épaisseur jusqu'au niveau de l'eau. Les petites dunes parallèles s'allongent les unes à côté des autres. Les deux gardes, armés de leur fusil de chasse accroché à leur épaule, surveillent cette équipe où, apparemment, personne n'a envie de leur fausser compagnie. En fait, les gardes sont plutôt bons enfants et pour les prisonniers ce n'est pas le bagne à voir la cadence du travail demandé.

Émile Boisrond avec lequel je travaillerai de nombreuses années dans l'entreprise, me racontera qu'avec son collègue, ils laissaient un prisonnier d'origine tchèque, peut-être enrôlé de force dans l'armée allemande, "faire le mur" pour aller passer la nuit au chaud dans le lit d'une Preuilloise accueillante.

Jean quitte le foyer familial

Jean est rentré de l'armée au printemps 46 et a retrouvé une bonne fois pour toutes sa place au sein de la famille et dans l'entreprise. Depuis quelque temps déjà, il était au mieux avec Edith Massot, elle est la fille d'un garde de Monsieur Guyot et habite, chez ses parents, dans la petite maison qui se trouve à l'entrée de l'allée qui conduit au château. Les tendres rapports entre Edith et Jean se concrétisent par leurs fiançailles au printemps ou au début de l'été. À cette occasion, mes parents, mes sœurs et moi sommes invités au repas de fiançailles qui est suivi du dîner chez Monsieur et Madame Massot. Édith est leur fille unique, il n'y a qu'un couple d'amis, fiancés eux aussi, d'invité avec les familles. Pendant cette journée, je fais connaissance avec nos hôtes qui me semblent être bien

sympathiques et sont, en fait, de bien braves gens. Édith, je la connais depuis longtemps déjà, je suis allé à l'école de Pâques aux grandes vacances pour ma première rentrée. Elle était encore là pour terminer sa dernière année scolaire à Preuilly. Depuis, je la connais comme faisant partie du groupe de jeunes de Preuilly, je la vois aussi régulièrement à la messe le dimanche, elle fait partie du groupe de chanteuses qui se tient à côté de l'harmonium devant le cœur, moi je suis enfant de chœur. Elle est agréable, pleine d'entrain et sérieuse. Je suis persuadé que Jean a fait le bon choix, il ne reste plus qu'à attendre les noces qui auront lieu au mois de novembre. Je suis quand même inquiet à l'approche de celles-ci, je viens tout juste de retrouver Jean comme compagnon de chambrée et je vais le perdre, cette fois, pour de bon, cette échéance m'attriste.

La dernière ligne droite dans mon école

Me voilà parti, sac au dos, un pâle matin d'octobre 46, pour ma dernière année scolaire. Je recommence pour la neuvième année consécutive le petit parcours entre la maison et l'école. Claude Jacquet est à mon côté, il laisse toujours son vélo à la maison, pour lui aussi c'est sa dernière année à Preuilly mais il n'en aura pas fini avec la scolarité. À l'issue de cette dernière année, j'aurais passé neuf ans sur les bancs de l'école de Preuilly, au moins deux ans de trop, à refaire le même programme. Pour le moment, je ne regrette toujours rien, je ne suis pas un adepte de l'effort continu et le fait de recommencer les mêmes devoirs et d'apprendre les mêmes leçons pour la quatrième année consécutive, ne me gêne pas, quoique je n'ai pas beaucoup d'entrain. Dans mon cours, je retrouve Jeannine Chéritat qui se présentera au certificat avec moi, Bernard Delhomme et Claude Jacquet qui préparent leur examen d'entrée au cours préparatoire de l'École Nationale Professionnelle de Vierzon, eux ne perdront pas leur temps et Henri Brisset, qui vient du cours élémentaire, il terminera sa scolarité ici mais ne prendra jamais le chemin de Lury. Henri Brisset est arrivé, avec son frère Gérard, à l'école de Preuilly voilà environ trois ans, Gérard est parti à quatorze ans sans se présenter au certificat, imité en cela, quelques années plus tard, par son frère.

Je ne représenterai pas Monsieur Peyronnet avec lequel j'ai les meilleurs rapports que l'on puisse avoir avec un maître. Il est dommage qu'avec un tel homme, je n'aie qu'un programme, que je connais par cœur, à me mettre sous la dent. Avec lui, il est sûr que j'aurais pu entreprendre beaucoup plus et beaucoup mieux. Je fais toujours et même de plus en plus, le répétiteur auprès du cours préparatoire, j'ai beaucoup de temps libre, il m'arrive même de lire. Je n'ai jamais été un fou des études, je l'ai démontré tout au long de ce récit, mais cette année, c'est la première fois que je m'ennuie.

Retour en arrière sur des oublis

Je suis obligé de faire quelques retours en arrière pour réparer quelques oublis en effet, quand on ressort de sa mémoire des souvenirs qui y sont rangés depuis longtemps, il arrive que quelques-uns uns ne ressortent pas toujours à la place du récit qui aurait dû être la leur.

Ma cousine Monique est toujours chez tante Camille, nous devons être en 45 ou plutôt 46. Elle a quatre ans de moins que moi, c'est une gamine intelligente et gaie. C'est à cette époque-là qu'elle tombe gravement malade, elle souffre d'une pleurésie et a été hospitalisée à l'Hôtel Dieu de Bourges. Les antibiotiques sont encore très rares et elle n'est pas soignée avec, je me souviens qu'on lui a posé un drain. Je vais quelquefois lui rendre visite avec tante Camille. Nous prenons la ligne de car Vierzon-Bourges par Preuilly et Quincy qui vient d'être rétablie et qui passe à Preuilly.

Elle est heureuse de nous voir, a bon moral et ne se plaint pas. À son chevet, je rencontre sa sœur jumelle Jeannette qui, comme sa mère tante Solange, vient la visiter plus souvent. Jeannette est encore chez une grand-tante où elle ne doit pas trouver l'affection que Monique a chez tante Camille.

La convalescence est longue après son retour et pendant de longs jours, elle garde la chambre. Depuis quelque temps déjà, je suis de corvée de lait chez Madame Masson, la mère d'Huguette, au Moulin. J'ai pris l'habitude de partir quand mes devoirs sont terminés, bien avant que les vaches soient traites, pour retrouver Huguette et passer un moment avec elle. Je profite de ce temps libre pour rendre visite à Monique qui habite sur le chemin, je lui lis des livres qui lui ont été offerts, elle a peine à lire au lit et peut-être ne lit-elle pas couramment, elle attend ma visite et est heureuse de me voir arriver, moi je me réjouis de lui faire plaisir.

Ma corvée de lait au moulin commença avant la maladie de Monique et continuera bien après. Quand j'arrive chez Huguette, elle est seule dans la cuisine, elle surveille la soupe qui cuit sur la cuisinière à bois et fait ses devoirs. Je discute avec elle, c'est une bavarde, il arrive aussi que nous lisions ou que je lui donne un coup de main à résoudre un problème, souvent Monique vient nous retrouver. Quand j'entends Madame Masson entrer avec le lait dans la laiterie, je prends congé et vais faire remplir mon bidon. À la belle saison, je n'ai aucun problème de parcours, en revanche, l'hiver, sur le chemin du retour, il fait nuit noire. Comme beaucoup d'enfants, je ne suis pas rassuré, j'ai peur de la nuit, peut-être que Jacqueline n'est pas innocente en cela, en effet, quand j'étais tout jeune enfant, elle prenait un malin plaisir à me faire peur en peuplant notre chambre de fantômes ou autres bandits avec un couteau entre les dents. Bien sûr, je ne crois plus à toutes ces histoires, mais malgré moi, je ne suis pas rassuré. Je marche vite dans la rue vide et noire, l'éclairage public n'a pas été rétabli et il est rare qu'une voiture passe et éclaire mon chemin le temps d'un instant. Quelquefois, je vois s'approcher la faible lumière tremblotante d'un vélo qui troue à peine la nuit et qui me rassure. Je connais toutes les maisons qui sont habitées sur ma route, je suis rassuré quand je vois passer entre les volets, au travers des impostes des portes, un rayon de lumière mais, des dizaines de mètres sont dans le noir le plus complet alors là, je presse le pas et suis soulagé quand j'ouvre la porte de la cuisine de la petite maison.

En 1946, le cirque Bureau repart sur les routes de France, c'est un cirque moyen qui prend ses quartiers d'hiver à Bourges. Pendant la guerre, comme tous les cirques, il n'est pas sorti, c'est donc un événement régional que ce départ après cinq années de repos forcé. Il n'a pas de ménagerie mais est renommé pour sa belle cavalerie et son programme, toujours impeccable. C'est à Bourges, que traditionnellement, il inaugure ses tournées.

Avec tante Camille comme mentor, nous partons Huguette Masson, Monique et moi pour assister à ce spectacle. J'étais bien déjà allé au cirque Amar mais c'était avant la guerre et j'étais à peine sorti de la petite enfance. Pour moi, cette fois, ce sera une redécouverte. On ne voit pas les choses de la même manière à cinq et à treize ans. Nous prenons le train pour Bourges à Mehun où nous nous sommes rendus en vélo. Nous allons, en premier lieu, chez tante Solange où nous retrouvons Jeannette qui nous attend, nous en repartons presque tout de suite pour le cirque.

Installés sur les gradins, nous attendons quelques minutes que le spectacle commence, la renommée du cirque Bureau n'est pas usurpée et, malgré l'absence de fauves et autres éléphants, le spectacle est de grande qualité. La cavalerie est magnifique dans plusieurs numéros, les clowns nous font bien rire, la prestation du prestidigitateur n'a rien à envier à celui du musée Grévin. Un numéro exceptionnel clôt le spectacle, un homme tout de rouge vêtu, botté et casqué de cuir, est introduit dans l'affût d'un canon, un assistant allume une mèche et, quelques secondes plus tard, une énorme explosion, avec un nuage de fumée, envoie l'homme en rouge sur un petit plateau prévu à cet effet, au fait d'un mât de la piste. J'apprécie ainsi que celles qui m'accompagnent, le spectacle auquel je viens d'assister. Nous ne rentrons pas le jour même à Preuilly. Nous reconduisons Jeannette chez sa vieille tante et rentrons chez tante Solange pour dîner et y passer la nuit. Nous reprenons le train le lendemain matin, merci mes bonnes tantes pour votre heureuse initiative.

Pendant les derniers jours de l'année scolaire, fin juin 46, se situe ma première visite à la foire-exposition de Bourges. Cette visite a lieu grâce à une initiative de Monsieur Peyronnet qui a pour but de nous récompenser de nos brillants résultats aux examens que nous venons de passer, mes copines, mes copains et moi. Monsieur Peyronnet nous propose de passer tout un jeudi sur la foire-exposition

de Bourges et aussi d'aller visiter la cathédrale que je ne connais que grâce à une gravure de mon livre d'histoire. Il est prévu que nous déjeunions chez le frère de Monsieur Peyronnet, lui et sa femme sont professeurs au lycée de Bourges. Pour ne pas être complètement à la charge de nos hôtes, chacun de nous apporte de quoi subvenir à ses besoins. Le trajet est toujours le même, en vélo jusqu'à Mehun, en train jusqu'à Bourges. Nous passons déposer nos besaces chez le frère et direction le parc des expositions. La foire-exposition que nous allons visiter est la première qui se tient depuis la fin de la guerre ; Elle, comme celles qui lui succéderont, a beaucoup plus d'importance que celles d'aujourd'hui tant par le nombre de ses exposants que par celui des visiteurs. Beaucoup de ceux-ci viennent en curieux, mais un nombre important sont des clients potentiels, c'est en fait une véritable foule qui a envahi les stands qu'ils soient sous les halls ou à l'extérieur. Il nous faudra toute la matinée pour visite les principaux exposants, les filles s'attardent (trop à mon gré) devant les stands de meubles et d'ustensiles ménagers ; Avec les garçons, je suis intéressé par le matériel et les outils agricoles qui, pour la plupart, mis à part quelques tracteurs, ne sont pas encore arrivés dans les champs. Nous tombons en arrêt devant les moissonneuses-batteuses, des mastodontes venus tout droit d'Amérique. Je doute qu'elles puissent, un jour, œuvrer dans nos compagnes. Nous sommes aussi en admiration devant les nouveaux tracteurs de la Société Française ; Ils sont presque, toute proportion gardée, aux tracteurs agricoles ce que sont, aujourd'hui, les Mercedes, au parc automobile. Sur ce stand comme sur celui d'autres constructeurs vierzonnais : Merlin, Brouhot, Renaud, sont présentés des batteuses, des presses à paille, des monte-charge. La production du matériel agricole à Vierzon est en pleine ascension. Personne ne pouvait penser, à cette époque, que cinquante ans plus tard, les derniers vestiges de cette industrie florissante s'éteindraient avec la fermeture de l'usine Case, une multinationale qui avait acheté la Société Française et qui mettra un terme à plus de cent ans de savoir-faire. Il y a aussi des innovations, comme ces installations pour faire du gaz méthane avec la décomposition du fumier de ferme ; c'est nouveau comme système et cela semble avoir un grand avenir, ce sera une fausse piste, je n'ai jamais vu ces installations dans les fermes de la région. Les constructions de hangars agricoles sont légions, je crois que ceux-ci, en revanche, font de bonnes affaires, beaucoup de clôtures électriques sont proposées, ce système tend à se généraliser pour parquer le bétail. Des charrons qui construisaient du matériel roulant à traction animale se sont reconvertis dans la fabrication de remorques pour tracteurs, cette reconversion leur permettra de survivre encore quelques années. Du matériel d'entreprise est aussi représenté, je m'y intéresse, j'espère qu'un jour proche j'aurai l'occasion de m'en servir ; il y a beaucoup de bétonnières, de petites grues, des machines à bois, des échelles, des échafaudages, dommage que mon père soit plutôt du genre conservateur, je ne comprends pas pourquoi il n'a pas une bétonnière et une grue pour l'aider sur ses chantiers.

À l'intérieur des halls, il y a le matériel qui craint les intempéries, le matériel de bureau, électrique, de chauffage, mais on y trouve surtout des meubles, nous sommes obligés de ralentir pour faire plaisir aux filles. À mon grand étonnement, un avion est présenté dans le grand hall, c'est un Dassault à deux moteurs. À cette époque, cet avion est fabriqué à Bourges sous licence par la SNAC (Société Nationale Aéronautique du Centre), cette société vient d'essuyer une catastrophe, en effet, un prototype étudié déjà avant guerre, un gros avion de transport du nom de Cormoran, a été construit et s'est écrasé lors de son premier vol d'essai. La SNAC sera reprise par la SCAN (Société de Construction Aéronautique du Nord) et construira, sous ce sigle, des avions de transport militaires dont le plus connu est le Transal qui vole encore aujourd'hui. Cette société est, aujourd'hui, connue sous le sigle d'Aérospatiale et construit du matériel militaire, en particulier des fusées. Dans l'enceinte du parc des expositions est installé le Muséum d'Histoire Naturelle. Quelques oiseaux exotiques évoluent dans un petit parc mais, à l'intérieur, se trouvent des milliers d'oiseaux, des mammifères, des animaux de toutes sortes, naturalisés. Cela va du colibri à l'autruche, de la souris au lion, du crocodile à la tortue. C'est intéressant, il y a même des animaux qui ont maintenant disparu, je regrette quand même qu'il ait fallu tuer toutes ces bêtes pour les naturaliser alors qu'elles devaient être bien belles dans leur milieu naturel.

Nous allons déjeuner. La visite nous a ouvert l'appétit. Le frère et la belle-sœur de Monsieur Peyronnet nous accueillent très bien, nous ne sommes qu'à la moitié de notre programme et il nous faut repartir rapidement.

Nous avons visité l'exposition, maintenant nous allons faire un tour sur la foire, place Séraucourt. La foire de Saint André à Mehun est ridicule à côté de celle-ci, il y a toutes sortes de manèges, des chevaux de bois aux voitures électriques, de la chenille au labyrinthe, les tirs, les loteries, les marchands de berlingots et de nougats sont côte à côte, chacun de nous a un petit pécule que nous dépensons allègrement en parties de manèges et en sucreries. Le temps passe et il nous reste à visite la cathédrale.

Je suis ébloui par sa masse, sa majesté, la beauté de ses sculptures et de ses proportions. Elle est vraiment magnifique, bien plus belle que la gravure de mon livre d'histoire de France. Les vitraux sont splendides mais certains ne sont pas encore remis en place. Pendant la guerre, ils avaient été démontés pour éviter leur éventuelle destruction. Après en avoir fait le tour à l'extérieur et à l'intérieur, nous attaquons l'ascension des 365 marches de la tour de "Beurre" (cette tour s'était écroulée et a été remontée pendant le règne de Henri IV grâce à un impôt prélevé sur la vente du beurre).

Après cette journée bien occupée, nous nous retrouvons à la gare de Bourges, fatigués mais contents. Quelques minutes de train et c'est Mehun et nos vélos que nous enfourchons, notre expédition est terminée. Je serai toujours reconnaissant à Monsieur Peyronnet pour l'organisation de cette journée pendant laquelle il fût pour nous tous un guide éclairé, nous expliquant, nous présentant tout ce que nous découvrons, que nous connaissions mal ou même pas du tout. Je retournerai au cours de ma vie maintes fois à la foire-exposition de Bourges, à de très grandes comme Batimat ou Expomat à Paris, mais à aucun moment, aucune d'elle ne me procurera le même intérêt, la même impression de découverte qui m'habitèrent pendant cette journée.

Durant l'été, je suis invité avec mes parents et Jacqueline aux noces d'une cousine de ma mère, Suzanne Devaux, elle est la fille de la sœur cadette de ma grand-mère Miniau, c'est ma grand-tante Églantine, son mari est Ernest Devaux. C'est une noce bien traditionnelle, comme j'en ai vu se dérouler à Preuilly mais, cette fois, je suis de la fête, je ne prends pas en compte, bien sûr, les noces de tante Solange ou encore très jeune, je n'avais fait que de la figuration dans le défilé.

Nous partons à pied de la ferme où habite la mariée, au Briou, un quartier encore à la campagne de Vierzon -Forges pour Vierzon -ville où se trouvent l'église et la mairie. La distance est de plusieurs kilomètres mais, à cette époque, personne ne redoute la marche. Dans le cortège, je suis avec les jeunes gens avec, au bras, une cavalière, une jeune fille d'une vingtaine d'années, la pauvre est en panne de cavalier de son âge, moi je suis assez grand et vu d'assez loin, on ne remarque pas le gamin parmi les jeunes gens, ma cavalière est bien sympathique, elle accepte mon bras sans difficulté. Bien des années plus tard, je serai appelé à la revoir dans ma vie professionnelle, elle sera la secrétaire de direction de Monsieur Maindrault, le directeur du Crédit Immobilier, mais ce n'est plus une jeune fille mais plutôt une vieille fille, en revanche elle est toujours aussi agréable. Si je passe inaperçu dans le cortège, j'ai beaucoup plus de difficultés pour danser, je n'ai que peu de notion dans ce divertissement et il faut une bonne dose de patience à ma cavalière pour accepter de danser avec moi. Malgré ce manque d'entraînement, je m'amuse bien, il y a de l'ambiance, les repas et le bal ont lieu dans un restaurant de la ville. Comme il est de coutume, à cette époque, il y a deux repas, le déjeuner et le dîner, le jour des noces entrecoupé par le bal qui reprend jusqu'à une heure avancée de la nuit, après dîner. Les jeunes, à la suite du bal, vont porter la "routie" aux mariés qui se sont éclipsés depuis longtemps déjà, moi, sagement, je rentre me coucher avec mes parents chez tante Églantine. La "routie" est à base de vin rouge sucré, servi dans un pot de chambre (qui n'a pas encore servi), sur le vin flottent des croûtons de pain garnis de chocolat qui rappellent ce que l'on trouve habituellement dans ce vase, des papiers à cigarette sont collés sur le rebord avec encore du chocolat, l'ensemble n'a rien d'appétissant mais n'a rien de mauvais, bien au contraire.

Le lendemain, la fête recommence, toute la noce se retrouve pour un dernier déjeuner avec, comme entrée, la traditionnelle tête de veau vinaigrette. La noce se termine avec une coutume qui veut que si l'un des mariés est le dernier enfant à marier de sa famille ou encore enfant unique, ce qui est le cas de la mariée, on "casse les pots". "Casser les pots" consiste à planter un piquet en terre, un pot à

lait en grès est enfilé dessus, les yeux de la mariée et ensuite ceux du marié, des parents de ceux-ci, des garçons et filles d'honneur, sont bandés, les uns après les autres, il faut les faire tourner sur eux-mêmes pour les désorienter et, ensuite, armé d'un bâton, ils doivent casser le pot. Bien entendu, il faut remplacer le pot après le passage de chaque concurrent autant dire que la réserve de pots à lait est plutôt mal en point après cette manifestation. La fête se termine par un feu de joie dans lequel on jette les chapeaux des pères des mariés et que les jeunes sautent en courant tout en dansant autour. Il faut savoir que les pères porteurs de chapeaux ont prévu la chose, ils ont remplacé les chapeaux, peut-être achetés pour la noce, par de plus usagés, les anciens veulent bien jouer mais laisser brûler leur chapeau neuf, c'est tout autre chose. Pour mes premières noces, je me suis bien amusé et c'est un peu à regret que la "Bouine" me ramène à la maison.

La dernière ligne droite (suite)

J'ai déjà évoqué ma dernière rentrée scolaire, le programme est un vieux camarade qui m'accompagne sans beaucoup de changements depuis quatre ans. Je travaille sérieusement, même qu'une fois le maître lit à haute voix l'une des mes compositions françaises. Je me fixe un but, ce serait bien si, pour le certificat, j'étais premier du canton. Il faut bien trouver un moyen pour me motiver, c'est vrai que je ne compte pas trop sur mes camarades de cours pour me tirer la bourre.

C'est début novembre que sont fixées les noces de Jean et d'Edith. Comme celle de la cousine Suzanne, elle durent deux jours. Monsieur Guyot a bien voulu prêter la salle Sainte Marthe pour y faire les repas avec une condition, ne pas y danser. Je crois que c'est la première fois qu'une noce se passe dans cette salle, il est vrai que Monsieur Guyot ne pouvait guère la refuser à la fille de son garde. Ce grand chasseur devant l'éternel a même fait mieux, il a tué, au fusil, l'un de ses chevreuils réservés pour la seule chasse digne de ce gibier, la chasse à courre, le menu de la noce n'en sera que plus relevé. Le bal, lui, a lieu au café Demoulières, chez le cafetier qui a remplacé Madame Danjon. La famille de la mariée et celle du marié sont là, oncles, tantes, cousins et cousines, sauf les familles Lemoine et Meyer qui n'ont pas pu se déplacer. Il y a aussi les amis des familles et des mariés. Pour la première fois, je vois Henri Véron, il va bientôt devenir mon oncle en épousant ma tante Solange, il me fait une bonne impression et m'apparaît comme un homme sympathique. Je regrette ma "grande" cavalière des noces de la cousine Suzanne. En effet, je suis accouplé à une fille à l'air renfrogné et plus jeune que moi, je commence à me prendre pour un grand et par-dessus le marché, elle ne desserre pas les lèvres. Comme je ne suis pas bien bavard non plus, surtout avec cette gamine qui m'est indifférente, nos conversations sont plutôt brèves ce qui ne m'empêche pas de lui donner le bras pour le défilé.

Une noce pour une famille, c'est la fête familiale par excellence, celle par qui l'un de ses membres se détache pour fonder, à son tour, sa propre famille qui assurera la pérennité de la précédente. Tous les copains et les copines d'Edith et de Jean sont présents, certains sont déjà mariés, comme René Gredat, j'ai mentionné son mariage avec Geneviève, ils ont déjà un fils, comme Bernard Gangnard marié avec Gisèle Alion. C'est la première fois que je vois la famille d'Edith, elle n'est pas bien nombreuse, moins que la nôtre. Elle est originaire du sud du département. Une exception toutefois, des cousins et des cousines de Reuilly que j'ai déjà vus avec Edith.

Comme tous les mariages, celui-ci se rend en premier lieu à la mairie. C'est Monsieur Guyot qui officie, c'est le maire et aussi le patron de Monsieur Massot. En tête du cortège marchent la mariée avec son père et, comme c'est la coutume, Jean ferme la marche avec notre mère. Le même ordonnancement est conservé entre la mairie et l'église. La cérémonie à l'église est simple, dans la maison de Dieu, je suis heureux pour Jean, je suis persuadé qu'il a fait le bon choix. J'ai malgré tout le cœur un peu serré, à peine retrouvé, mon grand frère que j'aime bien, à qui je voue une admiration sans bornes, est sur le chemin qui va nous séparer, heureux temps que celui où je me pendais à son cou pour dormir.

Les repas, salle Sainte Marthe, ne manquent pas d'ambiance, la table a été installée en U, un bon feu dans un gros poêle réchauffe l'atmosphère, bientôt il n'y en aura plus besoin. La cuisine a été installée à proximité de la porte arrière sous un auvent bâché, construit par les maçons. C'est un traiteur de Mehun, Monsieur Gazet, qui est chargé de la cuisine et de l'organisation des repas. Pour la cuisine, les familles fournissent viande (le fameux chevreuil entre autres), légumes, vins, etc. Le service est assuré par du personnel qu'il recrute lui-même, il fournit aussi tout le matériel et la vaisselle nécessaires. Monsieur Gazet est une vieille connaissance, avant la guerre, il était l'un des épiciers ambulants qui passaient à la maison, il tient aussi un café-épicerie à Mehun à proximité de chez tante Jeanne qui y fait régulièrement ses courses. Il est renommé surtout comme traiteur dans la région, c'est lui qui fera les noces de Jacqueline et aussi les miennes.

Au dessert, l'ambiance est bien chauffée et les chanteurs commencent leur tour de chant ; à cette époque tous ceux qui ont la moindre disposition chantent. La radio, la télévision, les transistors n'ont pas encore rendu la population aphone, mon grand-père, tante Jeanne, Madame Couvert, ma mère, Edith et beaucoup d'autres poussent la chansonnette et la plupart en ont plusieurs à leur répertoire. L'oncle Lucien ne se fait pas prier, il en connaît de nombreuses des répertoires de Maillol, de Maurice Chevalier et de quelques chansonniers ; Édith chante très bien en particulier des chansons folkloriques. Je n'ai pas le souvenir précis du bal qui dure jusqu'au petit matin, je suppose que les musiciens sont des amis des mariés. Les jeunes comme de coutume vont porter la "routie" aux mariés (déjà décrit), ils les trouvent chez tante Tasie. Je suis encore trop jeune pour faire partie de cette expédition et je me couche en même temps que mes parents. Je me retrouve seul dans le lit que j'ai partagé tant d'années avec Jean, la veille, il était encore là, à côté de moi, j'ai comme un coup de cafard. Quand il était aux camps de jeunesse, réfractaire, à l'armée je savais qu'il reviendrait mais, cette fois, c'est fini, il ne reviendra pas, c'est tout juste si les larmes ne me montent pas aux yeux. Un bon sommeil réparateur met un terme aux regrets et à la nostalgie, le lendemain il n'y paraîtra plus.

Le lendemain, justement, se déroule, comme tous les lendemains de noces, avec la tête de veau, les pots cassés, les chapeaux brûlés, la fête se termine au bal. Je serais impardonnable de ne pas parler de ma grand-mère Bugeon, de toute ma vie je crois l'avoir vue sortir trois fois de la cour : à l'occasion d'une messe de minuit, pour les noces de Jean et pour celles de Jacqueline, les sorties de grand-mère sont tellement rares qu'elles deviennent un événement, mais c'est surtout la preuve qu'elle adore ses petits-enfants.

Jusqu'à ces noces, mis à part la disparition de mon arrière-grand-père Chantelat, la famille avait toujours gardé la même configuration, le mariage de Jean amorce une lente désintégration, de celle-ci naîtront de nouvelles familles qui grandiront mais la cellule familiale de base disparaîtra un jour complètement. C'est dame Nature qui passe, qui transforme lentement mais inexorablement les êtres, les familles, les civilisations, les choses, le monde, c'est la vie en perpétuel renouvellement.

Pour la première fois je vais assister à une messe de minuit suivie d'un réveillon. En effet, Madame Couvert nous a invités ainsi que la famille Salmon pour ce fameux repas qui a lieu la nuit de Noël. Une messe de minuit et un réveillon que je connais surtout au travers du conte d'Alphonse Daudet "les trois messes basses", les nôtres devraient être plus modestes.

La famille Couvert et ses amis renouent avec une tradition qu'ils avaient établie avant la guerre et à laquelle participaient mes parents mais moi je n'étais pas invité et n'en ai, par conséquent, gardé aucun souvenir. Le programme de la soirée est chargé, nous commençons par une séance de cinéma au Saint Syph, je n'ai aucun souvenir du film vu ce soir-là. À la sortie, nous avons juste le temps de nous rendre à la messe de minuit, les hommes ne suivent pas, à la messe ils préfèrent une partie de cartes et ils retournent chez les Couvert. L'église de Mehun est tout illuminée, elle paraît plus grande, l'assistance est nombreuse. Comme dans le conte, la messe de minuit c'est bien trois messes basses, à la différence que le diable ne semble pas avoir investi les lieux, pas plus le brave curé que les enfants de chœur ne paraissent possédés, le rythme de la célébration reste le même de la première à la troisième.

Je suis heureux et plein d'allégresse, un esprit bien particulier règne dans l'église parmi les fidèles, un esprit que je ne retrouverai que pendant les messes de minuit auxquelles j'assisterai. Les chants de Noël font chaud au cœur, j'ai l'impression que, pendant cet office, l'unité des chrétiens se manifeste plus que d'habitude, peut-être que c'est à cause de l'unité dans l'espérance. Je goutte pendant tout l'office de la paix intérieure et aussi de la paix des armes toute récente pour mon vieux pays, pour une fois je ne trouve pas le temps long pendant la messe.

Le retour à la maison Couvert se fait à pied bien que l'on soit en hiver, la température n'est pas froide, il nous faut certainement plus d'une demi-heure pou rallier la bonne table qui nous attend, c'est ma foi, très bon pour l'appétit. Le traditionnel repas de réveillon nous attend. Pour commencer j'ai droit à un fond de Pernod bien étendu d'eau, des huîtres suivent, je les découvre, leur aspect n'est pas engageant, je suis méfiant aussi je prends des moules marinières qui sont là pour ceux que les huîtres n'inspirent pas. En revanche, j'apprécie la dinde et les marrons, voilà enfin un légume beaucoup plus savoureux que les traditionnels haricots verts, la bûche de Noël de chez Huet avec son biscuit moelleux garni de crème au beurre est un délice. Je ne me souviens plus des vins, peut-être y a-t-il du champagne au dessert. Comme tout le monde, je prends un café et même un digestif. Chez Madame Couvert, il y a le choix, je suis à peu près certain d'avoir pris une crème de banane. Les chansons clôturent, comme d'habitude, le repas, les chanteurs sont toujours les mêmes et Monsieur Salmon y va de son monologue.

Quand nous prenons congé de nos hôtes, le clair-obscur de l'aube pointe sur la campagne, je le devine, assis au fond de la caisse de la Bouine, en regardant le levant. Arrivé à la maison, je n'éprouve pas le besoin de dormir, je me rafraîchis le visage à l'eau froid, je n'ai pas encore besoin de me raser, je passe un peigne dans mes cheveux réfractaires à tout ordonnancement, remets de l'ordre dans ma tenue et je pars pour l'église servir comme enfant de chœur, la messe de Noël.

Tiens, quelque chose ne colle pas dans mon récit, je situe ce réveillon pour Noël 46 et, à cette date, je ne suis plus enfant de chœur, si ce n'est pas 46, c'est 45. Le désordre règne dans mon panier à souvenirs, il faudra y faire un bon rangement.

Les chants de Noël chantés avec application par les "chœurs de Preuilly", mon service auprès de mon bon curé auront toutes les peines du monde à me tenir éveillé, je suis victime d'un bon coup de barre. À la sorte de la messe, je ne traîne pas en route, je rentre à la maison et, quelques minutes plus tard, dans mon lit, quand je me réveille le jour tire sa révérence.

Il me faut revenir au temps qui continue de s'écouler, la préparation du certificat va de paire avec celle de l'examen d'entrée à l'E.N.P. pour mes camarades, tout le programme est revu, toutes les règles de grammaire répétées comme les règles tordues de la langue française, toutes les récitations sont apprises sans qu'il n'y manque une virgule, le pipeau de Monsieur Peyronnet est lui aussi de la partie pour nous remettre la musique des chants choisis, dans nos oreilles. Nous faisons au moins deux examens blancs que nous passons chaque fois sans problème. Bernard et Claude subissent la même préparation pour leur examen qu'ils passent avec succès quelques jours avant le certificat.

Comme il est de coutume, c'est un véhicule et le chauffeur de Monsieur Guyot qui nous transporte, cette fois nous passons par Quincy chercher les candidats de cette commune. Monsieur Guyot sera dans quelque temps candidat à sa succession au conseil général et puis la voiture est spacieuse, une camionnette bâchée.

L'examen se passe sans difficulté, je me méfie quand même de la dictée, quoique avec la préparation que je viens de subir je n'arrive plus aux cinq fautes fatidiques. Le sujet de composition française ne m'inspire pas beaucoup (le sujet est : décrire un dîner chez vous alors que survient une panne d'électricité). Je ne crois pas écrire un devoir qui me vaudra une très bonne note, comme j'ai l'habitude d'en obtenir depuis quelque temps, l'inspiration ne m'habite pas. Le reste de l'examen se passe bien, mais je n'ai pas l'impression que mon rêve d'être le premier du canton se réalise, à la fin

de la matinée je suis rassuré, je suis admis à l'oral qui aura lieu après déjeuner Jeannine est passée, elle aussi.

Nous déjeunons dans le même café que l'année précédente. À la fin du repas, j'ai l'heureuse surprise de voir débarquer mon père et son équipe de maçons qui viennent aux nouvelles. Jean, Pierre Boisrond et Émile son frère qui vient d'être embauché et Achille Lacroix, un copain de Jean qui fait provisoirement le manœuvre en attendant de trouver un autre travail, accompagnent mon père. Je n'aurais jamais cru que mon père s'intéresse autant au résultat de mon examen, je peux l'assurer que l'affaire est en bonne voie et que seule une catastrophe pourrait m'en priver. Je crois qu'il en est très fier, il faut dire que je serai le premier mâle de la famille à sortir de l'école avec le certificat d'études : mon arrière-grand-père n'avait jamais fréquenté une de celles qu'il construira par la suite, mon grand-père savait lire et écrire honnêtement sans plus, lui-même avait quitté celle de Preuilly après douze ans, pour travailler. Jean n'avait pas réussi à passer le certificat mais pour lui, ce qui était important c'était de travailler dans l'entreprise. Il faut mettre à sa décharge qu'il n'avait pas eu la chance d'avoir des maîtres de première qualité, voir Mademoiselle Borderieux. Cette visite inopinée me fait grand plaisir, il faut quand même savoir que les maçons ne sont pas venus de Preuilly pour me voir mais que tout simplement ils travaillent au château de Coulanges, chez Madame Molleveaux, la belle-sœur de Monsieur Guyot, qui n'est qu'à deux ou trois kilomètres du bourg de Lury.

La suite de l'examen se passe bien, je déclame une récitation sans hésitation et je chante, je ne sais quelle chanson sans pour autant faire fuir le jury. Nous regagnons tous nos places pour la proclamation des résultats, je n'ai pas à attendre longtemps pour entendre mon nom, avoir son nom qui commence par l'une des premières lettres de l'alphabet a cet avantage. Je ne suis pas premier du canton, je m'en doutais après ma prestation certainement très moyenne en rédaction. Un instant, je suis déçu mais la satisfaction prend vite le dessus. Il reste encore quinze jours d'école avant les vacances, je pourrais rester à la maison mais, chose curieuse, moi qui en ai par-dessus la tête de l'école, je retourne en classe, on ne perd pas une habitude de neuf ans comme cela. Je ne fais plus aucun devoir, je continue très souvent à faire le répétiteur, je lis des livres de la bibliothèque et je les classe. Il y en a d'anciens, en particulier, toute une série du "petit journal illustré, reliés en gros volumes à la tranche en cuir, il y a aussi tous ceux que nous avons achetés par l'intermédiaire de la coopérative. Celle-ci nous a permis d'acquérir un matériel de lino gravure, je m'exerce à cette "art" mais je ne peux pas dire que je des chefs d'œuvre. Le quatorze juillet arrive, si cette date marque la fin de l'ancien régime, en cette année 47, elle met un point final à ma scolarité. Si je suis heureux d'en avoir terminé avec l'école, si je me suis évertué, par principe, à ne rester dans ses murs que pendant la période obligatoire, maintenant que mon entrée dans la vie active n'est plus qu'une question de jour, je sens au fond de moi une sorte d'inquiétude. Pourtant, j'ai suivi, jusqu'à ce jour, la voie que je m'étais fixée, je suis toujours bien décidé à devenir un maçon dans l'entreprise familiale et si tout va bien, en devenir le patron. Pourquoi donc alors cette inquiétude ? Et si je n'étais pas à la hauteur des mes ambitions pour devenir un bon maçon, comme je l'aurais été, je pense en continuant mes études. Il faut être honnête, cette pensée ne fait que me frôler, je suis sûr d'avoir fait le bon choix comme l'on fait avant moi tous les hommes de la dynastie auxquels j'ai bien l'intention de succéder. Ce que je ne sais pas à l'époque c'est que les conditions générales de vie, les conditions de travail surtout, vont changer en quelques dizaines d'années et que peut-être, le peu d'instruction supplémentaire que je me suis obstiné à ne pas recevoir m'aurait peut-être servi pour aborder l'avenir différemment, à avoir plus d'ambition pour mon destin.

Cette toute première époque de mon existence, les neuf ans qui couvrent ma scolarité, est courte comparée à celle nécessaire et obligatoire des jeunes d'aujourd'hui. Pourtant ces années me semblent une éternité au cours de laquelle tant d'événements se sont passés, tant de choses ont changé, c'est aussi de ce temps-là que je garde mes meilleurs souvenirs, c'est la période où j'aborde, petit à petit, la connaissance du monde qui m'entoure, que j'apprends que l'on ne peut pas faire n'importe quoi, que la vie des hommes est soumise à un code, à un sens civique qu'il faut respecter toute son existence. Ce code, ce sens civique, je crois les avoir bien assimilés. Je le dois, en tout premier, à ma famille mais aussi et surtout à mes maîtres, à mon curé et à ses aides. C'est pendant ma scolarité et ce n'est pas la moindre des choses que j'apprends à lire, à écrire, à compter, que je fais la connaissance de mon pays

grâce à l'histoire de France avec les notions de peuple et de patrie, que je découvre mon pays et le monde grâce à la géographie. À travers celle-ci, je découvre les montagnes et les plaines, les rivières et les fleuves, les mers et les océans, les pays et les continents, les villes et les campagnes, les différents peuples et races qui vivent dans ce monde. C'est encore à l'école que j'acquiers les premières bases des sciences avec la connaissance des choses, des plantes, des animaux, de l'homme, de ses inventions de l'infiniment petit et de l'infiniment grand. Des maîtres et des maîtresses compétents m'ont ouvert à la culture en me faisant connaître des poèmes, des chants. Ils m'ont ouvert l'esprit sur mon environnement, sur tout ce qui fait notre vie.

De tous mes maîtres, c'est Monsieur Peyronnet qui eut sur moi le plus d'influence, il fût un modèle de tolérance que je m'efforce de suivre encore aujourd'hui.

Une quinzaine de jours séparent ma condition d'enfant, d'écolier, de ma condition d'homme, quinze jours pendant lesquels je ne suis plus l'un et pas encore l'autre, quinze jours que je passe à me baigner, à lire, à discuter avec les copains mais les jeux avec la bande ne m'intéressent plus. Ces quinze jours, je les prends les uns après les autres, je les apprécie car je sais que ce sont là mes dernières vacances, l'entreprise n'en prend pas encore si ce n'est le chômage intempéries l'hiver. Je n'ose pas demander à mon père quand il compte me prendre dans l'entreprise de peur qu'il ne me dise "demain", il ne me dit rien, je ne lui demande rien.

La dernière semaine du mois de juillet se termine. Mon père se décide enfin à me parler travail : "*es-tu prêt pour embaucher lundi ?*". Ce sera donc le premier lundi du mois d'août 1947 que commencera ma carrière de plus de quarante-cinq ans, de travail, d'espoirs, de satisfactions, de déceptions, d'embûches. Sur le coup, je suis comme pétrifié, jusqu'à ce jour je conjuguais les mots "métier, travail" au futur, à compter de maintenant, il me faudra les conjuguer au présent. Depuis longtemps, j'attendais ce moment et je l'appelais de tous mes vœux, mais je ne l'imaginais pas si proche.

Adieu le petit garçon dans sa cour avec ses longs cheveux bouclés, adieu l'arrière-grand-père qui le fait sauter sur ses genoux, adieu toute la famille qui l'entoure de prévenances et de caresses, adieu l'école avec ses maîtresses et ses maîtres, adieu les jeux et les courses dans la garenne et les sablettes, adieu les vacances. Les vacances, il me faudra plus de vingt ans pour en retrouver quelques jours.

Bonjour la maçonnerie, la tradition, l'entreprise, les compagnons, les goujats, les chantiers, bonjour au rêve qui devient réalité, une réalité que je découvrirai souvent bien loin du rêve.

Ma mère sonne le réveil et ouvre les persiennes de la chambre. Il est tôt, j'ai les paupières lourdes de sommeil. Au pied de mon lit m'attend un bleu de travail, il y a même une poche de mètre sur la jambière droite de mon pantalon, on ne pense jamais aux gauchers. Une toilette sommaire à l'évier de la petite cuisine, un petit déjeuner qu'il me faut avaler sans lambiner, une paire de souliers montants, à clous, guère plus confortables que mes galoches d'écolier. Fier et équipé de pied en cape, je rejoins l'équipe de maçons devant la grange, la camionnette est chargée, je salue les maçons, mon père et Jean. Je monte dans la caisse de la Bouine avec les frères Boisrond, Jean monte à droite de mon père qui conduit, un coup de manivelle et le mythique véhicule s'ébranle vers mon destin : une maison en construction à Quincy.